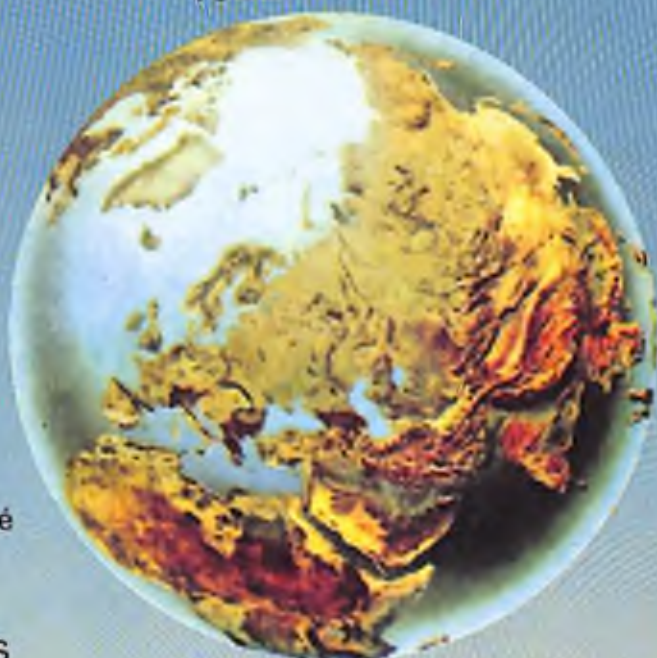


Père Élias ZAHLAOUI

SOUFANIEH

Chronique des apparitions et manifestations
de Jésus et de Marie, à Damas
1982-1990



Présentation
par Sa Sainteté
le patriarche
syriaque-
orthodoxe
ZAKKA I WAS

Préface
par
Antoine
MAKDISI



Notre Dame de Bonaventure.

don de cartes des fils de

Danon 24-11-08



bonne honneur de l'ancien

Andréas Reich,

à des fins profanes

des nouveaux fils d'ami,

SOUFANIEH

Père Élias ZAHLAOUI

DU MÊME AUTEUR

Souvenez-vous de Dieu. Le message de Soufanieh (O.E.I.L.)

SOUFANIEH

Chronique des apparitions et manifestations
de Jésus et de Marie, à Damas

1982 – 1990

Lettre-Préface de Sa Sainteté
le patriarche syriaque-orthodoxe ZAKKA I IWAS

Préface par Antoine MAKDISI

O.E.I.L.

27, rue de l'Abbé-Grégoire, 75006 Paris

PRÉFACE

Une pédagogie divine

par Antoine Makdisi

Irruption du Surnaturel parmi nous

Ce livre nous présente un ensemble faits dûment constatés, vérifiés et authentifiés par des dizaines, des centaines, et parfois des milliers de personnes, arabes et non arabes, de tous âges, classes sociales, confessions... L'huile, par exemple, qui n'a jamais cessé de suinter, et même de couler à certaines occasions – ordinairement, mais pas nécessairement, pendant la prière – depuis bientôt neuf ans, de l'icône sainte, de plusieurs de ses reproductions, parsemées un peu partout à Damas et dans le monde, et aussi des mains et du visage de Myrna, de temps en temps, cette huile a été toujours et partout vue, palpée, sentie, goûtée, avalée par certains malades. On a beau faire appel, pour expliquer ce fait miraculeux, à la suggestion, à l'illusion des sens, ou à une névrose collective et d'autres déformations de la perception, le laboratoire, neutre, impartial et sans idée préconçue, est là pour confondre les esprits forts et donner raison au bon sens populaire. En effet, l'huile a été analysée à différentes reprises, dans des laboratoires syriens, français, allemands, italiens... les résultats ont été toujours les mêmes : huile d'olive pure, avec un certain arôme. Les gens du quartier, hommes et femmes du peuple, ne s'y sont pas trompés. A la vue, pour la première fois, de l'huile, ils se sont mis à genoux et ont entamé une prière qui n'a jamais cessé d'attirer des orants des quatre coins du monde.

Soufanieh fait toujours signe vers l'avenir.

Le Seigneur Dieu est «Celui qui vient» toujours, dit l'Apocalypse.

Or, les faits sont têtus. Ils sont là, enregistrés au jour le jour par le P. Élias Zahlaoui, tels qu'ils se sont présentés, comme dans un journal écrit en toute hâte, avec parfois les détails les plus minutieux, sans aucune recherche de style. L'éloquence du récit du P. Zahlaoui est dans la nudité des faits qui s'adressent à nous, nous interpellent, nous parlent. Je dirais même qu'ils nous regardent, nous font signe. Parfois, il me semble qu'ils lancent un défi à ma raison, par nature critique, dou-

teuse, sceptique... mais encore, par nature, sollicitée par la recherche de ce qui est tel que c'est, comme dit Platon, ou la recherche du réel dans sa réalité, si je puis dire. Je n'abdiquerai jamais mon esprit critique, je ne me désisterai jamais de ma faculté de juger, mais il est de l'essence de l'esprit critique de reconnaître les limites de la raison et de la faculté de juger.

Il y a de tout fait une explication scientifique. Notre comportement, même quand nous nous prosternons à genoux devant Dieu et prions, est régi par des lois. Plus généralement, l'homme est tout entier présent dans chacun des actes de sa vie, défauts et vertus compris. Peut-être que la prière est, plus que tout autre acte humain, révélatrice de nos complexes et de nos péchés. Et quand le Seigneur Dieu s'adresse à quelqu'un, Il le prend tel qu'il est, là où il est. Il le prend, dirais-je, à sa charge, avec ses tares, et ses déformations, pour le transformer totalement et même le transfigurer.

L'homme n'est pas tout entier dans ses conditions d'existence. Il y a en lui un surplus sur sa structure naturelle. Ce surplus est là où l'homme se dépasse, quand il se donne tout entier à une tâche noble ou quand il aime et il est aimé. Ce surplus est l'espace où nous pouvons accueillir le Seigneur. Quand le Seigneur choisit quelqu'un pour en faire son témoin, ou pour le charger d'un message, il ne s'intéresse pas à ses petites déformations ou à nos petits calculs humains, dans l'espace et dans le temps. Quand, dans notre prière, nous disons du Seigneur qu'Il est notre trésor, il nous faut prendre le mot trésor à la lettre. Ce qui veut dire que le Seigneur dote ses élus d'un surplus de grâces qui les amènent à se dépasser eux-mêmes et à dépasser tous les petits calculs des hommes.

Or, à Soufanieh, il y a une présence incontestable du Surnaturel. L'huile en est un exemple. Un autre, la prière, qui est devenue, dès le premier jour, le régime naturel de la maison. Personne ne s'y trompe, même les curieux et les visiteurs neutres ou athées. A Soufanieh, on prie jour et nuit, peut-être la nuit plus que le jour. Un troisième exemple, ce sont les messages qui résument Soufanieh, pour nous et pour les générations futures, et prolongent la Volonté du Seigneur sur nous, pour les siècles des siècles.

Pourquoi Soufanieh, dira-t-on? Pourquoi telle ou telle personne? Je répondrai en citant Siméon qui, quand il a reçu Jésus, le huitième jour de sa naissance, a dit :

«Cet enfant doit être un signe en butte à la contradiction» (Luc 2,34).

Il l'est toujours, cet Enfant. Il le sera jusqu'à la fin des temps.

Soufanieh est une oeuvre de Jésus, le Christ de Dieu, qui l'a mis sous le patronage de Sa Mère, la Sainte Vierge.

Un retour à la simplicité évangélique

Chose étrange,

Quand l'icône sainte a été officiellement transportée dans une des églises les plus fréquentées à Damas, aucune goutte d'huile n'a plus paru, durant les quarante-trois jours de son absence. Mais il y avait toujours des reproductions et des orants dans la "maison de la Vierge" à Soufanieh.

Un signe, dirais-je : la Sainte Vierge refuse encore une fois, après plusieurs, d'être institutionnalisée, c'est-à-dire d'être intégrée à un système théologico-social, qui a certes sa foi, sa sainteté, mais aussi ses rites, ses préjugés, son système d'idées et de représentations (idéologie) et aussi ses amis et ses adversaires. Dans toutes les apparitions de la Sainte Vierge – Lourdes, Fatima, Rue du Bac... – il y a toujours, me semble-t-il, une sortie en dehors du social et un appel pour le contact direct avec le Seigneur dans la simplicité du cœur. L'institution est absolument nécessaire pour ancrer une communauté chrétienne dans son milieu naturel et humain. Mais elle a aussi ses dangers, qu'on n'a pas pu toujours éviter, hélas : c'est le primat du social, qui devient presque une fin en soi, sur le spirituel. Ce danger est d'autant plus imminent que nous traversons une époque de socialisation grandissante et que nous sommes confrontés au gigantisme technologique dégradant pour l'homme. C'est le spirituel qui paie toujours les frais.

Soufanieh n'est pas une église. Les messages sont explicites sur ce point : il n'y a qu'une seule Église, celle que Jésus a fondée et que les hommes ont divisée. Il n'y en aura pas d'autre, dit la Sainte Vierge en substance. Dans le message du 24 mars 1983, il est dit textuellement :

«L'Église que Jésus a adoptée est Une, parce que Jésus est Un.»

Et la Sainte Vierge ajoute :

«L'Église est le Royaume des cieux sur la terre.»

Cette dernière phrase est reprise une fois par la Sainte Vierge (le 4 août 1985) et une autre fois par Jésus (le 14 août 1988).

Mais Soufanieh n'est pas en dehors ou en marge de l'Église. Tout ce qui s'y passe, s'y fait, s'y dit – prières, chants, gestes, comportements – est dans l'orthodoxie la plus stricte de l'Église Universelle. Les messages reprennent à leur façon des vérités admises depuis le Concile de Nicée.

Le propre de Soufanieh, la mission qui lui est demandé, me semble-t-il, c'est le retour à la simplicité évangélique originelle, alors qu'on venait à Jésus, directement, spontanément, sans arrière-pensée, et qu'on se jetait à ses genoux. Ce don gratuit de soi à Jésus, ou au prochain – ce qui est la même chose –, c'est le tout du message de Jésus, le tout de l'Évangile, de la Croix et de la spiritualité chrétienne. Peut-être ce don total n'est-il que le fait de saints, mais on nous demande de nous efforcer dans ce sens. Jésus fera le reste.

A Soufanieh, on vient de n'importe où, chaque groupe, chaque personne, de sa propre initiative. On traverse parfois des centaines de kilomètres pour saluer Marie, la remercier de ses grâces et demander son intercession.

«Priez pour nous, pauvres pécheurs!»

La maison de Marie est toujours ouverte, Myrna toujours à la disposition des orants et des visiteurs. Tout est gratuit dans la maison de la Sainte Vierge. On n'admet aucun présent, des fleurs à la rigueur et pas plus. Dans les grandes commémorations (Jeudi saint et Vendredi saint, veille de Noël, surtout le 26 novembre, veille de l'anniversaire de Soufanieh), la Maison est submergée par les orants, dès 16 heures et même 15 heures. On prie et on attend un signe, en plus de l'huile, ordinairement une extase et un message, parfois des stigmates et une vision. Les guérisons sont inattendues, comme toujours. Dans toutes les réunions, grandes ou petites, la prière est presque toujours improvisée. Quelqu'un commence une prière, les autres suivent, une femme entonne un chant, les autres continuent. Un poète populaire improvise un poème chanté, on retient vite le refrain et on le répète. La seule prière presque régulière, et en un sens rituelle, est celle de l'après-midi, chaque jour, de 17 heures à 18 heures 30 environ. Mais ici, les improvisations sont admises et même encouragées. Cette prière de l'après-midi, ou une autre, peut se prolonger avec Myrna, et quelquefois tard dans la nuit.

A Soufanieh, on prie.

Ce retour à l'esprit des premières communautés chrétiennes où les réunions pour la prière s'organisaient spontanément, à n'importe quel moment ou occasion, est devenue absolument indispensable pour l'Église d'Orient, épuisée par l'âge et par les dissensions intrinsèques. N'est-elle pas, parmi les Églises, la première en date et en honneur? Peut-être que l'heure est venue où Jésus voudrait ramener Son Église d'Orient à sa place d'antan.

Ce n'est ni la première, ni la dernière fois, que le Seigneur fait retrouver à Son Église, en Orient et ailleurs, son dynamisme, mis en veilleuse par la socialisation de l'institution. Avec chaque saint, chaque fondateur de communauté de prière, chaque miracle ou manifestation

surnaturelle, on assiste à un éveil du sens populaire à la prière. Le social est alors mis entre parenthèses avec ses institutions, règles, préjugés... vidés qu'ils sont de leur âme. Soufanieh manifeste ce retour imprévisible du Seigneur. L'Église n'est pas niée, ni rejetée pour autant, loin de là!

Que veulent dire, en effet, ces paroles proférées par la Vierge, et répétées par Jésus et la Vierge elle-même :

«L'Église est le Royaume des cieux sur la terre?»

N'est-ce pas que l'Église est là où se rencontrent Ciel et Terre, le Verbe de Dieu et le Social? N'est-ce pas dans le social que le Verbe s'est fait chair pour habiter parmi nous? Les habitués de Soufanieh sont aussi les fidèles, chacun de son Église, où ils participent au Sacrifice divin, non à Soufanieh.

Or, dès le 24 mars 1983, la Sainte Vierge, parlant aux orants de Soufanieh, leur a dit :

«Vous apprendrez aux générations le mot d'unité, charité et foi.»

Et le 26 novembre 1989 :

«Vous êtes le cœur dans lequel Jésus bâtira son Unicité.»

Paroles exorbitantes, mesurées à ceux à qui elles s'adressent, démunis qu'ils sont de toute autorité sociale, culturelle et même morale, et qui viennent à Soufanieh exposer à leur Mère leurs misères et demander leur pain quotidien. Mais les Apôtres étaient-ils autre chose?

«Donne ce que tu ordonnes», dit saint Augustin dans ses *Confessions*.

En effet, Jésus leur dit dans Son message du 26 novembre 1988 .

«Ne dites pas : "Qu'est-ce que je dois faire?" Ceci est Mon affaire.»

Et Il ajoute :

«Jeûnez, priez. Par la prière, vous êtes face à face avec Ma Vérité, et vous affrontez tous les coups.»

... et une pédagogie divine

Ces paroles :

«N'aie pas peur. En toi, je formerai Ma génération»,

adressées à Myrna par la Sainte Vierge, le 28 octobre 1983, moins d'un an après la parution de l'huile pour la première fois sur l'icône sainte, répétées dans le message du 4 août 1985, et reprises par Jésus dans

Son message du 22 juillet 1987, ces paroles désignent un projet de longue haleine. En effet, une génération ne s'improvise pas, et elle suppose même un programme, dont nous connaissons, par les messages, quelques-uns de ses principaux éléments.

Une nouvelle génération, c'est un nouveau rapport avec Dieu et le prochain, une nouvelle attitude devant le monde, et, en chemin, le chemin du Salut. La prière est sans doute le milieu où se prépare cette génération, les messages son programme. Or, ces messages insistent sur trois thèmes qui se répètent, tels les leitmotive d'une symphonie.

D'abord, la prière : Priez, priez, priez, est-il répété d'une façon ou d'une autre dans tous les messages. Or, dans la prière, on se reconnaît pécheur, donc on se dépouille de soi et l'on s'abandonne à la miséricorde de Dieu.

Que Ta Volonté soit faite!

Puis, l'Église. Dans le message du 24 mars 1983, la Sainte Vierge insiste sur l'Unité de l'Église, et dit textuellement :

*«L'Église est le Royaume des Cieux sur la terre.
Qui l'a divisée a commis une erreur,
et qui s'est réjoui de sa division a commis une erreur.»*

La Vierge ajoute après quelques phrases :

*«Ne vous séparez pas comme les grands...
Vous apprendrez aux générations le mot : unité, charité, foi.»*

Ce même message est repris par la Sainte Vierge et par Jésus.

Deux choses sont à souligner à propos d'Église :

D'un côté, l'urgence de l'Unité, qui est d'abord l'unité des cœurs, comme on vient de le voir. Dans les trois messages de 1990, Jésus et Marie déclarent qu'ils vont disparaître jusqu'à ce que l'unité de la Fête (Pâques) soit réalisée.

D'un autre côté, il n'y a dans tous les messages aucune condamnation d'aucune sorte, même pour ceux qui ont divisé l'Église. Soufanieh est un espace de Pardon, de Réconciliation et d'Amour universel. Seuls sont exclus les Judas :

*«Malheur à celui qui représente Mon image, alors qu'il a vendu
Mon sang»,*

affirme énergiquement Jésus.

Le troisième thème, complémentaire des deux précédents, c'est la Paix du Seigneur : la Paix face à la corruption devenue la règle.

*«Va à la terre où la corruption est déjà généralisée et sois dans la
paix de Dieu»,*

dit Jésus à Myrna le 26 novembre 1985. Et Il ajoute dans Son message du 26 novembre 1987 :

*«Ma Paix dans ton coeur sera une bénédiction pour toi et pour
tous ceux qui ont collaboré avec toi.»*

Cette Paix-bénédiction est par-delà tout ce qui divise les hommes.

Dans le message du 15 août 1990, donné en Belgique, la Sainte Vierge nous dit :

«Priez pour la paix, et surtout en Orient.»

La conjoncture est assez connue. La Vierge ajoute immédiatement cette phrase qui fait beaucoup méditer :

«Car vous êtes tous frères dans le Christ.»

Soufanieh n'est ni une église, ni en dehors de l'Église, ai-je dit. Elle est, dirais-je encore, un centre de formation fondé par le Verbe de Dieu lui-même et qui a chargé Sa Mère Sainte de le patronner. La nouvelle génération s'y forme, et d'ores et déjà un nouveau levain, qui doit faire lever la pâte, depuis longtemps immobile, dans la vieille Église d'Orient. Pour que cette Église puisse reprendre un jour son véritable rôle, qui est d'être la matrice où se forment les autres Églises.

Dès son premier message (18 décembre 1982), vingt jours après la parution de l'huile sur l'icône sainte, la Sainte Vierge met les orants et les amis de Soufanieh devant leurs responsabilités :

*«Repentez-vous. Croyez. Faites le bien à ceux qui font le mal.
Annoncez Mon Fils l'Emmanuel.»*

Ce qui veut dire que Dieu est toujours avec nous.

Mais le grand souci de la Sainte Vierge, et qui sera celui de Son Fils Jésus, c'est la division de l'Église, dont les nuisances sont les plus sensibles en Orient, où les petites Églises sont presque paralysées par leurs luttes sourdes. Dès Sa troisième apparition (le 8 janvier 1983), la Sainte Vierge n'a fait que pleurer, et dans son message du 1^{er} mai 1985, elle dit :

«Ne laissez pas Mon cœur se diviser à cause de vos divisions.»

et dans celui du 14 août 1985, la Sainte Vierge répète :

«Votre prière, c'est Ma fête,

*vosre foi, c'est Ma fête,
l'union de vos cœurs, c'est Ma fête.»*

Une lecture de tous les messages de Soufanieh à partir du thème de l'Unité de l'Église serait, à cet égard, très édifiante. Or, l'Unité n'est pas le fait d'un accord entre les théologiens, ni d'un rapprochement entre les institutions, ni même d'un acquiescement dans toutes les Églises à la dogmatique de l'une d'entre elles. Le Christ-Jésus passe outre toutes ces tentatives humaines de rapprochement, pour s'adresser directement au cœur des hommes de bonne volonté, et les convertir à Lui, ou pour les ramener, à travers Sa médiation, au Père céleste. Ne dit-Il pas dans Son message du 26 novembre 1988 :

*«Tout ce que je veux, c'est que vous vous réunissiez tous en
Moi, comme Je le suis dans chacun de vous.»*

Et dans le message du 26 novembre 1989 :

«Vous êtes le cœur dans lequel Jésus bâtira Son Unicité.»

Ce nouveau levain que Jésus forme n'est pas le fait d'un ancien quartier de Damas. Soufanieh se multiplie rapidement un peu partout dans le monde. Il y a et il y aura d'autres apparitions de la Sainte Vierge, de Jésus le Christ, et d'autres saints. N'avons-nous pas Medjugorje et Kibého? Jésus affirme dans ces apparitions Sa royauté face à un monde soumis au diktat de la bombe atomique. Mais cette royauté est dans l'humilité du Cœur de Marie qui a sauvé le monde et le sauvera par Sa prière. Jésus révèle la vérité de Sa Mère quand Il dit dans son message du 7 septembre 1985 :

*«Réjouissez-vous avec le Ciel,
Car est née la fille du Père, mère du Fils et épouse du Saint-
Esprit.
Jubilez avec la terre, car votre salut est déjà réalisé.»*

Et je me demande :

Les débuts de Soufanieh ne nous rappellent-ils pas un autre début, celui-là beaucoup plus modeste? Peut-être, car quand les portes du Ciel s'ouvrent, que ce soit à Lourdes, à Assise, à Soufanieh ou ailleurs, c'est pour un retour à la Source qui est Bethléem jusqu'à la fin des temps, retour à la simplicité de cœur qui rend les gens disponibles pour l'écoute du message divin. Soufanieh n'est pas qu'un quartier de Damas. Il est, après neuf ans de sa vie, disséminé dans le monde, et il le sera de plus en plus.

Il est incontestable que, par sa neutralité humaine, la civilisation dite scientifico-technique, qui régite de nos jours et pour longtemps le monde

entier, met l'homme, en dépit du confort qu'elle lui procure, dans une situation spirituelle pire que celle où il était dans le pire des paganismes. Peut-on dire que les signes qui se multiplient de nos jours, dans plusieurs régions du monde, dénotent chez le Seigneur le désir d'humaniser et de spiritualiser cette civilisation? Tout nous porte à le croire, particulièrement l'insistance des messages de Soufanieh sur la prière, la paix du cœur, l'unité en Jésus-Christ. Tout nous porte à croire que les temps sont proches pour que les enfants prodigues rentrent au bercail, pour retrouver la Paix du Seigneur face à l'angoisse du monde. Que Sa Volonté soit faite sur la terre comme au ciel!

Jésus qui, à partir du 31 mai 1984, reprend les principaux thèmes formulés par Sa Mère Sainte, les approfondit et leur ajoute d'autres, et par le fait même nous trace à nous, amis et orants de Soufanieh, la voie à suivre pour que cette Volonté soit faite, surtout dans l'Unité de l'Église qui sera alors le Royaume du Ciel sur la terre.

Jésus commence par révéler ce qu'Il est :

*«Je suis l'Alpha et l'Oméga,
Je suis la Vérité, la Liberté et la Paix,
Je vous donne ma paix» (31 mai 1984).*

«Je suis le Créateur» (7 septembre 1985).

Mais il y a un préalable, plus exactement un choix préalable que Jésus, s'adressant à Myrna, nous demande de faire, nous tous qui prétendons être Ses fidèles. Il est hautement significatif qu'exactement trois ans après la parution de l'huile sur l'icône sainte (26 novembre 1985) – période de préparation, dirais-je – Jésus dit à Myrna ceci en substance :

*«Moi ou le Monde.
Le chemin de la Croix ou le chemin du monde.»*

L'interrogation est posée près de deux années durant, du 26 novembre 1985 jusqu'au 26 avril 1987. Près de deux années durant, Jésus met à l'épreuve la volonté de Myrna, sa persévérance. Mais Il ne la délaisse pas pour autant. Il est toujours en dialogue avec elle. Il n'est pas moins significatif que, durant cette période, c'est Jésus seul qui parle. Ses messages sont parmi les plus riches qui aient été jamais communiqués à un humain. A chacun de les méditer dans son cœur. Myrna est ici chacun de nous. Nous, hommes de toutes les nations, races, religions, confessions... Jésus ne sera satisfait des réponses de Myrna, que lorsqu'Il remarquera qu'elle est presque disponible – on ne l'est jamais tout à fait – pour traverser jusqu'au bout son chemin de la Croix.

Il me semble opportun de souligner ici deux passages de ces messages. Le premier est du 26 novembre 1985 :

*«Je veux renouveler Ma Passion.
Je veux que tu accomplisses ta mission.»*

Le deuxième est du 18 avril 1987, veille de Pâques :

*«Je vous ai donné un signe pour Me glorifier.
Poursuivez votre chemin.
Je suis avec vous.
Sinon...»*

Menace, a-t-on dit. Peut-être. Mais quand on a à faire un choix, on doit peser le pour et le contre. Jésus ne mâche pas ses mots, dans une circonstance décisive pour Soufanieh.

«Moi ou le monde.» La voie que Jésus trace à Myrna – et à nous qui prétendons être ses amis – me rappelle deux versets de l'Évangile. Le premier :

«Entrez par la porte étroite» (Mt 7,13).

Le second :

«Qui aime son père ou sa mère plus que Moi, n'est pas digne de Moi. Qui aime son fils ou sa fille plus que Moi, n'est pas digne de Moi» (Mt 10,37).

En effet, après avoir mis Myrna, pour la première fois, devant le choix décisif (message du 26 novembre 1985), Jésus ajoute :

*«Chaque fois que tu regardes les créatures, le regard du Créateur s'éloigne de toi.
Je veux que tu t'efforces par la prière et que tu te méprises toi-même. Celui qui se méprise soi-même acquiert auprès de Dieu plus de force et de dignité.»*

Puis, s'adressant à nous, Jésus dit :

*«Celui qui s'associe à Moi par la souffrance,
Je l'associe à Ma gloire.
Pas de salut pour l'âme en dehors de la Croix.»*

Jésus demande ici à chacun de ses amis de se désister de soi et de se délester complètement du monde – auquel il est pourtant acculé par la structure de sa conscience – pour être à Lui seul. C'est un changement radical du regard, diraient les philosophes, plutôt une conversion du cœur, dit l'homme de foi.

Jésus ajoute, s'adressant à Myrna (26 novembre 1987) :

«Ne déteste personne pour que ton cœur ne soit pas fermé à Mon Amour.»

Véritable ascèse qui demande un long travail sur soi, où les chutes et rechutes ne manqueront pas. Mais est-il possible, surtout pour une jeune femme – ou un jeune homme, bien entendu –, de se maintenir longtemps sur cette arête aride où l'on pourrait périr de faim et de soif? Mais l'essentiel est de vouloir, de faire le premier pas. Jésus fera le reste. Ne dit-Il pas trois fois à Myrna qui est toujours chacun de nous :

«Je te donnerai, de mes blessures, de quoi te faire oublier les souffrances causées par les hommes» (10 octobre 1988).

Et aussi dans le message du 26 novembre 1985...

L'on n'est pas isolé du monde pour autant. Jésus ne dit-Il pas à Ses disciples dans l'Évangile de saint Jean :

«Je ne vous sors pas du monde?»

Le monde est d'ores et déjà rendu à nous, mais totalement transformé, même transfiguré pour devenir le monde du prochain, c'est-à-dire le monde où chaque personne humaine que nous rencontrons incarne Jésus, le Christ de Dieu. La Sainte Vierge ne dit-elle pas à Myrna (25 novembre 1983) :

*«Je ne suis pas venue séparer.
Ta vie conjugale restera telle qu'elle est.»*

Et encore, le 7 septembre 1984 :

*«Vis ta vie.
Mais la vie ne t'empêchera pas de poursuivre la prière.»*

Jésus est plus explicite (26 novembre 1987) :

Tu persisteras dans ta vie : épouse, mère et sœur.»

Telle est la pédagogie divine : un long chemin de la Croix, soutenu par la Croix de Jésus qui a traversé le Cœur de Marie et où règne d'ores et déjà la charité universelle du Christ Jésus.

Conclusion : Prêcher

«Malheur à moi si je ne prêche pas», disait saint Paul. La prédication est une dimension de l'existence chrétienne, telle la Croix ou la Paix du Seigneur. L'on était encore à la troisième semaine de Soufanieh (18 décembre 1982) quand la Sainte Vierge nous l'a rappelé :

«Prêchez Mon Fils l'Emmanuel»,

a-t-elle dit, ce qui veut dire : faites connaître à tous que Dieu est avec nous, et aussi avec toute personne humaine qui le voudrait. Dans la plupart des messages, Jésus et Marie ne cessent de répéter d'une façon ou d'une autre, à Myrna d'abord, puis aux amis et orants de Soufanieh, ces trois vérités complémentaires :

«N'ayez pas peur : Je suis avec vous!

Prêchez!

Soyez dans la Paix du Seigneur et dans sa Bénédiction!»

A entendre ces paroles, les questions vont proliférer dans notre esprit, hommes de la fin du 20^e siècle :

A qui adresser la parole?

Comment?

De quelle manière?

Est-ce le moment?

Le comble du paradoxe apparaît quand on entend Jésus dire à Myrna, cette femme douce et timide, et qui se trouve complètement démunie quand elle commence à parler :

«Que ta langue soit une épée qui parle en Mon Nom» (26 novembre 1989).

Mais saint Pierre, le Chef de l'Église, était-il beaucoup plus éloquent que Myrna? Chez Jésus, il n'y a pas de paradoxe. Jésus dit toujours ce qui est. En effet, Myrna a déjà semé Soufanieh dans plusieurs villes et villages du monde. Et l'on est encore au début de ses peines, comme dit Jésus à Myrna (7 septembre 1988). Notre attitude vis-à-vis de l'autre, notre silence comme notre parole, un regard, un geste, un mot jeté par hasard... tout peut devenir prédication si nous acceptons que Jésus y soit présent. D'ailleurs, Jésus a d'ores et déjà répondu à nos interrogations :

«Ne dites pas «Que dois-je faire?» Ceci est Mon affaire» (26 novembre 1988).

Ce qui veut dire : faites-vous une âme chrétienne et moi, je ferai le reste. Jésus n'avait-il pas dit à Myrna dans un précédent message (10 octobre 1988) :

«Ma fille, pourquoi as-tu peur alors que Je suis avec toi? Il faut que tu parles à haute voix les Paroles de Vérité sur Celui qui t'a créée, pour que se manifeste en toi Ma Force.»

La prédication est en effet un témoignage rendu à la Vérité que ni la chair ni le sang ne proclament, mais celui qui est la Vérité, le Père céleste, comme dit Jésus à Pierre.

Les trois messages de 1990 terminent, me semble-t-il, une étape de la vie de Soufanieh sur une note triste, mais en même temps énergique et prophétique.

«Tu n'entendras plus Ma Voix.

Tu ne Me verras plus que lorsque l'Unité de la Fête (Pâques) sera réalisée»,

disent Jésus et Marie aux orants de Soufanieh et à Myrna.

Marie communique à Myrna, en visite missionnaire dans un village de Belgique (15 août 1990), ces paroles qui laissent entendre beaucoup plus qu'elles n'expriment :

«Mes enfants, priez pour la paix, surtout en Orient, parce que vous êtes tous frères dans le Christ.»

Jésus s'adressant aux orants, dans Son message du 14 avril 1990, répète pour la troisième fois cette expression :

«Vous, vous allez apprendre aux générations (qui viennent) le mot : Unité, Charité, Foi»

Et la Vierge à Myrna (26 novembre 1990) :

«Approche-toi, pour qu'Il te donne la Paix, et pour que tu puisses la répandre dans le monde.»

Les messages ne sont pas le tout de Soufanieh. Mais ils constituent l'espace où ce qui s'accomplit à Soufanieh passe à la lumière de la parole. Alors, l'huile, les extases, les stigmates et les miracles proprement dits, sont les signes qui confirment pour notre entendement, toujours incrédule, l'authenticité de la Parole ou de la Volonté de Dieu sur nous. Il reste que la Parole est toujours l'instrument privilégié de notre formation. Et la prière, dira-t-on? Elle est, par ses formes multiples, une des formes multiples de la Parole. Or, les Paroles proférées à Soufanieh constituent, dans leur simplicité évangélique, l'essentiel du message divin adressé aux hommes de tous les temps.

En bref, messages, signes et prière collaborent ensemble à la même œuvre : la formation d'une nouvelle génération. Myrna, principale interlocutrice de Jésus et de Sa Mère, n'est pas pour autant un modèle achevé. Mais elle nous montre un exemple vivant de la transformation qu'opère le Saint-Esprit dans une personne, quand elle répond, même timidement, à Son Appel.

Soufanieh est beaucoup plus que Myrna et que tous les orants et amis qui répondent actuellement à l'appel de l'Esprit Saint. Nous sommes, en dépit de neuf ans d'enseignements, au début de la vie spirituelle qui se dessine à Soufanieh, véritable tournant dans la vie chrétienne du monde arabe et ailleurs, tournant qui nous cache encore beaucoup de surprises.

«La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux. Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à la moisson.»

Antoine MAKDISI
Damas, le 6 août 1991

En guise d'introduction

Soufanieh est le nom d'un petit quartier de Damas, désormais connu dans nombre de pays. Nom à propos duquel se sont partagées opinions et positions.

Il me fut donné – malgré moi – d'être l'un des témoins principaux de ce qui s'est passé et de ce qui se passe dans l'une des maisons de ce quartier. On réclama mon témoignage, à plusieurs reprises. Le voici aujourd'hui.

Entre le 28 novembre 1982 et septembre 1990 s'étend un grand laps de temps. J'essaie de le couvrir avec toute l'objectivité possible.

J'ai essayé. Bien que ce que j'ai écrit fût resté gravé dans mes yeux et ma mémoire, comme sur une pierre.

J'ai essayé : car immense est le fossé existant entre le mot et ce vécu.

Ce que j'ai écrit ressemble plutôt à une mosaïque, dont les pièces se complètent les unes les autres.

Aux autres témoins d'apporter leurs pièces aussi.

Pour compléter un tableau... qui me semble n'être qu'à ses débuts.

Et pour témoigner...

Pour témoigner de l'huile, de la prière, de la gratuité, de la disponibilité, des apparitions, des cinq stigmates, des extases, des messages.

Et des guérisons : guérisons des âmes et des corps.

Et les témoins sont des milliers.

Mon témoignage est multiple.

J'y cite explicitement des noms, des lieux, des dates, en toute clarté et sans détour.

J'y cite aussi des témoignages dûment signés.

Il reste qu'un témoignage n'est qu'un témoignage...

Car quel mérite a l'œil d'avoir vu, et l'oreille d'avoir entendu?

Tout le mérite revient à Celui qui a voulu qu'ils soient présents au moment de l'événement.

Et cette présence, j'en ai la certitude, n'est rien d'autre qu'un don de pure gratuité de Celui qui a fait l'événement.

Cet événement, je l'ai vécu et accompagné dès le lendemain de son déclenchement.

D'abord, malgré moi.

Ensuite, avec le sens du devoir.

Mais toujours avec l'accord de mon supérieur ecclésiastique.

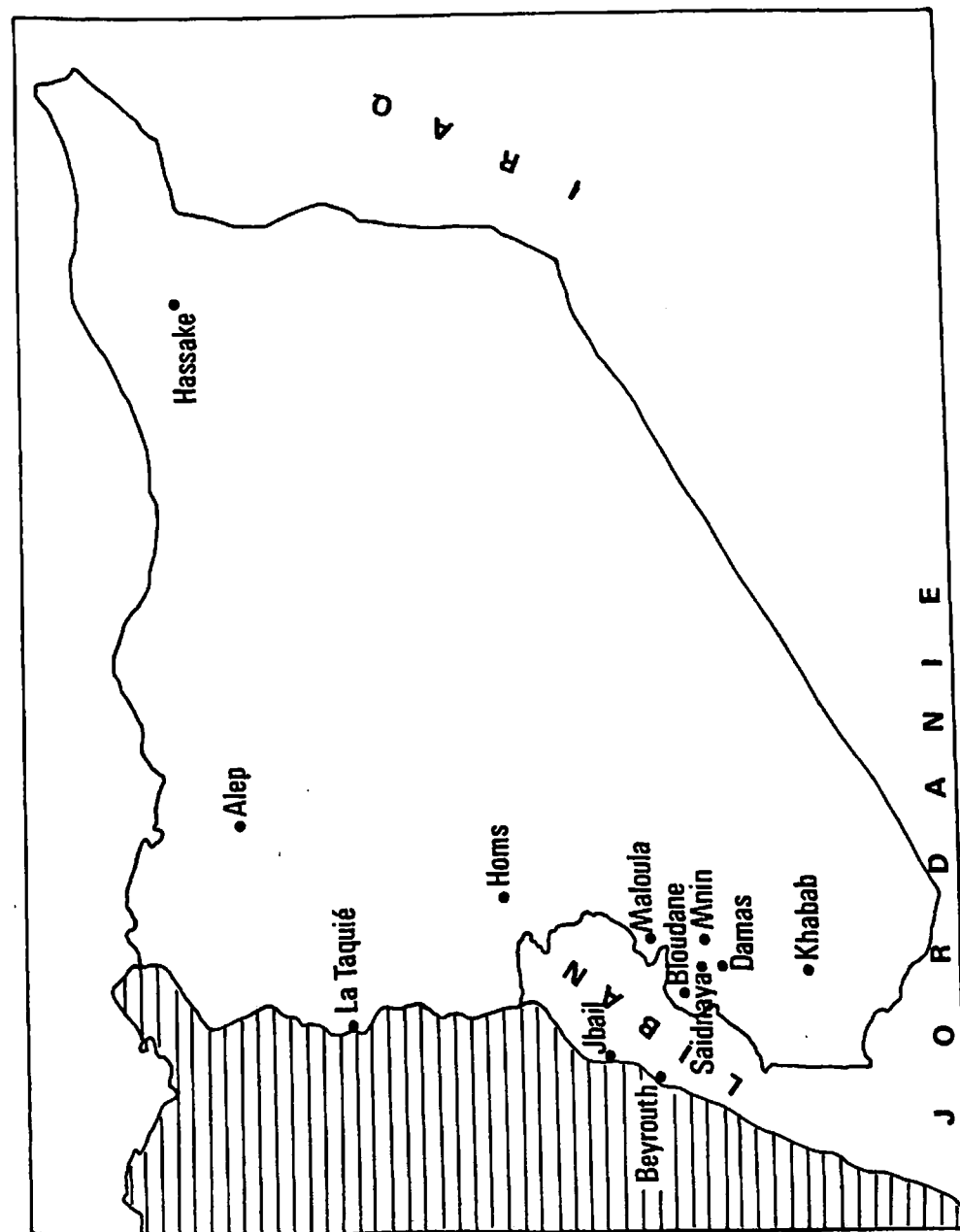
Car je suis prêtre.

Cet événement unique, je l'ai vécu.

Et j'ai vécu avec lui une présence d'Évangile, comme celle dont il a été dit, autrefois : «*De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon?*» et dont on a finalement dit : «*Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez*» (Lc 10,23).

C'est à l'Église qu'il revient, avant tout et après tout, de dire, un jour, son mot, et de prendre position.

Père Élias ZAHLAOUI †
Église N.-D. de Damas
Damas, septembre 1990





LE QUARTIER SOUFANIEH DANS LA VILLE DE DAMAS

NOMS ET QUALIFICATIONS
DES PRINCIPALES PERSONNES CITÉES DANS CE LIVRE,
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Le couple de Soufanieh

1. Myrna Kourbet Al-Akrhas, la voyante de Soufanieh
2. Nicolas Nazzour, son mari

Patriarches

1. Maximos V Hakim, pour l'Église grecque-catholique
2. Ignace IV Hazim, pour l'Église grecque-orthodoxe
3. Zakka I Iwas, pour l'Église syriaque-orthodoxe

Évêques

• *Copte-catholique*

1. Youhanna (Jean) Kolta, évêque du Caire

• *Grecs-catholiques*

1. François Abou-Mokh, vicaire du patriarche à Damas
2. Boulos (Paul) Bourkchoche, évêque du Hauran
3. Néophyte Édelby, évêque d'Alep
4. Joseph Tawil, évêque des États-Unis

• *Grecs-orthodoxes*

1. Georges Abou-Zakhm
2. Stephanos Haddad
4. Boulos (Paul) Pandéll
3. Élias Kfoury, vicaire du patriarche à Damas

• *Maronites*

1. John Chédid, évêque de Los Angeles
2. Hamid Mourani, évêque de Damas

• *Syriaque-catholique*

1. Georges Hafoury, évêque de Hassaké

• *Syriaques-orthodoxes*

1. Boulos (Paul) Assouki, vicaire du patriarche de Damas
2. Bahnam Jijaoul, évêque d'Amman et de Jérusalem
3. Isaac Saka, évêque de Mossoul en Irak, ancien vicaire patriarcal à Damas

Prêtres

• *Copte-catholique*

1. Maurice Yanni, curé au Caire (Égypte)

• *Grecs-catholiques*

1. Alam Alam, curé du village de Maarra au nord de Damas
2. Mouwaffak Al-Id, vicaire de l'évêque du Hauran
3. Élias Baladi, curé de la Cathédrale de Damas
4. Pierre Boz, français en fonction à l'archevêché de Paris
5. Boulos (Paul) Fadel, pauliste, alors au petit séminaire à Damas
6. Adel Khoury, doyen de la Faculté de Théologie de Munster, pauliste d'origine liban.
7. Boutros Mouallem, ancien supérieur général de la Sté des Pères paulistes au Liban
8. Élias Sargi, curé alors de Notre-Dame de Damas

9. Rizkallah Simaan, pauliste en mission à Marmarita
10. Élias Zahlaoui, curé de Notre-Dame de Damas

• *Latins*

1. René Laurentin, théologien et marialogue français
2. Joseph Malouf, lazariste en poste à Damas depuis 1940
3. Pierre Poupert, Père Blanc en poste alors à Paris
4. Pierre Veau, spiritain français, en Mauritanie
5. Ibrahim Younès, franciscain curé des latins à Latakkié

• *Maronites*

1. Louis Khallfé, professeur d'Écriture Sainte à l'Université de Kaslik au Liban
2. Yousseph (Joseph) Mouwannès, chargé des émissions audio-visuelles catholiques au Liban

Diacre

Spiridon Jabbour, orthodoxe, avocat et théologien, auteur de nombreux ouvrages de théologie et de spiritualité

Corps médical arabe et étranger

1. Jean-Claude Antakly et sa femme Geneviève, médecins-biologistes français
2. Élias Barsa, dentiste de Damas
3. Ibrahim Khalaf, dentiste en Alep
4. Philippe Loron, neurologue français à la Salpêtrière, à Paris
5. Antoine Mansour, chirurgien et professeur à Los Angeles
6. Jamil Marjl, pédiatre à Damas
7. Georges Mounayer, cardiologue à Damas
8. Perre Salam, généraliste syrien de Montpellier, en Alep

Psychanalyste

1. André Patsalidès, psychanalyste belge, d'origine syrienne, professeur à Louvain et à Berkeley (U.S.A.)

Intellectuels arabes chrétiens

1. Antoine Makdisi, écrivain, professeur de philosophie à l'Université de Damas
2. Adib Mousleh, écrivain, auteur de nombreuses biographies

Journalistes et reporters

1. Jean-Claude Darrigaud, reporter à Antenne 2.
2. Christian Ravaz, fondateur et directeur de la revue *Chrétiens Magazine*
3. André Rostworowsky, reporter de la télévision canadienne

Laïcs arabes chrétiens

1. Wadi Assafi, célèbre chanteur libanais
2. Habil Choukair, cameraman bénévole
3. Maged Ghayeb, Libanais qui prit à coeur l'impression d'images, de livrets et de livres, pour les distribuer gratuitement
4. Tony Hanna, chanteur libanais

Parmi les miraculés

1. Chams Al-Halaby, grecque-catholique de 55 ans, paralysée de la main droite depuis plus d'un an
2. Alice Bénellan, arménienne-orthodoxe de 50 ans, d'Alep, paralysée de la main gauche depuis 1970
3. Samir Hanna, chrétien de 44 ans, embolie cérébrale et infarctus du myocarde
4. Rakié Kelta, musulmane de 50 ans, paralysie de la main droite

1

Ma première visite à Soufanieh, le dimanche 28 novembre 1982

Après la messe que je célèbre, comme d'habitude, à 17 heures, j'accueille à mon bureau une étudiante universitaire venue me consulter pour une affaire. Vient alors Mlle Viva Killizli, qui me demande d'aller à Soufanieh, où une icône de la Vierge, dit-elle, laisse couler de l'huile dans l'une des maisons. Viva est une jeune fille sérieuse, calme et croyante. Je m'excuse sous prétexte d'avoir affaire avec la jeune étudiante. Mais, au fond de moi-même, je ne désire pas y aller, parce que, depuis ma tendre enfance, je refuse de telles manifestations.

Viva revient à la charge quelques minutes après, me priant de nouveau d'aller à cette maison pour leur donner mon avis, car elle est accompagnée d'un groupe d'hommes, de jeunes, garçons et filles, dont M. Georges Maarraoui, âgé alors de 44 ans, et mon neveu Samir Zaher, architecte mécanicien, âgé alors de 28 ans, tous deux sérieux et solides. Je m'excuse de nouveau. Mais en fait, encore une fois, je refuse. Je trouve l'insistance de Viva et du groupe bizarre, car tous savent depuis longtemps que je n'ai pas l'habitude de reculer, quand je dis "oui" ou "non" à propos de quoi que ce soit.

Mon étonnement ne connaît plus de bornes quand Viva, Georges et Samir reviennent à la charge pour la troisième fois, insistant pour que je les accompagne à la maison de Soufanieh. Je trouve quelque chose d'étrange dans leur insistance même. J'hésite, puis je me dis : «Fais-leur plaisir.» Je m'excuse alors auprès de la jeune étudiante, et accompagne Viva et les autres à Soufanieh.

J'arrive à "la maison" vers 19 heures, si je me souviens bien. Je connais bien le quartier, depuis ma première enfance, mais la maison elle-même, je ne la connais pas. Une foule dense se presse à la porte d'entrée. On y entre par un escalier en pierre, mais difficilement. L'escalier compte près de dix marches. Surplombant les dix marches, un carton est accroché au mur, où l'on a écrit dans un arabe incorrect : "Nous refusons de recevoir quelque don que ce soit et nous nous en

excusons". Cette affiche attire mon attention et je me dis aussitôt : «Une note de propreté. Ce n'est pas mal!»

Le patio est plein à craquer. C'est une maison arabe, dont le patio est couvert de plastique en "éternite". Je reconnais quelques visages. Je marche derrière Viva vers la chambre; Georges, Samir et les autres nous accompagnent. On nous demande de nous déchausser, ce que nous faisons.

La chambre aussi est pleine de monde. Au milieu, un lit double sur lequel est assise une jeune fille, habillée de noir, le visage tout pâle. Les gens se pressent autour du lit. La prière domine tout, et le calme règne parfaitement, en dépit de la foule présente. Je me dirige vers la droite, entre le lit et une commode plaquée au mur. J'arrive à l'angle où les gens se tenaient pour prier. Plusieurs icônes : grandes et petites. Plus une petite icône placée dans une assiette de couleur brune. Au milieu de l'assiette, un coton. Au bord du lit est assise une jeune fille d'une forte constitution, à la peau blanche, au visage rond. Je lui demande :

- Où est l'image dont l'huile coule?

- La voici, dit-elle.

Et elle pointe le doigt vers la très petite image, qui est entourée d'un cadre en plastique bien modeste et adossée à une grande icône byzantine en bois représentant la Vierge. Je lui demande aussi :

- Qui est la dame à qui "ça" arrive?

Elle me répond, en se tournant vers la personne assise au milieu du lit :

- C'est elle, ma sœur Myrna.

L'huile coule de la petite image, doucement, comme des gouttes de larmes...

Je demande à la jeune fille de me donner un peu de coton. Elle arrache un morceau de coton placé sous l'image, l'enveloppe dans du plastique et me le donne. Je le prends dans ma main droite, entre le pouce et l'index, et j'appuie ma main droite sur la paume de ma main gauche... Tous ceux qui m'accompagnent en firent autant; chacun prend un morceau de coton... Puis je leur dis :

- Nous allons chanter l'hymne "Nous sommes tes serviteurs, ô Mère de Dieu".

Je dis cela, non par conviction, mais parce que je me trouve dans une ambiance de prière. Et il est normal qu'on prie. Nous commençons l'hymne "Nous sommes tes serviteurs, ô Mère de Dieu".

Or, pendant le chant, je vois sur la paume de ma main droite une matière luisante et grasseuse. Je la sens, et je suis surpris de reconnaître

de l'huile. Aussitôt me vient à l'esprit l'idée que l'huile s'est fauflée du coton que je tiens dans ma main.

Cependant, je me tourne vers M. Georges Maarraoui et lui demande de me montrer son coton : il me tend la main, tout en tenant le coton entre le pouce et l'index. Je vois que sa main est tout à fait sèche. De même avec mon neveu Samir : sa main aussi est tout à fait sèche. Ce fait me rend perplexe. Mais je continue à penser que l'huile s'est glissée sur ma main à travers le plastique qui doit être percé.

Une fois l'hymne terminée, je me tourne vers Myrna et lui dis : - J'aimerais faire votre connaissance (il s'agit d'un "votre" collectif).

Myrna se lève alors du lit et quitte la chambre, tandis que sa sœur - dont je sus par la suite qu'elle s'appelle Lina - reste assise près de l'image. Certaines personnes remarquent l'huile sur ma main, et elles me demandent dans le patio de leur en enduire le front. Je le fais, tout en me dirigeant vers le salon.

Le salon aussi est bondé de monde... On me fait asseoir, avec mes compagnons, sur les fauteuils de droite et l'on me présente la famille Nazzour et Akhras, c'est-à-dire les parents du mari de Myrna, Nicolas, et ceux de Myrna. Je ne connais personne. Eux non plus ne me connaissent pas, ou du moins je le pense. Ils me racontent un peu ce qui s'était passé, l'huile qui coule de l'image.

Ce qu'ils racontent ne m'importe pas beaucoup. Je tiens surtout à me rendre compte de leur degré d'honnêteté et de sincérité. J'ai oublié la majeure partie de ce qu'ils m'ont dit ce soir-là. Mais je me souviens, à propos de cette première rencontre, de trois choses extrêmement importantes :

La première : Ces gens sont sincères et foudroyés par ce qui arrive.

La deuxième : Lors de l'apparition de l'huile sur la petite image, ils ont prévenu, dès hier samedi 27 novembre, le patriarche orthodoxe. Et Mgr Boulos (Paul) Pandéli est arrivé, accompagné de deux jeunes prêtres orthodoxes, Georges Gilo et Georges Abou-Zakhm. Ils ont prié devant l'image, ont pris du coton imbibé d'huile et sont repartis.

La troisième : Deux hommes des services secrets syriens viennent de quitter la maison à l'instant. Ils sont en compagnie d'un médecin, Saliba Abdel-Ahad. Ils ont essayé de démonter l'image du cadre; ils ont examiné les murs de la chambre... L'image a été déchirée, quand ils ont cherché à la démonter. L'huile s'est remise à couler, quand ils l'ont remontée.

En outre, ils ont demandé à Myrna de se laver les mains en leur présence - ayant entendu dire que l'huile coule quelquefois de ses mains. Elle s'est exécutée devant eux. Puis ils sont entrés avec elle au salon, où, à peine assise, l'huile s'est mise à couler de nouveau de ses

mains. Le médecin lui a tourné et retourné les mains, tout en constatant que ses deux bras sont tout à fait secs. Il lui a même frotté les deux paumes de la main. Puis, se tournant vers les hommes des services secrets, il leur a dit :

– *Dieu est grand!*

Ils ont alors demandé un morceau de coton et ont quitté la maison.

Je me souviens parfaitement de ces trois choses, de cette première rencontre avec Myrna, son mari et leurs parents.

J'ai demandé à Nicolas de me permettre de parler en tête-à-tête avec Myrna. Il a acquiescé simplement et rapidement. On m'a fait entrer avec Myrna dans la chambre voisine de celle qui contient l'image. Il y a là deux lits séparés par un passage étroit. Je me suis assis sur le bord d'un lit, Myrna s'est assise en face de moi. La première question que je lui pose est celle-ci :

– *Myrna, quelle est ton impression?*

Elle me répond, le visage très pâle :

– *J'ai le cœur coupé (= je suis extrêmement effrayée). Je ne sais pas ce qui m'arrive.*

Je la scrute du regard et lui demande de nouveau :

– *Est-ce que tu priais beaucoup avant cela?*

– *Père, ne te fais pas d'illusion, me dit-elle aussitôt. Je viens d'avoir mes dix-huit ans depuis peu, et j'ai vécu comme toute jeune fille de mon âge. Puis, je suis jeune mariée – depuis sept mois à peu près. Pas d'illusion! Que veux-tu que je sois? Tout ce que je priais avant, c'est le "Je vous salue" et le "Notre Père", et je vais tous les mercredis, avec ma belle-mère, à la confrérie, à l'église de la Croix.*

Sa sincérité est évidente. Je ne me souviens plus de ce qu'on s'est dit ensuite. Mais je me rappelle bien qu'elle a aussi dit ceci :

– *J'étais venue autrefois deux ou trois fois aux réunions que tu tenais avec les secondaires à l'église. Et je vous ai accompagnés avec eux à la piscine.*

En fait, je ne me souviens pas du tout d'elle, en dépit de ma puissante mémoire.

Je me souviens aussi que sa mère est entrée dans la chambre et me raconte comment l'huile est apparue sur les mains de Myrna au moment où elle priait avec la famille, dont Leyla, sœur de Nicolas, qui était malade. Myrna lui a enduit le corps, à l'endroit du mal, et Leyla s'en trouva bien. Tout cela s'est passé, me dit-elle, avant que l'huile ne coule de l'image de la Vierge. Sa mère, apprenant cela, demanda à Myrna de venir prier pour elle, car elle se trouvait immobilisée par suite d'une hernie discale qui la clouait au lit. Myrna, en prière devant sa mère malade, eut les mains couvertes d'huile, et elle enduisit le dos de

celle-ci qui s'en était aussi trouvée bien. Cela fait déjà deux jours qu'elle supportait la presse de la foule, debout, sans éprouver aucune douleur.

Je laisse la maman raconter tout cela, puis je la prie de sortir pour continuer à questionner Myrna. Elle quitte la pièce aussitôt, sans hésitation.

J'interroge de nouveau Myrna. Mais je ne me souviens réellement plus de cette partie de notre échange.

Subitement, la porte s'ouvre et Lina – sœur de Myrna – entre, manifestement troublée. Sans s'excuser, elle dit :

– *Père, si tu pouvais entrer avec Myrna dans la chambre pour prier, parce que l'huile a cessé de couler de l'image.*

Sa demande me paraît extrêmement étrange. «Pour qui me prend-elle donc, me dis-je en moi-même, pour qu'à ma prière l'huile se remette à couler?» J'éprouve beaucoup de gêne. Comment l'idée lui est-elle venue d'une telle demande? Malgré cela, je me tourne vers Myrna et lui dis :

– *Qu'est-ce que tu en penses?*

Elle répond :

– *Je n'en sais rien. Comme tu veux.*

Je cherche à m'esquiver. Je dis :

– *Et les gens qui se trouvent dans la chambre?*

– *Je les ferai sortir,* répond Lina sur un ton de confiance puissante qui me surprend.

Je dis alors à Myrna, avec résignation :

– *Allons donc pour prier.*

Nous sortons de la chambre et pénétrons dans la chambre de l'image. Déjà Lina l'a complètement dégagée. J'éprouve de la crainte. Myrna s'agenouille devant l'image. Moi-même, je m'agenouille derrière elle, mais de façon à avoir sous mes yeux et Myrna et l'image de la Vierge à la fois : je veux observer tout. Myrna ouvre ses deux bras. Je me mets à prier dans mon cœur. Un moment après, j'entends Myrna dire d'une voix calme et douce :

«*O Vierge, c'est toi la Source.*

Les gens viennent pour Toi, pas pour moi.

Ne permets pas que l'huile coule de mes mains et s'arrête de couler de ton image...

O Vierge, c'est toi la Source.

J'embrasse ta main, j'embrasse tes pieds, ne permets pas que l'huile cesse de couler de ton image et continue de couler de mes mains.»

J'entends un langage nouveau. Les paroles m'étonnent par leur profondeur autant que par leur simplicité à la fois. Je continue à observer chaque chose, avec toute l'attention dont je suis capable. Myrna se tait un moment, puis elle dit sans s'être retournée vers moi :

– Père, je sens que la Vierge est entrée en moi.

J'ai un frisson dans tout le corps en entendant cette phrase. Je ne peux pas pu comprendre exactement ce qu'elle signifie, mais Myrna l'a bel et bien dite.

Pendant ce temps, je vois une chose étrange : l'huile ou une matière très luisante filtre des deux paumes des mains de Myrna et de ses doigts, avec une abondance étonnante. L'on dirait une éponge pressée par le fond, et laissant sourdre cette matière à la surface. Cette matière luisante paraît bouillir dans ses mains. Je vois cela.

En même temps, je vois des gouttes d'huile se constituer sur le verre de l'image et couler lentement.

Je me sens dans un monde autre que le nôtre. Je promène mon regard des mains de Myrna à l'image, tout en priant et demandant au Seigneur de m'éclairer pour savoir ce que je dois faire. Pendant ce temps, Myrna ne cesse de répéter ces mêmes mots : «*O Vierge, c'est Toi la Source...*»

Au bout d'un moment – il m'est impossible d'évaluer la durée du temps passé dans la chambre – Myrna dit à mon adresse, mais sans se retourner vers moi :

– Père, qu'est-ce que je fais ?

Vraiment, je ne sais ni ce qu'on peut, ni ce qu'on doit faire. Je m'entends lui répondre spontanément :

– Sors.

Elle se lève; je me lève. Ses deux mains ruissellent d'huile avec une abondance déconcertante, au point que des gouttes tombent sur la moquette couvrant le parquet. Je me rappelle lui avoir ouvert la porte. Je crois lui avoir frayé le passage parmi la foule pressée dans le patio, tandis qu'elle avance vers le salon en levant les deux bras, cependant que les gens se pressent, mais dans le calme, pour lui toucher les mains et s'en enduire le front.

Je me rappelle parfaitement qu'elle a les deux mains bien levées. Mais certains de ceux qui se trouvent dans le patio, m'entendant un jour parler de ce fait, m'affirmeront que je marchais à côté d'elle, lui tenant les deux mains vers le haut. En vérité, je ne puis trancher, tellement je suis saisi d'étonnement. Il se peut que le témoignage de ces personnes soit plus fidèle que ma mémoire.

Mais ce dont je me souviens parfaitement, c'est que les gens élèvent spontanément leurs voix en récitant le "*Je vous salue Marie*" dès qu'ils voient Myrna au seuil de la chambre. Il en est de même quand nous

entrons au salon. Myrna tremble, toute pâle. Elle se dirige du côté gauche du salon. On l'étend et la couvre, ne laissant visible que son visage.

De nouveau, je m'assieds quelques moments avec son mari et tous les leurs ou presque. Mais je ne me souviens plus de ce que nous échangeons alors. Puis, je prends congé et sors avec mes compagnons.

Dans la voiture qui nous ramène, je pose la main droite sur le tableau de bord. Elle est encore enduite d'huile. La trace en demeurera longtemps sur le tableau, au dire de son propriétaire, Georges Maarraoui. Avec celui-ci et Samir, je me rends directement chez Adel Batal, beau-frère de Georges Maarraoui. Je raconte à Adel, comme à sa femme Hinda Derani, ce qui nous est arrivé. Je demande à Adel de se rendre avec moi auprès de Mgr François Abou-Mokh, mon supérieur ecclésiastique. Il accepte. On contacte l'évêque par téléphone. Il se montre, selon son habitude, accueillant.

Mon choix d'Adel Batal repose sur deux raisons. La première, la vieille amitié que je lui porte et la confiance que je nourris à son égard, sur les deux plans, tant humain que scientifique. La deuxième : le fait qu'il soit secrétaire du Conseil des laïcs de notre communauté grecque-catholique, et l'ascendant dont il jouit, non seulement auprès de l'autorité ecclésiastique, mais également auprès des laïcs.

Au bureau de Mgr François, il y a deux prêtres, les PP. Antoine Ghlayel et Faëz Freijaté, ainsi que M. Élie Achi. Il doit être près de 21 heures.

Je salue et demande à Monseigneur de sentir le coton que je tiens en main. Il le fait et dit :

– *Cela sent l'huile de confirmation... De quoi s'agit-il ?*

Après lui avoir oint le front, à lui et aux personnes présentes, je lui raconte ce dont je viens d'être témoin. Il en est étonné. Puis il me dit :

– *Poursuis ton observation, Père Élias, mais je n'ai pas besoin de te recommander d'être très prudent.*

– *Monseigneur, lui répondis-je, crois-moi, je n'ai pas besoin de cette recommandation; car, depuis mon enfance, je me méfie de pareils phénomènes.*

Alors, je lui raconte l'histoire, jadis connue à Damas, dans les années quarante, sous le nom de "Jésus de Zablatani" (c'est un petit quartier de Damas, proche de Soufanieh). Un gosse du nom de Khalil Haskour, était mon camarade de classe à l'école Notre-Dame de Lourdes. Il s'absenta plusieurs jours. L'on apprit rapidement que le Christ lui apparaissait. Tout la ville en fut émue. Un soir même, ma

mère m'y emmena et m'y fit avaler un petit morceau de coton imbibé d'huile, pour que je devinsse "sage".

Je raconte également à Monseigneur que j'avais fait l'école buissonnière, un certain samedi, pour regarder la croix qui devait briller, dans le ciel au-dessus de la maison, à l'heure précisée par les racontars, suivant la promesse faite à Khalil par le Christ. Et nous attendîmes, en vain. Ainsi s'était terminée l'histoire du "Christ de Zablatani". Et Khalil revint à l'école.

Il y a aussi ce qui s'était passé le 20 juillet 1977, à l'église Notre-Dame de Fatima, où la statue de la Vierge aurait versé des larmes. Je m'y étais rendu avec un prêtre français qui se trouvait ce jour-là à Damas, le P. Pierre Boz. Je ne vis pas de larmes sur la face de la statue. Je vis plutôt des gens s'agiter, prier aussi, bien sûr, et verser de la monnaie dans un tronc placé près de la statue. Deux jours plus tard, les photos de cette statue se vendaient, chacune, à dix ou quinze livres syriennes – trois à quatre dollars à l'époque. Cela dura quelques jours, puis l'affaire fut close.

Je n'ai donc pas besoin d'être mis en garde. Mais on ne saurait jamais être trop prudent face à des phénomènes de ce genre. Je trouve en conséquence l'attitude de Mgr François très raisonnable.

Je sors à l'instant, donne un coup de téléphone à Mme Nadia Abdal et lui porte un morceau de coton. Je me rends chez le dermatologue Jean Siage. Il est invité à un dîner-réception et est sur le point de sortir. Je m'excuse et le prie de répondre à une question que je désirais lui poser :

– *Docteur, est-ce que le corps humain secrète de l'huile?*

Je revois encore le regard qu'il me jette et il s'empresse de me dire :

– *Père, qu'est-ce qui te prend?*

Je comprends, souris et lui dis :

– *Docteur, ne crains pas; je n'ai rien. Mais je te pose une question importante, et je tiens à avoir une réponse scientifique : Est-ce que le corps humain secrète de l'huile?*

Il me dit, toujours étonné :

– *Mais, Père, ta question est étrange!*

– *Je sais qu'elle est étrange, lui dis-je, mais je te prie de me répondre.*

– *Le corps humain, dit-il, secrète de la sueur. Dans des cas d'extrême angoisse, il peut secréter des gouttelettes de sang... Mais, Père, pourquoi cette question?*

– *Docteur, lui dis-je, je viens à l'instant de voir ceci, cela, etc.*

Il me dit alors :

– *Père, fais attention. Ne la laissez pas se moquer de vous. Mettez-la à nu : elle doit avoir caché des tuyaux sous ses habits...*

La réponse du docteur ne me paraît pas bizarre du tout. Mais je me dis : «Il n'était pas avec moi, pour voir le degré de sincérité de ces personnes.»

Mes deuxième et troisième visites à Soufanieh

C'est le samedi soir, 4 décembre 1982. Je rends visite à Soufanieh pour la deuxième fois. Les gens en débordent jusque dans l'entrée donnant sur la rue. Cependant, le même calme et la même atmosphère de prière y règnent. Et toujours la même pancarte en haut de l'escalier.

Dans le patio, Nicolas m'aperçoit et m'accueille en disant:

– *Où étais-tu, Père? Ton absence s'est prolongée.*

– *Y a-t-il de l'huile sur l'image?*

– *Non, répond-il, l'huile a cessé depuis deux ou trois jours.*

J'entre dans la chambre de l'image et je prie. En effet, aucune trace d'huile. Par contre, Lina distribue des morceaux de coton, trempés dans l'huile d'une lampe allumée, déposée devant l'image. Je revois Nicolas et lui explique la nécessité d'éviter de donner de l'huile de la lampe :

– *Si l'huile coule de l'image, on en donne; sinon, on ne donne que du coton sec passé sur l'image, si les gens insistent.*

Nicolas acquiesce. Je sens qu'il est tout disponible pour accueillir les conseils qui lui seront donnés. Je passe très peu de temps avec eux au salon. Et, avant de me retirer, je demande si je peux, tôt le lendemain, revenir prier seul. Réponse favorable de Nicolas. Nous nous mettons d'accord pour 7 heures.

Habituellement, je célèbre la messe du dimanche à 7 heures. Mais, ce jour-là, le P. Élias Sargi m'a demandé de la célébrer à 8 heures. Je me rends donc de bonne heure à Soufanieh. A 7 heures précises, je sonne. Myrna et Nicolas m'ouvrent. J'entre dans la "chambre de l'image".

Je vois une femme en prière, avec un petit enfant de 5 ans environ, entièrement handicapé. Il agite la tête dans tous les sens et est incapable de se tenir debout. J'apprends que la mère et son enfant viennent de passer la nuit dans la chambre, dans le lit des jeunes mariés. Je prends l'enfant dans mes bras et me mets à prier, tantôt à voix audible, tantôt en moi-même. Entre-temps arrive un jeune de la paroisse universitaire,

Nabil Maarri. Il s'agenouille et se met à prier. Myrna s'agenouille près de moi.

Je ne regarde pas l'image. J'ai les yeux clos. Toute ma prière est centrée sur l'enfant. A un certain moment, j'entends Myrna dire sur un ton d'étonnement :

– *Mon Dieu, regardez comme l'huile coule de l'image!*

Franchement, je n'ouvre pas les yeux. L'huile ne m'importe pas beaucoup. Mais elle coule et je m'en rends compte quand j'ouvre les yeux un bien long moment après. Je suis alors tellement absorbé par la prière que quand je regarde ma montre, il est déjà 8 heures. «Je suis en retard, me dis-je, pour la messe de 8 heures. Qu'à cela ne tienne, je vais continuer à prier jusqu'à la messe de 9 heures.»

Et à 8 heures 45, je quitte la maison. L'huile coule toujours de l'image.

Mes quatrième et cinquième visites à Soufanieh, les 5 et 6 décembre 1982

A la messe de 17 heures, l'église est comble. Au cours de l'homélie, je me vois relier spontanément l'évangile du jour avec les événements de Soufanieh. Et j'invite les gens à visiter la maison et à nous y accompagner dans leurs voitures, avec les enfants de la chorale, car ce soir il pleut à verse, il neige même, et le froid est intense.

Effectivement, la messe célébrée, nous nous dirigeons avec les choristes vers Soufanieh. Nombreux sont les gens qui nous accompagnent. La foule y est telle qu'elle déborde jusque dans la rue. Nous chantons quelques hymnes à la Vierge, dont le fameux "*Nous sommes tes serviteurs, ô Mère de Dieu*"¹ et rentrons avec les enfants célébrer la Sainte-Barbe dans le sous-sol de l'église, appelé "Salle des Bras".

Le lendemain, sans consulter qui que ce soit, je délaisse complètement mes occupations et engagements à l'église paroissiale, pour rester à Soufanieh d'une façon quasi permanente, aidant surtout à l'organisation de la prière.

De temps en temps, certains membres de la chorale, notamment Georges Haskour et ses deux filles, Myrna et Rime, ainsi que Georges Maarraoui et Michel Barbara, assurent les chants.

Lentement, la prière s'organise. L'*Hymne Acahiste*² et le chapelet ont la primauté sur toute autre prière. Mais les improvisations en chants et prières personnelles ne manquent pas. Elles jaillissent spontanément.

Et tout aussi naturellement, aux innombrables qualificatifs de la Vierge dans l'*Acahiste*, nous ajoutons celui-ci : "*Salut, Source de l'huile sainte*".

1. Chant très populaire à la Vierge, faisant partie de l'*Hymne Acahiste*.

2. Prière du VI^e siècle, au cours de laquelle tous les fidèles restent debout, d'où son nom. Elle se célèbre en l'honneur de la Sainte Vierge, le soir des cinq premiers vendredis de Carême, dans toutes les églises byzantines, aussi bien catholiques qu'orthodoxes. Elle dure plus d'une heure.

Et quand des guérisons auront lieu, nous y ajouterons, tout aussi naturellement : "... *qui opère la guérison*". Cette exclamation se chante jusqu'à ce jour dans bien des prières à Soufanieh.

Désormais, je ne quitte plus la "maison de la Vierge" avant 22 ou 23 heures, voire 6 heures du matin.

Une journée inoubliable qui me rappelle Lourdes

Le jeudi soir, 9 décembre, je reviens de Soufanieh directement chez mon ami, le docteur Michel Saba. Il y a beaucoup de monde, dont la famille de son frère Farid et celle du docteur Edmond Saba. Je m'y attarde jusqu'à minuit. Le phénomène de Soufanieh alimente toute notre conversation. Quand je les quitte, ils me prient de les prévenir si l'huile coule de l'image à nouveau.

Le lendemain, 10 décembre, téléphone à 6 heures 30. Une voix me dit :

– Père, c'est Nicolas.

– Quel Nicolas?

– Nicolas Nazzour, le mari de Myrna.

– Ah, bonjour, Nicolas, que se passe-t-il?

– Père, depuis minuit, l'huile coule de l'image, avec abondance. Je n'ai pas pu te contacter avant cette heure-ci. Je n'ai pas de téléphone. Je te parle de chez nos voisins, les Farah.

– J'arrive tout de suite.

De fait, je suis déjà tout habillé. Je prends un taxi. Quelques minutes plus tard, je suis chez Nicolas. Des gouttelettes d'huile s'agglutinent sur le verre de l'image, au niveau des visages de la Vierge et de Jésus. Puis elles ruissellent avec une lenteur étrange. Je reste à prier jusqu'à 7 heures et me rends ensuite chez les Farah (Gaby). Avec plaisir, on m'autorise à donner plusieurs coups de téléphone, appelant successivement le docteur Michel Saba et son frère Farid, Fouad Takla, Georges Chakkour, Mme Antoinette Touma, Adel Batal, Mitri Hajjar, Georges Maarraoui, Édouard Hilal et de nombreuses autres familles.

De tous ces contacts, il m'importe d'atteindre deux buts différents. Le premier : répondre au désir de certaines personnes qui m'ont prié de les prévenir. Le deuxième : agir en sorte que ce phénomène soit observé par un grand nombre de gens bien choisis, appartenant à différentes communautés et jouissant d'un grand crédit auprès du clergé et de la société.

A 8 heures, je vais chez les Sœurs de Notre-Dame du Perpétuel Secours, les inviter à venir à Soufanieh. Elles viennent toutes, accompagnées de leur supérieure générale, Mère Monique Battikha. Une seule fait preuve de réticence, mais elle vient. Toutes voient l'huile couler de l'image, prient et rentrent au couvent, à l'exception de Sœur Raphaëlle Daye qui, bien que souffrante, passera toute la journée à chanter et à prier dans la "chambre de la Vierge".

Très nombreuse affluence ce jour-là. Étonnement, silence, prière et chants. Pendant ce temps, l'huile coule goutte à goutte, sans relâche, jusqu'à 18 heures. Sans exagération, je me crois à Lourdes où, de fait, je me suis trouvé avec la chorale moins de trois mois auparavant.

Parmi ceux qui visitent Soufanieh ce jour-là, j'aimerais citer particulièrement Georges Maarraoui et Édouard Hilal, car ils sont restés debout, face à l'image, chantant de leurs belles voix, des hymnes à la Vierge jusqu'à 13 heures.

Dès qu'ils sont sortis de la chambre, je les rejoins dans le patio et leur demande l'heure. Édouard, regardant sa montre, me fixe des yeux avec stupeur et s'exclame :

– *C'est impensable! De 8 heures jusqu'à 13 heures! Et moi qui, d'habitude, ne quitte pas la maison sans avoir pris le petit déjeuner. Je me suis hâté de venir sans y faire attention.*

A cette occasion, il me plaît de signaler que beaucoup de personnes ont participé à ce qui me semble avoir été une longue séance de prière. Ce n'est donc pas seulement le cas d'Édouard Hilal et Georges Maarraoui. Tout semble se passer comme si le spectacle de l'huile sur l'image attisait cette soif de prière, remarquée aussi bien chez les jeunes et adultes que chez les personnes âgées. Pour ma part, ce jour-là, je m'abstiens de repas, pour demeurer auprès de l'image, priant assis ou à genoux.

Un malade nommé Samir Hanna

Le samedi 11 décembre, je me trouve vers midi à Soufanieh. On nous dit qu'un malade réclame l'Eucharistie, et demande à voir Myrna et Nicolas. Il s'appelle Samir Hanna. Je ne le connaissais pas; Myrna et Nicolas non plus. Nous allons tous trois chez lui, en passant par l'église pour y prendre le Saint Sacrement.

Un vieil homme nous accueille. Je le reconnais : un des nombreux réfugiés de Kounaitra – chef-lieu du Golan –, lors de la guerre de 1967. Il me salue et m'embrasse. J'apprends que le malade est son fils et qu'il est atteint d'une trombose qualifiée de grave. Je pénètre dans la chambre du malade. Samir est assis dans le lit. Dès qu'il m'aperçoit, il ôte le couvre-pieds, faisant le geste de se lever. J'essaie de l'en empêcher. Il lève la main en un signe impérieux et me dit :
– *Père, Dieu existe!*

Il descend alors du lit, se met à genoux et se prosterne, le front contre terre. Je suis réellement effrayé. J'ai beau lui dire : «*Samir, il ne faut pas...*», il ne fait que répéter : «*Père, ne crains pas : Dieu existe.*»

Je prie, mais profondément inquiet, et lui donne l'Eucharistie. Il se prosterne à nouveau et demeure ainsi un temps qui ne me paraît pas être en deçà de cinq minutes. Après quoi, il remonte dans son lit. Puis, il prie Nicolas de bien vouloir sortir. Il se tourne vers Myrna et lui dit :
– *Ma sœur Myrna, toi, tu penses te retirer dans un couvent, et la Vierge ne veut pas que tu le fasses.*

Au comble de l'étonnement, Myrna me regarde en m'assurant :
– *Père, c'est vrai, mais je ne l'ai jamais dit à qui que ce soit.*

Nicolas revient dans la chambre. Entrent aussi les parents de Samir, sa femme et ses enfants. Ils nous racontent en sa présence ce qui lui est arrivé : tout a commencé par un infarctus, suivi d'une hémorragie cérébrale causant une paralysie totale. Trois médecins ne lui ont pas donné plus de quelques heures à vivre.

Un ami se précipita à Soufanieh, prit un coton imbibé d'huile, le lui glissa dans la bouche devant ses parents éplorés, en forçant les dents

serrées avec une cuiller. Peu après, Samir ouvrit les yeux, étonné de voir tout ce monde pleurer autour de lui, les rassura, et réclama la communion, Myrna et Nicolas. Et chose étonnante : il appela Myrna par son nom de baptême : Marie, que ne lui connaissait presque personne, et cela d'autant plus que Samir et les Nazzour ne se connaissaient pas avant le phénomène de Soufanieh.

Il va de soi que je contacte aussitôt l'un de ses médecins traitants, le cardiologue Élie Tawil. Quand il apprend ce qu'a fait Samir, il s'écrie :
– *C'est inadmissible! Il va se tuer! Il faut l'en empêcher!*

J'ajoute que Samir en est arrivé à se prosterner jusqu'à terre, chaque jour, au moment où je lui porte l'Eucharistie, et cela avant et après la communion. De plus, il entonne dans cette position l'Hymne à la Vierge : «*Nous sommes tes serviteurs, ô Mère de Dieu*», d'une voix byzantine puissante. Il m'apprend qu'il servait jadis la messe à Kounaitra, à l'époque du regretté P. Fouad Barbara.

Première rencontre avec la Presse : erreur grave, mais involontaire

Le 11 décembre 1982, je viens d'arriver à Soufanieh, quand Nicolas me dit que M. Aouni Kaaké, propriétaire du journal *Al-Chark* et de la revue *Nadine* – journaux tous deux libanais –, lui a été présenté par Mme Colette Khoury, femme de lettres syrienne. Ils étaient accompagnés de M. Fayez Nassar et de Mme Tamara. Nicolas et Myrna viennent de leur accorder une interview.

Je me fâche, reprochant à Nicolas sa précipitation et lui affirmant que la Presse fera grand tort au phénomène et l'exploitera commercialement. D'autant plus que ce phénomène n'en est encore qu'à ses débuts et que nous ignorons parfaitement ce qu'il pourrait en être à l'avenir.

Avec Nicolas, nous décidons alors de refuser toute nouvelle interview, avec n'importe quel journaliste, quelle que soit la personnalité dont il pourrait se recommander.

Les choses se passeront comme prévu.

Les premières publications seront celles, bien sûr, du journal *Al-Chark* et de la revue *Nadine*, en date du 17 décembre 1982 (n° 139). Elles feront un tort immense au phénomène. Les ajouts et les affabulations n'en seront pas les moindres fautes.

De l'attitude de la presse locale et étrangère à l'égard du phénomène en ses débuts, nous gardons un document d'importance. Il s'agit d'une page entière contenant la dépêche envoyée de Damas par l'Agence *France-Presse* en date du 1^{er} janvier 1983. Je la reproduis intégralement et sans commentaire.

«*Miracle*» à Damas.

Damas 1^{er} Ja (AFP). Des milliers de chrétiens ont défilé pendant plusieurs semaines à Damas devant une petite icône de la Vierge Marie laissant échapper de l'huile : ce "miracle" fait l'objet d'interminables controverses.

Début décembre, une jeune mariée affirme à ses mari, parents et amis qu'elle a vu de l'huile couler d'une petite image de la

Vierge. Le quotidien libanais Al-Chark (proche de la Syrie) consacre une page entière à l'affaire, énumérant même plusieurs cas de guérisons de malades ayant approché l'image. Et les pèlerins affluent par milliers à Soufanieh, le vieux quartier chrétien de Damas.

Enfin, le patriarcat grec-orthodoxe d'Antioche et de tout l'Orient estime nécessaire de mettre fin aux "rumeurs" et invite vendredi les "croyants à ne pas dépasser la mesure dans leurs paroles et leurs actes". Certes, "les miracles sont des événements ordinaires pour Dieu". Mais, rappelle-t-il, il faut remplir de "nombreuses conditions objectives" pour prouver qu'il y a eu miracle. Il annonce que l'icône sera bientôt transférée dans une église, "lieu adéquat pour prier le Sauveur et la Vierge".

Les quotidiens de Damas, qui s'étaient abstenus jusqu'ici de tout commentaire, ont publié samedi le communiqué du Patriarcat en page intérieure, estimant qu'il "réfute les allégations et les rumeurs sur un miracle".» (AC/ES/BN)

Quant à notre attitude vis-à-vis de la presse, nous la maintiendrons inébranlablement jusqu'au mois de novembre 1986. J'y reviendrai.

L'huile sur l'image sous forme de bulles

Comme d'habitude, je célèbre la messe de 17 heures, le dimanche 12 décembre 1982. A l'homélie, je relie spontanément Soufanieh à l'évangile du jour. Je m'y sens comme forcé. Pourtant, avant l'homélie, l'idée ne m'en est pas venue.

Je me rends ensuite à Soufanieh. La foule est telle qu'elle rend l'accès de la maison bien difficile. Ce soir, la prière se prolonge jusqu'à 23 heures 30. Tout le monde se retire, à l'exception d'un petit nombre. Nous entrons au salon pour un peu de repos. Aussitôt Myrna dit :

– Je vais prier pour le frère de la Sœur.

Ce jour-là, en effet, une des religieuses des Saints-Cœurs d'Alep est venue prier, leur laissant la photo de son frère paralysé. Elle s'appelle, je crois, Marie-Odile.

Etonné, je me dis en moi-même : «N'est-elle donc pas fatiguée de prier toute la journée, cette gamine?»

Il ne se passe pas quelques secondes, que nous entendons Myrna pousser des cris que je qualifierais, sans exagération, d'hystériques. Nous nous précipitons tous vers la chambre. Parmi les personnes présentes, outre les Nazzour et les parents de Myrna, il y a un jeune homme de la chorale qui vient d'arriver avec sa femme, sa maman et leur petit bébé. C'est Georges Daoud.

Nous restons à la porte de la chambre, sidérés. L'huile apparaît sur le verre de l'image, en forme de bulles qui grossissent puis explosent, causant un bruit tout à fait audible. L'huile coule ou plutôt retombe dans la petite assiette qui, rapidement, en est presque remplie. Nous constatons tous qu'une autre matière se détache de l'huile, on dirait de l'eau. Nous la goûtons : elle ne s'apparente ni à l'huile ni à l'eau. Mais la matière prépondérante, et de loin, est l'huile.

On s'agenouille aussitôt et on se met à chanter. Les bulles d'huile se succèdent, se gonflent et éclatent, faisant toujours le même bruit. Vers une heure du matin, quelqu'un se souvient du désir du chanteur

libanais, Tony Hanna, de voir l'huile couler de l'image. On lui dépêche MM. Chéhadé Khoury et Michel Farah. Ils reviennent, annonçant son arrivée proche. Entre-temps, se succèdent toujours prières et bulles d'huile. Vers 2 heures du matin, arrive Tony Hanna. Il s'agenouille, en prononçant ces seuls mots : «*Ya Hanounti*» (littéralement : «ô ma tendre et très douce»). Puis, il se met à chanter avec nous.

Il est en compagnie de M. Salim Sarwé, chef d'orchestre de la télévision syrienne, et de M. Riad Toufic Nejmé.

Vers 5 heures du matin, la faim se fait sentir. On me demande s'il est permis de manger. Je réponds qu'il n'y a aucune honte à manger devant sa Maman. On apporte des olives et du lait caillé. On m'en offre. Je m'excuse. On m'offre alors un morceau de pain trempé dans l'huile sainte, «en signe de notre fraternité spirituelle» me dit Nicolas. Je le prends avec joie.

On reprend ensuite chants et prières jusqu'à 6 heures moins le quart. Tony et ses deux compagnons se lèvent et je sors avec eux. Ils me déposent avec leur voiture à l'église.

Première rencontre des prêtres du Prado, de Syrie, du Liban et de Jordanie, à Soufanieh

Le Prado est le nom d'une société apostolique, fondée par un prêtre français de Lyon, Antoine Chevrier, mort en 1879. Cette société a pour but de vivre le sacerdoce dans la pauvreté, à travers une vie communautaire pour ses prêtres de paroisse, au service des classes pauvres en premier lieu. Depuis 1956, s'est affilié à cette société un groupe de prêtres arabes, de Syrie, du Liban, de Jordanie, d'Égypte et d'Irak. Ils se réunissent régulièrement.

L'une de ces réunions doit avoir lieu à Damas, du mardi soir 14 décembre au mercredi midi 15 décembre 1982.

Je n'éprouve aucune gêne à attendre mes confrères pradosiens à Soufanieh. Je demande à ma sœur Nour de les en prévenir.

En effet, le mardi après-midi arrivent le P. Jean Jamous d'Alep, le P. Massoud Massoud de Homs et le P. Hikmat Haddadine de Jordanie.

Je me souviendrai toujours de la question que me pose le P. Jamous :
– *Dis donc, Élie, c'est si important pour que tu aies laissé tous tes travaux et que tu restes ici en permanence ou presque, comme nous l'a dit ta sœur Nour?*

– *Il me semble que l'affaire est plus grande que ce que nous pourrions imaginer.*

Je leur expose brièvement ce qui se passe et ce dont j'ai personnellement été témoin.

Du coup, les avis se partagent : le P. Jamous y croit, tandis que le P. Haddadine le rejette.

Peu après, le P. Jamous se met à conduire à Damas des groupes de "pèlerins" – déjà! – à la "maison de la Vierge".

Le P. Haddadine, lui, n'acceptera la véracité du phénomène que quatre ans plus tard, lors de notre réunion du Prado, tenue le 21 janvier 1987. Elle regroupera, cette fois-là, les PP. Jamous, Massoud, Haddadine, ainsi que les PP. Jean Naddaf et Halim Richa du Liban.

Ce jour-là, le P. Haddadine reviendra en Jordanie, chargé des images de Notre-Dame de Soufanieh, des documents et des vidéo-cassettes qui s'y rapportent. Il invitera aussi Nicolas et Myrna à visiter la Jordanie, où ils seront ses hôtes.

Il me plaît d'ajouter qu'en ce jour la prière à Soufanieh regroupera onze prêtres appartenant à différentes communautés orthodoxes et catholiques, de Jordanie, du Liban et de Syrie.

**Première apparition de la Vierge,
le mercredi 15 décembre 1982**

Il est environ 23 heures. Nous prions dans la "chambre de la Vierge", bondée de monde. Myrna est assise à côté de l'image, à gauche. Près d'elle, Mlle Ghada Youssef. Moi-même, je me tiens debout à droite de l'image. On prie le chapelet.

Je remarque que Myrna est tendue. Tantôt elle saisit la main de Ghada, tantôt elle la relâche, lui chuchotant de temps en temps des mots à l'oreille. Un moment plus tard, Myrna se lève promptement en rejetant la main de Ghada, et sort précipitamment. Je continue le chapelet. On entonne quelques cantiques. Ensuite, je me rends au salon.

Myrna est allongée sur le divan de gauche, sous l'image de Jésus avec ses disciples. On ne voit d'elle que le visage tout blême. Dans un fauteuil, le P. Georges Abou-Zakhm – grec-orthodoxe – était assis auprès d'elle, visiblement troublé. Je demande ce qu'elle a. On me prie de patienter jusqu'au départ des gens, pour me mettre au courant.

Peu après, la plupart des fidèles s'en vont. On me dit :

– *La Vierge lui est apparue.*

– *Qu'est-ce qu'elle lui a dit?*

– *Myrna s'est enfuie, tellement elle avait peur.*

Je m'approche d'elle et lui demande de me raconter ce qui s'est passé. En présence du P. Abou-Zakhm, elle me dit :

Tu as peut-être remarqué, au cours de la prière, que j'étais troublée. J'ai demandé à Ghada de me tenir la main, parce que je sentais une main puissante me pousser dans le dos, pour sortir et monter sur la terrasse. J'avais peur. Soudain, je lâchai la main de Ghada et sortis précipitamment. Je suis montée sur la terrasse, comme portée par une force, alors que j'ai peur d'y monter, même en plein jour, à cause de l'échelle. Et je me suis trouvée à genoux, toute tremblante, et le front contre le sol.

Quand je redressai la tête, je vis la Vierge debout devant moi, toute étincelante, comme recouverte de diamants et de perles.

Saisie de peur, je me relevai et courus à l'appartement d'Awad, en criant : "Hélène, Hélène!" Hélène était endormie. Elle se réveilla en sursaut, me demandant ce qui me prenait. Je lui dis, en regardant vers la terrasse : "Regarde, la Vierge! la Vierge!" Moi, je voyais toujours la Vierge, mais Hélène, elle, ne voyait rien et me demandait : "Mais où est-elle? Où est-elle?" J'étais effrayée. Hélène me gifla alors à plusieurs reprises, puis Awad me porta dans ses bras et me déposa ici.

Je demande à Myrna :

– *La Vierge ne t'a-t-elle rien dit?*

– *Non, j'ai fui en pleurant et criant.*

A vrai dire, je ne suis pas étonné d'entendre ce récit. Tous les signes semblent indiquer qu'un message du ciel surviendra d'un moment à l'autre. Je dis alors à Myrna, toujours en présence de ses parents et du P. Georges Abou-Zakhm :

– *Écoute, Myrna. Sans aucun doute, la Vierge va te confier un message. Mais elle a vu que tu étais incapable aujourd'hui de l'écouter. Elle reviendra infailliblement. Tu dois te préparer à bien l'accueillir, de telle sorte qu'Elle te trouve à même de porter le message. C'est pourquoi, je te demande de faire cette prière par exemple : "Vierge Marie, prépare-moi à bien t'accueillir, pour bien écouter ce que tu auras à me dire."*

Myrna me dit :

– *Rien que cela?*

– *Oui, rien que cela!*

Première et "double" guérison à Soufanieh

Le jeudi 16 décembre 1982, j'arrive à la "maison de la Vierge", vers 11 heures. Même affluence, à l'extérieur comme à l'intérieur. Dans le salon, un homme d'une quarantaine d'années parle avec une assurance péremptoire, prétendant que la science a tout expliqué et que "ces choses-là" n'ont plus de raison d'être. Je m'informe et apprends qu'il est médecin du ministère des Transports et s'appelle Jamil Marji.

Je me demande s'il faut entrer en discussion avec lui. Mais, vu tout ce que j'ai enduré au cours de débats, de discussions, particulièrement avec les prêtres, je me sens porté à n'engager aucun dialogue avec lui. Je demande :

– *Depuis quand est-il ici?*

– *Depuis une heure.*

Je me dis alors : «Laisse tomber, il ne tardera pas à s'en aller!»

A ce moment précis, j'entends pousser des cris quasi hystériques en provenance de la "chambre de la Vierge". J'y cours. Je m'arrête sur le seuil et vois une femme tout enveloppée de noir, à genoux, face à l'image, gesticulant des deux mains et poussant des cris incompréhensibles. On dirait qu'elle a la langue liée.

Toutes les personnes présentes la fixent des yeux, certaines pleurent, d'autres crient : «*O Vierge!*» ou «*Elle est guérie!*»

Un jeune homme se tient debout, juste derrière elle. Je me déchausse, entre et lui demande s'il connaît cette femme.

– *C'est ma mère*, répondit-il.

Je le prie de la conduire au salon. Il la relève et la conduit au salon. En sortant, la femme s'efforce de dire quelque chose aux gens, tout en agitant les bras. Mais elle ne réussit qu'à émettre un son anormal. Il en est de même au patio et au salon, où elle s'assied.

Je me tiens au milieu du salon avec son fils. Je m'informe auprès de lui de sa maladie. Il me répond qu'elle est atteinte de paralysie à la main droite par suite d'une calcification de l'épaule. Je lui dis :

– *Il semble que Dieu l'ait guérie. Je te prie de nous apporter un rapport du médecin traitant, qui nous permette de la suivre pour surveiller son état.*

– *Ce n'est pas la peine*, me dit-il. *Hier, j'étais avec elle chez le docteur Samir Roumani, et voici le rapport.*

Il sort de sa poche un papier, en tête duquel est imprimé le nom du docteur Samir Roumani. Je veux le lire, mais une personne à côté de moi me dit :

– *Tu permets, Père?*

Je me retourne : c'est le docteur Jamil Marji lui-même. Je ne l'avais pas remarqué debout à côté de moi. Je lui dis aussitôt :

– *Mais, bien sûr, Docteur, c'est ton affaire. Moi je ne m'y entends pas en médecine.*

Le médecin lit le rapport qui est très succinct. J'essaie de le lire. J'en retiens deux mots dont le sens exact m'échappe toujours. Les voici : "*Hémi-parèse spastique*". Je demande au médecin ce dont souffrait la femme. Il me répond :

– *Comme l'a dit son fils : calcification à l'épaule qui a causé la paralysie du bras.*

Il se tourne vers le fils et lui dit :

– *Je suis médecin. Me permets-tu d'examiner ta mère?*

– *Je t'en prie, docteur.*

Le médecin s'approche de Mme Raquillé Kelta – c'est son nom – qui se trouve être du quartier populaire musulman de Damas, "Roukn-Eddine" et lui dit :

– *Ma sœur, je suis médecin, me permets-tu de t'examiner?*

A ce moment, la langue de la dame s'est dénouée. Elle se dresse de tout son long et, lui tendant les deux bras, lui dit :

– *Très volontiers* (littéralement : "prends mes yeux").

Le médecin lui fait faire quelques mouvements, puis, revenant vers moi, il me dit :

– *Père, je jette bas les armes. C'est une affaire qui me dépasse et dépasse tout pouvoir humain. Et je suis prêt à témoigner devant n'importe quelle instance. Je te prie pour cela de me permettre de garder ce rapport un moment pour que je continue d'observer l'état de cette dame, en collaboration avec le docteur Samir Roumani lui-même.*

Je le remercie, note son adresse et lui laisse le rapport.

Peu après le départ du docteur Jamil Marji, de Mme Raquillé Kelta et de son fils, arrivent le commandant Souheil Maarouf, chef du poste de police de Bab-Touma, et le commandant Abdel-Hadi Kifri, chef du poste de police de Koussour. Ils s'enquèrent avec le plus grand respect de ce qui se passe. Ils finissent par demander un morceau de coton imprégné d'huile, et s'en vont.

Nous apprendrons peu après que le docteur Marji les a rencontrés à l'entrée de la maison, leur a présenté Mme Kelta et son fils, et leur a raconté cette guérison.

Près d'une demi-heure plus tard, nous voyons arriver le commandant en chef de la police de Damas, le général Walid Hammamieh, accompagné de son état-major. Cette visite aussi se fait dans le plus grand respect. Et, à son tour, le général s'enquiert de ce qui se passe.

Il m'arrivera, par la suite, de rencontrer le général Hammamieh à son bureau. Il assurera être prêt à offrir toute aide nécessaire, si jamais l'affluence extraordinaire des gens l'exigeait. Ce n'est un secret pour personne que la tension dans le pays n'est pas particulièrement rassurante. Malgré cela, pas un heurt, pas le moindre trouble.

Sauf le jour où un groupe de jeunes venus d'Alep ne pourra supporter le petit retard dû à la réglementation des entrées et sorties. Ils se permettront de frapper l'un des jeunes volontaires postés à la porte. Le soir, quand j'apprendrai l'incident, j'inviterai les jeunes malmenés à imiter les Apôtres et donc "à se réjouir d'avoir mérité d'être frappés pour le nom de Jésus", comme le racontent les *Actes des Apôtres*. L'un d'eux m'interrompera en disant :

– *Père, crois bien que c'est exactement ce que nous avons fait, et nous ne leur en voulons pas.*

Or, ces jeunes Alépins sont chrétiens.

Nouvelle guérison : vendredi 17 décembre 1982

Le matin du vendredi 17 décembre 1982, j'ai rendez-vous chez l'ingénieur Georges Farah, au quartier de Tijara. Son beau-frère Sabet Salem, une vieille connaissance, est là. Tout notre dialogue est fixé sur le phénomène de Soufanieh. Quelques jours auparavant, Sabet s'était rendu à Soufanieh et je l'y avais rencontré. Il m'avait dit :

– *Père, je suis venu pour essayer de comprendre ce qui se passe, parce que je sais que tu y es impliqué.*

Ce matin donc, Soufanieh accapare toute notre conversation.

Georges et Sabet ont un esprit scientifique qui les éloigne de la pratique traditionnelle. Cela n'empêche pas entre nous une affection vraie. Le phénomène leur pose question, mais une question plutôt inquiétante pour le cas où il s'avérerait faux ou naturel.

Je comprends parfaitement leur attitude, placés que nous sommes au milieu d'une majorité écrasante de non-chrétiens. Mais cela ne m'empêche pas d'être réaliste, comme ils l'exigent et je tiens à ce que, au nom de ce réalisme même, on ne laisse pas la peur obnubiler la raison. Il est un *fait* : de l'huile coule de l'image. Cela nécessite une explication scientifique. Si l'explication scientifique s'avère insuffisante, voire impuissante, il est indispensable de recourir à autre chose. Quoi? Il faudra le voir à la lumière de l'ensemble du phénomène, dans ses développements éventuels.

Au bout d'une heure et demie, ils me ramènent à Soufanieh en voiture. Une grande foule se bouscule devant la porte. J'invite Georges et Sabet à entrer. Ils hésitent un moment, puis s'y décident.

Au salon, Nicolas converse avec une femme paraissant la cinquantaine.

– *Tu arrives à temps, Père, me dit-il. Écoute le récit de cette dame.*

Saluts habituels.

– *Père, j'étais malade, dit-elle, et la Vierge m'a guérie.*

Avant de la laisser poursuivre son histoire, je lui dis :

– *Un instant, s'il te plaît, Madame : il faut que je note tout.*

Je saisis le carnet dans lequel nous enregistrons les faits les plus marquants.

– *Ton nom, s'il te plaît, Madame?*

– *Ghalya Armouche. Mon mari s'appelle Hnein (Jean) Saloumé. J'habite à Kassaa, au numéro 9 de la rue Nawrass, en face du restaurant Abou-Kamal Fils. Je souffrais d'une douleur insupportable à la main droite. Il y a deux mois, on m'a emmenée d'urgence à l'Hôpital Français. Le docteur Toutounji m'y a soignée.*

Je note tout. Georges et Sabet sont toujours là. Cette femme poursuit :

– *Il y a quelques jours, je souffrais tellement que je ne pouvais plus bouger la main, ni supporter qu'on la touche. Or, hier soir, ma fille m'a invitée à visiter avec elle la Vierge de Soufanieh. Je ne pouvais vraiment pas l'accompagner, mais je lui demandai de m'apporter un morceau de coton de "chez la Vierge". Effectivement, à son retour, elle me remit un morceau de coton. Je souffrais terriblement. Je glissai le coton dans la manche de ma chemise de nuit, priai et m'endormis. La nuit, j'eus un rêve : une dame très belle me poussait de l'épaule et me disait : «Lève-toi, tu n'as rien.» Le matin, surprise générale à la maison : la douleur avait complètement disparu et je suis venue remercier la Vierge.*

Tel est le récit de Mme Ghalya Armouche.

Je me retourne vers Georges et Sabet et leur dis :

– *Ceci est pour vous.*

Je remercie Mme Saloumé et lui promets de lui rendre visite ultérieurement.

Cette visite, je la ferai précisément le 27 décembre 1982, en compagnie de Mme Hind Maatouk, médecin et femme du docteur Moussa Hanna, et du docteur Élie Barsa. Mme Saloumé n'était pas chez elle. Sa belle-fille me reconnaît. Je l'interroge sur la santé de sa belle-mère. Elle m'assure qu'elle ne se plaint plus d'aucun mal. Je m'enquiers de la nuit où Mme Saloumé a été transportée d'urgence à l'hôpital, ainsi que de la radiographie qu'on lui a faite cette nuit-là. Je demande la radio : on me la remet.

Le docteur Hind et moi-même prenons rendez-vous, par téléphone, avec le docteur Toutounji, et nous nous rendons directement à l'hôpital. Mais le docteur Toutounji tardant à venir, le docteur Hind Maatouk est obligée de s'en aller. J'attends donc seul dans l'allée, à l'entrée de l'hôpital. Le docteur arrivé, je lui montre la radio et sollicite son avis sur l'état de la malade, sans lui donner le temps de comprendre le but de ma visite. Il s'en souvient très bien, examine la radio et dit :

– *La pauvre : elle est condamnée à la paralysie.*

Je lui demande s'il est possible de lui faire faire une articulation artificielle.

– *Chez nous, non,* répond-il. *Mais si ces gens sont aisés, peut-être pourra-t-on le faire en Europe.*

Il ajoute :

– *De toutes façons, dis-lui de venir me voir demain.*

– *Je crois qu'elle n'a plus besoin de toi, Docteur. Il s'est trouvé un médecin qui l'a guérie.*

– *Que dis-tu, Père, s'exclame-t-il?*

– *La Vierge l'a guérie, Docteur!*

Il appelle alors à haute voix son collègue, Joseph Nasrallah, directeur de l'hôpital, qu'il voit venir de loin :

– *Eh, docteur Joseph, écoute donc ce que raconte le P. Zahlaoui!*

Il lui redit à son tour ce qu'il vient d'entendre.

– *Va donc voir le général Moustapha Tlass, lui répond le docteur Nasrallah. A tout bout de champ, il ne fait que parler de l'huile qui coule de l'image de la Vierge.*

Nous échangeons quelque peu sur l'huile, puis le docteur Toutounji me dit :

– *Quand même, Père, qu'elle vienne me voir demain à 9 heures.*

Je reviens aussitôt chez Saloumé, pour prévenir Mme Saloumé du rendez-vous. Cette fois, c'est elle qui m'ouvre la porte et, me serrant la main avec force, elle me dit :

– *Père, sois le bienvenu. Maintenant, je peux faire du catch!*

Nous nous accordons un brin de conversation avec le mari et nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain.

Le mardi 28 décembre 1982, je me rends donc chez les Saloumé. Les docteurs Hind Maatouk Hanna et Élie Barsa m'accompagnent. Mme Saloumé vient avec nous à l'hôpital, accompagnée de son mari. Avant même de l'examiner, le docteur réclame une radio. C'est rapidement fait, à l'hôpital même. Le docteur compare les deux radios, puis il procède à un examen méticuleux. Il prie ensuite Mme Saloumé de sortir avec son mari du cabinet et de nous attendre un moment.

– *Alors, docteur?*

– *La calcification a augmenté,* répond-il.

– *Mais il y a mouvement!*

Le docteur fait alors remarquer que le bras ne réussit pas une position horizontale à cent pour cent, tandis que tout le reste du mouvement est normal.

– *Docteur, tu as bien dit hier que la main était irrémédiablement perdue...*

– *Oui, oui, mais peut-être qu'avec la disparition de la douleur...,* dit-il.

– *Docteur, je ne suis pas médecin, mais je sais que le mouvement dépend non de la douleur, mais bien de la position des os. Et hier, tu m'as dit que tu étais prêt à me confirmer tes dires par un certificat écrit.*

– *Père, attendons un peu, est sa réponse finale.*

Il est évident que le docteur Toutounji refuse de prendre position. Pourtant, hier encore, il était prêt à le faire, mais sur l'état désespéré du bras. Nous partons, les docteurs Hind, Élie et moi-même. Le comportement du docteur Toutounji m'irrite.

– *Pour ma part, me dit docteur Hind, je crois que cette guérison est miraculeuse, mais, n'étant pas spécialiste orthopédiste, je ne peux valablement en témoigner.*

– *Cela ne fait rien, toute chose viendra en son temps!*

12

La nuit du samedi 18 décembre 1982

Concernant la journée du samedi 18 décembre 1982, je n'ai rien à mentionner, sinon ce qui arrive la nuit, alors que je prie avec Myrna et sa mère, seuls dans la chambre, devant l'image miraculeuse. La foule des fidèles vient de quitter la maison. Il n'y a plus aucun malade dans la chambre. Il est déjà 23 heures passées. Je prie à genoux, ayant Myrna à ma gauche et sa mère à ma droite, toutes deux aussi à genoux.

Au bout d'un moment, je remarque que Myrna penche un peu de mon côté, comme prise de sommeil. Je lui demande :

– *Tu as sommeil?*

– *Non, répond-elle, sans se retourner.*

Quelques instants après, se reproduit le même comportement. Même question de ma part, même réponse de Myrna, toujours sans se retourner.

Puis, un peu plus tard, elle s'incline subitement et se redresse.

Je me dis alors qu'elle a sûrement sommeil et a honte de me le dire, pour ne pas me gêner.

Je me lève doucement, sors, me chausse et, prenant ma serviette, je reviens à l'église, sans avoir dit au revoir à Nicolas ou à qui que ce soit. Il est environ 23 heures 30.

Samir Hanna défie les médecins

Le dimanche 19 décembre 1982, vers midi, je suis à l'église, quand on vient me dire que Samir Hanna¹ s'est rendu à la "maison de la Vierge", qu'il est descendu de voiture, les mains jointes à la manière des latins.

Puis, comme l'huile commençait à couler de ses mains, il les a ouvertes pour qu'on ne s'imagine pas qu'il cachait un coton imbibé d'huile.

On me dit aussi qu'il a longuement prié devant l'image, prosterné le front contre terre. Plusieurs photos ont été prises alors qu'il était dans cette position. La prière finie, il a passé un bon moment au salon, à converser avec la famille Nazzour et les visiteurs. Là encore, on l'a photographié.

Qui plus est : Samir envoie me dire qu'il viendra l'après-midi, à l'église, à la messe de 17 heures.

Saisi de peur, je lui fais dire par la même personne qu'il n'a pas à tenter Dieu et à donc s'exposer au danger.

Quelques instants avant la messe, je suis surpris de le voir à l'église, au premier rang des fidèles. Il assiste à toute la messe, communie avec recueillement. Il ne se retire qu'une fois la célébration liturgique terminée, sans que j'aie la possibilité de lui parler. Or, les messes du dimanche soir ne durent jamais moins d'une heure.

1. Voir p. 44-45.

Message de l'Apparition du samedi 18 décembre 1982

Ce même dimanche, je vais le soir après la messe à Soufanieh. Mais auparavant, j'ai établi, au cours de l'homélie, un lien entre l'évangile du jour et ce qui arrive à Soufanieh. Je dis aux fidèles, à propos de la nuit du 12 décembre, où les bulles d'huile se formaient sur l'image, grossissaient, explosaient et retombaient dans l'assiette :

– *Comme j'ai souhaité, ô Damascènes, que vos yeux fussent dans les miens pour voir ce qu'il nous a été donné de voir, et glorifier le Seigneur!*

Après la messe donc, je gagne Soufanieh. Une foule indescriptible se masse à la porte. On la dirait en festival. J'ignore ce qui s'est passé. Certains me disent :

– *Père, ah! si tu avais été là : les guérisons se succèdent!*

Je me dis alors : «De la prudence! L'hystérie collective commence.» Je ne suis pas du genre crédule. Et je me méfie instinctivement du comportement de masses. Car nul n'ignore que l'individu seul diffère de beaucoup de l'individu plongé dans la foule.

J'entre dans la "chambre de la Vierge". Je participe à la prière commune.

Peu après, je vois un jeune homme, en tenue militaire, entrer dans la chambre. On lui ouvre le passage, comme on en a l'habitude, chaque fois qu'on voit arriver un malade porté à bout de bras. Il dépose le malade sur le lit. Celui-ci paraît avoir la soixantaine, au minimum. Myrna s'approche du jeune soldat qui lui parle du malade. Elle dit à ce dernier quelques mots et lui enduit les pieds d'huile.

Puis, l'ayant aidé à s'asseoir et à laisser pendre ses deux jambes au bord du lit, elle lui dit :

– *Dis avec moi : ô Notre-Dame Marie! (en arabe : ya Sitna Maryam).*

L'homme essaie de prononcer le mot, mais il ne peut émettre qu'un son inintelligible. Myrna lui dit alors :

– *Prie dans ton cœur. Dis : ô Notre-Dame Marie.*

Puis, lui tenant les deux mains, elle l'invite à se lever. Elle l'y aide. Il se tient debout avec difficulté. Elle l'encourage à marcher, tout en répétant dans son cœur : «*Ya Sitna Maryam.*» Et l'homme, sous les yeux de tout le monde fait un premier pas, puis un second... Elle lui lâche les deux mains et le laisse avancer seul. Il sort de la chambre et marche seul dans le patio, au milieu des gens qui s'exclament : «*O Vierge! Il marche!. O Vierge!*»

Nous avons appris ensuite que cet homme s'appelait Mouhamad Kahwaji. Il avait été atteint d'hémiplégie à la nouvelle de la mort de son fils tué au Liban – celui-là même qui le portait –, mais quand ce dernier est revenu du Liban et a appris le malheur survenu à cause de lui, il a failli en perdre la raison. Mis au courant de Soufanieh, il y a porté son père. Depuis lors, et jusqu'à son voyage deux ans plus tard en Jordanie, il sera quasiment le permanent à Soufanieh, pour rendre service, ou porter les malades, ou prier.

Il ne cessera de dire à qui s'en étonnera :
– *Sitna Maryam m'a fait l'honneur de guérir mon père, je suis ici pour la servir et la remercier.*

Interrogé par les services secrets syriens, il confirmera la guérison de son père.

Ce même soir, je remarque parmi la foule mon cousin maternel, Jean Chiniara. Il n'a pas l'habitude de fréquenter les églises. Or, quelques jours plus tard – exactement la nuit même de Noël –, il me raconte une guérison qui avait eu lieu sous ses yeux. Cette même guérison, d'autres m'en avaient parlé, et j'avais cru, comme d'habitude, à de l'exagération. Or, cette nuit de Noël, Jean me dit qu'avant mon arrivée, il a vu transporter dans la «chambre de l'image» un jeune homme dont les jambes «ballottaient comme des ficelles». Jean dit cela en croisant les deux bras vers le bas, en un geste très flasque. Il précise :

– *En voyant les gens porter ce malade dans la chambre, je me suis dit spontanément : «Mais, Seigneur, pardonne-moi, comment vas-tu pouvoir le guérir?»*

Puis il ajoute :
– *Mais lorsque je le vis sortir et marcher tout seul, il me sembla que j'allais perdre la raison. Étais-je halluciné? Mais non, c'était bien lui qui marchait tout seul!*

Ce jeune homme, Fadi Bahem, est d'un village musulman, Mnin, situé à 12 kms au nord de Damas. Au début de janvier 1983, je lui rendrai visite avec Nicolas et M. Chéhadé Houry. Nous le verrons, ce jour-là aussi, marcher tout seul, dans sa chambre, durant une heure que durera notre visite, mais d'une marche, il est vrai, hésitante.

Volontiers, son père nous racontera l'histoire de son fils, depuis le début de sa maladie.

Fadi naquit en 1958. Quelques mois plus tard, il tomba gravement malade. On conseilla à ses parents l'Hôpital Américain à Beyrouth. En chemin, un train heurta leur voiture et faillit les tuer tous. Le père se dit alors : «Laisse-le à son sort et adviene que pourra!» Il l'emmena à Bikfaya, au Liban, où il avait des propriétés et connaissait bien les Joumayel. Il y demeura, soignant son fils tant bien que mal, et le nourrissant d'une sauce de viande et de carottes. Il y eut une petite amélioration. Les glandes avaient repris une partie de leurs fonctions. Mais la croissance de l'enfant demeura anormale. Et depuis lors, il n'a pas appris à marcher. A le voir, il était évident que sa croissance – ou plutôt son état général – demeurait anormal. Ce qui faisait dire à son père :

– *Je donnerais tout ce que je possède, pour qu'en échange mon fils pût marcher. Car moi-même et sa mère nous disparaîtrons un jour, et ses frères et sœurs ne pourront jamais s'occuper de lui.*

C'était la principale préoccupation du père.

Lorsque celui-ci apprit de l'un de ses fils, militaire, «l'histoire de *Sitna Maryam*» à Soufanieh, il crut qu'il s'agissait d'une supercherie et refusa de les y accompagner. Il resta chez lui à Mnin. Mais quelle ne fut pas sa surprise, le soir, en voyant son fils Fadi rentrer à la maison en marchant tout seul, tandis que son fils militaire le suivait en tirant en l'air des coups de feu, en signe de réjouissance. Et une foule en liesse les suivait.

Encore un mot à propos de Fadi : Quelque temps après, nous rendrons visite à cette famille à Mnin. Et encore une fois, le père reconnaîtra explicitement la guérison de son fils Fadi «grâce à *Sitna Maryam*».

Revenons à cette inoubliable soirée du 19 décembre 1982.

Dès que le calme est rétabli dans la maison, les parents de Myrna – notamment sa mère – me disent :

– *Pourquoi n'es-tu pas resté hier soir?*

– *Pourquoi? Que s'est-il passé?*

– *La Vierge est apparue à Myrna, peu après ton départ.*

– *A coup sûr, lui dis-je de façon aussi prompte que spontanée, je ne mérite pas d'assister à l'apparition. Autrement la Vierge m'aurait retenu parmi vous. Pour moi, j'avais cru que Myrna avait réellement sommeil et je suis parti.*

– *Non, dit Myrna. Comme la nuit du 15, je me sentais comme tirée par une force et je résistais. Tout à coup, je me suis trouvée montant à la*

terrasse. Mes parents m'y suivirent, et j'ai vu la Vierge. Elle me souriait et me dit...

Myrna me répète les paroles de la Vierge et me demande :

– Mais que signifie le mot Emmanuel?

Je le lui explique, ajoutant que c'est l'évangile du jour.

La question de Myrna me surprend. Mais je me rappelle aussitôt qu'elle m'avait déjà dit, dès notre première rencontre, le 28 novembre, qu'elle ignorait tout de la religion.

Je prends connaissance du message que la Vierge lui a communiqué, et leur recommande à tous, avec insistance, de n'en point parler à qui que ce soit. Toute chose viendra en son temps.

En effet, je crains que la nouvelle des apparitions ne provoque un refus prématuré de la part des responsables religieux, ainsi que la raillerie amère des gens, qui pourrait à son tour peser davantage sur l'attitude de ces responsables.

En tout cas, ce que nous disons et faisons, nous est dicté par l'intuition de l'heure. Souvent même, à la suite de paroles ou d'actes, je me demande quel peut en être le motif rationnel. Je n'en trouve pas.

Quant au message, le voici intégralement :

*«Mes enfants,
Souvenez-vous de Dieu : Dieu est avec nous.
Vous connaissez toutes choses et vous ne connaissez rien.
Votre connaissance est une connaissance imparfaite.
Mais viendra le jour où vous connaîtrez toutes choses comme
Dieu me connaît.
Faites le bien à ceux qui font le mal.
Et ne faites du tort à personne.*

*Je vous ai donné de l'huile plus que vous n'en avez demandé,
Et je vais vous donner quelque chose de bien plus fort que
l'huile.*

*Repentez-vous et croyez,
Et souvenez-vous de moi dans votre joie.
Annoncez mon Fils l'Emmanuel.
Qui l'annonce est sauvé,
Et qui ne l'annonce pas, sa foi est vaine.*

*Aimez-vous les uns les autres.
Je ne demande pas de l'argent à donner aux églises,
ni de l'argent à distribuer aux pauvres.
Je demande l'Amour (en arabe : al-mahabba).*

*Ceux qui distribuent leur argent aux pauvres et aux églises
sans qu'ils aient l'Amour,
Ceux-là ne sont rien.
Je visiterai davantage les foyers,
Car ceux qui vont à l'église
n'y vont pas toujours pour prier.
Je ne demande pas que vous me construisiez une église,
mais un lieu de pèlerinage (en arabe : mazaran').
Donnez.
Ne privez personne de ceux qui demandent secours.»*

**A nouveau une guérison :
lundi 20 décembre 1982**

Vers 10 heures, arrive à Soufanieh un jeune couple, accompagné d'un enfant qui semble n'avoir pas plus de 8 ou 9 ans. La famille Nazzour reconnaît l'enfant et ses parents : Samer Sayegh, de Feyrouzé, banlieue de Homs. Dimanche, la veille, ses parents l'ont porté à la maison, paralysé encore. Il s'est levé guéri. Ses parents viennent remercier la Vierge avant de rentrer chez eux. Je note brièvement l'histoire de ce gosse.

Mardi matin, 7 décembre, l'enfant était pris d'une douleur subite aux deux jambes. Un médecin prescrivit des tonifiants. Mais, le lendemain, l'enfant ne marchait plus : c'était la poliomyélite. Ses parents recoururent à plusieurs médecins, à Fayrouzé et Homs. Enfin, ils l'emmenèrent à l'Hôpital pédiatrique, à Damas. Faute de lit disponible, ils reçurent l'hospitalité d'une famille parente. L'enfant y entendit parler de Soufanieh. Il pressa ses parents de l'y emmener. Son père s'y opposait, craignant une supercherie, ce qui aurait causé à l'enfant un traumatisme capable d'aggraver son état.

Le lendemain, 19 décembre, tôt le matin, l'enfant réclama tellement Soufanieh qu'on l'y emmena. Là, en quelques secondes, l'enfant marcha. C'était un dimanche, le fameux dimanche 19 décembre.

Ce lundi, avant de revenir à Soufanieh, ils ont consulté le pédiatre Bernard Khazem, qui leur a certifié que l'enfant est tout à fait indemne. Ils sont venus sur-le-champ à Soufanieh remercier la Vierge, pour rentrer aussitôt après à Fayrouzé.

Ils ont une telle hâte d'y rentrer que le père hésite à faire photocopier le rapport délivré par l'hôpital deux jours auparavant. Je lui reproche alors rudement de lésiner sur quelques minutes qu'il pourrait accorder à la Vierge, alors qu'elle ne lui a pas refusé la guérison de son fils.

Il comprend, s'exécute et quitte ensuite Damas.

Noël 1982 à Soufanieh

J'avais promis à la famille Nazzour de venir chanter des chants de Noël à Soufanieh, avec quelques éléments de la chorale, après la messe de minuit. Sitôt la messe terminée, je fais savoir à la chorale, à qui on offre un petit réveillon, que je la devance à Soufanieh. Quelqu'un vient me dire que le général Moustapha Tlass, ministre de la Défense, m'y attend.

A Soufanieh, des militaires montent la garde. Je les prévins que la chorale va arriver et qu'ils n'ont rien à craindre. Quelques choristes arrivent, accompagnés d'une foule nombreuse. Le chef de la garde s'inquiète :

– *Tout ce monde, me dit-il, fait partie de la chorale?*

– *Mon frère, tous sont ou des choristes ou de simples croyants. Mais n'aie pas peur.*

Il fait signe à ses hommes de s'écarter et laisse la porte ouverte à tout venant.

Dans le salon, le général et moi, nous nous saluons d'une accolade. Je serre la main de son épouse, ainsi que de M. Mahmoud Ayyoubi, ex-président du Conseil. Le général m'accueille en m'annonçant que l'huile a coulé de l'image sous leurs yeux, peu avant mon arrivée. Ce n'est pas la première fois que cela lui arrive. Il ne cache d'ailleurs pas son admiration pour le phénomène, au point que lors de sa première visite, voyant l'huile couler de l'image, et voyant l'affluence des gens, il s'était permis de dire à Nicolas :

– *Sûrement, cette maison va devenir un lieu de pèlerinage. Je vous propose dès maintenant de l'échanger contre un appartement que le gouvernement vous offrira.*

Nicolas lui avait répondu :

– *Pour une maison que le ciel bénit, je n'échangerais rien au monde.*

Et quelques jours après, on a vu le général arriver avec quelques-uns des officiers supérieurs de l'armée syrienne, et avec eux, il était entré dans la "chambre de la Vierge" et leur avait offert du coton imprégné d'huile en leur disant :

– Prenez cette bénédiction de Notre-Dame Marie.

En cette nuit de Noël, le général Tlass est donc à Soufanieh. On bavarde un peu, puis on prie et on chante dans le patio. Parmi la foule nombreuse, on remarque le chanteur syrien, Mouwaffak Bahjat, musulman.

A 1 heure 30, on commence la prière. Le général Tlass se tient debout sur le seuil du salon, ayant à sa droite M. Mahmoud Ayyoubi. Prières et chants se poursuivent jusqu'à 2 heures 20, sans provoquer le moindre trouble.

Bien plus tard, je rendrai visite au général Tlass, en compagnie de l'évêque grec-catholique du Hauran, Mgr Boulos Bourkhoche et de son vicaire général, le P. Mouwaffak Al-Id. La première fois, ce sera le 26 avril 1985, chez lui, la deuxième fois, le 11 février 1987, à son bureau d'état-major.

Lors de ces deux visites, le général Tlass racontera l'émotion «à nulle autre pareille» qu'il a éprouvée cette nuit de Noël. Et les deux fois, il me dira, en présence de l'évêque et de son vicaire :

– Père Élias, quand tu écriras l'histoire de ce phénomène, n'oublie pas de dire que j'en suis témoin. Oui, j'en suis témoin!

Il le dira en portant la main à sa poitrine.

Deuxième entrevue avec Mgr François Abou-Mokh

Le matin du mercredi 29 décembre 1982, je reçois un appel téléphonique du P. Farès Ma'karon¹. Il me prévient que Mgr François est agacé par mon comportement et celui du P. Mitri Athanass². Je conviens avec le P. Farès de nous retrouver dans quelques minutes chez Mgr François, sans qu'il lui fasse sentir notre accord. Puis je téléphone à Mgr François et me rends immédiatement à son bureau.

Le P. Farès m'y a précédé. Monseigneur m'accueille amicalement comme d'habitude, mais avec une nuance de reproche dans la voix.

– Monseigneur, je suis plongé dans le phénomène de Soufanieh : je poursuis mes observations, comme tu me l'as recommandé.

– Oui, mais tu exagères, Père Élias.

– Monseigneur, si tu savais ce qui s'y passe, tu ne trouverais aucune exagération à ce que je fais.

– A ce point?

– Tout à fait.

– Alors, raconte-moi tout.

Je lui demande la permission de le faire à huis clos, afin que notre entretien ne soit pas interrompu. Et en présence du P. Farès, je lui dis ce que j'ai vu de mes propres yeux à Soufanieh. L'évêque en est étonné. Il ne me cache pas que ce qu'on lui a rapporté diffère de beaucoup de ce qu'il vient entendre. Je sais que la campagne menée contre le phénomène a atteint son paroxysme chez des prêtres eux-mêmes. Je certifie à Monseigneur, sans m'être référé au P. Mitri Athanass, que celui-ci ne publiera rien sans avoir obtenu l'autorisation nécessaire.

Je prie aussi Mgr François de contacter Sa Béatitude le patriarche Hazim, pour le convaincre de la nécessité de recevoir Myrna et Nicolas,

1. Le P. Farès Ma'karon dirigeait alors le petit séminaire grec-catholique à Damas.

2. Le P. Mitri Athanass, curé grec-catholique de la paroisse Saint-Jean Damascène, à Damas.

afin qu'ils se sentent quelque peu compris, ne serait-ce que sur le plan humain. Leur situation devient impossible, humainement parlant. En effet, depuis plus d'un mois, ils peuvent à peine dormir et manger. La nuit, leur lit est toujours occupé par des malades, des enfants surtout. Leur maison est devenue, nuit et jour, littéralement, propriété commune. Et les gens ne cessent de frapper à la porte, à toute heure du jour et de la nuit. Et tout cela dans la plus grande gratuité et dans une disponibilité continue et humble à ce qu'ils considèrent comme un appel divin, contrairement aux nombreuses et inimaginables calomnies qui courent sur leur compte à tous deux et sur le compte de leur famille.

Mgr François téléphone à l'instant au patriarcat grec-orthodoxe. Un rendez-vous lui est fixé pour le lendemain matin à 8 heures.

Au cours de cette même entrevue, Mgr François m'informe qu'on a porté plainte contre moi. Aussi s'est-il forcé d'assister à l'une des messes que j'ai l'habitude de célébrer les dimanches après-midi. Il a pris place dans un coin qui lui permettait d'entendre l'homélie, sans me donner la possibilité de le voir. Je lui reproche alors de recourir à de tels moyens, car il me connaît assez pour savoir que je dis toujours ce que j'ai à dire où que ce soit, du moment que je crois de mon devoir de le dire. Et je lui demande s'il a des reproches à me faire touchant mes homélies.

– *Absolument pas!*

Notre entretien prend lentement une tournure plus intime. Je confie à Mgr François, entre autres, ceci :

– *A la lumière de cet étonnant mouvement de foi qui s'est déclenché en peu de jours grâce à Soufanieh, je touche du doigt l'inutilité de tout le travail que je mène et j'éprouve la nécessité de me livrer uniquement à la prière dans un couvent retiré.*

– *Surtout pas, me réplique Monseigneur. Je t'en avertis : ici, nous avons besoin de toi. Et si le Seigneur te veut voué à la prière, il saura s'y prendre un jour.*

C'est, à tous égards, on ne peut plus clair.

Or, le soir, quand j'étais à Soufanieh, une belle surprise m'y attend.

Nicolas et Myrna m'apprennent que Sa Béatitudo Mgr Hazim les convoque pour le lendemain, jeudi, à 9 heures du matin, donc après l'entrevue avec Mgr François.

Chez Antoine Makdisi

Antoine Makdisi est un penseur arabe engagé, et un penseur chrétien engagé. Il a enseigné la philosophie durant 25 ans à l'Université de Damas. Chargé, depuis 1965, de la section dite de composition, traduction et diffusion au ministère de la Culture.

Notre amitié remonte à 1962. Mes visites chez lui sont particulièrement fréquentes. Je voudrais cependant rappeler un peu la première rencontre que j'ai avec lui à propos de Soufanieh, pour trois mots qu'il prononce ce jour-là.

Ce même mercredi 29 décembre 1982, je vais lui présenter mes vœux de Noël. La conversation nous conduit tout droit à Soufanieh. Je lui en parle en témoin. Je remarque sur sa figure ces marques de plénitude spirituelle qu'il m'est arrivé quelquefois de constater : ses narines palpitent, son visage irradie et ses yeux se remplissent de larmes. Je parle près d'une heure. Quand je me tais, il reste un bien long moment silencieux, puis il dit textuellement :

– *Père, quand le Seigneur s'y met, il sait bien s'y prendre.*

Mme Lauris Makdisi, sa femme, a tout écouté. Elle exprime enfin le désir d'y aller, dans l'espoir de "voir". Il lui dit :

– *L'important n'est pas de voir.*

Puis il sourit et me dit :

– *Le problème, quand tu parles, c'est que tu donnes l'impression à qui t'écoute que ce qu'il entend va se passer à nouveau sous ses yeux!*

Mme Lauris Makdisi sort nous préparer une tisane. J'en profite pour confier à mon ami mon désir de m'éloigner de tout travail direct, pour me consacrer à la prière, lui redisant ce que j'ai dit le matin à Mgr François. Sa réponse vient, immédiate :

– *Père, il ne faut surtout pas le faire! Ta place est ici. Tu restes là où tu es, jusqu'à ce que le Seigneur t'indique le contraire!*

En vérité, j'ai découvert que ce que fait le Seigneur en une seconde, nous y passons, nous autres, cent ans. Bien longtemps après, je me souviendrai avoir fait cette réflexion à Antoine Makdisi. Il me répond :

– Père, tu te trompes carrément : ce que nous détruisons, nous, en cent ans, Lui, Il le reconstruit en une seconde!

Je me dois d'ajouter qu'Antoine Makdisi restera en contact régulier avec Soufanieh, réclamant et accueillant ses nouvelles avec joie, jusqu'au jour où il me sera possible de l'y inviter pour qu'il voie de ses propres yeux. Ce fut le Jeudi saint 1987, lors de l'apparition des stigmates, et deux jours après, la nuit du Samedi saint, où il verra l'huile couler de l'image, et où il assistera, une heure après, à l'extase dont Myrna sera l'objet.

Enfin, c'est à Antoine Makdisi que nous aurons recours, le P. Malouli et moi-même, quand nous traduirons les messages des apparitions et des extases. Il sera aussi notre conseiller dans des moments difficiles.

Ma visite à Fayrouzé pour revoir le petit Samer Sayegh

Accompagné de M. Manuel Khawam, je me rends de bonne heure, le jeudi 30 décembre, à Fayrouzé – banlieue de Homs – dans la voiture de Saadé Yazigi. Tout le long du trajet – 150 kms – nous prions le chapelet pour le succès de la visite de Myrna et Nicolas à Mgr Hazim. A Homs, nous nous faisons accompagner du curé maronite de Homs, le P. Massoud Massoud, que j'ai prévenu par téléphone.

Arrivés à Fayrouzé, nous demandons notre chemin à la première personne rencontrée, qui nous dit sans aucun préambule :

– Vous voulez voir Samer? Mais Samer se porte comme une gazelle! Le curé nous a raconté, la nuit de Noël, comment la Vierge l'a guéri à Soufanieh. Et le prêtre avait placé Samer à l'autel, près de lui.

Ce n'est qu'ensuite que ce monsieur nous indique la maison des Sayegh. Sa réponse ne nous étonne pas. Et sa réaction est à mes yeux plus qu'une prière.

Chez les Sayegh, nous trouvons la mère de Samer occupée, un peu comme toutes les mères et épouses. Samer joue avec son frère le plus naturellement du monde. Il ne souffre plus de rien. Nous emmenons la femme à Homs, jusqu'au bureau du cadastre où travaille son mari Salim. Celui-ci nous raconte en détail le déroulement de la maladie de son fils, les traitements suivis et leur départ à la "maison de la Vierge", sa guérison stupéfiante, et la réaction négative, face à cette guérison, des médecins traitants, aussi bien à Fayrouzé qu'à Homs.

Pour nous, il est important d'avoir un rapport médical en bonne et due forme. J'en charge mon ami le P. Massoud. Lui et les parents de Samer promettent de nous les fournir. Nous attendons toujours.

Manuel et moi, nous regagnons Damas, comblés de joie. Durant tout le trajet, nous prions encore le chapelet pour la réussite de l'entrevue de Nicolas et Myrna avec Mgr Hazim. La joie n'arrive pas à dissiper en nous toute inquiétude.

Première entrevue de Myrna et Nicolas avec Mgr Hazim

Nous rentrons directement à Soufanieh. Tout le monde est manifestement heureux de cette entrevue. J'en laisse bien sûr les détails à Nicolas et Myrna. On nous dit qu'un communiqué doit paraître le lendemain et qu'il a été décidé que l'Image serait transférée dans quelques jours à l'église orthodoxe de la Sainte-Croix.

Ma réaction est rien moins que de me prosterner à terre, de baiser le sol et d'inviter tout le monde à une prière d'action de grâces, devant l'image. Effectivement, nous entrons tous dans la chambre et nous prions : notre prière est une prière d'action de grâces. Mais nous prions aussi à l'intention de Mgr Hazim et de tous ceux qui essaient de servir la Vierge, pour que rien n'entrave leur service.

Nicolas, lui, ne désire pas que l'Image soit transférée à la seule église de la Sainte-Croix. Il voudrait que l'Image séjourne dans les différentes églises. Mais il se laisse convaincre par les arguments suivants :

1° L'obéissance au chef ecclésiastique s'impose, car c'est une obéissance au Seigneur lui-même. Pour nous, nous ne connaissons le Seigneur et la Vierge que par l'Église, qui est en définitive chargée de "ce" dépôt. Or, le chef ecclésiastique de Nicolas et de Myrna est Mgr Hazim.

2° Le transfert de l'Image à l'église constitue une reconnaissance officielle et populaire du phénomène. C'est un acquis considérable. Et cela est devenu nécessaire, face aux interrogations qui se posent de toutes parts et à tous les niveaux. En outre, cela devrait alléger grandement la pression anormale que la famille subit depuis plus d'un mois.

3° Il y a aussi une raison principale qu'il ne faut pas négliger : la prière œcuménique. Soufanieh a appris aux gens à prier aux pieds de la Vierge, sans aucune discrimination confessionnelle, voire religieuse. Des croyants de toutes confessions, et même de toutes religions, se

sont réunis autour de la Vierge. Un certain nombre d'incroyants aussi sont venus et ils ont été convertis. Il se peut donc que la Vierge veuille qu'une prière d'union soit faite à l'église orthodoxe. Ce qui constituerait également un acquis d'importance. La Vierge veut peut-être cela pour préparer l'unité des cœurs et surtout des chrétiens.

Je dois avouer que la réaction immédiate de Nicolas à mes arguments est on ne peut plus positive.

Communiqué patriarcal

Le lendemain matin, 31 décembre 1982, le patriarcat grec-orthodoxe à Damas publie, à des centaines d'exemplaires, le communiqué que voici :

«Le communiqué suivant a émané de la chancellerie du patriarcat grec-orthodoxe de Damas.

Pour éclairer les esprits à propos de ce qui s'est dit et se dit sur ce qui arrive dans l'une de nos familles bénies à Soufanieh, le patriarcat juge (bon) de donner les éclaircissements suivants :

1° Les miracles sont choses ordinaires pour Dieu, même s'ils ne paraissent pas ordinaires pour nous, parce que Lui est le Tout-Puissant, et c'est Lui qui créa les lois de la nature, et Il peut les outrepasser quand Il veut, et sans Lui quelque chose peut-il être béni ou une guérison avoir lieu?

2° La maison où s'est produit une vision non ordinaire est une maison croyante et une famille orthodoxe fière de sa foi, et où personne ne prétend être un saint, comme beaucoup se l'imaginent. Madame Marie Nazzour est douce et humble, et son mari est un ouvrier actif dans l'église, et tous deux voient en Dieu un bienfaiteur éminent du foyer qui a été fondé grâce à Sa bénédiction.

3° Il est arrivé au Siège d'Antioche de constater plusieurs phénomènes qui confirment la foi. Sednaya et Maloula¹ demeurent un champ de l'activité divine. Et tous (ces phénomènes) apparaissent et parfois disparaissent, ce qui est devenu habituel dans la vie de la Sainte Église.

4° La reconnaissance d'un miracle est une affaire difficile et infiniment grave, et pour le prouver il faut de nombreuses

1. Sednaya et Maloula : deux villages au nord de Damas, respectivement à 30 et 60 kms de Damas, où se trouvent trois centres de pèlerinage célèbres, dont celui de Sednaya, dédié à la Sainte Vierge (l'auteur).

conditions objectives qui ne se réalisent que grâce à des médecins spécialistes désignés par les responsables de l'Église, pour examiner le malade avant sa guérison, connaître la nature de sa maladie, et ensuite l'examiner après sa guérison durant une longue période, pour s'assurer que la guérison s'est réalisée effectivement et d'une façon extraordinaire, et pour s'assurer que cette guérison est totale, complète et permanente, parce que le Seigneur ne fait pas les choses à moitié ou en partie seulement. Si toutes ces données ne se réalisent pas, l'Église ne peut reconnaître l'existence d'un miracle. Mais dans tous les cas, elle reconnaît la faveur de Dieu et Sa miséricorde envers ses créatures.

5° C'est pourquoi, nous nous adressons aux fidèles, (leur) demandant de continuer à offrir leur action de grâces au Seigneur du ciel et de la terre, et de cesser toute exagération dans les paroles ou tout emballement dans la conduite, afin que cela ne se retourne pas contre Dieu et l'Église et la famille bénie Akhras-Nazzour.

6° Nous déclarons de même que l'icône sainte sera transférée de la maison où elle est, jusqu'à l'église de la Sainte-Croix, le lieu convenable pour la louange du Sauveur et de sa Mère la Vierge. Nous prions les fidèles de ne pas imposer à Madame Marie Nazzour et à son époux ce qu'un être humain ne peut supporter. Que Dieu maintienne sur vous Sa grâce, qu'Il vous fortifie et qu'Il répande Ses bienfaits sur notre peuple fidèle.

Damas, le 31 décembre 1982

*Le chef de la chancellerie
du patriarcat grec-orthodoxe à Damas»*

Comme on le voit, ce communiqué ne manque ni d'équilibre, ni de clarté. Cependant, en moi-même, je me pose des questions à propos de certains termes. En fait, plus tard, je me rendrai compte que ces termes mêmes contiennent une réponse implicite et anticipée à ces questions. Mais je prends soin de ne m'en ouvrir à personne.

La veille du transfert de l'Icone sainte à l'église orthodoxe de la Sainte-Croix

Le soir du 8 janvier 1983, je vais à la "maison de la Vierge". J'y vois un prêtre orthodoxe qui, sans avoir aucun lien de parenté avec moi, s'appelle Joseph Zahlaoui. Il célèbre l'*Hymne Acatliste*, dans la chambre où se trouve l'Icone.

Je prends part à la prière au milieu de la foule. Une fois l'Hymne terminée, je salue le P. Joseph et l'invite à une prière commune. Il s'excuse. Mais il ajoute qu'il aimerait me voir après la prière. Je commence donc à nouveau, avec la foule, l'*Hymne Acatliste*. Une fois arrivés au chant "*Nous sommes tes serviteurs, ô Mère de Dieu*", je cherche le P. Joseph dans la chambre, puis dans le patio, pour l'inviter à chanter l'*Acatliste* proprement dit, mais je ne le trouve pas.

Cependant, à la fin de la prière, je vois le Père au salon. Je prends place à côté de lui. Il me dit que Sa Béatitude le patriarche orthodoxe Ignace Hazim veut que l'Icone soit – comme on le savait déjà – transférée à l'église orthodoxe de la Sainte-Croix, de Damas.

Le P. Joseph Zahlaoui, entouré de "sa" chorale, la portera à bout de bras. Moi-même, je marcherai à ses côtés, accompagné de "ma" chorale.

Le P. Joseph ne me cache pas sa crainte de voir la première condition refusée, car il voit bien que Nicolas et ses trois frères – Awad, Mounir et Khalil – ont préparé une sorte de baldaquin décoré de fleurs, qui servirait de reposoir, qu'ils porteraient tous quatre pour le transfert de l'Icone à l'église.

Je tranquillise le Père. J'en parle aussitôt à Nicolas qui acquiesce avec ses frères, sans hésitation aucune, au désir du patriarche. Le P. Joseph Zahlaoui en est heureux.

Le lendemain, tout se déroule comme prévu.

Transfert de l'Icone sainte à l'église orthodoxe de la Sainte-Croix

A propos de ce transfert, je signale trois faits seulement :

Le premier : Peu après 9 heures, le cortège s'ébranle. Ce jour-là, dimanche 9 janvier 1983, le verre de l'Icone sainte est couvert de gouttelettes d'huile. Peu avant le départ du cortège, Nicolas et Myrna se tiennent en pleurs au milieu du patio, tenant l'Icone, tandis que les gens passaient devant Elle et l'embrassent en signe de bénédiction.

Ensuite, le P. Joseph Zahlaoui porte l'Icone à bout de bras, et, entouré d'une foule impressionnante, prend le chemin de l'église de la Sainte-Croix en passant par l'artère principale de Bourj-Arrous. Deux chorales l'entourent : la sienne et celle de Notre-Dame de Damas. Je marche aux côtés du Père, selon le désir de Sa Béatitude.

Le P. Malouli, lui, récite le chapelet en tête de la foule. L'affluence est telle, surtout à l'entrée de la rue qui débouche sur l'église, que le P. Joseph, plongeant le regard, du haut de sa stature, sur la rue et la place de l'église, bondées de monde, me dit, et c'est le seul mot qu'il prononce :

– *C'est un jour du temps de Byzance!*

A l'église, les deux chorales se partagent le chant, tandis que le P. Joseph expose l'Icone sur un appui élevé, à quelques mètres de la porte royale, devant l'Iconostase. Et la foule de se presser pour embrasser l'Icone.

Le deuxième : La prière à la "maison de la Vierge", même après le transfert de l'Icone, ne connaîtra pas un seul jour d'interruption. On se contentera cependant d'une seule célébration, le soir : en été, à 18 h 30, en hiver à 17 h 30. On célébrera le plus souvent l'*Hymne Acatliste*, lue et chantée à la fois par la foule, devant une image identique à celle qui a été transférée à l'église, qu'on a placée sur une table dans le patio, près de la "chambre de la Vierge". Au cours de la journée, la maison restera ouverte aux visiteurs.

Le troisième : Le transfert de l'icône sainte a été filmé sur vidéo. C'est la première fois que l'on se sert de la vidéo, pour fixer des faits concernant le Phénomène. Nous avouons ce manque, car les faits précédents méritaient bien d'être filmés – ne fût-ce qu'à titre de documents. Mais alors, les événements nous surprenaient et nous ne nous soucions que de prier et d'organiser l'entrée des gens, en premier lieu des malades, à la "maison de la Vierge".

24

Ma visite en Alep, du 11 au 16 janvier 1983

Le matin du 11 janvier, je vais en Alep, pour une conférence au Cercle catholique sur le thème "Crise de la jeunesse arabe chrétienne aujourd'hui".

Le soir, j'y rencontre le comité directeur, qui me propose d'échanger ce sujet contre une causerie sur Soufanieh. J'en suis heureux et je donne cette causerie le lendemain soir.

Je passe ensuite les quatre jours suivants en une série de rencontres quasi ininterrompues sur Soufanieh, dont la première avec Mgr Edelby et une partie de son clergé grec-catholique d'Alep.

Ces jours se passent dans la joie. Mais je n'en note que deux faits vraiment significatifs :

Le premier : Le soir même de mon arrivée en Alep, je suis en voiture avec un ami, le dentiste Ibrahim Khalaf. Un jeune prêtre nous fait signe de nous arrêter et, sans aucun préambule, dit à Ibrahim :

- Dis donc, cette Myrna de Damas est coffrée et la maison est mise sous scellés!

Je me fais voir alors et lui dis :

- Père, de grâce, ne dis pas n'importe quoi, je viens d'arriver de Damas et tout y est parfaitement normal!

Le deuxième : A la fin de ma causerie au Cercle catholique, l'un des laïcs présents, M. Georges Labat, demande spontanément qu'on chante un chant à la Vierge, et c'est l'hymne populaire "Nous sommes tes serviteurs, ô Mère de Dieu".

Je rentre à Damas le soir du dimanche 16 janvier.

**Surprise :
L'huile coule d'une autre image**

Lundi 17 janvier, je m'en vais avec mon ami, le docteur Élie Barsa, à la "maison de la Vierge", à 15 heures 30. On est surpris de me voir arriver à cette heure. J'exprime le désir de prier le chapelet, mais dans la "chambre de l'image".

– *Nous le récitons avec toi*, est la réponse de la maisonnée.

J'entre dans la chambre, me mets à genoux à ma place habituelle, face à la deuxième image déposée à la place de la première. La pièce est sombre. On allume.

J'aperçois de l'huile qui coule de l'image. Tout heureux de cette surprise, je m'écrie :

– *Mais il y a de l'huile sur l'image!*

C'est, en effet, une belle surprise pour tous.

Il convient de noter que cette image est dépourvue de verre. L'huile suinte donc directement du papier.

**Une visite inattendue :
Safa' Abou-Farès et l'aveugle de saint Jean**

Dans la seconde quinzaine de janvier 1983, une jeune chrétienne du nom de Maureen Marcos vient me trouver. Elle est accompagnée de trois musulmanes, dont l'amie de Maureen, Safa' Abou-Farès et sa mère. Maureen et Safa' dépassent de peu la vingtaine. J'ai entendu dire que Safa' a été guérie d'une «cécité passagère» à Soufanieh, le 7 janvier. Je suis heureux de faire sa connaissance et celle de sa mère. Voici ce qu'elles me racontent :

Safa', mariée depuis quelques mois, est fonctionnaire au ministère des Affaires étrangères à Damas. Le matin du 3 janvier, prise d'un malaise à son bureau, elle sentit soudain un voile lui tomber sur les yeux. Elle se précipita au bureau de son père, Samih, interprète de langue anglaise du ministère. Elle y perdit connaissance. Quand elle recouvra ses esprits, elle avait cessé de voir.

Ophthalmologues et psychiatres n'y purent rien. Finalement, l'on conseilla au père de l'emmener avec lui aux États-Unis, puisqu'il devait accompagner le ministre des Affaires étrangères à la Conférence des pays non alignés, qui se tenait au Nicaragua, le 9 janvier 1983.

Sur ce, son amie Maureen lui porta l'image de la Vierge de Soufanieh et un coton imbibé d'huile. Mais le père de Safa' voulut "inspecter le terrain" : il vint donc à Soufanieh le jeudi 6 janvier.

Le 7 janvier, à 10 heures, ils y étaient de nouveau : Safa', son père, sa mère, son mari et Maureen. Myrna était à ce moment chez ses parents. On consuisit Safa' à la "chambre de la Vierge" et l'on referma la porte.

Son père était resté dans la voiture. Sa mère l'attendait dans le patio. Treize minutes exactement s'écoulèrent.

Soudain sa maman entendit des cris perçants fuser de la chambre. Reconnaissant la voix de Safa', elle courut ouvrir et vit Safa' se jeter à son cou, affolée et en pleurs. Safa' voyait! Ses cris avaient été causés par le fait que Safa', privée de vue, entendait des pleurs d'enfants malades qui se trouvaient dans la chambre.

Tout à coup, elle se vit dans le miroir et crut avoir perdu la raison : elle hurla!

Dès qu'elle vit sa mère, elle éclata en sanglots.

A cet instant même Myrna arrive, «comme poussée», me dira-t-elle, «par une impulsion intérieure». Des photos sont prises. Safa' écrit un résumé de son cas, que j'ai déjà lu, dans le cahier où l'on note les guérisons.

Leur récit me remplit de joie. Je veux sonder quelque peu leurs attitudes durant cette épreuve.

La mère reconnaît s'être demandé, avec son mari, le pourquoi de ce "malheur", croyant y voir avec lui une "punition", peut-être pour une "faute supposée".

Quand j'interroge Safa', elle a cette réponse, mot pour mot, qui me sidère :

– *Je me disais que, peut-être, Dieu voulait se glorifier en moi.*

C'est l'Évangile de saint Jean. Je lui demande :

– *Safa', as-tu jamais lu l'Évangile?*

– *Non, jamais!*

– *Tu n'as donc pas entendu parler de ce que raconte saint Jean dans son Évangile au chapitre 9?*

– *Ah, jamais!*

Je le leur raconte...

Par la suite, je rencontrerai à nouveau la mère de Safa' chez les parents de Maureen, dans le cadre des nombreuses rencontres que j'aurai, en vue de la conférence sur le Phénomène, que je dois donner le 1^{er} mars 1983. J'y reviendrai.

Je lui demanderai ce jour-là si elle me permet de citer le cas de leur fille, au cours de la conférence. Elle acceptera sans hésitation aucune. Bien plus, elle insistera sur un fait qu'elle a oublié et qui avait sa signification. Le voici : Safa', après sa guérison, restera avec son mari plusieurs jours chez ses parents. Or, il arrivera à deux reprises que son mari les appellera tôt le matin pour leur montrer l'huile sur les mains de Safa'... toujours endormie! Il va de soi qu'au cours de la conférence, je citerai le cas, avec noms et dates à l'appui.

Guérison d'une femme d'Alep, dans l'église orthodoxe de la Sainte-Croix

L'après-midi du mercredi 26 janvier 1983, je vais à Soufanieh, pour la prière, comme d'habitude. Myrna, manifestement heureuse, me dit qu'une femme d'Alep a été guérie le matin même, en priant à l'église de la Sainte-Croix de Damas, devant l'icône miraculeuse, en présence de plusieurs personnes.

Comme d'habitude, j'impute la nouvelle de cette guérison à une exagération naturelle dans l'ambiance que nous vivons. Je ne laisse paraître aucune réaction. Je garde dans mon for intérieur mon doute. Telle est mon attitude durant plusieurs jours.

Pourtant, de nombreuses personnes m'ont parlé de cette femme et de sa guérison. Elle aurait perdu tout mouvement du bras gauche depuis 1970, et elle l'aurait retrouvé en quelques secondes devant l'icône miraculeuse, à l'église même.

Tel est franchement mon état d'esprit, alors que j'ai été témoin personnellement d'une guérison à la "maison de la Vierge", que j'ai été aussi mis au courant d'autres guérisons et que je me suis assuré de la réalité de plusieurs d'entre elles.

Cependant, je prends note du nom de la malade : Alice Bénélian, ainsi que du nom de son médecin traitant en Alep : le docteur Pierre Salam.

Le jour où l'on me dit que je ne dois plus aller à Soufanieh

Je n'entre dans des détails inutiles pour le moment.

Toujours est-il que, le matin du lundi 21 février 1983, on me signifie la nécessité pour moi de cesser d'aller à Soufanieh.

Ceci m'est clairement "intimé" de la part d'une haute autorité ecclésiastique, au cours d'une audience personnelle.

Je me soumets aussitôt, convaincu que le Seigneur peut toujours se passer de n'importe qui. Je respecterai cet engagement pendant plus de dix mois. Je ne m'en libérerai que dans des cas tout à fait exceptionnels, que je raconte d'ailleurs dans ces mémoires.

Conférence dans la salle de l'église Saint-Jean-Damascène

Vers la mi-février, la direction du cercle de l'église grecque-catholique Saint-Jean-Damascène, à Damas, m'invite à faire une conférence sur Soufanieh le 1^{er} mars 1983. L'invitation me surprend et me réjouit. J'accepte tout de suite.

Je prépare cette conférence par deux initiatives. La première concerne Mme Alice Bénélian d'Alep, celle-là même dont on m'a dit qu'elle a été guérie le mercredi 26 janvier 1983. Je téléphone à ma sœur Lucie, religieuse en Alep, de la Congrégation du Perpétuel Secours. Je la prie d'aller voir le docteur Pierre Salam, pour faire faire à Mme Bénélian les radios nécessaires et de me les envoyer, accompagnées d'un rapport médical écrit de la main même du docteur Salam. Le tout doit m'arriver avant le 1^{er} mars.

De fait, je reçois les radios et le rapport dans l'après-midi du 1^{er} mars. Je trouve le rapport musclé. Il est daté du 28 février 1983.

La seconde initiative est une tournée de deux jours, au cours de laquelle je visite les malades qui ont été guéris. Cette tournée est des plus reconfortantes. Je n'en retiens que le cas de Mme Chams Halaby.

En résumé, cette dame, d'une cinquantaine d'années, souffrait d'une calcification à l'épaule droite, qui lui rendait l'usage de la main droite impossible. Traitée par plusieurs médecins, elle fut enfin soignée par la physiothérapeute Soumaya Touma. En vain.

Dans la soirée du 20 décembre 1982, Mme Chams Halaby alla à Soufanieh. D'abord hésitante, elle sentit dans la rue conduisant à la maison une certaine force la tirer. A la "maison de la Vierge", il n'y avait pas d'huile sur l'Image. Elle pria et demanda un coton sec qu'elle passa sur l'Image miraculeuse et l'avalala. Sur le chemin du retour, elle eut à la bouche un goût d'huile et d'encens. Elle y vit une bénédiction de la Vierge. Ce soir-là, elle dormit sans avoir rien mangé. Le matin, à son réveil, elle était tout étonnée de voir sa main bouger normalement.

Sa fille Roulana m'en parla.

Comme d'habitude, je me dis : exagération! Je réclamai donc une radio. La dame refusa, interprétant ma démarche comme impliquant un doute sur sa guérison. J'expliquai à sa fille que c'était nécessaire pour confirmer médicalement sa guérison et en garder les preuves pour l'avenir. Elle s'exécuta.

Donc, le 1^{er} mars, à midi, jour de la conférence, je m'en vais voir le docteur Élias Georgi à son cabinet à Koussour. J'emporte les deux radios de Mme Halaby : l'une en date du 2 mars 1982, faite par le docteur Georgi lui-même, l'autre en date du 11 janvier 1983, faite par le radiologue Wahid Sawaf. Le docteur Georgi voit d'abord la première radio. Il en conclut que la calcification de l'épaule est telle qu'elle menace le bras de paralysie à plus ou moins brève échéance. Puis, il voit la deuxième radio et dit :

– *Cette radio n'est pas celle de Mme Halaby.*

Je l'assure du contraire. Il refuse de croire, affirmant que la calcification ne peut pas disparaître. Je l'assure que c'est chose faite. Quand je lui expose ce qu'il en est de la conférence et du but de ma visite, il réfléchit un moment, puis il me dit :

– *Dis à Mme Halaby de venir cet après-midi, je lui ferai la radio à mes frais.*

C'est ce qu'elle fait.

En outre, comme la première radio ne comporte pas de rapport, je lui en demande la raison.

– *Le médecin traitant est mon ancien professeur d'Université, il ne convenait pas que je lui fasse l'analyse de la radio.*

La deuxième radio faite par le docteur Sawaf, en date du 11 janvier 1983, est accompagnée du rapport suivant : *«Dans la radio de l'épaule droite, je n'ai rien trouvé qui indique des fractures ou des luxations ou des calcifications dans la capsule.»*

Quant au rapport du docteur Georgi, qui accompagne la troisième radio, du 1^{er} mars 1983, on y lit textuellement :

«On remarque l'existence d'une toute petite calcification, grosse comme la tête d'une épingle. A comparer cette radio avec celle faite depuis près d'un an, nous trouvons que la calcification s'est rapetissée d'une façon évidente. Je n'ai pas trouvé d'autres maladies osseuses dans l'articulation.»

Je téléphone aussitôt au docteur Georgi, lui demandant son avis sur ce fait. Il me répond :

– *Père, contente-toi de ce qui est dit dans le rapport parce que, en vérité, je ne comprends pas ce qui s'est passé. J'interrogerai l'un de mes anciens professeurs, peut-être qu'il aura un avis là-dessus.*

Cette guérison, Mme Halaby la racontera à plusieurs reprises en ma présence. Une fois, ce sera devant le P. Jean-Claude Darrigaud, le 28 novembre 1986. Le P. Darrigaud sera étonné de la façon dont la guérison a eu lieu, aussi bien que de la *«simplicité enfantine»* – comme il l'a décrite – avec laquelle Mme Halaby lui racontera sa guérison.

Je donne donc la conférence. Au premier rang de l'auditoire, il y a Mgr François Abou-Mokh, ainsi que le prêtre orthodoxe Élias Kfoury – représentant du patriarche orthodoxe, Mgr Hazim – et un grand nombre de prêtres et de religieuses. Il y a aussi un grand nombre de malades guéris. En outre, la salle est comble, et l'on y voit le docteur Jamil Marji qui a assisté à la guérison de Mme Rakillé Kelta, et qui, depuis, n'hésite pas à se reconnaître croyant et à défendre courageusement le Phénomène.

J'ai exigé que la conférence soit intégralement enregistrée, de peur que l'on ne me fasse dire n'importe quoi, sachant parfaitement, comme je le dis au public, *«que nous autres, Arabes, nous avons une capacité d'affabulation qui dépasse la capacité de création de Dieu même».*

A la fin de la conférence, je lis le rapport du docteur Pierre Salam d'Alep, sur la guérison de Mme Alice Bénélian. Rapport vraiment étonnant.

Écoulement d'huile le matin du samedi 19 mars 1983

Autour de 9 heures du matin, Nicolas me téléphone, me priant de venir à cause d'un abondant écoulement d'huile survenu la veille au soir.

A Soufanieh, je trouve un grand nombre de gens entourant l'Image en silence, manifestement émus et en prière. Peu après, Myrna me demande :

– *Père, y a-t-il une fête aujourd'hui?*

– *Je ne pense pas.*

Elle me répond :

– *Ce n'est pas possible : il y a certainement fête aujourd'hui.*

Puis elle se retire. Je continue à prier.

Myrna revient un moment après, en brandissant une feuille du calendrier de Safita¹, composé par le P. Joseph Sakr. La feuille est datée du 19 mars, et on y lit : fête de saint Joseph et de l'*Acathiste*.

Je m'étonne de n'y avoir pas pensé. C'est un samedi. C'est donc la fête du P. Malouli. Celui-ci se tient au milieu de la foule en prière. Nous lui présentons alors nos vœux à un double titre : pour sa fête et pour l'huile.

Je quitte ensuite la maison et n'y reviendrai plus, tenant à ma promesse au patriarche Hazim. Mais je m'enquerrai de l'huile et j'apprendrai que l'huile aura coulé sans interruption, jusqu'au soir du 24 mars.

1. Ville située à 230 km au nord-est de Damas et dont le P. Sakr était le curé grec-catholique.

Cinquième et dernière apparition de la Vierge

Le soir du 24 mars 1983, je me trouve à la "Salle des Bras" – au sous-sol de l'église Notre-Dame de Damas. J'assiste à la représentation donnée par la troupe du "Théâtre engagé". C'est sa dernière représentation et je leur ai promis d'y assister.

Pendant l'entracte – il est près de 21 heures 15 – je me trouve près d'un de mes grands amis, le metteur en scène Samir Salomon. Le docteur Élie Barsa vient me dire :

– *Les Nazzour t'en veulent de ton absence.*

Spontanément, je me lève, m'excuse et pars avec le docteur Barsa, dans sa petite voiture, à Soufanieh. Dans la voiture se trouve aussi l'avocat Georges Homsy.

Je sonne. Un long moment s'écoule avant que l'on n'ouvre. C'est Awad, le frère aîné de Nicolas. Il me souffle à l'oreille :

– *Père, ils sont sur la terrasse.*

Je comprends. Je monte directement à la terrasse, tandis qu'Élie et Georges restent dans le patio, priant devant l'Image. Sur la terrasse, je trouve tous les gens présents à genoux, dans un silence étonnant. Il fait bien froid. Je m'agenouille à mon tour. J'essaie de distinguer les visages dans la pénombre. Peu à peu, je reconnais le P. Malouli, Myrna, Nicolas, Nabil Maarri, Salim Mohsen, sa mère Sophie, la mère de Nicolas, et quelques visages de leurs voisins, les Jarallah.

Tout à coup, j'entends Myrna dire d'une voix calme et posée :

«En cette nuit, l'ange m'a dit : Tu es bénie entre les femmes.»

Le message se poursuit, avec le calme de qui accueille les mots et les répète fidèlement. Les mots sont étonnants de simplicité, de beauté, de tendresse et de dureté à la fois :

«Je suis contente...

Qu'ils sont beaux mes enfants à genoux, implorant...

L'Église qu'a adoptée Jésus est une Église une, parce que Jésus est UN.»

Tout le message tourne autour de points essentiels, dont le plus important est l'Unité de l'Église, et la nécessité de la prière.

De nouveau le silence. Même Myrna se tait. Subitement, je l'entends dire : *«Je crois en Dieu...»* Toutes les personnes présentes poursuivent le Credo jusqu'au bout. Puis Myrna dit : *«Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté»*.

Alors, elle se signe d'un grand signe de croix et se lève. Nous nous levons à notre tour. On se regarde les uns les autres, comme si l'on revenait d'un autre monde... Élie Barsa se tient derrière moi.

Le P. Malouli demande à Myrna pourquoi elle a fait un signe de croix en l'air, après qu'elle eut oint, avec l'huile qui avait coulé de ses mains, les fronts des gens présents. Elle lui répond d'un ton calme et naturel :

– *Père, je n'ai pas fait un signe de croix en l'air : je l'ai fait sur le front de la Vierge : c'est Elle qui me l'a demandé, et j'en ai fait autant pour tous. La Vierge se tenait ici même.*

Et elle indique un point où je vois une grande tache noire, dont personne ne s'approche. Je sais aussitôt qu'il s'agit de la tache d'huile causée par l'huile qui a coulé des mains de Myrna.

Nabil Maarri lui demande :

– *Pourquoi m'as-tu frappé sur la main?*

Myrna lui répond :

– *Parce que tu as failli toucher le pied de la Vierge, quand tu as tendu la main.*

– *Pourquoi, lui demande le P. Malouli, as-tu dit le Credo?*

– *C'est la Vierge qui a commencé par le dire; j'ai continué.*

Il lui demande aussi :

– *Pourquoi as-tu dit : «Gloire à Dieu au plus haut des cieux»? au lieu de «Gloire au Père, au Fils...»?*

– *Je n'ai fait que ce qu'a fait la Vierge.*

Puis le P. Malouli lui demande :

– *Qu'as-tu vu?*

Elle répond :

– *La Vierge se tenait là – elle indique un endroit très proche de la tache d'huile – et Elle ouvrait ses mains. Un chapelet descendait d'entre les doigts de sa main droite. Quand la croix du chapelet me toucha la main, l'huile coula de la croix sur ma main.*

Myrna se tait.

Nabil Maarri se tourne alors vers moi et me dit :

– *Père, tu aurais dû voir la quantité d'huile qui a coulé de ses mains. Le sol en était couvert. Je tendis les mains et m'en mis sur le visage et la tête.*

Nicolas apporte à ce moment un grande touffe de coton, imbibée d'huile, avec çà et là des traces de poussière.

Je demande à Myrna :

– *Comment était la Vierge?*

Elle sourit :

– *Tellement belle que je ne peux pas lui donner d'âge!*

Au salon, je prends le P. Malouli à part et lui demande ce qui s'est passé. Il tient un magnétophone à la main. Il me dit :

«L'après-midi, je remarquai que Myrna était quelque peu inquiète. Elle cherchait à s'isoler et à lire l'Évangile. Comme l'huile coulait depuis plusieurs jours sans interruption, et que demain nous fêtons l'Annonciation, je m'attendais à quelque chose. Je voulus donc préparer le magnétophone que j'avais acheté à la suite de l'apparition du 21 février, pour pouvoir enregistrer le moindre mot, si jamais une apparition se produisait. Je réclamai des piles qu'on m'apporta vers six heures. Je préparai l'appareil. Nous célébrâmes la prière comme d'habitude. Après la prière, le docteur Margi et sa famille restèrent un moment. Le docteur voulait entre autres comprendre pourquoi on prie pour les morts. Myrna était avec nous, mais il était évident qu'elle était complètement absente. Le docteur la crut fatiguée, il se retira avec sa famille. Je l'accompagnai jusqu'à la porte extérieure. De retour dans le patio, je ne vis pas Myrna. A ma question, Awad me dit qu'elle venait de monter à la terrasse. Je pris donc le magnétophone et courus à la terrasse, avec les personnes présentes.»

A mon tour, je lui raconte comment Élie Barsa m'a parlé, et comment je me suis levé spontanément et suis venu à la maison sans hésitation.

Ce qu'a dit la Vierge sur l'Unité de l'Église ne me surprend pas, bien que cela soit franc, fort, voire dur.

Cela ne me surprend pas. Nombreux sont les gens qui, depuis le début du Phénomène, disent : *«La Vierge veut peut-être l'Unité de l'Église.»*

Dans leur spontanéité, les gens misent sur une chose qui peut paraître étrange, mais c'est de ce point que part l'intuition populaire :

Myrna est grecque-catholique...

Nicolas, son mari, est grec-orthodoxe...

Est-ce que la Vierge ne voudrait pas unifier l'Église?

A ce propos, je dois citer un fait que ne connaissent que quatre personnes : M. Adib Mousleh, le P. Adel Houry, doyen de la Faculté

de Théologie de Munster en Allemagne, mon ami Roger Kahil au Canada et moi-même :

En date du 9 février 1983, mon ami Adib Mousleh avait terminé un article sur Soufanieh, que lui avaient demandé certains de ses amis étrangers. Il avait écrit l'article en français. Il me l'a passé. Il comptait le publier. Je lui ai demandé une totale discrétion, quitte à cacher l'article un certain temps, plus ou moins long, de peur d'aller trop vite et donc de provoquer certains responsables ecclésiastiques, et d'ajouter ainsi, sans le vouloir, des obstacles devant le Phénomène. Or, Adib a terminé ainsi son article :

«Le 9 janvier 1983, à 9 h 30 du matin, l'icône a été transportée dans une procession incomparable, au milieu de louanges à la Mère de Dieu, chantées alternativement par des chœurs orthodoxes et catholiques. Sur le court trajet séparant la maison de l'église, près de 70.000 personnes s'étaient rassemblées pour bénir, remercier et honorer la Sainte Vierge qui a voulu bénir leur ville. Quelques jours plus tard, à l'occasion de la semaine de l'Unité des Églises, et pour la première fois en Syrie, orthodoxes et catholiques, représentés au plus haut niveau, ont célébré des prières communes, imprégnées d'une atmosphère de fraternité sans pareille. Était-ce là l'un des messages de la Vierge de Soufanieh? Souhaitons que son plus grand miracle soit la réunification de nos Églises.»

M. Mousleh a tenu compte de mon avis et n'a pas publié l'article. Il m'a donné même le texte, qui est signé du 9 février 1983.

Et voici que la Vierge, le soir du 24 mars 1983, confirme cette intuition, en des mots qui ne laissent place à aucun doute.

Cette nuit du 24 mars, je reviens donc à l'église directement. Je ne cesse – et ne cesserai depuis – de me poser la question de savoir pourquoi je me suis levé d'un coup, sur le mot du docteur Barsa, au lieu d'attendre jusqu'au lendemain par exemple, ou de laisser les choses aller leur train habituel, pour n'avoir pas à enfreindre ma promesse? Et pourtant, il n'y avait pas dans ce qu'a dit Élie Barsa de quoi justifier la moindre urgence.

Le lendemain, je n'en dis pas un mot à Mgr François, mon supérieur, en conformité avec ce que nous avons décidé dès la première apparition : silence total, jusqu'à nouvel ordre, pour ne pas causer du tort à Soufanieh, en provoquant la risée des gens, et, en conséquence, la réticence, voire l'opposition de la Hiérarchie.

Le plus drôle est que l'on a gardé le secret à l'égard du P. Malouli lui-même, jusqu'au soir du 21 février 1983. Pendant tout ce temps, il n'a cessé de dire :

– *Un chaînon manque au Phénomène. Il doit y avoir des messages.*

Quant au texte du message lui-même, le voici intégralement :

*«Mes enfants,
Ma mission est terminée.
En cette nuit, l'ange m'a dit :
"Vous êtes bénie entre toutes les femmes".
Et je n'ai pu lui dire que :
"Voici la Servante du Seigneur".
Je suis contente.
Moi, je ne mérite pas de vous dire :
"Vos fautes sont remises."
Mais mon Dieu l'a dit.
Fondez une Église.
Je n'ai pas dit : bâtissez une église.
L'Église qu'a adoptée Jésus est une Église UNE,
parce que Jésus est UN.
L'Église est le royaume des cieux sur la terre.
Qui l'a divisée a péché.
Et qui s'est réjoui de sa division a péché.
Jésus l'a bâtie : elle était toute petite.
Et quand elle a grandi, elle s'est divisée.
Qui l'a divisée n'a pas l'amour en lui.
Rassemblez.
Je vous dis : Priez, Priez, Priez!
Qu'ils sont beaux mes enfants à genoux, implorant!
N'ayez pas peur; je suis avec vous.
Ne vous divisez pas comme le sont les grands.
Vous, vous apprendrez aux générations le mot d'Unité, d'Amour
et de Foi.
Priez pour les habitants de la terre et du Ciel.»*

Visite du docteur Jamil Marji¹ à Mgr François Abou-Mokh

Le mercredi 26 octobre 1983, vers midi, nous rendons visite à Mgr François : le docteur Marji, le docteur Élie Barsa, M. Manuel Khawam, les PP. Malouli, Sargi et moi-même. Le but de cette visite : demander à Mgr François de convaincre le patriarche orthodoxe de constituer la commission médicale et théologique dont il a parlé dans le communiqué officiel du 31 décembre 1982.

Au cours de l'entrevue, le docteur Marji dit ses précédentes convictions à Mgr François : chrétien de nom, orthodoxe de Jordanie, c'est un réfugié politique en Syrie. Pour lui, le Christ était un charlatan qui avait appris la magie en Inde et avait entraîné les foules derrière lui, ni plus ni moins... Mais ce qu'il a vu à Soufanieh, et précisément la guérison de la musulmane Rakillé Kelta, l'a ramené à la foi de ses ancêtres.

Il raconte entre autres à l'évêque le fait suivant :

Une parente à lui, mariée depuis de nombreuses années, et toujours sans enfants, a enfin conçu après avoir avalé un petit morceau de coton de Soufanieh. Le médecin gynécologue n'en revient pas, car elle avait l'utérus plein de fibromes et, après l'accouchement, il lui a dit :

– *Ta grossesse est miraculeuse!*

1. Cf. p. 54-56.

Novembre 1983 : mois de l'huile sainte

La nuit du 21 octobre 1983, on me prévient par téléphone que l'huile coule de l'Image. M. Michel Jarallah m'emmène aussitôt dans sa voiture. Mais avant de partir avec lui, je frappe à la porte du P. Élias Sargi – qui est curé de Notre-Dame de Damas – et je le choque en lui disant d'un ton sérieux :

– *Thomas, viens avec moi!*

Il me demande sur un ton de reproche :

– *Pourquoi dis-tu cela?*

Je me contente de lui dire encore une fois :

– *Thomas, viens avec moi.*

Nous sortons tous les deux et allons à Soufanieh. La maison est presque remplie de monde. Le Père et moi, nous passons un long moment de prière avec les gens. Nous quittons Soufanieh à minuit et demi.

Quelques jours après, j'apprends que Myrna a des extases.

J'apprends aussi que de petits durillons sont visibles sur ses mains et sur ses pieds.

J'apprendre enfin avec surprise que l'huile apparaît sur de nombreuses images de "Notre-Dame de Soufanieh" – comme on l'appelle – et pas seulement à Soufanieh même, mais aussi dans d'autres maisons.

Un soir, le P. Malouli m'annonce qu'il a décidé d'appeler le mois de novembre "mois de l'huile sainte", pour consacrer le premier anniversaire de l'apparition de l'huile. J'applaudis.

D'autre part, j'apprends par téléphone, de Mlle Salwa Naassan, que l'huile s'était manifestée sur l'une des images que tenait en main mon neveu Samir Zaher, tandis qu'il priait à genoux dans la "chambre de la Vierge". J'interroge Samir, qui me le confirme, mais non sans un certain respect humain.

Un beau jour arrive un jeune homme du nom de Naji Saba – organiste de Notre-Dame de Damas – qui me dit, tout ému, que l'huile

a paru sur une image de la Vierge, au verso de laquelle il avait écrit son nom. Il l'avait emportée avec lui et l'avait placée au milieu de sa chambre.

Par la suite, lui rendant visite, je verrai toujours des fleurs devant l'image, et Naji me dira que le soir, il allume devant elle une bougie et prie. Naji aime tellement Notre-Dame de Soufanieh qu'il emportera son image aux États-Unis où il poursuivra sa spécialisation en biologie médicale. Ses nombreuses lettres ne manqueront pas d'allusions à Notre-Dame de Soufanieh, sollicitant une prière devant elle à son intention.

L'un des signes les plus étranges est l'apparition un jour de deux grandes lettres arabes, formées par l'huile et d'une belle écriture, figurant le "J" et, bien incrustée dedans, la lettre "M". Nous prions. On me montre l'image. Ayant lu au verso le nom de Jamil Marji, je demande qu'on l'appelle immédiatement par téléphone.

Il est environ 18 heures. Quelques minutes après, le docteur Margi arrive avec sa femme. Ces deux lettres le surprennent et le réjouissent profondément. Il passe un moment à prier avec nous, puis il retourne à son cabinet, où les malades l'attendent.

Quant à moi, je resterai loin de la maison jusqu'à la mi-novembre.

Depuis, j'y retrouve tout normalement ma place, sans prendre l'autorisation de qui que ce soit. Voici comment je justifie mon comportement :

Tout d'abord, il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

Ensuite, l'engagement ne saurait être unilatéral. J'ai donné assez de preuves de ma sincérité, de mes bonnes intentions et de mon obéissance sans qu'aucun prêtre orthodoxe ne soit venu à Soufanieh durant mon absence, alors que les prêtres orthodoxes y étaient nombreux, depuis le premier jour du Phénomène jusqu'au jour du transfert de l'Image à l'église. Au début, ils y venaient même avec leurs chœurs.

Troisièmement, la confiance réciproque qui existe entre mon supérieur, Mgr François, et moi-même ne l'empêchera pas, quand il saura mon retour à Soufanieh – et il le saura très rapidement – de m'en parler, si cela ne lui plaît pas.

Enfin, je préfère ne pas lui demander l'autorisation, pour ne pas l'embarrasser auprès du patriarche orthodoxe.

Je retourne donc à la "maison de la Vierge".

Et je me remets à établir le lien, dans mes homélies du dimanche soir, entre Soufanieh et l'évangile du jour.

Mais je n'y reviens pas avec la même fréquence que par le passé. En effet, la présence du P. Malouli m'apporte l'évidence flagrante

qu'elle est plus efficace que la mienne, et de loin, vu l'estime hors pair dont il jouit, et la précision avec laquelle il agit vis-à-vis du Phénomène, au point de croire qu'il s'est préparé toute sa vie à ce genre de travail. Vu aussi l'étendue de sa connaissance théologique qui ne cesse de m'étonner. En outre, il a l'accord de son supérieur, lequel a été témoin à Soufanieh. Et cela d'autant plus que mon travail habituel m'empêche de me libérer pour Soufanieh comme par le passé.

Cependant, il est une raison d'importance qui me fournit l'occasion de revenir à Soufanieh sans l'ombre d'une hésitation.

J'ai appris qu'un grand nombre de personnes – dont des prêtres – en sont arrivés, par suite de mon absence de Soufanieh, à dire que j'ai enfin découvert la "supercherie du phénomène", et qu'en conséquence, je l'ai laissé tomber. Encore une fois, tristes calomnies. Je décide donc d'y répondre en y priant et en y affirmant ma présence. Et cela, en dépit du fait que je suis parfaitement convaincu que ma présence est on ne peut plus relative, car le Seigneur se choisit qui Il veut, pour lui faire faire ce qu'Il veut, sans qu'Il ait besoin de qui que ce soit.

**“Pour la première fois, je lis le Coran
en croyant et je prie”**

A la mi-novembre 1983, je reçois, un jour, très tôt le matin, un coup de téléphone d'un jeune musulman du nom de Samir Younès. Je le connais depuis près d'un an et il vient fréquemment me voir, me prenant un peu pour ami et confident. En fait, il ne m'a jamais parlé de questions d'ordre spirituel.

Il nous aide dans bien des travaux, avec un désintéressement exemplaire, avec les jeunes de la paroisse universitaire. Il a fait les Beaux-Arts à Damas. C'est un surdoué en musique, en poésie, en chant, art plastique et peinture. A l'époque, il dessine des toiles immenses pour servir de fond à la “Salle des Bras”, au sous-sol de l'église Notre-Dame de Damas. Il passe fréquemment les journées tout seul. Ce travail est gratuit.

Au bout du fil, la voix est inquiète. Il sollicite une rencontre immédiate. Je l'invite à venir.

Il est blême. Je ne l'ai jamais vu aussi inquiet, les yeux hagards. Quelque chose, me dit-il, lui est arrivé la veille au soir, qui l'a profondément troublé.

Il avait fréquemment entendu des jeunes parler de Soufanieh. Il n'y avait prêté aucune attention : il était communiste, et avait la tête bourrée de marxisme. C'est la première fois qu'il s'en ouvre à moi.

Puis il a entendu les jeunes dire que l'huile coule quelquefois des images de la Vierge. Il est resté sourd à cela aussi.

Mais à force d'en entendre parler, sa curiosité s'est éveillée et il a voulu “voir” de ses propres yeux. Il a demandé à Nabil Maarri de l'y conduire. Là, Nabil lui a donné une image, format carte postale. Il la tenait en main et observait les gens prier. Soudain, l'huile parut sur “son” image. Il a senti comme un tremblement de terre le secouer. Il est resté un moment livré à cette secousse, puis il s'est retiré chez lui, l'image à la main.

A la maison, il est monté au grenier qui lui sert d'atelier de peinture et est resté un moment à réfléchir. Les gouttes d'huile ont déchiré tous

ses concepts. Son univers marxiste, fermé sur tout autre monde, a croulé d'un seul coup. D'où peuvent venir ces gouttes d'huile? Par quelle puissance?

Il est tout pâle, mais calme, bien que fort ému. Je lui dis :

– *Finally, qu'as-tu fait?*

– *J'ai fait les ablutions rituelles. J'ai lu le Coran, sourate Myriam, puis j'ai prié.*

– *Depuis quand, lui ai-je demandé, n'avais-tu pas lu le Coran et n'avais-tu pas prié?*

– *Je n'avais jamais lu le Coran en croyant et, pour la première fois, je prie en croyant.*

Samir continuera d'aller à Soufanieh, et il y laissera trois grandes images de la Vierge et de Jésus, peintes sur du cuir artificiel, toujours accrochées à Soufanieh.

Chose intéressante à signaler : Samir peindra une image de la Vierge qu'un fervent de Soufanieh, Saba Kouba, fera graver sur du cuivre. Cette image en cuivre de la Vierge sera accrochée à Soufanieh... Un jour, la veille d'une fête de la Vierge, l'huile coulera de cette image.

Première manifestation des stigmates

Le vendredi 25 novembre 1983, à 17 heures moins quelques minutes, coup de téléphone de Salim Mohsen – voisin des Nazzour – m'appelant d'urgence à Soufanieh. J'y accours.

Je trouve Myrna au salon, sur le canapé, le sang lui coulant des mains, des pieds. Tout le monde autour d'elle pleure. Le P. Malouli? Il est allé appeler le docteur Joseph Nasrallah, directeur de l'Hôpital Français.

Je leur reproche de pleurer et invite tout le monde à prier et à remercier la Vierge de continuer ainsi ses bienfaits. Je me mets à genoux.

Arrivent le P. Malouli et le docteur Nasrallah. Ce dernier est très perplexe. Il reconnaît le fait de l'huile à propos duquel ses enfants lui ont "cassé les pieds". Mais cela? Il ira même jusqu'à mettre de l'huile ordinaire sur l'une des images de la Vierge pour en voir l'effet, et il constatera que l'image s'est plissée et tordue, contrairement à ce qui se passe quand l'huile vient de l'Image même...

Nous convenons de faire venir d'autres médecins : les docteurs Jamil Margi, pédiatre, et Joseph Massamiri, biologiste. Arrivent aussi, "par hasard", les docteurs Georges Mounayer, cardiologue, et Élie Farah, ophtalmologiste, avec sa femme. Il y a là également le docteur Najat Zahlaoui, généraliste. Nous allons le P. Malouli, le P. Élie Baladi et moi-même convoquer le docteur Jean Siage, dermatologue.

Ensuite, les PP. Malouli et Farès Ma'karon s'en vont prévenir Mgr Joseph Mounayer¹, qui avait visité Soufanieh quelques jours auparavant, et qui avait exprimé le désir de voir "les stigmates", si jamais stigmates il y avait – car le P. Malouli avait remarqué depuis fin octobre des durillons inexplicables aux mains de Myrna.

Tous viennent, à l'exception de Mgr Mounayer : «Il était très occupé» dit-il.

1. Evêque syriaque-catholique de Damas.

Nous convoquons aussi l'évêque orthodoxe Epiphanius Haddad, qui vient en compagnie des PP. Constantin Yanni, Youhanna Talli et Dimitri Maamar. Ils arrivent au moment où je quittais la maison. Je n'apprendrai que plus tard ce qui arrivera lors de leur venue.

Lendemain, samedi 26 novembre, j'apprendrai par le P. Malouli que les stigmates ont disparu la nuit même, autour de 23 heures. Le dimanche 27, le docteur Margi vient à Soufanieh et se rend compte que toute trace de blessure a disparu. Il écrira par la suite un témoignage à ce propos.

Plus tard, j'apprendrai aussi du docteur Mounayer lui-même, qu'il est revenu le dimanche 27 novembre, en compagnie de sa femme, pour lui montrer "ces étranges blessures", et qu'il a été surpris de ne rien voir. Lui aussi écrira un témoignage.

Il me faut signaler enfin que le docteur Margi et le docteur Mounayer témoigneront tous deux de ces faits devant le prêtre-journaliste Jean-Claude Darrigaud, quand il viendra à Damas enquêter sur le Phénomène, et qu'il enregistrera sur vidéo-cassette leurs interviews en date du 28 novembre 1983.

Revenons aux stigmates du 25 novembre 1983. Le dimanche 27 novembre, je pars le matin distribuer l'Eucharistie aux malades comme je le fais tous les dimanches. L'un de ces malades est un ami du nom d'Élie Khayata. Il souffre d'un infarctus, et le docteur Mounayer le suit. Dès que sa femme Sylvie m'ouvre la porte, elle me dit :

– *Félicitations, Père!*

Je pense immédiatement qu'elle me donne le résultat du cardiogramme que le docteur devait lui faire la veille. Aussi, je lui dis :

– *Le cardiogramme est donc bon?*

Elle sourit et me dit :

– *Mais non, Père, je te dis félicitations, parce que le docteur Mounayer, en arrivant hier, m'a dit en entrant : "Mais c'est le P. Zahlaoui qui a raison".*

Je comprends alors. Une vague de colère me soulève et en même temps, j'en suis heureux, heureux! Colère, car dans Soufanieh, ce n'est pas moi qui suis en cause. Ils ont affaire à la Vierge tout simplement. Joie, car le docteur Mounayer est cousin germain de Mgr Joseph Mounayer. Donc, c'est le cousin germain de Mgr Joseph Mounayer qui devient témoin de Soufanieh. «Seigneur, que tes œuvres sont grandes!»

La Vierge pleure à minuit lors du premier anniversaire

La veille du premier anniversaire, le samedi 26 novembre, nous célébrons la prière de l'*Acathiste* à deux reprises : la première fois à 18 heures, avec les enfants de la chorale, et la seconde fois à 20 heures, avec les grands. La prière ne s'achève qu'à 22 heures 30. Il me semble alors nécessaire de laisser la famille Nazzour se reposer. J'invite tout le monde à s'en aller, et je sors le premier.

Le lendemain matin, le docteur Élie Barsa, dentiste, vient me dire, tout ému :

– *Père, tu n'aurais pas dû sortir hier soir!*

Et il me raconte comment, aussitôt après mon départ, le P. Malouli et Myrna ont pensé à féliciter l'icône miraculeuse qui se trouve dans sa niche à la porte d'entrée. Myrna la porta donc et voici que l'huile s'est mise à couler à la fois de ses mains et de l'icône. On se remit alors à chanter jusqu'à minuit et Nicolas proposa qu'on chante à la Vierge "*Happy birthday to you*". Le Père n'y a vu aucun inconvénient.

Or, quelques minutes avant minuit, M. Manuel Khawam est arrivé, portant un agrandissement de Notre-Dame de Soufanieh, et il l'a accroché au mur. On a chanté. Étaient présents : les Nazzour, les Jarallah, Salim Mohsen et sa mère, Élie Barsa et sa femme Najat, Nabil Choukair, le cameraman et son assistant Tony, sa sœur Nadia et son cousin Antoine Kharouf, enfin Faëz Mouammar et le chantre Michel Barbara.

Au milieu du chant, deux larmes d'huile se sont mises à couler des deux yeux de la Vierge dans l'image agrandie de Manuel. Nabil Choukair braqua aussitôt sa caméra sur elle. Une émotion intense avait saisi toutes les personnes présentes. D'ailleurs, quand par la suite je verrai le film, je me rendrai compte à quel point l'émotion était grande.

Élie Barsa parlera de la crise de larmes de sa femme, de "quasi hystérique". Les cris et les pleurs se sont mués lentement en prières et en cris d'exaltation de la Vierge.

Ce fait raconté par le docteur Élie Barsa me remplit de joie et d'action de grâce.

Au cours de la journée, je me rends à Soufanieh, et j'entends le récit de l'événement survenu la veille. Je vois aussi le film et me réjouis de la documentation réalisée.

Ce jour-là, la maison de la Vierge ne désemplit pas des visiteurs venus prier. Le soir, à 19 heures, le patio est plein de monde. Le P. Malouli leur raconte ce qui s'est passé la veille. Deux hommes tiennent l'image agrandie qu'a apportée, la veille, M. Manuel Khawam : ce sont Saba Kouba et mon neveu Samir Zaher. Moi-même, je me trouve au salon.

Dans le patio, on demande au P. Malouli de chanter à nouveau "*Happy birthday to you*". Pendant que l'on chante, tout à coup il y a un silence suivi d'un cri :

– *Père, regarde, l'huile sur l'Image!*

Je m'approche à mon tour : de fait, l'huile coule du visage de la Vierge. Chose étrange (mais puis-je parler ainsi après tout ce qu'il m'a été donné de voir?), le même fait se renouvellera peu après, et le soir même en présence d'un autre groupe de jeunes venus prier. Cette fois-ci aussi, je suis présent.

Nous verrons par la suite le film qui a fixé ce fait. Nous mesurons le temps que la larme a mis pour parcourir la distance entre les yeux et le coin de la bouche où elle a disparu : exactement douze minutes. Il est à remarquer que la larme a coulé derrière la vitre de l'Image. Nadia, sœur de Nabil Choukair, a vainement essayé de l'essuyer.

Un voeu inopinément exaucé

Le dimanche 30 novembre 1983, au soir, le docteur Ibrahim Khalaf, dentiste, venu d'Alep, me rend visite. Il se plaint du fait qu'en Alep une autorité ecclésiastique s'est attaquée publiquement au Phénomène, le traitant de supercherie. Ibrahim y croit sur la foi de témoins en qui il a confiance. Mais il voudrait tellement voir de ses propres yeux, pour pouvoir en parler en témoin!

Au même moment, j'ai un appel téléphonique de Saba Kouba : Myrna et Nicolas sont chez lui et il m'invite. Je m'excuse à cause d'Ibrahim qui doit rentrer la nuit même en Alep.

Mais je me ravise aussitôt : Ibrahim, qui désire voir de l'huile, et Myrna étant chez Saba, pourquoi ne pas aller prier avec eux : la Vierge nous fera peut-être la surprise d'une goutte d'huile. J'en fais la proposition à Ibrahim. Et ensemble nous allons chez Saba.

Devant leur surprise, je précise : nous venons pour prier, et pas pour rendre visite. Je leur explique le but de cette démarche, après leur avoir présenté Ibrahim.

Tous, nous nous tenons dans le coin qu'a préparé Saba, chez lui, pour la prière, depuis le jour où l'huile a coulé de "son" image. Myrna tient à la main l'image de la Vierge. La prière dure depuis un quart d'heure, quand je juge nécessaire de demander pardon à la Vierge, parce que je suis venu en "exigeant" plus qu'en implorant. Cette prière, je la dis à haute voix.

Puis, nous revenons à nos places. Au même moment, la femme de Saba, Nora, veut nous faire du café. Elle se lève et se dirige vers la cuisine, et, se retournant vers l'image, elle s'écrie :

– *Venez voir!*

Nous nous précipitons tous, et nous voyons trois longs traits d'huile couler : l'un coule de l'œil gauche de Jésus, l'autre de l'œil droit de la Vierge, le troisième enfin de l'étoile de l'épaule droite de la Vierge. Les

trois traits se rejoignent un peu avant le cadre et coulent en une seule traînée.

Nous sommes stupéfaits. Nous prions de nouveau. Je demande à Ibrahim ce qu'il a écrit derrière l'image : il la retourne. On y lit trois intentions : la guérison de sa mère, l'union des Églises et la paix au Liban.

On place l'image dans une pochette de plastique et Ibrahim l'emporte comme s'il s'agissait d'un trésor. Il l'exposera dans son cabinet en Alep, racontant aux gens ce qu'il a vu de ses propres yeux.

Un précieux cadeau pour Noël : une lettre de Mgr Joseph Tawil

Aujourd'hui jeudi, fête de Noël.

Hier, j'ai reçu une lettre étonnante de Mgr Joseph Tawil, évêque des grecs-catholiques aux États-Unis, à propos de Soufanieh. Il serait regrettable de la tronquer. Je la transcris donc intégralement, car Mgr Tawil l'a entièrement consacrée à Soufanieh. Je ne trouve pas mieux que cette lettre pour clôturer les événements de l'année 1983 :

Ce 14 décembre 1983.

Mon cher et révérend Père Élias Zahlaoui,

Salut, affection, bénédiction!

J'espère que tu es en bonne forme.

Ta dernière lettre m'a causé une grande joie. Je l'ai lue plus d'une fois. J'étais en admiration devant le Phénomène de l'Image de la Sainte Vierge à Soufanieh. Il m'était arrivé de vous dire, au cours de nos conversations, que l'Église envisage ces phénomènes avec beaucoup de circonspection.

Tu as certainement su que le pape Paul VI, lors de sa visite à Fatima, au Portugal, a été sollicité par Lucie, la seule des trois petits voyants encore en vie, pour le voir et lui parler en particulier. Il acquiesça à son désir, mais pas en particulier.

En définitive, la Sainte Vierge a convaincu les autorités religieuses de ses Apparitions. Comme Elle a convaincu et continue de convaincre certains récalcitrants, de la vérité de l'huile qui coulait de Son Image à Soufanieh.

Ce qui avait attiré mon attention, lors de la visite que j'avais faite à la maison, était la simplicité de Myrna. Je la trouvai proche de la simplicité et de l'innocence des enfants. Elle s'étonnait elle-même de ce qui lui était arrivé et de ce qui lui arrive.

Tu as bien fait de placer le P. Malouli à ses côtés, à la maison, d'une façon presque habituelle.

A toi, je te dis : ne te laisse pas troubler et ne t'attriste pas du manque de correspondance de la part des autorités ecclésiastiques. La Sainte Vierge est capable, le moment venu, de retourner la situation de fond en comble, pour les amener tous à croire.

Quant au phénomène des blessures de Notre-Seigneur, survenues sur les mains, les pieds et le côté de Myrna, cela c'est un phénomène très rare. J'en dis autant pour l'écoulement de sang de ses mains et de ses pieds. On raconte la même chose de Padre Pio. Il y a nécessairement un message que la Sainte Vierge nous fera parvenir par l'intermédiaire de cette jeune femme. Il faut donc être attentif et avisé. J'aurais voulu connaître la réaction des médecins qui avaient été appelés lors de l'extase et du suintement de sang. Avaient-ils fait les analyses nécessaires et quels étaient leurs avis?

Tu fais bien d'informer au fur et à mesure Mgr François Abou-Mokh de tout ce qui advient, pour qu'il soit bien au courant de tout, depuis le début, et pour qu'il accompagne les événements avec vous.

Il me reste à te souhaiter à mon tour mes bons vœux pour Noël et le Nouvel An. Je te redis toute ma affection et l'assurance de ma prière.

Merci pour les morceaux de coton imbibés d'huile.

Ton dévoué Joseph Tawil †

Ma visite au couvent orthodoxe de Sednaya, le samedi 7 avril 1984

Depuis les premiers jours d'avril, on raconte qu'une chose "étrange" s'est produite au couvent de la Vierge à Sednaya : il s'agit d'une multiplication de l'Eucharistie, sous les deux espèces, dans le même calice, au cours de la messe, le dimanche 1^{er} avril. On raconte même que le prêtre a distribué l'Eucharistie du même calice durant toute la journée, de 9 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir. Beaucoup rapportent ce fait. Certains me questionnent à ce propos. Je n'ai rien à dire. Jusqu'au jour où un général d'armée, Abdallah Talli, originaire de Sednaya, me l'affirme à titre de témoin, ainsi que mon ami Georges Chahine. Eux-mêmes se sont précipités à Sednaya et ont communie du calice même.

Je décide d'aller à Sednaya avec mon ami Georges Chahine. Nous y allons le samedi 7 avril, avant midi. Georges est très estimé par la Mère Supérieure. Elle nous accueille au salon. Elle nous certifie ce qu'on raconte sur la multiplication de l'Eucharistie. Mais elle nous assure que le prêtre qui officiait ce jour-là s'est retiré dans sa chambre depuis lors, et qu'il n'a plus adressé la parole à qui que ce soit. Je la prie de lui demander de venir. Il vient. Il s'assied juste en face de moi. Il s'appelle Élias Haddad. C'est un prêtre libanais qui doit avoir la soixantaine. Je le prie, s'il le veut bien, de nous dire ce qui lui est arrivé. Il me regarde longuement en silence, puis il dit :

- Je vais parler... je vais parler!

Et il nous raconte ce qu'il avait vu : Juste après la fraction de l'agneau et sa déposition sur la patène, après en avoir placé un quart dans le calice, il voit ce quart grandir au point de remplir toute l'ouverture du calice, et il constate que le calice est rempli jusqu'au bord; puis, subitement, il voit le Seigneur descendre dans le calice. Arrivé à ce point, je vois son visage s'enfler, ses yeux rougir, et il s'arrête, se tait un moment, puis arrive à articuler :

- Père, je n'en peux plus.

Puis, de nouveau, il relève la tête et me dit après m'avoir regardé longuement :

- Pourquoi, t'ai-je raconté cela? Tu es la première personne à qui j'en parle.

La Mère Supérieure assure :

- C'est vrai, je m'étonne qu'il ait parlé.

Puis, nous changeons de conversation, lui demandant de nous parler un peu de sa vie dans sa paroisse à Aley au Liban. Ce qu'il nous raconte et la façon dont il le fait me rappelle ce qu'on lit dans les livres à propos des Pères du désert, au sujet de la simplicité de leur comportement avec le Seigneur.

Nous lui demandons ensuite de nous accompagner au sanctuaire de la Vierge. Je le prie de chanter.

Il improvise une très belle prière et chante d'une voix qui m'éblouit. En sortant, je lui dis :

- Tu vas me permettre d'embrasser les yeux qui ont vu le Seigneur Jésus!

Il se laisse faire en souriant.

Sur le chemin du retour, je regrette de ne pas lui avoir demandé la communion du calice "miraculeux". Nous rebroussons chemin.

Etonné de notre retour, il acquiesce sans difficulté à ma demande, alors que je m'attendais à des réticences, sachant que le patriarche ne permet pas la communion aux non-orthodoxes. A l'église, il me donna la communion, ainsi qu'à Georges, avec la cuiller, selon le rite orthodoxe. Tandis qu'il me communique, j'entends une religieuse derrière moi dire à Georges :

- Oh! Georges, tu aurais dû voir l'huile qui a coulé le jour où Myrna est venue avec le P. Dimitri Maamar. C'était mardi dernier. L'huile coulait des mains de Myrna et des icônes de la Vierge au Sanctuaire.

J'achève mon action de grâces, puis, me tournant vers la religieuse, je lui dis :

- Ma sœur, tu as dit à Georges que l'huile a coulé des mains de Myrna et des icônes de la Vierge. Toi, tu étais là quand cela s'est produit?

Elle me répond :

- Bien sûr que j'étais là! Je l'ai vu. Tu aurais dû voir de tes yeux comment l'huile coulait!

Le soir de ce samedi, je vais à Soufanieh pour la prière. Je demande à Myrna un chapelet, si elle en a un. Elle m'apporte une boîte argentée et l'ouvre : un chapelet y est placé dans une enveloppe de velours pourpre. Je préfère le laisser à un autre. Myrna insiste :

- C'est ta part!

Je l'accepte et mets la boîte sur le marbre près de la niche de l'icône. Peu avant la fin de la prière, je me retire : je dois être à l'église pour la répétition de la chorale. Je sors, oubliant la boîte.

Pendant la répétition de la chorale, à l'église, je vois le père de Myrna se tenir devant la sacristie et me faire signe. Il m'apporte la boîte oubliée. Je la prends et veux revenir vers la chorale, quand il me dit :

– *Mais, ouvre-la!*

Je l'ouvre et je suis surpris de la trouver pleine d'huile odoriférante. Ma joie est sans limites. Je présente la boîte à la chorale, leur racontant ce que le père de Myrna vient de me dire; quand ils se sont rendus compte que j'avais oublié la boîte, ils l'ont ouverte et l'ont trouvée ruisselante d'huile. Tous les membres de la chorale s'en enduisent le front. Puis, après la répétition, nombre d'entre eux m'accompagnent à Soufanieh, où nous passons un bon moment à chanter une grande partie de l'*Acathiste*.

Quant à la boîte, je la garderai bien longtemps, puis un beau jour, je l'enverrai, avec le chapelet, au Canada, à mon ami Roger Kahil, à qui j'ai promis un chapelet de "chez la Vierge".

Pour la deuxième fois, les stigmates

Jeudi saint, 19 avril, je passe la matinée avec le cameraman Nabil Choukair chez notre ami Samir Salomon, pour étudier la documentation concernant le Phénomène.

L'après-midi, à 15 heures 30, coup de téléphone m'appelant d'urgence à Soufanieh. La maison est pleine de monde. Certains pleurent, mais tous prient.

Myrna est dans sa chambre, étendue sur son lit, le sang coule de ses mains et de ses pieds. Son côté est découvert en partie, et l'on voit une blessure grande et profonde. Le P. Malouli n'est pas là.

Je cours chez les Jarallah et me mets à téléphoner aux personnes et institutions qu'il me semble nécessaire de prévenir. Entre autres, le patriarcat syriaque-catholique. Je n'y trouve pas Mgr Mounayer. A Notre-Dame de Fatima, je trouve le P. Jarjour, syriaque-catholique, et lui dis :

– *Père, veuillez dire à Mgr Mounayer que les stigmates ont réapparu sur Myrna.*

Le P. Malouli arrive et j'apprends qu'il a été au patriarcat grec-catholique prévenir Mgr François Abou-Mokh, mais il ne l'a pas trouvé.

La blessure du côté mesure 10 centimètres. Nicolas me dit que l'un des médecins, voyant la blessure si profonde, lui a déclaré qu'il faut faire des points de suture.

Réponse de Nicolas :

– *Docteur, cette blessure, Celui qui l'a ouverte la fermera!*

Ce jour, affluence nombreuse : aussi bien laïcs que prêtres et religieuses. A voir Nicolas, on le croirait dans un autre monde.

Nous allons mander le docteur Jean Siage, ainsi que le docteur Margi : ils sont en dehors de Damas. Le docteur Massamiri s'empresse de répondre. Le docteur Mounayer promet de venir le soir, ce qu'il fait vers 20 heures.

Mgr Mounayer, lui, arrive vers 20 heures 30, accompagné des PP. Killizli, Antoine Ain et Élias Jarjour.

De retour à mon église, Notre-Dame de Damas, pour la cérémonie du Lavement des pieds et de la Crucifixion, qui se célèbre à 18 heures, je vois Mgr François Abou-Mokh, et je lui dis le fait des stigmates, en le priant de passer à Soufanieh. Il ne donnera pas suite à ma demande.

Le soir, vers 22 heures, je reviens prier à Soufanieh. La maison est toujours pleine de gens en prière.

Après la prière, je demande à voir les blessures des mains et des pieds de Myrna : il n'y a plus rien, sauf une espèce de piqûre pas plus grosse qu'une tête d'épingle. Quant à la blessure du côté, le P. Malouli et Nicolas m'affirment qu'il n'en reste qu'une trace semblable à un cheveu collé à la peau.

Extase du Vendredi saint, 20 avril 1984

L'après-midi de ce jour, Salim Mohsen me demande par téléphone de venir à Soufanieh sans tarder. Il est environ 15 heures 30. J'y accours.

En dépit de la grande affluence de gens, un silence impressionnant règne. Tous, dans le patio comme dans la chambre, prient. Myrna est en extase, "dans un autre monde".

Les mêmes visages entourent le lit, visages des parents et des voisins. Il y a aussi de nouveaux visages, figés par l'étonnement.

Myrna a l'immobilité d'un cadavre. Mais sa figure paraît illuminée, comme enflée, tandis que l'huile en suinte, de même que de son cou et de ses mains.

Je prie en silence, près d'une heure, au milieu de la foule, puis reviens à "mon" église, pour l'Office des Funérailles¹.

A 17 heures 45, je dispose à leur place les membres de la chorale, quand la jeune Salwa Naassan, choriste amie de Myrna, vient à moi et me dit en souriant :

- Père, Myrna et Nicolas sont à l'église.

Je regarde dans la direction indiquée par Salwa et je vois Myrna et Nicolas debout près de la porte de la sacristie, en compagnie du P. Malouli. Leur tenue est ordinaire et ne laisse rien deviner de ce qui est arrivé à Myrna peu avant.

Quand nous avons terminé l'Office des Funérailles, suivi de la grande procession dans les avenues avoisinantes, je vais à "la maison de la Vierge", avec une partie de la chorale. Nous y célébrons à nouveau le même Office. Avant de retourner à l'église, j'interroge Myrna sur ce qu'elle a pu voir durant l'extase :

1. L'Office des Funérailles est célébré le Vendredi saint dans toutes les églises byzantines. Il symbolise la mise au tombeau du Seigneur, mais dans une ambiance grandiose de Foi et d'Espérance.

– *Je n'ai rien vu, répond-elle, sinon une montagne élevée, sur laquelle tombait une Lumière du Ciel. J'ai essayé deux fois d'escalader la montagne, mais sans y réussir.*

Elle assure n'avoir entendu aucune voix durant cette extase. Le P. Malouli m'apprend que l'extase a duré une heure et demie.

Mon voyage en Europe et aux États-Unis en 1984

A propos de cette tournée, qui se prolonge du 29 avril au 24 juin 1984, il me suffit de signaler rapidement certains points concernant Soufanieh.

1. Toute la tournée me paraît n'être qu'une mission d'annonce de la Vierge. Les nouvelles de Soufanieh m'ont déjà précédé, et l'on sait bien que je suis impliqué dans le Phénomène. Aussi, où que je sois, l'on me pose des questions, et je me contente de témoigner de ce que j'ai vu.

2. A Paris, le premier à me demander des nouvelles est mon ami le P. Pierre Poupart, des Pères Blancs, et cela le soir même de mon arrivée. Lui-même en a parlé aux autres Pères, c'est pourquoi je remarque une grande diversité dans l'accueil que les Pères réservent à ce Phénomène. Cela va de l'accueil favorable du P. Poupart à la politesse d'une écoute silencieuse, jusqu'à l'agressivité moqueuse. Mais, encore une fois, je me rends compte que la crédibilité du Phénomène dépend en premier lieu de la crédibilité du témoin. Il reste le fait que même ceux qui refusent le Phénomène au premier abord, sont capables d'entamer là-dessus une discussion objective et calme, le moment venu. Il en est qui se font remarquer par un grand courage pour enquêter personnellement, comme c'est le cas de mon ami le P. Pierre Boz.

3. A Nantes, auprès des Sœurs ursulines qui m'ont accueilli en 1982 avec la chorale, je trouve un accueil étonnant de simplicité et de foi.

4. Dans les milieux arabes de Paris, pour la plupart universitaires et médicaux, je trouve toutes les attitudes : du refus pur et simple à l'accueil enthousiaste de qui n'attend, pourrait-on dit, qu'un signe du Ciel, en passant par le dialogue scientifique qui finit par rejeter les *a priori*.

5. A Paris, j'écris au P. René Laurentin, en accord avec le P. Malouli. Il faut le voir, pour lui demander conseil, vu l'expérience et la connaissance théologique qui le distinguent. Il s'excuse, devant partir aux États-Unis.

Quand le P. Pierre Boz accepte de venir à Damas, je pense qu'il sera l'instrument choisi pour ce travail, étant donné sa connaissance de l'Orient arabe, et de la théologie et de la liturgie orientales.

6. En Allemagne Occidentale, nous quittons à peine l'aéroport de Düsseldorf, que déjà le docteur Michel Sayegh et sa femme Nadia, qui sont venus m'accueillir, me posent la question sur Soufanieh. Le trajet de 180 km, jusqu'à Schlangen où je suis attendu par le docteur Riad Hanna et sa femme Claudia, se déroule sur Soufanieh. A peine arrivés à Schlangen, Soufanieh nous accapare de nouveau, et nous ne nous arrêtons qu'après avoir vu la vidéo-cassette que j'ai apportée avec moi. Il est une heure du matin. C'est alors que Claudia propose la lecture d'un passage de l'Évangile : on lit l'Évangile, on le médite et c'est à 1 heure 30 du matin que Michel et Nadia nous quittent. Ils ont encore 150 kms de route à faire.

7. En Allemagne Occidentale toujours, je contacte par téléphone le P. Adel Khoury, doyen de la Faculté de Théologie de Munster, je le mets au courant des principaux points concernant le phénomène. Il demande un complément d'informations.

8. Au Canada, où m'accueille mon ami Roger Kahil, les nouvelles de Soufanieh m'ont précédé. Il ne se passe pas une seule rencontre ou visite sans que Soufanieh accapare la conversation d'une façon toute naturelle, et cela d'autant plus que, conformément à mon habitude, ce n'est jamais moi qui en prends l'initiative. Je laisse les questions venir, sinon je garde le silence. Très fréquemment, ces conversations se terminent, sur la demande de quelqu'un, par une prière et des chants à la Vierge.

9. Aux États-Unis, il en est de même, surtout chez mon ami le docteur Roland Ghanem, immunologue, à New Jersey, et chez le docteur Antoine Hauranich, biologiste, à Boston. Chez ce dernier, la soirée se prolonge jusqu'à 2 heures du matin, et l'on finissons par prier et chanter à la demande d'une des personnes présentes.

Cependant, je dois m'arrêter à propos de ce long voyage sur trois faits significatifs :

1° A Detroit :

J'ai été chez mon cousin Antoine Cueter. Un grand nombre de parents et d'amis sont venus me "saluer". Étaient présents aussi feu Mgr Élias Cueter et le curé, le P. Georges Riachi.

On m'a questionné sur Soufanieh. J'ai raconté en témoin. Quand j'ai parlé de la manifestation de l'huile sur des centaines d'images, tout à coup ma voisine, Violette, femme de Louis Chalhoub, s'est levée et a dit subitement :

– *Moi aussi, je vais parler, du moment que le Père raconte cela!*

Surprise générale. Je lui ai demandé de parler. Elle a dit alors :

– *Il m'est arrivé une chose que, jusqu'à présent, je n'ai pas osé dire, mais maintenant je vais en parler.*

Puis, se tournant vers sa sœur Marie, femme de Mitri Kanakri, elle lui a dit :

– *Te souviens-tu, Marie, de la lettre que tu m'as envoyée, il y a six mois? Eh bien, quand je l'ai ouverte, j'y trouvai deux images de la Vierge plaquées face à face mais pleines d'huile, tandis que la lettre où tu me parlais de la Vierge de Soufanieh était toute sèche. J'étais stupéfaite, mais je n'osai rien dire à personne, de peur qu'on se moque de moi. Mais maintenant que le P. Élias parle, pourquoi ne parlerais-je?*

Beau et éloquent témoignage!

Deux jours après, Violette nous a invités à dîner, et ce fut pour moi l'occasion de la faire parler devant de nouveaux auditeurs, ce qu'elle fit sans hésitation.

2° A Boston :

J'ai rencontré Mgr Joseph Tawil à Boston, lieu de son siège épiscopal. Je l'avais mis au courant depuis le début du Phénomène de Soufanieh. Il est d'une souplesse théologique étonnante et a accueilli Soufanieh très favorablement. Il est très heureux, surtout de la permanence de la prière et de sa gratuité, les considérant comme deux conditions essentielles à l'authenticité du Phénomène. L'attitude générale de la hiérarchie ne l'étonne pas du tout; bien au contraire, il la considère comme nécessaire au Phénomène.

3° A New York :

Je me suis trouvé avec Roland Ghanem à table, chez notre ami Georges Barsa. Bien sûr, il a été question de Soufanieh. Écoute et étonnement. Tout à coup, Georges m'a demandé :

– *Père, comment s'appelle le mari de Myrna?*

– *Nicolas Nazzour, lui dis-je.*

Georges bondit alors – je ne puis dire moins – de son siège, comme mordu par une vipère, et cria :

– Impossible, impossible! Personne ne connaît Nicolas comme moi. Nous sommes du même quartier et du même âge, et c'est ensemble que nous organisons nos soirées d'orgie. C'est impossible!

J'ai répondu :

– Pourquoi donc? Tu oublies, Georges, que, très souvent, le Seigneur se choisit des personnes plongées dans la boue, pour faire éclater en elles sa gloire!

43

**Lettre du P. Malouli
à propos de l'extase du 31 mai 1984**

Je me trouve à Paris, lorsque je reçois une lettre du P. Malouli, datée du 6 juin 1984, et écrite en français :

Cher Père,

Votre lettre datée du 13 mai m'a été remise le mardi 5 juin vers 20 heures. Je me dépêche de vous annoncer une bonne nouvelle. Le jeudi de l'Ascension dans l'après-midi, Myrna a eu deux extases successives.

Déjà, dès le début de la semaine, elle était "énervée", à certains moments elle avait envie de déchirer ses vêtements. Elle m'a dit : «Je sens qu'il va se passer quelque chose.» Je lui ai répondu que, personnellement, je m'attendais à quelque chose entre l'Ascension et la Pentecôte.

Le jeudi de l'Ascension, vers 15 heures 30, nous causions ensemble avec Marie-Rose, Leila, tante Alice Mayada Kozali, dans le patio. A un moment donné, Myrna me dit : «Ah, que j'ai envie de voir Jésus!» Je lui réponds : «Vous le verrez, mais il faut y mettre le prix.» – «Comment cela?» me dit-elle. «Je n'en sais rien», lui dis-je, mais il faut payer le prix.

Vers 15 heures 45, je quitte la compagnie pour aller réciter mon chapelet.

A 16 heures, Myrna entre dans sa chambre, s'étend sur son lit et commence à transpirer de l'huile : figure, mains, plus les yeux d'où, pour la première fois, l'huile coule en abondance, occasionnant des douleurs atroces à Myrna. On doit lui tenir fermement les mains pour l'empêcher de s'arracher les yeux, tant la douleur était aiguë et cela jusqu'à environ 16 heures 11. On lui essuie les yeux, la figure, le cou, avec du coton hydrophile, du kleenex.

A 16 heures 18, je l'appelle à trois reprises. Elle était déjà en état d'extase.

A 16 heures 42, ses lèvres tremblent, surtout la mâchoire inférieure.

A 16 heures 45, elle dit : «Je l'ai vu». Elle sourit.

A 16 heures 48, elle entre de nouveau en extase.

A 16 heures 58, elle ouvre les yeux, elle commence à parler. Je lui demande si elle veut boire. Elle répond : «Non».

A 17 heures, elle dicte ce qu'elle a entendu.

Au cours des deux extases, le corps de Myrna a gardé sa chaleur habituelle (sauf ses pieds qui étaient plutôt frais), sa souplesse. Le pouls était normal.

Cependant elle n'entendait rien et ne sentait rien. A deux reprises, je lui ai pincé fortement, la première fois l'auriculaire droit, la deuxième fois le pouce gauche. Elle n'a eu aucune réaction. Son père lui a chatouillé la plante des pieds, sans provoquer de réaction.

Je l'ai appelée trois fois : elle n'a pas réagi non plus, parce qu'elle n'avait rien entendu. Quand elle avait les yeux mi-clos, elle louchait. Le lendemain, 1^{er} juin, elle souffrait encore des yeux.

Le samedi, elle a voyagé avec son mari à Lattaquié.

Vous trouverez sur la deuxième feuille le texte des paroles que le Christ lui a adressées.

La première extase a été la suite de celle du Vendredi saint : haute et belle montagne fortement éclairée d'en haut. Les paroles du Christ lui furent communiquées durant la deuxième extase. Elle l'a vu dans l'attitude du Christ de l'Ascension des icônes byzantines.

Le mois de juin est consacré au Sacré-Cœur, nous y récitons l'Office "ô doux Jésus" avec les antiennes des Louanges de la Vierge.

Votre dévoué Joseph Malouli

Cette lettre est accompagnée de deux feuilles écrites en arabe, contenant le message communiqué par Jésus à Myrna, lors de cette extase du 31 mai 1984. En voici la traduction intégrale, faite par le P. Malouli, Antoine Makdissi et moi-même :

«Ma fille,

Je suis le Commencement et la Fin.

Je suis la Vérité, la Liberté et la Paix.

Ma Paix, je vous [la] donne.

Que ta paix ne repose pas sur la langue des gens,
que ce soit en bien ou en mal,

Et pense du mal de toi-même.

Celui qui ne cherche pas l'approbation des gens et ne craint pas leur désapprobation, jouit de la paix véritable, et cela se réalise en moi.

Vis ta vie, douce et indépendante.

Que les fatigues entreprises pour moi, ne te brisent pas.

Réjouis-toi plutôt.

Je suis capable de te récompenser.

Tes fatigues ne se prolongeront pas,

et tes douleurs ne dureront pas.

Prie avec adoration,

car la Vie éternelle mérite ces souffrances.

Prie pour que s'accomplisse en toi la Volonté de Dieu et dis :

"Bien-aimé Jésus,

accorde-moi de me reposer en Toi,

par-dessus toute chose,

par-dessus toute créature,

par-dessus tous tes anges,

par-dessus tout éloge,

par-dessus toute joie et exultation,

par-dessus toute gloire et dignité,

par-dessus toute l'armée céleste.

Car Toi Seul es le Très-Haut.

Toi Seul es Puissant et Bon par-dessus tout.

Viens à moi et console-moi,

Et délie mes chaînes,

et accorde-moi la liberté.

Car sans Toi, ma joie est incomplète.

Sans Toi, ma table est vide.

Alors je viendrai pour dire :

me voici, car tu m'as invité" .»

Cette lettre du P. Malouli, bien sûr, je la garde.

Cette prière enseignée par le Seigneur à Myrna se dit tous les jours à Soufanieh, depuis bien longtemps, au point que des milliers la connaissent maintenant par cœur et la récitent spontanément au long de la journée. Mais aussi, depuis que le célèbre chanteur libanais, Wadi Assafi, l'a mise en musique et chantée lui-même, elle connaît une très large diffusion.

Visite du P. Pierre Boz à Damas du 4 au 15 juillet 1984

Le P. Pierre Boz est un ami de longue date, puisque notre première rencontre remonte à Noël 1955, à Paris.

Au début du Phénomène, il m'a écrit et je lui ai dit ce qu'il en était, en témoin. Puis ce fut le silence.

Deux jours avant mon retour à Damas, il m'invite, le 22 juin, à déjeuner avec lui à l'archevêché. Nous passons ensemble trois bonnes heures, avant, pendant et après le repas. Durant tout ce temps, il ne me pose aucune question sur Soufanieh. J'en suis étonné et peiné. Finalement, je me lève pour prendre congé, et c'est alors qu'il me dit :

- *Eh! dis donc, tu ne m'as rien dit de Soufanieh!*
- *Je te dirai un mot seulement : viens et vois!*
- *Pourquoi pas!*

Le lendemain, il m'assure qu'il viendra le 4 juillet à Damas.

Le mercredi 4 juillet, je l'accueille à l'aéroport de Damas. J'ai prévenu Mgr François, qui le connaît bien, de son arrivée. Je tiens à ce qu'il loge au patriarcat, de peur qu'on ne dise : «Le P. Zahlaoui l'a cuisiné!»

Le soir même de son arrivée, il vient à Soufanieh. Myrna et Nicolas sont à Lattaquié, où Nicolas a commencé – enfin – son travail : le Phénomène l'a retardé, à l'égard de son projet de restaurant à Lattaquié, pendant un an. Lattaquié se trouve à 365 kms de Damas, sur le littoral.

De toute la visite du P. Pierre Boz, une seule chose m'importe : le P. Boz a pris la peine – et l'argent – de venir à Damas “voir”, et la Vierge le récompensera par deux fois :

La première : l'apparition de l'huile sur les mains de Myrna, le 10 juillet.

La deuxième : l'apparition de l'huile sur une image de Notre-Dame de Soufanieh, le soir du mercredi 11 juillet.

Voici le déroulement des faits : au patriarcat grec-catholique, où le P. Boz est accueilli, il entend bien sûr tous les échos possibles sur Soufanieh. Il est parfaitement libre de son mouvement. Il connaît tous les prêtres du patriarcat et connaît suffisamment bien l'arabe et la ville de Damas, pour se permettre toute liberté d'aller et de venir.

Le P. Boz vient tous les jours à Soufanieh, bien avant la prière, et y reste bien après. Il converse avec qui il veut. Dès le premier soir, il manifeste son impression profonde à propos de la prière, chaleureuse et simple. Mais il ne cache pas que ce qu'on lui raconte est difficilement acceptable pour son intelligence d'Occidental, bien qu'il ne mette pas en doute la sincérité des témoins.

Dès son arrivée, il exprime son désir de faire la connaissance de Myrna et de Nicolas.

J'ai donc demandé à Nicolas par téléphone s'il voulait bien nous envoyer Myrna. Elle vient sans hésiter, le lundi soir, 9 juillet.

Le mardi matin, un ami, Adib Mousleh, a proposé au P. Boz de passer la journée en notre compagnie à Bloudane, villégiature à 50 km de Damas. Je prévient le P. Boz de la présence de Myrna : il veut la voir. Myrna est comme d'habitude aussi simple que gaie. Au bout d'une heure d'échange, le P. Boz demande un moment de prière avec Myrna. Nous entrons tous dans la chambre où se trouvait, à l'origine, l'image miraculeuse. Au bout d'un moment, tout le monde sort, mais je m'attarde dans la chambre à prier, puis je sors à mon tour et je vois le P. Boz penché sur les mains de Myrna, les essuyant avec respect, tandis que Myrna est assise et a ouvert les deux mains et les paumes des mains. Je regarde attentivement le P. Boz et lui dis :

- *Alors, Père?*

Il ne répond pas, mais se contente de faire un mouvement des lèvres et des yeux exprimant rien moins que l'étonnement. Puis il enroule le coton dans un morceau de plastique et sort sans rien dire, après s'être incliné.

En voiture, je lui dis :

- *Mais, Père, qu'est-ce qui s'est passé?*

- *C'est étonnant. Je priais, puis je voulus sortir, quand Myrna me tendit les deux mains et serra ma main. Je sentis alors quelque chose de gluant remplir ma main, et en sortant de la chambre, je me rendis compte que c'était de l'huile. J'aurais voulu lui baiser les mains, mais j'ai eu honte.*

Mercredi soir, à 21 heures, je passe à Soufanieh et trouve Awad, frère aîné de Nicolas, qui me dit aussitôt :

- *Père, tu aurais dû être ici pour entendre le P. Boz crier, en voyant l'huile couler sur l'Image : «Cela vient de mon Dieu!»*

Awad me raconte que l'huile a coulé de la bouche de la Vierge, tandis que le P. Boz priait avec Myrna et un grand nombre de personnes. J'exulte de joie. Je prie un moment pour remercier le Seigneur et la Vierge. Mais aussi, je suis on ne peut plus triste : voici un prêtre venu de France, et voici des dizaines de prêtres à Damas même qui refusent catégoriquement le Phénomène et s'interdisent de venir à Soufanieh!

Le lendemain, je dois aller avec le P. Boz en Alep, pour rencontrer la miraculée Alice Bénélian, et son médecin, Pierre Salam. Le P. Boz est exact au rendez-vous. Je lui demande s'il a passé une bonne nuit, faisant semblant d'ignorer ce qui s'est passé la veille.

– *Pas du tout*, dit-il.

Je lui demande :

– *C'est la chaleur ou les moustiques?*

Bien sûr, il nie l'un et l'autre, et me raconte, tout ému, ce qui lui est arrivé. Il me dit entre autres qu'il a demandé une image après la prière. Quelqu'un a sorti une image de sa poche, toute sèche, bien sûr, puis il a demandé à Myrna de prier avec lui dans la chambre, et tout le monde entra avec eux. Myrna tenait l'image et elle avait les deux mains levées à la hauteur du visage. Le P. Boz se tenait à côté d'elle et ne cessait de dire en son cœur : «*Seigneur, je ne veux pas de miracle*», quand, tout à coup, l'huile se mit à couler de la bouche même de la Vierge que tenait Myrna. Il en fut si ému qu'il se mit à dire en arabe maghrébin : «*Cela vient de mon Dieu!*» (autrement dit : c'est l'œuvre de mon Dieu). Aussitôt, le P. Malouli lui a dit :

– *Père Boz, comme l'huile a coulé de la bouche de la Vierge, il faut que la vérité coule de ta bouche quand tu rentreras à Paris.*

Le P. Boz emporta au patriarcat l'image encadrée – car les Nazzour lui avaient acheté aussitôt un cadre pour l'image – et il passa la nuit avec l'impression d'avoir la Vierge à côté de lui, voire qu'elle allait lui apparaître d'un moment à l'autre.

Je pose au P. Boz la question de savoir pourquoi il a dit :

– *Seigneur, je ne veux pas de miracle!*

Il me répond :

– *Parce que moi, Occidental, je n'arrivais plus à supporter cette atmosphère.*

En Alep, nous allons directement chez le docteur Pierre Salam, sans rendez-vous. L'échange entre eux deux se poursuit pas moins d'une heure et demie. Tout y passe : religion, sciences, philosophie, sociologie, etc. Pour le docteur Salam, la guérison de Mme Bénélian ne tient

pas du miracle, mais du grand miracle! En sortant, le P. Boz ne me cache pas l'impression profonde que cette rencontre lui laisse.

C'est ensuite une visite, sans rendez-vous non plus, à Mme Bénélian. Accueil chaleureux. Son arabe "cloche", mais elle se fait bien comprendre, et je me charge de la traduction. Depuis sa guérison, Mme Bénélian, bien qu'arménienne-orthodoxe et ne connaissant pas le chapelet avant Soufanieh, s'est habituée avec sa famille et une famille voisine, à prier le chapelet tous les matins avant le départ des hommes au travail, suivi d'une lecture de l'Évangile.

Le lendemain matin, jeudi, nous allons à Lattaquié voir Nicolas, car le P. Boz tient à faire sa connaissance. Or, Nicolas vient de passer une nuit blanche à cause de son travail, et il est en outre allé nous attendre à la gare, mais le train ayant un retard d'une heure et demie, il est rentré chez lui. Moi-même, j'ai dit au P. Boz ce qu'était Nicolas avant le Phénomène, tel qu'il s'est lui-même décrit à moi, car je ne le connaissais pas avant. Nicolas était très, très loin de tout ce qui s'appelle vie religieuse ou église, au point d'avoir voulu se marier "chrétiennement, mais à la maison et sans prêtre".

De cette rencontre avec le P. Boz, je retiens ce mot de Nicolas en réponse à une question :

– *Avant ce Phénomène, je mourais de peur rien qu'à l'évocation de la mort, car j'étais persuadé que la mort signifiait la fin de tout... Mais maintenant, la mort c'est le commencement de tout! Il m'arrive même de la souhaiter pour voir la vérité totale, dont le Phénomène m'a permis de voir une minime partie!*

Le 15 juillet, le P. Boz rentre à Paris.

Un mois après, le P. Pierre Khodari, du clergé de Damas, me remet une cassette du P. Boz, intitulée "*Retour de Damas, le 30 juillet 1984*". Il s'agit d'une causerie, donnée sur *Radio Notre-Dame*, à Paris, composée de trois parties, la dernière étant consacrée à Soufanieh. Deux choses retiennent mon attention dans cette cassette :

La première : l'aveu du P. Boz, à propos de l'huile qui coula de l'Image au moment où il a dit : «*Seigneur, je ne veux pas de miracle!*» Il y reconnaît qu'en tant qu'Occidental, il a résisté à l'atmosphère de Soufanieh, et qu'il a éprouvé une tension intérieure énorme et pénible qu'il doit avouer à ses auditeurs.

La deuxième : la manière dont il termine sa causerie : «*Je dois dire que j'avais été appelé à Damas pour cela. Je suis revenu de Damas et je reste profondément bouleversé par ce qui se passe dans ce pays. Je ne*

veux pas avancer le jugement de l'Église. Mais en tout cas, je reste bouleversé et je crois que je prie mieux le Seigneur qu'avant.»

Cette cassette, je l'ai toujours, et même j'en ai fait faire au moins une cinquantaine de copies que j'ai envoyées à de nombreuses personnes un peu partout dans le monde, dont des évêques et des théologiens.

J'ajoute que l'un d'entre eux – Mgr Georges Hafoury, évêque syriaque-catholique de la ville de Hassaké, au nord-est de la Syrie – s'en servira pour son article sur Soufanieh, publié dans la revue *Stella Maris* d'octobre 1986. Ce sera d'ailleurs le premier évêque à oser publier quelque chose sur Soufanieh, dans une revue non arabe.

Notre-Dame de Soufanieh, Alexis Carrel et Marie de Jésus-Crucifié

Quel rapport entre ces trois noms?

Devant l'acharnement des critiques, surtout *a priori*, j'estime avec mon ami Adib Mousleh qu'il faut répondre, mais indirectement. Nous pensons au livre d'Alexis Carrel : *Le voyage de Lourdes*, où il raconte la première étincelle de sa conversion. Or, Alexis Carrel est renommé dans les milieux culturels, croyants ou incroyants. Surtout son livre *L'homme cet inconnu* est célèbre.

D'autre part, Adib Mousleh est réputé dans les milieux chrétiens pour sa belle plume et ses contributions remarquées à la revue *Al-Massara*¹.

Ensemble, nous convenons de traduire *Le voyage de Lourdes* et des extraits de Carrel, dont, surtout, son article sur la "Prière".

Le manuscrit ne rencontrera aucun obstacle au ministère de l'Information – dont dépendent toutes sortes de publications. Le livre sera imprimé à Damas, aux frais d'Adib lui-même, et sa distribution en Syrie et au-delà sera presque entièrement gratuite. Et c'est ensemble que nous nous mettrons tous deux à le distribuer aux institutions hospitalières et religieuses, et même culturelles. La quantité restante me sera confiée par Adib pour être distribuée en vue d'une large diffusion, Adib ne cessant de dire :

– *L'important, c'est que les gens sachent ce que peut le Seigneur à travers ce petit livre.»*

Son titre? «*Sur les chemins de la vie avec Alexis Carrel.*»

Sur ces entrefaites, Rome béatifie la carmélite palestinienne, Sœur Marie de Jésus-Crucifié. Sa vie nous sollicite profondément.

Adib s'y attelle et il pense qu'un livre bien documenté peut servir aussi bien aux chrétiens qu'à Myrna dont la vie devient un objet

1. Revue chrétienne mensuelle, paraissant au Liban.

d'étonnement continuel pour elle-même et pour tous ceux qui suivent le Phénomène de Soufanieh.

La nonciature à Damas procurera à M. Mousleh tous les documents utilisés lors du procès de canonisation.

D'autres livres parus sur cette "petite Arabe" fourniront à M. Mousleh la matière nécessaire pour écrire un livre étonnant qui finira par paraître au début de 1991, sous le titre : *Marie de Jésus crucifié, la religieuse arabe*.

Notre premier but est d'aider Myrna à connaître ce qui, dans la vie de certains "élus", peut l'aider à comprendre ce qui lui arrive et à y correspondre.

Notre deuxième but est de faire connaître au plus grand nombre ce qui est "habituel" en matière de phénomènes extraordinaires, dans la vie de certains "élus", pour que ce grand nombre cesse d'être ennemi de ce qu'il ignore.

46

Extase du 7 septembre 1984

L'extase qui a lieu ce vendredi présente un caractère nouveau : pour la première fois, la Vierge confie un secret à Myrna.

Le docteur Samia Barsa, immunologue, y assiste. Le pouls de Myrna : 75 à la minute. Samia passe une clef sur la plante de ses pieds : aucune réaction.

Quand Myrna reprend conscience, il y a là une femme aveugle, musulmane, du nom de Hayfa', qui prie d'une façon qui arrache des larmes aux personnes présentes. Myrna est aussi tellement émue qu'elle en oublie une partie du message qui lui a été confié durant l'extase.

A ce moment, les seuls prêtres présents sont le P. Malouli et moi-même. Une fois seuls dans la chambre avec Myrna, nous apprenons que la Vierge lui a confié un secret en lui disant : *«Tu le garderas jusqu'à l'heure de ta mort.»*

Du reste du message, elle ne se souvient que de ces mots : *«Vis ta vie, mais la vie ne t'empêche pas de poursuivre la prière.»*

Avec le P. Malouli, je lui dis de prier la Vierge de l'aider à se rappeler la partie oubliée du message. Nous lui demandons aussi si le secret était de nature heureuse ou pénible. Elle répond :

- Heureuse!

Le lendemain et les jours suivants, Myrna ne se rappellera toujours pas le reste du message.

Le nonce apostolique, Mgr Nicolas Rotunno, rencontre Myrna

Le nonce apostolique a été mis au courant, mais il ne se manifeste pas.

Le mardi 18 juillet 1984, je reçois des mains du supérieur des Pères lazaristes, Pierre Farah, un mot ainsi libellé : «*Voir le P. Zahlaoui. Le nonce serait content d'avoir un rapport détaillé, avec dates, noms, etc., de la question de la Vierge avant samedi ou samedi matin.*»

Comme je suis au camp avec les enfants de la chorale, je ne peux écrire ce rapport que dans la nuit du samedi 21 juillet, et je le remets moi-même au nonce sans avoir même eu le temps de relire le texte pour corriger les fautes de frappe. Personne ne connaît cette double démarche. J'y ajoute une lettre personnelle, où je dis ma totale soumission à l'Église.

Le nonce continue de suivre le Phénomène avec une discrétion totale et un respect manifeste pour les autorités ecclésiastiques locales.

Enfin, il demande à voir Myrna.

Cette rencontre a lieu le dimanche 4 novembre 1984, le soir, chez les Petites Sœurs de Foucauld. Sont présents : le nonce, Sœur Pia, Myrna et son amie Salwa.

Ce qui se passe alors est relaté dans le rapport de Sœur Pia. Salwa et Myrna aussi le rapportent dans leurs Mémoires. Et le nonce lui-même me le confirme le soir du 5 décembre 1984 :

Après un moment d'échange, le nonce exprima le désir de prier avec Myrna. Sœur Pia retira une image de la Vierge de son livre de prière et la remit à Myrna en présence du nonce. Myrna la prit et la prière commença.

Quelques secondes après, l'huile apparut sur l'image que tenait Myrna. Le nonce lui prit l'image, tout ému, et sortit en disant :

– *C'est un signe du ciel!*

Or, la veille de la fête du nonce, le soir du 5 décembre, je vais à la nonciature lui présenter mes vœux. Je rencontre chez lui l'évêque grec-catholique du Hauran, Mgr Boulos Bourkhoche, en compagnie de son vicaire, le P. Mouwaffak Al-Id. J'apporte au nonce, comme cadeau, une image agrandie de Notre-Dame de Soufanieh, dans un cadre en mosaïque. Quand le nonce la voit, il me dit tout ému :

– *Viens, Père Élias!*

Et il me précède. Il me conduit à sa chambre à coucher et là, il me montre la petite image tout imprégnée d'huile, entourée de pastique, qu'il a emportée quand il était avec Myrna chez les Petites Sœurs de Foucauld. Elle est placée sur sa table de nuit. Il me dit :

– *C'est l'image d'où l'huile a coulé chez les Petites Sœurs.*

La grande et étrange extase du 26 novembre 1984

Ce qui arrive cette nuit-là est précédé d'un fait qu'il faut mentionner. L'une des amies de Myrna, Mlle Hana' Janane, musulmane, en dira un aspect dans un témoignage écrit, fait sur ma demande expresse, et que je garde précieusement. En voici une partie :

«A travers mes multiples visites à Myrna et la connaissance que j'avais d'elle, naquit entre nous une amitié qui me permettait de savoir si quelque chose la préoccupait ou non.

Le mercredi 10 novembre 1984, j'étais chez elle, et je remarquai sur son visage une tristesse et une mélancolie manifestes. J'essayai de savoir ce qui l'inquiétait. Nous nous retirâmes dans sa chambre. La conversation se déroula, quelque peu vague au début, sur ses parents, son mari, ses amis... Elle me laissa pressentir que quelque chose se passerait, quelque chose qu'elle ne pouvait ni assurer, ni nier, et qui aura une forte influence sur son entourage.

J'essayai de comprendre davantage, car j'avais entendu qu'elle avait depuis peu vu la Sainte Vierge et que Celle-ci lui avait confié un secret. J'en étais d'autant plus curieuse, et je la cernais par des questions plus précises. Et j'ai pu savoir, durant la conversation, que la Vierge allait lui prendre les yeux pour lui permettre de voir quelque chose de plus grand et de plus admirable.

Naturellement, à mon tour, je lui dis que la Vierge n'est qu'une Mère, et la Mère de tous, et que je jugeais impossible qu'elle puisse lui causer à elle ou à son entourage du tort.

Je lui dis aussi : "Ces paroles sont peut-être le symbole de quelque chose que nous ne pouvons pas comprendre pour le moment."

Après cela, Myrna me demanda d'être avec ses parents le 27 novembre, et elle me dit que je pourrai atténuer un peu leur réaction si quelque chose se produisait... Je le lui promis.»

L'inquiétude de Hana' n'en est pas pour autant diminuée. Elle essaie donc, de façon très indirecte, d'en parler à son amie Nadia Choukair, et sans l'avoir voulu, elle se trouve en train de lui dévoiler le secret. A son tour, celle-ci ne peut garder le secret et s'en ouvre à Mlle Salwa Naassan, amie intime de Myrna, tout en lui recommandant le silence complet. Mais l'inquiétude de Salwa ne fait que croître, et la voici qui m'en parle, tout en me priant de ne rien montrer à Myrna, de peur qu'elle ne perde confiance dans ses amies.

Je vais donc à Soufanieh et essaie indirectement de faire parler Myrna, à partir de la pâleur et de l'inquiétude que je décèle sur son visage. Je n'y réussis pas.

Samedi matin, 24 novembre, je vais de nouveau à Soufanieh, en compagnie du P. Alam Alam, curé de Maarra (à 30 kms de Damas). Nous prions ensemble devant l'icône miraculeuse.

Puis, nous entrons au salon où se trouve toute la famille en train de regarder le film "Marcellino, pain et vin". Il est environ 9 heures.

Après un moment passé avec la famille, nous exprimons le souhait de prier avec Myrna devant l'icône. Mais, comme d'habitude, tous viennent prier.

Le P. Alam parti, je reste seul à bavarder avec Myrna. Peu à peu, elle se laisse aller à la confidence et me dit ce qu'il en est de «cette voix qu'elle a entendue». Je lui dis que c'est, peut-être, une tentation du diable pour l'éloigner de la prière. Elle me répond, textuellement :

- Si le démon croit par ce moyen m'éloigner de la prière, eh bien, il se trompe drôlement : je n'ai jamais autant prié que ces temps-ci!

- Tu as peur?

Elle me répond très calmement :

- Pas du tout. Je m'en remets totalement au Seigneur et à la Vierge. Mais je suis inquiète pour Nicolas, ses parents et les miens. Comment vont-ils accueillir le fait si jamais je perds la vue? Je prie pour que le Seigneur leur donne la force.

Le dimanche soir, j'annonce à la messe paroissiale que deux temps de prière seront organisés le lendemain à Soufanieh, à l'occasion du deuxième anniversaire du Phénomène, à 18 heures avec les enfants de la chorale, et à 22 heures avec les grands.

Lundi 26, je me présente à Soufanieh à 9 heures du matin. Myrna est dans le patio. Elle est toute pâle. Je lui dis :

- Fatiguée?

- Non!

- Tu as peur?

- *Pas du tout!*
- *Mais tu es drôlement pâle!*
- *J'ai veillé toute la nuit en prière, en prévision du soir. Je m'inquiète pour Nicolas, mes parents et les siens.*

Nous prions alors seuls, et déjà les visiteurs commencent à affluer.

Le soir, à 18 heures, nous célébrons l'*Acathiste* avec une bonne partie des enfants de la chorale. Parmi les personnes présentes, on remarque surtout le diacre et avocat orthodoxe Spiridon Jabbour, le P. Malouli, le chanteur libanais Tony Hanna, le docteur Jamil Marji – à qui j'ai personnellement demandé de venir – et les docteurs : Georges Arbache, urologue, Maha Maarri, généraliste, Élie Barsa, dentiste, et sa femme Najat Zahlaoui, généraliste. Une foule immense se presse dans une atmosphère de prière et de calme étonnants, alors que la prière ne s'est pas interrompue de toute la journée, tant il y a eu de visiteurs.

A 22 heures 40, exactement, Myrna se retire du milieu de la foule. Quelques minutes après, on m'appelle dans la chambre. Là, je trouve Myrna en état d'extase. Dans la pièce se trouvent le P. Malouli, le diacre Spiridon et quelques personnes de son entourage et de sa parenté. Je me mets d'accord avec le P. Malouli, contrairement à l'avis de Nicolas, pour laisser entrer les gens dans la chambre qui se remplit aussitôt de gens en prière. L'huile inonde littéralement le visage et les mains de Myrna, tandis que Nabil, le cameraman fait son travail habituel.

Peu après, je ressors avec Tony Hanna dans le patio et nous poursuivons la prière de l'*Acathiste* avec la foule, qui ne manque pas, une fois l'*Hymne Acathiste* terminée, de continuer à prier et à chanter suivant l'inspiration du moment.

A 23 heures 20 précises, on me rappelle dans la chambre. Myrna remue la tête lentement, tantôt à droite, tantôt à gauche, ouvrant et fermant les yeux, mais d'une façon toute différente des fois précédentes : elle a placé ses deux mains sous ses yeux pour les dilater; elle les a tout grand ouverts, tandis qu'elle les tourne dans toutes les directions : plafond, murs, sans être le moins du monde gênée par le projecteur puissant de la caméra.

Tout le monde suit ce spectacle avec surprise et dans le plus grand silence. Seul, le diacre orthodoxe Spiridon chante l'hymne propre à la fête de la Transfiguration, se prosternant continuellement jusqu'à terre et ne prêtant aucune attention à ce qui se passe autour de lui. On le dirait devant le grand autel, à l'église, en pleine cérémonie liturgique.

Tout à coup, Myrna place ses deux mains sur sa bouche et crie en éclatant en sanglots :

- *C'est trop, Seigneur!*

Cette séquence même, Habil ne peut la prendre, tant il est ému par le spectacle de Myrna. Il a prié son assistant, Tony Youwakim, de filmer à sa place.

Myrna pleure longuement, secouant la tête et plaçant les deux mains sur son visage et les remuant en signe de perplexité et de résignation.

Son amie Salwa Naassan est à côté d'elle au milieu du lit. Elle se penche vers Myrna et lui chuchote quelque chose, à quoi Myrna répond par un mot. Sur ce, Salwa se tourne vers moi et me dit d'une voix étouffée :

- *Elle ne voit pas.*

Le P. Malouli est à genoux près du lit. Je m'approche alors et m'agenouille à mon tour, de façon à être très près de Myrna. J'attends qu'elle se calme un peu et lui dis :

- *Myrna, qu'as-tu vu?*

- *Une lumière forte.*

- *Comme par le passé?*

- *Non, beaucoup plus forte.*

- *Et à l'intérieur de la lumière? lui demandai-je.*

- *Je n'ai rien vu.*

- *Absolument rien?*

- *Non, absolument rien!*

- *As-tu entendu quelque chose?*

- *Pas du tout.*

- *Qu'as-tu fait?*

- *J'ai prié. J'ai demandé pour Nicolas, mes parents et ses parents. J'ai demandé pour le P. Spiridon, le P. Malouli et pour toi-même, pour tous ceux qui ont prié dans cette maison et pour tous ceux qui y prieront. Mais avec la Vierge, on ne blague pas.*

- *Pourquoi dis-tu qu'avec la Vierge on ne blague pas?*

- *Parce que je lui ai toujours dit : je te donne mes yeux pour ceux qui ne voient pas, mon cœur pour ceux qui ont le cœur faible, et mes jambes pour ceux qui ne peuvent pas marcher. C'est vrai : on ne blague pas avec la Vierge!*

- *Depuis quand pries-tu ainsi?*

- *Depuis le début du Phénomène.*

- *Myrna, tu sais ce qu'a dit la Vierge lorsque l'ange la chargea de sa grande et lourde mission. Elle a dit : "Voici la servante du Seigneur." Et toi, tu ne peux que dire ce mot.*

- *Père, je dis ce mot, et j'y ajoute la prière que m'a apprise le P. Spiridon : "Seigneur Jésus, aie pitié de moi, pécheresse!"*

Ce dialogue se grave à l'instant dans ma mémoire, mais il se déroule comme un murmure entre Myrna et moi.

Je me relève et le rapporte au docteur Marji qui se trouve tout près de moi. Il place sa main sur sa tête et me dit :

– Père, où vivons-nous? Il faut que l'athée vienne pour entendre ces mots et voir pour qu'il croie!

A minuit moins cinq exactement, Myrna demande un peu d'eau. Puis elle dit sa volonté expresse de ne rien boire ni manger pendant trois jours, comme elle l'a annoncé quelques jours auparavant, pour célébrer le deuxième anniversaire.

A minuit, elle sort de son lit, se tient devant l'icône miraculeuse dans le patio, et nous entonnons plusieurs chants à la Vierge. On apporte ensuite un grand gâteau, offert par une dame amie, on y plante deux bougies, puis on chante à la Vierge : "Happy birthday to you". Puis Myrna et son mari Nicolas coupent le gâteau.

Myrna va se recoucher et nous continuons à prier jusqu'à 2 heures 30 du matin. Je demande alors à tout le monde de bien vouloir se retirer pour laisser aux gens de la maison la possibilité de se reposer un peu. Tout le monde se retire. Il ne reste plus que le diacre, P. Spiridon, le P. Malouli et moi-même. Tony Hanna qui a quitté la maison vers minuit et demie, pour sa soirée, revient vers 3 heures 30 du matin. Nous passons tout le reste de la nuit dans le patio, devisant ou priant.

Le diacre Spiridon est tout à fait sûr que Myrna retrouvera la vue dans trois jours, et il y voit une comparaison avec ce qui est arrivé à saint Paul. Il affirme que la lumière qu'elle a vue et voit toujours, intérieurement, est la divine lumière et c'est pourquoi il a commencé dès que Myrna a ouvert les yeux, à la fin de son extase, à chanter le chant propre à la fête de la Transfiguration.

Le P. Malouli et moi-même, nous n'osons rien affirmer.

Peu après 6 heures du matin, le P. Malouli s'en va pour célébrer la messe chez les Sœurs de l'Hôpital Français. Moi-même, je quitte la maison à 6 heures 30, avec Tony Hanna qui me dépose à l'église avec sa voiture. Quant au diacre Spiridon, il restera les trois jours à Soufanieh, sans sortir, passant son temps à prier et à méditer.

Ce jour-là, pour la première fois, je reviens deux fois à Soufanieh au cours de la journée. J'apprends que le P. Malouli a porté la sainte communion à Myrna et qu'au moment de recevoir la sainte hostie, des vagues de parfum ont rempli la chambre et la maison, au point d'étonner tous les gens présents. Myrna garde le lit, en prière ou en conversant un peu avec ses visiteurs, les reconnaissant à leur voix.

Après la prière du soir, peu après 19 heures, le P. Malouli fait venir le docteur ophtalmologiste, Élie Farah, pour un examen des yeux de Myrna. Moi-même, je demeure dans le patio.

Les voix montent de la chambre de Myrna, surtout celle du P. Malouli, d'habitude élevée. Aussi, quand le docteur Farah sort, je le suis jusqu'à la porte extérieure et essaie de comprendre ce qui s'est passé. Pour lui, il pense que Myrna est en période dépressive, ce qui peut causer cette cécité momentanée, que n'explique cependant aucune lésion des yeux. Il voudrait lui donner des calmants, mais le P. Malouli s'est énervé et a refusé tout. De même, Myrna a refusé de prendre aucun médicament. Le P. Malouli lui a affirmé que la médecine n'a rien à voir dans ce problème.

Vers 22 heures 30 de cette même nuit, arrive le prêtre orthodoxe Dimitri Maammar. Les gens prient alors dans le patio et la chambre. Il salue Myrna. Le reconnaissant à sa voix, elle lui répond sur un ton de reproche :

– Sois le bienvenu, Père, mais comme d'habitude tu arrives trop tard!

On raconte au P. Dimitri ce qui s'est passé. Il exprime son avis sur tout ce qui se passe à Soufanieh.

Je sors discrètement. Sort avec moi un ami, orthodoxe lui aussi, du nom de Saïd Khoury, ingénieur civil de 34 ans, qui suit le Phénomène depuis bien longtemps.

Le lendemain matin, 28 novembre, je porte le Saint-Sacrement à Myrna. Le P. Malouli éprouve une certaine fatigue. Le diacre Spiridon est toujours là et chante le chant propre à la Transfiguration. Nous prions tous ensemble en préparation à la communion, et je donne la communion à Myrna et aux personnes présentes qui le désirent. Chose étrange, au moment de donner la communion à Myrna, des vagues de senteurs extraordinaires emplissent la chambre et la maison, comme la veille.

Après la communion, Nicolas me dit, au salon, que la discussion avec le P. Maamar s'est poursuivie la veille au soir fort tard dans la nuit, après mon départ.

Ce mercredi 28 passe, comme la veille, en prière ininterrompue. Je laisse au P. Malouli le soin de raconter ce qui lui est arrivé quand il a présenté à Myrna le crucifix de son chapelet et la lumière qu'elle lui dit avoir vue. Il dira aussi comment Myrna a remarqué de la lumière là où le Père a accroché une image de la Vierge... et la main qui a fermé les yeux de Myrna lorsqu'elle n'arrivait pas à dormir. Elle a cru que sa mère posait sa main sur ses yeux pour l'aider à dormir.

Le jeudi 29 novembre, je porte encore la sainte communion à Myrna. Le diacre Spiridon est toujours là. Prière habituelle de préparation à la communion, puis je présente l'hostie à Myrna. Elle n'ouvre pas la bouche. J'hésite une seconde, puis je la lui présente une nouvelle fois en pressant quelque peu sur ses lèvres fermées. Elle ne l'ouvre pas non plus, mais elle demande :

– *Encore une fois?*

Ces paroles me surprennent, mais je ne dis rien. De nouveau, je presse sur ses lèvres : elle les ouvre et communique. Nous prions, chantons. Après un silence plus ou moins long, je lui dis :

– *Myrna, pourquoi as-tu dit : encore une fois?*

– *Parce que tu m'avais déjà donné la communion.*

– *Moi, je ne t'ai pas donné la communion.*

Elle rétorque :

– *Mais vous allez me rendre folle!*

– *Non, je ne t'avais pas donné à communier.*

Alors je me tais un instant et lui pose la question suivante :

– *Quelle était la forme de l'Eucharistie?*

Elle répond :

– *Blanche, ronde, et je l'ai avalée sans la mâcher. Tandis que la seconde Eucharistie, je l'ai mâchée et avalée.*

Ce jour-là aussi, pendant la communion, des vagues d'un parfum extraordinaire emplissent la chambre et la maison.

Quand le P. Malouli arrive, je lui dis ce qui m'est arrivé à la communion. Il me répond :

– *C'est une communion mystique.*

J'en avais entendu parler dans la vie de certains "élus", mais je la croyais pure exagération.

Ce jour-là aussi, je remarque une grande affluence de gens venus prier, surtout avec Myrna, mais aussi peut-être venus la voir comme une curiosité.

Vers midi, je téléphone à Soufanieh, et l'on me dit que Myrna a vomie de l'huile odoriférante. Je vais directement à Soufanieh et je vois le P. Malouli qui me raconte le fait et on me montre du coton où je vois une bonne quantité d'huile qui sent une odeur suave, la même que l'on a senti dès le premier jour du Phénomène. Je prie alors Myrna, dès qu'elle éprouvera le besoin de vomir, de prévenir pour qu'il soit possible d'en recueillir une partie que l'on fera examiner. Myrna me répond :

– *Père, à peine j'éprouve une petite nausée, que je vomis, sans avoir eu le temps de faire quoi que ce soit, et il m'en reste ensuite une sorte d'épée de feu qui me brûle du bas-ventre jusqu'au haut de la poitrine.*

– *Ça ne fait rien. Essaie de prévenir. Peut-être arrivera-t-on à en recueillir un peu.*

– *Je vais essayer.*

A 15 heures 30, je téléphone à nouveau à Soufanieh, et l'on me dit que Myrna a encore une fois vomie de l'huile, sans qu'on ait eu le temps de rien recueillir, sauf l'huile qui a sali la couverture, et que l'on a essuyée.

Le soir, peu avant le moment de la prière, je me rends à Soufanieh. A l'instant se présente à moi, en me tendant les deux mains grandes ouvertes, Mme Nizha Élias, femme de mon ami Samir Salomon, en me disant :

– *Père Élias, regarde!*

Je regarde ses mains : elles sont luisantes et comme enduites d'une crème brillante. Je lui dis :

– *Qu'est-ce que c'est, Nizha?*

Elle répond, en me tendant une fois encore ses mains :

– *Sens cette odeur!*

C'est la même odeur suave. Nizha me précise :

– *Père c'est l'huile que Myrna a vomie, je l'ai recueillie dans mes mains, parce que nous n'avons pas eu le temps d'apporter un récipient. Beaucoup en ont pris, car mes mains en étaient toutes pleines.*

Nous commençons la prière à 18 heures. La prière se poursuit bien tard, sans interruption, car au fur et à mesure que des gens s'en vont, d'autres viennent remplir le patio et enchaînent... De temps en temps, l'entre dans la chambre de Myrna et prie avec ceux qui y prient.

Vers 23 heures, le chanteur libanais Tony Hanna me dit :

– *Père, je crois qu'il faut vider un peu la chambre, car Myrna étouffe de chaleur.*

– *Tu as raison.*

J'invite les gens à sortir pour laisser Myrna un peu seule, et sors le premier avec Tony Hanna. Mais le diacre Spiridon, lui, reste dans la pièce comme perdu dans un autre monde.

Debout devant l'Image dans le patio, je m'unis à la prière commune. Au bout d'un moment, un brouhaha se fait entendre de la chambre : mélange de cris de joie, d'applaudissements et du chant liturgique de Pâques.

Nous courons vers la chambre et je vois Myrna étreindre follement sa maman, toutes deux pleurent et rient à la fois; tandis que la plupart des personnes présentes pleurent ou se retiennent avec peine de pleurer. A son poste, Nabil Choukair filme la scène. Nicolas, lui, pris d'une

grande émotion, s'est enfui de la chambre et a couru vers la rue. Le P. Malouli sort pour le ramener et le calmer, et il le conduit au salon.

Que s'est-il passé?

Il faut voir la vidéo-cassette pour s'en rendre compte. Je la vois la nuit même, à une heure du matin, chez les voisins, les Jarrallah.

Myrna avait éprouvé une nausée. Pendant qu'elle essayait de se maîtriser en attendant un récipient, elle se tordait dans son lit, les yeux fermés. Dans l'effort qu'elle fit, elle ouvrit lentement les yeux puis, les écarquillant, elle s'écria mi-étonnée mi-affirmative :

– *Maman, je te vois?!*

Elle se jeta dans les bras de sa mère et toutes deux éclatèrent en sanglots, sanglots mêlés quand même de rires. La vidéo-cassette est un témoin vraiment étonnant de ce que je dis. Pendant ce temps, le diacre Spiridon, multipliant les grandes métanies – inclination du torse jusqu'à terre – et faisant de grands signes de croix, chantait comme s'il n'était plus de ce monde. Sans faire du tout attention à ce qui se passait autour de lui, il répétait l'hymne de Pâques : «*Le Christ est ressuscité d'entre les morts, et par sa mort Il a écrasé la mort, et Il a donné la vie à ceux qui sont dans les tombeaux.*» On l'aurait cru en présence de Dieu même.

Il était 21 heures 20.

Une fois le calme revenu, je demande au diacre Spiridon de bien vouloir nous relire le chapitre 9 des *Actes des Apôtres*, maintenant que ce qu'il avait prévu s'est réalisé : trois jours, avait-il dit, et Myrna retrouvera la vue, tout à fait comme saint Paul... Myrna sort ensuite de la chambre. Et l'on chante de joie en face de l'icône miraculeuse. Puis nous entrons au salon et écoutons la lecture, faite par le diacre Spiridon, des *Actes des Apôtres*. Il introduit cette lecture par un mot sur la présence du Seigneur dans son Église. Bien sûr, Nabil Choukair est toujours là avec son inséparable caméra.

J'ajoute que M. Mounif Dabaj, notable orthodoxe, et sa femme sont là. Je leur dis ma tristesse à cause de l'absence des autorités ecclésiastiques responsables.

A minuit exactement, on présente à Myrna une petite soupe. A la voir prendre cette soupe, beaucoup remarquent que son teint, si épanoui durant les trois jours de jeûne, a retrouvé sa pâleur habituelle.

Le lendemain, je lui porte aussi la communion vers 9 heures du matin. Ensuite, elle sort au salon. Je lui demande :

– *Myrna, comment vois-tu les gens maintenant?*

– *J'ai l'impression d'avoir un écran entre moi et le monde.*

– *Qu'est-ce qui est plus beau : ce que tu vois maintenant ou ce que voyais avant?*

Elle sourit et me dit :

– *Bien sûr, je suis contente de voir de nouveau. Mais il n'y a aucune commune mesure entre ce que je vois et la lumière que je voyais avant.*

Elle parlera longtemps de cet écran et qui ne disparaîtra pas moins de deux semaines après son extase.

Une chose doit être signalée à propos de ces trois jours de "déviation" de la vue – comme s'est plu à l'appeler le P. Malouli. Myrna n'a quitté son lit qu'une seule fois, pour aller aux toilettes, et ce fut le mardi matin, aidée par sa mère.

En outre, le docteur Margi l'examina pour voir si elle souffrait de déshydratation : pas le moindre indice.

Quant à ses parents et aux parents de Nicolas, ils ont passé ces trois jours en prière, habités par la paix qui s'empare de quiconque s'en remet à Dieu pour de bon.

Un poète et un chantre pour la Vierge

La prière à Soufanieh est toujours accompagnée de chants. D'ailleurs, les hymnes sont très nombreux dans les liturgies orientales, aussi bien orthodoxes que catholiques. Nombreux et beaux. Mais l'hymne à la Vierge par excellence, c'est l'*Acatliste* – c'est-à-dire celle qu'on célèbre debout – qui se chante les cinq premiers vendredis du Carême.

Cependant, la prière à Soufanieh est simple et spontanée, elle donne la possibilité à qui le désire d'offrir ce qu'il lui plaît à la Vierge.

L'un de ces volontaires a été le frère aîné de Nicolas. Il s'appelle Awad. Il était quasiment analphabète et simple manœuvre dans une entreprise d'ascenseurs. Marié et père de trois petits enfants, dont l'aîné avait 7 ans au début du Phénomène, Awad, lui, en avait 45.

Un jour, il nous surprit par un chant inspiré de la première apparition de la Vierge et de son premier message. Le chant a été adopté d'emblée sans qu'on sache qui l'avait composé, et lentement, il est devenu un peu comme l'hymne de Soufanieh, qui se chante régulièrement depuis des années, à la fin de chaque prière. Des dizaines de milliers de personnes désormais le chantent, et pas seulement en Syrie, comme un signe de ralliement – si je puis m'exprimer ainsi – de Soufanieh. Ce chant commence par les mots suivants, devenus son refrain :

*«La Vierge à Soufanieh nous rassemble tous les soirs
Nous prions pour la paix et pour l'unité chrétienne.»*

Awad continuera sur sa lancée. Ses mots sont toujours très simples, ne manquant pas de fautes grammaticales. Mais ils seront choisis pour exprimer l'expérience et le mystère que les habitués de Soufanieh vivent depuis des années. Quant à la musique, elle sera ou de son cru – tout aussi simple et prenant – ou inspiré de chants bien connus, pour en faciliter l'usage. Finalement, Awad, jusqu'à la veille de sa mort qui surviendra peu après la fête de l'Annonciation 1987 – j'y reviendrai –

continuera de composer et de préparer ces chants avec une femme mariée, grande dévote de la Vierge, Mme Carmen Bitar, dont la régularité à la prière de Soufanieh est et sera toujours exemplaire et n'a d'égale que sa discrétion et son effacement.

Et lentement, Awad, sans l'avoir voulu, est devenu le poète de Notre-Dame de Soufanieh.

Mais la Vierge semblait avoir besoin d'un chantre attitré. Elle le choisit le 30 décembre 1984.

Il s'appelle Wadi Assafi. Il n'est pas un Arabe, grand ou petit, au monde, qui ne le connaisse et ne l'admire. C'est un Libanais maronite qui tient la vedette du chant arabe depuis pas moins de cinquante ans. Sa voix, même aujourd'hui – j'allais dire : surtout aujourd'hui – laisse rêver.

Il vient à Damas, dans le cadre de ses tournées habituelles, pour le Nouvel An 1985. En même temps, se trouve à Damas son élève et ami, le chanteur libanais Tony Hanna. Wadi se plaint alors d'un mal de gorge qui pourrait compromettre sa soirée. Aussi, Tony demande-t-il à Myrna et Nicolas d'aller visiter Wadi Assafi, à son hôtel même, au *Méridien*, et de prier avec lui. Myrna et Nicolas n'hésitent pas une seconde, bien que Tony Hanna leur ait dit que Wadi Assafi est réticent au Phénomène de Soufanieh.

A l'hôtel, Myrna offre à Wadi Assafi une image de la Vierge, format carte postale, qu'il glisse dans la poche de sa robe de chambre. Puis il s'agenouille spontanément et demande à Myrna de prier en posant sa main sur sa tête. Tout aussi spontanément, elle le fait. Et voici que, tout à coup, sa main est prise d'un tremblement, suivi aussitôt d'un abondant écoulement d'huile sur la tête de Wadi Assafi. Ce dernier, très ému, lui présente sa gorge en lui disant :

– Un peu d'huile ici, je te prie : c'est ma ressource!

Puis il retire l'image de la poche de la robe de chambre, pour demander à Myrna de lui écrire un petit mot dessus, et quelle n'est pas sa surprise quand il la voit toute pleine d'huile! Il se met à pleurer, ainsi que Tony Hanna. Puis, tous les quatre se mettent à chanter à genoux des cantiques à la Vierge.

Le lendemain, il vient dans la soirée à Soufanieh, chante devant l'icône miraculeuse de sa voix étonnante, puis, au salon, il raconte ce qui s'est passé avec lui à l'hôtel, tandis que Nabil Choukair, le cameraman, filme cette rencontre.

C'est pour lui le début d'un nouveau chemin avec le Seigneur et la Vierge.

En fait, il a toujours été profondément croyant, et il a, dans son vaste répertoire, des chants chrétiens, mais aussi des chants religieux qui n'ont rien de spécifiquement chrétien, et qui touchent tout Arabe,

même apparemment indifférent au phénomène religieux, et il y en a. Son secret est dans une voix qui ne laisse personne insensible.

Cependant, depuis cette rencontre avec Notre-Dame de Soufanieh, Assafi commence une route vraiment neuve, où il ne se lasse pas de rechercher des textes, tels que les psaumes ou bien des poèmes qu'il "commande" à des amis poètes, sur tel ou tel thème. Des textes de l'Évangile le solliciteront aussi, ainsi que saint Augustin. Éloignant tout souci d'ordre financier, il chantera simplement Jésus et la Vierge. Dans un monde où Dieu se fait de plus en plus absent, soit directement, soit indirectement, à cause d'un fanatisme religieux qui risque de tout compromettre, il recherchera un langage commun qui puisse être accessible, voire désiré par tout homme religieux.

Il débutera ses premiers chants à Notre-Dame de Soufanieh, par une trilogie composée par un jeune poète populaire de Sednaya, du nom de Riad Nejmé. La foule amassée, la nuit du 26 novembre 1985, à Soufanieh, les entendra pour la première fois chantés de sa voix, mais sur enregistrement. L'un de ces cantiques célèbre cet anniversaire même. En voici le début et le refrain :

«Je viens en ta fête arroser de fleurs les routes de l'humanité et te supplier, ô Mère de la Lumière, de rester à Soufanieh.»

Après bientôt six ans, il aura déjà à son actif un répertoire de chants religieux vraiment impressionnant, et qui fera le tour des cinq continents en un temps record.

Pour clore ce chapitre, je veux citer un fait significatif :

L'été 1985, je rendrai visite à un ami, Joseph Abou-Hadid, ingénieur en génie civil, dans sa villa à une trentaine de kilomètres de Damas. Je le trouverai avec ses parents, sur leur terrasse, écoutant, comme par "hasard", les nouveaux chants religieux de Wadi Assafi. Je m'en réjouirai d'autant plus que je suis venu à l'improviste. Cet ami m'accueillera avec joie et étonnement. Je suis venu le solliciter pour un service de quelques minutes, et nous voici embarqués dans un échange de trois heures qui nous conduira vers bien des problèmes, aussi bien religieux que politiques. Cependant, le témoignage de cet ami, sur l'influence des chants de Wadi Assafi dans sa vie, mérite d'être noté mot pour mot :

– Père, me dira-t-il, j'étais un dinosaure endormi, et cette voix et ces mots m'ont réveillé. Quel immense besoin nous avons dans notre monde arabe d'un tel langage! Je te prie de dire à Wadi Assafi qu'il multiplie de tels chants.

Des réponses aux images envoyées lors du deuxième anniversaire

Des amis se sont offerts pour imprimer des images de la Vierge, afin de commémorer le deuxième anniversaire du Phénomène. Il est décidé d'imprimer 40.000 images, portant deux phrases des messages de la Vierge en quatre langues : l'arabe, le français, l'anglais et l'allemand.

La première phrase est : *«Souvenez-vous de moi dans votre joie.»*
La deuxième : *«L'Église est le royaume des cieux sur terre.»*

L'image se présente sous forme d'un carton double, contenant un papier double également, relatant les principaux aspects du Phénomène. Le texte est soigneusement étudié. Et l'on expédie le tout aux quatre coins du monde.

Les réponses ne manqueront pas. Cependant, je me permets d'en choisir deux, dont je reproduis quelques extraits.

La première, en date du 10 janvier 1985, nous vient de Jacques Lebreton, l'auteur du fameux livre : *Sans yeux et sans mains*. Voici ce qu'il nous écrit :

*«Cher Père,
J'ai été très ému en lisant le témoignage de Myrna Akhras. C'est vraiment bouleversant. Un tel miracle en terre musulmane constitue, je crois, un événement très important. Je crois savoir que les musulmans ont d'ailleurs une certaine vénération pour Marie. Mais le lien étroit qu'il y a entre l'Apparition mariale d'une part et les stigmates de Myrna d'autre part, constitue, à ce qu'il me semble, un témoignage important.*

L'appel à la prière et au pardon dans ce Moyen-Orient si déchiré, l'invitation à l'unité de l'Église, tout cela semble tellement d'actualité.

Je vous remercie de m'avoir fait part de ces événements et ne manquerai pas de mon côté d'en faire part aux amis susceptibles de s'intéresser à la question.

Soyez assuré de mon union à la prière.»

La deuxième lettre, datée du 13 janvier 1985, est écrite de la main d'un ancien haut-fonctionnaire de l'Éducation nationale en Suisse, M. Eugène Egger, dont j'ai fait la connaissance pendant l'été 1984, sans lui avoir alors rien dit de Soufanieh. Voici un extrait de sa lettre :

«J'ai lu avec intérêt l'histoire de cette jeune femme, ses visions, ses stigmates et son extase. Si le rationalisme – surtout le rationalisme occidental, héritage de la Grèce païenne (philosophie) et de la Rome impériale (scepticisme et orgueil) et de l'humanisme européen (réformisme intellectuel) – nous rend la foi difficile, je reste convaincu qu'admettre Dieu signifie admettre miracle et vision. Avec saint Thomas d'Aquin, nous croyons parce que nous comprenons qu'il faut croire.

Aussi de tels événements nous rendent humbles et nous remplissent d'espoir. Le "contra spem sperare" restera toujours l'espoir du croyant. C'est dans ce sens que la "Felix culpa" de saint Augustin tient sa signification. Espérons que les prières et les souffrances d'une âme pure nous rapprochent de la paix qui ne peut être obtenue que dans le pardon et l'oubli, oubli du mal mais apprentissage d'une leçon. Aussi appelons-nous le Christ Maître, puisqu'il est notre guide et notre docteur. Alors le "Suivez-moi et prenez chacun votre croix" signifie la victoire contre le sens du monde. C'est ce scandale, scandale positif du crucifié qui a appris à saint Paul ce que c'était de "s'habiller du nouvel homme".

Je vous prie, cher ami, de m'inclure dans vos prières et de me recommander aux prières de l'élue de la Vierge.»

51

A l'Hôpital Italien, avec Sœur Fiorina, malade

Sœur Fiorina est une Italienne appartenant à la Congrégation des Sœurs salésiennes. Elle se trouve à Damas depuis plus de trente ans, à l'Hôpital appelé "italien". Elle a connu Soufanieh au début du Phénomène et il lui a été donné de voir l'huile apparaître sur nombre d'images de la Vierge.

Un jour, nous apprenons qu'on lui a donné l'extrême-onction. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois. Nous allons lui rendre visite, Myrna, Nicolas, le P. Malouli et moi-même. C'est le mercredi 23 janvier 1985.

Elle est très émue en nous voyant tous entrer dans sa chambre. Elle demande aussitôt à Myrna de prier, en tenant dans sa main l'image de Notre-Dame de Soufanieh qu'elle garde toujours près d'elle.

Myrna commence par les prières habituelles qui ouvrent la prière dans l'Église byzantine : une invocation à l'Esprit-Saint et à la Trinité, suivie du *Pater*, puis elle dit une dizaine de chapelet.

La prière terminée, Sœur Fiorina, ne voyant pas d'huile sur l'image, en est attristée, l'interprétant comme étant un signe de mécontentement du Seigneur. Je le lui reproche, en lui rappelant d'abord toute sa vie de service auprès des malades, ensuite que l'huile n'est qu'un signe qu'il nous est difficile, en fin de compte, d'interpréter. Il nous suffit qu'elle soit un signe de Sa Présence.

Il est évident que dans son état très grave tout ce que je lui dis ne rime absolument à rien : elle veut de l'huile. Je dis alors, en plaisantant :

– *Essayons de prier une dizaine de chapelet, mais en italien, peut-être que le Seigneur la comprendra mieux.*

Elle sourit et dit à Myrna :

– *Oui, Myrna, s'il te plaît, prie en italien.*

Or, Myrna ne connaît de l'italien que ce que lui a précisément appris Sœur Fiorina elle-même : le *Pater* et l'*Ave Maria*. Myrna prend alors l'image de la Vierge et commence le chapelet en italien.

On est à peine au bout de la première dizaine que déjà l'huile se manifeste, et abondamment cette fois. Le visage de Sœur Fiorina s'épanouit et elle s'enduit le visage de cette huile, puis replace l'image pleine d'huile à sa place auprès d'elle. Nous restons un petit moment avec Sœur Fiorina, ensuite nous sortons.

Juste en sortant, nous rencontrons le nonce apostolique. Nous le saluons et nous partons.

L'après-midi, nous apprendrons que l'état de santé de Sœur Fiorina s'est considérablement amélioré. Dans quelques jours, elle sera debout à son travail, et y est depuis lors.

Ce n'est pas la première fois qu'on administrait l'extrême-onction à Sœur Fiorina. D'autre part, je ne veux à aucun prix charger ce fait d'une interprétation quelconque. Cependant, je raconte le fait pour lui-même, car un fait reste toujours un fait. Et ce fait a eu lieu.

Par la suite, Sœur Fiorina aura l'occasion de donner son témoignage global au prêtre et journaliste français, Jean-Claude Darrigaud, le samedi 29 novembre 1986. Ce témoignage figurera en bonne place dans le film réalisé par ce journaliste pour la télévision française (*Antenne 2*), qui sera projeté pour la première fois la nuit de Noël 1986.

Un événement spirituel au village de Khabab

Khabab est un village de près de 10.000 habitants, situé à 60 kms au sud de Damas, où se trouve le siège épiscopal de l'évêque du Hauran.

Ce qui s'y est passé entre le lundi 25 février et le dimanche 3 mars de l'année 1985 est consigné dans un rapport en bonne et due forme, rédigé par le vicaire de l'évêque, et portant à chaque page le tampon du diocèse et la signature du vicaire. Ce rapport-témoignage porte la date du 5 mars 1985. Il se trouve en annexe de ce livre.

D'autre part, Mgr Boulos Bourkhoche, évêque du lieu, en a donné le premier, un témoignage en présence de tous les prêtres de l'évêché – à l'exception du P. Siméon Sidaoui, absent ce jour-là – et en présence des religieuses du Bon-Service qui assurent l'intendance de l'évêché. Ce témoignage a été filmé par M. Nabil Choukair, avec sa caméra, en présence du P. Malouli et de moi-même, ainsi que de Myrna, Nicolas et Mme Marie Jarallah.

Il n'est pas inutile de dire que cet enregistrement a eu lieu deux mois après, donc toute émotion disparue.

En outre, Mgr Boulos Bourkhoche lui-même a accepté d'en témoigner une deuxième fois devant la caméra du P. Jean-Claude Darrigaud, venu fin novembre 1986, enquêter sur l'événement. Cette fois-là, Mgr Bourkhoche donnera un témoignage global sur Soufanieh.

Que puis-je ajouter à ces témoignages?

Il est trois faits auxquels je veux m'arrêter un peu, car ils ont leur importance par rapport à ce qui s'est passé à Khabab.

Le premier touche à la raison de notre présence à Khabab. Le P. Malouli, Myrna et Nicolas, et moi-même cherchions un coin tranquille où il nous serait possible de prier ensemble et de travailler dans le calme à préparer un dossier complet sur Soufanieh, que nous comptons présenter aux autorités ecclésiastiques, en dépit de leurs apparente indifférence.

Il est temps, nous semble-t-il, de le faire. Nous avons choisi Khabab pour son calme, sa proximité et son ambiance spirituelle. Le P. Malouli devait nous y accompagner. Il s'excusa à la dernière minute. Je suis donc allé, seul prêtre, à Khabab, dans la voiture de M. Georges Zarane, lui-même de Khabab, et Nicolas et Myrna étaient dans leur voiture. C'était l'après-midi du lundi 25 février 1985.

Le deuxième : Jeudi 28 février, je quitte Khabab pour Damas, y laissant Myrna et Nicolas. Le soir, à 22 heures, je reçois un coup de téléphone de Georges Zarane qui me dit textuellement :

– *Père, Khabab est en festival!*

A ma question, il répond tout ému :

– *Père, l'image de la Vierge qui se trouve près du bureau de Monseigneur pleure, et les gens viennent de Khabab et des villages environnants.*

Je me contente de dire à deux reprises :

– *Dieu soit loué!*

Samedi 2 mars 1985, téléphone de Soufanieh. Je m'y rends et trouve, en compagnie de Nicolas et Myrna, le vicaire de l'évêque du Hauran, le P. Mouwaffak Al-Id. Celui-ci nous invite à participer à la messe solennelle célébrée à Khabab le lendemain dimanche, suivie du transfert de l'icône miraculeuse à l'archevêché.

Quant à celui qui a offert cette image agrandie de Notre-Dame de Soufanieh à l'archevêché de Khabab, M. Nazih Raad, originaire de Khabab, je lui laisse le soin de témoigner un jour et de dire ce qui l'a poussé à faire ce don à Khabab, ainsi que ce qui lui est arrivé durant le transfert de l'icône à la Cathédrale, le vendredi 1^{er} mars 1985.

Le troisième : M. Louis Rizk, de Khabab, y enseigne la littérature arabe et la religion chrétienne en classe de baccalauréat. Les élèves l'ont, par le passé, bombardé de questions sur Soufanieh. Il était plus que réservé, mais n'avait rien "vu". Or, il sera l'un des témoins de ce qui s'est passé à Khabab, bien plus, l'un des acteurs. Il suffit de lire le rapport du P. Mouwaffak Al-Id. Il m'a donc demandé de l'accompagner pour une visite qu'il voulait faire à certains "miraculés" de la région de Damas. Une semaine après, exactement le samedi 9 mars, il est venu à Damas avec un de ses amis.

A la voiture de Nicolas, nous avons fait une rapide tournée, en commençant par le village de Mnin', à 12 kms de Damas, où habite le jeune Fadi Bahem, né en 1958, atteint de paralysie dès l'âge de trois mois, et qui a été guéri instantanément le dimanche 19 décembre 1982¹.

Nous le trouvons adossé à la porte d'entrée. Son père est absent, nous restons donc dehors. Sa maman arrive, nous raconte sa guérison, et nous assure que ce même jour il a quitté Soufanieh à pied et qu'il a marché avec elle et son frère près de 2 kms, jusqu'au quartier appelé Harika, attendant à Souk Hamidié à Damas.

Mais je remarque que sa marche ne s'est pas améliorée depuis le jour de sa guérison. Or, quand je l'avais revu près de deux ans auparavant, je lui avais reproché de ne plus prier. De nouveau, je lui assure que s'il priait et remerciait le Seigneur, il ferait de réels progrès, car comme le dit le Coran : «*C'est par l'action de grâces que les grâces perdurent*». En outre, Notre-Dame Marie ne l'a pas guéri pour le laisser à mi-chemin de sa guérison. Il a donc à prier pour que Notre-Dame parachève sa grâce en lui. Comme d'habitude, il promet de prier.

Ensuite, nous rendons visite à Mme Chams Halaby. Elle raconte à Louis Rizk ce qui lui est arrivé et comment elle a été guérie.

Nous allons également chez Mme Ghalia Armouch. Elle est absente, mais son mari et sa belle-fille nous racontent à nouveau sa maladie et sa guérison.

Louis se contente de ce qu'il a vu et entendu et s'en retourne tout heureux à Khabab.

Avant de clore ce chapitre sur le Phénomène de Soufanieh à Khabab, je veux noter un paragraphe d'une lettre de Mgr Tawil, évêque grec-catholique des États-Unis, datée du 2 mai 1985, en réponse à la lettre dans laquelle je lui faisais part des événements de Khabab : la lettre est écrite en arabe, bien sûr; je la traduis en français.

«Ce qui attira mon attention, c'est que Mgr Boulos Bourkhoche était présent quand la Vierge pleura et que l'huile coula devant de nombreuses personnes qui en ont enduit leur front. C'est vraiment stupéfiant! De même, aussi, le fait que Myrna ait vu, dans son extase, feu Mgr Naaman, en compagnie de la Vierge et qu'elle l'ait reconnu quand elle a vu sa photo, cela est plus étonnant! Il est inutile de dire que tu fais bien, avec le P. Malouli, de suivre ces événements et de les noter avec précision, pour la mémoire des hommes et leur histoire.

Je ne puis après tout cela que réitérer mon merci pour les images que tu avais envoyées. Elles sont parfaitement imprimées et ont été distribuées à l'occasion de Noël. A mon tour, j'en ai donné à des amis.»

1. Cf. pp. 64-65.

Visite de Mgr Bourkhoche au ministre de la Défense, le général Tlass

L'après-midi du 26 avril 1985, Mgr Boulos Bourkhoche, évêque grec-catholique du Hauran, rend visite au général Moustapha Tlass, ministre de la Défense, chez lui. Son vicaire, le P. Mouwaffak Al-Id et moi-même, nous l'accompagnons.

A peine sommes-nous entrés que le général me demande :
– *Comment va notre sœur Myrna et Nicolas?*

Puis il me demande si nous avons déjà écrit quelque chose sur le Phénomène. Je réponds :

– *Nous attendons l'avis des autorités ecclésiastiques responsables, et nous leur préparons maintenant un dossier complet, à la suite duquel nous espérons une prise de position de leur part. Sinon, nous ne manquerons pas de publier quelque chose, sans aucun doute.*

Il a alors ce mot, en présence de l'évêque et de son vicaire :
– *Père Élias, si tu écris quelque chose, n'oublie pas de dire que je suis témoin. Je suis témoin!*

Il le dit en se frappant la poitrine.

Ce jour-là, il nous apprend une chose que nous ignorons : l'enquête qui a été menée le 28 novembre 1982, l'a été sur l'ordre "d'autorités supérieures", à qui il a lui-même remis le rapport du médecin.

D'autre part, il nous apprend que ce dernier était accompagné, non pas de deux officiers des services secrets, mais bien de quatre.

Le mercredi 11 février 1987, le général Tlass me réitère son désir d'être témoin, lorsqu'il reçoit, pour la deuxième fois – mais cette fois dans son bureau à l'état-major – Mgr Boulos Bourkhoche, toujours accompagné de son vicaire et de moi-même. Cependant, cette fois-ci, il me demande où l'on compte imprimer le livre sur Soufanieh. Je lui réponds spontanément :

– *Dans ma¹ maison d'édition, la maison Tlass!* (En effet, le général a une grande maison d'édition à Damas.)

Il accueille ma réponse comme allant de soi. Il explique longuement comment l'huile a coulé de l'image de la Vierge en sa présence, la nuit de Noël 1982. Il évoque aussi, très ému, l'impression, qu'il qualifie d'inoubliable, que lui ont laissé la prière et les chants de la chorale en cette nuit de Noël.

1. En Orient, quand la confiance atteint un certain degré, il se crée une identification avec l'interlocuteur.

Alep : le docteur Pierre Salam et la miraculée Alice Bénélian

Mme Alice Bénélian a été guérie instantanément à l'église orthodoxe de la Sainte-Croix, le mercredi 26 janvier 1983.

Il nous semble nécessaire d'aller en Alep, avec Myrna et Nicolas, pour faire une interview filmée sur vidéo, avec elle et son médecin, le docteur P. Salam. La précédente interview, menée par le docteur Ibrahim Khalaf, dentiste, a été gâchée par le bruit des voitures et de leurs klaxons.

C'est le mardi 30 avril 1985 que nous allons en Alep, Myrna, Nicolas, son père, Nabil Choukair, le cameraman, et moi-même. Nicolas conduit sa voiture. Le soir même, nous avons l'interview avec le docteur Salam et sa "malade", Mme Bénélian. Elle a lieu à l'Hôpital Al-Kalimat¹, tenu par les Soeurs du Perpétuel-Secours, qui tiennent à nous accueillir à l'hôpital même. Le docteur Pierre Salam parle de la maladie de sa patiente, de son évolution et, enfin, de la guérison instantanée, inexplicable médicalement parlant. Il le fait dans quatre langues – lui-même parlant couramment sept langues – l'arabe, l'arménien, le français et l'italien. Mme Bénélian est, bien sûr, présente et donne elle aussi son témoignage.

Le lendemain à midi, nous quittons Alep. Étape à Homs, à l'archevêché grec-orthodoxe, où nous accueillent Mgr Alexis Abdel-Karim, le P. Élias Abdouka et le diacre Spiridon Jabbour, en dépit du fait que nous arrivons à un moment inopportun, et sans rendez-vous. Nous prions à l'église de l'archevêché, puis nous roulons vers Damas.

Tout le long de la route, je remarque une grande fatigue sur la figure de Myrna. Assis à l'arrière, je peux facilement l'observer, puisqu'elle est à côté de Nicolas qui conduit. De temps en temps, je me permets de lui demander si elle est fatiguée.

1. *Al-Kalimat*, mot arabe qui signifie "le verbe", au sens du Prologue de saint Jean. En fait, c'est aussi le nom d'une société chrétienne de bienfaisance en Alep qui possède l'hôpital et d'autres centres sociaux.

Sa réponse est invariablement : «un peu». Cette fatigue me rappelle certains états qu'elle a éprouvés avant les extases. Au point que je m'attends à ce que quelque chose se produise dans la voiture même.

En cours de route, nous disons le chapelet à plusieurs reprises, écoutons de nombreux chants religieux et chantons nous-mêmes.

Nous arrivons à Damas à l'heure précise où doit commencer la prière du "Mois de Marie", que, contrairement aux coutumes byzantines², nous célébrons dans notre église paroissiale.

A 19 heures 30, je quitte l'église quand, tout à coup, une voiture s'arrête. C'est M. Manuel Khawam qui me dit :

– *Mais, Père, qu'est-ce que tu fais ici?*

A ma question, il répond que Myrna vient d'avoir une extase en pleine prière, suivie d'un message dur. Et il me conduit dans sa voiture à Soufanieh.

La maison est encore remplie de gens en prière. Le P. Malouli, toute la famille sont aussi en prière. Myrna est toujours dans sa chambre. J'y entre avec le P. Malouli. Myrna semble encore sous l'effet de l'extase, mais quand je saurai la teneur du message, je comprendrai son accablement. L'extase a duré 10 minutes. La Vierge lui est apparue, assise sur un siège de couleur pourpre, les yeux fixés à terre. Tenant la main de Myrna dans les siennes, elle lui a dit :

«Mes enfants, rassemblez-vous.

Mon coeur est blessé.

Ne laissez pas mon coeur se diviser à cause de vos divisions.

Je te ferai un cadeau pour tes fatigues.»

2. Dans l'Église byzantine, le "mois de Marie" est célébré du 1^{er} au 15 août, en préparation de la fête de l'Assomption. Tous les jours, on chante la grande hymne mariale appelée "la *Paraclisis*", c'est-à-dire l'Invocation. Cependant, sous l'influence de l'Église latine et des Églises orientales unies, certaines Églises byzantines catholiques ont adopté une prière spéciale tous les soirs du mois de mai, sans pour autant abandonner la *Paraclisis* du mois d'août. Cela répondait d'ailleurs à un réel besoin de prière.

A propos du P. Malouli

Un temps d'arrêt avec le P. Malouli s'impose.

J'ai toujours insisté auprès de lui pour qu'il écrive son témoignage, car il est réputé pour son opposition farouche à toutes les "étrangetés" religieuses.

Je sais l'estime dont il jouit auprès de tous ceux qui l'ont connu et qui se trouvent, non seulement à Damas, mais éparpillés un peu partout dans le monde. Je peux dire de lui, pour l'avoir côtoyé pendant les 25 ans de vie sacerdotale que j'ai vécus à Damas, outre le fait que je suis de Damas, et que je le connais donc depuis fort longtemps, je peux donc dire de lui, en bref, qu'il est aussi estimé que redouté, pour son intransigeance et sa droiture. Je citerai un seul fait à l'appui de cette crédibilité.

Vers la mi-juin 1984, je me trouve à Boston dans la maison d'un ami, le biologiste Antoine Hauranieh. Antoine a prévenu et invité un bon nombre d'anciens de Damas, spécialistes en différentes sciences, et qui ont bien connu le P. Malouli. Bien sûr, ils me posent des questions à propos de Soufanieh, dont ils ont beaucoup entendu parler. Ils m'écoutent avec une attention réconfortante. Tout à coup, l'un d'eux me dit :

– *Père, y a-t-il d'autres prêtres avec toi dans ce Phénomène?*

Je comprends, souris et réponds :

– *Le P. Malouli.*

Réaction immédiate du questionneur et des personnes présentes :

– *Si c'est le P. Malouli, c'est une affaire sûre.*

Pourtant, je leur ai déjà dit qu'un évêque est venu avant toute personne vérifier le fait de l'écoulement d'huile, suivi, pendant les 45 premiers jours, de nombreux autres prêtres. Il a fallu que je nomme le P. Malouli pour que tout soupçon disparaisse.

Donc, je réclame au P. Malouli son témoignage. Il s'y est toujours refusé. Finalement, j'insiste en réduisant mon exigence. Je lui demande

de ne parler que du motif décisif qui l'a poussé à adopter Soufanieh. Il le fait, mais en français. Je reproduis ce témoignage intégralement : le P. Malouli y est tout entier.

TÉMOIGNAGE DU P. JOSEPH MALOULI

Le dimanche 28 novembre 1982, vers 20 heures, j'ai eu connaissance du "phénomène" de Soufanieh. Au jeune homme qui m'en a informé et qui s'est offert pour m'accompagner, j'ai opposé un refus formel, parce que, par formation et par expérience, je me méfie de ces étrangetés. Depuis les années 40 jusqu'en 1985, j'en ai combattu au moins cinq à Damas, dont la dernière fut "la larme de la Vierge" à Notre-Dame de Fatima, à Damas même, le 20 juillet 1977.

Je suis resté une dizaine de jours très réservé, puis j'ai décidé d'aller voir, non pas l'huile, mais Myrna en personne. Ce que j'ai fait, accompagné de mon supérieur, le P. Pierre Farah, et de la Mère Supérieure des Filles de la Charité de Bab-Touma.

Au cours de l'entretien, j'ai posé plusieurs questions, dont certaines demandaient une réponse plutôt théologique. Je suis sorti avec la certitude que ce n'était pas une affaire montée de toutes pièces. Depuis ce jour, j'ai commencé à suivre ce phénomène quotidiennement.

Mais plus j'avancais, plus j'étais convaincu que la Vierge voulait quelque chose, mais quoi au juste?

Aux mois de décembre 1982 et janvier 1983, j'ai appris incidemment l'existence d'apparitions, mais on m'a caché l'existence d'un message de la Vierge.

Plusieurs fois, j'ai déclaré : "Il manque un chaînon au phénomène".

Ce chaînon a été fourni la nuit du lundi 21 février 1983, vers 21 heures 30.

En effet, l'après-midi du 21 février, l'icône, transférée triomphalement le dimanche 9 janvier 1983 à l'église de la Sainte-Croix, a été ramenée in petto et sans préavis à la maison. Réaction violente de la famille.

Le soir, je demande à Myrna de prier avec elle dans la chambre. A genoux, nous récitons ensemble une dizaine de chapelet, puis chacun a prié dans son cœur. Pour ma part, j'ai adressé à la Vierge cette demande : "O Vierge, éclairez-nous pour que nous ne commettions pas de gaffe préjudiciable à votre programme."

Quelques minutes passent, puis Myrna quitte subitement la chambre sans mot dire. Son beau-frère Awad l'ayant vue monter à la terrasse

des apparitions, crie d'une voix forte : "Abouna (Père), Myrna est montée à la terrasse." Immédiatement, je quitte la chambre et grimpe à la terrasse, suivi de la belle-mère et de quelques autres personnes.

La Vierge apparaît. Myrna est seule à la voir. Elle adresse un message aux personnes présentes, en arabe dialectal. Entre autres choses qu'elle dit : "Je vous fais une demande, un mot que vous graverez dans votre mémoire, que vous répéterez toujours : 'Dieu me sauve, Jésus m'éclaire, le Saint-Esprit est ma vie. C'est pourquoi, je ne crains pas.' N'est-ce pas, mon fils Youssef?"

Personnellement, j'ai été stupéfait de la rapidité et de la manière dont la Vierge a exaucé ma demande. L'apparition terminée, nous descendons tous au salon. Tout le monde s'interrogeait : qui est ce Youssef. Je leur ai expliqué ce qui m'était arrivé au cours de ma prière avec Myrna. Il faut dire que la plupart des gens de Damas me connaissent par mon nom, mais ignorent mon prénom. C'est à la suite de cette apparition, en fait la quatrième de la série, qu'on m'a avoué que la Vierge avait livré un message en langue littéraire. J'ai décidé alors d'acheter un magnétophone pour enregistrer les paroles de la Vierge au cours d'une éventuelle apparition. Ce qui a été réalisé le soir du 24 mars 1983, au cours de la cinquième et dernière apparition. La Vierge livrait ses messages, phrase par phrase, et Myrna répétait, à haute voix, chaque phrase après la Vierge. J'atteste que ce témoignage est aussi objectif que possible. Loué soit Dieu par Marie.

Damas, ce 10 mai 1985

Voici maintenant le texte intégral de ce message donné par la Vierge le 21 février 1983 :

*«Mes enfants,
soit dit entre nous.
Moi, j'ai suis revenue ici.
N'insultez pas les orgueilleux qui sont dénués d'humilité.
L'humble a soif des remarques d'autrui, pour se corriger de ses défauts.
Tandis que l'orgueilleux corrompu néglige, se révolte, se fait hostile.*

*Le pardon, c'est la meilleure chose.
Celui qui se prétend pur et charitable devant les hommes est impur devant Dieu.*

*Je vous fais une demande :
un mot que vous graverez dans votre mémoire,
que vous répéterez toujours :*

*"Dieu me sauve,
Jésus m'éclaire,
Le Saint-Esprit est ma vie,
c'est pourquoi, je ne crains rien."*

*N'est-ce pas, mon fils Joseph?
Portez et pardonnez.
Portez beaucoup moins que n'a porté le Père.»*

Ce message a été donné en arabe dialectal.

Le 1^{er} juin 1985 : nouvelle surprise

C'est un samedi. J'arrive le soir chez mes parents à 22 heures, exténué.

Ma sœur Nour me surprend en me disant qu'on a téléphoné de Korachi – vieux quartier chrétien de Damas – pour me dire qu'un miracle s'y est produit. Je lui dis aussitôt :

– *Si on me téléphone, veuillez bien leur répondre que je ne suis pas là.*

Puis, en moi-même, je me dis : «Ce que j'endure à cause de Soufanieh me suffit!»

Je me repose un moment, prends un peu de nourriture, puis, me ravise sans savoir pourquoi, et je téléphone à Korachi en me disant : «S'ils m'ont réclamé, il faut bien répondre.» Pour toute réponse, j'entends :

– *Père, de grâce, viens, car l'huile coule d'une grande icône de la Vierge!*

Je n'hésite plus. Je contacte mon ami Nabil Choukair, qui vient aussitôt avec Nicolas Nazzour. Ensemble, nous allons au plus vieux quartier de Damas : Korachi. Mes parents y ont habité et bien d'autres familles. Il n'en reste plus qu'une petite dizaine, dont cinq qui habitent dans les appartements attenants à l'église, depuis que les gens ont été délogés des hauteurs du Golan, à la suite de la guerre de Juin 1967.

La cour de l'église et l'église elle-même sont pleines de monde. Dans l'église, tout le monde prie, mais non sans un certain remous. L'émotion est à son comble devant la grande Icône de Notre-Dame du Perpétuel Secours, où l'huile coule, entraînant la poussière qui s'est accumulée sur le verre de l'Icône, puisque, depuis huit ans, aucune prière ni messe n'a été célébrée dans cette église dédiée à Notre-Dame de l'Assomption.

La vue de cette icône toute pleine de poussière, où l'huile coule à hauteur du visage de la Vierge, a de quoi secouer les plus incrédules... La poussière, mêlée d'huile, devient boueuse.

J'invite quelqu'un à essuyer le verre *«pour qu'il soit possible à la Vierge de nous voir et qu'il nous soit possible à nous aussi de la voir»*. Quelqu'un essuie donc le verre, un autre lui réclame le papier plein d'huile boueuse et le glisse dans la pochette de sa chemise, bien respectueusement.

La prière collective et les chants se poursuivent.

Je veux savoir ce qui est arrivé. Un jeune homme, du nom de Assad, me dit en tremblant que l'église est fermée depuis huit ans et qu'aucune prière n'y a été célébrée pendant tout ce temps. On leur a même dit qu'on veut la vendre. Et il y a quelques jours, on est venu, muni de l'autorisation de l'évêque du lieu, arracher une partie du marbre qui recouvre le sol, juste en face de la grande Icône d'où l'huile coule. Et ce soir, leur surprise est immense en constatant ce fait. C'est lui, Assad, qui a été le premier à le découvrir : il en semble traumatisé, d'autant plus, a-t-il ajouté, qu'il est communiste. La nouvelle court à travers le quartier et même la ville, et aussitôt les gens viennent, chrétiens et musulmans à la fois.

Je sais que l'église est malheureusement fermée depuis huit ans. Je sais aussi qu'elle a été mise en vente et qu'on la laisse lentement tomber en ruine.

Et pourtant, c'est l'église-mère de notre communauté, la première des églises grecques-catholiques. Elle a été construite dans l'enceinte d'une maison arabe, bénévolement, par nos ancêtres dans la foi, en 1821. Du point de vue architectural et artistique, c'est un joyau.

L'huile coulera de l'image avec une certaine discontinuité pendant quatre jours, puis elle s'arrêtera définitivement.

Par la suite, je verrai Assad raconter à plusieurs reprises sa découverte de l'huile et, à chaque fois, il sera pris d'un tremblement qui frôlera quelquefois l'évanouissement. Depuis lors, il ne cessera de prier.

La prière continuera à l'église pendant plusieurs semaines. Mais la foule se réduira jour après jour. Tout cela aura cependant suffi pour que j'obtienne de mon évêque l'autorisation d'y célébrer à nouveau la messe. Et, enfin, ce sera l'évêque du lieu, Mgr François lui-même, qui viendra célébrer la liturgie le 15 août, jour de la fête de l'église.

On pavera de nouveau le sol de l'église, mais avec un pavement ordinaire. *«Tant mieux, me dira l'un des responsables laïcs de notre communauté, Michel Sioufi, docteur en sciences économiques, cela restera pour commémorer l'événement et le rappeler à quiconque se demande pourquoi le pavé en marbre est ainsi défiguré.»* Je trouve sa remarque très intelligente.

En outre, le comité laïc de la communauté grecque-catholique de Damas décidera avec le patriarche et l'évêque de restaurer l'église. Et elle le sera.

Plus important : un prêtre sera nommé pour y célébrer la messe tous les vendredis – jours fériés. C'est le P. Élias Sargi, originaire du quartier.

Une question se pose ou je me la pose :

«Y a-t-il un lien quelconque entre Notre-Dame de Korachi et Notre-Dame de Soufanieh?»

57

Examen de l'huile en Allemagne fédérale et à Damas

On a fait faire deux examens du liquide qui coule de "l'icône miraculeuse" de Soufanieh.

Le premier, en Allemagne Occidentale, en date du 7 septembre 1984, dans le laboratoire du docteur Loges, dans la ville de Moers. C'est le médecin-chirurgien Michel Obeid qui le lui a porté à la demande du P. Malouli. Résultat de l'analyse : huile d'olive pure à cent pour cent.

Le deuxième a eu lieu au Centre de recherches scientifiques de Damas, qui relève du gouvernement syrien. D'accord avec le P. Malouli, j'ai présenté une demande au général, ministre de la Défense, Moustapha Tlass, dont dépend le Centre, en date du 26 juin 1985. Je l'ai portée personnellement à son bureau. J'ai obtenu son accord sur-le-champ et j'ai donc porté l'huile à examiner au directeur du Centre, le docteur Wathek Chahid.

L'examen a été fait, mais de nombreuses circonstances m'ont empêché de recevoir le résultat de la main même du directeur. Enfin, je l'ai eu le 19 février 1986. Il s'agit ici aussi d'huile d'olive pure à cent pour cent.

**La Vierge félicite ses enfants
lors de sa fête du 14 août**

La veille de la fête de l'Assomption, la prière est célébrée à l'heure habituelle. Durant la prière, Myrna se retire dans sa chambre, s'étend toute habillée sur son lit et entre à l'instant en extase, l'huile apparaissant sur son visage et ses mains. L'extase dure un quart d'heure. La porte de la chambre est, comme à l'accoutumée, ouverte à tous.

A la fin de l'extase, Myrna assure avoir vu la Vierge qui lui a dit en arabe dialectal :

*«Mes enfants,
Bonne fête!
Ma fête, c'est quand je vous vois tous réunis ensemble.
Votre prière, c'est ma fête.
Votre foi, c'est ma fête.
L'union de vos cœurs, c'est ma fête.»*

Et c'est au cours de cette extase que le P. Malouli a la réponse à une question que, deux mois auparavant, il a demandé à Myrna de poser à la Vierge. Cette question concerne l'attitude à prendre vis-à-vis des autorités ecclésiastiques : faut-il leur soumettre un dossier touchant le Phénomène ou pas?

La réponse est celle-ci :

«Vous donnerez les renseignements à qui s'intéresse à moi.»

**Le soir du 15 août 1985 :
nouvelle surprise**

L'après-midi du jeudi 15 août 1985, l'artiste-peintre Élias Zayat vient me rendre visite. C'est un ami de vieille connaissance, professeur à l'École des Beaux-Arts, au style personnel, connu pour sa peinture d'icônes byzantines, au ton local, qui orne bon nombre d'églises en Syrie. Élias est grec-orthodoxe.

Il est à son habitude souriant, mais l'étonnement enfantin qui caractérise toujours son regard est ce jour-là plus accentué.

– Père, je t'apporte une bonne nouvelle!

Il me raconte que le matin même, il a assisté à la messe à la cathédrale grecque-orthodoxe en compagnie de l'ambassadeur de Chypre. A la fin de la messe, l'huile est apparue sur l'icône de la Vierge de l'Assomption et de la Dormition, qui couronne la porte royale (centrale) de l'Iconostase¹.

Cette nouvelle m'enthousiasme : je pose un tas de questions.

Oui, tout le monde s'est précipité pour voir l'huile, y compris le P. Dimitri Maammar qui venait de célébrer la messe.

Enfin, je me pose une question en moi-même, puis je la pose à haute voix à Élias précisément, qui est au courant de Soufanieh et qui admire l'atmosphère de prière gratuite et d'accueil qui y règne :

– Y a-t-il une relation quelconque entre cette huile et l'huile de Soufanieh? Y a-t-il une relation entre ce signe et le message que la Vierge a donné hier même à Soufanieh?

Naturellement ces questions restent sans réponse.

La joie nous suffit.

Et, peut-être, les prochaines surprises.

1. Mur qui sépare le grand autel des fidèles dans les églises byzantines. Ce mur est couvert d'icônes, d'où son nom.

Message étonnant lors de l'extase du 7 septembre 1985

Cette extase a également lieu durant la prière faite la veille de la fête de la Nativité de la Vierge. Elle se distingue par trois choses qu'il me faut bien signaler :

– La durée de l'extase : près d'une heure, au cours de laquelle l'huile coule des yeux de Myrna.

– Le contenu du message nous surprend.

– Myrna en extase a vu une puissante lumière, et elle a entendu, du sein de cette lumière, une voix qui lui a communiqué le message. Reprenant contact avec le monde extérieur, elle est restée le regard voilé jusqu'à ce que le P. Malouli lise le message aux personnes regroupées dans le patio.

Quant au message lui-même, Myrna me le dicte en présence des personnes se trouvant dans sa chambre.

A peine ai-je entendu le premier mot que je me sens comme arraché de mes racines et projeté bien loin hors de l'univers entier. La voix a dit :

*«Je suis le Créateur.
Je L'ai créée pour qu'Elle me crée.
Réjouissez-vous de la joie du Ciel,
Parce que la Fille du Père
et la Mère de Dieu,
et l'Épouse de l'Esprit
est née.
Exultez de l'exultation de la terre,
car votre salut est réalisé.»*

Le P. Malouli lit aussitôt le message en public, et il juge nécessaire d'avertir les gens que la dernière phrase du message ne dispense

aucunement le croyant d'un effort personnel et sérieux pour "réaliser" son salut.

Cependant, nous hésitons à faire imprimer le message et à le distribuer. Nous jugeons bon de demander conseil à notre ami, Antoine Makdisi, qui trouvera que nous n'avons pas du tout à hésiter pour communiquer le message : tout ici relève du Seigneur, et à Lui incombe toute la responsabilité de tout ce qui arrive.

Deux Français à Soufanieh : le P. Veau et le journaliste R. Piétri

Depuis un certain temps, je remarque à Soufanieh la présence d'un prêtre étranger. C'est un prêtre français, venu de Mauritanie, pour faire des cours d'arabe. Il doit y retourner enseigner les mathématiques dans les écoles du gouvernement. Il loge au patriarcat grec-catholique. Il a entendu parler de Soufanieh et a été saisi par l'ambiance de prière. Il s'y rend de temps en temps, sans avoir rien "vu" d'extraordinaire.

On me dit qu'il doit venir à Soufanieh le dimanche 27 octobre avec un journaliste français du nom de Robert Piétri, à qui il a parlé de ce Phénomène. Le P. Malouli me demande d'être présent. A mon arrivée, aux environs de 20 heures, ils sont au salon, à regarder les vidéo-cassettes. J'apprends qu'ils sont arrivés vers 17 heures 30.

Je resterai avec eux jusque vers 23 heures 40, puis je me retirerai, non sans m'être mis d'accord avec M. Piétri sur un rendez-vous pour le lendemain après-midi à 16 heures, à l'hôtel *Cham*, où il est descendu.

Le lendemain, deux de nos paroissiens sont décédés : feu Joseph Farah et feu Yvonne Wahch. Il m'est donc impossible d'être ponctuel au rendez-vous. Je téléphone au P. Veau pour l'en prévenir et il me surprend en m'annonçant que l'huile est apparue sur les mains de Myrna, la veille, une demi-heure après mon départ, pendant une prière par laquelle ils ont voulu clore cette longue séance d'information. Le P. Veau me dit sa grande émotion et m'assure de celle de M. Piétri.

Pour ma part, j'exulte, sans m'étonner outre mesure, y voyant, comme je le dis au P. Veau, une récompense de la Vierge à l'intérêt que lui a témoigné en premier lieu M. Piétri.

Je téléphone aussitôt à M. Piétri, pour m'excuser du retard forcé. Il me dit à son tour sa grande émotion, m'assurant qu'il m'attendra, quel que soit mon retard. Je suis heureux de la persistance de l'impression qu'il a ressentie.

A 17 heures 30, j'arrive à l'hôtel *Cham*, dans la chambre de M. Piétri. Le premier mot qu'il me dit est celui-ci :

– Père, je me sens en face d'une supercherie monstre, monstre, monstre!... ou en face d'une intervention divine... Devant votre conscience d'homme, qu'en pensez-vous?

– Je suis prêtre, et devant ma conscience de prêtre, je vais vous dire ce que j'ai vu. A vous ensuite de décider ce qui vous plaira.

Il me demande l'autorisation de noter ce que je compte lui dire. Je n'y trouve aucun inconvénient, bien au contraire.

Avant de lui dire quoi que ce soit, je lui présente quelques documents, dont celui du P. Mouwaffak Al-Id, vicaire de l'évêque du Hauran, traduit en français, sur ce qui s'est passé à Khabab, fin février 1985. Je lui donne aussi une photocopie du rapport secret que j'ai remis au nonce apostolique, le 21 juillet 1983, et dont personne n'a encore pris connaissance.

Ensuite, je lui raconte durant près de deux heures les principaux faits de Soufanieh, comme je les ai vus de mes propres yeux.

De temps en temps, naturellement, il me pose des questions auxquelles je me sens – sans savoir pourquoi au juste – poussé à répondre avec une totale confiance.

A la fin, je l'invite à visiter Khabab le mercredi 30 octobre, et lui affirme qu'on l'y emmènera avec plaisir. En effet, j'ai convenu avec un ami, le général Georges Bdéoui, qu'il nous conduise dans sa voiture, au cas où M. Piétri accepterait. Ce dernier accueille favorablement ma proposition.

Le mercredi 30 octobre, à 3 heures 30 de l'après-midi, nous allons à Khabab, M. Piétri, le P. Pierre Veau, Myrna, Nicolas et moi-même. Le général Bdéoui est au volant de sa voiture.

L'évêque de Khabab a été prévenu de notre arrivée. Accueil habituel, où ne manque jamais le café amer. Au salon, M. Piétri pose à l'évêque cette première question :

– Monseigneur, je vous pose cette question en votre qualité de responsable dans l'Église : que pensez-vous de Soufanieh?

La réponse de l'évêque est claire, je la résume :

1° Les miracles sont œuvres de Dieu.

2° Toute chose étrange n'est pas miracle.

3° Ce qui se passe à Soufanieh est du Seigneur, parce que nous avons touché et touchons jusqu'à maintenant l'effet spirituel de ce qui s'est passé chez nous, il y a déjà de nombreux mois. L'évêque affirme que c'était alors sa première rencontre avec Myrna.

L'évêque est assis au milieu, à côté du siège central du salon. Myrna a pris place, sur son invitation, à sa droite. M. Piétri est à sa gauche, mais dans la rangée qui prolonge le rectangle des fauteuils.

Moi-même, à gauche de M. Piétri. Nicolas et le P. Pierre Veau sont assis en face de nous. Les prêtres de l'archevêché sont dispersés ici ou là.

L'évêque commence à raconter ce qui s'est passé à Khabab¹, fin février 1985. Cela me rappelle un fait d'importance et un témoin qui peut aussi apporter son témoignage : le professeur de littérature arabe à Khabab, M. Louis Rizk. J'en fais part à l'évêque qui m'encourage à l'appeler.

Louis, invité par téléphone, ne tarde pas à venir. Une fois les présentations faites, je prie Louis, après que Monseigneur a terminé son récit, de nous dire ce qui lui est arrivé quand il s'est précipité sur Myrna dans le bureau du vicaire, pour lui réclamer de l'huile.

Je regarde Louis en imitant son geste, quand, tout à coup, Monseigneur me dit d'un ton quelque peu abrupt :

— Père Élias, arrête! Regarde les mains de Myrna!

En effet, les deux mains de Myrna sont couvertes d'huile. Elle les tend très simplement, sans dire un mot. M. Piétri s'approche d'elle avec un respect évident et lui touche les mains, puis il sent ses propres mains :

— C'est bien de l'huile!

Un moment passe, plein de questions et d'étonnement. Nicolas se lève et dit :

— C'est le moment de la prière à Soufanieh.

J'invite alors tout le monde à prier en union avec Soufanieh. Nous descendons à la chapelle de l'archevêché où a été placée l'Image miraculeuse. Tout le monde est là. Nous prions. A la fin de la prière, nous voyons à nouveau les mains de Myrna inondées d'huile, alors qu'on les lui avait bien essuyées.

De retour au salon, Louis raconte «son fait», non sans mentionner son attitude plus que réservée auparavant. Puis M. Piétri engage la conversation avec Monseigneur et lui pose toutes sortes de questions.

A 20 heures, nous quittons l'archevêché pour rentrer à Damas.

Sur le chemin du retour, à quelques kilomètres de Damas, je cherche à savoir dans quelle mesure M. Piétri est occupé à la fin du mois de novembre. En fait, il doit quitter Damas pour le Caire, puis de là, se rendre à Paris, pour être à la fin du mois en Pologne.

Je lui demande alors s'il peut être à Damas les 26 et 27 novembre. Il me répond pourquoi.

Je lui dis qu'il s'agira du troisième anniversaire du Phénomène. Juste à ce moment, Nicolas crie :

1. Cf. p. 153-155.

— Père, regarde les mains de Myrna!

Les mains de Myrna sont de nouveau couvertes d'huile... rien qu'à la pensée du troisième anniversaire.

Arrivés à Soufanieh, nous voyons, debout devant l'image à la porte extérieure — il est plus de 21 heures —, une jeune fille qui prie : Myrna la reconnaît et va la saluer. C'est une jeune femme médecin. Nous entrons, prions encore une fois et M. Piétri tient à prendre de nouvelles photos.

Le dimanche, il nous quitte pour Le Caire.

A Damas, il est chargé de cours au Centre arabe d'information, en accord avec le gouvernement syrien, la Ligue arabe et le gouvernement français. Depuis, il enseigne le journalisme à la Sorbonne, à Paris.

Durant le mois de juin 1986, je le rencontrerai à Paris, où nous passerons un moment à parler, bien entendu, de Soufanieh. Je lui demanderai un témoignage écrit sur ce qu'il a vu, aussi bien à Damas qu'à Khabab. Il est tout à fait disposé à le faire. Hélas, à ce jour, je n'ai pu l'obtenir.

Avant de clore ce chapitre, je signale que cette visite à Khabab, avec Myrna et M. Piétri, a été l'occasion du premier contact du général Georges Bdéoui avec Soufanieh. Depuis lors, il se sent engagé au point de ne plus s'absenter de la prière quotidienne. Tout dernièrement, entendant le général Bdéoui dire sa position antérieure, j'en ai été si étonné que je lui ai demandé son témoignage à verser au dossier. Il l'a fait sans hésitation.

PREMIER TÉMOIGNAGE DU GÉNÉRAL DE POLICE GEORGES BDÉOUI

*Est-ce que tu as cru parce que tu as vu?
Heureux sont ceux qui croient sans avoir vu!
Saint Jean 20,29*

Les événements de Soufanieh ont commencé, autant que je m'en souviens, en 1982. Je commençai à entendre de nombreuses personnes, témoins de l'huile qui exsudait d'une image de la Vierge ou des mains de Myrna. Mais je ne visitai pas Soufanieh, bien que je ne doutais pas une minute des faits relatés et je me disais toujours : «Je crois à la Sainte Vierge, à sa Puissance et à son rôle dans l'Église. Et je n'ai pas besoin de quoi me renforcer dans cette foi. La vue de l'huile n'augmentera pas ma foi, et ne pas voir l'huile ne la diminuera pas.»

Je ne sais si j'ai raison de penser ainsi, mais c'est ainsi que j'ai vécu ma foi – que je la pratique ou non. Je n'ai jamais cherché à visiter un sanctuaire, ou le tombeau d'un saint. Même, il ne m'est jamais arrivé, toutes les fois que je visitai le couvent de la Vierge à Sednaya, d'en visiter le sanctuaire, sauf quand j'ai accompagné ma mère – que Dieu ait son âme! – qui voulait s'acquitter d'un vœu.

Comment donc me suis-je trouvé à Soufanieh soudain? Cela nécessite un témoignage que je donne, bien que tardivement :

Cela date de l'hiver 1985. Je me trouvais à Khabab, pour l'enterrement d'un ami. Aussitôt après, je m'en allais – comme j'ai toujours l'habitude de faire – à l'archevêché pour voir Mgr Boulos Bourkchoche, l'évêque du lieu, et ses vénérables prêtres. Je leur porte à tous un très profond respect et je me sens lié à eux par une profonde affection.

Je constatai ce jour-là que l'archevêché était plein de visiteurs. Je sus que Myrna et son mari Nicolas étaient les hôtes de l'archevêché et que des foules venaient participer à la prière qui avait lieu à la chapelle de l'archevêché. J'y passai un moment, puis j'accompagnai Son Excellence et ses prêtres à l'église-cathédrale pour assister aux Grandes Complies.

Après la prière, nous revînmes à l'archevêché. Si j'ai bonne mémoire, le frère de ma femme, M. Ghazi Al-Khoury, nous accompagnait. J'entrai avec Monseigneur pour lui dire au revoir, tandis que Ghazi était resté dans la cour extérieure. A peine étions-nous entrés que quelqu'un vint nous dire : «Monseigneur, la Vierge est là à pleurer et nous avons placé l'image dans la chambre du P. Mouwaffak (le Père vicaire).»

Je me dirigeai, avec Monseigneur, le P. Mouwaffak et M. Georges Zaraane, vers la chambre à coucher du Père vicaire, qui se trouve dans le coin sud-ouest de l'évêché. J'y vis une grande image de la Sainte Vierge, adossée au mur oriental de la chambre, sur une table ou un placard – je ne m'en souviens plus. Deux larmes descendaient des yeux de la Vierge. Aussitôt, le P. Mouwaffak entonna le chant : "Seigneur, sauve ton peuple..." Nous chantâmes avec lui.

Puis, le P. Mouwaffak apporta une caméra et prit plusieurs photos. Je profitai du fait qu'il n'y avait personne d'autre dans la chambre pour observer l'image sous tous les angles et j'en examinai tous les détails, sans du tout douter de la vérité de ce que je voyais.

Deux choses attirèrent mon attention :

La première : La trace des larmes remplissait la surface totale des deux yeux. On aurait dit que les deux yeux étaient remplis de larmes avant qu'elles n'aient coulé.

La deuxième : Sur l'extérieur de l'image, aucune trace d'huile, soit sur le verre, soit sur les trois côtés du cadre, ceux de droite, de gauche et du haut... alors que je voyais l'huile sourdre de l'intérieur de l'image, au point de jonction du verre avec le côté inférieur du cadre en plastique, au point de s'agglutiner sur cette partie du cadre, puis de glisser lentement sur le support en marbre de l'image, retombant sous forme de gouttes qui se condensaient au milieu, à droite et à gauche de ce support. Je n'eus pas un instant l'idée de compter le nombre de gouttes que j'ai vu tomber dans la cupule, tellement j'étais pris par le spectacle de cette petite source jaillissant de cette petite icône...

Gloire à Dieu, et merci à la Vierge qui nous ont permis de voir ces merveilles!

*Le général en retraite Georges BDÉOUI
Damas, ce 11 décembre 1987*

Impression d'images lors des troisième et quatrième anniversaires

Des dizaines de milliers d'images, au format carte postale ou plus petit ont, jusqu'au troisième anniversaire (1985), été distribuées gratuitement.

Bien des questions sont posées à ce sujet : qui finance ces dépenses énormes? C'est gratuit? Que cache cette "gratuité"?

En fait, comme pour toutes les choses de Dieu, tout est beaucoup plus simple que l'on ne l'imagine. Quelqu'un a obtenu une grâce et a pensé remercier la Vierge par ce geste : il fait imprimer ou tirer des images et les fait distribuer à Soufanieh et ailleurs. Et la chiquenaude est donnée. Le premier à l'avoir fait, c'est Manuel Khawam, dont le fils a été guéri un jour d'une cécité définitive par suite d'un ulcère à l'œil.

Lors du deuxième anniversaire¹, nous avons fait imprimer 40.000 images de format moyen mais double, avec, à l'intérieur, un papier double relatant les faits principaux du Phénomène, en quatre langues : arabe, français, anglais et allemand. Nous avons été très prudents dans le choix des mots et même de certains faits. Nous étions plusieurs à étudier tout cela : le P. Malouli, le diacre Spiridon Jabbour, le P. Alam, Myrna et Nicolas, Antoine Makdisi et moi-même. Là aussi, la Vierge n'a pas été en peine pour trouver *elle-même* de quoi financer cette impression : trois amis, sachant ce que nous projetions, se sont proposés pour couvrir tous les frais.

Pour le troisième anniversaire, en 1985, nous nous proposons de renouveler l'expérience mais, cette fois, sur une autre échelle : faire imprimer 40.000 exemplaires d'une image de grand format (35/25), sur laquelle on écrirait en cinq langues ce qui est devenu désormais l'appellation de la Vierge à l'huile sainte : "*Notre-Dame de Soufanieh*,

1. Cf. p. 149-150.

Source de l'huile sainte", avec un mot sur le verso, indiquant l'adresse du P. Malouli, une mention de distribution gratuite de l'image, toujours en cinq langues : arabe, français, anglais, allemand, italien.

L'imprimeur chrétien pressenti pour ce travail nous dit qu'une telle quantité coûterait pas moins de 27.000 à 28.000 livres syriennes. Le chiffre est énorme. Une des fidèles de Soufanieh, Inaïa Kara, directrice d'un bureau d'importation d'imprimeries, contacte, à ma demande, des imprimeurs et me dit que l'un d'entre eux voudrait me voir à Soufanieh même.

Rendez-vous pris, on se retrouve à Soufanieh. Il s'agit de M. Adnane Khatib, musulman, ancien directeur de l'imprimerie du ministère de la Culture. Il dispose juste d'une demi-heure. Je lui dis en gros ce qui se passe. Il écoute avec une attention avide. Au bout d'une demi-heure, il s'excuse, reste un moment en silence devant l'Image, puis se retire sans rien dire.

Le même jour, un coup de fil m'invite chez l'imprimeur : c'est lui-même qui veut les imprimer, à ses frais. A l'imprimerie, il me présente au responsable technique en lui disant :

- *Tu feras tout ce que te dira le Père.*

Et quand je lui précise qu'il s'agit d'une image de grand format :

- *Père, dit-il, ne t'en fais pas : rien n'est de trop pour Notre-Dame Marie!*

Il fera faire à Beyrouth la sélection des couleurs. Et l'on ajoutera au verso une troisième mention, pour laquelle je lui quasiment force la main : "*Don de l'imprimerie Dar Al-Alam*", en cinq langues également.

A l'approche du cinquième anniversaire (1986), les images étaient sur le point de nous manquer : il faudra faire une nouvelle série. En accord avec le P. Malouli, Myrna et Nicolas, je proposerai à M. Khatib deux choses : ou bien imprimer une nouvelle quantité à nos frais, ou bien nous remettre les clichés pour les faire imprimer ailleurs, au cas où il n'accepterait pas d'être payé. C'est en vain que j'essayerai de le convaincre : il demeurera inflexible!

Les clichés ne quitteront jamais son imprimerie, et il tient à imprimer lui-même, tant qu'il aura du souffle, les images de Notre-Dame Marie, autant qu'on en voudra. Il dira ce dernier mot en portant l'index droit à son cou. Finalement, nous aboutirons à un compromis : nous lui apporterons le papier pour la quantité voulue, et lui se chargera de l'impression gratuitement.

Je reviens à Soufanieh avec cette proposition. Or, ce jour, se trouve présent M. Jean-Pierre Gourdon, premier conseiller à l'ambassade de France à Damas. Quelques jours après, ayant dû faire un voyage rapide à Paris, il reviendra à une heure du matin, avec son frère, tous

deux porteurs de la quantité nécessaire pour l'impression des images. Il a acheté le papier à Paris, et, ne pouvant le porter seul comme bagage à main, il a prié son frère de faire le voyage de Damas, pour l'y aider.

Son frère passera deux jours à Damas, au cours desquels il visitera Soufanieh et Sednaya, ensuite il retournera à son travail à Paris.

Nicolas et moi portons le papier à notre ami, M. Khatib. Nous lui racontons comment il est arrivé. L'anniversaire étant tout proche et les images manquant complètement, nous le prions de bien vouloir nous en imprimer quelques centaines rapidement. Pour toute réponse, il nous dit à la mode arabe :

– *Comptez sur Dieu!*

Trois jours après, il me téléphone pour me prévenir : les 10.000 images sont prêtes.

L'huile coule de l'Image l'avant-veille du troisième anniversaire

Un jeune de quatorze ans souffre subitement d'une tumeur au cerveau, peu après que son père a été opéré en Suisse d'une tumeur grave, au cerveau également. Ce jeune s'appelle Kamil Kabbani, son père, musulman, Abdel-Rahman, sa mère, chrétienne, May Ghanem.

Le médecin, Antoine Jammal, exige une opération d'urgence.

Le jeune Kamil est emmené à Soufanieh avec sa mère et toute la parenté, dont de nombreux musulmans, surtout M. Hicham Mourally, mari de sa tante maternelle, Leyla. C'est le soir du 25 novembre 1985. On place Kamil dans le lit de Myrna et Nicolas. Il compte y passer la nuit en compagnie de sa mère et de ceux des parents qui peuvent le faire.

A 20 heures, je passe à Soufanieh, prie avec eux et m'en vais.

A 23 heures exactement, coup de téléphone de Soufanieh suivi de l'arrivée de M. Michel Jarallah, venu me chercher dans sa voiture. A Soufanieh, je trouve tout le monde en grand émoi, dont un bon nombre en pleurs, y compris des hommes. Le mari de la tante de Kamil, M. Hicham Mourally, un homme dans la cinquantaine, est le premier à m'aborder, me disant tout ému et les larmes aux yeux :

– *Père, c'est inimaginable : on aurait dit une source qui coulait de l'Image, dès que Kamil a commencé à prier devant l'image!*

L'image est plongée dans l'huile, et la cupule de marbre presque pleine d'huile, alors qu'elle était vide au point que l'on commençait à souhaiter d'en voir à nouveau.

J'entre dans la chambre féliciter Kamil pour cette réponse instantanée de la Vierge à sa prière, et l'inviter lui et sa mère, tout à fait éplorée, à une confiance totale dans le Seigneur, «*car Lui Seul est tout Puissant*».

Ensuite, je parle avec l'une ou l'autre des personnes présentes. M. Mourally me dit à nouveau combien les paroles prononcées par Kamil devant le spectacle de l'huile qui coule de l'Image étaient émouvantes et profondes.

Quand je quitte la maison, il est près de minuit et pourtant, le patio est encore bondé de monde. Le P. Malouli est toujours là.

64

Le troisième anniversaire : mardi 26 novembre 1985

Ce jour-là j'arrive à Soufanieh vers 17 heures 45. La foule remplit tout jusqu'à la porte extérieure. Difficilement, j'arrive à me frayer un chemin jusqu'à la chambre, où se trouve Myrna en extase. Ce fait m'étonne : l'année précédente, l'extase a eu lieu la nuit peu avant 23 heures. L'atmosphère est toute à la prière.

Dans la chambre – bondée de gens en prière – Myrna est “ailleurs”. A droite du lit est agenouillé un homme d'une trentaine d'années, littéralement plongé dans une prière qui semble l'absorber complètement. Je remarque qu'il reste agenouillé durant toute l'extase, en dépit du fait que beaucoup entrent et sortent sans arrêt, mais toujours dans le calme : les gens veulent “voir”. Le P. Malouli se trouve à une place qu'il n'a pas l'habitude de prendre : à genoux, au pied du lit, couvrant de ses deux mains les pieds de Myrna. Cette position m'étonne, mais dès que j'ai remarqué l'huile sur les pieds de Myrna – c'était la première fois que cela se produit – je comprends. Cependant, l'huile couvre aussi les mains de Myrna et son visage.

A un moment de son extase, Myrna paraît souffrir des yeux et commence à remuer la tête de gauche à droite, en un mouvement crispé et en pleurant. Sa mère lui éloigne les mains du visage. Ces gestes se répétant, je dis à la mère :

– Laisse-la! N'aie pas peur : la Vierge ne lui permettra pas de se faire du mal.

Un moment après, Myrna se calme et retrouve son immobilité habituelle.

Parmi les personnes présentes, il y a un homme qui paraît la quarantaine et que je n'ai jamais vu à Soufanieh. Il se tient près du lit. Il soumet Myrna à une série de tests qui permettent de conclure que c'est un médecin. Entre autres tests qu'il se permet de faire, il introduit une lame de couteau sous l'ongle de l'index droit de Myrna. Nicolas veut l'en empêcher, mais je l'engage à le laisser faire. Le sang coule, mais Myrna n'a aucune réaction.

A la fin de l'extase, elle ressent une douleur au doigt et on constate que l'ongle a été en partie détaché de la chair. A un moment donné, je demande à ce "médecin" son nom. Il me répond avec un pur accent libanais, disant un nom typiquement libanais, et ajoutant même le nom de son village d'origine.

Dès que Myrna reprend contact avec l'extérieur, il disparaît et je ne le reverrai plus par la suite. Les prêtres présents, interrogés sur ce médecin, avouent ne pas le connaître. Ces prêtres sont – outre le diacre avocat orthodoxe Spiridon Jabbour – les PP. Joseph Malouli, Élias Baladi, Pierre Veau, Ibrahim Mousleh, Alam Alam et moi-même.

Le cameraman Nabil Choukair, toujours présent, est tellement ému au réveil de Myrna de son extase, qu'il demande à son assistant Tony Youakim de prendre la caméra et de filmer.

Pour ma part, je note tous les mots et gestes de Myrna, dès le premier instant où elle commence à ouvrir les yeux. Voici une partie de ce que je note :

Le premier mot que prononce Myrna après qu'elle a ouvert les yeux est : «*Seigneur!*» tandis qu'elle fait un grand signe de croix sur sa poitrine. Puis elle dit à son mari assis à côté d'elle sur le lit :

– *Je ne vois rien.*

Dans le patio, les gens chantent d'une seule voix l'hymne marial : «*Nous sommes tes serviteurs, ô Mère de Dieu*». Des larmes coulent sur les joues de Myrna. Je dis à Nicolas :

– *Regarde, elle pleure!*

Nicolas lui demande alors :

– *Pourquoi pleures-tu?*

Elle répond :

– *Je ne pleure pas.*

Pourtant, les larmes continuent de couler calmement sur ses joues.

Un moment passe... puis Myrna demande :

– *Y a-t-il quelqu'un dans la chambre?*

Je lui dis, avec Nicolas, que la chambre est pleine de monde. Elle dit alors, sans regarder nulle part :

– *Je ne veux dans la chambre que les prêtres.*

Nicolas lui dit :

– *Et moi?*

– *Même toi, tu sors!*

Je lui dis :

– *Et le cameraman?*

Elle répond :

– *Comme tu veux.*

Peu à peu la chambre se vide. Nicolas place près de la tête de Myrna un appareil enregistreur très petit, allumé une veilleuse au-dessus de sa tête, éteint la lumière de la chambre et sort. Je demande alors à l'assistant du cameraman, Tony Youakim, de sortir lui aussi.

Il fait semblant de sortir, se tapit dans le coin sombre de la pièce et essaie de faire fonctionner la caméra, mais en vain. Il tente cela à plusieurs reprises, mais toujours en vain. Il sort voir Nabil qui s'étonne de ce que lui raconte Tony. Nabil essaie alors l'appareil qui fonctionne sans aucun accroc. Tout cela, je l'apprends quelques minutes plus tard, de la bouche même de Nabil et de Tony.

Pour en revenir à Myrna, les prêtres et le diacre Spiridon restent seuls dans la chambre avec elle. Nous nous regroupons autour du lit.

Myrna essaie de se redresser pour s'adosser à quelque chose. Je place l'oreiller dans son dos, tandis qu'elle dit : «*O Vierge!*»

Devant tous, je lui demande :

– *Myrna, tu as vu quelque chose?*

Elle répond :

– *J'ai vu Jésus et Il m'a parlé, mais je n'ai rien compris. C'est la première fois qu'Il me parle, mais je n'ai rien compris.*

Je lui dis alors :

– *Ça ne fait rien. Dis ce que vous vous êtes dit.*

Myrna commence à prononcer des mots, tandis que je note. Elle semble dans un état proche de la léthargie. Certains mots sont bien clairs, d'autres ont besoin de plus de clarté, ce qui me pousse à lui demander de répéter. Ainsi j'écris en présence de tous les prêtres le dialogue suivant, enregistré d'ailleurs sur cassette :

«*Ma fille,*

Veux-tu être crucifiée ou glorifiée?

Réponse : glorifiée.

Le Christ sourit et dit :

Préfères-tu être glorifiée par la créature ou par le Créateur?

Réponse : Par le Créateur.

Le Christ : Cela se réalise par la crucifixion, car toutes les fois que tu regardes les créatures, le regard du Créateur s'éloigne de toi.

Je veux, ma fille, que tu t'appliques à la prière et que tu te méprises. Celui qui se méprise augmente en force et en élévation de la part de Dieu.

Moi, j'ai été crucifié par amour pour vous, et je veux que vous portiez et supportiez votre croix pour Moi, volontairement, avec

amour et patience, et que vous attendiez ma venue. Celui qui participe avec Moi à la souffrance, je le ferai participer à la gloire. Pas de salut pour l'âme sinon dans la Croix. Ne crains pas ma fille, Je te donnerai de mes plaies de quoi payer les dettes des pécheurs. C'est la Source à laquelle se désaltère toute âme. Et si mon absence se prolonge et que la lumière s'éclipse pour toi, ne crains pas : ce sera pour ma glorification. Va à la terre où la corruption s'est généralisée, et sois dans la paix de Dieu.»

Quand Myrna a terminé la dictée de ce message, elle dit aussitôt :

– *C'est beau ou ça fait peur?*

Le diacre Spiridon lui répond en souriant :

– *C'est très beau et ça fait très peur!*

Or, pendant tout le temps qu'a duré la dictée du message, il n'a cessé de répéter : «*Magnifique! Magnifique!*» Une fois le message terminé, il dit :

– *C'est la langue de saint Siméon, le Nouveau Théologien.*

Je demande à Myrna :

– *Tu ne comprends pas ce que tu viens de dire?*

Elle répond :

– *Non.*

Je lui dis aussi :

– *Comment vois-tu maintenant?*

Elle répond :

– *La lumière me remplit toujours les yeux.*

Je regarde ma montre : il est 18 heures 46 exactement. A l'instant, je prie le P. Élias Baladi de bien vouloir écrire le message de sa belle écriture, sous ma dictée, en présence de tous les prêtres présents et du diacre Spiridon.

Je m'assieds dans le coin en face du lit. Nous faisons cercle et je dicte le message.

Or, à peine ai-je terminé la dictée et sur le point de me lever, que nous entendons Myrna dire :

– *Oh, maintenant, je vois!*

Elle se lève du lit et veut sortir aussitôt de la chambre. Nous sortons tous avec elle. Le patio est noir de monde. Certaines femmes l'approchent et l'embrassent. Certaines personnes essaient, à la vue de Myrna, de l'applaudir : les prêtres les en empêchent.

Myrna, elle, se dirige, marche d'un pas très naturel, et se tient au milieu de la foule en prière et émue à sa vue. Le diacre Spiridon se tient

à côté d'elle. Il lit à haute voix le message en entier. Puis c'est au tour du P. Baladi de le dire de sa voix puissante.

Certaines personnes demandent à copier le texte du message et le font aussitôt. Mais quand je m'en rends compte, j'essaie d'arrêter cela de peur que des erreurs ne s'y glissent, étant donné l'émotion générale. Et voici que je constate sur l'une des "copies" des erreurs. Je me dis : déjà! et je réclame aussitôt le retrait de toutes les copies, de peur que les erreurs ne fassent leur chemin dehors et ne causent en conséquence du tort au Phénomène. Mais j'ignore si tous les textes copiés sont récupérés.

J'apprendrai par ailleurs qu'une personne qui était présente, mais déjà repartie, s'est portée volontaire pour faire imprimer le texte et le distribuer.

Or, le lendemain, quand j'arrive à Soufanieh, je vois déjà ces textes "imprimés", mais plusieurs erreurs, plus ou moins graves, s'y sont glissées. De nouveau, je sévis en réclamant l'arrêt de toute distribution, et le retrait de tous les textes aux mains des personnes présentes. Puis je dis à Nicolas très vertement que de telles initiatives doivent cesser à tout prix, car, quoique bonnes, elles peuvent être très dangereuses.

Le soir et la nuit du 26 novembre – pour en revenir à ce qui a suivi l'extase –, on a vu, parmi les personnes présentes, le chanteur libanais Samir Hanna. Puis, vers 22 heures 30, est arrivé le frère du chanteur Wadi Assafi, Élie, avec son accordéon. La prière s'est poursuivie au son de l'accordéon, tandis que Élie Assafi a chanté d'une voix très douce des hymnes à la Vierge. Naturellement, le cameraman Nabil Choukair et sa caméra sont toujours là.

Peu après, le chanteur Wadi Assafi téléphonera de Paris pour savoir si quelque chose a eu lieu. Puis ce sera au tour du chanteur Tony Hanna de téléphoner de Detroit aux États-Unis, dans le même but. Nombreuses sont les personnes venues du Liban, de Syrie, surtout d'Alep, et de Jordanie.

Je quitte Soufanieh à 23 heures 30, la maison étant toujours pleine de monde.

Le lendemain matin, vers 9 heures, le docteur Élie Barsa, dentiste, me rend visite. Un coup de téléphone du docteur Élie Ain m'apprend qu'il est revenu à Soufanieh à 1 heure du matin et qu'il a trouvé la maison encore pleine de monde en prière. Peu après, nouveau coup de téléphone, cette fois du chantre Michel Barbara – un habitué – qui me dit qu'il est revenu à Soufanieh à 1 heure 30 du matin et qu'il a, lui aussi, trouvé la maison encore pleine de gens en prière.

Enfin, à propos de cette extase, j'estime de mon devoir de transcrire ce que le diacre Spiridon a noté de sa main, lors d'une question qu'il a posée à Myrna aussitôt après l'extase :

Spiridon : «*Comment était Jésus?*»

Myrna : «*Blanc, lumineux. Assis, mais sur rien. Je me tenais debout. Jésus avait un manteau rouge. Ses deux mains et ses deux pieds et autour de lui : tout était lumineux. Les traits de son visage : chevelure longue et une barbe. L'image n'était pas très claire. Jésus est très beau.*»

65

Surprise la nuit du 27 novembre 1985

La prière est célébrée à l'heure habituelle. Mais durant la prière, Myrna se retire dans sa chambre.

Une fois la prière terminée, je suis invité à entrer dans la chambre. Le P. Malouli et un grand nombre des Nazzour, Akhras et Jarallah se tiennent en silence, les yeux braqués sur le lit. Myrna s'y tient, recroquevillée sur elle-même, tenant sa tête dans ses deux mains. Un bandeau lui enserre les tempes.

Elle répète tantôt : «*O ma tête!*», tantôt : «*O Vierge!*» tantôt : «*O Seigneur!*». De temps en temps, on l'entend dire aussi : «*Seigneur, pour les pécheurs!*»

Nous restons un long moment silencieux. Je demande au P. Malouli ce qui est arrivé. Il me dit :

- *Elle a eu tout à coup mal à la tête.*

Elle redit la même expression plusieurs fois :

- *Des épingles et des couteaux dans ma tête!*

Ce soir-là, se trouve avec nous M. Joseph Jleilati, docteur ès-lettres libanais, qui a assisté la veille à l'extase. Pourtant, il a été bien monté contre le Phénomène par des amis damascains, d'un certain milieu. Je l'invite à entrer dans la chambre et le laisse observer.

Sans exagération, nous ne passons pas moins d'une heure et demie en silence, à regarder Myrna et à l'écouter pousser ses exclamations, tandis que chacun poursuit sa prière en son cœur. Enfin, elle semble s'apaiser. Elle appuie son dos sur l'oreiller, se croise les bras et se met à chanter, les yeux toujours fermés. Nous chantons avec elle. Nous passons ainsi environ trois quarts d'heure. Son visage rayonne de paix et de sérénité.

Enfin, avant de me retirer, je demande au P. Malouli :

- *Comprends-tu quelque chose?*

Il me répond :

– Je crois que ça doit être les signes avant-coureurs de la souffrance dont il a été question hier dans le message.

Pour terminer la relation de l'extase du 26 novembre et du message donné, voici un passage d'une lettre de Mgr Tawil, évêque grec-catholique des États-Unis. Il répond à une lettre que je lui ai envoyée le 31 novembre, dans laquelle je lui parlais de l'extase et du message qui l'avait accompagnée. Monseigneur me répond en date du 31 décembre 1985 :

«D'abord, merci pour ta dernière lettre que j'ai lue avec une joie extrême avec le rapport relatant l'extase de Myrna du 26 novembre. Le dialogue qui s'est déroulé durant l'extase, entre le Seigneur Jésus et elle, ne peut être inventé, et il est difficile d'imaginer un instant que Myrna est capable d'inventer ce langage théologique qui jaillit de l'Évangile directement, et de l'expérience des spirituels, comme sainte Thérèse, fondatrice des religieuses carmélites.

Je crois que le silence des Supérieurs ecclésiastiques, pour le moment, est une sagesse qui sert la cause, et ne lui nuit pas. Cela à la lumière de ce qui se passe en Yougoslavie et de la position des "responsables" vis-à-vis des visions qui se suivent là-bas.»

66

L'année 1986

Durant cette année – c'est-à-dire du 26 novembre 1985 au 26 novembre 1986 – l'huile a complètement cessé de couler de l'icône miraculeuse, à l'exception d'une petite couche qui couvre de temps en temps une partie du verre.

De même, a cessé toute manifestation extatique.

Cependant, Myrna a conçu.

La prière continue à la maison, qui reste ouverte à tout venant, et dans la gratuité la plus totale.

Le 6 mai, je fais un voyage en France. J'y retrouve le P. Pierre Veau. Ensemble, nous rendons visite au P. René Laurentin et passons avec lui deux bonnes heures, lui parlant du Phénomène de Soufanieh. En partant, nous lui laissons un dossier complet – jusqu'à cette date du moins – et une invitation à venir à Damas à l'occasion du quatrième anniversaire.

Il y a aussi le P. Jean-Claude Darrigaud, journaliste à *Antenne 2*, spiritain comme le P. Pierre Veau. Celui-ci lui en a dit un mot. Je vais donc le voir, lui parle aussi du Phénomène, dont le P. Veau lui a également laissé un dossier. Je l'invite, lui aussi, à venir à Damas pour le quatrième anniversaire.

En France, conformément à mon habitude, j'en parle dès que l'on me pose des questions. Sinon, je reste tout à fait muet. En fait, je suis fréquemment questionné. A Nantes, je fais une visite rapide aux Sœurs ursulines de l'Institution Blanche de Castille, au cours de laquelle, je leur raconte longuement les événements de Soufanieh, dont elles ont des nouvelles à la suite d'une précédente visite en 1984 et un échange de courrier.

A Paris, il me faut signaler une chose d'importance, me semble-t-il : au cours d'une rencontre avec le P. Pierre Boz, il me dit sa crainte de l'irruption des mass-médias occidentaux dans le Phénomène de Soufanieh. Il craint une exploitation qui finisse par défigurer le Phénomène et le discréditer.

D'autre part, le P. Boz est presque sûr que le Phénomène concerne uniquement l'Église orientale. Pourquoi dès lors travailler à le répandre au-delà? Je ne peux ni confirmer, ni infirmer cette crainte. Cependant, je tiens à lui poser cette question : Pourquoi la Vierge s'est-Elle plu à lui donner deux signes? Est-ce uniquement pour le récompenser d'avoir pris la peine de venir jusqu'à Damas ou parce qu'Elle attend de lui une chose pour laquelle il me semble tout désigné : c'est peut-être à lui, qui connaît si bien la théologie orientale et la mentalité arabe, de transmettre aux Occidentaux, dans le langage qui est le leur, ce que la Vierge a éventuellement à leur dire. De son côté, face à cette question, il reste perplexe.

Bien sûr; je prends contact, par téléphone avec le P. Adel Khoury, doyen de la Faculté de Théologie de Munster. Il est toujours "très positif". Il voudrait voulu avoir plus d'informations.

Tout cela est plus qu'ordinaire.

A l'aéroport de Detroit, je suis accueilli par le chanteur libanais Tony Hanna. Il me prévient qu'il a invité de nombreux amis le soir même, chez lui, pour leur présenter Soufanieh. A la maison, il confirme par téléphone le rendez-vous. Puis il téléphone à l'un de ses amis, à Los Angeles, le docteur Antoine Mansour, pour le prévenir de mon arrivée. Ce dernier m'invite avec insistance à venir à Los Angeles pour comprendre exactement ce qui se passe à Damas. Je m'excuse, faute de temps, lui promettant de lui envoyer le dossier dont je dispose, sûr que je suis que c'est lui qui viendra bientôt à Damas.

Le docteur Mansour tient à ma visite, parce que, quelques jours auparavant, Tony Hanna s'est heurté chez lui à un haut prélat oriental, qu'accompagnait un prêtre de Damas, à propos du Phénomène de Soufanieh.

Le soir de ce jour, plus d'une trentaine de personnes, d'origine arabe, sont réunis chez Tony Hanna, dont des médecins, des avocats, des commerçants, etc.

Je donne mon témoignage durant près d'une heure et demie. Puis, Tony leur présente quelques séquences de la vidéo-cassette de Soufanieh. Ensuite, nous prions et chantons. Tony leur distribue des images agrandies de Notre-Dame de Soufanieh, dont il a déjà distribué des milliers aux États-Unis.

Quelques-uns sont tellement émus par ce qu'ils ont entendu, qu'ils me disent au cours du repas qui suit, qu'ils se sont sentis littéralement au ciel. Et ce qui les touche, m'assurent-ils, c'est que cela se passe en Syrie même, ou du moins dans le monde arabe.

Quant à Tony Hanna, il me prend à part et me dit son étonnement devant l'exactitude des renseignements, guettant de ma part la moindre erreur de dates ou de noms.

- *L'on dirait un appareil enregistreur!* me dit-il.

Je lui réponds :

- *Tony, comment peut-on oublier une chose aussi exceptionnelle, dans ses moindres détails?*

Quant au docteur Antoine Mansour, il viendra de fait à Damas, le 11 juillet 1986, c'est-à-dire près d'un mois après avoir reçu le dossier de Soufanieh. Il viendra avec sa femme et ses deux petites filles, mais ne restera que quatre jours à Damas. Après quoi, il rentrera directement à Los Angeles.

Que fera-t-il à Damas? Avant tout, il voudra "comprendre tout". Il parlera avec le "groupe" de Soufanieh, avec Myrna à part, avec le P. Malouli. Il essaiera de "comprendre" séparément chacun des différents aspects du Phénomène. Finalement, il devra "se rendre". Le quatrième jour, il s'agenouillera longuement devant la petite Icône, priera et chantera. L'on me dira même qu'à un moment donné il a pleuré. Avant de partir, il dira à Tony Hanna :

- *Désormais, aux États-Unis, ce n'est plus toi qui parleras de Soufanieh, laisse-moi faire!*

Et quand, quelques jours après, je dirai à Mgr Tawil, évêque grec-catholique des États-Unis, comment s'est comporté le docteur Mansour, il aura cette réponse :

- *Tu sais, le docteur Mansour est très connu aux États-Unis, et il a une réputation de savant. C'est un grand acquis pour Notre-Dame de Soufanieh!*

Au Canada, de multiples rencontres ont lieu chez les nombreux amis arabes, avec qui je passe tout mon temps. Six jours au Canada, c'est peu, mais ce séjour est si riche en rencontres, dont la plupart se terminent par une prière à la Vierge et quelques chants, à la demande même d'une des personnes présentes.

Mais là aussi, je remarque que les derniers à s'intéresser à Soufanieh sont les prêtres et les évêques...

De retour à Damas, je vais directement à Soufanieh. Et là, j'ai la surprise d'apprendre par M. Georges Abou-Aita, de Bethléem, que de l'huile a suinté de l'une des images de Notre-Dame de Soufanieh dans la maison de son frère à Bethléem. Je le prie de demander au curé lui-même, en mon nom, de bien vouloir nous envoyer un certificat signé.

Nous apprenons, peu après, que le même phénomène s'est produit au Venezuela. Ce fait nous est rapporté par un émigré syrien du nom de Georges Azrak, de Caracas, qui rentre le lendemain même au Venezuela. On lui fait la même demande.

Le 8 octobre, je reprends la route de l'Europe, mais cette fois, c'est l'Allemagne, puis la France. J'y rencontre de nombreux amis, surtout des Syriens. Soufanieh est toujours au centre de nos conversations. Le moins que je puisse dire est que ce fait soulève l'étonnement. Pour certains, c'était une joie, pour d'autres, on les sent remués par la nostalgie du pays, et la perspective d'un espoir nouveau tant pour le pays que pour les chrétiens eux-mêmes. Partout, les images de la Vierge sont très bien accueillies.

Je téléphone, bien sûr, au P. Adel Khoury. Voici sa position encore une fois : il est toujours "très positif". Il va réimprimer l'image de la Vierge, et la distribuer à ses élèves en théologie, mais après avoir corrigé l'allemand du texte qui l'accompagne. D'autre part, il a envoyé le dossier à un grand théologien allemand pour avoir son avis. Lui-même est tellement attiré par Soufanieh qu'il risque bientôt de nous faire la surprise d'arriver à Damas.

A Paris, je revis le P. Laurentin, en compagnie de mon ami Antoine Gennaoui, économiste. Il me semble que le Père a ou bien tout oublié ou bien, plutôt, pas pris connaissance du dossier. Nous passons avec lui un long moment. Je l'invite à Damas pour le quatrième anniversaire. Il s'excuse, car il est déjà engagé pour la même date au Rwanda, où un phénomène semblable est en train de se produire. «Partie remise», me dis-je. Cela viendra sans faute. Cependant, il demande qu'on le tienne toujours au courant de Soufanieh.

A Paris aussi, j'ai la joie d'entendre l'un de mes amis, un chirurgien syrien du nom de Faëz Hoche dire ceci, en dépit de sa réserve précédente :

→ *Père, il est deux choses auxquelles tu dois te cramponner et dont moi je ne doute pas. La première : le fait de l'huile, c'est une chose qui a été vue par des milliers, on ne peut plus en douter. La deuxième, c'est le rapport où le docteur Pierre Salam décrit l'état d'Alice Bénélian et sa guérison. Ce rapport, tu dois t'y accrocher solidement. C'est ton arme la plus sûre qu'il faut brandir aux yeux de tout opposant. Je suis médecin chirurgien et je sais de quoi je parle.*

Cette position de Faëz me réjouit beaucoup. Je me rappelle alors avoir lu ce même rapport en présence d'un auditoire très vaste, le jour de la conférence du 1^{er} mars 1983, en présence du délégué du patriarche orthodoxe ainsi qu'en présence de Mgr François Abou-Mokh, mon

supérieur. Ce jour-là, il y avait eu des médecins également. Personne n'avait bronché. En tout cas, l'attitude de Faëz Hoche compense largement cette déception.

A Paris, j'ai trois rencontres concernant les médias, début novembre.

La première, inattendue, avec le P. Jean Maksoud, directeur de la revue *Peuples du Monde*.

La deuxième avec *Radio Notre-Dame*, grâce au P. Pierre Boz lui-même, qui a visité Soufanieh début juillet 1984.

La troisième, avec le prêtre-journaliste Jean-Claude Darrigaud, qui travaille à *Antenne 2*.

La première rencontre a lieu le 5 novembre, par pur "hasard". Le P. Jean Maksoud, m'entendant parler un peu à table du Phénomène, me demande de rencontrer le comité de rédaction qui a une réunion, ce jour-là précisément. Ils sont près d'une douzaine : tous des hommes – quels étaient les prêtres parmi eux? je n'en sais rien –, plus une femme et une jeune fille. Je leur demande d'abord de laisser de côté, si possible, leurs critères cartésiens, et de s'abstenir de juger *a priori* le Phénomène. Bien sûr, libre à eux ensuite de prendre la position qu'ils voudront. Je présente le Phénomène dans le cadre de la Syrie. L'intérêt des auditeurs est très divers : l'un d'entre eux dort tout simplement. Un autre ne cherche pas trop à cacher un sourire des plus ironiques. Un troisième feuillet une revue, apparemment indifférent à ce qu'il entend.

A la fin, l'on me pose plusieurs questions, dont deux expriment une opposition théologique à deux phrases contenues dans les messages : «*L'Église est le Royaume des cieux sur la terre*», (la Vierge, dans son message du 24 mars 1983) et la phrase : «*Toutes les fois que tu regardes vers les créatures, s'éloigne de toi le regard du Créateur*» (Jésus à Myrna, le 26 novembre 1985). Leur refus de ces deux phrases repose, pour le premier texte sur une «contradiction théologique», pour le second sur son «incompatibilité avec la dignité humaine». C'est ainsi qu'ils voient les choses.

Ils ont aussi deux graves objections : la première repose sur «le fait de la complexité de l'Orient... Dans ce cas, est-ce que la Vierge voudrait ajouter de nouvelles complications?». La seconde objection : la foi n'a pas besoin de choses extraordinaires de ce genre pour se maintenir. C'est à croire que tout cela est œuvre humaine.

Je m'arrête là, sans vouloir rappeler l'essentiel du dialogue qui s'en suit. J'ajoute seulement que le P. Maksoud, qui a voulu cette rencontre, et qui a gardé un silence total durant tout l'échange, se sent gêné

à mon égard. Il essaie d'excuser ses collègues, au moment où je prends congé de lui. Je me contente de lui dire :

- Ne t'en fais pas, je ne m'attendais pas à mieux.

Mais au fond de moi-même, je ressens ce qu'a dû ressentir saint Paul au moment où il prêchait aux Athéniens la Résurrection de Jésus et que ceux-ci lui ont dit : «Nous t'écouterons une autre fois...»

Deuxième rencontre : Jusqu'à cette date, le P. Boz a refusé tout contact avec les médias européens. Subitement, il lui semble qu'il faut dire quelque chose. C'est début novembre 1986. J'accepte, mais à condition de ne parler que religion, tellement l'atmosphère est déchaînée contre la Syrie. La causerie a lieu avec Denise Dumolin, à *Radio Notre-Dame*, le matin du 7 novembre 1986. Trois-quarts d'heure au total, dont je consacre la dernière partie à Soufanieh. Aussitôt après, Denise Dumolin demande une interview plus longue au cours de laquelle je dois donner plus de détails sur le Phénomène de Soufanieh. J'accepte avec plaisir. Je lui remets ensuite le dossier dont je dispose, lui laissant toute latitude de distribuer les deux cassettes à son gré.

Troisième rencontre, avec le P. Jean-Claude Darri-gaud, reporter à *Antenne 2*, et professeur de journalisme à l'Université de Strasbourg. Je lui rends visite deux fois : la première dans son bureau à la télévision, puis chez lui où il m'est possible de voir les films qu'il a tournés sur Medjugorje en Yougoslavie. Les deux fois, je l'invite à Damas. Il est disposé à le faire, mais à une condition : il ne s'engage à rien. Je lui affirme que c'est exactement ce qu'on attend de lui : qu'il vienne en journaliste et si, en journaliste, il juge que c'était intéressant, nous lui laisserons toute liberté. Je lui laisse entendre que, peut-être, la Vierge ne nous décevra pas pour son quatrième anniversaire, comme elle nous y a habitués jusqu'ici.

Je rente à Damas le 16 novembre 1986. La première chose que je fais en arrivant est de passer à Soufanieh, avant même de rentrer chez mes parents. Là, deux surprises m'attendent :

La première, attendue : la petite Myriam, fille de Nicolas et de Myrna, que la Vierge leur a promise d'une façon si délicate, le 1^{er} mai 1985, quand, au cours de l'extase, elle a dit à Myrna : «*Je te donnerai un cadeau pour tes fatigues.*»

La seconde, espérée : le document sur l'image de la Vierge, qui a suinté à Bethléem. Un texte étonnant qui rappelle un peu le style des premières lettres chrétiennes. Chose on ne peut plus réjouissante : le document porte la signature de deux prêtres : grec-catholique de Bethléem, et grec-orthodoxe de Beit-Sahour, avec les cachets des deux

paroisses, plus les deux signatures de M. Georges Abou-Aita et de l'avocat Dimitri Abou-Aita.

Je suis heureux de transcrire entièrement ce document qui porte la date du 15 septembre 1986.

J'ajoute que, pour la communauté de Soufanieh, ce document constitue comme les prémices de l'union de l'Église, puisqu'il émane de deux responsables de paroisses, catholique et orthodoxe.

C'est le premier document arabe de ce genre et la première réponse d'Église, écrite et signée, à l'appel de la Vierge, le soir du 24 mars, en faveur de l'unité de l'Église.

TÉMOIGNAGE

«Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, le Dieu Unique, Amen.»

*"Seigneur, que tes œuvres sont grandes
toutes, avec sagesse, tu les fis!"*

*A notre "sœur" respectable Myrna, que le Seigneur la fortifie,
Salut plein d'amour et jaillissant de la foi,
nous t'adressons, à toi, à ton foyer et à ta famille,
de la ville de Bethléem, où se trouve le berceau sublime,
et de la ville de Beth-Sajour, où les anges ont annoncé la naissance
du Sauveur,
en implorant le Dieu Tout-Puissant, de t'accorder santé et force, et le
pouvoir de montrer les merveilles de la Toute-Sainte Mère de Dieu,
pour qu'elle devienne le guide des âmes assoiffées de foi.*

*Comme nous sommes heureux de porter à ta connaissance, qu'en
date du 12 juin 1986, nous fûmes invités à la maison de M. Mitri
Tanass Abou-Aita, à Bethléem, pour contempler la puissance transcen-
dante du Créateur, et voir l'huile sainte couler de l'image de la Vierge
Toute Pure, "Source de l'huile sainte" que M. Georges Tanass Abou
Aita avait apportée avec lui, lors de la visite qu'il te fit à Soufanieh, à
Damas. L'huile continua à couler de l'image pendant un mois entier.*

*Des centaines de prêtres et de fidèles appartenant aux différentes
communautés chrétiennes de Bethléem, de Beith-Sahour, de Beith-Jala,*

de Jérusalem, de Ramallah et de Nazareth, ont visité l'Image pour se faire bénir, et ils prièrent et chantèrent pour glorifier le Créateur, qui envoie ses miracles du ciel, et pour honorer la Vierge Pure, Mère de la Lumière.

Que le Nom du Seigneur soit béni!

Le 15 septembre 1986»

*Père Jacques Abou-Sada
Curé de la communauté
grecque-catholique
de Bethléem
Signature et cachet
de la paroisse.*

*Georges Tanass Abou-Aita
Ibrahim Tanass Abou-Aita
avocat
Signatures*

*Père Ibrahim Khoury
Curé de la communauté
grecque-orthodoxe
Beïth-Sahour
Signature et cachet
de la paroisse*

Je signale encore un fait. Soeur Chantal est l'une des responsables des Petites Soeurs de Jésus. Elle est en poste à Beyrouth, au Liban. Il y a un an, elle était à Damas et sur le point de rentrer au Liban, deux jours avant l'anniversaire. J'avais insisté auprès d'elle pour qu'elle passe avec nous l'anniversaire, dans l'espoir qu'elle serait témoin avec nous de "quelque chose" à Soufanieh.

Et, de fait, elle resta et sera avec nous lors du troisième anniversaire de Soufanieh et quelque temps avant le quatrième anniversaire, elle m'a envoyé une lettre, datée du 17 novembre 1986, dont j'extrai le passage ci-après :

«Je voulais par ce mot vous dire que le 27, je serai très unie avec vous tous priant à Soufanieh. Je ne peux oublier ce que j'ai vécu l'an dernier, à cette même date : événement si fort dans ma vie spirituelle, qui a renouvelé en moi, avec force et lumière, le désir et la façon de vivre en disciple à la suite de Jésus.»

67

Le P. Jean-Claude Darrigaud à Damas

Le P. Darrigaud arrive à Damas le soir du dimanche 23 novembre 1986. Il réside chez les Pères Lazaristes. Il quittera Damas le lundi 1^{er} décembre.

Il passe son temps à tout observer, avec son flair de journaliste : l'atmosphère, les personnes, la prière, le public... Il demande à voir les films déjà enregistrés. Certaines vues l'étonnent tellement qu'il arrive plus d'une fois de sauter sur son siège et de s'exclamer : *«Mais, c'est fou!»*

Un jour, je lui fais cette réflexion :

- *Tu dois avoir l'impression, à écouter ce qu'on te dit, d'être en face d'un truc de science-fiction!*

- *C'est cela exactement!*

Les trois premiers jours, rien ne s'est produit. Cependant nous attendons quelque chose. Nous l'attendons en espérance, si telle est la volonté du Seigneur.

Subitement, les choses prennent une tournure étonnante :

A l'aube du 26 novembre, l'huile se met à couler de l'Image miraculeuse. Nicolas en a la langue presque liée quand il voit l'huile, après une interruption de un an, jour pour jour. Immédiatement, il prévient par téléphone le P. Malouli, qui s'empresse de réveiller le P. Darrigaud et d'accourir avec lui à Soufanieh. Le Père vient, voit l'huile, la touche, la sent, et prie avec ceux qui ont le bonheur de se trouver là.

Pour ma part, j'en suis privé, mon téléphone m'ayant joué le mauvais tour d'être en dérangement. Ce n'est que le lendemain que je suis prévenu par Myrna et ses parents venus participer à la messe.

Le soir du mercredi 26, durant la prière commune, Myrna a une extase, sous les yeux mêmes du P. Darrigaud. Elle se tient à côté de lui durant la prière, quand elle semble se renverser en arrière, les yeux, le visage et les mains subitement tout couverts d'huile. On la porte sur son lit.

Je suis en prière avec eux devant l'icône. On m'appelle et quand j'entre, je remarque sur le visage de Myrna, ses mains, et coulant surtout de ses yeux, une quantité d'huile comme il ne m'est jamais arrivé d'en voir.

Myrna crie de douleur : «*Seigneur!*», tandis qu'on lui tient les deux mains.

Aussitôt, je me fais cette réflexion : «On dirait que la Vierge cherche à en mettre plein la vue au P. Darrigaud, pour qu'il témoigne à son tour de ce qu'il aura vu et vécu.»

Pendant ce temps, Nabil Choukair, le cameraman, et son assistant sont fidèles à leur travail. Je vois même le P. Darrigaud recueillir dans une petite ampoule de l'huile qui coule des yeux de Myrna.

De tout cela, le P. Malouli fait un compte rendu.

Quant au message délivré au cours de l'extase, Myrna me le dicte en présence de toutes les personnes se trouvant dans la chambre. Cette fois-ci, elle n'exige pas le départ des laïcs.

Parmi ceux qui sont présents, je cite le P. Darrigaud et le P. Boulos Fadel, jeune prêtre pauliste, dont j'ai remarqué depuis un certain temps l'assiduité, en dépit du fait que son supérieur n'est plus venu à Soufanieh depuis le transfert de l'icône le 9 janvier 1983.

Un jour, je lui en demande le motif et voici sa réponse :

– *Je me suis dit, bien que n'ayant rien vu : du moment que des milliers de gens viennent prier depuis bientôt quatre ans, c'est signe qu'il y a certainement quelque chose d'extraordinaire qui s'est passé dans cette maison ordinaire.*

Cette fois-ci, il "voit" à son tour. Et j'en suis heureux pour lui.

Myrna me dicte donc le message, alors qu'elle est encore, dirais-je, à moitié endormie. Son élocution, dans l'ensemble, est claire. A peine commence-t-elle à ouvrir les yeux que l'on m'appelle. Je demande à Myrna :

- *As-tu vu quelque chose?*
- *J'ai vu Jésus.*
- *T'a-t-il dit quelque chose?*
- *Oui.*
- *Qu'est-ce qu'il t'a dit?*
- *Écris, me dit Myrna.*

*«Ma fille,
Que ce lieu est beau!
J'y construirai mon royaume et ma paix.*

Et je vous (au pluriel) donnerai mon cœur, pour posséder votre cœur.

Vos fautes vous sont pardonnées, parce que vous me regardez.

Et qui regarde vers moi, je peindrai mon image en lui.

Car malheur à qui représente mon image, alors qu'il a vendu mon sang.

Priez pour les pécheurs.

Car toute parole de prière, j'y verserai une goutte de mon sang.

Ma fille,

Ne te laisse pas troubler par les choses de la terre.

Car par mes blessures, tu gagnes l'éternité.

Je veux renouveler ma Passion.

Et je veux que tu accomplisses ta mission.

Car tu ne pourras entrer au ciel que si tu as mené à bien ta mission sur la terre.

Va en paix!

Et dis à mes enfants qu'ils viennent à moi à toute heure, et non

quand je renouvelle la fête de ma Mère,

Car je suis avec eux en tout temps.»

Il se passe une chose étrange, tandis que je note le message sous la dictée de Myrna. Celle-ci me dicte la phrase où il est dit : «*Malheur à qui représente mon image, alors qu'il a vendu mon sang*». Le mot "a vendu mon sang" se dit en arabe : "ba' adami". Or, j'ai entendu "ba' adani" et je notai "ba' adani", tout en me demandant ce que peut bien signifier cette expression. Je ne lui trouve pas de sens. Le verbe "ba' ada" ayant le sens d'éloigner et s'employant autrement. Je me dis en moi-même : «*Je demanderai au P. Élias Baladi qui s'y connaît mieux en arabe.*»

Mais quand Myrna a fini de me dicter le message, je lui dis :

– *Myrna, je vais relire ce que j'ai écrit, fais attention, et si tu remarques une erreur quelconque, tu la corriges.*

Je relis le texte, et arrivé à l'expression "ba' adani", voici qu'elle m'arrête en disant : «*Non, c'est "ba' adami"!*» Le texte devient plus qu'évident.

Après l'extase, le P. Darrigaud veut en savoir plus. Myrna dit :

– *J'ai vu une lumière, et au cœur de la lumière une autre lumière ayant forme humaine, et j'ai entendu une voix retentissante et profonde. C'est tout.*

Je lui dis alors :

– Pendant que tu me dictais le message, tu fronçais les sourcils quelquefois, comme si tu ramassais tes idées. Est-ce que les voix des gens dans la chambre et le patio te gênaient?

Elle me répond :

– Je n'entendais que ta voix.

Au salon, Myrna relit le message et demande ce qu'est la mission dont Jésus parle.

La réponse d'un des prêtres est celle-ci :

– Outre tout ce qui s'est fait depuis le début du Phénomène jusqu'à présent, le Seigneur la précisera lui-même en temps opportun.

Ce jour-là, deux choses nous frappent :

La première : le retour de l'huile et de l'extase, après une interruption d'un an, jour pour jour, dont Jésus lui-même avait prévenu Myrna, lors de l'extase du 26 novembre 1985, quand il lui avait dit : «*Et si mon absence se fait longue et que ma lumière s'éclipse pour toi, ne crains pas.*»

La deuxième : le rapprochement entre le premier mot que la Vierge a dit lors de son premier message, la nuit du 18 décembre 1982 («*Mes enfants, souvenez-vous de Dieu, car Dieu est avec nous*») et le dernier mot dit par Jésus dans ce dernier message : «*Va en paix, et dis à mes enfants qu'ils viennent à moi à toute heure et non quand je renouvelle la fête de ma Mère, car je suis avec eux en tout temps.*»

En effet, que de mots, soit dans les messages de la Vierge, soit dans ceux de Jésus, nous paraissant d'abord obscurs, qui seront clarifiés par la suite par d'autres mots, prononcés dans les messages ultérieurs.

Pour en revenir au P. Darrigaud, il enregistre à Damas plusieurs interviews sur vidéo-cassettes :

– Avec Sœur Fiorina, ancienne responsable de l'Hôpital Italien à Damas.

– Avec le docteur Georges Mounayer, cardiologue, chez lui.

– Avec le docteur Jamil Marji, pédiatre, dans son cabinet.

– Avec le docteur Joseph Massamiri, biologiste, dans son laboratoire.

– Avec Mgr Boulos Bourkhoche, évêque grec-catholique du Hauran, à Khabab, sa résidence.

– Avec le P. Malouli et moi-même à Soufanieh même.

– Avec Myrna et Nicolas, chez eux.

Il faut signaler que, durant l'interview avec Myrna et Nicolas, l'huile se manifeste sur les mains de Myrna. Sa belle-mère lui dit alors :

– Mets-lui de l'huile sur le front.

Myrna répond avec pudeur :

– Moi?

Je traduis alors au Père ce qui s'est dit. Sa réaction immédiate est de prendre les deux mains de Myrna et de se les mettre sur la tête en disant :

– Mais pourquoi pas!

Signalons encore certains faits survenus pendant le séjour du P. Darrigaud :

1° Un jour, lui et moi, nous rencontrons "par hasard", dans la rue, Sœur Hind, des Religieuses de Besançon, responsable de leur Centre missionnaire à Khabab. Je lui demande de raconter au Père son attitude vis-à-vis de Soufanieh. Elle lui dit alors son refus premier et catégorique. Puis, l'apparition subite d'huile, en quantité abondante et sous ses yeux, un jour qu'elle est allée prier à Soufanieh, et juste au moment qu'elle s'était fixé pour rentrer au couvent. Même à présent, le fait de se rappeler cet événement, qui date pourtant de quatre ans, lui cause manifestement une profonde émotion.

2° Le dimanche 30 novembre, je trouve le P. Darrigaud chez les Sœurs de la Charité de l'Hôpital Français, parlant avec elles de Soufanieh après le repas. Je les vois l'écouter avec une attention qui m'étonne, car je sais que bon nombre d'entre elles refusent Soufanieh depuis longtemps. Leur posant alors la question de savoir ce qui les a convaincues de Soufanieh, la réponse me vient de Sœur Agnès : Un jour qu'elle priait à Soufanieh pour trois malades graves de son secteur, et qu'elle tenait une reproduction de Notre-Dame de Soufanieh à la main, l'huile est apparue tout à coup sur l'image. Elle a couru auprès de ses malades et leur a donné de cette huile bénie, et ils guérèrent tous les trois.

Je demande alors à Sœur Agnès de bien vouloir nous donner un témoignage écrit sur l'huile, mais pas sur les malades, car cela n'est pas de son ressort. Quelques jours après, elle remet ce témoignage écrit au P. Malouli.

3° Le P. Darrigaud passe une partie de sa dernière soirée avec les Sœurs de l'Hôpital Italien à Damas. Je suis présent. L'attention des religieuses est telle que je m'en réjouis profondément, car je sais que certaines d'entre elles se font remarquer par leur obstination à refuser Soufanieh. Or, ce qui arrivera après le départ du P. Darrigaud, c'est que ces religieuses elles-mêmes me demanderont, deux dimanches de suite, une causerie sur Soufanieh.

Le P. Darrigaud quitte Damas le 1^{er} décembre 1986. La dernière chose qu'il tient à faire est, cela va de soi, de passer à Soufanieh et d'y prier. Il en emporte le chapelet de Myrna qu'il hésitait à lui demander et qu'elle lui a offert spontanément, sans d'ailleurs, avouera-t-elle peu après, s'expliquer son geste, car ce chapelet est un cadeau auquel elle tenait beaucoup.

Le jeudi 4 décembre, le P. Darrigaud me téléphone de Paris pour avoir des nouvelles de Soufanieh et pour m'assurer qu'il est toujours avec nous à chaque instant. Quand je lui demande s'il a eu le temps de visionner les films, il me répond textuellement :

– *Le travail m'en a empêché, mais je fais confiance à la Vierge.*

Et la nuit de Noël 1986, le P. Darrigaud présente à la télévision française, sur *Antenne 2*, son documentaire sur Soufanieh.

La nouvelle nous est annoncée par téléphone.

De nouveau, la presse se met en marche : presse française d'abord, puis d'autres presses, étrangères et arabes.

Nous fournissons alors des renseignements très précis et succincts.

De nouvelles déformations ont cependant lieu, outre des interprétations dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont tristes, pour ne pas dire mal intentionnées et ironiques, comme ce sera le cas du journal libanais *Al-Nahar* en date du 30 décembre 1986, sous le titre «*La Solution : un miracle chrétien en Syrie*».

En accord avec le P. Malouli, j'avais préparé un texte très étudié pour le directeur de l'*Agence France Presse*, le docteur linguiste Joseph Ghazi. Dans ce texte, j'avais mentionné le nom d'un ami musulman du nom de Hicham Mouraly, chez qui l'huile était apparue sur une image de la Vierge de Soufanieh, lui qui ne faisait auparavant que se moquer de sa femme.

Donc, je mentionne ce fait dans l'article, mais le P. Malouli me conseille de le supprimer, pensant que M. Mouraly pourrait ne pas être d'accord ou pourrait se sentir gêné d'être mentionné dans un article. Etant coincés par le temps, je remets donc l'article au docteur Ghazi.

Mais quand, le soir même, j'en parle à M. Mouraly, il a la réponse suivante et sans l'ombre d'une hésitation :

– *Père, tu as toute liberté de citer ce fait à n'importe qui et à n'importe quelle institution, sans t'en référer à moi. Ce fait a eu lieu et je ne le nierai jamais. Tu peux aussi donner mon nom et mon adresse à qui tu le désires.*

Par la suite, le P. Darrigaud me propose de faire publier mes mémoires sur Soufanieh.

En outre, les lettres commencent à affluer d'un peu partout. Certaines d'entre elles contiennent même des chèques. On se met aussitôt d'accord pour les renvoyer avec un mot de remerciement et d'excuse : nous tenons absolument à la gratuité totale.

Soufanieh connaît un nouveau départ

Depuis le 26 novembre 1986, l'interruption annoncée par Jésus, lors de l'extase du 26 novembre 1985, fait place à une continuité étonnante. En voici les principales étapes et manifestations :

1° La nuit de Noël 1986, l'huile coule de "l'icône sainte" et remplit la cupule de marbre. Ce jour-là, à trois reprises, l'huile apparaît sur les mains de Myrna en prière avec des visiteurs.

2° Le 1^{er} janvier 1987, l'huile se manifeste sur une image de Notre-Dame de Soufanieh, que tient en mains le général Ibrahim Bitar, directeur du Club des officiers de Damas, en présence des chanteurs libanais : Élie Chouery et Samir Hanna.

3° Dans la nuit du 5 au 6 janvier – veille de la fête de l'Épiphanie –, on me téléphone pour m'annoncer l'écoulement d'huile. J'y vais avec mon ami Adib Mousleh et sa fille Raghad. C'est la première fois qu'il voit suinter l'huile en dépit du fait qu'il a toujours prié à Soufanieh.

4° Dans la nuit du 1^{er} au 2 février, veille de la fête de la Présentation de Jésus au temple, je suis appelé par téléphone à 0 heure 30. Je préviens aussitôt un jeune ami du nom de Fadi Touma, qui m'a prié de le faire en cas d'écoulement d'huile. Il vient en compagnie de deux jeunes filles, Hamis Zelhof et sa sœur Naïla.

Je préviens aussi Riad Nejmé, qui arrive avec ses parents et des amis jordaniens, dont Mme Mouna Mouacher, femme du ministre jordanien de l'Économie.

5° Dans la nuit du 24 mars, veille de la fête de l'Annonciation, Nicolas me téléphone à 22 heures 55 exactement, articulant à peine les mots et me priant de venir aussitôt. Je préviens Fadi Touma et le général Bdéoui. En route, Fadi me dit :

– Tu sais, Père, je trouve que tous ces signes sont une preuve de notre incrédulité, car si le Seigneur s'obstine à nous les donner, c'est que notre foi est toujours trop faible.

Je trouve sa réflexion pertinente. Mais cela ne m'empêche pas de l'inviter à en remercier Dieu, car Lui seul est juge de ce qui convient ou ne convient pas à notre foi. Myrna et son père sont manifestement troublés. Myrna est assise à côté de l'icône mais comme affalée. Je remarque que l'icône n'est pas à sa place : elle est déplacée.

Le père de Myrna est le seul à même de me dire ce qui s'est passé. Il pria le chapelet tout seul, dans le patio, quand il a remarqué en regardant l'icône de loin, que quelque chose de blanc barrait le bas de l'icône, qu'il n'avait jamais remarqué auparavant. Il s'est approché et a vu l'image placée sur l'appui supérieur. Il s'est mis à crier pour appeler Nicolas, et tous deux ont crié d'émotion.

Sur ce, Myrna est arrivée, et, toute troublée, elle a essayé de prévenir le P. Malouli par téléphone, mais elle s'est si mal exprimée, que le Père, occupé à cette heure tardive à tirer les photocopies du dossier, croyant au phénomène habituel de l'écoulement d'huile, n'a pas jugé nécessaire de venir.

Je trouve Nicolas assis au salon, tout pâle. Contrairement à son habitude, il ne se lève pas quand je lui serre la main.

– Père, excuse-moi : mes genoux ne me portent plus.

Je lui demande à nouveau de me dire ce qui s'est passé. Sa réponse est très brève : en quelques mots, il me redit ce que Myrna et son père viennent de me raconter, et il ajoute :

– Je t'en prie, Père, mais qu'est-ce qui arrive?

En fait, il s'agit d'un phénomène de lévitation, bien connu dans l'Église. J'explique en ce qui concerne Soufanieh :

L'icône, placée toujours dans sa niche, hermétiquement fermée et dont le P. Malouli seul a la clef, avait été juchée, quelques mois auparavant, sur un appui à l'intérieur de la niche, qui me semblait trop élevé pour permettre une photographie complète de l'Image. J'avais alors demandé au père de Myrna, marbrier, qui avait fait lui-même cette niche et le nouvel appui, de faire un autre appui moins élevé. Il l'avait fait, et l'Image avait été placée sur cet appui inférieur.

Or voici que l'icône a quitté, seule, son appui inférieur et s'est placée d'elle-même sur l'appui supérieur.

Bien sûr, les mauvaises langues se donneront toute liberté pour expliquer ce nouveau fait, plus que surprenant.

Comme d'habitude, rapidement le bruit court et une foule nombreuse vient prier. Il faut signaler que l'huile coule lentement de l'Image placée sur son nouvel appui.

Parmi les personnes présentes, quatre méritent spécialement d'être signalées : le professeur de langue arabe, M. I.A., communiste connu et qui accourt avec toute sa famille. Le voyant, je dis à Nicolas :

– *Tu vois, Nicolas, celui-là?*

– *Eh comment! C'est lui qui m'avait, le premier, appris à l'école ce qu'était le communisme.*

Les trois autres sont prêtres : les deux jeunes Pères, Boulos Fadel et Rizkallah Simaan, plus le vieux P. Élias Sargi, qui ne cesse de pleurer depuis le moment où il est entré dans la maison, jusqu'au moment où nous la quittons à une heure de matin. Il se tient tout le temps devant l'image, priant et pleurant en silence.

Avant de quitter la maison, j'entre dire au revoir à Nicolas. Il me dit:

– *Père, je ne serais plus étonné de voir l'image disparaître d'elle-même.*

Je lui réponds :

– *Ne crains rien, Nicolas, le Seigneur n'a pas l'habitude de lâcher un travail qu'il a commencé.*

Cependant, je ne puis clore ce chapitre sans mentionner les nombreuses interrogations que cet auto-déplacement ne manque pas de poser : et tout d'abord, quelle peut en être la signification?

Beaucoup pensent au fait que le frère aîné de Nicolas, Awad, qui habite la chambre en face de la terrasse et qui est devenu comme le poète de la Vierge, est gravement malade du cancer et semble à toute extrémité. Certains croient y voir un signe qui le concerne. Mais nul ne peut prétendre avoir la moindre assurance de ce genre.

Le fait est qu'Awad restera jusqu'à la dernière minute de sa vie en état de prière, écoutant les chants de la Vierge, dont il a composé une partie avec Mme Carmen Bitar, dont la voix, depuis bien des années, est toujours présente lors de la prière à Soufanieh. L'un de ces chants est depuis bien longtemps devenu comme l'hymne même de Soufanieh, c'est lui qui clôture tous les jours la prière à la "maison de la Vierge". En voici le premier couplet :

*«La Vierge à Soufanieh
nous rassemble tous les soirs,
Nous prions pour la paix
et pour l'unité chrétienne.»*

Nous décidons, avec le P. Malouli, de respecter la place que l'Image s'est choisie.

Mais tout n'est pas fini : l'icône se penche d'elle-même et prend appui sur le verre de la niche. Elle se maintient deux jours dans cette position. Le troisième jour, elle tombe dans la cupule de marbre pleine

d'huile. Le quatrième jour, Awad rend l'âme. C'est alors que le P. Malouli replace l'icône sur son appui inférieur.

Nous ne cherchons à donner à ce phénomène de lévitation aucune interprétation. Qui d'ailleurs peut y prétendre? Cependant, je voudrais signaler deux choses remarquables au cours des funérailles du frère aîné de Nicolas :

La première : pendant des heures, avant l'enterrement, sa fille Alice, âgée de 9 ans, et Myrna chantent auprès du cercueil, des chants auxquels répondent les femmes qui remplissent le salon où se trouve la dépouille, chants entrecoupés de dizaines de chapelets.

La deuxième : le cercueil est porté à bout de bras, de la maison jusqu'à l'église de la Croix, par des jeunes chrétiens et musulmans du quartier ou familiers de la maison. Au moment de sortir de la maison, avec la dépouille, ils crient d'une seule voix :

*«O Vierge, ouvre tes portes
Awad est le préféré de tes aimés.»*

Ce cri, ils le répètent tout le long de la route, mais surtout aux carrefours et à l'entrée de l'église.

La mort d'Awad ne change absolument rien aux habitudes d'accueil des visiteurs et des fidèles venus prier. Et l'on n'entend aucune plainte à ce propos. Même sa vieille maman ne cesse de dire en larmes :

– *Comme le Seigneur et la Vierge veulent!*

Même l'ironie stupide de certaines personnes qui osent rappeler les guérisons "prétendues", ne provoquent de leur part aucune réaction.

Dès le troisième jour après la mort d'Awad, il arrive que les personnes présentes se mettent à prier, avec les gens de la maison, à l'intention des défunts, sans jamais oublier l'unité des chrétiens.

Nicolas, pour sa part, ne cesse de dire, très ému :
– *C'est vrai que nous avons ouvert notre maison pour la prière, mais les gens nous l'ont rendu au centuple par l'affection dont ils nous entourent, et par l'aide matérielle qu'ils nous apportent pour faire le ménage, comme s'il s'agissait de leur propre maison.*

Deux nouveaux témoins : un prêtre et un évêque

Le mois de novembre 1986 nous vaut un nouveau témoin, le P. Élias Jarjour, syriaque-catholique, qui vient prier depuis bien longtemps, mais dont on connaît l'ancienne hostilité à Soufanieh, sans savoir exactement ce qui l'a "converti".

Or, un jour, ce prêtre vient à Soufanieh me parler à part. Il me raconte comment il a attaqué longtemps le Phénomène de Soufanieh, inventant des calomnies à son endroit et les répandant aussi bien au patriarcat syriaque-catholique que dans les maisons lors de ses nombreuses visites. Puis, il m'explique comment il a été témoin chez sa sœur d'un fait qui l'a complètement bouleversé et conquis. Il est heureux, me précise-t-il, de le dire maintenant de vive voix là où il se trouve, avec le même empressement qu'il a mis à attaquer Soufanieh.

Je me permets alors de lui faire remarquer que cela ne suffit pas, et qu'il doit réparer expressément le tort fait, en mettant par écrit ce témoignage qu'il vient de me donner dans ses moindres détails. Pour toute réponse, il fait le geste de mettre la main sur sa tête et il ajoute :

— Je suis prêt!

Quatre jours plus tard, il vient à Soufanieh, tenant à la main trois feuillets à en-tête du patriarcat syriaque-catholique de Damas, contenant "sa confession", munie de sa signature et du cachet de l'église paroissiale de Notre-Dame de Fatima. Le jour même, je la lis en public durant la prière à Soufanieh.

Quand je revois ce prêtre, je lui demande l'autorisation de photocopier ce texte : aussitôt accordé.

Le deuxième témoin de poids nous arrive personnellement au cours du mois de décembre 1986. Il s'agit de Mgr Georges Hafoury, évêque syriaque-catholique de la ville de Hassaké, dans le nord-est de la Syrie. Lui aussi refuse Soufanieh. Puis, un jour, nous lisons un article de lui sur Soufanieh dans la revue suisse *Stella Maris*, le numéro d'octobre 1986. Article très positif.

Il vient à Damas, le 10 décembre. Je lui rends visite chez sa mère et apprends ce qui l'a bouleversé et convaincu sur Soufanieh. Je l'invite à prier avec nous à Soufanieh. On y fera une interview qui sera envoyée sur vidéo-cassette au P. Jean-Claude Darrigaud, pour être ajoutée à sa documentation.

Monseigneur vient le soir du lundi 15 décembre, prie avec les gens, mêlé à la foule. Après la prière, l'interview a lieu et est filmée. Malheureusement, nous n'avons pas le temps de l'envoyer au P. Darrigaud, dont le documentaire doit être donné à la télévision française le 25 décembre. Cependant, cette interview nous est précieuse.

J'ajoute pour terminer ces quelques mots reçus d'un prêtre arabe de Paris, le P. Aziz Hallak. Sa lettre est datée du 23 décembre 1986 :

«Je te remercie beaucoup pour tes deux lettres que je viens de recevoir. Je me réjouis des dernières nouvelles de Soufanieh. Je prie le Seigneur et la Sainte Vierge de me donner de devenir à mon tour témoin de leur présence continue parmi nous.»

Un évêque syriaque-orthodoxe, Mgr Bahname Jijawi, à Soufanieh

Le Phénomène dure depuis quatre ans déjà sans que les ecclésiastiques syriaques-orthodoxes se manifestent à Soufanieh, à l'exception de quelques séminaristes qui n'ont plus reparu.

Or, voici que, le 11 février 1987, se présente à Soufanieh l'évêque syriaque-orthodoxe d'Amman en Jordanie et de la Rive Occidentale de Jordanie. C'est un évêque qui a passé plusieurs années à Damas. On lui reconnaît une humilité naturelle, une bonté frôlant la naïveté et un désir ardent de l'unité chrétienne. Ce jour-là, il préside la prière et dit un mot que nous regrettons de n'avoir pas enregistré. En substance, il dit que l'union avec Jésus est la condition indispensable pour réaliser l'unité de l'Église. Il souligne aussi le rôle de la Vierge pour rassembler ses enfants dispersés.

Après la prière, il nous dit avoir été fortement impressionné par un film sur Soufanieh qu'il a pu voir. Depuis lors, il attendait impatiemment de venir à Damas pour prier à Soufanieh et faire la connaissance de Myrna. En effet, Myrna est là, cependant tout cela semble la concerner de loin. Mais Nicolas, son mari, ne cache pas sa joie de voir à Soufanieh un nouvel évêque et de l'entendre les encourager et les bénir.

Quelques jours plus tard, Mgr Bahname vient prier une nouvelle fois à Soufanieh, puis il quitte Damas, pour Amman, d'où une lettre me parvient de lui en date du 24 février 1987. Quelques extraits méritent d'être relevés, bien que, du fait de l'émotion, les phrases ne soient pas toujours achevées :

«L'occasion de cette rencontre avec vous et les nombreux amis, frères, prêtres et amis, m'a été une très grande joie. Cela me manquait beaucoup... pour déverser le trop-plein de mon cœur. Je m'arrête surtout à notre rencontre dans une maison bénie et une famille bénie, si touchée par la grâce, par suite du phénomène de l'Apparition miraculeuse survenue à notre fille spirituelle Myrna, femme de Nicolas Nazzour. Leur maison demeurera

comme un phare pour quiconque vénère la Vierge toute Sainte et son Fils bien-aimé, notre Sauveur Jésus. Je garde bien dans mon cœur les souvenirs de mes deux visites à cette maison, et de nos échanges doux et beaux.»

Mgr Bahname a emporté les cinq films contenant les différentes manifestations de Soufanieh, plus un dossier complet.

J'ajoute aux lignes de Mgr Bahname celles d'un autre évêque, Mgr Joseph Tawil, des États-Unis, dans une lettre de lui, datée du 25 janvier 1987, donc à quelques jours d'intervalle :

«J'ai pris connaissance de votre lettre du 10 décembre 1986 et de l'ensemble des documents et papiers envoyés. J'ai été émerveillé des choses extraordinaires quasi périodiques qui se produisent à l'approche des fêtes du Seigneur. Et aujourd'hui, plus que jamais, elles méritent attention et considération. Tout, comme le message qui a accompagné l'extase, est conforme à l'enseignement de l'Église. Je me suis grandement réjoui du fait que la prière se poursuive, ainsi que les visites à cette maison qui est bien devenue un "lieu de pèlerinage" pour tous, abstraction faite de leur appartenance confessionnelle et religieuse. Car la Vierge de Soufanieh est devenue plus que célèbre dans plusieurs pays...»

«Plus que célèbre...» C'est exactement ce que me dira, peu après, mon ami Roger Kahil, du Canada, dans une lettre du 5 mars 1987 :

«Les nouvelles de la Vierge de Soufanieh sont on ne peut plus réjouissantes. Et son Image se répand ici dans plusieurs milieux, même parmi les gens du Québec.»

Témoins de l'ouverture des stigmates

Nous nous attendons à quelque chose en cette Semaine sainte 1987. Pourquoi? Pour deux raisons. La première : lors du dernier message donné par Jésus à Myrna, le soir du 26 novembre 1986, il lui a dit entre autres : *«Je veux renouveler ma Passion»*.

La deuxième : la fête de Pâques, cette année, est commune aux catholiques et aux orthodoxes. Or, en 1984, la manifestation de stigmates, pour la deuxième fois, a eu lieu le Jeudi saint, et cette année-là Pâques a été fêté en commun.

Donc, nous nous attendons à quelque chose et nous ne le cachons pas. A cela, au moins deux preuves :

La première : une invitation, bien que tardive, lancée au P. René Laurentin, pour qu'il passe avec nous à Damas la Semaine sainte, dans l'espoir qu'il "voie", lui aussi, de "ses propres yeux" quelque chose.

La deuxième : notre insistance auprès du nouvel ami que nous a valu Soufanieh, le médecin biologiste Jean-Claude Antakly, pour qu'il vienne à Damas.

En effet, le docteur Antakly arrive avec sa famille le mercredi soir, 15 avril 1987, veille du Jeudi saint.

Pendant le trajet entre l'aéroport et Damas, je leur redis, en présence de leurs enfants et de mon ami, le jeune Fadi Touma, venu les chercher en voiture, mon espoir qu'ils seront témoins de "quelque chose" dès le lendemain. Et je leur explique cette "attente" pour les raisons que j'ai données plus haut, sans plus. Le docteur Antakly et sa femme, biologiste également, habitent à Espalion en France.

Voici ce qui se passe le Jeudi saint :

J'arrive à Soufanieh vers 14 heures 25. La famille Nazzour prend son repas dans le patio, près de l'icône sainte. Je prie quelques instants, puis je demande où se trouve Myrna. On me dit qu'elle est dans la chambre à prier avec le P. Malouli. J'entre. Le P. Malouli dit

son bréviaire. Myrna semble sereine, mais un peu inquiète quand même. Je lui dis :

- *Alors, Myrna, tu nous prépares quelque chose?*

Elle me répond :

- *Père, ne me fais pas peur!*

Je lui dis :

- *Myrna, je t'ai déjà dit que tu es la dernière personne au monde à se permettre de prononcer le mot "peur" : le Seigneur et la Vierge sont avec toi.*

Je m'assieds à côté du P. Malouli, qui dit toujours son bréviaire. Moi-même, je lis le récit de la résurrection de Lazare (Jean, ch.11), comptant poursuivre par la lecture de la Passion.

Myrna me dit alors :

- *Père, ne laisse personne entrer; je préfère qu'on reste seuls.*

Peu après, Nicolas son mari entre. Je lui demande bien simplement de se retirer, parce que Myrna, comme je le lui explique, tient à rester avec les prêtres seuls.

Il me dit alors en souriant :

- *Après quatre ans et demi de service, je ne ferais pas un diacre?*

Je souris et lui dis :

- *Diacre ou pas, laisse-nous seuls.*

Il sort en souriant.

Peu après, le père de Myrna entre à son tour. Je lui fais la même remarque. Sa réaction immédiate est de me dire en souriant :

- *Mais moi, je ferais un prêtre après cinq ans presque de service!*

Et il sort.

Nous restons donc seuls : Myrna, le P. Malouli et moi.

Un moment après, Myrna qui marche dans la chambre tout en répétant les noms de Jésus et Marie, s'arrête et me dit :

- *Père, j'ai un frisson dans tout le corps, est-ce que c'est la peur?*

Je lui dis alors avec reproche :

- *Myrna, cesse de prononcer le mot peur et laisse faire le Seigneur.*

Elle fait quelques pas, regardant tantôt à terre, tantôt en l'air, et passant les mains sur son visage. Puis, elle s'agenouille dans un coin de la pièce, à gauche du lit, répétant sans cesse les deux noms : *«Vierge Marie! ô Jésus!»* S'étant assise sur ses talons, elle se recroqueville sur elle-même, serrant son menton sur ses genoux. Je laisse la lecture de l'Évangile et l'observe. Tout à coup, elle hurle en portant les deux mains à ses tempes :

- *Enlevez-le! Enlevez-le!*

Je cours vers elle... Elle se penche un peu en arrière. Au moment où je fais le geste de lui soutenir les épaules, je vois le sang gicler

littéralement de son front, mais je le vois dans le miroir, en face d'elle. Au même instant, elle ouvre ses deux bras en les laissant tomber : je vois alors le sang couler de ses paumes. Avec le P. Malouli, nous l'appuyons contre le lit, puis nous l'y déposons en lui remontant les pieds : le sang coule aussi de ses pieds.

Tout cela se passe en quelques secondes.

Le P. Malouli, qui a pris l'habitude de tout chronométrer, précise qu'il est 14 heures 45.

De "voir" paraître les stigmates sous nos yeux me rappelle ce qu'a exigé de nous le directeur de l'Hôpital Français à Damas, le docteur Joseph Nasrallah, appelé lors de la première apparition des stigmates, le 25 novembre 1983. Quand nous avons conduit Myrna à l'hôpital deux jours après, pour lui demander un certificat médical sur l'apparition des stigmates et leur disparition inexplicable, sans laisser de trace, il nous avait dit, au P. Malouli et à moi-même, en s'excusant de le faire :

– *Est-ce que vous-mêmes, vous étiez tous deux présents quand ces blessures se sont manifestées?*

Je me rappelle très bien lui avoir dit ce jour-là :

– *Dieu n'a pas l'habitude de donner des rendez-vous de ce genre!*

Tout cela me revient en tête comme un éclair. Et dans mon cœur, je dis une immense action de grâce au Seigneur de nous permettre, au P. Malouli et à moi-même, d'être témoins d'une chose aussi unique.

J'ouvre la porte pour aller téléphoner, et aussitôt la famille et les personnes présentes se précipitent dans la chambre. Je prévient d'abord les médecins : Jamil Marji, Georges Mesmar, Louis Kawa, Georges Mounayer, Élie Barsa et sa femme, le docteur Najat Zahlaoui. Je téléphone au patriarcat grec-catholique et prévient le P. Élias Sargi, le priant de prévenir les PP. Élias Baladi et Rizkallah Semaan. Je téléphone aussi chez les maronites pour prévenir, comme me l'a demandé le P. Malouli, les PP. Khalil Rustom et Mowannès. Je téléphone également à la nonciature, dans l'espoir qu'au moins Mgr Antonelli puisse venir. La nonciature ne répond pas. Je téléphone alors à l'Hôpital Italien, prévenant Sœur Fiorina et lui demandant d'essayer d'atteindre la nonciature. Je téléphone à l'Hôpital Français : cela sonne occupé. Je prévient par téléphone ma propre sœur, Sœur Lucie, responsable à Damas des Religieuses du Perpétuel Secours. Téléphone aussi au docteur en science chimique, Hani Rezk, du Centre de recherches scientifiques à Damas.

Je fais encore plusieurs coups de téléphone pour prévenir Fadi Touma de passer prendre Antoine Makdisi, pour alerter M. Adib

Mousleh, M. Bassam Mesmar, lui demandant d'aviser à son tour sa sœur Mouna, femme de M. Fouad Takla. Je prévient encore le général Georges Bdéoui et M. Nazih Raad. J'essaie enfin d'atteindre les médecins biologistes, M. Jean-Claude Antakly et sa femme Geneviève.

Ensuite, je reviens au chevet de Myrna et je reste là tout le temps que dure "sa Passion", suivie de l'extase et de "son retour".

Je prends soin de tout noter : paroles et gestes, tandis qu'avec sa caméra Nabil Choukair, que j'ai appelé le premier au téléphone, fait déjà son travail.

Voici, à la lettre, tout ce que je note, avec l'aide fort précieuse du P. Nasri Salmo, syriaque-catholique, déjà près de Myrna avec son confrère, le P. Antoine Ain. Je dois signaler que ce dernier ne reste que quelques minutes, puis il s'en va après m'avoir demandé ce que j'ai vu personnellement à propos des stigmates. D'ailleurs, sa présence m'étonne : c'est sa deuxième visite à Soufanieh, la première étant celle qu'il a faite lors de la deuxième apparition des stigmates, survenue le 19 avril 1984, un Jeudi saint également : ce jour-là il avait accompagné Mgr Mounayer, avec les PP. Killizli et Jarjour.

Je reproduis donc tout ce que j'ai écrit, sans aucun commentaire :

Dans la chambre, le P. Malouli et le docteur Jamil Marji. Les PP. Nasri Salmo et Antoine Ain. Myrna chante : *«Que nous participions à Sa Croix!»*

– *Akh!* (Interjection de douleur, de même le cri "ah!" et "dakhilkon", littéralement : "je vous en supplie" qui répétés à plusieurs reprises).

Le docteur Antakly lui prend le poignet, elle crie :

– *Akh! ô Vierge!* (En arabe, un chrétien, appelant la Vierge, dit rarement "Vierge Marie").

«O Jésus! Pour tes souffrances, Seigneur! Pour tes souffrances... Seigneur... O Jésus! O Jésus, aie pitié de moi, ta servante pécheresse.»

Un médecin lui touche la main : douleur... lui touche le pied : douleur, douleur atroce...

«O Seigneur! Ah, Jésus, je t'en supplie! Je n'en peux plus, Seigneur. Je suis à mon heure de faiblesse, Seigneur! Je ne vois pas de mes yeux. O Jésus, je t'en supplie, je ne peux supporter autant que toi! Seigneur!»

Je demande à Nicolas ce qu'il en est de la blessure du côté. Sa réponse :

«*Enlevez-les! Enlevez-les!*»

Le sang coule de nouveau de son front. Le geste de s'arracher les épines se poursuit pendant près de deux minutes.

«*Prie pour moi! ... Mais enlève-le-moi! Il nous aime!*»

Son père lui dit :

– *Il t'aime beaucoup, ma petite!*

Myrna répond :

«*Lui, Il nous aime... Nous, nous ne L'aimons pas!
Nous, nous nous jouons la comédie les uns aux autres.*

Nous sommes à découvert devant Lui.

Il sait qui L'aime.

Nous nous jouons la comédie, les uns aux autres.

Il nous prend en patience...

S'Il voulait nous unifier par Sa Volonté, Il l'aurait fait par-dessus nos têtes (littéralement : au prix de nos têtes).

Mais Il la veut par nous (venant de nous).»

Pendant ce temps, j'entends le P. Malouli, dans le patio, prêcher sur la «*beauté de cette maison*» : beauté de prière, d'unité des cœurs et d'appel du Seigneur à l'Unité.

16 heures 40 : Myrna reprend le geste de s'arracher les épines de la tête et des tempes.

– *Akh, Seigneur!* (en se frottant la tempe gauche).

Je lui demande si elle veut qu'on chante.

– *Oui*, dit-elle.

16 heures 45 : Georges Bdéoui chante l'un des chants du Jeudi saint:

«*Aujourd'hui est suspendu à un bois
Celui qui a suspendu la terre sur les eaux...*»

16 heures 46 : Myrna pousse un cri étouffé en portant la main à son côté gauche.

16 heures 50 : je lui demande ce qu'elle voit. Elle dit :

– *La Lumière. Mais je souffre beaucoup.*

16 heures 51 : Myrna penche la tête à droite et perd connaissance. Je l'appelle à plusieurs reprises par son nom : aucune réaction. Les

médecins lui soulèvent la main gauche et la laissent retomber inerte, sans causer aucune douleur. Cela se répète plusieurs fois.

16 heures 54 : le chirurgien Georges Mesmar veut examiner la blessure de la main gauche. Le docteur Antakly dit avec une nuance de reproche et en français :

– *Il faut toujours que la science intervienne!*

Je lui répond :

– *Pas d'inconvénient pour ce qui est de nous.*

16 heures 56 : le docteur Georges Mesmar nettoie la blessure de la main gauche; de nouveau le sang coule, mais en petite quantité.

16 heures 57 : M. Antakly prend le pouls de Myrna : 124.

Je remarque que les cils de Myrna ont un très petit battement, à peine perceptible. Je le fais remarquer au docteur Antakly. J'appelle Myrna à plusieurs reprises par son nom : elle n'entend rien.

16 heures 58 : le docteur Mesmar demande l'autorisation de nettoyer la blessure du front. Nicolas s'en remet aux prêtres. Permission accordée. Nettoyée, la blessure paraît profonde et mesure un centimètre. De nouveau le sang coule, mais en abondance, au point de remplir le pli horizontal du front, de coller sur sa chevelure et de faire une grande tache sur l'étoffe blanche qu'on a placée sous sa tête.

17 heures 10 : le docteur Mesmar nettoie les blessures des pieds : de nouveau le sang coule, mais peu.

Je réclame aux médecins présents un rapport complet : chose promise.

17 heures 20 : Myrna bouge un peu la tête et les deux mains. Elle dit :

«*Akh!...*»

Puis, elle croise les deux mains sur sa poitrine et les maintient dans cette position un moment. Elle dit :

«*Mes épaules!*»

Et elle se prend la tête entre les mains.

17 heures 21 : Myrna entrouvre légèrement les yeux.

Je lui demande :

– *Tu as vu quelque chose?*

Elle répond :

– *J'ai vu ce qu'il a fait pour nous* (ou plutôt : *par amour pour nous*, le mot arabe "Kourmalna" signifiant tout cela).

Je lui dis :

– *Est-ce qu'il t'a dit quelque chose?*

Elle dit :

– *Non!*

17 heures 25 : je demande à Myrna :

– *La souffrance est comme avant?*

Elle dit :

– *Non, mais je suis brisée.*

Georges Bdéoui me demande de lui faire dire dans le détail ce qu'elle a vu. Elle dit :

– *Toute la Passion. Je suis très fatiguée. Ce spectacle, il m'est impossible de l'oublier. Je le raconterai plus tard.*

Je lui dis :

– *Si je te demandais d'écrire ce que tu as vu?*

Elle dit :

– *Je l'écrirai.*

Georges Bdéoui insiste auprès de moi pour que j'interroge Myrna. Je le fais en lui demandant de nous dire en gros ce qu'elle a vu. Elle s'exprime par des mots hachés, que je reproduis tels quels :

«De loin, je L'ai vu descendre un escalier... portant une croix... en tenue rouge... une couronne au front.

Ils ont escaladé une montagne... la Vierge avec trois autres. Il y avait trois femmes.

On L'a beaucoup frappé.

Quand ils L'ont flagellé... oui, quand Il a été flagellé, avant qu'on ne Lui donne la croix...

Quelqu'un a porté la croix avec Lui... Un soldat.

Spectacle d'une croix...

Une parole dite d'une voix très haute, comme si ce n'était pas Lui qui l'avait prononcée : "Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font."

Trois femmes par terre, comme agenouillées.

Je n'ai pas entendu de bruits : c'était un spectacle silencieux.»

Question de Georges Bdéoui :

– *Après la crucifixion, quelqu'un s'est-il approché de Jésus?*

Réponse :

«Ils Lui ont donné à boire... Ils L'ont transpercé d'un javelot. Il n'a pas bu. La dernière chose, c'était son cri : Père pardonne-leur... (et elle ajoute) : ... peut-être qu'il nous vise par cette parole, je ne sais pas.

Quand Il a expiré, il pleuvait.

Spectacle silencieux.

Un seul homme et trois femmes L'ont descendu de la croix.

Le monde était devenu sombre (littéralement : noir).

Des femmes... Un militaire... Un homme et trois femmes.»

A la question de savoir comment elle reconnaît que ce sont des femmes, elle répond :

«Elles étaient habillées de noir. Les deux croix, je ne les ai pas vues. La quatrième personne se tenait avec les femmes.»

Ici s'arrêtent mes notes.

Je remarque que Myrna veut se lever. Alors, je sors en invitant les personnes présentes à la laisser un moment seule.

Sa croix." Je leur dis alors : "Gardez le silence : Awad chante." Et c'est moi qui répondais aux couplets que chantait Awad.

Et tandis que tous étaient autour de moi, j'entrai dans une extase on ne peut plus belle et à laquelle je ne m'attendais pas. Je vis ce que n'a vu aucun être humain depuis deux mille ans, car il me fut donné de revenir en arrière bien longtemps et le Rédempteur me donna de participer à sa Passion.

J'ai vu une lumière très puissante et, à travers la lumière, j'ai vu une vieille construction de pierres aux multiples fenêtres. Une porte s'ouvrit et le Sauveur en sortit suivi par un soldat qui le flagellait et lui faisait porter la croix. Il l'aida à porter la croix jusqu'au bas de l'escalier. Jésus poursuivit sa route entouré de milliers de gens. Le spectacle n'était pas très clair, car il était loin de ma vue. Sur son chemin, Il tomba, victime de ce monde, sous le poids de la Croix et de Sa fatigue. C'est alors que s'approcha l'un de ces gens et l'aida à porter la croix. Ils arrivèrent à une colline et Jésus fut fixé sur la croix. Il souffrait mais ne criait pas. Tout le spectacle que j'avais sous les yeux était muet. Je vis aussi quelqu'un lui mettre sur la bouche le bout d'un bâton long, comme s'il lui donnait à boire. Un moment après, je vis quelqu'un le frapper d'un coup violent sur le côté et Jésus dit : "Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font." Soudain, la lumière commença à disparaître et fit place au noir de la nuit. La pluie se mit à tomber comme si les cieux s'étaient ouverts. Puis le Crucifié fut descendu de croix par un militaire, un jeune homme et trois femmes habillées de noir.

L'extase prit fin, mais la Lumière du Crucifié me restait dans les yeux. Je racontai ce que j'ai vu, et c'est le P. Zahlaoui qui le nota. Puis je revins à cette vie mortelle qu'on ne peut éviter.

Des témoins venus de loin : Jean-Claude et Geneviève Antakly

Jean-Claude Antakly et sa femme Geneviève sont arrivés à Damas, comme je l'ai déjà dit, le mercredi 15 avril 1987.

Le Jeudi saint, lors de l'ouverture des stigmates, je leur ai téléphoné, mais sans les trouver.

En fait, ils sont venus d'eux-mêmes à l'église Notre-Dame de Damas et, ne m'ayant pas vu, ils m'ont cru chez mes parents, où les conduit l'un des deux curés de la paroisse. Ils apprennent alors que je suis à Soufanieh. Ils arrivent peu après l'ouverture des stigmates. Ils restent auprès de Myrna durant toute "sa passion" et, avec les autres médecins présents, ils suivent tout ce qui s'est passé.

Le lendemain, je leur demande un rapport en bonne et due forme. Quand je me retire pour rentrer à ma paroisse où doit avoir lieu la grande cérémonie des Funérailles du Christ, Mme Geneviève Antakly est avec Myrna dans la chambre pour vérifier l'état des stigmates. J'ai insisté pour que ce rapport soit rédigé le soir, même si les Antakly doivent à cause de cela rater cette grande cérémonie dont ils n'ont pas d'équivalent en France. Car, le lendemain, très tôt, ils doivent se rendre en Alep, ville d'origine de la famille.

Le lendemain, je reçois le rapport sollicité, dont le texte se trouve ci-après.

Je suis heureux d'ajouter qu'à leur retour d'Alep, une dizaine de jours plus tard, les Antakly me raconteront leur profonde émotion, la nuit du Vendredi saint, devant la responsabilité du rapport à rédiger et, surtout, du témoignage à apporter à leurs amis de France. Mme Antakly me dit son étonnement devant la blessure du côté, quand elle a examiné Myrna et constata que cette blessure de 12 centimètres, qui présentait, me précise-t-elle, «l'aspect d'une blessure profonde sur un cadavre», a été, vingt-quatre heures après, «*totale*ment cicatrisée». Elle le note ensuite dans son rapport en soulignant le mot *totale*ment.

Par la suite, quand près d'un mois plus tard, je me rendrai chez eux à Espalion, en France, je pourrai constater l'ampleur du témoignage

qu'ils auront rendu. Et c'est alors que j'ai constaterai pour la centième fois, si je puis dire, comment le Seigneur se choisit des témoins, là où Il veut et de la manière qu'Il veut.

Le jeudi 16 avril 1987

Geneviève ANTAKLY
Biologistes

Jean-Claude ANTAKLY

ont constaté ce qui suit :

Myrna présentait une plaie au milieu du front, une à l'intérieur des deux mains et une sur chaque pied. Sous le sein gauche, une longue griffure suintante aux bords nets.

Bras en croix, dans une attitude de souffrance, le moindre contact semblait douloureux.

Pouls oscillant entre 120 et 130 pulsations/minute.

La blessure du front et des pieds s'est rouverte spontanément en notre présence sans que quiconque ne l'ait touchée.

A l'attitude souffrante a succédé une phase de détente où les réflexes fondamentaux avaient disparu. Des médecins ont, devant nous, nettoyé les plaies, légères entailles aux bords nets. Celle du front était plus profonde, tuméfiée.

Vendredi 17 avril 1987

Plaie au front tuméfiée mais indolore au toucher.

Plaies aux mains et aux pieds : cicatrisation normale mais toucher indolore.

Plaie sous le sein gauche (12 cm) totalement cicatrisée.

G. ANTAKLY

**Extase et message
du Samedi saint, 18 avril 1987**

A 21 heures 45, le téléphone sonne : de l'huile coule à profusion de l'icône sainte. Cinq minutes plus tard, je suis à Soufanieh. Déjà le récipient de marbre est plein. Et déjà le patio est quasiment bondé. Je cours au téléphone et préviens de nombreux amis, dont le docteur Hani Rezk du Centre de recherches scientifiques, Adib Mousleh, le docteur Jamil Marji, et je prie Fadi Touma d'aller chercher Antoine Makdisi. Je téléphone aussi au médecin-chirurgien Louis Kawa.

Pendant ce temps, le P. Malouli ne cesse de diriger la prière. Les gens continuent d'affluer de toutes parts. Je dois aussi signaler la présence du jeune P. Rizkallah Simaan, pauliste.

A 23 heures 10 exactement, il y a un certain remous derrière moi, dans le patio, en pleine prière. Je me retourne. Myrna tient ses deux mains plaquées sur son visage : les deux mains et son visage ruissellent d'huile, et Myrna chancelle. A. Makdisi, debout près d'elle, m'assure que l'huile a même éclaboussé le sol. Tandis qu'on emmène Myrna dans la chambre, je cours de nouveau au téléphone, pour rappeler le docteur Hani Rezk, qui n'a pas pu venir à cause de visiteurs.

Puis, sur l'invitation de Nicolas, je reprends "ma" place au chevet de Myrna, notant chaque geste et chaque mot. Voici, textuellement, tout ce que je note :

«Elle a les deux mains sur le front et crie :
- *Akh!* (cri de douleur)... *Seigneur!*

Gémissement profond.

Avec deux doigts elle presse sur ses yeux.

- *Akh!*

Le P. Malouli invite les gens à prier dans leur cœur et à ne pas se contenter de regarder.

- *O ma Mère... Mes yeux!*

Elle presse encore ses yeux :

- *O mon Dieu!*

Nicolas et son père veulent lui retenir les deux mains.

Je leur dis :

– *N'ayez pas peur; laissez-la.*

– *O mon Dieu!... O mon Seigneur!... O ma Mère!... O Vierge!...*

Elle appuie encore sur ses yeux.

– *O mon Dieu!... O Jésus, aie pitié de moi, ta servante pécheresse!...*

Ah!... O Vierge!... Akh!... Mon Dieu!... Seigneur, je n'en peux plus... je n'en peux plus!

Elle se frotte les yeux et les presse. Gémissement de douleur:

– *Seigneur!*

Elle se frotte les yeux. Sa main droite, placée sur son visage, tremble.

– *O Seigneur!... O mon Dieu!... O Seigneur!... Ah! mes yeux (elle pleure), je n'en peux plus! (elle pleure de nouveau)... Que Ta volonté soit faite!*

Elle gémit :

– *Akh!*

Elle appuie les mains sur son front. Elle se couvre le visage de ses deux mains et secoue la tête.

– *O ma Mère!*

Elle dit :

– *Notre Père qui es aux cieux, que Ton nom soit sanctifié, que Ton règne vienne, que Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

Toutes les personnes présentes récitent la suite du Pater :

– *Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour, pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous soumets pas à la tentation, mais délivre-nous du mal. Amen.*

Au moment où nous disons : "*Délivre-nous du mal*", Myrna entre en extase.

Il est 23 heures 16.

Elle place sa main gauche, aux doigts repliés, sur la poitrine, tandis que la main droite, levée par-dessus sa tête, puis placée sur l'oreiller, a les doigts dans la position des doigts du prêtre byzantin qui bénit. Ce spectacle est remarqué par toutes les personnes présentes au point qu'un certain remous se produit, ce qui fait que les prêtres invitent de nouveau tout le monde au silence et à la prière. Le père de Myrna, à côté de moi, prie le chapelet.

D'étonnement, son mari s'écrie:

– *Oh, mon Dieu! O Seigneur!...*

Puis, entendant une personne inviter les gens présents à sortir, pour laisser la place à d'autres, Nicolas dit :

– *Mais qui a le cœur, devant un tel spectacle, de quitter la chambre?*

A 23 heures 18, les cils de Myrna battent à deux reprises.

A 23 heures 20, 23 heures 22 et 23 heures 23, elle avale sa salive.

A 23 heures 24, le docteur Marji lui prend le pouls : 100. Examen des réflexes : aucune réaction. Examen des yeux à 23 heures 25.

Le P. Malouli propose qu'on prie tous ensemble le chapelet. Alors Nicolas demande que l'on prie plutôt chacun dans son cœur, à cause de leur petite Myriam qui se trouve dans son petit berceau, dans la chambre même.

A 13 heures 28, le docteur Marji essaie de lui ouvrir les doigts des deux mains : aussitôt tous les doigts reprennent leur position première. A ce moment, le docteur Marji fait remarquer que la blessure (stigmat) du front s'est déjà cicatrisée.

Son père dit à voix très basse :

– *Que tu es heureuse!*

A 23 heures 30, de nouveau les cils de Myrna battent et elle avale sa salive.

A 23 heures 31, elle ouvre la bouche et la referme.

A 23 heures 32, elle hausse les sourcils, remue un peu la tête, puis les doigts de la main gauche.

Toujours à 23 heures 32, elle remue la main droite, puis la tête, elle essaie de lever sa main droite, elle lève la main droite en position de bénédiction au niveau de sa poitrine, les doigts toujours dans la position d'une main qui bénit. Elle bouge la main droite, de droite à gauche, puis de gauche à droite, faisant le signe de croix à trois reprises.

Au troisième signe de croix, son père dit :

– *Que Ta volonté soit faite, Seigneur!*

Elle respire profondément et place sa main gauche sur sa poitrine, puis sur son front.

Subitement, nous l'entendons dire (il est 23 heures 34) :

– *Le Christ est ressuscité!*

Nous répondons tous spontanément, suivant le rite oriental :

– *Il est vraiment ressuscité!*

Cela se répète trois fois.

Myrna a les yeux toujours fermés. Elle tient la main droite dans la main gauche. Elle bouge la tête vers la gauche, elle ouvre les yeux et les referme. Elle fait un grand signe de croix sur elle-même et s'essuie les yeux.

A 23 heures 35, elle ouvre les yeux. J'invite Antoine Makdisi à s'approcher. Je demande à Myrna :

– *As-tu vu quelque chose?*

– *Oui.*

– *Qui?*

– *Jésus.*

– *T'a-t-il dit quelque chose?*

- Oui.
- Quoi?
- Rien que deux mots.
- Ça ne fait rien. Qu'est-ce qu'il t'a dit?
- J'ai vu une lumière forte... Peu après, le Christ, en robe blanche, comme s'il était au ciel... C'est peut-être le spectacle de la Résurrection... Et il m'a dit :

"Je vous (au pluriel) ai donné un signe pour ma glorification. Poursuivez (au pluriel) votre route, et Je suis avec vous (pluriel). Sinon..."

- C'est tout?
- Oui, c'est tout.
- Et quand il a dit "sinon", est-ce qu'il a fait quelque chose?
- Il a béni (Myrna fait le geste de bénédiction).»

TÉMOIGNAGE DE MYRNA À PROPOS DU SAMEDI SAINT 1987

Le samedi 18 avril 1987 est le "Samedi de la Lumière".

En ce jour, l'huile coula de l'icône autour de 21 heures 30. Puis la maison se remplit de visiteurs venus de tous les côtés. Nabil Choukair filma tout sur vidéo-cassette.

Autour de 23 heures, je chantais avec Salwa Naassan et quelques fidèles le chant de Pâques : "Le Christ est la Nouvelle Pâque". Les prêtres présents étaient les PP. Élias Zahlaoui, Joseph Malouli et Rizkallah Simaan. Au cours du chant, je sentis quelque chose de terrible : l'huile exsuda abondamment de mon visage, de mes mains, et je faillis tomber par terre. Certaines personnes qui se trouvaient près de moi s'en rendirent compte, m'aidèrent et me portèrent au lit. Une douleur atroce me saisit aux yeux. Puis j'entrai en extase et vis une Lumière puissante, et à travers la Lumière, la Personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, levant la main droite et tendant la main gauche. Il était en habit blanc. C'était le spectacle de la Résurrection, et Il me dit une phrase. La voici :

"Je vous ai donné un signe pour ma glorification. Poursuivez votre route, et Je suis avec vous. Sinon..."

Puis il nous bénit.

L'extase cessa et je racontai aux gens présents ce que j'ai vu et entendu.

O Bien-Aimé Jésus,

Tu nous as bénis et béni tous ceux qui ont collaboré avec nous. Fais que cette bénédiction demeure en nous, et apprends-nous à faire ce que tu veux que nous fassions pour t'honorer, Toi qui nous a honorés. Et donne-nous la force de poursuivre la route que Tu nous as choisie.

Ta fille et Ta servante,

*Marie Kourbé Akhras
Myrna*

Campagne de calomnies...

Des calomnies, il y en a de toutes sortes et cela depuis le début du Phénomène.

Certaines sont d'une ténacité à toute épreuve, comme celle qui m'est dite par un vieux Père à Safita, le 8 mars 1987. Il vient d'être nommé à son poste et il m'interroge sur le Phénomène. Il n'est jamais venu à Soufanieh, mais il a vu quelques vidéo-cassettes qui l'ont fort impressionné. Un doute lui est resté, entretenu par un prêtre qui vient de lui dire tout bonnement que le gouvernement syrien a inventé "cela" de toutes pièces pour détourner l'attention des gens des problèmes du pays. Pour le ménager, je préfère ne pas lui dire ce qu'on a dû lui dire : que le gouvernement a "utilisé" le P. Zahlaoui dans ce but.

Dès le mardi de Pâques, un téléphone de la nonciature nous appelle d'urgence, le P. Malouli et moi-même.

A la nonciature, en attendant la venue du nonce au salon, la Sœur secrétaire nous dit pour information que la veille même des religieuses lui ont dit que leur étonnement devant Soufanieh – étonnement qui sous-entend en fait un refus – venait du fait que Myrna ne pratique pas, qu'elles ne l'ont jamais vue à l'église (?!), qu'elle ne communie pas...

Le nonce nous interroge là-dessus. Ensemble, nous rédigeons une note à la nonciature même, affirmant ceci :

Pour ma part, je vois fréquemment Myrna à l'église de Notre-Dame de Damas. Elle communie chaque fois qu'elle assiste à la messe et cela, depuis le dimanche 4 décembre 1982.

Pour ce qui est du P. Malouli, il affirme lui porter régulièrement la communion, deux fois par semaine, depuis très longtemps.

Le ton de ces calomnies et leur source nous causent une peine profonde.

Nous répondons oralement, mais comme je suis sur le point de partir en voyage, le P. Malouli promet au nonce de lui préparer une

réponse exhaustive. Ce sera fait dans une lettre, bien longue, datée du 20 mai 1987, et que le Père me remettra en me priant de la garder pour le moment secrète.

Une surprise au cours de fiançailles

Le samedi 9 mai 1987, je vais à Soufanieh, avec deux familles dont le fils et la fille veulent célébrer leurs fiançailles à la "maison de la Vierge", loin de tout appareil social. Il s'agit de mon neveu Samir et de sa fiancée Gemma Malki. On n'a pas prévenu la famille Nazzour, comme si la chose allait de soi. Il y a là plusieurs amis, dont le photographe Samir Hanna et Nazih Raad, ainsi que le P. Malouli.

Nicolas et Myrna nous accueillent avec joie, nous rappelant que c'est l'anniversaire de leur mariage.

C'est la troisième cérémonie de fiançailles de ce genre.

Les deux familles et les amis sont tous là. Myrna commence les prières rituelles. Nous chantons ensuite tous ensemble le chant si populaire à la Vierge : *"Nous sommes tous tes serviteurs, ô Mère de Dieu"*.

Puis j'improvise une prière à haute voix. Samir, le fiancé, a le courage d'en improviser une autre. Enfin, Myrna chante un chant à la Vierge, à la fin duquel elle me dit d'un air gêné en ouvrant les deux mains :

— *Père!*

Ses deux mains sont couvertes d'huile. Étonnement général, surtout du père de la fiancée, qui n'est jamais venu à Soufanieh. Je lui administre, mais en ami, une bonne semonce, lui reprochant *«de faire la sourde oreille, alors que la Vierge frappe à nos portes depuis cinq ans et demi...»*

La moins étonnée de tous est... Myrna, qui garde son calme et son détachement habituels.

Même mon petit-neveu, de moins de six ans, Maher, est si étonné de ce qu'il entend et voit sans trop comprendre, qu'il me souffle à l'oreille de dire à Myrna qu'il l'aime beaucoup.

Je m'en acquitte, et Myrna de se pencher vers lui et de l'embrasser en souriant.

A 23 heures, nouvelle surprise : téléphone du P. Boulos Fadel. Il vient de rentrer de Soufanieh, où il s'est rendu aussitôt que nous nous sommes retirés, accompagné des Pères paulistes Michel Rahal et Georges Farah. Il m'apprend que l'huile est apparue sur les mains de Myrna au moment où le vieux P. Rahal disait, après avoir entendu un peu l'historique du Phénomène, de la bouche du P. Malouli :

— *Ah, si je pouvais voir de mes propres yeux quelque chose!*

Je prie le P. Boulos de mettre par écrit son témoignage et de réclamer le sien au P. Rahal, ainsi qu'au P. Farah et à M. Nazih Raad. J'attends toujours...

**A propos de mon voyage en France :
18 mai - 6 juin 1987**

Concernant Soufanieh, voici en bref :

1. Rencontre avec le P. Jean-Claude Darrigaud, dès le lendemain de mon arrivée. Deux jours après, nous faisons avec lui une interview à la télévision (*Antenne 2*), de six à sept minutes. Inquiet et ne sachant que dire en quelques minutes sur un tel Phénomène, je suis plus qu'étonné quand je vois l'émission trois jours plus tard : les points essentiels y ont été dits, en un rien de temps, et le plus naturellement du monde. On aurait dit une émission méticuleusement préparée dans ses moindres détails. C'est du moins mon impression, ignorant que je suis du monde de la télévision.

2. A la rue Friant, je trouve un meilleur accueil que par le passé, chez les Pères Blancs, dont des prêtres de passage, qui n'en reviennent pas d'entendre parler de tels événements. Le rationalisme occidental semble s'incliner bien plus que par le passé, du fait de la permanence de ce Phénomène. Bien des Pères me réclament des images de Notre-Dame de Soufanieh. Il m'en manque; aussitôt rentré à Damas, je m'empresse de leur en envoyer.

3. Le P. Aziz Hallak, jésuite de Syrie, aimerait qu'on insiste dans le dossier sur l'événement spirituel, beaucoup plus que sur les aspects "physiques" : huile, extases, etc. Je lui demande de nous dire un jour par écrit ses impressions sur l'ensemble du dossier. Il a la gentillesse de me faire faire huit photocopies du dossier, gratuitement. Je lui confie le dossier que le P. Malouli tient à faire parvenir à un éditeur parisien.

4. Les anciens de la paroisse universitaire de Damas sont avides de savoir ce qui se passe toujours à Soufanieh. Chez le docteur Faëz Hoche, le dernier soir, je rencontre le P. Dominique, aumônier-brancardier de l'Hôpital de Pontoise, et quand je réponds à une question posée sur Soufanieh, sans le regarder je l'entends dire à la fin :
– *Ce que vous venez de raconter est impressionnant.*

Cette réaction me rappelle, mais à l'envers, les toutes premières réactions des prêtres français, quand le Phénomène n'en était encore qu'à ses débuts. Sa persistance finira par désarmer, je l'espère – avant qu'il ne soit trop tard – les plus tenaces et les plus endurcis.

5. A Espalion, le témoignage de Jean-Claude Antakly, de sa femme Geneviève, et même de leurs trois enfants, m'ont considérablement préparé le terrain. Rencontre avec l'évêque, Mgr Bourrat, avec le curé, le P. Georges Castanié, qui commence par écarter Soufanieh, puis, le lendemain, de lui-même, me demande des informations et, touché par je ne sais quoi, me demande d'en parler en pleine messe : il lui faut du courage. Puis rencontre avec le directeur de l'école libre, M. Plagnart, et son assistant, M. Puech, qui me sollicitent ensuite pour deux causeries : l'une aux élèves du secondaire : facultative; l'autre aux élèves du cours préparatoire : obligatoire.

Quelques jours après, j'apprends que Mlle Marie-Andrée Blanc a suggéré à ses élèves la création d'un groupe de prière en communion avec Soufanieh.

Rencontre aussi avec les Sœurs cisterciennes de Bonneval, à 30 kms d'Espalion, le jour de l'Ascension, sur Soufanieh. Accueil plus que chaleureux.

6. Rencontre avec le P. Laurentin : je lui remets un dossier complet, ayant vu que le sien est un peu en désordre et incomplet. Je l'invite à Damas pour le cinquième anniversaire de Soufanieh. En principe, il accepte. Ce qui l'a beaucoup impressionné, c'est le fait que le P. Malouli et moi-même avons été témoins de l'ouverture des stigmates.

7. Rencontre, l'avant-veille de mon retour à Damas, avec Christian Ravaz, journaliste qui me cherche, me dit-il, depuis une semaine, car il a lu mon journal sur Soufanieh, résumé et mal traduit. Il vient dix jours seulement auparavant de faire la connaissance du P. Darrigaud. Il me propose de rédiger "mon journal" en français, comme il le fait pour les "apparitions de Kibého". J'accepte, ne lui cachant pas, ainsi qu'au P. Darrigaud, le secret de ces rencontres providentielles, absolument incompréhensibles et non calculées.

8. Le P. Darrigaud me promet de venir à Damas pour le cinquième anniversaire.

9. Le vendredi 31 mai qui suit le Jeudi de l'Ascension, je téléphone d'Espalion à Damas, aux Nazzour, pour savoir si quelque chose s'est passé en cette fête. C'est Myrna qui répond. M. Antakly se tient près de moi et lui parle. Myrna assure avoir vu Jésus au cours de l'extase qui a suivi l'écoulement d'huile, la nuit vers 23 heures. Jésus a béni

les personnes présentes et dit à Myrna : «Aimez-vous les uns les autres, et priez avec foi.» Elle ajoute : «Il m'a confié des choses dont j'ai transmis une partie aux prêtres présents : Malouli, Fadel et Simaan.»

10. La veille de mon retour de Paris à Damas, je reçois de Jean-Claude Antakly une carte qui ne manque pas de m'étonner.

Il y dit ceci:

«Si vous rencontrez Jean-Claude Darrigaud, n'hésitez pas à lui dire de ma part, même si cette initiative doit gêner votre modestie: "Je me suis rendu à deux reprises à Soufanieh. J'ai bien vu les stigmates de Myrna, cela ne m'a pas ému. En revanche, sa douceur et son acceptation m'ont bouleversé.

La prière qui émanait de ce lieu comme d'une seule voix m'a profondément touché, avec surtout l'apparition d'une toile de fond avec deux hommes qui ressemblaient étrangement comme deux frères aux apôtres du Christ et que j'oserai appeler Joseph et Élias." N'est-ce pas, mes Amis?»

11. Le samedi 6 juin. De retour à Damas, la première chose que je fais, avant de rentrer à la maison familiale, est de passer à Soufanieh, de prier avec tous les amis présents et de demander à Myrna ce qu'elle a confié à mes confrères prêtres. Elle m'en fait part.

12. Le lendemain, dimanche de Pentecôte, téléphone du P. Boulos Fadel. Il me raconte ce qui lui est arrivé la nuit précédente, ainsi qu'au P. Rizkallah Simaan et à M. Nazih Raad, à Soufanieh. Ils sont restés à prier jusqu'à deux heures du matin, dans l'attente de l'écoulement d'huile. En vain. Et voici qu'au moment où ils quittaient la maison et rejoignaient leur voiture, ils virent Myrna accourir, et les appeler, car au moment où elle s'est approchée de l'icône pour l'embrasser avant d'aller se coucher, elle a vu l'huile couler à profusion. Les deux prêtres et M. Raad sont restés stupéfaits devant l'icône, d'autant plus que le P. Rizkallah voyait pour la première fois un écoulement d'huile. Leur prière s'est prolongée un bon moment.

Tel est le récit que me fait le P. Boulos Fadel. Je le prie de donner son témoignage par écrit. J'en fais autant avec le P. Rizkallah et M. Raad. J'attends toujours.

Encore une visite au ministre de la Défense, le général Tlass

A peine revenu à Damas, j'apprends la maladie du général Tlass, ministre de la Défense. Il vient de quitter l'hôpital. J'obtiens un rendez-vous et me rends chez lui. Quatre visiteurs m'ont précédé chez lui et sont restés au salon, quand j'y entre. Devant eux, il me parle de Myrna et de la visite qu'elle lui a faite à l'Hôpital Chami quelques jours auparavant, quand il s'y trouvait. Il raconte comment l'huile a coulé de ses mains devant bien des responsables qui lui rendaient visite. Nicolas, son mari, l'accompagnait.

Le général réclame mon manuscrit sur le Phénomène, assurant devant ses visiteurs vouloir l'imprimer dans son imprimerie, déclarant également vouloir en écrire lui-même l'introduction.

Cette proposition me laisse quelque peu perplexe. Il est vrai qu'elle nous éviterait pour l'impression une dépense énorme, dont nous n'avons pas encore le premier centime – mais nous avons l'assurance que cela ne constitue pas un obstacle majeur, si c'est la volonté du Seigneur que le livre paraisse. Mais le fait est que les bruits sont toujours tenaces, selon lesquels le gouvernement m'a utilisé pour "monter Soufanieh en vue de détourner les gens des problèmes du pays". Faire imprimer ce livre dans la maison d'édition du général Tlass ne ferait que renforcer ces fausses rumeurs.

Je quitte la maison du général, bien perplexe, mais sachant d'autre part qu'un beau jour la solution viendra d'elle-même.

**De nouveau
Mgr Georges Hafoury**

En date du 6 juin 1987, Mgr Hafoury¹ m'adresse une lettre dont je me dois de traduire les deux passages suivants :

«Merci pour votre lettre et le rapport impressionnant sur ce qui s'est passé à Soufanieh, avec Myrna, la Semaine sainte. Ce rapport précis, instantané et spontané est une image vivante, même plus vivante que la vidéo.

Je ne doute pas que M. André Castella vous ait contacté. S'il plaît à Dieu, je serai à Damas, lors de sa visite. Je ne le connais que par correspondance. C'est notre mère, la Vierge Marie, qui nous a rassemblés. Qu'Elle nous garde sous sa protection et nous donne la force pour que nous puissions faire tout notre possible pour La servir.

J'y joins un très bref article sur Notre-Dame de Soufanieh, que m'a demandé le directeur de la revue Notre-Dame des Temps-Nouveaux.

J'y joins aussi une lettre d'une dame française, remarquable par son amour de la Vierge. Prenez-en connaissance et répondez à sa demande.»

1. Évêque syriaque-catholique de Kassaké, ville du nord-est de la Syrie.

Une belle et vieille surprise ignorée

Le mercredi 24 juin, dans la matinée, je me trouve à l'archevêché grec-catholique d'Alep, en visite chez mon ancien professeur, Mgr Néophyte Édelby.

Naturellement, nous en venons à parler de Soufanieh. Voici en bref ce que nous nous disons :

1. Monseigneur m'explique pourquoi il ne m'a pas envoyé le témoignage écrit que je lui ai demandé à propos de l'huile qui a coulé d'une image de Notre-Dame de Soufanieh, dans la maison de son paroissien, M. Émile Alaja, fait qu'il m'a lui-même raconté deux ans auparavant et dont il a été lui-même témoin. Membre du comité de la Sacrée Congrégation pour la Doctrine de la Foi, il n'a pas le droit de donner son avis personnel. Il semble que tout membre soit tenu d'en faire autant. Je connais assez Mgr Édelby pour lui faire confiance, tout en sachant que le poids de son témoignage, même pour une chose "banale", n'est pas chose banale.

2. Monseigneur demande les dernières informations sur Soufanieh.

3. Il s'étonne que l'on n'ait rien écrit jusqu'à ce jour et m'engage à le faire.

4. Je demande à Mgr Édelby s'il est nécessaire, pour la publication de mon témoignage personnel, de demander l'*Imprimatur*. Sa réponse est : *non*.

Quittant le bureau de Mgr Édelby, j'entre voir son secrétaire, mon ancien professeur de séminaire, le P. Germanos Masri. Interrogé sur Soufanieh, je dis au P. Masri les derniers événements.

C'est alors que lui-même me fait la surprise de me raconter un fait qui lui est arrivé en 1984 et que nous ignorons complètement à Damas. D'ailleurs, des faits surprenants qui se sont passés ici ou là sont très

nombreux et nous en avons connu un bon nombre par pur "hasard"! J'en réclame au P. Masri le témoignage écrit.

Quelques jours plus tard, je le reçois en double exemplaire : arabe et français.

ÉCHOS DE MA PREMIÈRE VISITE À SOUFANIEH

Après la mort du P. Georges Jeanbart, religieux basilien alépin, dernier curé grec-catholique sédentaire au Soudan, j'avais pris l'habitude, pendant près de quinze ans, de m'y rendre pour y séjourner pendant les mois de mars, avril et mai, pour faire office de curé de paroisse et m'occuper des besoins spirituels de nos fidèles orientaux, et leur assurer les services liturgiques et les divers sacrements dont ils ont besoin.

En l'année 1984, profitant de mon séjour à Damas, dans l'attente du départ de l'avion, j'ai fait une visite à Mme Myrna Nazzour à Soufanieh. Elle me reçut avec sa bienveillance habituelle, et m'apprit que les PP. Zahlaoui et Malouli venaient de terminer, depuis quelques instants, l'office de la Paraklisis qu'ils ont l'habitude de réciter tous les jours devant une assistance nombreuse.

Je lui ai fait part de mon prochain voyage au Soudan, et de l'insistance de mes paroissiens, là-bas, pour que j'effectue cette visite pour leur porter les dernières nouvelles concernant les apparitions de Soufanieh, ainsi que des suintements d'huile de l'icône de la Vierge et des mains de Mme Myrna Nazzour. Ayant apporté avec moi un morceau de coton hydrophile, j'ai exprimé mon désir d'essuyer les paumes des deux mains de Myrna avec ce coton. Elle acquiesça volontiers, tout en reconnaissant qu'elles étaient sèches et non humectées d'huile. Puis, j'ai remis soigneusement ce coton dans un petit sac plastique et le mis dans mon portefeuille.

Le premier dimanche, après mon arrivée à Khartoum, j'ai décidé de relater ma visite à Soufanieh, dans le petit mot que j'ai l'habitude de dire après l'évangile de la messe du soir. J'ai terminé par ces mots : «Je vous ai rapporté de cette visite un morceau de coton avec lequel j'ai essuyé les paumes des deux mains de Myrna qui étaient sèches.»

A la fin de la messe, une foule de gens m'attendait à la porte de l'église pour avoir une petite parcelle de cette ouate bénie. Je m'attendais à la voir plus sèche encore que le jour où je l'avais placée dans mon portefeuille. Quelle ne fut pas ma stupéfaction de la retrouver de couleur jaune foncé et tout imbibée d'huile! Tout le monde a eu sa petite part.

Rencontre avec des Pères pradosiens au Liban

Le mercredi 1^{er} juillet, je rencontre, au Liban, pour une seule journée, mes confrères pradosiens, qui tiennent leur réunion annuelle à Tanaël, au couvent des Pères jésuites.

Notre échange sur Soufanieh est très long et sollicité par eux.

Et voici qu'arrive, sans préavis, l'évêque maronite de Zahlé, Mgr Georges Iskandar.

L'échange se poursuit longtemps encore. Mgr Iskandar veut connaître, entre autres, les positions de la Hiérarchie.

Je profite de cette rencontre de "hasard" pour le remercier du témoignage écrit qu'il m'a envoyé en date du 20 mai 1987, à ma demande que lui avait transmise le responsable du Prado d'Orient, le P. Halim Richa.

Voici la traduction de ce témoignage :

«Au cher frère, le Père Élias Zahlaoui,

Sur la demande du P. Halim Richa, je vous avise que j'ai rencontré, il y a près de deux ans, dans la famille Ghorra, à Zahlé, Mme Myrna Nazzour et son mari. Celui-ci nous racontait ce qui se passe avec sa femme, à propos de Notre-Dame de Soufanieh. Myrna écoutait, assise à côté de lui.

Tout à coup, il me dit : "Monseigneur, je vous prie, regardez les mains de Myrna!"

Je m'approchai. Elle ouvrit les deux mains dont j'ai vu l'huile suinter. J'essuyai sa main avec mon doigt et je sentis. Je lui trouvai une authentique odeur d'huile. Les gens présents se mirent alors à lui essuyer les mains avec leurs mains.

Puis nous priâmes devant une image de la Vierge. Myrna pria aussi le Seigneur et la Vierge, et tous nous l'entendions et communiions à sa prière. Rien d'anormal dans sa prière n'attira notre attention.

Voici, brièvement ce qui se passa devant moi. J'espère que tout ce qui lui arrive chez vous sera pour la gloire de Dieu, la vénération de la Vierge Marie, le salut des âmes de nos frères et le renforcement dans la foi et la charité.

Je vous dis mon affection et ma prière, sollicitant votre prière pour moi, mon éparchie et notre Liban.»

† Georges ISKANDAR
Évêque maronite de Baalbeck et Zahlé

Même la télévision!

Le 2 juillet 1987 arrive à Soufanieh, juste après la prière du soir, une jeune femme accompagnée d'un vieux monsieur, son père, et de deux enfants, dont le plus petit était mongolien. Elle demande de pouvoir déposer dans le patio tous ses bagages, pour renvoyer le taxi et nous dire ce qu'elle a à dire. Et avant tout, elle demande à voir l'icône miraculeuse et Myrna. Elle prie un moment, puis nous raconte le fait suivant :

Elle habite dans l'émirat du Charka, avec son mari et ses deux enfants. Un soir, elle voit le film sur Soufanieh. Elle remarque surtout l'huile couler de l'Image et inonder les mains et le visage de Myrna. Elle s'approche spontanément de l'écran de la télévision, passe sa main dessus en disant : "*O Vierge Marie!*", puis passe sa main sur les deux pieds de son enfant mongolien, âgé de deux ans et demi, qui n'avait encore jamais marché, en redisant le même mot : "*O Vierge Marie!*"

Le lendemain, le petit mongolien, à la surprise de tout le monde, se lève et marche.

A Soufanieh, le petit marche devant nous sans se rendre compte de rien.

Sa maman demande à Myrna de bien vouloir prier avec elle et de passer sur la langue de son petit qui ne parle toujours pas un coton imbibé d'huile.

Myrna prend l'enfant dans ses bras et très simplement, se met en prière. Ensuite, elle lui passe son doigt avec de l'huile sur la langue avec un mot d'encouragement à la maman, pour la féliciter de sa foi.

Je pense alors qu'il est normal de demander à cette jeune femme d'écrire son témoignage en arabe et en arménien, à toutes fins utiles. Elle nous promet de revenir avec son mari en visite à Soufanieh avec ce témoignage écrit.

La Presse de nouveau

1. Une bien triste présentation :

Le 5 juillet, des Jordaniens venus à Soufanieh remettent à Myrna deux feuilles d'un hebdomadaire jordanien : *Nouvelles de la semaine*, qui consacre une page entière (p. 27) au Phénomène de Soufanieh. L'article est tissé d'affabulations et son optique est tout à fait déformée et viciée. Qu'il suffise d'en lire les grands titres :

*«Le mystère de la femme extraordinaire de Damas
devant qui a pleuré le médecin de Reagan
Une femme-miracle dont la sueur est une huile sainte
La femme qui guérit les maladies incurables
L'huile lui coule des mains, du cou et du visage.»*

Myrna me téléphone. La mort dans l'âme, elle me parle de cet article d'une voix éteinte. Elle me suggère d'écrire à la direction du journal, pour mettre les choses au point.

2. Le 9 juillet, rendant visite à l'évêque de Khabab, Nicolas, Myrna et moi-même avons l'agréable surprise de trouver chez les Sœurs de Besançon le numéro 226 de la revue libanaise *La Paroisse*, du mois de juin 1987, contenant un article du P. Edgar Madi, vieux d'un an exactement, et qui vient d'y être publié. L'article est d'une vérité et d'une droiture telles que Myrna dit, après l'avoir lu :

– Il faut que je rencontre ce prêtre, quand nous irons la semaine prochaine au Liban.

Le retard mis à sa publication – un an exactement – n'est pour nous que le signe de "la vérité" de cette revue libanaise.

Christian Ravaz à Damas

Il arrive le 14 juillet. Je l'accueille à l'aéroport avec mon ami, Adib Mousleh, et nous le conduisons directement chez les Pères Lazaristes.

Il doit quitter Damas pour Paris le 25 juillet.

Il pourra certainement dire, dans sa revue *Chrétiens Magazine*, ce qu'il aura découvert, et dont il sera témoin le 15 juillet, durant le baptême de la petite Myriam, fille de Myrna et de Nicolas, baptême auquel participent sept prêtres de rites différents.

Pour ma part, je retiens trois choses de sa visite :

1. Notre rencontre à Paris, qui a décidé de sa visite à Damas, a été pour lui, me dit-il, l'occasion de me "bombarder" de questions. Mes réponses l'ont amené ici.

2. Lui et moi étudions à fond mon journal personnel concernant Soufanieh, et nous décidons, avec le P. Malouli, de l'orientation générale à donner à cette publication, me contentant de dire ce dont j'ai été témoin.

3. Il a l'occasion aussi bien à Damas qu'à Marmarita, où je me trouve en colonie de vacances avec la grande chorale de Notre-Dame de Damas, et où je l'invite à nous rejoindre quelques jours, de converser avec bon nombre de prêtres et de sonder leurs opinions ou positions sur Soufanieh.

4. Avant qu'il ne quitte Damas, je lui redis que le manuscrit de mon journal personnel est à sa disposition pour sa publication ou non-publication : pour moi, l'essentiel est de servir Soufanieh.

Après son départ, je lui écrirai à deux reprises. Pour sa part, il me téléphonera plusieurs fois. Un jour, pour nous recommander la mère du P. Jean-Claude Darrigaud, gravement malade. Une autre fois, pour m'annoncer l'arrivée à Damas, le 7 septembre au soir, de deux Français qui viennent pour préparer le pèlerinage de 40 personnes prévu pour le

cinquième anniversaire de Notre-Dame de Soufanieh, les 26 et 27 novembre.

Je m'inquiète de savoir si ces deux personnes qui arrivent le 7 septembre peuvent être à Damas avant 18 heures, dans l'espoir qu'elles soient témoins de "ce qui pourrait se produire ce soir-là, veille de la Nativité de la Vierge". Hélas, me dit-il, ils doivent arriver vers 20 heures. *«Partie remise!»*

De fait, le soir du 7 septembre, M. Pierre Sorin arrive à Damas. Il doit y rester trois jours seulement pour préparer un pèlerinage d'une quarantaine de personnes en Syrie. Sa femme l'accompagne. Ils sont acquis tous deux à Soufanieh.

Voyage de Myrna, Nicolas, Antoine Mansour et sa femme au Liban

A propos de ce voyage, je n'ai rien de personnel à dire. Je sais que Myrna, son mari Nicolas et leurs amis, le docteur Antoine Mansour et sa femme Claire, ont été invités par le chanteur libanais Tony Hanna, à passer quelques jours de détente chez lui, au village de Maad, dans la région de Gébeil.

Peu jours après, il nous arrive la nouvelle que "quelque chose" s'y est passé. Nous attendons avec impatience le récit des faits. Tout le reste peut n'être que racontars.

Ce voyage a duré du 17 juillet au 2 août 1987.

Or, le soir de leur arrivée à Damas, je me trouve à Soufanieh. J'interroge le docteur Antoine Mansour, aussitôt les accolades terminées. Voici sa réponse textuelle :

- Père, j'en ai perdu la tête (en arabe : khouetet). Tout ce que tu as vu ici en cinq ans, je l'ai vu, moi, en deux semaines!

Il doit partir tôt le lendemain aux États-Unis. Je lui réclame aussitôt un rapport succinct avant qu'il ne quitte Damas, en attendant un rapport détaillé qu'il promet de nous envoyer des États-Unis. Il s'excuse de sa fatigue, nous promettant de l'envoyer sans faute des États-Unis. Je lui dis alors en blaguant :

- Ton rapport personnel nous importe beaucoup. Tu es médecin-chirurgien, et, disons le mot, tu es connu aux États-Unis. Il nous faut ce rapport demain matin même, sinon je te prends ton passeport et t'empêche de partir!

Il accepte très gentiment cette menace et nous promet le rapport pour le lendemain matin.

En effet, le lendemain, le P. Malouli et moi-même arrivons à Soufanieh à 6 heures 30. Tout le monde est déjà debout, bien sûr, et les valises dans le patio.

Le docteur Antoine Mansour nous présente son rapport : une petite page et demie. Nous la lisons et estimons nécessaire qu'il la réécrive, car il a oublié un détail important qu'il nous a raconté la veille. Il s'exécute avec joie. Ensuite, nous nous tenons tous debout ou à genoux devant l'icône sainte et écoutons le docteur chanter de sa belle voix le chant à la Vierge :

*«O pleine de grâce,
toutes les créatures se réjouissant à cause de toi...»*

Ce sont ensuite les "adieux" pour ne pas dire les adieux "à la Vierge".

Deux jours après, les Mansour téléphoneront des États-Unis pour dire bonjour et pour donner ce détail : *«Tout le long du vol, le docteur Antoine et sa femme n'ont cessé de chanter à la Vierge, surtout le chant de leur ami Wadi Assafi : "Les pierres de la maison se sont réjouies, quand tu as envoyé l'huile". Les voyageurs autour d'eux devaient se demander ce que ce couple faisait ou ce qu'il lui prenait!»*

Quant aux faits réels qui se sont passés à Maad et ailleurs au Liban pendant ce séjour de deux semaines, il suffit de lire le rapport de Nicolas et de Myrna, en attendant de voir les vidéo-cassettes, pour en juger un peu. Mais lire est une chose, et voir en est une autre.

Je signale enfin, à propos de ce voyage, que nos voyageurs ont été invités par les Pères paulistes de Harissa à assister à la sainte messe, le dimanche même de leur retour à Damas. C'est l'ancien supérieur général lui-même, le P. Boutros Mouallem, qui les invite. C'est lui qui célébrera cette sainte messe, au cours de laquelle l'huile coulera en abondance des mains de Myrna au moment où elle communiera.

Apprenant cela, j'envoie aussitôt une lettre personnelle au P. Mouallem, lui demandant avec insistance son témoignage personnel écrit en bonne et due forme. De ma lettre, je garde une photocopie à toutes fins utiles.

La réponse viendra, bien tardive, mais bouleversante.

A ce propos, je demande aussi à Sœur Céline Sioufi, présente à cette messe célébrée à Harissa, son témoignage écrit. Elle me promet de le faire, après m'avoir raconté avec une émotion intense ce dont elle a été témoin au cours de la messe. Mais je retiens surtout l'impression de simplicité et d'humilité que lui a faite Myrna, au Liban même et à Soufanieh, lors de la visite qu'elle lui fit à Damas. Or, Sœur Céline est une des quatre assistantes de sa communauté, les Religieuses de Notre-

Dame du Perpétuel Secours, dont la maison-mère se trouve à Harissa, au Liban.

Et c'est grâce à Sœur Céline que nous aurons l'idée d'enregistrer sur cassettes les messages de Soufanieh. C'est elle qui nous le suggérera. Je fais le premier enregistrement, en accord, bien sûr, avec le P. Malouli, Nicolas et Myrna, et le lui offre.

Nous avons pensé, le P. Malouli et moi-même, faire faire par Myrna cet enregistrement. Mais nous y renonçons aussitôt, sans même en avoir parlé à Myrna, dans la crainte que ce ne soit l'occasion de nouvelles accusations gratuites lancées contre elle et donc contre Soufanieh. Des accusations, il y en a déjà suffisamment!

Le soir du 5 août 1987 : écoulement d'huile

Le soir du mercredi 5 août, la prière commune est célébrée comme d'habitude, à 6 heures du soir. Rien ne se produit au cours de la prière. La petite Icône est tout simplement "en sueur", comme nous avons coutume de dire. Quant à la coupelle de marbre, le P. Malouli l'a depuis le matin vidée et nettoyée.

En quittant Soufanieh, je préviens Nicolas et Myrna de me téléphoner, si jamais quelque chose se produit, quelle que soit l'heure.

Or, à 21 heures exactement, un téléphone m'avise que l'huile coule de l'Icône. Je me rends immédiatement à Soufanieh.

En arrivant, j'y trouve déjà bien du monde, et le P. Malouli debout devant l'Icône, priant le chapelet avec les fidèles. La prière se poursuivra jusqu'à 22 heures. De l'huile ne cesse de couler de l'Icône, sous forme de gouttes, plutôt lentes et rares, l'huile ayant déjà rapidement presque rempli la coupelle.

A 22 heures, nous jugeons bon de quitter la maison : il est temps de laisser "la maisonnée" se reposer.

0

En visite chez les Merchak, venus du Canada

M. Fouad Merchak et sa femme Colette Baklé, émigrés au Canada, avec leurs trois filles, toutes membres de la chorale de Notre-Dame de Damas, sont rentrés à Damas pour y passer un mois.

Je leur rends visite avec un ami du nom de Saadé Yazigi. Fouad et Colette sont pour moi de vieilles connaissances, d'autant plus que Colette est, il y a vingt-deux ans, membre de la chorale que je dirigeais à la cathédrale grecque-catholique à Damas.

On est le 11 août 1987.

Nous discutons de toutes sortes de problèmes, et l'on en vient à parler de Soufanieh. C'est alors que Colette me raconte un fait qui ne m'étonne pas, mais qui en dit long sur la foi si simple des laïcs, et sur la rapidité et la simplicité des réponses du Seigneur.

Colette m'avait demandé un coton imbibé d'huile pour la vieille Mme Halaby au Canada. Je le lui avais promis à condition qu'elle me donne par écrit le témoignage sur le fait qu'elle vient de nous raconter en présence de son mari.

Je les préviens de ce qui pourrait arriver le soir du 14 août à Soufanieh, les pressant d'y venir, pour témoigner à leurs amis du Canada, où ils doivent rentrer le 3 septembre, de ce qu'ils auront vu. Ils me promettent d'y être. Malheureusement, ce jour-là, ils devront s'absenter de Damas. Leur peine sera grande quand ils apprendront ce qui est arrivé.

Le soir du 2 septembre, j'irai dire au revoir aux Merchak, qui doivent rentrer le lendemain même au Canada. Or, juste en entrant, Fouad et Colette Merchak, me présentent une enveloppe que j'ouvre et je vois avec joie le témoignage écrit que je leur avais réclamé. En voici la traduction :

«Au cours d'une longue nuit, mon esprit était tiraillé et mon âme enchaînée par un tas de soucis. Je me suis tournée vers l'image de la Vierge, devant mon lit, cette image que j'avais fait venir de

Soufanieh à Damas. Et j'ai commencé à lui parler et la prier jusqu'au matin. Et au cours des travaux de ménage, je fus surprise par l'image de la Vierge, dont le visage était taché d'huile. J'ai alors porté l'image et exalté la Vierge Marie. J'ai raconté cela à mon mari, à mes filles et aux amis. Ceci est mon témoignage.»

*Colette BAKLÉ
Montréal, Canada, 1987
Signature et témoignage du mari :
Fouad MERCHAK. Damas, le 2 septembre 1987.*

88

Surprise au cours d'un baptême

Salwa Naasan, jeune épouse d'Imad Farah, est l'une des amies les plus proches de Myrna. Elle suit de très près, presque au jour le jour, le Phénomène de Soufanieh.

Ils ont un garçon qu'ils décident de faire baptiser le jeudi 13 août 1987.

Le curé de paroisse, sollicité pour le baptême, s'étant absenté et devenu introuvable, on me prie de baptiser le petit Élias.

Les parents de Salwa et de son mari sont là au grand complet. Myrna et son mari Nicolas s'y trouvent également.

Le baptême terminé, sans que rien ne se soit produit, je m'assieds à côté de Nicolas et lui dis :

– J'ai l'impression que la Vierge nous réserve des surprises pour demain.

Je termine à peine ces mots quand on nous appelle de la chambre où se trouvent le petit Élias avec sa famille.

J'entre et je vois Myrna debout au milieu de la pièce, entourée par les amis et les parents qui, manifestement émus, expriment des mots de remerciement à la Sainte Vierge : Myrna a les mains pleines d'huile.

Souffrant de la gorge, je lui demande bien simplement de m'en enduire un tout petit peu la gorge. Ce qu'elle fait tout aussi simplement.

Je demande aussitôt à Salwa un témoignage écrit. Elle ne manque pas de le faire.

Le psychanalyste André Patsalidès

C'est un Belge de 45 ans, d'origine syrienne, psychanalyste, professeur à l'Université Catholique de Louvain et à l'Université de Berkeley aux États-Unis, en même temps que directeur et co-fondateur de l'*Itas* (Institut européen de recherches transpersonnelles et de hautes études en sciences humaines).

Je le connais de nom, pour avoir entendu Antoine Makdissi me parler de lui.

Notre première rencontre se passe en échange d'ordre général, au cours duquel je comprends qu'il croit à un certain au-delà sans plus, et que dans sa quête de cet au-delà, il a passé des mois en Extrême-Orient, avec des moines, s'astreignant à leur rythme de vie et de prière, dont quelquefois douze heures de méditation par jour.

Conformément à mon habitude, le voyant ignorant complètement le Phénomène de Soufanieh, je me retiens de lui en dire quoi que ce soit.

Mais deux jours après, j'ai la surprise de l'entendre me dire qu'il a vu les vidéo-cassettes de Soufanieh durant trois heures : de 2 heures 30 jusqu'à 5 heures 30 du matin. Il en est manifestement ému et interpellé. Nous discutons alors un peu sur Soufanieh et je l'invite à venir à la prière, ce soir-là. Il pourra juger de l'ambiance et faire la connaissance de Myrna, de son mari Nicolas et du P. Malouli.

Le soir, il est à Soufanieh. Il y passe un bon moment. Prévenu, le P. Malouli a préparé un dossier qu'il lui remet.

Deux jours après, André Patsalidès a étudié ce dossier et revu les vidéo-cassettes.

La veille de son départ, il me dit vouloir mettre toutes ses possibilités intellectuelles et scientifiques à "déchiffrer" ce Phénomène étonnant, quitte à le servir jusqu'au bout, une fois qu'il aura épuisé vainement toute explication humaine possible.

Il part et son absence se prolongera...

Or, le 9 août 1987, j'ai la surprise de l'entendre au téléphone, à Damas même, où il vient d'arriver.

J'en suis tout heureux et je lui dis aussitôt :

– *André, je crois que la Vierge t'a conduit à Damas, pour que tu sois témoin de quelque chose à Soufanieh.*

Il ne me cache pas sa surprise devant une telle affirmation. Je l'invite alors à se libérer à tout prix, le vendredi 14 août à partir de 17 heures 30. Je lui explique, toujours au téléphone, que la Vierge nous a habitués à un rythme de manifestations, qui suit le cycle liturgique des fêtes. Or, le 15 août, c'est l'Assomption. Nous nous attendons donc à ce que "quelque chose" se produise la veille, durant la prière.

Il me promet d'y être.

Fête du 15 août 1987 : la veille au soir

Habitué à ce que "quelque chose" se produise la veille des fêtes du Seigneur et de la Vierge, nous avons invité plusieurs amis à participer à la prière commune, dans l'espoir qu'ils voient quelque chose, pour en témoigner à leur tour. Parmi ces amis invités, je cite Antoine Makdisi, Georges Hauranieh, Fouad Merchak, Nicolas Mesmar et sa femme Widad Rabbath, ainsi que sa sœur, Mlle Magy Mesmar, tous trois venus en vacances d'Arabie Saoudite. Je n'oublie pas encore une fois de signaler le psychanalyste belge, André Patsalidès.

Or, l'après-midi du 14 août, à 15 heures 30, Myrna m'appelle au téléphone et me dit immédiatement :

– *Félicitations, Père, la Vierge nous a fait cadeau de l'huile qui coule de l'image!*

Quelques minutes plus tard, je me trouve à Soufanieh, où, déjà, la prière regroupe un bon nombre de personnes, avec le P. Malouli, face à l'Image miraculeuse. J'attends un moment, m'approche et vois que la coupelle de marbre est pleine d'huile, alors que la veille le P. Malouli l'a, comme de coutume, complètement vidée et nettoyée. L'Image est comme plongée dans l'huile.

La prière se maintient jusqu'à 18 heures, avec quelques minutes de repos de temps en temps.

A 18 heures, commence la prière commune au cours de laquelle nous chantons l'*Hymne Acatiste*, avec quelques membres de la chorale de ma paroisse, que j'ai invités pour ce soir-là.

A 18 heures 5, il y a un petit remous derrière moi. Peu après, je me tourne vers la chambre de Myrna et je vois le flash du cameraman l'illuminer : j'en conclus que Myrna est en extase, mais je continue le chant avec les gens et la chorale.

Quelques minutes après, je me glisse dans la chambre, reste un petit moment, observe André Patsalidès, remercie le Seigneur et reprends ma place devant l'Icone avec la chorale.

L'*Acatiste* terminée, nous poursuivons les chants, attendant de voir sortir le P. Malouli pour nous annoncer ce qui a été dit à Myrna au cours de l'extase, si message il y a.

Au bout d'un moment, le P. Malouli sort, se tient au milieu des gens dans le patio, annonce qu'une extase vient d'avoir lieu, au cours de laquelle Myrna a vu le Seigneur qui lui a dit ceci :

*«Ma fille, c'est Elle, ma Mère, dont Je suis né.
Qui L'honore, M'honore.
Qui La renie, Me renie.
Qui Lui demande, obtient.
Parce qu'Elle est ma Mère.*

Le P. Malouli peut à peine continuer la lecture de ce message, tellement il est ému.

La prière reprend de plus belle, les chants fusent de tous les coins de la cour, spontanément.

Un ami de Soufanieh, le jeune Riad Nejmé, auteur de deux beaux chants dédiés à Notre-Dame de Soufanieh, avait demandé, il y a des mois, au père de Myrna, marbrier, de lui faire une petite niche en marbre pour "son" image de Notre-Dame de Soufanieh, qu'il avait fait venir de Sofia en Bulgarie.

Le père de Myrna apporte cette niche autour de 20 heures. Riad, qu'accompagnent sa mère et sa sœur Joumana, prie Myrna d'y déposer elle-même cette image. A peine Myrna tient-elle dans sa main l'image de la Vierge pour la déposer dans la niche que l'huile se met à couler avec une abondance surprenante de toute l'image... De nouveau, la prière est relancée et nous faisons une espèce de procession avec la niche et l'image dedans autour du petit bassin qui se trouve au centre du patio.

Je laisse à Riad le soin de raconter son témoignage et comment il passera la nuit avec ses amis dans sa villégiature à Bloudane – à 50 kms de Damas – conversant sur Soufanieh.

Je signale, parmi les amis de Riad présents à Soufanieh pendant l'extase, ce soir-là : M. Samir Chaghoury, fils d'un notable grec-orthodoxe, très proche du patriarche Hazim.

Ce soir-là, je quitte Soufanieh à 21 heures. La maison est toujours remplie de gens en prière et de visiteurs.

Avant de nous séparer, André Patsalidès et moi convenons, avec Myrna, Nicolas et le P. Malouli, d'un rendez-vous pour le lendemain matin.

La veille, 13 août, j'ai eu deux communications téléphoniques avec la France. La première avec le docteur Jean-Claude Antakly, pour lui demander conseil concernant mon état de santé. La seconde, venant de Christian Ravaz qui veut s'assurer de mon voyage en France, promis pour la mi-septembre.

Or, à tous deux, je dis notre attente pour le lendemain 14, veille de l'Assomption.

Et tous deux me demandent de leur téléphoner au cas où quelque chose se produirait.

Et je leur téléphone ce soir du 14 août, pour leur dire ce qui est arrivé, et pour leur donner la teneur du Message confié à Myrna.

A ce propos, M. Ravaz veut en savoir plus. Ayant appris, lors de son séjour à Damas, qu'un message assez sérieux a été donné à Myrna la nuit de l'Ascension, et que Myrna a jugé bon de ne le communiquer qu'aux prêtres présents et à moi-même quand j'étais rentré de France, et nous ayant entendu discuter devant lui sur la nécessité de dire à Myrna de poser à Jésus ou à la Sainte Vierge la question de savoir ce qu'il fallait faire : dire le message ou le taire pour le moment, car il risquait d'être trop lourd de conséquence... Donc, M. Ravaz, sachant tout cela, me demande, lors de cette communication de la nuit du 14 août, si une réponse a été donnée. Je lui dis que oui, lui promettant de lui en parler dans une lettre prochaine. De fait, je lui écrirai le 25 août pour lui dire qu'une réponse a été donnée par Jésus à Myrna, avant même qu'Il ne lui communique le message.

En effet, deux jours avant la fête de l'Assomption, les PP. Malouli, Fadel et moi-même, nous avons eu un entretien avec Myrna, lui demandant avec insistance de poser cette question sur l'opportunité ou non de la déclaration du message confié à elle le matin de l'Ascension. Elle a promis de le faire, tout en nous disant qu'elle ne saurait pas comment s'y prendre ou si elle en aurait le temps... Nous lui avons dit :
– *Ça ne fait rien : mets-toi cette idée en tête, prie et laisse le Seigneur faire.*

Or, au cours de l'extase du 14 août, "La Lumière" lui dit en arabe dialectal :

«Ce pourquoi tu es venue, n'en parlez pas maintenant.»

Cette même phrase, je me permets de la communiquer à M. Ravaz, tout en le priant de la garder pour lui seul.

Et cette phrase sera pour nous l'occasion d'une lente et longue réflexion sur la prière, ses effets et sur la miséricorde du Seigneur, ainsi que sur l'avenir que le Seigneur réserve à notre Église et à notre pays

Autour de 20 heures, arrive Antoine Makdisi, prévenu par téléphone de l'extase, mais retenu chez lui par des visiteurs peu ordinaires : l'ambassadeur de France et sa femme, ainsi que le poète arabe Adonis. Quand Makdisi apprend ce qui s'est passé et prend connaissance du message, il me prend à part et me dit :

– *Père, je suis convaincu qu'il faut publier ton journal. Et c'est moi qui ferai l'introduction.*

Cette déclaration d'Antoine Makdisi ne manque pas de me surprendre, car quelques jours auparavant il s'était excusé de ne pouvoir l'écrire, à cause de sa surcharge de travail que je suis bien à même de connaître.

Ce soir-là, je décide de publier mon journal.

**Visite d'André Patsalidès,
le 15 août 1987, à Soufanieh**

André Patsalidès passe à 10 heures 30 me prendre à l'église pour aller à Soufanieh. En route, il m'apprend deux choses :

1. Un groupe de savants allemands doit, ce jour-là, tenir une réunion sur Soufanieh, à partir des vidéo-cassettes et du dossier qu'il leur a remis.

2. La veille au soir, après son retour de Soufanieh, il a reçu un appel téléphonique d'Allemagne, de ce même groupe, qui lui réclame les messages donnés à Soufanieh. Il m'assure que la communication téléphonique n'a pas duré moins d'une demi-heure. Il me précise que parmi ce groupe se trouve un grand savant – dont j'ignore jusqu'au nom – auteur d'une encyclopédie sur l'histoire des religions.

A Soufanieh, André commence d'interviewer Nicolas, laissant le magnétophone enregistrer la conversation. C'est à lui de dire un jour tout cela, mais une réponse de Nicolas retient mon attention :

– *Avant notre mariage, si j'avais découvert que Myrna était plutôt religieuse, je ne me serais jamais marié avec elle.*

En pleine conversation, le téléphone sonne : c'est un appel en provenance de Los Angeles, des États-Unis. C'est le docteur Antoine Mansour et sa femme Claire, qui appellent ce matin Damas, pour la troisième fois. Mais cette fois, c'est pour annoncer, avec une émotion intense dans sa voix et celle de sa femme, qu'ils ont organisé une prière dans leur jardin avec un grand nombre d'amis, dont le fameux chanteur libanais Wadi Assafi, devant une grande image de Notre-Dame de Soufanieh. Une fois la prière terminée, et la plupart des gens partis, l'huile s'est mise à couler de l'image. Mme Mansour avait dit à Myrna qu'elle voudrait que l'huile coule devant tout le monde. Myrna lui avait répondu dans une communication précédente que la Vierge voulait peut-être lui réserver ce signe à elle et à sa famille, et que, peut-être,

plus tard, Elle ne manquerait pas de donner ce signe à d'autres personnes présentes.

Le docteur Antoine Mansour, sachant que je me trouve à Soufanieh, demande à me parler. Son émotion est très forte. Je le prie d'ajouter ce fait à l'ensemble du récit qu'il a promis de nous envoyer à propos des événements religieux dont il a été témoin, lui et sa famille, quelques jours auparavant, dans le village de Maad, au Liban nord. Il me promet de le faire, «*car, ajoute-t-il, la Vierge nous a comblés, qu'Elle en soit remerciée*».

André Patsalidès, présent à cet échange téléphonique et toujours sous le coup de l'émotion de la veille, ne cache pas son impression. La conversation avec Nicolas se poursuit plus d'une heure. Il demande ensuite à voir Myrna en ma présence et la présence du P. Malouli. Nicolas n'y voit aucun inconvénient. Et l'on se retire tous les quatre dans la chambre de Nicolas et de Myrna.

André Patsalidès est assis près de Myrna, sur le même canapé. Le P. Malouli et moi-même sommes assis en face d'eux.

La conversation se prolonge un bon moment. André le dira un jour certainement. Mais le fait est que lorsqu'il pose à Myrna la question de savoir ce qu'elle ressent quand l'huile la couvre ou qu'elle entre en extase, la réponse de Myrna est tout simplement ceci, accompagné d'un sourire :

– *Je ne sais pas... comment te dire... je ne sais pas...*

Puis elle ouvre ses deux mains pour appuyer sa réponse négative. Quelle surprise est pour nous de voir ses deux mains couvertes d'huile! André Patsalidès regarde ses deux mains, très grand étonné : il en est profondément bouleversé, jetant de temps en temps un regard sur les mains de Myrna.

Je me permets alors de lui dire :

– *André, c'est pour toi. Cette huile est pour toi. La Vierge te donne un signe particulier.*

Le P. Malouli et moi-même en sommes si heureux!

L'idée me vient d'appeler Nicolas pour lui demander de prendre quelques photos. Je me permets même de demander à André de tenir les mains de Myrna dans les siennes et de se faire photographier ainsi. Tout cela se fait avec Nicolas dans la plus grande simplicité.

Avant de partir, André Patsalidès dit entre autres :

– *Je ne suis qu'un grain de poussière dans cet univers, mais je tâcherai de servir autant qu'il m'est possible Soufanieh et son message.*

Et il commence à Damas même.

Visite du ministre Wahib Fadel à Soufanieh

C'est un musulman qui occupe le poste de ministre de la Présidence. C'est un ami du psychanalyste André Patsalidès. Ce dernier lui a parlé de Soufanieh. Le ministre veut en savoir plus sur le Phénomène. Il lui demande les vidéo-cassettes, dont il voit une bonne partie, durant une heure exactement, dans son bureau même au ministère, en présence d'André Patsalidès seul. Suit un échange d'une demi-heure entre eux sur Soufanieh, à la suite duquel il exprime le désir d'aller, mais très discrètement, à Soufanieh.

Il y vient avec André Patsalidès, le lundi 17 août, à 12 heures 30. Il y reste plus d'une demi-heure, alors qu'on nous a dit qu'il y passerait cinq minutes.

Myrna, Nicolas, le P. Malouli et moi-même, ainsi qu'un jeune universitaire, familier de Soufanieh, Nabil Maari, sommes là pour l'accueillir, avec notre ami André Patsalidès.

Un moment se passe devant l'icône sainte à lui donner des explications rapides. Puis, invité à prendre un café, il entre dans le salon. Je m'aperçois alors que Myrna n'est pas entrée avec nous. Je compris qu'elle est allée préparer le café. Je sors du salon, emmenant avec moi Nabil Maari. Je trouve Myrna à la cuisine. Je lui dis que sa place est avec le ministre, et je demande à Nabil de préparer le café à sa place. Juste à la porte du salon, je lui dis, comme poussé par une intuition mystérieuse :

– Prie, Myrna, que la Vierge lui donne à lui aussi un signe.

Myrna s'assied sur le canapé, à côté du ministre. Celui-ci pose un tas de questions, puis se tournant vers Myrna, il lui dit :

– Madame Myrna Nazzour, qu'est-ce que tu éprouves quand tu es couverte d'huile ou que l'extase t'arrive? Est-ce qu'on peut le savoir?

Myrna sourit comme toujours devant des questions qui lui rappellent quelque chose qu'elle a vécu, sans chercher à l'expliquer, puis elle dit :

– Vraiment, je ne sais pas ce qui se passe en moi, quelque chose que je ne peux pas expliquer.

En disant cela, elle ouvre un peu les mains, puis les referme. Je remarque ce double geste, regarde bien ses mains et vois l'huile. Je lui dis alors :

– Myrna, ouvre les mains.

Elle le fait, mais comme gênée. Le ministre regarde à la fois étonné et comme interpellé. On l'invite à toucher l'huile dans les mains de Myrna. Il touche ses mains, sent l'odeur et dit :

– Effectivement, c'est de l'huile!

André Patsalidès, de son côté, ne cache pas son émotion. Il fait remarquer que l'huile était aussi apparue, deux jours auparavant, au moment où la même question avait été posée par lui à Myrna.

Pour sa part, le ministre prend un crayon, écrit son téléphone personnel et le tends à Nicolas en lui disant :

– Je te serai reconnaissant si tu me préviens quand quelque chose se passe, à quelque heure que ce soit.

Sa visite a duré 45 minutes.

Visite imprévue à Sa Sainteté le patriarche syriaque-orthodoxe

Par tempérament, j'évite les "autorités" quelles qu'elles soient.

Sa Sainteté Zakka I, que j'avais rencontré très rarement, m'a toujours laissé l'impression d'un homme honnête, droit et profondément croyant. Cependant, j'évitais d'aller le voir, sauf pour nécessité. Le Phénomène de Soufanieh me poussa à plus de distance aussi bien par rapport à lui que par rapport aux autres hiérarques.

Or, Sa Sainteté passe en voiture devant l'église Notre-Dame de Damas, le jeudi 13 août, dans l'après-midi. Je le salue en inclinant ma tête. La voiture me dépasse, puis s'arrête et revient vers moi. Et Sa Sainteté me dit en souriant :

– Père Élias, tu me manques, il y a longtemps que je ne t'ai pas vu.

Son accent et son regard me touchent. Je me permets aussitôt de lui dire que j'ai pour lui les mêmes sentiments et que je serais heureux de lui rendre visite le plus tôt possible. Et nous convenons du lundi 17 août à 9 heures 30.

Le lundi 17 août, à 9 heures 30, je me présente au patriarcat syriaque-orthodoxe, non sans avoir demandé à Myrna et au P. Malouli de prier pour cette visite.

L'accueil du patriarche est toujours le même : direct, simple, sans détour. Il m'accueille à la porte de l'ascenseur, et s'assied dans un fauteuil à côté de moi, quitte à se lever péniblement, car il souffre du dos, chaque fois que le téléphone le réclame. La franchise avec laquelle il me parle me désarme : langage d'un père souffrant à un fils très cher. Je le lui fais remarquer. Il me répond :

– Il est vrai que tu viens très rarement chez moi, mais je te connais beaucoup plus que tu ne crois, et je suis toujours tes différentes activités. Tu fais réellement un travail d'apôtre...

C'est le patriarche surtout qui parle, j'écoute avec émotion et respect.

Durant toute l'entrevue, je me demande si je dois évoquer Soufanieh. Je prie la Vierge de m'éclairer. Mais je suis toujours hésitant.

A 10 heures 30, je juge que je dois me retirer. Mais je sens la nécessité de justifier cet "éloignement" que je marque par rapport au patriarche. Finalement, je m'explique franchement, car, comme je l'ai dit, par tempérament j'évite toute autorité, sauf les contacts indispensables, constatant que toute approche de l'autorité est inévitablement marquée par la flatterie et l'arrivisme. D'autre part, cette tendance naturelle à éviter l'autorité, se trouve renforcée par le fait de Soufanieh. Je risque le mot, mais c'est vrai et honnête de ma part.

Sa Sainteté se tait un moment, puis me dit :

– Tu sais, Soufanieh, j'en ai beaucoup entendu parler, mais je n'ai jamais su les faits exacts. J'aimerais en savoir quelque chose, et je sais que tu y es impliqué.

Cela me réjouit. Aussitôt, je demande à Sa Sainteté la possibilité d'une nouvelle rencontre. Sa Sainteté doit partir pour la Tchécoslovaquie le jeudi 20 août pour des soins médicaux. Mais il hésite pour des raisons qu'il me confie très simplement. Nous convenons alors que je lui téléphonerai le mercredi 19 au soir, pour savoir ce qu'il aura décidé.

De cette visite, je rends compte aussitôt au P. Malouli qui s'en réjouit profondément pour Soufanieh, car il est d'autres points soulevés par le patriarche, et dont je fais part au P. Malouli, qui ne manquent pas de causer une peine profonde sur le plan de la situation intérieure des Églises.

Pour Myrna et Nicolas, je me contente de leur dire de prier pour remercier la Vierge de ce petit pas fait avec le patriarche syriaque-orthodoxe.

Je ne manque pas d'en parler le soir au P. Boulos Fadel. A son tour, celui-ci me raconte un "petit" fait qui me réjouit beaucoup pour le Père lui-même :

La veille au soir, il priait seul avec Myrna dans la chambre. L'huile a fait son apparition sur l'image que Myrna tenait en main et qu'elle voulait offrir au P. Boulos. Ce "signe" donné au P. Boulos me réjouit car je ne cesse pas depuis plusieurs mois de dire à ce jeune prêtre ma conviction qu'il aura à faire un long chemin avec Soufanieh. Car le P. Malouli en est déjà à sa 74^e année. Quant à moi, je sens depuis des mois que mon corps s'épuise rapidement. Et je réclame au P. Boulos un témoignage écrit sur ce "signe" de la veille.

Deuxième visite au patriarche syriaque-orthodoxe

Le lundi 24 août, je me présente au patriarcat syriaque-orthodoxe à 9 heures 30.

Même accueil chaleureux et simple du Patriarche.

Toute notre entrevue tourne sur Notre-Dame de Soufanieh. Elle dure 1 heure 40. Cette fois-ci également, le patriarche s'assied dans un fauteuil à côté de moi. Entre lui et moi, il y avait le téléviseur et un magnétoscope.

Je commence par présenter au patriarche le dossier complet que le P. Malouli a préparé sur Soufanieh, et que nous avons l'habitude de donner à qui s'y intéresse.

Le patriarche ne connaissant pas le français, je retire les documents en français, en lui promettant de les lui traduire, chose que nous devons d'ailleurs faire depuis longtemps.

Le patriarche préfère écouter l'histoire du Phénomène. Je le lui raconte, en tant que témoin.

Il m'écoute avec une attention mêlée d'étonnement et entrecoupée, de temps en temps, de cette question qu'il me pose, me fixant des yeux :

– *Vous as vu toi-même, Père Élias, ce que tu racontes? C'est bien, continue!*

De temps en temps, quand le téléphone sonne et qu'il se lève pour y répondre, je lui dis :

– *Sainteté, je vois que j'ai pris beaucoup de ton temps.*

Sa réponse est inmanquablement :

– *Au contraire, je suis heureux de t'écouter et de savoir par toi ce qui s'est passé à Soufanieh.*

Quand je lui parle des vidéo-cassettes, le patriarche m'exprime son désir de les voir – il possède un appareil VHS. Je suis vraiment heureux de lui répondre :

– *Sainteté, nous serons heureux de te les offrir. Tu pourras les garder. Ce sera un souvenir de Soufanieh.*

Quand j'ai terminé, le patriarche me dit :

– *Vraiment, l'homme est ennemi de ce qu'il ignore (c'est un proverbe arabe très connu). Tout cela, je l'ignorais complètement. Comme je te remercie de me l'avoir raconté. Je serai heureux de prendre connaissance des documents et de voir les vidéo-cassettes, quand il te sera possible de me les apporter.*

De notre conversation, je retiens essentiellement :

1. A propos du communiqué rédigé par le patriarcat grec-orthodoxe, daté du 31 décembre 1982, le patriarche dit :

– *Mais comment n'ai-je jamais eu entre les mains ce document officiel?*

2. Sa Sainteté veut savoir quelque chose sur "l'arrière-fond" de la maison de Soufanieh, c'est-à-dire sur les différentes accusations de sorcellerie ou de spiritisme qui ont couru à ce propos. Je lui dis alors très franchement les autres accusations lancées contre les gens de Soufanieh ou les prêtres concernés.

Je lui dis entre autres qu'il s'est passé quelque chose à Soufanieh, dont j'ai été témoin – que seuls connaissent en partie le P. Malouli et Antoine Makdisi – et qui m'a fait envisager une possibilité diabolique, ce que j'ai fini par éloigner totalement de mon esprit.

3. A un moment, le patriarche me regarde longuement et me dit :

– *Père Élias, comme tu as dû souffrir en faisant face à tant de difficultés!*

– *Sainteté, c'est toujours beaucoup plus facile de faire face aux gens, quels qu'ils soient, que de faire face à Dieu, le jour où Il nous dira : "ce que je t'ai donné, qu'en as-tu fait?" Et nous y passerons tous.*

Avant de partir, je redis au patriarche que je me ferai un devoir de lui apporter mon journal personnel, dont, seul, le P. Malouli possède un exemplaire, le lui confiant – s'il le veut – comme un fils confie ce qu'il a de plus précieux à son père

Sa Sainteté m'assure de toute sa discrétion et confiance.

Le patriarche exprime le désir de connaître l'attitude du nonce apostolique à Damas. Je ne lui cache pas comment Son Excellence Mgr Rotunno m'a fait parvenir, près de deux ans après le début du Phénomène de Soufanieh, une petite note très discrète pour avoir une relation détaillée sur les faits. Et comment, par la suite, il a continué à suivre pas à pas, avec le plus grand respect pour les autorités religieuses locales, les événements de Soufanieh. Et j'ai la joie alors d'entendre le patriarche dire :

– *Cela ne m'étonne pas. Ce nonce m'a toujours fait l'impression d'un homme profondément croyant et humble. C'est un véritable pasteur.*

Je quitte le patriarche syriaque-orthodoxe, le cœur plein de joie et d'action de grâce.

Je passe aussitôt chez le P. Malouli lui dire les différents points de cette rencontre. Il en est heureux comme un enfant. Myrna et Nicolas aussi l'apprennent et je suis sûr qu'ils ont dû beaucoup prier.

Antoine Makdisi, après m'avoir longuement écouté sur ma rencontre avec le patriarche Zakka, a cette réponse :

– *Cela ne m'étonne pas : cet homme m'a toujours fait l'impression d'être un homme de Dieu.*

De cette deuxième rencontre avec le patriarche syriaque-orthodoxe, je rends compte aussi à Son Excellence Mgr Rotunno. Mais je préfère ne rien lui dire de l'opinion de Sa Sainteté à son égard, de peur qu'il y sente une attitude de flatterie...

Et encore une fois, je touche du doigt la vérité de ce que nous nous sommes dit, le P. Malouli et moi-même, des dizaines de fois :

– *Tout vient en son temps. Le Seigneur et la Vierge nous conduisent par le bout du nez.*

De nouveaux témoins d'importance

Le jeudi 24 août 1987 vient à Soufanieh un jeune prêtre italien, du nom de Norberto, accompagné de Sœur Fiorina, ancienne directrice de l'Hôpital Italien à Damas. Ce prêtre est le neveu de Son Excellence le nonce apostolique à Damas. Il assiste à la prière du soir au milieu de la foule.

Après la prière, comme convenu, ils emmènent Myrna et Nicolas à la nonciature, où Son Excellence les invite à passer un moment.

Le lendemain, téléphone du P. Malouli, exultant de joie. Il me raconte que l'huile a coulé abondamment des mains de Myrna à la chapelle de la nonciature, en présence du nonce, de son secrétaire, du P. Norberto, ainsi que de Sœur Fiorina.

Je téléphone alors à Sœur Fiorina... Elle raconte en détail ce qui est arrivé. Elle me dit entre autres que l'huile a coulé des mains de Myrna "comme d'un robinet". Je réclame son témoignage écrit. Elle promet de le faire.

Le 27 août au soir, le nonce m'appelle, ainsi que le P. Malouli, par téléphone. Nous allons aussitôt à la nonciature. Il nous dit à nouveau ce qui est arrivé et nous recommande la plus grande discrétion à ce propos. Mais comment garder un secret que déjà huit personnes connaissent? Il nous dit entre autres qu'il a à l'instant appelé les religieuses qui se trouvaient à la nonciature. Puis, il nous conduit à la chapelle où il nous montre la tache faite par l'huile qui a coulé des mains de Myrna. Je m'agenouille, puis sens l'huile.

Le 31 août, passant voir Sœur Fiorina à l'Hôpital Italien, j'apprends que le nonce lui a fait signer le rapport qu'il a lui-même rédigé à propos de l'écoulement de l'huile à la nonciature même. Elle me dit aussi qu'elle a écrit elle-même son propre témoignage et qu'elle l'a montré au nonce qui l'a trouvé "bien". Sœur Fiorina, toujours malade, avait peur de mal écrire son témoignage. J'espère qu'elle ne tardera pas à me le remettre. Peu après, ce sera chose faite.

A la nonciature, ce 27 août, Son Excellence veut avoir six copies de mon journal personnel, que j'ai emporté avec moi. Six copies qu'il veut envoyer à Rome. Il est étonné d'en voir le volume. En fait, c'est assez volumineux, mais bien aéré comme frappe. Je l'assure que ces six copies seront remises à son secrétaire, Mgr Eliseo, dès que j'aurai terminé la relation des différents faits survenus depuis mon retour de France.

Le 1^{er} septembre, me trouvant à la nonciature avec le P. Malouli et son supérieur, le P. Félix, je n'hésite pas à demander au nonce du papier pour les six copies, car le papier est devenu plus que rare, et très cher. Il me fait remettre par Sœur Siham trois ramettes de papier. Nous lui souhaitons ensuite bon voyage.

Peu après, je serai en possession des témoignages de Mgr Eliseo et du P. Norberto.

Le mardi 18 août, le nonce m'invite à déjeuner. Son secrétaire, Mgr Eliseo Arioti, prend le repas avec nous. Tandis que nous sommes à table, l'évêque syriaque-catholique de Hassaké, Mgr Georges Hafoury, arrive. Soufanieh accapare la quasi-totalité de la conversation. Son Excellence Mgr Rotunno veut avoir le cœur net sur la position du P. X.

Pour moi, ce n'est pas un mystère : mon ami, le P. Pierre Veau, qui a eu avec ce même P. X. une explication peu avant Pâques 1986, m'en a fait part quelques jours après. Le P. X. refuse Soufanieh pour la raison suivante, fidèlement rapportée par le P. Pierre Veau : *«L'agressivité du P. Zahlaoui montre clairement que l'esprit de Dieu ne peut pas se trouver à Soufanieh.»*

Dans la conversation, j'ajoute ceci :

– Le péché de ce prêtre consiste en ceci : il a condamné le Phénomène, en me condamnant moi, personnellement. Libre à lui de me condamner s'il le veut. Mais il n'a pas le droit de condamner le Phénomène pour autant. La présence de Judas parmi les Apôtres n'a pas empêché Jésus d'être Jésus. Il est possible que je sois un Judas. Personne ne lui refuse le droit de être considéré comme tel. Mais cela ne saurait m'empêcher d'être témoin de «quelque chose». Or, cette erreur l'a probablement empêché – et empêché beaucoup d'autres à cause de lui – de voir ce «quelque chose».

Je dis au nonce la peine que j'éprouve à voir l'influence décisive que l'attitude du P. X. a eue sur beaucoup de gens à Damas et ailleurs.

Nouveaux faits ignorés

Le vendredi 28 août 1987, je vais à Bloudane avec mon ami Élie Kouyoumgi, dans sa voiture, pour un travail.

En cours de route, spontanément nous nous mettons à parler de Soufanieh, dont Élie est un fervent.

J'apprends là un fait qui lui est arrivé et qui mérite d'être raconté. Je rappelle alors à Élie que sa belle-sœur a eu une autre surprise, à propos de Soufanieh, du temps où elle faisait sa spécialisation d'immunologie en France et que j'attends son témoignage à elle aussi.

A Bloudane, nous visitons, Élie et moi les Nejmé, parents de Riad¹. Élie entend de la bouche même de Mme Nejmé comment l'huile a coulé d'une image de la Vierge appartenant à son fils, le soir du 14 août, à Soufanieh même. Élie en pleure, tellement Mme Nejmé est émue et émouvante en racontant ce fait. Or, les Nejmé sont des orthodoxes.

Des Nejmé aussi, je réclame un témoignage écrit sur ce qui leur est arrivé, en présence d'un grand nombre de fidèles. J'espère recevoir ce témoignage.

Quant à Élie Kouyoumgi, à qui j'en réclame un aussi, il le fait et me le remet le soir du 3 septembre :

TÉMOIGNAGE D'ÉLIE KOUYOUUMGI

Le 27 mai 1987, je fis une visite à la maison de la Vierge à Soufanieh. On me donna ce jour-là une image de la Vierge avec un tout petit morceau de coton. Quand je pris ce coton, je n'y vis aucune trace d'huile. Et je dis alors : «Quand même, pas même une goutte d'huile! Rien qu'une odeur très légère.» J'enveloppai le coton dans du nylon et

1. Jeune poète, auteur de plusieurs chants consacrés à Soufanieh.

le gardai dans mon porte-monnaie avec l'argent. Le temps passa sans que j'y fasse attention, jusqu'au dimanche 5 juillet 1987. En faisant une tournée de travail à travers la Syrie, je m'arrêtai en Alep. Le soir, après la messe, M. Kamil Karakach et sa femme Juliette m'invitèrent à une tasse de café chez eux, en Alep.

En entrant chez eux, je remarquai une image de Notre-Dame de Soufanieh, de grand format. Quand je les ai interrogés à son propos, ils m'ont demandé de leur parler des Phénomènes qui s'y passent, et surtout celui des stigmates de la Semaine sainte. Je leur ai raconté les faits, tels que je les ai vus de mes propres yeux, ce soir-là, en vérité et avec fidélité. Et je leur ai dit que j'allais leur trouver un tout petit morceau de coton, qu'ils auront à mettre dans un coton plus grand, car mon coton était déjà trop petit. J'ai ouvert mon porte-monnaie et en ai sorti le coton enveloppé dans du nylon. J'ai déplié le nylon pour prendre un tout petit morceau. Et voici que l'huile a couvert mes deux mains, celles de Kamil et celles de sa femme Juliette d'une façon évidente, c'est-à-dire, je l'affirme, que six mains brillaient d'huile tandis que l'odeur emplissait l'endroit.

A cet instant, je n'ai pu dire à Kamil et à Juliette que le petit morceau de coton était tout à fait sec, et qu'il n'y avait pas d'huile dedans.

Premièrement, à cause de l'émotion qui m'a saisi.

Deuxièmement : pour qu'ils ne pensent pas que ce petit morceau de coton était plein d'huile et conservait cette huile du fait qu'il était enveloppé hermétiquement dans du pastique. Comment se pouvait-il que ce petit morceau de coton, même s'il avait été rempli d'huile, couvre d'huile nos mains à tous les trois?

Voici mon témoignage que je raconte comme cela est arrivé. Quelques mois après, j'ai rencontré les Karakach et le leur ai raconté. Tout comme je l'ai raconté à ma femme Rouwayda dès mon retour à Damas. Et nous avons loué Dieu et remercié la Vierge Marie pour sa générosité à notre égard.

Damas, le 3 septembre 1987

Signé : Élie Khalil KOUYOUMGI

Pendant ce voyage à Bloudane avec M. Élie Kouyoumgi, je parle de la visite que j'ai faite à la nonciature, le 18 août.

J'ajoute à ce sujet les précisions suivantes que je tiens du secrétaire du nonce lui-même, lors d'une visite que je lui ferai le 6 octobre :

1. Les lettres qui parviennent à Rome à propos de Soufanieh sont particulièrement positives et encourageantes, car on y utilise quelquefois des mots rarement utilisés pour parler de tels Phénomènes qui se sont multipliés depuis Vatican II.

2. Mgr Eliseo ajoutera à ce propos un mot que je serai heureux de noter et qu'il ne sera pas le seul à avoir dit :

– La permanence de la prière à Soufanieh d'une façon aussi gratuite et simple est le grand miracle dans ce Phénomène.

Nouvelle impression d'images de Notre-Dame de Soufanieh

J'ai déjà raconté brièvement comment des images de Notre-Dame de Soufanieh sont soit tirées, soit imprimées. Voici trois faits de ce genre à ajouter à d'autres :

1. Le soir du Samedi saint, 18 avril 1987, un homme de plus de 40 ans assiste à l'extase de Myrna. Très ému, il me prend à part et me dit sa volonté d'offrir quelque chose à la Vierge. Je suis catégorique : on n'accepte rien.

Il insiste, et tout à coup il dit :

– *Est-ce que je peux faire imprimer des images?*

– *Bien sûr, lui dis-je. Des images, d'accord.*

Nous convenons d'un rendez-vous, et, ensemble, nous sommes allés à l'imprimerie. Il finira par faire imprimer 10.000 images de grand format, et il réglera la facture.

Ce monsieur s'appelle Élias Absi, c'est un chrétien de Damas.

2. Peu après, l'un des familiers de notre église paroissiale, M. Farid Gennaoui – 73 ans – me dit la volonté d'un de ses amis libanais d'offrir quelque chose à Notre-Dame de Soufanieh, et cela, après avoir vu les vidéo-cassettes au Liban. Je lui suggère de nouveau l'impression d'images. Le Libanais accepte et met à notre disposition 10.000 livres syriennes. Je prie M. Gennaoui de garder cette somme jusqu'au jour où les images seront imprimées, pour qu'il aille lui-même régler la facture.

En outre, un chrétien de Damas, le dentiste Élie Ain offre à Notre-Dame de Soufanieh 2.000 livres syriennes.

Et peu après, le psychanalyste André Patsalidès en offre 3 000, juste avant son départ pour la Belgique.

Ces trois sommes réunies nous permettent de faire imprimer 9.000 images format carte postale, et 7.000 autres images au format photo de



L'image représentant
Notre-Dame de Soufanieh.

Les religieuses prient devant le petit sanctuaire extérieur
contenant la reproduction qui sainte de l'huile
pour la première fois le lundi 17 janvier 1983.



Spectacle des images de Notre-Dame de Soufanieh déposées sur le lit de Myrna durant le mois de novembre 1983, appelé "Mois de l'Huile Sainte", au cours duquel des centaines de reproductions suintèrent de l'huile.



Myrna et Nicolas, à la Nonciature Apostolique à Damas, au temps de Mgr Nicolas Rotunno.



Myrna et Nicolas, avec leurs deux enfants, Myriam et Jean-Emmanuel, devant l'icône Miraculeuse.



Le nouveau piédestal de l'icône Miraculeuse, aménagé le 29 novembre 1989, à Soufanieh.



Mgr Joseph Tawil, en prière devant l'icône, à la maison.
Au centre, Awad, le "poète" de Notre-Dame de Soufanieh.

Mgr Bahnam Jijaoui, évêque syriaque orthodoxe d'Amman et de Jérusalem,
bénissant les fidèles à Soufanieh, avec l'image de Notre-Dame de Soufanieh.



Myrna en extase la nuit du Samedi Saint, 18 avril 1987.

Lors du voyage de Myrna aux Etats-Unis,
l'huile lui couvrit les mains fréquemment.





Myrna en extase après l'ouverture des stigmates, le Jeudi Saint 16 avril 1987.



La jeune musulmane Safa Abou-Farès, aussitôt après une guérison, le vendredi 7 janvier 1983, écrit un résumé de son cas.



Mohammad Al-Kahwagi, lors de sa guérison, le dimanche 19 décembre 1982. Son fils est près de lui.

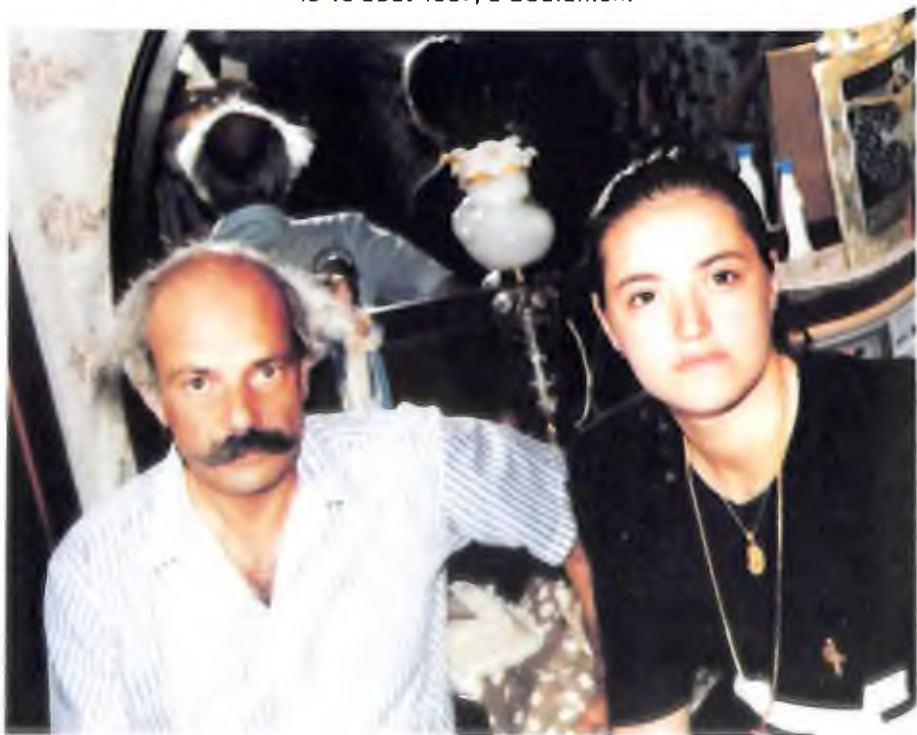


Le jeune musulman Fadi Bahem, aussitôt après sa guérison, le dimanche 19 décembre 1982.



le Père René Laurentin, à Soufanieh, lors de l'extase du 26 novembre 1987.

Myrna et le psychanalyste belge André Patsalidès,
le 15 août 1987, à Soufanieh.



carte d'identité. Nicolas, en voyant ce grand paquet, ne manque pas de faire cette réflexion :

– *Nous les garderons pour le cinquième anniversaire.*

Mais je doute qu'il puisse tenir parole : il lui en faudra de nouvelles d'ici là.

3. Le chanteur libanais Tony Hanna, lors d'un séjour en Jordanie, au cours du mois d'août et du mois de septembre, fait imprimer des milliers d'images de Notre-Dame de Soufanieh, de très grand format et de très petit format. Il en distribuera une bonne partie en Jordanie et en apportera des milliers à Damas. Le reste, il l'emportera avec lui au Liban.

C'est ainsi que les choses se passent à Soufanieh.

L'extase du 7 septembre 1987

J'arrive à Soufanieh vers 17 heures 30, en compagnie de quelques jeunes de la chorale. Déjà la maison est pleine de monde, dans la cour et le salon.

Le P. Malouli prie le chapelet, tandis que la caméra est braquée sur l'image de la Vierge, comme pour guetter le moment de l'écoulement de l'huile.

A 18 heures, nous commençons le chant de l'*Acathiste*. Au bout d'un moment, il y a un certain remue-ménage derrière moi : je me retourne dans la direction de la chambre de Myrna. J'y vois le flash de la caméra allumé.

J'en remercie le Seigneur, car j'ai invité pas mal de gens, m'attendant à ce que "quelque chose" se produise. Entre autres personnes, j'ai convié May Abou-Hamad, femme de M. Georges Médiaty qui vient d'arriver de Paris.

A un certain moment, j'entre dans la chambre, je vois le P. Boulos Fadel et le P. Joseph Malouli près du lit sur lequel Myrna est étendue, le visage crispé à cause de l'huile qui sort de ses yeux.

La foule est devenue plus dense et, pour la première fois, relativement bruyante. Je dois alors intervenir et arrêter la prière un moment pour rappeler aux gens qu'on est là pour prier et non en curieux. Puis nous essayons d'organiser l'entrée et la sortie des gens de la chambre, pour qu'ils voient Myrna en extase : *nous n'avons rien à cacher...*

A la fin de l'*Acathiste*, le P. Malouli se faisant trop attendre, j'invite la chorale à reprendre des chants à la Vierge, puis j'entre et vois Myrna pleurer. C'est la première fois que cela lui arrive au sortir d'une extase. Est-ce un message de menace apocalyptique? C'est la première idée qui me vient à l'esprit. Les pleurs de Myrna se prolongent.

Je ressors dans le patio, après avoir entendu dire par le P. Boulos Fadel que Myrna ne veut personne, même pas les prêtres.

Les gens attendent toujours un message, comme d'habitude...

Je dois leur dire que Myrna ne cesse de pleurer et que nous ignorons le message, si message il y a, car elle ne dit rien. J'invite les gens à prier pour elle et à se retirer, quitte à leur communiquer, dans les jours suivants, le message, s'il existe.

Lentement, la foule commence à se retirer.

Au bout d'un moment, tandis que de nombreuses personnes continuent à prier devant l'icône, seuls les prêtres entrent dans la chambre de Myrna. Celle-ci semble atterrée, contrairement aux extases précédentes. Nous nous asseyons autour d'elle : les PP. Joseph Malouli, Élias Baladi, Boulos Fadel et moi-même. Nous lisons et relisons le message pour essayer d'en comprendre, si possible, la portée. Il nous paraît dur et inquiétant...

Après un long moment d'échange, nous invitons Myrna à plus de prière et à une fréquentation plus régulière des sacrements. Puis, nous appelons son mari Nicolas, et nous parlons... Pour lui, "ce message" est le plus grand qui ait été donné à Soufanieh. Et, chose curieuse, il affirme cela avant d'en avoir pris connaissance. Quand il prend connaissance de ce message, il reconnaît à son tour qu'il doit lui aussi intensifier sa prière personnelle et sa prière avec Myrna.

Nous sortons alors de la chambre et nous prions devant l'icône de la Vierge. Nous sommes depuis un bon moment à prier en silence, quand Myrna entonne ce chant significatif :

*«Tu as su que mon chemin s'est brouillé,
tu es donc venu pour conduire mes pas.
Tu sais que je suis éprise d'amour pour Toi,
Je n'ai pour mon chemin d'autre compagnon que Toi
O mon Dieu, ô mon Dieu...»*

Cette extase a duré 14 minutes exactement : de 18 heures 31 à 18 heures 45.

Chose remarquable : en voyant Myrna pleurer au sortir de l'extase, le cameraman Nabil Choukair dit textuellement à Nicolas :

– Nicolas, c'est certainement un message pour Myrna et je crois que le Seigneur "lui frotte les oreilles"! (expression arabe pour signifier une bonne réprimande).

Pour moi, le message me rappelle ma responsabilité sur le plan de la prière : aussi bien prière personnelle que prière pour Myrna.

Le lendemain, me trouvant à Bloudane, en session annuelle avec les jeunes de la paroisse universitaire, je téléphone à Myrna pour deux raisons : m'enquérir de sa prière et avoir des nouvelles de leur petite

Myriam qui est tombée avec sa poussette de l'escalier d'entrée, le matin du 8 septembre. C'est alors que Myrna me dit ceci :

– Père, j'ai prié devant l'icône jusqu'à trois heures et demie du matin. Et quand je me suis levée, j'ai vu un peu d'huile dans la cupule. Mais pour moi, ça équivaut à plus de vingt litres! Myriam va bien : qu'elle n'ait rien eu dans sa chute, c'est le signe que le Seigneur continue de nous bénir. Qu'il en soit béni!

Le 13 septembre, le P. Boulos Fadel nous rejoint à Bloudane et me dit que l'huile a coulé en quantité de l'image, la veille, devant Myrna en prière. Je téléphone, faisant semblant de ne rien savoir, et j'apprends de Myrna que, invités, elle et son mari, par leur ami M. Saba Kouba, à passer la soirée du 12 et du 13 septembre à Maloula – où la fête de la Croix prend un aspect de beuverie durant toute la nuit –, Myrna a voulu prier et demander un signe de la Vierge, pour savoir si Elle ne désirait pas qu'elle aille à Maloula et, aussitôt, l'huile a coulé de l'image et a semblé bouillir au fond même de la cupule, au point de la remplir presque. Elle en était si heureuse! Il y avait de quoi, après un tel message.

Je dois ajouter que ce message nous pousse tous, plus que jamais, à une prière plus intense à l'intention de Myrna. Et c'est avec joie que je la recommanderai aux religieuses carmélites d'Alep quand, quelques jours après, je leur rendrai visite et leur parlerai, à leur demande, de Soufanieh, et célébrerai la divine Liturgie avec elles. Ma joie sera décuplée quand, après la célébration de la Liturgie, la Mère prieure me dira au parler :

– Père, soyez sûr que nous avons adopté Myrna dans notre prière.

Court séjour de Myrna en Jordanie

Parmi les personnes présentes le soir du 7 septembre 1987, je signale particulièrement Mme Houda Mouacher, femme du ministre jordanien de l'Économie, une chrétienne fort éprise de Soufanieh, ainsi que toute sa famille. Elle a invité Myrna à lui rendre visite en Jordanie, pour qu'elle puisse se reposer et prier. Ce n'est pas la première fois que Myrna séjourne dans cette famille.

Le matin de son départ, je vais lui dire au revoir et je l'encourage à ne pas se laisser distraire de la prière en Jordanie. Elle me surprend en me disant :

– Père, ton journal sur Soufanieh est très intéressant.

Or, je lui en ai remis une photocopie seulement la veille au soir, et elle est assez volumineuse... J'apprends alors qu'elle a passé toute la nuit à le lire et qu'elle l'a terminé.

Pendant son séjour en Jordanie, je téléphone à Myrna à deux reprises, toujours pour m'enquérir de sa prière. Mme Mouacher, à qui Myrna a exceptionnellement confié le secret, ne cesse de m'assurer qu'elle passe son temps à prier, et très souvent avec elle, et à continuer la rédaction de son journal personnel.

L'avant-veille de son retour à Damas, j'apprends par téléphone, de Mme Mouacher, que Myrna, invitée à prier avec deux jeunes ouvriers musulmans, leur a remis deux petites images de la Vierge, et voici qu'en sortant, de l'une des deux images a coulé de l'huile sous les yeux ahuris des deux musulmans.

Je laisse à Myrna le soin de raconter ce qui s'est passé et j'attends le témoignage écrit de Mme Mouacher.

Partie en Jordanie le 17 septembre 1987, Myrna rentrera à Damas le 25 septembre.

Septembre 1987

Dimanche 20 septembre.

Je visite l'un des responsables du ministère de l'Information, à son bureau. Il est surpris de savoir que je viens lui parler de Soufanieh. Il voudrait éviter un sujet qui lui a toujours paru relever d'une fable ou d'un mythe. Mais il m'écoute avec un respect croissant. Cela dure près d'une heure. Il avoue me croire quand il apprend que je suis le Phénomène depuis le début. Nous nous connaissons depuis longtemps. Sa confiance redouble quand il connaît l'attitude du professeur Antoine Makdisi. Mais son émotion est à son comble quand il écoute quelques versets des messages venus de "l'autre monde". Il a alors cette réflexion :

– *Père, comme c'est admirable qu'il y ait, en ces temps difficiles, une ligne directe entre le ciel et la terre!*

Lundi 21 septembre

Mon ami Nazih Raad me conduit dans sa voiture à Khabab. Le P. Paul Fadel nous accompagne. Soufanieh est au cœur de notre conversation et même de notre prière, aussi bien à l'aller qu'au retour, car nous disons le chapelet. Ce jour-là, j'apprends que le P. Paul Fadel prépare son témoignage écrit sur tout ce qu'il a vécu à Soufanieh. J'apprends aussi que Nazih "boycottait" l'Église depuis 1967, et qu'il n'y est revenu qu'à la suite du changement spirituel qui s'est opéré en lui grâce à Soufanieh. Il en est arrivé à ne plus pouvoir dormir sans dire le chapelet à genoux, quelle que soit l'heure, lui dont la paresse l'empêchait fréquemment de se raser le matin!

Faits nouveaux à signaler

Les derniers jours de septembre et les premiers jours d'octobre sont marqués par plusieurs faits qui méritent d'être signalés.

Certains ont eu lieu à Damas et à Bloudane, villégiature à 50 kms de Damas. Leurs témoins ont été nombreux, mais je ne dispose que de deux relations écrites, celui de M. Riad Nejmé et celui de M. Imad Mouacher. Je me contente ici de donner la traduction française du texte de Riad Nejmé.

Les faits qui ont eu lieu en Alep sont relatés par leur témoin, le médecin biologiste, Jean-Claude Antakly. Il a été témoin aussi d'un autre fait à Damas. Je reproduis donc également son témoignage, écrit directement en français.

TÉMOIGNAGE DE M. RIAD NEJMÉ

A 10 heures précises, le dimanche soir, 27 septembre 1987, l'huile a coulé d'une double image de la Vierge Marie, plaquées l'une contre l'autre, celle de Notre-Dame de Soufanieh et celle de la Vierge Marie de Anjara (en Jordanie), image enveloppée de pastique. L'huile coula des deux faces, à la suite d'une prière dite à l'intention de ma tante Angèle, dont la mort a toute l'apparence d'un suicide.

J'avais demandé à la Vierge de me donner un signe, au cas où ma tante méritait le ciel. Et voici que l'huile se mit à couler abondamment des deux images. Cela s'est passé à Soufanieh. Étaient présents : la maman de Nicolas, Hélène, femme de feu Awad, maman, ma sœur Hanadi, Nicolas, Myrna et Imad Mouacher.

Je précise que l'image était dans la main de Myrna.

Nous nous sommes rendus après cela dans notre maison de Damas. Maman et ma seconde sœur Joumana y restèrent, car elles devaient partir le lendemain à Hassaké (ville de la défunte) et je rentrai à

Bloudane en compagnie de ma sœur Hanadi, de Nicolas, Myrna et Imad Mouacher. Nous avons veillé toute la nuit à parler de choses et d'autres. Entre autres, j'avais composé un nouveau poème à la Vierge, notre Mère, que je leur lus. Il a pour titre : «Je t'en supplie, Mère du Puissant», et il se termine par ce vers :

«Tu nous as habitués à voir l'huile,
Ne nous fais pas oublier cette habitude...»

Quand j'ai fini cette phrase, je fus surpris de voir les mains de Myrna comme plongées dans de l'huile. Nous allâmes aussitôt vers la statue de la Vierge qui se trouve dans le jardin chez nous et nous avons prié avec joie. L'écoulement de l'huile des mains de Myrna dura trois quarts d'heure, c'est-à-dire de 4 heures 20 jusqu'à 5 heures du matin. Nous avons offert cette prière pour le repos de l'âme de ma tante Angèle Mnayargi. C'était le lundi 28 septembre 1987.

Ce même jour, à 5 heures 30 du matin, c'est-à-dire une demi-heure après l'arrêt de l'écoulement de l'huile des mains de Myrna, nous sommes entrés dans l'appartement pour dormir, et j'allai avec Myrna à l'endroit où se trouve une image de la Vierge comme celle de Soufanieh, avec sa niche de marbre, et nous voulions remercier la Vierge pour ses dons. Je fus surpris de voir une grande goutte d'huile dans la cupule de marbre. J'ai regardé étonné et j'ai crié à Myrna : «Regardez l'huile couler de l'image de la Vierge!» Myrna ne cacha pas son étonnement et me dit : «Comme c'est beau!» Elle me montra une goutte accrochée dans la moitié inférieure de l'image, juste en son milieu, au-dessus de la grande goutte qui se trouvait dans la cupule, indiquant ainsi la marche de l'huile.

Je me saisis aussitôt de mon cahier et notai avec précision ce qui s'était passé.

Étaient présents : ma sœur Hanadi, Nicolas et Myrna, Imad Mouacher et moi-même. Nous étions heureux pour ce qui s'est passé ce jour-là, souhaitant que cela ne finisse pas. J'ai demandé à Imad de faire brûler de l'encens, et j'ai encensé la pièce, en reconnaissance à la Vierge Marie, Mère de Dieu, pour ses dons.

Le soir du vendredi 2 octobre 1987, nous avons quitté Bloudane, ma sœur Hanadi, Imad Mouacher et moi-même, pour visiter les Nazzour (nos amis) et prendre le repas du soir chez eux. Imad devait passer la nuit à Soufanieh pour quitter Damas le lendemain matin.

Nous sommes arrivés à Soufanieh autour de 21 heures 15. Nicolas nous attendait devant la porte d'entrée pour nous accueillir.

Les invités à ce repas étaient : M. Saba Kouba et sa femme, le père de Myrna et sa mère, sa sœur Diana, le P. Zahlaoui et son ami le docteur Jean-Claude Antakly, un Alépin qui vit en France, la mère de

Nicolas, Hélène sa belle-sœur, Nicolas et Myrna. Durant ce repas, le P. Zahlaoui a essayé à plusieurs reprises de ramener les sujets de conversation sur la Vierge, dans l'espoir que l'huile apparût et fût vue par son ami, le docteur Jean-Claude, venu de France spécialement pour visiter Notre-Dame de Soufanieh. Pendant le repas Myrna apporta plusieurs livres de spiritualité, dont le livre de saint Jean Climaque : L'échelle des vertus.

Elle me demanda d'en lire des passages, car il est, dit-elle, beau. Je l'ai feuilleté quelque peu, puis je lui ai dit : «Deux mots de Jésus valent bien plus que ce livre!» Myrna m'a questionné : «Quels sont ces deux mots?» Je lui répondis :

«O Père, par les mérites des blessures de Ton Fils bienaimé,
sauve-nous!»

A l'instant même, l'huile s'est mise à couler abondamment des mains de Myrna... J'avais demandé en mon cœur l'écoulement de l'huile des mains de Myrna pour que le médecin venu de France voie les prodiges du Seigneur. De fait, l'huile a coulé abondamment. Nous avons alors rapidement pris place devant l'icône et nous avons prié, en action de grâces pour le don infini du Seigneur et de sa sainte Mère. Je signale que l'huile a coulé des mains de Myrna à 22 heures moins 8 minutes, le soir du vendredi 2 octobre 1987.

Toute action de grâces pour le don du Ciel.

TÉMOIGNAGE DU DOCTEUR JEAN-CLAUDE ANTAKLY

En arrivant à Damas, le mercredi 30 septembre 1987, je savais dorénavant qu'à chaque fois j'emprunterai le chemin de Notre-Dame de Soufanieh. D'ailleurs, avant de quitter la France, Geneviève [ma femme] me dit tendrement en m'embrassant : «Au revoir, mon petit pèlerin».

C'est donc en compagnie du P. Élias Zahlaoui et de notre ami Fadi Touma que je me rendais pour la troisième fois à Soufanieh, pour faire une prière à la Vierge et dire bonjour aux Nazzour pour qui, depuis le Jeudi saint 1987, j'étais devenu familier. Au moment de descendre de la voiture, Fadi manifesta son désir de ne pas nous accompagner. Le P. Zahlaoui lui rétorqua : «Tu as tort, Fadi, tu risques d'avoir des regrets, je sens qu'il va se passer quelque chose.» Malgré l'insistance du Père, Fadi ne voulut rien entendre.

Après quelques prières et un moment de recueillement, je pris des nouvelles de la famille Nazzour. Celle-ci en fit de même, touchant ma femme et mes enfants. Au moment où nous quittions la maison, Nicolas m'invita avec le P. Zahlaoui à dîner avec eux et quelques amis. C'est avec plaisir que nous acceptâmes l'invitation.

Il régnait autour de cette table une ambiance pleine d'amitié, de simplicité et de ferveur. On ne cessait de parler de la Vierge Marie, de l'huile et de mille façons mystérieuses qu'avait Dieu pour se manifester. Myrna ne cessait de servir les uns ou les autres, sans jamais se préoccuper d'elle-même. Pour moi, l'accueil était plus que chaleureux : il était fraternel.

Au cours de la soirée, je dis à Nicolas : «Tu sais, j'ai oublié hier de te demander un petit coton imbibé d'huile.» Aussitôt, le P. Zahlaoui retira de sa poche un morceau de coton et me l'offrit. Je lui répondis : «Merci, Père, je préfère attendre encore, car la soirée n'est pas terminée, et il se peut que j'aie de l'huile fraîche.» En moi-même je me disais : «C'est vendredi 2 octobre, il est 22 heures, il ne reste plus que deux heures pour aboutir à minuit et déboucher sur le samedi, jour de Marie.»

A 22 heures précises, au milieu d'une douzaine d'invités, alors que nous citons les paroles d'une chanson faite à l'intention de Notre-Dame de Soufanieh, les mains de Myrna commencèrent à laisser couler de l'huile...

Mon Dieu, que cet instant fut beau pour moi ! Je me sentais comblé. Le P. Zahlaoui avait les larmes aux yeux. Un grand moment de silence nous surprit. Le Père me dit avec un grand sourire : «Tu vois, Jean-Claude...» Myrna me tendit ses deux mains. Je les pris, je les embrassai et je les posai en signe de bénédiction et de remerciement sur mon visage.

Aussitôt, le P. Zahlaoui nous invita à nous recueillir devant l'icône pour faire une prière d'action de grâces.

C'était le soir du 2 octobre 1987, à 22 heures 45.

Le P. Zahlaoui me dit : «Tu sais, Jean-Claude, avant que l'huile ne coulât des mains de Myrna, je n'ai cessé de prier pour toi et ta famille.»

Le lendemain même, je rejoignais la ville d'Alep pour un séjour de 48 heures.

Sollicité par mes parents, je rendis visite à l'une de nos très anciennes voisines de quartier, une amie de la famille : Mme Bertha Behna. Celle-ci était atteinte d'une maladie incurable. Impotente, elle avait du mal à me parler, tant elle souffrait, et ses paroles ressemblaient plus à des gémissements.

Gêné par cette atmosphère, je lui dis : «Bertha, pardonnez-moi d'être venu les mains vides, mais si vous le permettez, je vais vous

offrir une petite image de Notre-Dame de Soufanieh, dont la valeur n'est que symbolique, mais qui vous exprimera tout le bien que je vous souhaite.» J'ajoutai : «Si un jour vous pouvez lui rendre visite, je suis sûr que cela vous rendra service.»

Bertha prit spontanément l'image de ma main, l'embrassa, la plaça sur son sein et me dit : «Tu sais, Claude, j'aime notre sainte Mère la Vierge (tout ceci en arabe). De plus, j'ai devancé ta demande, puisque je me suis déjà rendue à Soufanieh. Au fond, la seule chose que je demande aujourd'hui à la Vierge, c'est de me laisser mourir en paix, en abrégant et ma souffrance et ma vie. Pour en revenir à cette image, poursuivit-elle, sais-tu que mon fils Bachir, qui habite en-dessous, a une photographie de la Vierge de Soufanieh qui a laissé couler de l'huile, il y a trois ou quatre ans?»

Stupéfait de cette heureuse coïncidence, je demandai à sa fille Djoumana (22 ans) si je pouvais voir cette photo. Bachir étant au travail, c'est son épouse qui accepta de me confier l'image en question. Je l'examinai avec beaucoup de dévotion et de minutie, mais le verre qui la couvrait m'empêchait de la tâter. Je m'approchai de mon père pour lui montrer la Vierge Marie et lui fis cette remarque : «Tu vois, papa, elle a dû certainement laisser couler de l'huile autrefois, car le visage de Jésus est déteint...»

Je repris ma place en face de Bertha, et commençai en moi-même un «Je vous salue Marie» à son intention. A peine avais-je terminé ma prière que je constatai avec étonnement que le verre se couvrait de buée. Je n'en revenais pas. Je demandai à Djoumana de m'ôter le verre. Une grosse tache d'huile recouvrait la partie gauche de l'image. Je la présentai à Bertha en lui disant : «Cette grâce t'est destinée. Tu vois : Marie ne t'oublie pas.» Bertha prit l'image et s'essuya avec l'huile en faisant le signe de croix. Nous fîmes une prière de remerciement ensemble...

Nous étions 6 personnes à assister à cet événement qui a eu lieu le lundi 5 octobre à 9 heures 30.

Et, avant de partir, je demandai à Djoumana de bien vouloir faire un petit rapport sur ce qu'elle avait vu. Bertha me recommanda de son côté de ne pas l'oublier en allant à Soufanieh, pour la recommander une fois de plus à la Vierge Marie.

Le P. Malouli a pesé, selon son habitude, la quantité d'huile qui a coulé de l'icône sainte entre le dimanche de Pâques, 19 avril, et le 12 septembre 1987. Elle est de l'ordre de 1.220 grammes.

Octobre 1987

Mercredi 14 octobre

1. Le matin, je rends visite à Sa Sainteté le patriarche Zakka. Je lui remets mes mémoires sur Soufanieh. Il est la première personne à les lire intégralement. C'est de ma part un profond geste de confiance filiale. Je le prie, si son temps le lui permet, de les lire, de bien vouloir noter ses remarques pour que je puisse en tenir compte en cas de publication. Je l'assure que je suis décidé à les publier en Europe d'abord, puis en Syrie. Je me sens dans l'obligation de publier mon témoignage, quoiqu'il m'en coûte... Sans vouloir pour autant blesser quiconque, je tiens à dire ce que j'ai vu et entendu.

De cette entrevue, je retiens par ailleurs les points suivants concernant Soufanieh :

- Sa Sainteté a bien visionné les vidéo-cassettes de Soufanieh, dans son bureau même et en présence d'amis. Elle en a été très impressionnée. Elle considère le Phénomène comme surnaturel et divin. Elle ne cache pas d'ailleurs son opinion à ses amis.
- Il est entendu que je lui rendrai visite dès mon retour à Damas, en compagnie du P. Malouli, puis de Myrna et de Nicolas. Le patriarche Zakka dit, à propos de Myrna, après avoir vu les vidéo-cassettes, qu'elle est "une gosse".
- Cette fois-ci, Sa Sainteté me donne l'accolade en signe d'adieu comme elle l'a fait en m'accueillant. L'entrevue dure une heure.

2. Lors de la prière du soir à Soufanieh, je fais mes adieux aux personnes de l'entourage, me confiant à leur prière et leur disant les buts de mon voyage : le traitement médical et la prise de contacts pour Soufanieh. Je les assure de mon union de prière.

3. Le soir, je vais dire au revoir à mon ami Samir Salomon et à sa femme Nezha Élias. Quelle n'est pas ma "surprise" d'apprendre que l'image de Notre-Dame de Soufanieh qui se trouve dans leur chambre à coucher, a suinté de l'huile, un jour où Samir étouffait d'angoisse et

priait : sa mère venait de se casser un bras, son frère Riad était tombé de l'échafaudage du chantier, Nezha, sa femme, souffrait de la glande thyroïde et de troubles cardiaques, et lui-même était victime à nouveau de douleurs aiguës dues à un ulcère à l'estomac. Il a prié longuement. Tout à coup, il a vu de l'huile couler du doigt de Jésus, et couvrir la poitrine de Marie.

Je suis heureux pour Samir et Nezha. Je prie avec eux devant l'image, nous chantons. Avant de les quitter, je leur demande de donner leur témoignage par écrit.

Jeudi 15 octobre

C'est mon ami Fadi Touma qui me conduit à l'aéroport. Nous passons d'abord par Soufanieh. J'exprime mes vœux à Myrna et à Nicolas pour le premier anniversaire de leur fille Myriam. Je leur prends une bonne quantité d'images, grandes et petites.

Myrna nous raconte cette anecdote significative, qui lui est arrivé à la frontière jordanienne, le 17 août précédent, quand elle était allée à Amman. Un inspecteur de douane a ouvert l'une des valises et en a retiré une grande image de la Vierge, sans rien lui dire. Questionné par Myrna sur la raison de son geste, il lui répond spontanément :

- *Elle n'est pas que ta Mère, elle est aussi notre Mère!*

Avant de me rendre à l'aéroport, je passe chez les Pères Lazaristes, où le P. Malouli m'attend, pour me remettre un petit flacon d'huile.

Voyage en France et en Allemagne fédérale (15 octobre - 18 novembre 1987)

En France :

1. Parmi les jeunes Arabes, dont des médecins surtout, que je connais, la première question est presque toujours centrée sur Soufanieh. Par exemple, ce un jeune médecin qui m'accueille à Roissy, Nouha Garbi, femme du docteur Issam Semaan. A peine sommes-nous en voiture qu'elle m'interroge sur Soufanieh. Bien sûr, d'aucuns diront : «C'est pour vous faire plaisir». J'exclus ce motif : l'amitié qui s'est nouée entre ces jeunes et moi depuis tant d'années, est empreinte d'une franchise et d'une affection telles qu'elle ne peut connaître une pareille complaisance. D'ailleurs, ils vivent avec une si grande nostalgie du pays, que mon arrivée avive en eux cette double flamme et du pays et de la foi.

2. A Paris, je loge toujours chez les Pères Blancs, rue Friant. Les prêtres y sont tous occidentaux, sauf quelques Africains. Je me suis habitué à ne jamais parler de Soufanieh, à moins d'être interrogé, car chez les Occidentaux il y a un *a priori* tenace contre toute manifestation religieuse plus ou moins inexplicable.

Or, deux jours après mon arrivée, se produit cette anecdote que je note aussitôt dans mon carnet de voyage :

«Ce matin, après le petit déjeuner, le P. Bernard Ugeux me dit, au moment où nous sortions de table, qu'il n'avait pas reçu l'image de Notre-Dame de Soufanieh que je lui avais promise lors de mon dernier passage. Cela me surprit et je l'assurai lui avoir envoyé au moins cent images. Il me dit textuellement : *"Je n'aurais su qu'en faire, si je les avais reçues."* Puis il ajouta : *"Je n'ai pas voulu vous demander l'image devant mes confrères pour vous éviter d'entendre des remarques peut-être désagréables."* Je l'ai donc conduit à ma chambre et lui donnai quelques images. Il en choisit une toute petite. Il s'enquit aussi de la permanence du Phénomène.»

3. A propos de ce séjour chez les Pères Blancs, je signaler encore deux faits, le premier survenu lors de l'arrivée de l'évêque africain de Kibého, village du Rwanda (Afrique centrale), l'autre à propos de mon ami, le P. Pierre Poupart.

Je résume très brièvement ce qui concerne l'évêque de Kibého. Cet évêque ne passe que deux nuits à la rue Friant. Les Pères lui demandent une causerie sur les apparitions de la Sainte Vierge à Kibého. Je suis du petit nombre de prêtres qui l'ont écouté. Aussitôt après, je demande à le voir et lui dis brièvement ce qui se passe à Soufanieh. Je lui donne quelques images de la Vierge, en même temps qu'un dossier complet, dont j'ai toujours quelques exemplaires avec moi. Il ne refuse pas, en outre, d'être régulièrement informé.

Puis, je rencontre l'un des Pères responsables et lui dis ceci :
- *Je trouve triste de constater qu'un évêque, qui n'est ici que pour un très court passage, vous l'invitez quand même à vous parler de Kibého, alors que moi qui séjourne ici presque tous les ans, vous n'avez jamais eu l'idée de me demander la moindre causerie sur Soufanieh.*

Quelques minutes plus tard, on me fixe un moment pour une causerie aux Pères sur Soufanieh. Cela se passe deux jours avant mon retour à Damas. L'accueil qui est fait à ma causerie me remplit de joie. Certains Pères semblent même avides d'en savoir davantage, ce qui ne paraissait pas du tout évident auparavant. Un bon nombre parmi eux me réclame des images. Le P. Bazot, responsable de la *Lettre aux Pères*, me demande un résumé de la causerie. L'ensemble des Pères est étonné de la rectitude évangélique des messages, ainsi que de leur densité théologique.

Certains des Pères, qui n'ont pas pu m'écouter, m'en demandent le soir même un bref compte rendu. D'autres qui sont de passage pour tel ou tel pays d'Afrique, me demandent aussi bien des images que du coton imbibé d'huile miraculeuse. Deux me réclament le livre sur Soufanieh, le jour où il sera imprimé. Ils sont en mission au Zaïre.

Mon ami, le Père Blanc Pierre Poupart, a été le premier à qui j'en ai parlé, dès 1983. Notre amitié est connue de tous. Je suis à peine arrivé à Paris, qu'il prend à plusieurs reprises l'initiative de m'interroger sur Soufanieh, en présence des autres. Il provoque ainsi leur curiosité, en dépit de leur mentalité très cartésienne. Je remarque que ce qui les intrigue le plus, c'est à la fois la persistance de l'huile à s'écouler de l'icône, et la permanence de la prière dans une gratuité et une disponibilité capables de défier des couvents entiers.

4. Auprès des mass-médias :

Je visite le P. Jean-Claude Darrigaud, en compagnie du docteur Jean-Claude Antakly. Durant deux bonnes heures, nous revoyons nos souvenirs et dégageons plusieurs points. Le P. Darrigaud affirme :

– Soufanieh échappe à toute localisation étriquée et ne peut être accaparée par personne.

– Son impact commence à se faire sentir un peu partout dans le monde.

– Il incombe à quiconque y croit de faire preuve de courage et d'en répandre les messages.

Je présentai au Père un petit flacon d'huile miraculeuse. Il en prend quelques gouttes et me le rend.

Le docteur Antakly interroge le P. Darrigaud sur son attitude à la télévision, lui suggérant quelques initiatives en vue de servir à son tour Soufanieh.

Ensuite, je rends visite, également avec Jean-Claude Antakly, à Christian Ravaz, dans son bureau de *Chrétiens Magazine*. Nous discutons pendant plus d'une heure et demie. Il nous présente son article sur Soufanieh, publié dans sa revue. Le titre et l'introduction laissent pointer un point de vue occidental qui ne manque pas de me gêner, et je le lui dis. Mais l'article, dans son ensemble, dénote un regard à la fois critique et aimant.

Il nous fait ensuite écouter une partie seulement d'une cassette sur Soufanieh, qu'il dit être achevée. Par la suite, je pourrai constater qu'elle est excellente.

5. Une rencontre d'importance : le P. René Laurentin.

Déjà en 1984, j'avais vainement essayé de le contacter. Finalement, j'ai réussi à le voir en 1986. Je l'ai invité à venir pour le quatrième anniversaire, le 26 novembre. Il s'est excusé, car il devait être à cette époque à Kibého, en Afrique. L'anniversaire des apparitions de la Vierge dans ce village du Rwanda coïncidait à un jour près avec celui de Soufanieh. Le P. Laurentin m'assure qu'il sera à Damas pour le cinquième anniversaire. De fait, il viendra le soir du 25 novembre 1987 et repartira dans l'après-midi du 27.

6. Une rencontre providentielle : Pierre Sorin est un Français qui organise des voyages de pèlerinage aux grands sanctuaires, un peu partout à travers le monde. Il était venu peu de temps auparavant à Damas, sur le conseil de Christian Ravaz, pour organiser un pèlerinage à Soufanieh à l'occasion du cinquième anniversaire. Après trois jours à Damas, avec sa femme, il était rentré quelque peu déçu de ses contacts.

Je le rencontre "par hasard" rue du Bac à Paris, le dimanche 18 octobre. Nous convenons d'un programme en vue de son pèlerinage, et le jour même je téléphone à mon ami Fadi Touma à Damas, le chargeant des démarches nécessaires. De fait, M. Pierre Sorin arrivera à Damas avec vingt pèlerins français pour le cinquième anniversaire.

7. Séjour à Espalion.

J'y passe dix jours chez mon ami Jean-Claude Antakly et sa famille. Je constate dans leur entourage un appétit étonnant pour Soufanieh, aussi bien chez les deux curés du village, les PP Castanié et Barnabé, qu'auprès de la direction et des élèves de l'école. Les Antakly ont tellement bien préparé le terrain par leur propre témoignage qu'on me réclame des images de tous côtés. J'ai même la joie de constater que Notre-Dame de Soufanieh occupe dans certaines maisons des places de choix pour la prière personnelle ou familiale, comme c'est le cas chez les Antakly et chez Mlle Marie-Andrée Blanc, institutrice.

8. Jean-Claude Antakly prend l'initiative de téléphoner au professeur Henri Joyeux pour lui expliquer ce qu'est Soufanieh et ce qu'en pense le P. Laurentin.

Celui-ci exprime le désir d'une rencontre. Chose dite, chose faite : Jean-Claude Antakly et sa femme me conduisent un soir dans leur voiture à Montpellier, chez le professeur Henri Joyeux. Nous prenons le repas en compagnie du professeur, de sa femme, et du docteur Charles Astruc.

Nous parlons durant trois heures sur Soufanieh. Ils sont tous sensibles aux messages. A les écouter, le professeur Joyeux nous dit (j'ai noté ses paroles dans mon journal) :

– *Ce sont les phrases de la Sainte Vierge. On y voit son style. Eh oui! elle a son style, comme tout écrivain a le sien! Il est vite reconnaissable. Certaines phrases me rappellent les messages de Medjugorje.*

Cette nuit-là, j'invite le professeur Joyeux à venir à Damas, pour le cinquième anniversaire. Il s'excuse, après avoir jeté un coup d'œil sur son agenda. Le lendemain matin, en me conduisant à la gare, il me dit sa joie d'avoir connu Soufanieh, et me conseille d'inviter son collègue, le professeur Charles Mion, de renommée mondiale, et dont la spécialité pourrait mieux servir Soufanieh. Il va de soi que je tiendrai compte de ce conseil.

Quelques jours plus tard, étant en Allemagne, j'écris au professeur Joyeux pour le remercier de son accueil, et au professeur Mion pour l'inviter. Je lui dis en bref ce que représente Soufanieh et le conseil que m'a donné son confrère. La réponse du professeur Mion ne se fait pas attendre : au cours d'un appel téléphonique, il exprime son regret de ne

pouvoir venir cette année, mais il dit être disponible pour l'année suivante. Il m'assurera d'autre part avoir été intéressé par les faits présentés dans ma lettre, les trouvant dignes d'être étudiés.

9. Au cours de mon séjour en France, je porte de nombreuses lettres, de la part des carmélites françaises d'Alep, à leurs communautés respectives d'Angers, de Nantes et de Luçon. Je m'étais promis de les leur porter moi-même, me donnant ainsi la possibilité de leur parler de Soufanieh et de solliciter leurs prières. Me trouvant toutefois dans l'impossibilité de le faire, je dois me contenter d'envoyer les lettres, en y joignant un petit mot pour demander leurs prières en faveur de Myrna surtout et de la "communauté" de Soufanieh. Je suis heureux de contribuer de la sorte à la création de ce réseau d'amitié et de prière. Les réponses ne se font pas attendre. Toutes sont pleines d'espérance et de regret. On m'y assure de la prière de toutes ces communautés.

Séjour en Allemagne :

Il dure une semaine.

1. Je suis accueilli par mon ami le docteur Riad Hanna et sa famille, à Schlangen. C'est une semaine de rencontres interminables avec des Arabes et des Allemands. Sans l'avoir cherché ni voulu, je suis sollicité pour raconter Soufanieh. Les personnes sont heureuses de recevoir les grandes images de Notre-Dame de Soufanieh que j'ai apportées. D'autre part, la vidéo-cassette faite au Liban par le P. Joseph Mouwannès – lors de la visite qu'y fit Myrna entre le 17 juillet et le 2 août 1987 – est visionnée de nombreuses fois et achève d'emporter l'adhésion des derniers récalcitrants, dont certains avaient été bernés par un prêtre arabe qui avait répandu le bruit que Myrna avait été emprisonnée et que la maison était désormais sous scellés! Riad me dit le nom de ce prêtre. Je le prie de lui conseiller un peu plus de prudence dans ses propos, car il est indigne d'un prêtre de mentir.

2. Je rencontre le P. Adel Khoury, ancien doyen de la Faculté de Théologie de Munster. J'en ai déjà parlé. Il me consacre toute une journée que nous passons ensemble chez Riad Hanna. Le P. Adel Khoury pose de nombreuses questions. Il visionne le film du P. Mowannès. Je lui remets une photocopie de l'intégralité de mes mémoires, car il a précédemment émis le désir de faire connaître Soufanieh en Allemagne. Ensemble, nous convenons de plusieurs points en cas de publication et, essentiellement, de bien mettre en valeur le message de prière, de conversion, d'amour et d'unité de Soufanieh.

Quelques jours après, de retour à Paris, je reçois du P. Adel Khoury un appel téléphonique dans lequel il me dit avoir lu la plus grande partie de ces mémoires et sa conviction de la nécessité de les publier en allemand.

Le jeudi 13 octobre, je me trouve à Paris, rue Friant, en compagnie de mon ami, le P. Aziz Hallak, jésuite de Syrie. Nous échangeons en toute franchise sur le texte révisé à publier.

Tout à coup, on m'appelle au téléphone de Damas. Mon jeune ami, Fadi Touma, m'apprend d'une voix émue que l'huile a jailli de la terrasse à Soufanieh, à l'endroit même où la Sainte Vierge était apparue à Myrna. On venait d'y opérer quelques aménagements en vue du cinquième anniversaire. Il était exactement 18 heures 30 à Paris. J'apprends par Fadi que le premier à avoir vu l'huile a été le P. Malouli et un ouvrier. Fadi ajoute que l'huile a jailli aux yeux du père de Myrna, quand il s'est mis à genoux pour voir de ses propres yeux.

Je rapporte cela au P. Aziz Hallak. Il en est stupéfait. Il est très sensible aux messages surtout, mais les manifestations physiques ne le laissent pas indifférent. Je suis heureux de cette "coïncidence" entre sa visite et cette communication téléphonique.

Retour à Damas

Mercredi 18 novembre

Dès mon arrivée à Damas, je passe tout d'abord par Soufanieh. Le P. Malouli m'y attend, de même que Nicolas, Myrna et quelques amis. L'intérieur du patio a été transformé. Je m'en réjouis, d'autant que les modifications sont simples. Je prie un moment. Puis, je monte à la terrasse. Surprise : on en a pavé le sol, et l'on a dressé au centre un piédestal sur lequel se dresse la statue de la Sainte Vierge, offerte par le P. Antoine Moallem. Je regarde attentivement dans l'ouverture du piédestal et j'y vois la trace de l'huile. Je félicite Nicolas pour l'aménagement de la terrasse. Il me dit que durant la restauration du patio, la prière commune et quotidienne se faisait sur la terrasse. Elle regroupait parfois jusqu'à soixante-dix personnes.

Je m'exclame :

– *Soixante-dix? Mais tu n'as pas eu peur que la terrasse ne s'effondre? La maison est vieille et les murs ne pourraient pas supporter ce nombre, outre le poids du béton, des pavés, du piédestal et de la statue!*

Nicolas a alors cette réponse aussi rapide qu'étonnante :

– *Quand même, Père, tu oublies que ce n'est pas la terrasse qui supporte la Vierge et les gens, mais c'est la Vierge qui nous porte tous!*

Cette réponse admirable et spontanée me remplit d'action de grâce.

Vendredi 20 novembre

L'huile coule de l'Icone en présence de pèlerins français.

Ce soir, je reviens à l'église à 20 heures. Je téléphone aussitôt à Soufanieh. J'apprends de Myrna que l'huile a coulé de l'Icone et qu'elle continue de couler. En deux minutes, je suis devant l'église. Quelques-uns des membres de la chorale sont toujours là. Je leur annonce la nouvelle. Fadi Touma monte dans sa voiture, la charge d'un bon nombre de choristes et nous emmène à Soufanieh. Les gouttes d'huile ne cessent de tomber dans la coupelle de marbre. Des fidèles nous y ont précédés. Chants et prières alternent un bon moment. Je

suis heureux d'apprendre que le groupe de pèlerins français, conduits à Damas par M. Pierre Sorin, a bien vu l'huile couler de l'Icone. Le P. Malouli les accompagne. C'est la veille de la fête de la Présentation de la Vierge au Temple.

Deux jours après, j'ai la joie de voir mon ami le général de police Georges Bdéoui m'apporter son témoignage écrit sur cet écoulement d'huile qu'il a été le premier à voir au moment où il s'est produit. Il a rédigé son témoignage sans avoir été sollicité par quiconque.

Samedi 21 novembre

Le soir de ce jour-là, a lieu ma première rencontre avec les pèlerins français, à Soufanieh. Certains me disent leur grande émotion devant le spectacle de l'écoulement de l'huile, qu'ils voient pour la première fois. Je veux connaître leur programme pour le jeudi 26 novembre. Ce jour-là, ils doivent être à Palmyre, qu'ils escomptent quitter à 13 heures pour être à Damas autour de 17 heures. J'en suis contrarié.

Je prends à part M. Sorin, responsable du groupe, ainsi que leur guide syrien, M. Georges Bahri. Je leur suggère avec quelque insistance de changer le programme de façon à être à Damas avant 16 heures. «*Palmyre restera toujours à sa place, leur dis-je, et vous aurez toute possibilité de la voir bien longuement lors d'un second voyage. Quant à Soufanieh, l'événement qui s'y est produit et qui pourrait s'y produire encore, le soir du 26 novembre prochain, est unique. Ce serait impardonnable de votre part de rater cette expérience.*»

Ils ont de la peine à admettre cet argument. Finalement, M. Sorin cède et je rends Georges, leur guide, responsable de la bonne exécution du programme. J'y tiens d'autant plus qu'ils s'estiment être des pèlerins et non des touristes.

Ce soir-là, je remarque avec joie la qualité de la prière de ce groupe de Français : ils disent tout le rosaire, plaçant des chants et de nombreuses intentions entre les dizaines. Les jeunes parmi eux ne sont pas rares.

Lundi 23 novembre

C'est une journée à surprises.

Le matin, je rends visite à mon ami, le P. Ibrahim Mousleh, pour m'excuser auprès de lui et de son fils, le P. Antoine, pour n'avoir pas pu assister à son ordination sacerdotale, qui a eu lieu la veille à la cathédrale. Je les rencontre en route, tout près de leur quartier. Rentrés avec eux à la maison, le jeune P. Antoine me fait la surprise de m'annoncer qu'il a été témoin de l'écoulement de l'huile à Soufanieh, le soir du vendredi 20 novembre. Ses yeux sont illuminés de joie et de fierté. J'en suis très heureux pour lui.

Ainsi, il a vu l'huile couler la veille même de son ordination. C'est un signe qu'il ne pourra jamais oublier et qui lui sera d'un grand secours, car le sacerdoce n'est pas chose facile. Je le lui dis, puis, devant son père, je le presse d'écrire son témoignage :

– *Je crois que ce sera le premier texte que tu auras écrit depuis ton ordination. Et j'ajoute en souriant : La Sainte Vierge te le revaudra.*

Il me répond :

– *C'est vrai, ce sera le premier texte que j'écris depuis mon ordination. Je le ferai sans faute, et j'en suis fier.*

Deux jours après, il me remet en mains propres son témoignage.

Je vais ensuite au patriarcat pour présenter mes condoléances au P. Élias Sargi pour le décès de sa sœur Nour. Il me dit entre autres qu'ils m'attendent avec impatience pour me raconter ce qui s'est passé à Beyrouth et qu'il a vu de ses propres yeux : l'écoulement d'huile d'une image de Notre-Dame de Soufanieh, chez un de ses parents, Maged Ghrayeb. Je lui réclame aussitôt son témoignage écrit. Il m'assure que M. Ghrayeb viendra bientôt à Damas et visitera Soufanieh. Il ne manquera pas de nous donner son témoignage écrit. Il songe aussi à faire imprimer des images de Notre-Dame de Soufanieh, en action de grâce.

A midi, je prends le repas à la table du nonce apostolique. Je lui raconte brièvement mon voyage en France et en Allemagne, et lui dis que, probablement, le P René Laurentin viendra à Damas. Nous conversons un peu sur Soufanieh, en présence de son nouveau secrétaire, Mgr Eliseo Ariotti. Le nonce me précise avoir rencontré Sa Sainteté le patriarche syriaque-orthodoxe Zakka, qui ne lui a pas caché sa sympathie pour Soufanieh et qui lui a dit avoir été informé du Phénomène par "un prêtre catholique".

Après le repas, nous entrons tous trois dans la chapelle pour un moment de prière. Je vois la tâche d'huile sur la moquette, me penche jusqu'au sol et la respire : il n'y a pas de doute, c'est bien l'odeur caractéristique de l'huile d'olive.

Avant de quitter la nonciature, je m'excuse auprès du nonce pour le retard mis à lui remettre, avant son départ pour l'Italie, les six exemplaires de mes mémoires sur Soufanieh. Ce retard était dû au fait que j'avais confié la dactylographie de ces mémoires à ma sœur religieuse, Lucie, qui était par ailleurs prise par son travail habituel.

Le soir de ce lundi, je rends visite à mon ami, le dentiste Élie Barsa. J'ai appris que mon cousin Ibrahim et sa femme, que je n'ai pas vus depuis de longues années à cause de la guerre du Liban, seront chez lui.

Durant cette soirée, on parle bien entendu abondamment de Soufanieh. Il y a là des personnes qui refusent le Phénomène en bloc. Je le sais. Apprenant que mon cousin et sa femme comptent quitter Damas le lendemain, j'insiste pour qu'ils restent jusqu'au vendredi 27, dans l'espoir qu'ils soient témoins de "quelque chose" à Soufanieh, le soir du 26. «*Car la Sainte Vierge, ai-je ajouté, nous a habitués à des surprises lors de ses anniversaires.*»

J'invite aussi, pour ce 26 novembre, mon ami Georges Horanieh, de même qu'Antoine Makdisi et la pianiste Mme Elza Maatouk, femme du docteur Riad Maatouk.

Mercredi 25 novembre

Rencontre avec des prêtres du Prado et arrivée du P. Laurentin.

La réunion des prêtres du Prado doit commencer à 18 heures, au Mémorial Saint-Paul. Je suis gêné de devoir quitter cette réunion pour aller accueillir le P. Laurentin à l'aéroport, vers 19 heures.

En effet, le P. Jean Jamous m'a déjà parlé du malaise que ressentent l'un ou l'autre des pradosiens, «*parce que Soufanieh envahit quelquefois nos échanges.*»

Je rencontre le P. Jamous à 18 heures. Peu après arrive le P. Massoud de Homs. Nous mettons au point le programme de notre rencontre, puis je m'excuse à cause du P. Laurentin. Il a été décidé qu'on consacrerait la matinée du lendemain à notre rencontre.

Je pars aussitôt à l'aéroport avec mon ami Adib Mousleh.

De l'aéroport, nous allons directement à Soufanieh, où l'on nous attend. Le P. Laurentin, fidèle à lui-même, est souriant et calme. Par contre, le P. Malouli, contrairement à ses habitudes, veut tout "déballer" devant le P. Laurentin. On dirait qu'il veut, d'un coup, lui expliquer tout sur Soufanieh. Je m'en étonne et réussis à le prendre à part pour lui suggérer plus de calme, afin d'éviter au P. Laurentin un surcroît de fatigue. Le P. Malouli accueille ma remarque avec humilité.

Nous nous dirigeons vers la nonciature, car le nonce a exprimé le désir de voir le P. Laurentin dès son arrivée. Notre ami Adib Mousleh emmène dans sa voiture les PP. Laurentin et Malouli. Moi-même, je monte avec Myrna et la petite Myriam dans la voiture de Nicolas. En cours de route, Myrna dit une chose qui me surprend beaucoup :

– *Je sens que quoi qu'il arrive demain, je dois voir Sa Béatitude le patriarche Hazim, et lui dire tout ce qui m'arrive.*

Je lui demande :

– *Est-ce une conclusion personnelle ou y a-t-il un signe auquel tu te soumetts?*

Elle répond :

– *C'est tout simplement un sentiment intérieur.*

A la nonciature, nous attendent le nonce, son secrétaire et l'attaché commercial de l'ambassade d'Italie à Damas, le docteur Bocchi. Nous passons un moment au salon, puis nous entrons à la chapelle. Tout le monde se regroupe ensuite dans le hall d'entrée. J'éprouve une sorte de gêne intérieure, car je m'attendais à l'exsudation d'huile des mains de Myrna au moment où nous nous trouvions encore dans la chapelle.

Tout à coup, Nicolas me dit :

— *Père, regarde les mains de Myrna!*

Ses mains sont luisantes, mais obstinément jointes. Myrna se tient en face du nonce. Je lui demande d'ouvrir les deux mains. Elle fait la sourde oreille et reste dans l'attitude de quelqu'un pris en défaut. Je lui prends alors les deux mains, tout en m'excusant, et les lui ouvre : l'huile les couvre abondamment. La surprise saisit tout le monde, mais particulièrement le P. Laurentin. Je le prie de humer les deux mains de Myrna que je présente à la hauteur de son nez. Il sent, essuie les mains avec deux doigts et fait un signe de croix sur son front.

Durant tout ce temps, chacun garde le silence. Les religieuses de la nonciature, manifestement émues, s'empressent d'essuyer les deux mains de Myrna.

Jeudi 26 novembre 1987 : cinquième anniversaire

Nous avons notre réunion de prêtres pradosiens. Nous ne sommes que trois : les PP. Jean Jamous d'Alep, Massoud Massoud de Homs, et moi-même. Avant l'arrivée de Massoud, le P. Jamous s'informe de l'arrivée du P. Laurentin. Je lui raconte alors ce qui s'est passé la veille à la nonciature. Nous consacrons une bonne partie de notre réunion à lire et à méditer un livre du théologien protestant Max Thurian, sur la Sainte Vierge. Les textes proposés par le P. Massoud m'étonnent par la beauté de leur théologie mariale, alors que les théologiens catholiques s'en désintéressent par complaisance pour la théologie protestante.

A un moment donné, profitant de l'absence du P. Massoud, je presse le P. Jamous de ne pas rentrer ce même jour en Alep, afin de rester prier avec nous à Soufanieh, et je lui dis :

— *Peut-être pourras-tu être témoin d'un événement, car nous nous attendons à quelque chose.*

Il hésite longtemps, puis finit par accepter.

Une fois la réunion terminée, je l'emmène chez mes parents, nous prenons le repas ensemble, puis je l'installe dans ma chambre au presbytère, d'où il téléphone en Alep pour prévenir ses parents de son retard.

Peu après 16 heures, nous nous rendons à Soufanieh. La maison est bondée de monde. On nous conduit aussitôt dans la chambre de Myrna. Elle est assise sur le bord de son lit et, de sa tête penchée en avant, l'huile tombe goutte à goutte, ainsi que de ses deux mains tendues. Le groupe de pèlerins français de M. Pierre Sorin remplit la chambre. La caméra est déjà braquée sur Myrna.

Je laisse le P. Jamous dans la chambre et sors le cœur en joie, pour diriger la prière dans le patio. J'ai demandé à mon ami Fadi Touma d'amener dans sa voiture Antoine Makdisi. Je remercie le Seigneur pour le téléviseur placé dans le patio. Les gens peuvent à la fois prier et suivre dans le calme l'évolution de l'extase.

Je commence la prière avec quelques-uns des membres de la chorale. Car j'ai insisté pour que les membres de la chorale viennent nombreux, pour servir la Vierge et se sanctifier, étant donné que nous sommes en face d'un Phénomène comme il s'en produit «toutes les quelques centaines d'années». En fait, je suis triste, car je m'attendais à les voir en plus grand nombre.

Durant la prière, je suis inquiet.

Le message du 7 septembre 1987 m'est continuellement présent à l'esprit. D'ailleurs, le Phénomène dans son ensemble m'est présent. Mais l'avertissement du 7 septembre m'obsède vraiment et j'attends avec impatience la fin de l'extase pour connaître le nouveau message.

Autour de 19 heures, le P. Malouli sort de la chambre en compagnie de plusieurs personnes, dont Myrna, qui se fraye un passage à travers la foule jusqu'à l'icône sainte. Là, elle se tient debout, la tête penchée, la main sur la joue. Le P. Malouli lit le message. Myrna pleure doucement.

Je remarque que le P. Jamous n'arrive plus à se retenir et pleure lui aussi. J'en suis heureux parce que je connais la réputation du P. Jamous en Alep.

J'aurais voulu que le P. Massoud soit avec nous pour partager notre expérience et notre joie. Je regrette aussi l'absence des PP. Hikmat Haddadine (Jordanie) et Élias Yacoub de Tartous (Syrie). Je me réjouis de voir subitement, au milieu de la foule, les PP. Jean Naddaf (Liban), Halim Richa (Liban), Paul Fadel de Khabab (Syrie), Michel Farah (Damas) et Michel Tabara (Damas).

J'apprends alors que le P. Laurentin est arrivé au moment où nous commençons la prière. Il est accompagné du P. Joseph Ibrahim, des Pères lazaristes. Il a donc été témoin de toute l'extase.

Je vois aussi, parmi la foule, mon cousin Ibrahim et sa femme Gisèle.

Autour de 20 heures, nous sommes encore à prier dans toute la maison, avec une chaleur et une spontanéité étonnantes. Aucun signe de lassitude ne se fait sentir.

C'est alors que le P. Élias Baladi me dit qu'une foule énorme attend à l'extérieur depuis près de trois heures, sans pouvoir entrer dans la maison. Je prie donc les personnes en prière de se retirer pour permettre aux autres d'entrer. C'est alors que je peux converser avec mes amis, les PP. Jean Naddaf et Halim Richa. Je presse surtout le P. Halim de rédiger son témoignage. Il promet de me l'envoyer un jour du Liban. Mais j'insiste pour qu'il l'écrive cette nuit même, dût-il ne pas dormir.

Vers 21 heures, je vais au Mémorial Saint-Paul, maison d'accueil des pèlerins de M. Sorin. M'accompagnent : Fadi Touma, Rita Jarallah

et le jeune médecin Malak Sarrouf. Nous passons avec nos amis français pas moins de deux heures. Je leur expose un peu dans le détail certains événements passés de Soufanieh. M. Sorin me remet un paquet contenant les cassettes sur Soufanieh que Christian Ravaz lui a confiées à Paris pour me les remettre. Il a failli les oublier.

Quand je retourne à ma chambre, il est près de 23 heures 30. Mais je passe encore une fois à Soufanieh pour prier Nicolas de me prévenir si jamais l'huile apparaît sur l'icône.

A 1 heure moins 10, la sonnerie du téléphone retentit. Nicolas me dit :

– Père, Mabrouk! (félicitations). L'huile est sur le point de remplir la coupelle.

Quelques minutes plus tard, arrive M. Emmanuel Khawam dans sa voiture, qui m'emmène à Soufanieh où déjà une foule nous a précédés, dont le chanteur libanais Tony Hanna et un groupe d'amis. Tous sont en prière et chantent. Emmanuel et moi, nous avons l'idée de prévenir nos amis français. Par deux fois, nous allons au Mémorial. Mais, voyant le couvent tout entier plongé dans les ténèbres, nous ne sonnons pas.

Cette nuit-là, je regagne ma chambre à 2 heures 30 du matin.

Au cours de l'extase, a vu Jésus sous une forme humaine lumineuse, à l'intérieur d'une lumière puissante. Et Jésus a donné ce message :

«Ma fille,

J'apprécie que tu M'aies choisi. Mais pas en parole seulement.

Je veux que tu joignes Mon cœur à ton cœur délicat, pour que nos cœurs s'unissent. Et ainsi, tu sauveras des âmes souffrantes.

Ne déteste personne, sinon ton cœur sera aveugle à Mon amour.

Aime tout le monde comme tu M'as aimé, surtout ceux qui te haïssent et disent du mal de toi. Car par eux tu gagneras la gloire.

Poursuis ta vie d'épouse, de mère et de sœur.

Ne te laisse pas troubler par les difficultés et les souffrances qui t'arriveront.

Je veux plutôt que tu sois plus forte qu'elles. Je suis avec toi.

Sinon, tu perds Mon cœur.

Va et annonce dans le monde entier, et dis sans crainte qu'on travaille à l'unité.

On ne reproche pas à l'homme les fruits de ses mains, mais les fruits de son cœur.

Ma paix dans ton cœur sera une bénédiction sur toi et sur tous ceux qui ont collaboré avec toi.»

Ce jour-là seulement, nous prêtres, pensons le moment venu, de faire connaître aux gens le message que Myrna a reçu le 7 septembre 1987, et que nous avons tu jusque là :

*«Marie (c'est le nom de baptême de Myrna),
N'est-ce pas toi que j'ai choisie, la jeune fille calme au cœur plein d'amour et de compassion?
Il est devenu évident pour Moi que tu es incapable de supporter quoi que ce soit pour Moi.
Je te donne une chance pour choisir.
Sois sûre, si tu Me perds, tu perdras la prière de tous ceux qui sont autour de toi.
Et sache que le portement de la croix est inévitable.»*

106

**Vendredi 27 novembre 1987 :
jour du P. Laurentin**

A 9 heures du matin, je suis au patriarcat syriaque-orthodoxe. Je remets au P. Paul Assouki une lettre personnelle et urgente pour Sa Sainteté le patriarche Zakka. J'y mentionne l'extase survenue la veille au soir à Soufanieh, et je sollicite une entrevue immédiate pour le P. Laurentin. A l'instant, Sa Sainteté m'appelle et m'invite à venir immédiatement avec le P. Laurentin.

Or, ce dernier est l'hôte des Pères lazaristes, dont le couvent est voisin du patriarcat. Deux minutes après, je me trouve dans la chambre du P. Laurentin, où je vois mon ami, le P. Halim Richa. Celui-ci raconte au P. Laurentin le cas récent de possession d'une jeune fille de sa paroisse, qui a fait croire pendant un mois à une apparition de la Vierge. Le P. Halim me remet trois exemplaires de sa revue mariale *Le lys de mai*, dans laquelle il a publié articles et messages de Soufanieh. Son initiative me réjouit. Les numéros sont ceux de septembre, octobre et novembre 1987. Il me remet aussi son témoignage écrit sur l'extase de la veille, 26 novembre.

L'entrevue du P. Laurentin avec le patriarche Zakka est des plus simples. Ce n'est pas à moi de dire ce qu'ils ont échangé. Qu'il me suffise d'indiquer que le patriarche ne cache pas sa pensée profonde à l'égard de Soufanieh :

— Je crois, personnellement, que le Seigneur agit à Soufanieh.

A peine suis-je en présence du patriarche, qu'il ajoute à mon intention :

— Père Élias, je t'annonce une bonne nouvelle : une image de Notre-Dame de Soufanieh a suinté de l'huile dans la maison d'une dame de ma communauté qui habite en Suisse.

L'entrevue dure près d'une demi-heure. Elle se termine par une prière pour l'Unité.

Nous rendons ensuite visite à Antoine Makdisi. Durant une heure, la conversation porte sur Soufanieh et l'environnement religieux, cultu-

rel et politique. Et c'est en fonction de cet environnement que Makdisi voit Soufanieh.

Puis, nous rejoignons le P. Malouli à la nonciature apostolique. Nous y restons plus de trois heures à converser sur différents aspects et les multiples éventualités qui se présentent.

Nous rentrons autour de 15 heures 30 au couvent des Pères lazaristes. En attendant l'arrivée de Mgr Eliseo, secrétaire du nonce qui doit conduire le P. Laurentin à l'aéroport, nous nous commençons, le P. Malouli et moi-même, à traduire les deux messages du 7 septembre 1987 et celui de la veille, pour les remettre au P. Laurentin. Il nous y aide d'ailleurs. J'ai alors le loisir de demander au P. Laurentin de nous donner brièvement son impression globale. Il paraît très positif et me dit textuellement ces paroles que je note à l'instant :

— *Je crois me trouver devant des faits d'une grande authenticité spirituelle et très fructueux. Myrna est remarquable de transparence, de simplicité et de limpidité.*

A 16 heures 30, Mgr Eliseo Ariotti conduit le P. Laurentin, dans sa voiture, à l'aéroport.

Peu de jours après son départ de Damas, je reçois une lettre du P. Laurentin, datée du 15 décembre 1987. Il s'agit d'une lettre collective, que le Père a l'habitude d'adresser à ses nombreux amis. Il y a ajouté le post-scriptum suivant :

«*Oui, cher Père, je garde de mon passage à Damas et de votre accueil un souvenir lumineux. Poursuivez votre travail patient, calme et fructueux. Mes respects à vous, au P. Malouli, à tous les Pères, ainsi qu'à Myrna et Nicolas.*»

Deux rencontres, le lundi 30 novembre 1987

Première rencontre : je vais voir le P. Malouli à l'école. Je le trouve débordant de joie. Il m'annonce une "excellente nouvelle" : il a trouvé quelqu'un pour lui faire imprimer des images de Notre-Dame de Soufanieh. Son attitude m'étonne, car ce n'est pas la première fois que des fidèles s'offrent pour une telle initiative.

Puis, peu à peu, j'apprends que l'un de ses anciens élèves vient de lui rendre visite. Il trouve la chambre du P. Malouli peu convenable, et s'offre pour lui en aménager une autre. Pour toute réponse, le Père lui dit :

— *Fais-moi ce que je te demande : consacre la somme de cette construction à l'impression de nouvelles images de Notre-Dame de Soufanieh.*

Il ne peut refuser.

Deuxième rencontre : avec Nicolas, à Soufanieh. J'y passe pour une visite ordinaire. Chose rarissime : je trouve Nicolas au salon, seul. Nous échangeons quelque peu sur le message du 7 septembre dernier, qui m'avait causé de l'inquiétude, ainsi que sur celui du 26 novembre.

Nicolas me dit entre autres :

— *Père, j'étais sûr que Myrna sortirait de cette épreuve plus pure qu'avant, car elle ne pouvait pas, après avoir vu la lumière divine, l'échanger contre rien au monde.*

Décembre 1987

Mardi 1^{er} décembre

Le matin, je vais au patriarcat syriaque-orthodoxe. J'y rencontre Son Excellence Mgr Bahnam Jijaoui, évêque d'Amman (Jordanie) et de Jérusalem. Notre entretien porte surtout sur Soufanieh et ses nombreux messages sur l'unité de l'Église. Je demande de bien vouloir diriger la prière le soir à Soufanieh, puisqu'il doit quitter Damas le lendemain.

Je ne lui cache pas qu'on filmera la prière sur vidéo-cassette. Sa présence sera une consolation pour les gens de la maison, et une preuve pour les nombreuses personnes qui ne manqueront pas de voir le film, de l'authenticité du Phénomène, ou du moins de l'approbation de quelques responsables ecclésiastiques. Au fond, Mgr Bahnam n'a aucunement besoin de mon insistance, car il est de tout cœur avec Soufanieh.

Le soir, en effet, c'est lui-même qui dirige la prière. On lit le passage de l'Évangile où Jésus, dans son discours après la Cène, prie pour la sainteté et l'unité de l'Église. Son Excellence dit quelques mots qui jaillissent de son cœur et qui sont enregistrés sur vidéo-cassette. Il invite tous les fidèles, à quelque communauté qu'ils appartiennent, à être des instruments dociles entre les mains du Seigneur, pour qu'Il réalise par eux la sanctification de la société et l'unité de Son Église, sanctification et unité qu'Il ne cesse de réclamer à Soufanieh à travers les messages qu'Il nous donne soit directement soit par la Sainte Vierge. Et il faut que la Volonté du Seigneur s'accomplisse.

Jeudi 3 décembre

Ce jour-là, deux lettres parviennent à Soufanieh, l'une de France, l'autre d'Alep (Syrie).

Celle venant de France émane d'un jeune musulman de Tunisie qui a fait des études de médecine en France. Il écrit en accord avec l'un de ses amis français qui habite à Saint-Étienne. La lettre est écrite en arabe.

Il présente ses vœux de paix «dans la terre bénie». Il a ensuite cette phrase étonnante :

«Je suis avec vous de cœur et d'esprit. Je prierai la nuit du 26-27 de ce mois (novembre, bien sûr) et avec l'aube de 1988 je vous souhaite, ô Myrna et Nicolas, à votre petite Myriam et à tous ceux qui vous sont chers, une année de paix intérieure et de grâce.»

La lettre d'Alep est datée du 2 décembre et a été remise par un porteur. On y lit :

*«A notre chère sœur Marie
ou à qui la remplace,
Salut en Notre Seigneur Jésus-Christ.*

*Je vous prie de remettre au porteur de cette lettre près de 200 images de Notre-Dame de Soufanieh, en vue de les distribuer aux membres de l'Association de Notre-Dame, de l'église Saint-Ephrem, quartier des syriaques, dimanche prochain.
Croyez bien à ma profonde reconnaissance et à mon respect.
Gloire au Seigneur.»*

*Le curé de paroisse,
Père Georges SABOUNGI*

La lettre porte la signature du prêtre et le sceau de la paroisse.

Vendredi 4 décembre

Ce matin, téléphone de la sœur du P. Jihad Jalhoum, qui se trouve à Bruxelles, en Belgique. Son frère veut obtenir de Mgr Georges Hafoury (évêque syriaque-catholique de Hassaké, Syrie) l'autorisation d'imprimer pour des amis belges, qui croient en Soufanieh, l'image avec la prière composée en français par Mgr Hafoury et imprimée sur le verso.

Je félicite en mon cœur le P. Jihad, et téléphone à l'instant à Mgr Hafoury. Il n'hésite pas une seconde. Je communique aussitôt sa réponse à la sœur du P. Jihad.

Et comme, deux jours après, un ami part pour un voyage en Europe, j'écris immédiatement une lettre au P. Jihad et la confie à cet ami, le chargeant de ma joie et de celle – présumée, avant de leur en faire part – du P. Malouli, de Myrna et de Nicolas. Je suis parfaitement sûr de leur réponse.

Encore une fois, je me dis en moi-même : voici comment la Sainte Vierge se glisse un peu partout à travers le monde. C'est la tache d'huile qui grandit, grandit, sans que personne ne s'en rende compte...

Dimanche 6 décembre

Une lettre du professeur Henri Joyeux me confirme sa proposition d'inviter son collègue, le professeur Charles Mion, à venir à Damas. Il la renouvelle, fort de l'avis du P. Laurentin qui vient de rentrer de Damas. J'écris aussitôt au professeur Mion pour lui renouveler notre invitation.

Mardi 8 décembre

Ce matin, je rends visite à Sa Sainteté le patriarche syriaque-orthodoxe Zakka. Il s'enquiert presque uniquement de mon voyage en France et en Allemagne. Je m'entends avec lui pour lui rendre visite, le lundi 14 décembre, en compagnie du P. Malouli.

Vendredi 11 décembre

J'ai une longue conversation avec mon ami Nabil Choukair, "le cameraman de Notre-Dame de Soufanieh", dont je retiens le témoignage suivant :

Depuis un certain temps, il était inquiet pour son jeune fils Joseph, âgé de 12 ans, qui laissait pointer une nette désaffection pour la prière à l'église. Nabil en fit part à sa femme. Quelques jours après, celle-ci lui rapporta avec joie cette découverte : pendant quelques jours, elle a observé Joseph au lit le soir, et elle remarqua qu'il restait longtemps adossé à l'oreiller, les yeux fermés et la lumière éteinte. Elle le croyait endormi. Un soir, elle voulut le réveiller pour l'inviter à se glisser sous la couverture. Elle le trouva totalement éveillé : il priait, le chapelet à la main. Interrogé par sa mère, Joseph lui répondit : «*J'aime dire tous les soirs le chapelet avant de m'endormir.*»

Nabil est heureux de me raconter cette anecdote, preuve d'une évolution spirituelle de son fils, qu'il ignorait totalement. Or, Nabil est lui aussi un converti de Soufanieh.

Le soir, je me trouve chez mon ami Élie Barsa, en compagnie d'un couple ami, Edgar Zekert et sa femme Nouhad Tawil. Nous nous entretenons longuement sur Soufanieh. Edgar est depuis longtemps partisan d'une mise en pratique plus "conséquente" de tel ou tel message. Ce soir, il pose la question à propos d'une des phrases les plus déroutantes qu'a prononcée la Sainte Vierge, le soir du 24 mars 1983. Elle avait dit : «*Fondez une Église. Je n'ai pas dit : bâtissez une église.*» Edgar voudrait connaître le moyen de mettre en pratique ce message.

Finalement, on en vient à reconnaître que c'est le Seigneur qui tient en mains la clef de TOUT et que c'est Lui qui nous conduit par le bout du nez, sans aucunement attenter à notre liberté. En effet, nous consta-

tons que toutes les fois, à Soufanieh, que nous avons projeté de passer à l'action à propos de tel ou tel message, nous nous trouvons dans une impuissance radicale, jusqu'au jour où le blocage disparaissant, cela se réalise tout seul, comme si une mystérieuse puissance intervenait.

Samedi 19 décembre

Le général de police Georges Bdéoui me remet ce matin deux écrits concernant deux faits marquants. Ce sont ses deux témoignages relatant, le premier, les stigmates du Jeudi saint 16 avril 1987, le second, l'écoulement d'huile de l'icône sainte, le soir du 20 novembre dernier. Il l'a fait sans avoir été sollicité par quiconque, tout comme pour son tout premier témoignage, celui dont Antoine Makdisi m'a dit qu'il est l'un des meilleurs que contient le dossier. Je suis très heureux de rapporter cet avis à mon ami le général Bdéoui.

Lundi 14 décembre

Le P. Malouli et moi-même rendons visite à Sa Sainteté le patriarche Zakka. C'est la première visite du P. Malouli au patriarche, bien qu'ils soient "voisins". Je note l'essentiel de ce qui a été dit :

- Le patriarche rappelle l'écoulement d'huile en Suisse, d'une image de Notre-Dame de Soufanieh, dans la maison d'une de ses paroissiennes, Mme Amal Tannourgi, mariée à M. Nabil Karam.

- Le P. Malouli explique au patriarche ce qui l'a conduit à s'occuper de Soufanieh, en dépit de sa tendance farouche à combattre tout ce qui revêt un caractère étrange au niveau des manifestations religieuses.

- Il rapporte au patriarche le fait que l'huile qui a coulé de l'icône sainte, entre le Samedi saint, 18 avril 1987, et le 12 septembre 1987, est de l'ordre de 1.220 grammes.

Le soir de ce même jour, je téléphone à M. Bernard Tannourgi, frère de Mme Amal Karam, et j'apprends qu'elle sera à Damas ce jeudi 17 décembre.

Mercredi 16 décembre

Nicolas, Myrna et moi-même rendons visite au patriarche Zakka. L'entrevue dure de 11 heures à 12 heures 50.

Le P. Malouli ne peut nous accompagner. Sa Sainteté nous accueille dans le grand salon, en tenue violette officielle. Tout se passe dans la plus grande simplicité. Le patriarche est très attentif. Il a le regard doux et ses questions sont très directes. En somme, il n'est que père.

Quant à Myrna et Nicolas, ils font preuve d'une détente totale tandis qu'ils parlent au patriarche. Ils sont francs, et je ne remarque chez eux aucune affectation ou gêne. Qu'il est merveilleux d'avoir un évêque ou

un patriarche qui ne soit que père! Le temps passe rapidement. On sent le patriarche entièrement à nous.

Quand il nous fait ses adieux, il nous accompagne jusqu'à la porte extérieure, conformément à son habitude. Arrivés devant la voiture, je dis ma déception qu'il n'y ait eu aucun signe sous les yeux du patriarche, comme un écoulement d'huile. Myrna exprime la même déception. Mais Nicolas a cette réponse immédiate :

– *La foi de ce patriarche le dispense d'un tel signe!*

Tous deux sont très heureux de cette rencontre. Je regrette profondément l'absence du P. Malouli.

Vendredi 18 décembre

A 16 heures, je rends visite à M. Bernard Tannourgi. Sa sœur Amal m'attend. Elle me raconte en détail ce qui est arrivé chez elle, à Fribourg, en Suisse. Je suis particulièrement heureux. Je ne raconterai pas le fait, lui laissant le soin de donner elle-même son témoignage. Je la presse de le mettre par écrit. Je la prie aussi de venir à Soufanieh pour dire à l'entourage ce qui est arrivé. Elle accepte sans hésitation. Elle viendra le dimanche 20 décembre, lors de la prière du soir.

Dimanche 20 décembre

Le matin, je téléphone à Sa Sainteté le patriarche Zakka, pour lui demander de permettre à son secrétaire, le P. Paul Assouki, d'être présent à Soufanieh, lors de la prière et du témoignage de Mme Amal Karam. Le patriarche ne fait aucun obstacle, à condition que le P. Assouki n'ait pas d'empêchement. De son côté, le P. Assouki fait bon accueil à ma démarche.

Le soir, nous sommes tous trois présents à Soufanieh, au milieu de la foule en prière. Le cameraman de la Vierge, Nabil Choukair, est là comme il se doit. La prière a lieu comme d'habitude. Puis je présente à la foule Mme Amal Tannourgi Karam, ainsi que le P. Paul Assouki. Elle donne son témoignage bien simplement et avec foi. Je remarque parmi les personnes présentes des visages baignés de larmes.

Ensuite Mme Karam me remet son témoignage écrit et fait la connaissance de Myrna, Nicolas et du P. Malouli. Elle demande des images et un peu d'huile miraculeuse. Ne pouvant pas les porter sur elle, parce qu'elle doit se rendre en Arabie Saoudite avant de rentrer en Suisse, je m'arrange pour lui envoyer le tout par Mlle Malak Mousleh, jeune ingénieur en électronique, qui vit en Suisse.

Le soir de ce même jour, alors que je suis sur le point de quitter la maison de la Vierge autour de 20 heures, je remarque, debout devant l'icône sainte, un jeune prêtre entouré d'un groupe d'hommes et de

femmes. Nous faisons connaissance. C'est un prêtre arménien d'Union Soviétique, en visite en Syrie. Étant à Kamichli (ville du nord-est de la Syrie), il y a entendu parler de Soufanieh. Il a même l'occasion d'en voir les vidéo-cassettes. Alors, il décide d'y venir prier. Il parle l'arabe avec un accent étranger fort sympathique. Notre conversation se prolonge et atteint un degré de confiance spirituelle qui lui fait avouer un fait que je tiens à rapporter, tant il est significatif.

Un conflit l'opposait à certaines personnes. Une hostilité manifeste les séparait. Or, en visionnant les vidéo-cassettes, il entendit cette phrase d'un des messages de la Sainte Vierge : « *Je ne demande pas de l'argent à donner aux Églises, ni de l'argent à distribuer aux pauvres. Je demande l'Amour.* » Il décida aussitôt de rendre visite à ses "ennemis". Il le fit pour plaire à Marie. Et ainsi, toute hostilité entre eux disparut.

Il raconte cela comme dans une confession, avec une simplicité et une humilité qui nous comble tous de joie.

Quand il a quitté la maison avec ses amis, Myrna prononce textuellement cette phrase :

– *Ce changement dans la vie de ce prêtre est à mes yeux bien plus important que l'huile et les autres miracles.*

Ce soir également, Mme Salwa Nassan, femme d'Imad Farah, me remet le texte de son témoignage écrit à propos de l'huile qui a exsudé des mains de Myrna lors du baptême de leur fils Élias, le jeudi 13 août 1987.

Lundi 21 décembre

Vers 15 heures, un groupe de prière se tient dans la maison de Mme Chams Halaby, à l'occasion du cinquième anniversaire de la guérison de son bras droit atteint d'une paralysie totale. Si j'évoque ce fait, ce n'est pas pour dire que la prière a eu lieu chez elle, car sa maison est devenue, depuis sa guérison, un lieu de prière fréquente. J'en parle pour rapporter un mot que m'a dit Mme Carmen Bitar. D'après elle, plusieurs personnes ont protesté contre toutes ces prières qui se célèbrent ici ou là dans les foyers, et auxquelles participe pourtant presque toujours Mme Bitar – celle-ci ne s'absentant presque jamais de Soufanieh, pour y assurer les chants. Certaines personnes lui ont fait observer :

– *Mais n'en as-tu donc pas assez de prier?*

Je lui dis :

– *A ceux qui protestent, dites que notre vie sur cette terre s'écoulera rapidement, mais que nous passerons l'éternité en présence de Dieu à vivre de sa louange et de sa joie. Est-ce trop nous demander que de*

nous préparer dès maintenant à ce qui sera notre unique occupation pour l'éternité?

Comme d'habitude, la demeure de Mme Chams Halaby est bondée de gens de toutes les communautés et de tous les âges.

Mercredi 23 décembre

Je rends visite au patriarche Zakka pour lui dire dès maintenant mes vœux pour la fête de Noël, en dehors de tout protocole. Il m'accueille aussitôt. Une heure passe comme un éclair. Je veux connaître l'impression que Myrna et Nicolas lui ont laissée. Il ne s'en cache pas : il a été très heureux de faire leur connaissance. Il n'hésite pas à utiliser à ce propos une expression que j'ai entendue à plusieurs reprises dans sa bouche : «*La main du Seigneur est à l'œuvre à Soufanieh.*»

Au sujet de Myrna et Nicolas, il me dit littéralement :

– Ils sont sincères et simples, contrairement à ce que les gens racontent à leur sujet.

Puis le patriarche me dit, entre autres, que cette année est consacrée à la Sainte Vierge dans le monde entier, mais qu'à Damas rien n'a été fait dans ce sens. Cette remarque me surprend très agréablement, car celui qui a déclaré l'année en cours comme étant une "année mariale" est le pape Jean-Paul II. Sa Sainteté m'assure en outre qu'il consacrera son sermon de Noël à la Sainte Vierge.

Il fait encore allusion à un article qu'il a publié dans la revue du patriarcat, sous le titre "*La Vierge Marie et l'Église syriaque*". Il m'en promet un exemplaire.

Enfin, il me faut dire la joie dont lui a fait part le P. Paul Assouki après avoir prié à Soufanieh, à l'occasion du témoignage qu'y a donné Mme Amal Karam, et, surtout, après avoir vu de ses propres yeux une goutte d'huile tomber de l'icône sainte dans la coupelle de marbre. Le P. Assouki a été heureux, ajoute le patriarche, d'en faire part à Sa Sainteté.

Vendredi 25 décembre

Jour de Noël. A 13 heures 30, téléphone de Soufanieh. Myrna me dit :

– Père, la Vierge nous a fêtés, en nous donnant de l'huile.

– Quand?

– C'est tôt ce matin que nous nous sommes rendus compte que l'huile emplissait presque la coupelle.

Dimanche 27 décembre

Visite à la famille de mon oncle maternel, Jean, décédé depuis peu. On m'interroge sur Soufanieh. L'un des fils, Antoine, ingénieur civil, m'étonne en disant qu'il a cru à Soufanieh, dès qu'il a su que j'y ai donné mon adhésion. Je lui en demande la raison. Il me rappelle alors un fait qui a eu lieu, m'assure-t-il, dans la maison de leur voisine Hélène Malouf, en 1972. Ses parents s'en souviennent parfaitement. Leur voisine affirme que l'huile a coulé chez elle d'une des images de la Vierge. Elle en informe mon oncle Jean et sa famille. Ils jugent bon de m'appeler. Je viens, examine l'image et n'y prête guère attention. Je leur dis :

– Prévenez-moi si le phénomène se répète.

Mon cousin Antoine m'assure que mon attitude circonspecte et prudente d'alors le convainc de Soufanieh, sans pour autant avoir été témoin de quoi que ce soit. Et c'est en vain que j'essaie de me rappeler ce fait tel qu'il m'a été rapporté. Je ne trouve dans ma mémoire qu'un reste de souvenir bien vague.

Mercredi 30 décembre

M. Nazih Raad me conduit dans sa voiture à Khabab, en compagnie de Mlle Michèle Fichot, médecin français en visite en Syrie. C'est son fils Issa qui est au volant. En route, Michèle fait une remarque dont je devine aussitôt l'origine.

– Tu es bon, dit-elle, tu es donc crédule.

Puis, elle pose cette question :

– As-tu vu de tes propres yeux ce que tu racontes?

Encore une fois, je devine l'origine de ce doute, dû à l'influence de certaines personnes de Damas. Il y a un mois, me trouvant en France, Michèle n'opposait aucun scepticisme à l'égard de Soufanieh. J'essaie de lui montrer les différentes attitudes et raisons qui se cachent derrière son doute. Mais je suis sûr que le doute est bel et bien planté dans son cœur.

A l'archevêché de Khabab, l'accueil est, comme d'habitude, aussi simple que chaleureux. De cette visite, je me contente de noter les deux points suivants :

Notre visite à la chapelle de l'archevêché, où se trouve l'icône miraculeuse. Sans que je le lui demande, le P. Mouwaffak Al-Id explique à Michèle comment l'huile a coulé des yeux de la Vierge. Il lui précise que l'œil droit de la Vierge s'est dilaté et est devenu rouge tandis que l'huile en coulait. Cet écoulement d'huile s'est poursuivi pendant 24 heures.

Après le déjeuner, nous prenons le café au salon. Il y a là Mgr Boulos Bourkhoche, évêque du Hauran, et les prêtres de l'archevêché, dont les PP. Ghafril Dick, Jean Kanakry et le P. vicaire Mouwaffak Al-Id. Parmi les invités se trouvent également le P. Faëz Freyjat de Damas, le docteur Michèle Fichot et M. Nazih Raad. Insensiblement, la conversation glisse sur Soufanieh. Je n'en ai pas l'initiative, mais c'est bien plutôt Michèle Fichot qui, la première, pose cette question à Mgr Bourkhoche :

– Avez-vous vu de vos propres yeux l'huile?

Monseigneur lui assure avoir vu l'huile à plusieurs reprises sur les images et sur les mains de Myrna. Michèle revient à la charge :

– Quel profit en avez-vous personnellement tiré? (C'est toujours le langage du profit cher à ce malheureux Occident!)

L'évêque lui dit que sur le plan de sa foi personnelle il n'en a presque rien retiré. Mais en tant que pasteur, il en a retiré beaucoup, car il a été témoin d'un mouvement de foi étonnant dans son diocèse, et d'un profond renouvellement spirituel chez certains. Et cela, il ne peut l'expliquer que par une intervention divine. Le calme et la brièveté de la réponse de l'évêque font mon admiration.

Ce jour-là, Mgr Bourkhoche me demande de finir rapidement mon article sur Soufanieh, afin que le P. Alam Alam puisse le traduire en anglais et que lui-même puisse le remettre à un journaliste américain qui lui en a fait la demande. Le P. Alam Alam est curé du village de Maarra, situé à 30 kms au nord de Damas. Je rassure l'évêque, en lui promettant l'article pour très bientôt.

Le soir, on me montre à Soufanieh un exemplaire de la revue suisse *Stella Maris*. On y voit une interview du journaliste français, Christian Ravaz. L'interview, plutôt longue, commence selon une perspective typiquement occidentale assez pénible, car il y est question notamment des croisades. Cependant, le contenu théologique est riche et valable.

Jeudi 23 décembre

Trois choses à signaler :

1. Le matin, je passe rapidement à Soufanieh. Myrna est sombre. Je l'interroge. Elle s'effondre en larmes. Nicolas, interrogé à son tour, garde le silence. Myrna me demande alors un entretien en tête-à-tête. Nous entrons tous deux dans la chambre.

Au bout d'un moment, je comprends qu'il s'agit d'une femme très proche de Myrna, qui lui a attiré des ennuis, en inventant de toutes pièces des racontars qui ont provoqué l'hostilité entre plusieurs personnes. Myrna pleure devant la méchanceté, le mensonge et l'ingratitude des hommes, dont elle vient de faire la triste découverte. Mais elle ne trouve aucune raison plausible à toute cette histoire.

Je l'invite à davantage de prière et d'abandon au Seigneur. Je lui rappelle aussi l'une des phrases du dernier message : «*Que les peines et les souffrances qui t'arriveront ne te troublent pas. Je suis avec toi, sinon tu perds mon cœur.*» Elle me répond spontanément :

– Je veux que rien ne m'éloigne de la prière. Je préfère tout perdre plutôt que perdre cette grâce et le Seigneur. Plutôt mourir que perdre le Seigneur!

Elle me raconte qu'un jour elle priait devant l'icône sainte, se croyant seule. Or, Nicolas se tenait en prière derrière elle. Elle pria alors en haussant la voix et dit :

– Seigneur, je ne veux pas te perdre. Je préfère perdre même mon père, plutôt que te perdre!

Nicolas lui dit alors subitement :

– Myrna, tu as beaucoup grandi à mes yeux à cause de ce que tu viens de dire.

J'appelle alors Nicolas et nous entretenons longuement sur cette affaire. Finalement, il me dit ceci :

– Père, je ne te cache pas que je pense que Myrna se trompe. Je le lui ai déjà dit à plusieurs reprises : elle est pour la Vierge et rien que pour la Vierge. Elle n'est pas chargée de résoudre les problèmes des gens. Ce qu'on lui demande, c'est d'inviter les gens à la prière et de leur rappeler le Seigneur et Marie. C'est tout ce qu'on lui demande, à mon avis.

Nicolas voit les choses avec une profondeur remarquable. Je reconnais qu'il voit juste. Myrna accepte toutes ces remarques avec une humilité manifeste.

Je saisis alors l'occasion pour débattre avec eux d'une question qui nous inquiète, le P. Malouli et moi. C'est le fait d'ouvrir leur maison à tout venant, nuit et jour, sans aucune réglementation. Le P. Malouli et moi-même désirons établir des temps fixes pour la visite et la prière. Mais Nicolas refuse pour deux raisons : la première en est que les gens sont habitués à trouver la maison toujours ouverte, la seconde est l'impossibilité où ils se trouveraient de garder la porte fermée devant les pèlerins venant de loin et qui ignoreraient le nouveau règlement.

2. Vers 23 heures, nous avons un long moment de prière, avec quelques membres de la chorale, au couvent des Pères lazaristes, pour préparer l'année nouvelle. Puis, nous retournons à Soufanieh où nous attend toute une foule, pour ouvrir l'année nouvelle par la prière. Celle-ci se poursuit jusqu'à 1 heure du matin.

3. Sœur Chantal, Petite Sœur de Foucauld, m'envoie une carte du Liban. Elle y dit ceci :

«Comme l'étoile et l'Enfant de la crèche ont été les signes d'un grand mystère, qu'aujourd'hui, à travers les nouvelles signes qu'Il donne à l'Église de Damas et du monde, à travers Marie, Sa Mère, que Jésus mette sa joie dans nos cœurs.»

109

Janvier 1988

Vendredi 1er janvier

Téléphone ce midi à Soufanieh : j'apprends que l'huile a coulé de l'icône sainte pendant la nuit, au point de remplir presque la coupelle.

Le soir, je célèbre la divine Liturgie à l'église Notre-Dame de Damas, aux intentions des membres de la chorale et de leurs parents. Puis nous descendons tous à la "Salle des bras" pour les vœux de Bonne Année.

Mon ami Salim Ghanem et sa femme Souad me prennent à part et me demandent s'il ne faut pas penser sérieusement au voyage de Myrna, comme le lui a dit Jésus le soir du 26 novembre dernier, pour qu'elle appelle à l'unité de l'Église. Salim et Souad s'offrent pour participer aux frais de ce voyage apostolique. Cette question me réjouit, mais je leur dis :

- Immanquablement, un signe nous sera donné par le Seigneur. Il est possible que ce signe nous vienne bientôt. Peut-être après réception des réponses aux lettres que j'enverrai, en accord avec le P. Malouli, aux nombreux amis à travers le monde, qui ne cessent de suivre Soufanieh. Et ce signe nous arrivera sans faute.

Quelques jours après, Nicolas et Myrna m'apprennent que leur ami, le docteur Antoine Mansour de Los Angeles, leur a annoncé au téléphone qu'il les invite à ses frais et qu'ils seront ses hôtes dans sa propre maison, et qu'il a introduit pour eux une demande de visa d'entrée aux États-Unis

Samedi 2 janvier

Je déjeune chez les Pères jésuites, en compagnie de la mère de mon ami, le P. Aziz Hallak, de son frère Joseph et du médecin français, Mlle Michèle Fichot.

Une fois le repas terminé, le P. Frans, responsable du Centre des jésuites à Damas, me demande au salon pour un tête-à-tête. Je m'y

attendais, tout comme je m'attends à ce qui sera dit. Je ne me suis pas trompé. Il me déclare entre autres, à propos de Soufanieh, qu'il n'a aucune objection à faire du moment que les gens prient, mais il n'est pas prêt à s'y compromettre comme je le fais.

Je lui fais remarquer :

– *Parce que tu n'as pas vu ce que j'ai vu et que tu n'as pas vécu ce que j'ai vécu à Soufanieh.*

– *C'est possible!* répondit-il.

Il dit que, pour sa part, il ne se sentirait pas gêné d'y prier.

J'estime de mon devoir de lui présenter, encore une fois, certaines choses, de peur qu'il ne prenne Soufanieh trop à la légère. Je lui montre en toute clarté que la seule attitude raisonnable et requise, à mes yeux, de n'importe qui à l'égard de Soufanieh, fût-on croyant ou athée, prêtre, évêque ou patriarche : c'est de s'interdire tout jugement *a priori*, de chercher à savoir vraiment ce qui s'y passe et, ensuite seulement, de prendre position. Car de deux choses l'une : ou bien nous sommes en face d'un phénomène strictement humain que nous pouvons et devons expliquer, ou bien nous sommes en face d'une intervention divine, grâce à laquelle le Seigneur veut nous dire quelque chose, et nous sommes alors dans l'obligation de L'écouter.

Mercredi 6 janvier

Aujourd'hui la fête de l'Épiphanie : au cours de la nuit, l'huile a coulé de l'icône dans la coupelle.

Le soir, je rends visite au médecin grec Anguélou Kosséyoglou. Il a de nombreux visiteurs connus à Damas. Son accueil est, à son habitude, très chaleureux. Il s'empresse de me demander les dernières nouvelles de Soufanieh. Je passe chez lui deux heures à raconter Soufanieh devant ses visiteurs éberlués d'entendre parler de faits dont ils ignorent tout!

Vendredi 8 janvier

Au cours de la cérémonie d'enterrement de la mère de mon beau-frère, Abdel-Massih Oskha, M. Sami Fakhoury me révèle que l'huile a coulé d'une image de Notre-Dame de Soufanieh chez les Ghachchach, dans le quartier chrétien de Kassa à Damas. Je le remercie et le prie de bien vouloir m'y conduire le plus tôt possible. Malheureusement, je n'ai pas l'occasion par la suite d'y aller.

Le P. Malouli, au comble de la joie, a raconté à Myrna et Nicolas que le vicaire du patriarche syriaque-orthodoxe, Mgr Isaac Saka, a cherché à le voir par deux fois, sans y réussir. Le P. Malouli est donc

allé le voir au patriarcat, le mercredi 6 janvier, et a passé avec lui plus d'une heure à lui raconter Soufanieh.

Son Excellence explique au P. Malouli la raison de sa nouvelle démarche. En effet, on ne cesse de le solliciter depuis cinq ans à propos de Soufanieh, et cela surtout dans les pays du Golfe et dans les Émirats. Et il n'a rien à répondre : il en ignore tout. Jusqu'au jour où, se trouvant dans un bureau du gouvernement au Koweït, pour une formalité difficile qui le concerne, il a la surprise d'entendre la jeune fonctionnaire musulmane lui réclamer de l'huile de Soufanieh, après qu'elle a vérifié ses papiers et appris qu'il réside à Damas. Il éprouve de la honte à être ignorant et décide à l'instant de chercher à savoir ce qui se passe à Soufanieh. Bien sûr, il promet de l'huile à la jeune femme.

J'écoute le P. Malouli, le cœur éclatant de joie. Je ne doute pas une seconde que le patriarche Zakka y soit pour quelque chose.

Par la suite, j'apprendrai du patriarche lui-même que son vicaire s'en est ouvert à lui et qu'il l'a poussé à aller à Soufanieh sans plus hésiter. D'ailleurs, l'attitude du patriarche n'est plus un secret.

Samedi 9 janvier

Le soir, je rencontre à Soufanieh mon ami André Patsalidès et son amie allemande, Béatrice, qu'il m'avait présentée à Paris. Nous conversons longuement au sujet du Phénomène. Béatrice est plongée dans le silence, regardant longuement Myrna. Je lui demande la raison de son silence. Elle répond :

– *Myrna m'étonne par sa simplicité.*

Peu après, André demande à Nicolas de lui permettre de se retirer avec Myrna pour lui poser quelques questions qui lui permettront d'achever le test psychologique qu'il a déjà entrepris sur elle l'été dernier. Leur absence se prolonge. Durant tout ce temps, Béatrice se tient à genoux dans la cour, aux pieds de l'icône sainte, immobile comme une statue, en dépit d'un froid intense.

Une demi-heure plus tard, André et Myrna sortent de la chambre. André me dit, en présence de Nicolas :

– *Père, je peux maintenant te donner à propos de Myrna un certificat que tu pourras présenter à n'importe quel spécialiste en psychologie, arabe ou étranger. Bientôt, je l'aurai rédigé et je te l'enverrai. A toi ensuite d'en disposer comme tu le jugeras bon.*

Quant à Myrna, à peine sortie de la chambre, elle me fait cette remarque :

– *Que Dieu vienne en aide aux spécialistes en psychologie! Je ne m'étonne pas qu'ils soient contaminés par leurs malades et qu'ils aient besoin à leur tour, plus que leurs malades, d'être soignés!*

Le lendemain, André et Béatrice quittent Damas.

Dimanche 10 janvier

En ce jour, je me mets d'accord avec le P. Malouli pour lire aux personnes en prière quelques paragraphes des lettres qui nous sont parvenues, en réponse à la lettre collective que j'ai envoyée le 2 décembre 1987 :

1. De Sœur Hubert-Dominique, de Paris. Lettre du 31 décembre :

«Quelle joie de recevoir votre longue lettre qui nous permet de communier à toutes les grâces dont vous comble Notre-Dame de Soufanieh. Que la miséricorde du Seigneur est grande, Lui qui permet à sa Sainte Mère de nous conduire à Lui par la main!...»

2. Du P. Michel Grelet, du Zaïre :

«Tu m'as comblé, car j'ai reçu de toi, il y a près d'un mois, un petit colis contenant des images de Notre-Dame de Soufanieh, un petit flacon d'huile et un coton bien imbibé d'huile, ainsi que ta lettre. Mille mercis! J'ai lu et relu ta lettre collective. Je l'ai même lue à mes confrères. Nous l'avons bien goûtée. Tout cela crie l'amour de Dieu pour les hommes. J'ai même touché la soif d'amour de Jésus pour l'homme et son désir de l'avoir pour compagnon. Jésus semble même très pressé d'achever le salut de toute l'humanité. C'est ce qui explique peut-être les nombreuses interventions de Jésus, de Marie et du Saint-Esprit dans le monde.»

Mercredi 13 janvier

J'écris deux lettres :

– A M. André Castella, propriétaire de la maison d'édition suisse *Le Parvis*. Je porte à sa connaissance le fait que l'huile a coulé d'une image chez Mme Amal Karam, à Fribourg en Suisse. Je veux le libérer du doute qui l'a saisi à propos de l'huile dont on dit qu'elle a coulé d'une image de Notre-Dame de Soufanieh, à Verdun en France.

Pourtant, c'est lui-même qui nous l'avait annoncé tout d'abord, et avec quelle joie! Naturellement, je lui donne les coordonnées de Mme Karam à Fribourg.

– A Mme Karam elle-même, l'avisant de la lettre que je viens d'écrire à M. Castella, et lui demandant de lui écrire et de lui raconter le fait. J'insiste aussi auprès de Mme Karam pour une prière intense devant l'icône miraculeuse, afin que la Vierge lui maintienne son don.

La réponse de Mme Karam sera aussi rapide que sympathique.

Vendredi 15 janvier

Le matin, je rends visite à Antoine Makdisi. Je trouve chez lui le poète arabe Adonis. Après le départ de celui-ci, je demande à mon ami son avis à propos de mes mémoires. Il me les rend en me demandant de lire les remarques qu'il a écrites sur le texte même, quitte à y revenir plus tard. Pour le moment, il trouve mon texte *«raisonnable et acceptable»*. Il juge sa publication indispensable, à condition d'en supprimer quelques détails et des noms qui risquent d'encombrer l'esprit du lecteur. Quant à la valeur d'ensemble du texte, voici son appréciation :

– *La lecture intégrale de ce texte, et la connaissance des faits sans aucun a priori de pensée ou de fait, convainquent de l'authenticité du Phénomène.*

C'est ce que m'a dit également le P. Adel Khoury, recteur de la Faculté de Théologie à Munster, en Allemagne.

J'ai aussi à cœur de savoir ce qu'il pense du chapitre intitulé : *«Le fait que j'ai gardé caché pendant de longues années»*. Sa réponse est nette :

– *Ce chapitre doit être publié. Il n'y a pas à hésiter. Je crois même qu'il serait préférable qu'il soit placé en tête de tout le texte.*

Je lui dis :

– *Certains amis trouvent qu'il faut le supprimer.*

Makdisi me répond :

– *Bien au contraire. Il n'y a aucune raison de le supprimer. Tu dois dire ce qui est arrivé. A chacun ensuite de se faire une idée et de prendre position. Pour moi, je trouve qu'il s'agit d'un fait-clef par rapport au Phénomène en ce qui concerne ta prise de position.*

Quant à Myrna, j'aime citer ce mot de Makdisi à son propos :

– *Myrna ne changera plus!*

Telle a toujours été la certitude de Makdisi, même après le jour où je lui rapporte le message inquiétant du 7 septembre 1987. Il ne cessera de dire que Soufanieh se maintiendra, depuis le jour où il a su que la prière s'y poursuit depuis plus d'un mois.

Samedi 16 janvier

Aujourd'hui se produit à Soufanieh un événement qui me gêne profondément.

Pendant la prière, un bruit incessant me parvient du salon. Cela m'énerve. Ne pouvant plus me retenir, je m'approche de la porte du salon et vois Myrna, la petite Myriam et d'autres personnes... Je leur fais signe de se taire.

Après la prière, j'entre au salon et leur reproche ce bruit avec dureté. Je leur rappelle que les gens les ont à l'œil. Comment peuvent-ils se permettre de parler au salon, tandis que les gens prient dans le patio?

Le P. Malouli et Nicolas sont aussi présents au salon. Ils ne disent rien, comme si tout cela ne les concerne pas.

Je n'hésite pas à accabler Myrna de reproches. Elle me dit, avec un brin d'énervement :

– *Même si l'on est malade?*

J'insiste en précisant que, pour les gens – et tout particulièrement pour elle – le point culminant de leur vie est devenu la prière, et que sur ce chapitre aucune concession n'est possible. Mais, au fond de moi-même, je me rends compte que j'ai dépassé les bornes. Cependant, je crains de m'excuser, de peur de supprimer l'effet de ma remarque.

Dimanche 17 janvier

A midi, j'achève l'article que m'a demandé Mgr Boulos Bourkhoche pour le compte d'un journaliste américain. Auparavant, je le soumetts à une révision très minutieuse, que je fais avec le P. Malouli. J'envoie aussitôt l'article au P. Alam Alam.

Le soir, je m'empresse d'aller à Soufanieh. Je rappelle aux fidèles que ce jour est le sixième anniversaire du suintement d'huile de l'image placée dans la niche de la porte extérieure. Une fois la prière terminée, je m'approche de Myrna. Elle distribue du coton imbibé d'huile. Je lui dis :

– *Myrna, pardonne-moi, parce que j'ai été dur hier soir.*

Elle sourit et, tout en continuant à distribuer du coton, elle me dit sans se retourner, d'une voix calme et douce qui me fait honte :

– *Voyons, Père, qui se fâcherait d'un reproche mérité?*

Lundi 18 janvier

Ce soir, je vais à Soufanieh avec mon ami, l'avocat Ghassan Chalhoub, et son épouse. Ils font la connaissance de Myrna et de Nicolas, et ils passent un moment à voir la vidéo-cassette du P. Joseph Mouwannès.

Ghassan connaît certains aspects de Soufanieh, mais il en ignore les messages. Quand il entend certains des messages, à mesure que le film se déroule, il s'écrie :

– *Ça suffit! Ces paroles suffisent à convaincre de l'authenticité du Phénomène. Et c'est cela que tout le monde doit savoir.*

Sa remarque me remplit de joie.

Mercredi 20 janvier

Je reçois un mot du P. Ignace Sarkis, du Caire. J'en suis très heureux. Il m'écrit :

«J'attends toujours tes mémoires sur Soufanieh. Les as-tu envoyés? Sont-ils perdus? Ou ne les as-tu pas encore écrits? En tout cas, quelles sont les dernières nouvelles?»

Je suis content. Car celui qui pose ces questions est un prêtre qui est passé à Damas il y a près d'un an et demi. Il s'était enquis de Soufanieh. Et, en dépit de ses quatre-vingts ans, il avait pris la peine de venir à mon bureau pour un tête-à-tête calme et exhaustif. Puis, il avait exprimé le désir de prier à Soufanieh. Il y est venu deux fois, se tenant debout au milieu de la foule.

Quand il a su que je préparais mes mémoires, il m'a arraché la promesse que je lui enverrai un exemplaire. Et le voici qui écrit du Caire, où il est chargé d'une des plus grandes paroisses grecques-catholiques. Il a en outre la responsabilité du Secrétariat général de l'Assemblée des Patriarches et évêques catholiques en Égypte.

Lettre de M. Jacques Lebreton, ce grand handicapé français, qui a perdu ses yeux et ses mains durant la Seconde Guerre mondiale, et qui a été soigné à Damas, où il est venu il y a quatre ans pour y donner des conférences sur les handicapés, plus particulièrement les aveugles, et sur les services qu'ils peuvent rendre et qu'on peut leur rendre.

De cette lettre, je cite simplement le paragraphe ci-après :

«Ma femme et moi avons été très émus de la lettre collective que vous avez envoyée à l'occasion de Noël, et qui raconte les derniers événements de Soufanieh.

Nous avons particulièrement apprécié ce paragraphe du message qu'a reçu Myrna – paragraphe qui s'adresse manifestement au monde entier : "Va et annonce dans le monde entier et dis sans crainte qu'on travaille pour l'Unité. On ne reproche pas à l'homme le fruit de ses mains, mais le fruit de son cœur."

Cette parole nous semble d'une extrême importance. Nous reproduirons cette lettre et l'enverrons à quelques personnes capables de l'apprécier. Nous avons conscience du danger qu'il y a à répandre de telles informations sans précaution, car de telles expressions pourraient trouver des interprétations qui s'éloigneraient de l'Évangile.

De tels faits, si impressionnants, nous montrent plus que jamais l'assise solide sur laquelle repose notre foi, et la miséricorde de Dieu qui se manifeste à nous dans la Vierge Marie. Car elles

éclatent d'une façon toute particulière à Damas, au cœur de cet Orient on ne peut plus déchiré, cet Orient qui constitue aujourd'hui le point le plus dangereux de la division de l'Humanité.»

Je reçois aussi un petit mot de Mme Jeanine Guipon, de Paris, qui me dit notamment :

«J'ai reçu le numéro de Chrétiens Magazine qui parle de Soufanieh. J'ai été au bureau de cette revue et j'en ai acheté plusieurs exemplaires, des images de Notre-Dame de Soufanieh et la vidéo-cassette. Ce fut merveilleux de recevoir ces documents à l'occasion de Noël, ces documents qui parlent de cet Orient qui nous a déjà tout donné.»

Mardi 26 janvier

C'est aujourd'hui le cinquième anniversaire de la guérison de Mme Alice Bénélian. Jusqu'à ce jour, les radios de l'épaule, du coude et du poignet montrent un état de calcification qui interdit absolument tout mouvement du bras. Or, ce mouvement est parfait. Je tâcherai de faire faire de nouvelles radios, appuyées par un rapport du docteur Pierre Salam, son médecin depuis 1970.

Le soir, le P. Malouli m'apprend que trois ambassadeurs d'Europe occidentale, accompagnés de plusieurs membres de leurs ambassades, ont passé avec lui plus d'une heure et demie à écouter parler des événements de Soufanieh. Il en est très heureux.

Mercredi 27 janvier

Du nouveau à Soufanieh : plusieurs garçons et filles – dont certains de *Chœur-Joie* – commencent leurs exercices de chant à Soufanieh, pour doter la Vierge d'une chorale à Elle.

Jeudi 28 janvier

Le P. Alam Alami vient me voir. Nous revoyons ensemble son texte anglais sur Soufanieh. Je le force cette fois encore à supprimer bien des choses me concernant.

Vendredi 29 janvier

Visite rapide au patriarcat syriaque-orthodoxe. Je remets au P. Paul Assouki, son secrétaire, le flacon d'huile que je lui ai promis. Je le prie aussi de remettre à Sa Sainteté quelques documents, dont le témoignage écrit de Mme Amal Tannourgi Karam, sa paroissienne de Fribourg, et

celui du P. Boutros Mouallem, l'ancien supérieur général des Pères paulistes au Liban.

Samedi 30 janvier

Ce matin, un surprenant appel téléphonique d'Alep : mon ami Michel Chahda m'annonce que de l'huile a coulé d'une reproduction de Notre-Dame de Soufanieh depuis le matin du 24 janvier, dans une maison arménienne, dont le propriétaire, Agop Manuelian, est orthodoxe, et la femme, Marie, est catholique. Michel m'assure avoir vu l'huile couler sous ses propres yeux.

Je veux savoir si les visites et la prière ont lieu dans cette maison gratuitement. Sa réponse est totalement positive. Je lui dis alors :

– Continue à observer le phénomène et consigne tout par écrit dans les moindres détails.

Le soir, à Soufanieh, Mme Georgette Chalhoub – femme d'Élias, l'ancien fabricant d'une boisson alcoolisée appelée *arak* – me dit que l'une de ses cousines, mariée à un membre de la famille Sakkal vivant aux États-Unis, possède une reproduction de Notre-Dame de Soufanieh qui a suinté de l'huile.

Le même soir, à 22 heures 30, je me trouve chez mes parents, lorsqu'un appel téléphonique m'apprend que l'huile coule d'une grande image de la Vierge, chez mon ami Élie Joseph Achkar. Je me hâte d'y aller. Il y a là une grande reproduction de la Vierge, en noir et blanc, qui laisse couler de l'huile de deux points précis : l'œil gauche et la main gauche de la Vierge.

J'apprends aussi que cette image a été apportée ce jour même par un groupe de fidèles qu'accompagne spirituellement une religieuse des Sœurs de la Charité, du nom de Dalal Zaarour. Ce groupe a l'habitude de porter ainsi cette image de maison en maison pour y organiser la prière. Il y a là, outre Elie Achkar et son épouse Marie-Nour, Élie Homsy et ses deux filles, Roula et Rima, ainsi que mon ami Samir Salomon et son épouse Nezha. Nous restons à prier jusqu'à 1 heure 45. L'huile coule toujours, avec de petites interruptions. L'image ne mesure pas moins de 60 centimètres sur 40 et est collée sur un carton assez épais.

Dimanche 31 janvier

Le soir, j'accompagne le patriarche Zakka chez Antoine Makdisi. La famille l'accueille simplement, loin de toute affectation. Au cours des échanges, il est question, bien entendu, de Soufanieh et de l'attitude de la Hiérarchie. Le patriarche raconte ce qui est arrivé à son vicaire au

Koweït lorsque la fonctionnaire musulmane lui a réclamé de l'huile de Soufanieh. Il dit avoir encouragé son vicaire à visiter Soufanieh et à rencontrer le P. Malouli ou le P. Zahlaoui. Les faits s'entrecourent et se rejoignent d'eux-mêmes! On dirait qu'une main mystérieuse mène les gens et les choses selon un temps dont elle seule connaît le secret.

En rentrant au patriarcat dans la voiture du patriarche, celui-ci me raconte le fait suivant qui me comble de joie.

Le patriarche a été invité quelques jours auparavant chez un notable de sa communauté. L'un des invités a soulevé la question de Soufanieh. Ça été aussitôt l'occasion d'une attaque féroce contre le Phénomène. Enfin, on demanda au patriarche son avis. Voici sa réponse, dont je crois me souvenir littéralement :

– Mes enfants, vous avez raison. Le jour où Jésus commença sa prédication, il ne trouva pour s'opposer à lui que les notables et les grands-prêtres. Au fur et à mesure qu'il opérait des miracles qui confirmaient ses paroles, les notables et les grands-prêtres s'obstinaient dans leur opposition. Finalement, quand il eut ressuscité Lazare – ce qui était capable de dissiper tout doute à son égard –, les notables et les grands-prêtres poussèrent si loin leur opposition qu'ils décidèrent la mort de Jésus et de Lazare à la fois. Et ils ameutèrent le peuple contre lui, pour enfin le tuer.

Soudain, le patriarche s'était tu, puis il leur avait dit :

– Mes enfants, allez et priez à Soufanieh. Le Seigneur est à l'œuvre dans cette maison.

Paroles splendides! Comble de splendeur : qu'elles soient prononcées par un patriarche, d'une façon aussi simple et aussi franche... Grâces soient rendues au Seigneur!

Février 1988

Lundi 1er février

Lettre de Mme Amal Tannourgi Karam, de Suisse, celle-là même qui a témoigné, voici un peu plus d'un mois, de l'écoulement d'huile dans sa maison à Fribourg. Elle me remercie pour l'huile et pour les images que je lui ai envoyées par Malak Mousleh. Elle m'écrit :

«Je te promets de garder le flacon d'huile comme la plus précieuse des grâces et le plus beau des cadeaux. Je prendrai contact avec M. Castella comme tu me le demandes. Je ne manquerai pas à mon devoir de chrétienne pour annoncer la grâce dont Notre Seigneur Jésus-Christ et Sa Mère la Vierge Marie ont gratifié Soufanieh et le monde entier. J'en répandrai les messages comme tu me le demandes.

Je sais que je ne mérite pas la grâce que m'a faite la Mère de Dieu. Mais je m'engage devant Dieu et mes frères à faire mon possible pour ne pas décevoir le Seigneur et Sa Sainte Mère, en appelant à l'unité, à l'amour et à la sincérité, à commencer par le petit cercle qui m'entoure en Suisse.

Je suis sûre de l'intercession des saints, et surtout de la Sainte Vierge, car aucune frontière ni distance ne séparent les fidèles du Seigneur, où qu'ils soient.

Je vous confie au Seigneur. J'espère que notre prochaine rencontre aura lieu dans notre patrie bien-aimée, parmi les Révérends Pères, les fidèles mes frères, sous l'aile de Notre Seigneur et de Sa Sainte Mère la Vierge Marie.»

Mardi 2 février

Nous fêtons aujourd'hui la Présentation de Jésus au Temple. L'écoulement de l'huile en ce jour a revêtu un caractère quelque peu étrange. Voici comment le P. Malouli et Myrna me le rapporteront :

D'habitude, l'huile coule la veille des fêtes – fêtes du Seigneur et de la Vierge. Hier et ce matin, pas d'huile. Le P. Malouli lave donc la

coupelle de marbre – chose qu'il fait toujours la veille des fêtes –, ferme la niche à clef, puis il va s'asseoir au salon pour prier. Il ne cesse de se demander pourquoi l'huile ne se manifeste pas. Myrna se trouve aussi au salon. Elle entend la petite Myriam pleurer dans la chambre. Elle va la chercher. Elle la porte dans ses bras.

Chose étrange : quand Myrna arrive avec sa fille devant les marches du salon, celle-ci se tourne vers l'icône sainte et dit dans le charabia du bébé : «*Dddd, Adra!*» Ce qui veut dire : «*Attention, Vierge!*», comme pour exprimer son mécontentement.

Alors Myrna dit à la petite :

– *Non, Myriam, Adra est chérie!*

Myrna raconte au P. Malouli ce que la petite Myriam vient de “dire”. Au même moment arrive Samir Hanna, dont Myrna a vu la voiture s'arrêter devant la maison. Elle l'annonce au P. Malouli qui se lève aussitôt pour lui ouvrir la porte et revient au salon avant que Samir soit entré. Celui-ci se dirige directement vers l'icône sainte, prie un moment, puis entre au salon en posant cette question :

– *Depuis quand l'huile a-t-elle coulé?*

Le P. Malouli nie toute présence d'huile. Samir affirme le contraire au point de forcer le P. Malouli à vérifier par lui-même. La coupelle est à moitié remplie d'huile!

Lundi 8 février

Mon ami du Canada, Roger Kahil, est à Damas. Ensemble, nous allons à Soufanieh. J'en ai prévenu le P. Malouli, qui l'y attend, car il a été son professeur. C'est un véritable bonheur de les voir se retrouver. Nous prions un moment, puis Roger écoute les quelques explications du P. Malouli.

Entre-temps, de nombreux visiteurs arrivent. A leur tour, ils profitent des explications du Père. L'une des femmes présentes se tourne vers Nicolas et lui dit :

– *Heureux es-tu! Tu es bon pour que le Seigneur t'ait tant donné!*

Nicolas rit de bon cœur et lui répond à l'instant :

– *C'est plutôt pour que je devienne bon!*

En quittant la “maison de la Vierge”, Roger me dit :

– *Les choses sont plus simples que je ne m'imaginai.*

Je note que Roger a vécu jusqu'à l'âge de trente ans dans le quartier qui se trouve juste en face de Soufanieh. Il est donc du voisinage!

A propos du P. Malouli, Roger me fait cette remarque :

– *Je me réjouis beaucoup pour le P. Malouli, car il a rajeuni!*

Vendredi 12 février

Aujourd'hui, je signale deux choses :

Le soir, au cours de la prière à Soufanieh, je lis aux fidèles la lettre d'Imad Mouacher, de Jordanie. C'est une méditation étonnante sur les messages de Soufanieh. Trois longues pages. Qui aurait pensé qu'un jeune aussi riche et connu serait transformé à ce point par Soufanieh! Il me semble que bien des prêtres, à commencer par moi, seraient incapables d'écrire un texte pareil.

Hier soir, quand je l'ai lu, j'ai été saisi d'une admiration telle que je l'ai appelé au téléphone à Amman pour l'en féliciter et l'inviter à plus de prière, afin que la volonté du Seigneur se fasse en lui.

Bien plus tard, quand je lui en reparlerai, il me racontera un peu ce qu'était sa vie avant cette conversion, et ce à quoi il aspire maintenant. Il se considère tout au début du chemin. Désormais, c'est le Seigneur qui le préoccupe en premier lieu.

Tard le soir, un groupe de *Chœur-Joie* se trouve à la chapelle des Pères Lazaristes pour une rencontre de prière. Je suis du nombre. Le P. Malouli confesse à côté de la chapelle. Myrna prie avec nous. Au bout d'une demi-heure, l'huile lui couvre les deux mains. C'est Nazih Raad qui me le fait remarquer. Je juge bon d'interrompre la prière et d'inviter les jeunes à venir voir l'huile dans ses mains. La plupart s'avancent, tandis que Myrna, à ma demande, se tient au milieu, manifestement gênée.

Nous chantons tous ensemble le chant à la Vierge très connu : “*Nous sommes tes serviteurs, ô Mère de Dieu*”.

Myrna sort ensuite rapidement, tout en disant : “*Priez pour moi!*” et sans lever les yeux.

Je pense un moment demander aux jeunes de signer tous une attestation collective, puis j'y renonce. Peut-être pour éviter que l'on ne dise : “*Le P. Zahlaoui a fait pression sur les membres de la chorale et il leur a fait signer un témoignage.*” Patience!

Samedi 13 février

Ce soir, je rends visite à mon ami Georges Horanieh. Je suis heureux de trouver chez lui des amis tels que Adnan Karkour, le peintre Élias Zayat et son frère cardiologue, Gabriel, qui vit en Belgique. Imperceptiblement, la conversation glisse sur Soufanieh, sans aucune intervention de ma part.

Notons un seul point de ce long échange : leur étonnement devant l'inexistence à ce jour d'une commission d'enquête ecclésiastique, en dépit de la persistance du Phénomène depuis tant d'années.

Lundi 15 février

Aujourd'hui, je reçois un ami de Damas, mais qui vit à Abou-Dhabi. C'est l'agronome Riad Ghazi. Après son départ, arrive d'Alep mon ami Michel Chahda.

Riad est à Damas depuis plusieurs jours. Hier soir, il a eu la surprise de voir frapper à la porte de ses parents un pasteur protestant. Comme d'habitude, la conversation a évoqué Soufanieh. C'est Riad qui en a eu l'initiative. La réponse du pasteur se résume en ces deux points : l'Écriture Sainte nous suffit, et depuis le départ de Jésus les chrétiens n'ont pas besoin d'autre chose. Donc, ce qui se passe à Soufanieh ne peut être vrai.

Je reproche à Riad son ignorance des paroles de Jésus, aussi bien que son ignorance des faits miraculeux bien authentifiés par l'Église tout au long de son histoire. J'explique à Riad :

– *Jésus n'a-t-il pas dit : «Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles»? Ces paroles ne signifient-elles pas que Jésus peut intervenir de temps à autre? En conséquence, est-ce qu'il n'est pas du devoir de ceux qui ont charge de pasteur de connaître les faits à travers lesquels Jésus peut leur parler? A moins de le condamner au silence pour présenter ses enseignements selon nos passions?*

D'un autre côté, Riad cite le cas d'un prêtre qui leur a dit à Abou-Dhabi :

– *Myrna et toute sa bande sont en prison.*

Je lui dis de recommander à cet affabulateur de se rappeler le proverbe arabe suivant : *«Qui veut mentir, qu'il prenne soin d'éloigner ses témoins»* et de le rassurer aussi bien sur le compte de Myrna que sur celui de «toute sa bande».

J'invite enfin Riad à visiter Soufanieh pour rapporter à ses amis d'Abou-Dhabi ce qu'il aura vu.

Quant à Michel Chahda, c'est le type même du croyant qui n'hésite pas à mettre au service de sa foi toute sa science. Il me remet un dossier relatant les événements d'Alep. Après en avoir pris connaissance, je me hâte de le remettre au P. Malouli pour qu'il suive ce qui se passe en Alep et s'en réjouisse avec nous.

Le soir, à Soufanieh, je raconte aux fidèles les dires du pasteur et en montre la contradiction avec l'Évangile. Je leur lis des passages du livre du théologien protestant, Max Thurian, *Marie, Mère de l'Église*, où il montre les positions des fondateurs du protestantisme et la dignité inégalée qu'ils reconnaissaient à la Sainte Vierge.

Mardi 16 février

Pour la première fois, je rends visite à Mgr Isaac Saka, dans son bureau au patriarcat syriaque-orthodoxe. J'y trouve Élias Hayek. Accueil simple et chaleureux. Il me raconte tout ce qui lui est arrivé au sujet de Soufanieh, jusqu'à sa rencontre avec la fonctionnaire musulmane, au Koweït. Il m'assure n'avoir aucune gêne à croire en l'authenticité du Phénomène. D'ailleurs, le Seigneur «a le droit» d'intervenir de temps en temps, pour nous rappeler son existence et les fondements de notre vie chrétienne.

Quant à l'événement qui a provoqué son changement d'attitude, je le prie d'en faire un témoignage écrit. Il me propose de le faire à sa place. Je souris et lui dis :

– *On dira encore une fois que le P. Zahlaoui a fait dire à Mgr Saka ce qu'il n'a pas dit. Je te demande instamment de le faire toi-même.*

Il me le promet avec bienveillance.

Jeudi 18 février

Nicolas vient me voir sans me prévenir. Il m'annonce l'invitation du docteur Mansour aux États-Unis, conformément à l'ordre du Seigneur signifié dans son dernier message.

Nous échangeons un moment à ce propos. Je ne cache pas mes craintes face à la séduction du dollar, des mass-médias et des sollicitations extérieures qui risquent de leur faire perdre l'essentiel de Soufanieh : la vie de prière.

Nicolas me dit entre autres :

– *Je sens que le Seigneur me dépouille de tout. Depuis le début du Phénomène, je n'ai réussi à entreprendre aucun travail. Mon sentiment est que le Seigneur veut me jeter à ses pieds, dépouillé de tout, sauf de Lui, nu sur un pauvre tapis, prisonnier de Lui seul! Et je suis prêt!*

Il dit cela avec une simplicité déconcertante. Seigneur, que tes œuvres sont grandes! On dirait un "soufi" qui est allé bien loin dans les voies du Seigneur... Je me souviens aussi de cette autre réflexion qu'il m'a rapportée : *«La femme du docteur Mansour a dit au téléphone à Myrna et à moi-même : "Le Seigneur nous a enrichis, pour que nous servions Sa Mère!"»*

Samedi 20 février

Téléphone de Myrna à 11 heures 45, pour m'annoncer que notre ami Salim Achkar a quitté l'hôpital et qu'avant de rentrer chez lui, il est passé par Soufanieh. Durant la prière devant l'icône, a l'huile couverte les mains de Myrna. Émotion et joie pour Salim et pour tous ceux qui l'accompagnaient. Il vient de passer à l'Hôpital Français plusieurs

jours dans le service des soins intensifs, dans un état jugé des plus graves.

De fait, quelques jours plus tard, la Sœur responsable me dit :
– *Dieu seul a pu le guérir. Les médecins avaient complètement désespéré de sa guérison.*

Salim est convaincu que c'est la Vierge Marie qui l'a guéri. Je reconnais qu'effectivement sa maladie a provoqué un mouvement de prière peu ordinaire.

Dimanche 21 février

Je reçois aujourd'hui le témoignage écrit de Mgr Isaac Saka.

Vendredi 26 février

Journée de retraite spirituelle à Khabab, avec les jeunes de la paroisse universitaire. Myrna et Nicolas nous ont devancés depuis deux jours, en souvenir de leur séjour de fin février 1985. Au programme : une causerie spirituelle, suivie d'un échange sur un texte d'Évangile, puis messe. Je n'hésite pas à dire aux jeunes, bien franchement, que j'espère un signe pour eux durant la messe, car je sais que bon nombre d'entre eux refusent Soufanieh.

Je célèbre la messe en présence d'une quarantaine de garçons et filles. Quatre Petites Sœurs de Foucauld sont du nombre. En outre, le P. Paul Fadel se tient à côté de Myrna, au premier rang. La messe est terminée et rien ne s'est produit. En mon cœur, je demande pardon au Seigneur pour avoir inutilement suscité l'attente des jeunes de la paroisse universitaire.

Tout à coup, je remarque un mouvement du P. Paul Fadel. Me retournant, je vois Myrna ouvrir ses deux mains et me les montrer : elles sont toutes couvertes d'huile ! Une joie immense m'envahit ! Action de grâces ! Je demande alors à Myrna de se tenir au milieu de la chapelle et d'ouvrir les deux mains pour que tous voient. Certains jeunes approchent, touchent l'huile et font le signe de croix sur le front.

Au sortir de la chapelle, je demande au P. Fadel son témoignage écrit. Quant aux jeunes, certains d'entre eux, tout émus, me disent que jusqu'à l'apparition de cette huile ils ont refusé Soufanieh en dépit de leur grande confiance en moi.

Au repas de midi, dans le réfectoire de l'archevêché, il y a les Petites Sœurs de Foucauld, le P. Paul Fadel et le vicaire de l'évêque, le P. Mouwaffak Al-Id. Nicolas et Myrna sont avec nous.

Je dis à Nicolas :

– *Myrna va mettre au monde aux États-Unis et le bébé sera américain !*

Sa réponse vint, immédiate :

– *Où qu'il soit, il sera chrétien !*

Mardi 1^{er} mars

Le patriarche Zakka m'appelle à son bureau. Je m'attends à ce qu'il s'excuse pour la conférence qu'il doit faire aux universitaires sur la Sainte Vierge. C'est ce qu'il fait. Je comprends parfaitement et lui dis que je m'y attendais et que je ne lui souhaite aucun ennui. Je le remercie de sa franchise avec moi et lui offre de nombreux exemplaires du livre de mon ami Adib Mousleh : *Sur la route de la vie avec Alexis Carrel*. Je lui explique la raison de sa publication. Nous le voulons une sorte de réponse indirecte aux critiques lancées contre Soufanieh. Ce livre se distribue gratuitement.

Vendredi 4 mars

Antoine Makdisi et le P. Khalil Rustom, curé des maronites à Damas, participent à un colloque donné aux jeunes de la paroisse universitaire, sur le thème "*Jeunesse et Église*". Je signale que Makdisi mentionne plusieurs fois et spontanément Soufanieh. Il insiste sur le fait qu'il y voit un signe du Seigneur auquel il faut prêter attention, et l'une de ses formes de présence parmi nous aujourd'hui.

Lundi 7 mars

Je m'entends avec le P. Malouli pour distribuer aux fidèles, à Soufanieh, le livre *Sur la route de la vie avec Alexis Carrel*, à la seule condition qu'ils promettent à la Vierge de le lire !

Vendredi 11 mars

Le P. Mitri Athanasiou donne aux universitaires la conférence sur la Vierge, à la place du patriarche Zakka. Il fait de nombreuses allusions à Soufanieh, y voyant un signe du Seigneur qu'il ne faut pas négliger, et dont il est honteux de se moquer.

Dimanche 13 mars

Le P. Alam Alam parle dans la "Salle des bras" aux membres de la chorale sur "la Foi en Dieu". Sa causerie est toute de simplicité, de douceur et de confiance. Il évoque clairement Soufanieh, y voyant un acte de création. Or, seul le Créateur crée. Sa présence parmi nous est donc évidente et pressante. On n'a pas le droit de faire l'ignorant.

Tous ces conférenciers se donnent le mot pour dire la même chose!

Mardi 15 mars

Aujourd'hui, voyage en Alep.

Je prie dans la maison des Manuélian. J'arrive chez eux à 17 heures. La prière, tout entière en arménien, a commencé à 15 heures et s'achève à 19 heures! Je ne comprends absolument rien. Cependant, je vibre à cette prière, car il est manifeste qu'elle jaillit du cœur des fidèles. C'est l'évidence même, surtout les prières personnelles improvisées.

Après la prière, je passe un moment au salon, avec la famille et les amis qui m'accompagnent. Je visionne la vidéo-cassette où l'on voit l'image de Notre-Dame suinter de l'huile.

Au bout d'une heure, je demande à toute l'assistance de prier un moment devant l'Image miraculeuse. Nous entrons dans la pièce réservée à la prière. Michel Chahda m'explique comment ils ont aménagé la niche de l'image. Il sort l'image et me montre tout : il fallait à tout prix enlever le moindre doute sur l'origine de l'huile. Je prends l'image dans ma main droite et la regarde. Elle est parfaitement sèche.

Subitement, trois jets d'huile en jaillissent! J'en fus tellement pétrifié que je n'ai pas le temps de placer ma main sous l'image pour empêcher l'huile de tomber sur le parquet. Certaines personnes présentes, dont Gemma Saïdé et Hiam Kassar, me demandent d'où a bien pu jaillir l'huile. Je répond :

— *Je n'ai vu que ce que vous avez tous vu!*

Je remets l'image à sa place et nous nous agenouillons pour prier.

A mon retour à l'Hôpital Kalima, qui m'accueille toujours lors de mes passages en Alep, je raconte ce fait aux religieuses. A leur tour, comme beaucoup d'autres, les Sœurs s'interrogent sur la raison de cette multiplication d'huile. Certaines restent sur leur doute.

Mercredi 16 mars

Je rends visite à Mgr Néophyte Édelby.

Il est très impressionné par l'avis du P. René Laurentin, tel que ce dernier l'a exprimé dans sa lettre collective qu'il m'a envoyée aussitôt après son départ de Damas.

Il insiste pour que je me hâte de publier mes mémoires. «Près de cinq ans se sont écoulés, me dit-il, et il est temps que les gens sachent ce qui se passe.» Je l'interroge sur l'*Imprimatur* pour ce genre de publications. Il m'assure que celui-ci n'est plus nécessaire. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'il me tient pareil langage.

Jeudi 17 mars

Je me trouve avec Michel Chahda dans son bureau. Nous parlons de Soufanieh et d'Alep. Tout à coup, Mme Manuélian apparaît sur son balcon, gesticulant des deux mains. Nous nous empressons d'aller vers elle. En passant, nous invitons le cousin de Michel, Raymond, et les gens présents à nous suivre.

Dans la "chambre de la Vierge", nous voyons l'huile couler goutte à goutte, lentement, de l'Image miraculeuse. Nous nous agenouillons tous, et comme d'habitude je prie à haute voix. Je termine la prière par un chant à la Vierge. Puis, toutes les personnes présentes prennent un morceau de coton imbibé d'huile et nous sortons en silence.

Il y a avec nous un musulman d'une cinquantaine d'années, du nom de Mouhammad Baki Zada. C'est un avocat qui travaille au Bureau d'approvisionnement d'Alep. Il nous invite à monter dans sa voiture, pour nous conduire à notre rendez-vous. Tout le long de la route, nous sommes silencieux.

Tout à coup, Mouhammad Zada dit :
— *Père, ce qui est grand dans tout ce qui survient à Damas et en Alep, c'est que cela arrive en un temps où Dieu a été complètement exclu de la vie d'un grand nombre et où l'immoralité s'est généralisée sous toutes ses formes. Et voici que Dieu ouvre une ligne directe entre Lui et nous! Loué soit-il en son Royaume!*

Parole splendide que je souhaite à beaucoup de chrétiens, non pas de dire, mais de penser!

Samedi 19 mars

Aujourd'hui, Myrna et Nicolas nous quittent pour les États-Unis. Tous les accompagnent de leurs prières. A l'âge de Myrna, il n'est pas facile de défier l'Amérique. En accord avec le P. Malouli, je leur confie une lettre à remettre au docteur Mansour et à son épouse. Nous leur rappelons leur grande responsabilité dans cette tournée providentielle. Nous y insistons surtout sur la primauté de la prière et les prévenons contre toute séduction possible face au dollar, aux médias et aux soirées mondaines. Soufanieh est de Dieu et il faut qu'elle reste sous le regard de Dieu.

Je remets également à Nicolas et à Myrna une lettre que je leur recommande de lire de temps à autre. Car tous deux ne s'appartiennent

plus, mais ils appartiennent au Seigneur, et rien en dehors du Seigneur n'a le droit d'accaparer leurs sentiments, désirs et aspirations.

Malgré tout, le P. Malouli et moi-même demeurons quelque peu inquiets!

Myrna aux États-Unis

Ni le P. Malouli ni moi-même n'étions avec Myrna et Nicolas pour décrire ce qui est arrivé aux États-Unis.

Cependant, Myrna l'a décrit elle-même. Nous leur avons en effet recommandé de rédiger leur journal jour après jour.

De temps en temps, nous recevions des communications téléphoniques, dont certaines duraient pas moins d'une demi-heure, comme cela s'est produit le matin du 2, puis du 3 mai. Ces deux jours, ils me réveillèrent pour me raconter dans le détail tout ce qui s'était passé.

A 5 heures du matin, le 2 mai, je suis donc réveillé par un appel téléphonique de Los Angeles. Le docteur Mansour, son épouse Claire, Myrna et Nicolas me disent que l'huile a coulé la veille, durant la prière, de l'image de Notre-Dame de Soufanieh, dans la maison du docteur, au point de remplir presque toute la coupelle.

A la même heure, le matin du 3 mai, nouveau coup de téléphone de Los Angeles. Tous me racontent à tour de rôle que l'huile a de nouveau coulé de l'image, au moment où Mgr Joseph Tawil la tenait à la main, et alors qu'elle était toute sèche. Une minute après, l'huile a coulé des mains de Myrna jusqu'au sol. Tout cela dans la maison du docteur Mansour, en présence du patriarche Maximos V Hakim, de Mgr Joseph Tawil et du P. Charles Abdoudy, curé grec-catholique de Los Angeles. J'insiste pour obtenir de tous des témoignages écrits.

Mais, plus important que tout cela, sont, à mon avis, les nombreuses lettres que Myrna écrit alors presque tous les jours. Nous y lisons les noms des personnes et des lieux où l'huile s'est manifestée, soit sur l'image de Notre-Dame de Soufanieh, soit sur les mains de Myrna.

Nous recevons aussi une lettre de Mme Mansour, relatant certains faits, soulignant son sens de la responsabilité et nous rassurant, puisque nous sommes les deux prêtres qui suivent Myrna depuis le début de ce Phénomène unique.

Plus important encore : ce sont les nombreux témoignages que nous recevons et dont les auteurs sont : des évêques, américains et arabes, des prêtres, américains et arabes, des médecins, et de simples fidèles, hommes et femmes. L'ensemble de ces témoignages constitue un dossier énorme qui concorde sur trois points :

1. La manifestation de l'huile sur de nombreuses images de la Vierge de Soufanieh et sur les mains de Myrna.
2. La prière qui accompagne ce Phénomène – prière aussi bien personnelle que collective.
3. La simplicité et l'humilité dont fait preuve Myrna.

Parmi ces témoignages, trois qui méritent particulièrement d'être mentionnés : il s'agit de ceux de Mgr Joseph Tawil, du P. Charles Abboudy et du docteur Antoine Mansour.

Le contenu de ces trois témoignages s'accorde sur le fait que l'huile a coulé d'une image sèche de la Vierge de Soufanieh, au moment où Mgr Tawil l'avait en main, sur le fait aussi que l'huile a coulé quelques secondes après des mains de Myrna avec une abondance telle qu'elle a éclaboussé le parquet. Tout cela a eu lieu sous les yeux du patriarche Maximos Hakim.

Ces témoignages me sont envoyés, à ma demande expresse, de différents endroits : Mgr Joseph Tawil m'envoie son témoignage le 5 juin, c'est-à-dire un mois et trois jours après l'événement. Il l'écrit de Boston, où se trouve son siège épiscopal. Quant au docteur Mansour, il l'écrit à Los Angeles, le 17 juillet, c'est-à-dire deux mois et demi après l'événement. Le P. Charles Abboudy, lui l'écrit le 18 juillet, également de Los Angeles. Je tiens à préciser que je ne connaissais pas le P. Abboudy.

À lire ces trois témoignages, il apparaît de toute évidence qu'ils ont une importance particulière et qu'ils ont écrits indépendamment l'un de l'autre.

Après que le docteur Mansour, Myrna et Nicolas, m'ont raconté, le matin du 3 mai, ce qui est arrivé, je m'empresse de rapporter la bonne nouvelle au P. Malouli. Nous nous entendons pour annoncer la chose aux fidèles, le soir même, à Soufanieh.

Toujours concernant le voyage aux États-Unis, je reçois un appel téléphonique, le matin du 15 août, vers 9 heures, au moment où je me trouve dans mon bureau avec Mme Aïda Tawil Touma, médecin vivant aux États-Unis et en visite à Damas. La communication se prolonge pendant trois quarts d'heure, toujours en présence de Mme Aïda Touma. J'ai au bout du fil le docteur Mansour, son épouse Claire, le

P. Georges Alkhilli, Myrna, Nicolas et Nabil Choukair. Ils me disent en détail l'extase qui a eu lieu à la fin de la messe célébrée sur la terrasse du docteur Mansour et en présence de nombreux assistants. L'extase a duré entre 20 et 25 minutes. Elle a été filmée pour la télévision américaine et sur vidéo-cassette. L'huile a coulé du visage, du cou, du haut de la poitrine et des mains de Myrna. Quand elle est revenue à la vie extérieure, elle leur a dicté le message qu'ils me transmettent à leur tour. Ce message me semble à la fois dur et chargé de tendresse.

Je communique aussitôt la nouvelle et le message au P. Malouli. Il juge préférable de taire le message pour le moment, jusqu'à l'arrivée de Myrna, ce qui nous permettra de mieux comprendre l'atmosphère qui a régné alors.

Cependant, certains amis insistent pour avoir le texte du message. Le chanteur Tony Hanna en est, et comme il doit partir en voyage, je ne puis le lui refuser.

À lui seul, je communique le message que voici :

*«Mes enfants,
Ma paix, Je vous l'ai donnée.
Mais vous, que M'avez-vous donné?
Vous, vous êtes Mon Église. Et votre cœur M'appartient. A
moins que ce cœur ne possède un autre dieu que Moi.
J'ai déjà dit : l'Église est le Royaume de Dieu sur la terre. Qui l'a
divisée a péché, et qui se réjouit de sa division a vraiment péché.
Car il M'est plus facile qu'un incroyant ait foi en Moi que ceux
qui prétendent avoir la foi et l'amour, et qui ont toujours Mon
Nom à la bouche.
Vous devez mettre votre fierté en Dieu seul.
Priez pour les pécheurs qui pardonnent en Mon Nom et pour ceux
qui renient Ma Mère.
Mes enfants,
Je vous ai donné tout mon temps.
Donnez-Moi une partie du vôtre.»*

Je rappelle que tout cela me a été communiqué par téléphone. J'en prends note textuellement et en porte une copie au P. Malouli.

Le docteur Aïda Tawil Touma était toujours présente dans mon bureau et qu'elle a écouté toute notre conversation téléphonique avec attention. Je lui fais même une copie du message, car elle doit retourner le lendemain aux États-Unis. Elle demande une grande image de Notre-Dame de Soufanieh, que je lui porte le soir même, ainsi qu'un coton imprégné d'huile.

Le P. Malouli et moi-même gardons dans un dossier à part tous ces documents. Le P. Malouli traduit au fur et à mesure les lettres qui lui parviennent de Myrna. Il nous est donc possible de remettre cette traduction, après l'avoir révisée ensemble, à la nonciature apostolique.

Nous attendons d'autres témoignages promis par Claire Mansour. C'est alors seulement que nous bouclerons le dossier des États-Unis, en attendant d'autres voyages!

Retour de Myrna à Damas : septembre 1988

Mardi 6 septembre

Ce soir, retour de Myrna à Damas. Nous sommes nombreux à l'aéroport. Arrivée à la maison, elle appuie la tête contre le verre de la niche et reste immobile. Beaucoup s'attendent à un écoulement d'huile. Rien. Comme le Seigneur veut! Nous entonnons un chant à la Vierge, puis nous quittons la maison.

Mercredi 7 septembre

C'est la veille de la fête de la Nativité de la Vierge. Nous nous attendons à quelque chose. C'est à tel point que je n'hésite à inviter mon ami le docteur Anguélos Kosséoglou, dont le fils, Sotiris, médecin lui aussi, vient d'arriver de Paris. J'insiste pour qu'il vienne à Soufanieh. — *Peut-être verras-tu quelque chose.*

Comme il prend prétexte de la présence des malades à son cabinet, je lui cite le mot de Jésus aux apôtres : « *Les pauvres sont toujours au milieu de vous.* » Les malades sont toujours chez vous, mais Soufanieh n'est pas toujours chez vous!

Je suis sûr qu'un fait se produira. J'insiste même pour que son fils, le docteur Sotiris, vienne lui aussi. J'ai d'autre part engagé les membres de la chorale à venir dans l'espoir qu'ils soient à leur tour témoins d'un signe.

Nous commençons la prière du soir par le chant de l'*Hymne Aca-thiste*. Nombreux sont les membres de la chorale. Les fidèles remplissent même le salon et l'escalier. Toute l'*Aca-thiste* est chantée. Je prononce quelques mots, qui me semblent longs et d'une extrême violence. Je reproche en effet aux Damasains leur insouciance par rapport à ces merveilles qui se produisent à leur porte.

A un certain moment, j'ai le sentiment que rien ne se produira. Je me fais alors tout haut le reproche d'avoir poussé certaines personnes, dont les membres de la chorale, à venir à Soufanieh, attisant ainsi leur curiosité. Et, l'amertume au cœur, je fais acte d'abandon au Seigneur,

en terminant par ces mots : «En tout cas, que la Volonté du Seigneur se fasse!»

A l'instant même, je vois s'allumer le puissant projecteur du cameraman. La porte de la chambre s'ouvre. Je dis alors à voix haute :
– *Peut-être que quelque chose a lieu, continuons la prière en récitant le chapelet.*

C'est alors que je remarque, parmi la foule, le docteur Sotiris. Je fais signe pour qu'on le fasse entrer dans la chambre. Nous commençons aussitôt le chapelet.

Près de dix minutes plus tard, on me demande d'entrer dans la chambre. Là, je vois le visage de Myrna tout couvert d'huile, comme cela lui arrive après chaque extase. Le P. Malouli me dit :

– *Aujourd'hui, on a le message le plus fort, le plus fort!*

Le P. Paul Fadel se tient près du lit. Il me remet une feuille sur laquelle il a écrit le message. Je le lis et suis tout surpris de sa force. Il me semble qu'une erreur s'y est glissée. Je dis à Myrna :

– *Myrna, je vais lire le message. Fais attention pour corriger les erreurs, s'il y en a.*

Très calmement, je lis le texte. Myrna assure qu'il correspondait bien à ce qu'elle a entendu.

A ce moment, le docteur Malak Sarrouf demande :

– *Mais quel est le message donné aux États-Unis?*

Et Myrna de poser la question au P. Malouli et à moi-même :

– *Ne l'avez-vous pas lu aux gens?*

Je réponds :

– *Le P. Malouli a jugé préférable d'attendre ton retour à Damas.*

Elle sourit et dit :

– *Lâches!*

C'est la première fois que j'entends Myrna nous adresser, au P. Malouli et à moi, un reproche. Je me retourne vers lui et lui dis :

– *Tu as entendu? Lâches! En vérité, nous le méritons.*

Nous lisons alors les deux messages aux personnes présentes. Le cameraman filme. Puis, nous poursuivons la prière un bon moment. Myrna se tient au milieu de la foule, en prière.

Les prêtres présents ce jour-là sont : Malouli, Élias Baladi, Boulos Fadel et moi-même.

Quant aux médecins présents, il y a : Mlle Malak Sarrouf, Sotiris Kosséoglou et Nawaf Nseir.

Message du 7 septembre au soir :

«Ma fille,

Je t'ai dit de surmonter toutes les difficultés.

Sache que tu n'en as endurées que peu.

Dis à mes enfants que c'est d'eux que je veux l'Unité, et que je ne la veux pas de ceux qui leur jouent la comédie de travailler pour l'Unité.

Ma fille,

Va et annonce, et où que tu sois, je suis avec toi.»

Vendredi 9 septembre

Grande surprise : une jeune fille que je ne connais pas me remet aujourd'hui deux grandes enveloppes de la part de Christian Ravaz. Dans chacune se trouvaient trois exemplaires de son livre : *Soufanieh, visions et apparitions*. L'une des enveloppes m'est destinée, l'autre est pour le P. Malouli. Je lui fais parvenir aussitôt son paquet, pour ne pas le priver de cette joie.

La nuit même, je lis tout le livre. Je le trouve valable, car il présente le Phénomène de manière brève et alerte. C'est peut-être ce qui convient dans l'état actuel des choses. Cependant, certains messages sont incomplets. Très vite, le P. Malouli et moi écrivons à l'auteur pour attirer son attention sur ce point.

Mercredi 14 septembre

Je passe toute la matinée avec le P. Malouli pour revoir tous les documents dont nous disposons, en vue de préparer, pour chacun d'entre nous, un dossier complet. Nous en distribuerons des exemplaires à des amis sûrs, de peur que le dossier ne soit perdu ou volé, ou détruit. *Qui sait?* Bien sûr, la matinée n'a pas suffi. Le travail s'avère long et ardu. Nous aurons certainement besoin d'autres séances.

Vendredi 16 septembre

Le P. Malouli est hospitalisé pour une petite paralysie faciale. Je lui rends visite et lui dis en plaisantant :

– *Tu as beaucoup fatigué la Vierge. C'est à Elle maintenant de te fatiguer!*

Il essaie de sourire, puis, d'un geste brusque qui lui est habituel, il dit :

– *Qu'Elle fasse ce qui lui plaît. Je suis à ses ordres.*

Samedi 17 septembre

J'écris aujourd'hui une lettre collective dans laquelle je raconte à tous les amis un peu partout dans le monde les principaux faits survenus entre décembre 1987 et le 7 septembre 1988.

Mercredi 21 septembre

Un article a paru aujourd'hui dans le quotidien *Al-Thawra* ("La Révolution"), signé par un certain Assad Abboud. On y lit une allusion stupide à Soufanieh, juste à la fin de l'article. Je le garde pour en discuter un jour avec l'auteur. Inutile de lui répondre par écrit. Les surenchères progressistes, laïques, sont nombreuses de nos jours. Je pense qu'il me dira, quand je lui aurai présenté certains faits, qu'il ignorait la vérité. Patience! Chaque chose en son temps!

Dimanche 25 septembre

Téléphone du docteur Jamil Marji à 10 heures 30. Il insiste pour que je vienne chez lui, car une image de Notre-Dame de Soufanieh suinte d'huile. Je n'hésite pas.

La maison es quasiment pleine de gens en prière : parents et voisins. L'huile couvre la moitié de l'image. Il y a bien longtemps que je n'ai pas vu un spectacle aussi merveilleux. Je m'associe à leurs prières, puis nous chantons.

Ensuite, Myrna, Nicolas et moi-même allons ensemble rendre visite à Mgr Isaac Saka, selon sa demande expresse.

Mgr Isaac Saka, vicaire du patriarche syriaque-orthodoxe, nous a reçoit dans son bureau. Comme d'habitude, il est d'une extrême gentillesse, paraissant heureux de faire la connaissance de Myrna. Celle-ci s'assied en face de lui, près de Nicolas, tandis que moi-même je prends place à côté de l'évêque. J'étale devant lui, sur une petite table qui nous sépare de Myrna et Nicolas, trois petites reproductions photographiques de Soufanieh. Je les ai sorties d'une enveloppe dans laquelle j'ai mis également les témoignages de Mgr Joseph Tawil, du docteur Mansour et du P. Abboudy.

Tout à coup, l'huile couvre les deux mains de Myrna, et c'est l'évêque qui, le premier, le voit et m'en fait la remarque. Quelques instants plus tard, il me dit subitement :

– Père, regarde l'image!

L'une des trois images laisse couler de l'huile à partir de la poitrine de Jésus et de Marie. Quelques secondes après, nous sommes dans le bureau du patriarche, qui voit à son tour l'huile. On parle un moment, puis Sa Sainteté dit à son vicaire :

– Il est bon de faire le compte rendu de ce qui s'est passé dans ton bureau.

Quelques jours après, Son Excellence me remet son témoignage, en y ajoutant un détail qu'il me racontera le lendemain : l'huile a couvert toute la surface de l'image, après que quelqu'un de son entourage a essayé de mettre en doute l'exsudation d'huile de l'image.

Le soir, on me demande à Soufanieh. J'y vais et peu après arrive un groupe de touristes-pèlerins français, parmi lesquels se trouve le théologien dominicain, le P. Irénée Dalmais. Je lui demande s'il pense toujours que les messages de Soufanieh sont en harmonie avec l'Évangile. Il me répond :

– Bien sûr!

Je lui demande un mot écrit à ce propos. Il me le promet. J'expose aux Français les principaux faits de Soufanieh et leur lis quelques messages. Le tout ne dure pas plus d'une demi-heure. On prie, on chante, et ils commencent à sortir un à un, après avoir serré la main de Myrna. Celle-ci a les deux mains couvertes d'huile, au moment où il ne reste plus que deux personnes, dont l'une, Mme Bibiane Bucaille de la Roque, vient de lui serrer la main.

Nous rappelons aussitôt les autres touristes-pèlerins déjà sortis. Ils reviennent immédiatement et voient l'huile. Je demande à Mme de la Roque – de bien vouloir écrire son témoignage. Elle me le promet.

Quelques jours après, je le reçois. En le lisant, je suis étonné de la pénétration psychologique de cette personne quant au comportement de Myrna et à son apparence extérieure. Ce compte rendu est d'un niveau scientifique remarquable. Tout s'éclaire pour moi en voyant la signature à la fin du texte qui m'apprend que Mme Bucaille est expert-psychologue et graphologue. Je remercie le Seigneur pour un tel choix! Ce témoignage me paraît être d'une grande valeur, en dépit du fait que l'auteur s'abstient de tout jugement, ou peut-être à cause de cette abstention!

Lundi 26 septembre

Ce matin, téléphone de Nicolas m'apprend que le patriarche Zakka me demande pour conduire l'un de ses évêques à Soufanieh. Je vais tout droit au patriarcat où je rencontre l'évêque en question. C'est Mgr Moussa Salamé, évêque syriaque-orthodoxe du Brésil.

Mgr Isaac Saka nous accompagne, ainsi qu'un évêque portugais qui ne parle pas l'arabe. A Soufanieh, Mgr Salamé fait la connaissance de Nicolas, puis, se tenant devant l'icône sainte – Myrna est dans la chambre avec son petit Emmanuel – il fait cette prière :

« Seigneur notre Dieu, Source de toute bénédiction, nous sommes venus à toi te demander de nous bénir, en cette maison bénie, ballottés entre le doute et la certitude. »

Il poursuit sa prière en arabe, puis il passe au syriaque, pour finir par un chant syriaque. Et tous ensemble nous entonnons le célèbre

"*Nous sommes tes serviteurs, ô Mère de Dieu*". Myrna vient nous rejoindre à ce moment-là, car j'entends sa voix.

La prière terminée, les trois évêques, toujours devant l'icône, causent avec Myrna. Tout à coup, l'huile couvre ses deux mains et c'est Mgr Saka lui-même qui le remarque le premier. Le ton de Mgr Salamé change subitement. Il demande à entrer au salon. C'est l'occasion d'un long échange spirituel. Monseigneur me promet son témoignage écrit. Mais je n'ai rien reçu à ce jour, et il me faut le lui rappeler.

Je rédige aujourd'hui, en français, une lettre collective semblable à celle composée en arabe, mais bien plus ordonnée.

Vendredi 30 septembre

Je reçois un petit mot de Grenoble, de mon ami, le P. Marc Louche-Pélissier. J'en extrais ce passage :

«Je suis heureux d'apprendre que Soufanieh se poursuit aux États-Unis. J'espère recevoir bientôt les toutes dernières nouvelles.»

Octobre 1988

Samedi 1er octobre

Aujourd'hui se tient à Soufanieh une réunion qui regroupe bon nombre d'amis, dans le but de créer une "équipe de service" qui travailleraient par la prière, la réflexion et des démarches concrètes à préparer l'Unité de l'Église que nous réclame la Vierge Marie. Toutes les personnes présentes sont des hommes mariés et des témoins réguliers, à l'exception de Salwa Nassan, épouse d'Imad Farah.

Dimanche 2 octobre

Je célèbre la sainte messe chez les Sœurs de Besançon, à l'occasion de la fête de leur supérieure régionale. Nous avons ensuite au salon un long moment d'échange sur Soufanieh et sur l'attitude de l'Église. J'apprends alors que certaines religieuses expliquent ce Phénomène soit par l'illusion, soit par la suggestion! Qu'elles attendent donc la lumière!

Jeudi 6 octobre

Ce matin, je rends visite à Mgr Eliseo Ariotti, secrétaire du nonce apostolique. Notre conversation est empreinte de simplicité et de franchise. J'apprends ainsi par lui que les lettres envoyées par Rome sur Soufanieh font preuve d'un intérêt favorable et qu'on y utilise des mots rarement employés à propos de phénomènes de ce genre, surtout depuis Vatican II.

Au cours de notre conversation, Mgr Eliseo Ariotti dit cette phrase :
- *La permanence de la prière, dans cette simplicité et cette gratuité, à Soufanieh, en est le grand miracle.*

Le soir, je fais la connaissance de Franco Mnyerggi qui vient du Canada. Il me parle du chanteur libanais, Tony Hanna, et la manière qu'il a inventée pour faire connaître Soufanieh : au cours de ses soirées de chants, de nombreux admirateurs lui demandent sa carte de visite. Il sort alors de sa poche les petites images autocollantes de Notre-Dame

de Soufanieh et les leur présente. Les gens s'en trouvent agréablement surpris et le questionnent. Certains même lui demandent d'autres petites images pour les distribuer à leur tour.

Lundi 10 octobre

Le soir, je vais avec mon ami Élie Barsa dire au revoir au P. jésuite, Joseph Burby, qui nous quitte pour son nouveau poste dans la ville d'Alep. J'ai la surprise de l'entendre me demander des images de Notre-Dame de Soufanieh, qui lui ont été réclamées par des parents vivant aux États-Unis. Je les lui promets.

Mardi 11 octobre

Je reçois aujourd'hui le témoignage de Mgr Isaac Saka sur ce qui s'était passé dans son bureau, le dimanche 25 septembre : l'huile est apparue sur les mains de Myrna, et, l'instant d'après, sur l'une des trois images que je venais de lui donner.

Aujourd'hui arrive d'Alep le P. Émile Asswad, chargé d'une quantité inimaginable de reproductions photographiques de Notre-Dame de Soufanieh, et d'une prière populaire à la Vierge, appelée "*Sahrané*" ("Celle qui veille"). Le P. Émile m'apporte aussi l'huile miraculeuse que Michel m'avait promise. Grâce à cette huile, j'apporterai, à mes nombreux amis de France et d'ailleurs, le plus beau des cadeaux. Le P. Émile me raconte ce qui se passe dans la ville d'Alep en des termes chargés d'un profond émerveillement et d'action de grâce. Que de fois, il me redit :

– *Ma vie tout entière en est radicalement transformée.*

Mercredi 12 octobre

Je rends visite au nouveau nonce apostolique à Damas. Je lui présente les notes qu'il m'a demandées, ainsi que les six exemplaires de mes mémoires sur Soufanieh, qui m'avaient été demandés par son prédécesseur, pour être envoyés aux instances compétentes à Rome. Il me demande mon avis personnel. Je le lui dis sans équivoque, ni hésitation. Enfin, il me demande une petite note sur Soufanieh, pour en connaître l'essentiel. Il veut aussi de ma part une proposition concrète sur le Phénomène.

Dimanche 16 octobre

Aujourd'hui, je dois me rendre à Paris, pour suivre un traitement médical. Et je pense de mon devoir de quitter Damas pour... Khabab! Très peu de personnes sont au courant de ce changement. Etant plus qu'épuisé, je crains d'aller à Paris dans cet état et de m'exposer à un

stress qui me mettrait dans la situation de celui qui tente le Seigneur. J'ai aussi réellement faim de calme et de prière.

A midi, je rencontre à Khabab Sœur Hind, des Sœurs de Besançon. Nous parlons longuement des problèmes de l'apostolat dans le quartier populaire de Tabbalé à Damas. Elle me demande une causerie sur Soufanieh, destinée aux responsables de leur centre, qui doivent se réunir à Khabab même le samedi suivant. Naturellement, j'accepte et je prie la Sœur de garder le silence sur ma présence à Khabab.

Enfin, nous parlons de sa première expérience avec Soufanieh. Je saisis l'occasion pour lui rappeler qu'elle ne m'a toujours pas remis son témoignage écrit. Elle me le promet pour aujourd'hui même.

Le soir, je rends visite aux religieuses de Khabab. Elles soulèvent spontanément la question de Soufanieh. L'une d'elles va jusqu'à me dire que, jadis, elle avait, avec un bon nombre de religieuses, cessé de me tenir en estime, parce qu'elles refusaient ce Phénomène. Mais petit à petit, elles en sont devenues des apôtres. La soirée se termine par le fameux chant "*Nous sommes tes serviteurs, ô Mère de Dieu*".

Je reviens à l'archevêché, le cœur dans l'allégresse. Comme Paris semble loin de ce calme, de cette joie et de cette pureté!

Lundi 17 - Mercredi 19 octobre

Durant ces trois jours, je revois ma traduction française du texte intégral de mes mémoires. Que de fois je remercie le Seigneur d'avoir échangé Khabab contre Paris. Comment aurais-je pu emporter un manuscrit aussi incomplet que celui que j'ai en main? C'est maintenant seulement que je m'explique l'épouvantable déchirement que j'ai éprouvé durant les jours qui ont précédé la date de mon départ pour Paris! J'en ai fait l'aveu à mes plus proches, pendant cette période si dure. Jamais je n'ai éprouvé un tel déchirement et une telle incertitude! Si j'étais parti pour Paris en ce moment, j'aurais risqué d'être dans un tel état de surmenage que je me serais épuisé à regretter d'avoir un travail aussi inachevé, alors que je le voudrais aussi parfait que possible, s'agissant d'une œuvre qui concerne la Sainte Vierge.

A Khabab, je vois à l'évidence que j'ai encore fort à faire et que ce travail ne peut avoir lieu qu'à Damas, auprès du P. Malouli et du lieu des événements. Loué sois-tu, Seigneur!

Jeudi 20 et vendredi 21 octobre

J'opère les dernières retouches à mes mémoires en arabe sur Soufanieh. Il ne me reste plus que quelques dates et petits faits à préciser. Le tout est consigné dans mon agenda à Damas. L'étape la plus importante et la plus longue du travail est terminée. Il m'est possible

maintenant d'envoyer au P. Adel Khoury, en Allemagne, le texte arabe, pour qu'il en achève la traduction allemande. Je m'attellerai alors à la traduction française, pour compléter le texte remis au P. Laurentin.

Il me faut bien sûr mentionner un livre que j'ai emporté à Khabab, composé par de nombreux spécialistes français. Il a pour titre : *Corps à prodiges*. J'en ai lu une bonne partie. Il est agréable et intéressant, mais aucun des "prodiges" étudiés ne ressemble ni de près ni de loin aux faits de Soufanieh, aussi bien dans leurs différentes ramifications que dans leur étonnant prolongement en Alep, depuis le 24 janvier 1988.

Samedi 22 octobre

Je célèbre la sainte Liturgie au couvent des Sœurs de Besançon. Puis je prends le déjeuner avec elles. Elles ne cessent de m'interroger sur Soufanieh et sur des faits, présents et passés, qu'elles disent ignorer. Nous sommes enveloppés par la joie de la grâce du Seigneur.

Mardi 25 octobre

Trois diacres mariés passent à l'archevêché trois jours par semaine. Ils se préparent à l'ordination sacerdotale et reçoivent donc des cours de théologie et de liturgie. En accord avec l'évêque, ils me demandent une causerie sur Soufanieh. Ils m'avouent en avoir entendu parler, mais d'une façon très négative. Ils sont étonnés des faits que je leur raconte. Ils demandent des images et de l'huile. Nous terminons notre rencontre par un chant à la Vierge.

Jeudi 27 octobre

Le soir, je rencontre un groupe d'étudiants universitaires qui ont l'habitude de se retrouver toutes les semaines avec le P. Ghafil Dick. Il faut leur parler de Soufanieh. Il y a là plusieurs prêtres et des religieuses de Khabab. Notre entretien dure deux heures. Il est évident que certains d'entre eux se sont laissés influencer négativement par un professeur qui leur a dit que le corps humain est capable de sécréter de l'huile par suite du frottement d'un membre sur l'autre!

Pour la millième fois, je constate que l'homme a peur de la vérité, surtout de la vérité divine, et qu'il croit avec une rapidité surprenante tous les arguments les plus stupides qu'on oppose à des faits devant lesquels la raison et la science restent perplexes et silencieuses. Tout cela pour fuir un affrontement qui le "forcerait" à opérer un changement dans sa vie!

Samedi 29 octobre

Rentré aujourd'hui à Damas, je me dirige aussitôt vers l'Hôpital Français pour une visite au P. Malouli. J'apprends qu'il souffre de la prostate.

Le soir, je rencontre le P. Mitri Athanasiou. Il m'apprend que lors de la dernière réunion des patriarches et évêques catholiques de Syrie, le nonce apostolique a demandé que Soufanieh soit inséré dans l'ordre du jour de la prochaine réunion. Personne ne s'y est opposé.

maintenant d'envoyer au P. Adel Khoury, en Allemagne, le texte arabe, pour qu'il en achève la traduction allemande. Je m'attellerai alors à la traduction française, pour compléter le texte remis au P. Laurentin.

Il me faut bien sûr mentionner un livre que j'ai emporté à Khabab, composé par de nombreux spécialistes français. Il a pour titre : *Corps à prodiges*. J'en ai lu une bonne partie. Il est agréable et intéressant, mais aucun des "prodiges" étudiés ne ressemble ni de près ni de loin aux faits de Soufanieh, aussi bien dans leurs différentes ramifications que dans leur étonnant prolongement en Alep, depuis le 24 janvier 1988.

Samedi 22 octobre

Je célèbre la sainte Liturgie au couvent des Sœurs de Besançon. Puis je prends le déjeuner avec elles. Elles ne cessent de m'interroger sur Soufanieh et sur des faits, présents et passés, qu'elles disent ignorer. Nous sommes enveloppés par la joie de la grâce du Seigneur.

Mardi 25 octobre

Trois diacres mariés passent à l'archevêché trois jours par semaine. Ils se préparent à l'ordination sacerdotale et reçoivent donc des cours de théologie et de liturgie. En accord avec l'évêque, ils me demandent une causerie sur Soufanieh. Ils m'avouent en avoir entendu parler, mais d'une façon très négative. Ils sont étonnés des faits que je leur raconte. Ils demandent des images et de l'huile. Nous terminons notre rencontre par un chant à la Vierge.

Jeudi 27 octobre

Le soir, je rencontre un groupe d'étudiants universitaires qui ont l'habitude de se retrouver toutes les semaines avec le P. Ghafil Dick. Il faut leur parler de Soufanieh. Il y a là plusieurs prêtres et des religieuses de Khabab. Notre entretien dure deux heures. Il est évident que certains d'entre eux se sont laissés influencer négativement par un professeur qui leur a dit que le corps humain est capable de sécréter de l'huile par suite du frottement d'un membre sur l'autre!

Pour la millième fois, je constate que l'homme a peur de la vérité, surtout de la vérité divine, et qu'il croit avec une rapidité surprenante tous les arguments les plus stupides qu'on oppose à des faits devant lesquels la raison et la science restent perplexes et silencieuses. Tout cela pour fuir un affrontement qui le "forcerait" à opérer un changement dans sa vie!

Samedi 29 octobre

Rentré aujourd'hui à Damas, je me dirige aussitôt vers l'Hôpital Français pour une visite au P. Malouli. J'apprends qu'il souffre de la prostate.

Le soir, je rencontre le P. Mitri Athanasiou. Il m'apprend que lors de la dernière réunion des patriarches et évêques catholiques de Syrie, le nonce apostolique a demandé que Soufanieh soit inséré dans l'ordre du jour de la prochaine réunion. Personne ne s'y est opposé.

Novembre 1988

Jeudi 3 novembre

Je vais voir Mgr Joseph Tawil dans la maison de son frère Dimitri, à Damas. Je lui demande des explications sur la visite qu'il a faite, en compagnie du patriarche Maximos Hakim et du P. Charles Abboudy, au docteur Antoine Mansour, à Los Angeles, en date du 2 mai dernier. Il m'assure que Sa Béatitude a vu l'huile couler de l'image de Notre-Dame de Soufanieh, et, quelques secondes après, des mains de Myrna. Il me certifie aussi que Sa Béatitude a posé au docteur Mansour la question de savoir s'il y a une explication scientifique à cette manifestation d'huile. Mgr Tawil me confirme enfin que le P. Charles Abboudy était avec eux lors de cette visite.

Mardi 8 novembre

Le P. Malouli est toujours à l'hôpital et son état semble inquiétant. Le soir, Myrna lui rend visite, accompagnée de nombreux fidèles de Soufanieh. Ils prient, puis entonnent un chant qui commence ainsi : "Seigneur, tout ce qui me frappe est un cadeau de toi". L'huile a couvert les deux mains de Myrna. On en a oint le P. Malouli.

J'invite alors Myrna à se rendre auprès d'une jeune malade, non loin de la chambre du Père. On vient de lui faire une intervention chirurgicale à l'abdomen, et son médecin laisse entendre la possibilité d'une autre intervention. Or, ses parents ont toujours refusé Soufanieh. Je leur montre les mains de Myrna couvertes d'huile et demande à celle-ci d'en oindre le ventre de la jeune malade. Puis je me retire. Myrna s'exécute avec simplicité. L'état de la malade s'améliorera au point qu'on renoncera à l'opérer à nouveau et qu'elle pourra quitter l'hôpital dès le lendemain.

Le soir, distribution à Soufanieh de nouvelles images, toutes très belles. Certaines ont été imprimées au Liban, d'autres à Amman. Merveilleuse est la façon dont la Vierge se trouve des volontaires pour la servir et pour répandre ses images dans la plus grande gratuité!

Mercredi 9 novembre

Je rends visite au P. Malouli à l'hôpital. Je rencontre dans sa chambre une femme de Saidnaya, village situé à 30 kms au nord de Damas et célèbre pour son sanctuaire marial. Je l'interroge sur Soufanieh. Elle demande :

- *C'est quoi Soufanieh?*

Je me rends compte qu'effectivement elle en ignore tout. Je lui en fais durement le reproche. J'ai l'impression qu'à travers elle je m'adresse à tous ceux qui acceptent aveuglément tout ce qui nous vient de loin et refusent, par ignorance ou aveuglement, tout ce qui pousse sur notre sol!

Samedi 12 novembre

Le P. Élias Sargi me montre le dernier livre du P. Laurentin : *Multiplication des apparitions de la Vierge aujourd'hui*. Il y consacre un long chapitre à Soufanieh. Je l'emporte pour le lire cette nuit même.

Je déjeûne chez mon ami Edgar Zekert. Sont invités également : Myrna, Nicolas et de nombreuses personnes, dont Mgr Joseph Tawil, oncle de Mme Zekert. La conversation s'engage sur Soufanieh, surtout avec le père d'Edgar, qui refuse tout en bloc, obstinément.

Subitement, l'huile couvre les deux mains de Myrna, qui se trouve assise à côté de Mgr Tawil. Tout le monde est saisi et tous se signent le front.

Je leur demande un témoignage écrit collectif, qui serait signé par chacun. Mgr Joseph Tawil m'en fait la promesse.

La nuit, je lis le chapitre du livre du P. Laurentin, consacré à Soufanieh. C'est l'un des plus longs. La précision du P. Laurentin et sa perspicacité dans le choix des points les plus importants ont de quoi étonner. Joie et action de grâce parce que le Seigneur a mis le P. Laurentin sur notre chemin.

Dimanche 13 novembre

Pour la première fois, je vois à Soufanieh trois religieuses des franciscaines de Marie, dont Sœur Emmanuelle. Je l'avais rencontrée l'été dernier au couvent des Sœurs de Charité à Zabadani, à 50 kms à l'est de Damas. Elle m'entend parler de Soufanieh et est tout étonnée. Elle me promet une rencontre avec le groupe des Sœurs à Damas, afin de leur exposer les faits. On lui oppose alors un refus sur cet argument : Soufanieh relève de l'inconscient, c'est donc un problème psychologique, sans plus!

Lundi 14 novembre

Le chanteur libanais Wadi Assafi arrive ce soir à Damas, invité par le président Hafez El-Assad. Il prend le repas avec ses deux fils, Antoine et Georges, ainsi que le chanteur Élias Karam, chez M. Toufic Nejmé. Myrna et Nicolas sont présents. Après le repas, la conversation porta sur la Sainte Vierge. Subitement, l'huile couvre les deux mains de Myrna. La soirée se transforme alors en une veillée de chants religieux à laquelle prennent part Myrna, Wadi Assafi et Élias Karam.

Mercredi 16 novembre

Téléphone d'Amal Skaf, épouse de mon ami Georges Horanieh. Elle m'annonce que l'huile a suinté d'une image de Notre-Dame de Soufanieh, dans la maison de son amie Amal Daulabani. Je téléphone à mon tour à Mme Daulabani qui me confirme le fait. Je lui demande son témoignage écrit et l'encourage à prier avec sa famille devant l'image qui a suinté d'huile.

Jeudi 17 novembre

Je passe toute la matinée à ranger le dossier de Soufanieh, avec le P. Malouli, qui vient de quitter l'hôpital bien qu'il ne soit pas encore tout à fait remis. Joie indicible à travailler sur ce dossier.

L'après-midi, Myrna me dit qu'elle a prié dans la maison de la mère de Moussa Chalhoub, parent de Mgr Joseph Tawil. Celui-ci était présent. L'huile lui a recouvert les deux mains.

Le soir, Edgar Zekert me remet le témoignage collectif de l'exsudation d'huile chez ses parents, samedi dernier, 12 novembre, en présence de Mgr Joseph Tawil. Ce dernier y a apposé sa signature, ainsi que toutes les personnes présentes alors.

Je veille très tard avec mon ami, le général Georges Bdéoui, afin de revoir ensemble sa traduction en arabe des messages de la Vierge Marie à Medjugorje en Yougoslavie.

Vendredi 18 novembre

Je suis invité en cours d'après-midi à prier dans la maison de Mme Claire Saad, femme de Georges Homsî. A la fin de la prière, et après la récitation du chapelet, l'huile couvre les deux mains de Myrna. Des femmes musulmanes prient avec nous.

Samedi 19 novembre

Je vais faire mes adieux à Mgr Joseph Tawil qui doit rentrer demain aux États-Unis. Je le remercie d'avoir signé le témoignage collectif que

m'a remis Edgar Zekert. Je lui rappelle la promesse qu'il m'a faite de m'écrire un compte rendu détaillé de sa visite, du précédent mois de mai, au docteur Antoine Mansour, en compagnie du patriarche Maximos Hakim. Il renouvelle sa promesse.

Dimanche 20 novembre

Je célèbre la divine Liturgie dans la maison de Joseph Obeid, dont la femme est à l'agonie. Je le fais à la demande expresse de leurs enfants. Myrna et Nicolas sont présents, ainsi qu'un grand nombre de parents, voisins et amis, dont Mme Élise Kahil, qui vient d'arriver de Suisse. Tous participent aux prières. Pendant la communion, l'huile recouvre les deux mains de Myrna. Elle en oint la malade et tous s'en oignent le front. Je suis heureux et remercie le Seigneur, car nombreux parmi les personnes présentes sont ceux qui jusqu'ici ont refusé Soufanieh.

2. Le soir, je téléphone à Mme Amal Skaf pour lui demander son témoignage écrit sur l'exsudation d'huile qui eut lieu chez les Obeid. Elle me répond :

- Père, crois-moi, des témoignages, tu en as déjà assez! Ceux qui refusent de croire les témoignages ne changeront pas. Écoute, par exemple, ce que vient de dire une femme qui a vu les vidéo-cassettes de Soufanieh : «Il est clair, après six années, que le démon n'est pas Myrna, mais plutôt ceux qui l'accusent d'être un démon.»

Lundi 21 novembre

Je rencontre dans la rue l'évêque syriaque-orthodoxe d'Amman et de Jérusalem, Mgr Bahnam Jijjaoui. Nous nous donnons l'accolade et je lui rappelle le sixième anniversaire de Soufanieh tout proche. J'insiste pour qu'il soit avec nous le soir du 26 novembre.

Mardi 22 novembre

Je donne une causerie sur la Sainte Trinité chez les Petites Sœurs du Père de Foucauld, à un groupe de garçons et de filles. Quelques-uns d'entre eux, sous l'influence de certaines personnes, continuent de refuser le Phénomène, sous prétexte qu'il s'agit d'un problème d'ordre psychique. Pour terminer, je fais une conclusion nette et catégorique sur Soufanieh.

Je rends visite à l'évêque syriaque-orthodoxe d'Amman, Mgr Jijjaoui, au patriarcat même. Il me questionne longuement sur Soufanieh. J'insiste sur sa présence pour le soir du 26 novembre, à la "maison de la Vierge", dans l'espoir qu'il soit témoin de "quelque chose" et puisse en témoigner à son tour. Il m'assure avec joie de sa disponibilité.

Mercredi 23 novembre

Je passe à Soufanieh. Nicolas me remet une lettre en provenance de France, portant comme seule adresse, après l'indication de mon nom : "Presbytère de Soufanieh, Damas, Syrie".

Je ris et dis à Nicolas :

- *Tu vois, Nicolas : cette maison n'est plus à toi! Elle m'appartient!*

Il me répond en souriant :

- *Et quand cette maison m'a-t-elle appartenu?*

Nicolas a de ces réponses qui me font toucher la Présence d'Un Autre!

L'après-midi, je donne une causerie aux jeunes d'un groupe marial sur "Foi et science". L'échange se prolonge. Au départ, j'ai décidé d'éviter de parler de Soufanieh. Mais l'un des jeunes aborde la question avec agressivité. Manifestement, il est acquis à la théorie dite "psychique" qui prétend expliquer Soufanieh. Avec calme, j'essaie de clarifier certains points.

Jeudi 24 novembre

Je suis invité à dîner à la "maison de la Vierge", avec un bon nombre d'amis, dont le chanteur Wadi Assafi. Le P. Michel Farah est en train de bénir la table lorsque les deux mains de Myrna se couvrent d'huile. Tous, nous entonnons aussitôt un chant à la Vierge.

Vendredi 25 novembre

Le soir, je rencontre à Soufanieh deux Français, Jacques Bousquet et sa femme Marie-Louise. Ils viennent pour vivre avec nous les événements du sixième anniversaire de Soufanieh. J'en suis très heureux.

Mais en même temps, je ressens une profonde tristesse : les plus proches s'obstinent toujours avec ténacité à rester loin d'événements qui ne demandent pas, au bout de six ans, beaucoup de réflexion pour y voir une Présence divine spécifique.

Samedi 26 novembre

Je m'attends à l'ouverture des stigmates, étant donné les paroles de Jésus à Myrna au village libanais de Maad, le 10 octobre 1988 : «*Et moi, je te donnerai mes blessures.*»

Nous commençons la prière à 15 heures 45. La maison n'arrive plus à contenir la foule qui déborde dans la rue.

A 16 heures 30 arrive Mgr Bahnam Jijaoui. Je le laisse aussitôt diriger la prière. Après la lecture de l'Évangile, il s'adresse aux fidèles avec enthousiasme, insistant sur deux points : l'authenticité du Phénomène et la nécessité d'une réponse positive à l'appel à l'Unité,

lancé par Jésus et Marie. Il souligne le fait que cette Unité doit reposer sur l'unité profonde de chacun d'entre nous avec le Seigneur. Puis, fatigué, il se retire à 17 heures 45.

Je continue à diriger la prière. A mon tour, je m'adresse aux personnes présentes. Je reproche aux Damasains de se comporter avec dédain à l'égard du Seigneur et de ne venir qu'en curieux à Soufanieh. Je reconnais avoir été dur, spécialement vis-à-vis des Damasains. Et à l'instant où je leur dis : «*Peut-être que le Seigneur a jugé nous avoir donné assez de signes pendant six ans, à cause de notre dureté et de notre insouciance...*», le projecteur de la caméra de vidéo nous éblouit.

Un mouvement se produit dans la foule et la porte de la chambre s'ouvre. M'interrompant aussitôt, je proclame d'une voix forte :

- *Le Seigneur soit loué, car il semble qu'Il veuille rester généreux avec nous, en dépit de notre avarice!*

Je remarque au milieu de la foule deux jeunes médecins : Hicham Salem et Rizk Boutros. Je prie les gens de les laisser entrer dans la chambre. Quelques minutes plus tard, on m'y demande. On y voit de nombreuses personnes, dont les PP. Joseph Malouli, Élias Baladi, Paul Fadel, Alam Alam, Michel Tabara, Michel Farah, Joseph Bitar, jésuite, et Émile Assouad d'Alep.

Myrna est dans la première phase de sa sortie d'extase. Le docteur Rizk Boutros me demande s'il peut lui examiner la plante des pieds.

- *Bien sûr, lui dis-je.*

Il soulève alors, avec le docteur Hicham Salem, un peu la couverture et ils lui touchent les pieds. Myrna leur dit alors textuellement :

- *Est-ce que vous vous moquez de vous-mêmes ou de Dieu?*

Le P. Malouli me présente le message que Myrna vient de dicter et me demande de le lire à la foule. Je m'exécute :

«Mes enfants,

Est-ce que tout ce que vous faites, vous le faites par amour pour Moi?

Ne dites pas : Qu'est-ce que je fais? Car ceci est Mon Œuvre.

Vous devez jeûner et prier, parce que, par la prière, vous faites face à Ma Vérité, et vous affrontez tous les coups.

Priez pour ceux qui ont oublié la promesse qu'ils m'ont faite, car ils diront : Pourquoi, Seigneur, n'ai-je pas senti Ta Présence, alors que Tu étais avec moi?

Tout ce que je veux, c'est que vous soyez tous réunis en Moi, comme Moi je suis en chacun de vous.

Quant à toi, Ma fille, je vais te quitter.

Ne crains pas si le fait de ne pas entendre Ma voix se prolonge pour toi.

Plutôt, sois forte et que ta langue soit une épée qui parle en Mon Nom.

Sois sûre que Je suis avec toi et avec vous tous.»

Cette nuit, la prière à Soufanieh se prolonge jusqu'à une heure du matin, au milieu de l'affluence des fidèles et de chants ininterrompus, entonnés par les deux chanteurs, Tony Hanna et Élias Karam. Presque tous ces chants lancent à la Vierge une supplication insistante pour qu'Elle veuille bien nous donner de l'huile, après une longue interruption. Ils sont accompagnés de danses en ronde, auxquelles Myrna elle-même prend part un moment.

Jacques Bousquet et sa femme restent jusqu'à cette heure tardive. Je leur ai demandé si cette expression de la foi les trouble.

– *Au contraire, me disent-ils, elle nous réjouit. Nous venons de Medjugorje, où règnent le calme et l'ordre, tels que nous les connaissons en Europe. Mais ici, la chaleur de l'Orient et son exubérance ne nous voilent aucunement la profondeur de la foi et sa sincérité. Chaque peuple a sa façon de s'exprimer.*

A propos de cette nuit merveilleuse, trois faits significatifs :

Tout d'abord, un appel téléphonique de Los Angeles : M. Jabra Tawil veut savoir s'il s'est passé quelque chose. Il demande que je lui dicte le message pour qu'il puisse le communiquer immédiatement à ses amis.

Ensuite un appel de Londres : Mouna Mesmar, femme de Fouad Takla, désire, elle aussi, avoir les dernières nouvelles. Je lui raconte ce qui venait de se passer. A sa demande, je lui dicte également le message. Quand elle entend la phrase : «*Priez pour ceux qui ont oublié la promesse qu'ils m'ont faite*», elle s'écria :

– *O, Abouna, cette parole me concerne!*

Je lui dis :

– *Mouna, tu n'es pas la seule. Elle pourrait bien nous concerner tous. En tout cas, essaie de réparer.*

Enfin, je rencontre au salon, à la fin de la longue prière et la lecture du message, Georges X. Je l'interpelle sur un ton très vif :

– *Que fais-tu ici, Georges, après une absence de six ans?*

Mon ton le surprend. Il essaie de sourire. J'attaque de nouveau :

– *Georges, je ne blague pas. Je te demande sérieusement pourquoi tu es venu après une absence de six ans, alors que tu étais, toi précisément, l'un des premiers que j'ai appelés le matin du 10 décembre 1982? C'est honteux, Georges! Il n'est pas permis de faire fi du Seigneur!*

Il me répond :

– *Mais, Père, ce n'est pas ma faute!*

– *De qui, alors?*

Tout en faisant ces reproches à Georges, j'ai l'impression de tenir à la gorge la plupart des richards de Damas, dévorés par l'argent et par la prétention.

Il y a, cette nuit-là, parmi la foule, une journaliste libanaise du nom de May Daher. Elle est venue de Beyrouth, en même temps que le chanteur Tony Hanna.

A minuit exactement, nous prions pour le Liban, à genoux. Myrna vient de nous rappeler la parole de la Sainte Vierge : «*Qu'ils sont beaux, mes enfants à genoux, implorant!*»

A une heure du matin, je retourne dans ma chambre. Mais à 1 heure 40, Myrna m'annonce par téléphone que l'huile vient subitement de remplir la coupelle. Il n'y avait alors à la maison que Myrna et les trois Libanaises, dont la journaliste May Daher. Je félicite Myrna et la remercie.

Dimanche 27 novembre

A 9 heures 30 du matin, je passe à Soufanieh. Je suis heureux de voir l'huile. Trois grosses gouttes sont toujours suspendues au bas de l'icône sainte. J'ai vu les trois Libanaises qui expriment à Nicolas le désir de passer la nuit dans la "maison de la Vierge".

Je passe un long moment au bureau, en compagnie de trois amis venus d'Alep pour célébrer avec nous le sixième anniversaire : le P. Émile Assouad, Michel Chahda et Ibrahim Khalaf. Nous parlons particulièrement sur le sens du dernier message et sur les éventualités prochaines.

A 22 heures, appel téléphonique de la nonciature apostolique. C'est Mgr Eliseo Ariotti qui veut savoir s'il s'est passé quelque chose à Soufanieh, la nuit précédente. Je lui fais un bref compte rendu et lui promets une très prochaine visite. Son initiative me réjouit.

Lundi 28 novembre

Je rends visite à Mgr Bahnam Jijaoui, au patriarcat syriaque-orthodoxe. Je suis reçu au salon, où se trouve déjà Sa Sainteté le patriarche avec Mgr Jijaoui. L'audience dure une heure et quart. Je leur raconte ce qui s'est passé à Soufanieh, peu après le départ de Mgr Jijaoui. Je leur présente le texte du message. Plusieurs questions sont débattues, entre autres celle concernant l'attitude de ceux qui prétendent que nous n'avons pas besoin de miracles et que l'Évangile nous suffit.

Je suis heureux d'entendre Sa Sainteté me réclamer un article sur Soufanieh, en vue de le publier dans la revue du patriarcat. Il le veut pour le prochain numéro, dans lequel il compte publier aussi un article

sur l'écoulement d'huile dans leur église, au village de Malkié, au nord-est de la Syrie.

Entre-temps, deux hommes entrent au salon et saluent. Le patriarche leur offre de grandes images de Notre-Dame de Soufanieh, qu'ils acceptent avec joie.

Rencontre merveilleuse aujourd'hui avec Maged Ghrayeb. Il me raconte sa conversion grâce à la Vierge de Soufanieh. Un retournement radical. Il en est très heureux, car il comprend enfin le sens de son existence et de l'existence de tout homme. Il est désormais aux ordres du Seigneur et de Marie, faisant absolument fi de tout ce qui accaparait jusqu'ici sa pensée et ses efforts.

Son seul regret est d'avoir connu Soufanieh si tard. Mais l'important, en fin de compte, est qu'il sait désormais que Dieu l'aime, qu'Il accepte son repentir avec joie, et qu'Il l'attend avec une joie plus grande encore.

Cet homme m'étonne et me réjouit. Quand il m'interroge sur mes "mémoires", je l'informe que je compte les faire imprimer un jour. Il s'empresse de me dire :

– *Je me charge de l'impression!*

Je le remercie et propose :

– *On en distribuera les gains au profit des orphelinats musulmans et chrétiens du Liban.*

Il répond alors :

– *Il ne faut pas compromettre la Sainte Vierge dans une opération commerciale. Même si nous distribuons tous les gains aux orphelinats, on dira : « Ils ont gardé des sommes fantastiques! » Père, la tentation est grande!*

– *Que faire alors?*

Il répond :

– *Je ferai imprimer le livre à mes frais et on le distribuera à qui le désire.*

– *Mais cela risque d'être énorme et les dépenses fort lourdes!*

– *Y a-t-il quelque chose de trop cher pour la Sainte Vierge? Nous en imprimerons autant que tu en veux, et nous le réimprimerons autant que Dieu en veut, afin que le plus grand nombre de personnes sache ce que Dieu accomplit à Damas, par amour pour l'Homme et pour ses enfants surtout.*

Pour la centième fois, je touche du doigt le doigt de Dieu dans ce que nous essayons de faire! Lui seul sait! Lui seul agit! Lui seul fixe le moment! Sois béni, Seigneur!

Mardi 29 novembre

Rencontre des prêtres du Prado à Damas. J'évite toute allusion à Soufanieh. Mais le P. Jamous m'interroge sur le sixième anniversaire. J'en dis un mot rapide. Je constate qu'ils s'y intéressent tous.

A midi, je me rends à la nonciature apostolique, sur l'invitation du nonce lui-même. Je lui présente un résumé écrit des derniers événements, avec une photocopie de la lettre collective que j'ai pris l'habitude d'envoyer aux amis. Le nonce est seul. Je crois percevoir chez lui une certaine hésitation, soit préméditée, soit due à ce qui pourrait être une conviction. Il fait remarquer que d'aucuns expliquent Soufanieh par le psychisme. Je lui réponds, en citant le proverbe arabe : "*Si le fou parle, que l'intelligent comprenne!*"

Puis je lui rapporte l'opinion du patriarche syriaque-orthodoxe Zakka, qui a comparé ceux qui s'opposent *a priori* à Soufanieh, aux Pharisiens du temps de Jésus. Je me contente enfin de souligner la permanence de la prière à Soufanieh. Ce seul fait dépasse en importance tout ce qui s'y est passé et tout ce qui s'y passera.

Je cherche ensuite à savoir s'il en a parlé aux évêques. Il manifeste une attitude évasive. Je me rends compte qu'il ne veut pas parler. Je lui propose alors de se mettre en contact au moins avec les deux évêques, Mgr Georges Hafoury, de Hassaké, et Mgr Boulos Bourkchoche, de Khabab.

Mercredi 30 novembre

Ce soir, je passe plus d'une heure à Soufanieh, à expliquer le phénomène à des émigrés irakiens. Ils doivent partir le lendemain vers le Canada. Ils emportent du coton imbibé d'huile et de grandes images.

Je rencontre, ce soir également, à Soufanieh, Mme Mireille Bourgeaiseau et son mari Guy. Elle me présente son témoignage écrit sur les événements du 26 novembre dernier. Son mari a spontanément manifesté une certaine répugnance de type rationaliste. Je lui dis :

– *Si tu avais été là le soir du 26, et si tu avais vu et entendu ce que nous avons vu et entendu, tu aurais changé d'avis ou au moins tu aurais évolué un peu.*

Pendant que je m'entretiens avec Guy et Mireille, je remarque un jeune homme qui a jadis fait partie de la chorale. Il s'appelle Louaï et se tient respectueusement debout devant l'icône sainte. Je sais qu'il a cessé de fréquenter l'église.

Quand il a fini de prier, il me salue. Je l'interroge sur ce qui l'a poussé à venir prier à Soufanieh, où je le vois pour la première fois. Il sourit et me dit :

– Père, je n'y croyais pas, mais quand j'ai vu le film à la télévision libanaise, j'ai cru et je suis venu prier.

– Qu'est-ce qui t'a le plus intéressé?

Il me répond très ému :

– Tout l'événement.

Le soir, je dîne chez mon neveu Samir Zaher. Le docteur Jamil Marji se trouve parmi les invités. On parle de Soufanieh. Je reproche alors amèrement au docteur Marji et aux personnes présentes leur attitude :

– *Le Seigneur est avec nous. Il multiplie les signes et nous, nous restons indifférents! Mais que voulez-vous qu'Il fasse plus qu'Il n'en a fait?*

Je reçois aujourd'hui une lettre de France, datée du 6 novembre. C'est la supérieure d'un couvent de religieuses, près de Bordeaux, qui m'écrit ces lignes :

«Nous avons écouté avec joie et confiance la cassette "Apparitions à Damas", à propos de Notre-Dame de Soufanieh, source de l'huile sainte, cette huile miraculeuse dont le Seigneur permet l'exsudation d'une petite Icône de la Vierge. Nous, nous honorons cette Icône dans notre couvent, dans l'espoir d'associer notre pauvre prière à cette prière qui monte sans cesse de ce lieu béni, pour l'Unité de l'Église, l'affermissement de la foi et la guérison des âmes et des corps.

Père, pouvons-nous avoir quelques-unes de ces images pour les distribuer aux familles?

J'ose même vous demander, si possible, un peu d'huile, pour qu'il nous soit possible d'en fournir aux nombreux malades qui sollicitent notre prière.

Nous avons su aussi que vous comptiez venir à Bordeaux pour parler de Soufanieh. Notre couvent est situé près de cette ville. Nous serions très heureuses si nous pouvions vous écouter. Et nous sommes nombreux : les sœurs du couvent, d'autres religieuses et nombre de prêtres âgés. Vous pouvez aussi loger chez nous.»

Décembre 1988

Dimanche 4 décembre

Enfin, en ce jour, a lieu le récital chanté par notre chorale *Chœur-Joie*, et le grand chanteur Wadi Assafi. Je considère ce récital comme une merveilleuse réalisation de Notre-Dame de Soufanieh. C'est Elle qui nous a fait rencontrer ce grand artiste. C'est Elle qui m'a permis de découvrir ses compositions religieuses, à la couleur purement arabe. Elle unifie nos cœurs et nos routes en un temps record, dont seul le Seigneur a l'habitude. C'est Elle qui nous a aidés à poursuivre notre nouvelle voie : lui, Wadi Assafi, avec une humilité et une soif étonnantes, et moi, avec écoute, prudence et ténacité, en une collaboration empreinte de respect, d'amour, de confiance et de joie.

C'est Elle qui m'a permis de réaliser un vieux rêve qui jusqu'alors s'était avéré impossible et que ce chanteur a réalisé avec une compétence et une foi rares chez un compositeur arabe, à plus forte raison chez un compositeur chrétien enchaîné aux anciennes normes de musique ecclésiale – cette musique dont personne ne peut ou ne souhaite se libérer.

Mon vieux rêve : des chants religieux et chrétiens, arabes dans leur musique et leur profondeur d'expression, comme les aime ou les souhaite tout Arabe, qu'il soit croyant ou incroyant, chrétien ou non. Des chants et une musique qui seraient des ponts entre tous les Arabes où qu'ils soient, à l'intérieur du monde arabe ou en terre d'émigration. Que de fois j'ai pu constater la capacité de tels chants à s'infiltrer dans l'ouïe, le cœur et l'esprit, en dépit de l'opposition naturelle que je rencontrais de la part d'un grand nombre, à commencer par les membres de la chorale eux-mêmes.

Ces chants et cette musique ne constituent-ils pas l'un des nombreux visages de l'Unité – celle des cœurs, de la pensée, de la prière – à laquelle la Vierge nous invite à Soufanieh?

C'est pour moi une certitude, et c'est cette certitude qui fut un puissant aiguillon pour me faire aller de l'avant, en dépit des multiples

oppositions que j'ai rencontrées personnellement ou que ces chants rencontraient – opposition qui se cristallisa de façon triste et, disons le mot, stupide, lors de ce récital. Néanmoins, celui-ci trouva de la part de ceux qui y ont assisté un accueil si chaleureux que d'aucuns pleurèrent durant toute la soirée! Ils ne me le cachèrent pas. Et pourtant, certains d'entre eux n'étaient pas les premiers venus!

Le récital était placé sous le patronage de mon évêque, Mgr François Abou-Mokh.

Mardi 6 décembre

Je rencontre à la "maison de la Vierge", le docteur Nawaf Nseir. Très ému, il m'apprend que l'huile a exsudé des mains de Myrna aujourd'hui même, pendant la prière célébrée chez sa sœur Lina. Il en a été tellement bouleversé qu'il a pleuré.

Janvier 1989

Samedi 7 janvier

Je rencontre le P. Alam Alam pendant la cérémonie de décoration de Mère Monique Battikha, de l'Ordre du Mérite Français, à l'ambassade de France, à Damas. Il m'apprend que le nonce apostolique et son secrétaire sont venus le voir la veille et lui ont demandé un avis clair sur Soufanieh. Ils lui ont laissé entendre que certains y voient un phénomène de magnétisme, d'autres tout simplement un cas de possession diabolique. Il leur a déclaré y voir, sans l'ombre d'un doute, une intervention divine. Il leur a en outre suggéré d'œuvrer pour la mise en place d'une commission d'enquête mixte à laquelle prendraient part des chrétiens, des musulmans et des athées, pour étudier le Phénomène objectivement.

Je me rends ensuite à Soufanieh, où je trouve M. Ugolini, ambassadeur de la principauté de San Marino, en conversation avec le P. Malouli et le P. Élias Baladi. M. Ugolini est surpris par la jeunesse de Myrna, son naturel et la simplicité de la maison.

Au moment où il exprime le désir de prier devant l'icône sainte, une idée me traverse l'esprit : j'appelle Myrna et lui demande de se tenir devant lui, les paumes des deux mains ouvertes. Je dis alors à l'ambassadeur :

– *Regardez bien ses mains et tâtez-les.*

Il s'exécute en me regardant avec étonnement. J'ajoute :

– *Allez-y, car vous risquez de voir une chose étrange, qui est l'apparition de l'huile sur ces mains.*

Puis nous prions devant l'icône, Myrna se tenant à ses côtés. Elle prie à haute voix, chanta, et nous chantons avec elle. La prière terminée, nous entourons spontanément Myrna. Je lui dis :

– *Montre-nous tes mains.*

Elle les ouvre : la main gauche est couverte d'huile, tandis que la droite est sèche, mais quelque peu brillante. Surpris, M. Ugolini demande du coton et essuie la main avec respect. Il demande à voir

Myrna à part, en présence des prêtres. Une fois dans la chambre, il nous dit textuellement, en français :

– *Moi, je suis incrédule. J'ai dit à la Vierge devant son Icône : "Si c'est vraiment Toi la Vierge Marie, donne-moi un signe."*

Je lui dis :

– *Et tu as eu le signe!*

A l'instant, l'idée me vient d'inviter Myrna à nous montrer de nouveau ses mains. Je n'hésite pas à le lui demander. Et, de nouveau, l'huile apparaît, suintant abondamment de la main gauche, et couvrant d'une couche épaisse la droite.

Tout heureux, je dis à l'ambassadeur :

– *Voici un deuxième signe!*

Il ne cache pas sa nouvelle surprise.

Nous lui demandons alors de rapporter à ses amis et, bien sûr, au nonce apostolique, ce dont il a été témoin. Il répond :

– *Je leur dirai ce que j'ai vu, car je suis devant un fait que je ne peux pas nier.*

Nous abordons ensuite la question des nombreuses accusations : magnétisme, magie, etc. Il fait cette remarque :

– *Tout cela exige un médium. Où est-il?*

On lui répond :

– *On prétend que c'est Nicolas.*

Il rit et ajoute :

– *Un peu de réflexion avant de lancer de telles accusations!*

Dimanche 8 janvier

Avec le P. Malouli, je dois, une nouvelle fois, rencontrer l'ambassadeur de San Marino, à Soufanieh. Je téléphone au P. Malouli pour m'excuser auprès de lui et le prier de ne pas s'absenter.

Le soir, téléphone du P. Malouli. Il est tout heureux : il m'annonce que ce qui s'est passé devant M. Ugolini dépasse en intérêt l'événement de la veille. M. Ugolini est arrivé avec tout un groupe d'Italiens, dont des parents du nonce. La conversation s'est prolongée. Ils ont demandé à prier avec Myrna. M. Ugolini a exigé que Myrna lève ses deux mains en l'air. Elle a commencé par refuser, ne voulant pas se donner en spectacle. L'ambassadeur a insisté. Finalement, le P. Malouli a convaincu Myrna de prier les bras levés. La prière s'est achevée sans exsudation d'huile.

Le P. Malouli a expliqué devant tout le monde :

– *Tout ce qui se passe ici est soumis à une surveillance stricte, sévère et continue, car nous n'avons rien à cacher.*

Il leur a décrit les différents tests auxquels les médecins ont soumis Myrna durant les extases. L'un de ces tests a consisté à séparer l'ongle de la chair du pouce droit, en y introduisant un couteau.

M. Ugolini a voulu voir le pouce en question. Myrna le lui a tendu et, subitement, l'huile a recouvert son pouce. L'ambassadeur en a été tout secoué, et de même tous ceux qui l'accompagnaient. Il s'est précipité au téléphone et est resté plus d'un quart d'heure à raconter l'événement au nonce apostolique.

Le P. Malouli était manifestement incapable de cacher son émotion.

J'ai raconté ce fait aux jeunes universitaires encore en réunion.

Je m'interroge longuement sur les personnes se tenant derrière la démarche de M. Ugolini.

Mardi 10 janvier

Je travaille toute la matinée, avec le P. Malouli, à mettre de l'ordre dans les archives de Soufanieh. Quelle joie de pouvoir faire un travail aussi indispensable! Et pourtant, j'éprouve une angoisse indicible.

Jeudi 25 janvier

Je reçois une lettre de mon ami, le P. Michaut, du Burkina Faso, datée du 31 décembre 1988 :

«Je ne t'ai pas oublié et je n'ai pas oublié le message de Soufanieh que tu annonces.

Les messages que reçoit Myrna possèdent une lumière que l'on ne peut inventer. Cette parole par exemple : "Dis à mes enfants que c'est d'eux que Je demande l'Unité et Je ne la veux pas de ceux qui leur jouent la comédie en simulant de travailler pour l'Unité."

Je te remercie pour ta lettre et le livre sur Soufanieh que tu me promets.»

Dimanche 29 janvier

Maged Ghayeb vient me voir. Il me réclame mes mémoires avec insistance. Son idée est que nous n'avons plus le droit d'en retarder la publication. Il faut que les gens sachent en détail les événements de Soufanieh. Tout retard est une infidélité.

De mon côté, je insiste pour qu'il m'avoue le nombre fantastique d'images qu'il a fait imprimer et distribuer gratuitement. Je lui dis que M. Imad Mouacher en a également fait imprimer, à Amman, des dizaines de milliers, pour les distribuer gratuitement.

Lundi 30 et mardi 31 janvier

Je passe ces deux jours à Alep. Je prie chez la jeune arménienne Kohar. Subitement, l'image de Notre-Dame de Soufanieh suinte de l'huile au cours de la prière, en présence du P. Émile Assouad et des nombreux fidèles présents.

Je vois aussi l'huile couler de l'image de Notre-Dame de Soufanieh dans la maison de Marie Manuélian, en présence d'un petit nombre de gens en prière.

118

Février 1989

Samedi 4 février

Ce soir, je reçois la visite d'un journaliste américain, du nom de Rick Salbato. Il est accompagné du docteur Jacques Tomagian, qui connaît parfaitement l'anglais et l'enseigne à l'Université de Damas.

Jacques est un ami de longue date. Je lui demande de me servir d'interprète. L'Américain prétend s'occuper, depuis une vingtaine d'années, des apparitions de la Vierge à travers le monde. Il jouit, disait-il, d'un flair spécial pour découvrir les jeux du démon. Je l'autorise à noter et même à enregistrer la totalité de notre conversation. Il pose de nombreuses questions qui dévoilent toute l'armature pseudo-rationaliste et pseudo-scientifique d'un Occidental. Je lui remets de nombreux documents et lui conseille d'aller voir le P. Malouli.

Lundi 6 février

Je rends visite à Mgr Isaac Saka, vicaire du patriarche syriaque-orthodoxe. Conversation longue et très franche. Il me redit son regret de m'avoir connu si tard. L'Église, pense-t-il, a perdu beaucoup de son souffle et n'arrive plus à témoigner de Jésus qui recourt donc à de simples fidèles pour en faire ses témoins. Mgr Saka souhaite voir demain Myrna et Nicolas. Il exprime également le désir d'inviter Myrna en Irak, si sa nomination là-bas se confirme, et quand les relations entre les deux pays se seront normalisées. Je lui offre un petit flacon d'huile et une grande quantité d'images.

Mardi 7 février

Rencontre, ce matin, avec M. Bénès et Mme Robert, en compagnie de M. et Mme Rival, tous des Français venus spécialement pour Soufanieh. Ils proposent la création d'un organisme international, inspiré des messages de Soufanieh, qui porterait le nom d'*Unitas*. J'en lis le projet et leur exprime séance tenante mes craintes de le voir glisser vers une exploitation commerciale. Je leur promets de l'étudier avec le

P. Malouli, en leur interdisant toute initiative avant d'avoir reçu notre réponse. Le soir même, le P. Malouli et moi décidons de rejeter ce projet.

Mgr Isaac Saka me téléphone pour m'annoncer avec joie qu'il vient de prier à Soufanieh et que l'huile a recouvert les mains de Myrna.

Le soir, les quatre Français prient à Soufanieh, avec un petit groupe de fidèles. L'huile couvre les mains de Myrna. Ils en pleurent d'émotion et rédigent aussitôt leur témoignage, qu'ils signent.

Deux jeunes filles françaises, Bénédicte Jacob et Monique Cancouët, viennent me voir. Elles viennent d'arriver à Damas. Elles ont quitté Paris voici dix mois... à pied! Elles font partie d'une organisation internationale qui s'appelle *La Route* et dont le siège se trouve à Paris. Elles se sont informées à propos de Soufanieh, dont elles savent fort peu. Je leur trouvent un lieu d'hébergement pour la semaine et les conduis à Soufanieh.

Jeudi 11 février

Je rends visite, le soir, à Antoine Makdisi. L'ambassadeur de France, M. Grenier, arrive peu après moi. Atmosphère très simple, conversation à bâtons rompus... Son Excellence M. Grenier veut savoir où en est Soufanieh. Je réponds brièvement, non sans faire allusion au phénomène de l'huile, en Alep, et à la prière gratuite qui s'y est organisée. Spontanément, la question est posée de savoir si tout cela n'exigerait pas la formation d'une commission d'enquête de la part des autorités ecclésiastiques concernées.

Vendredi 17 février

Journée de réflexion et de prière avec les jeunes universitaires au village de Maarra. Le P. Alam Alam leur parle du jeûne. Certains lui demandent son avis sur Soufanieh. Il insiste sur l'écoulement d'huile, y voyant purement et simplement un acte de "création" qui nous conduit inéluctablement au Créateur.

C'est avec joie qu'il accepte les images de Notre-Dame de Soufanieh que je lui apporte.

Mardi 21 février

Je rends visite au patriarche Zakka. Toujours le même accueil affectueux et simple. Notre échange se prolonge. On dirait un aveu de confidences réciproques. Il m'ouvre à nouveau les pages de sa revue. Le prochain numéro devrait en effet contenir un article bien documenté

sur la manifestation de l'huile, il y a quelques années, dans différentes églises de Syrie, et à des époques différentes. Il me dit entre autres :

– *Il ne nous reste plus que les signes que le Seigneur nous envoie, pour susciter en nous un peu de crainte et de foi. Sans ces signes...!*

Il m'exprime aussi toute son admiration pour le récital de Wadi Assafi et de la chorale, dont je lui ai offert une vidéo-cassette. Comme d'habitude, il a tenu à m'accompagner jusqu'à la porte extérieure et il dit :

– *Recommande-leur, à Soufanieh, de prier pour moi.*

Je le remercie pour l'affection qu'il me témoigne en cette période particulièrement difficile.

Mercredi 22 février

Téléphone de Myrna à 23 heures : l'huile lui a couvert les deux mains pendant qu'elle a prié avec le journaliste américain, Rick Salbato, en présence du docteur Jacques Tomagian et de sa fiancée.

Vendredi 24 février

Jacques Tomagian est venu me raconter l'émotion qui l'a saisi avec sa fiancée, quand ils ont vu pour la première fois l'huile couvrir les deux mains de Myrna, en présence du journaliste américain. Voici, entre autres, ce qu'il me dit, mot pour mot :

– *Après la prière, le journaliste dit à Nicolas : "Demain, je t'apporterai des questions diaboliques auxquelles je veux des réponses." Nicolas eut cette réplique : "Je n'hésiterai pas à vous répondre à celles auxquelles je peux répondre. Quant aux autres, c'est Dieu lui-même qui vous répondra."*

A l'instant même, l'huile avait couvert les deux mains de Myrna!

Samedi 25 février

Téléphone de Mgr Isaac Saka. Il m'annonce son retour de l'Inde, où il a vu un grand temple construit par un évêque indien et ouvert à la prière universelle. Cet évêque y a placé le flacon d'huile miraculeuse que Mgr Saka lui a offert avec des images de Notre-Dame de Soufanieh. Mgr Saka leur a parlé de Soufanieh et a terminé par ces mots :

– *Priez, la Vierge vous donnera peut-être de l'huile.*

J'ai promis à Mgr Saka de l'huile et des images.

Mars 1989

Mercredi 1^{er} mars

Nouvelle importante : mes amis Rachid et Marie Élias, de Lattakié, font demander de l'huile et des images! «Je vous ai longuement attendus... depuis des années!» J'avais constaté qu'ils avaient rompu les ponts avec moi depuis le mois de mars 1983, à la suite d'une visite que nous avons faite ensemble à Soufanieh. Depuis ce jour, ils avaient rayé mon nom de la liste de leurs amis, alors qu'une amitié profonde et confiante avait régné entre nous. Un jour prochain, je saurai ce qui a provoqué ce changement brutal. Grâce à eux, à présent, de très nombreux fidèles de Lattakié et peut-être d'autres villes de Syrie s'orienteront vers Soufanieh.

Jeudi 2 mars

Téléphone tôt ce matin de Sœur Fiorina, de l'Hôpital Italien. Elle a appris du nonce apostolique que les personnes qui ont vu l'huile l'avant-veille à Soufanieh en ont pleuré et que ces personnes sont de la parenté du nonce.

Samedi 4 mars

Je rends visite à Sœur Fiorina à l'Hôpital Italien. Elle me met au courant de l'attitude du nonce apostolique vis-à-vis de Soufanieh, et de son insistance pour la formation d'une commission d'enquête. "Quelqu'un" lui aurait affirmé que Myrna prend des pilules "oléogènes" qui expliquent la sécrétion d'huile de son corps, et que son mari s'adonne à la magie. Le nonce aurait refusé de telles accusations, tout en concluant à nouveau à la nécessité de la formation d'une commission d'enquête.

Samedi 11 mars

Je rencontre "par hasard" le nonce apostolique à l'Hôpital Italien. Il se trouve en compagnie de parents et de religieuses italiennes.

Il me salue et me dit sans préambule :

- *Défendez-vous, vous devez vous défendre!*

Puis, poursuivant sur la même lancée, il ajoute que "certains" accusent Myrna de prendre des pilules "oléogènes", qui provoquent la sécrétion d'huile, et qu'elle pratique le spiritisme. Ma réponse vient, rapide et dure :

- *Jésus lui-même a été accusé, et quand il a ressuscité Lazare on a décidé de le tuer et de tuer Lazare avec lui. Quant à celui qui parle de pilules "oléogènes", qui font sécréter de l'huile, celui-là incarne la bêtise même!*

Jeudi 16 mars

Je porte à la nonciature apostolique une lettre dans laquelle j'ai consigné l'échange que j'ai eu avec le nonce, samedi dernier. Je sais pertinemment que cette lettre sera acheminée vers Rome. Je tiens à ce qu'elle figure dans le dossier. J'en garde une copie dans le mien.

Dimanche 19 mars

Ce soir, je donne le sacrement de baptême à un bébé, à Soufanieh. Il s'appelle Fadi Nahri, et son père Nabil. La famille entière est sur le point d'émigrer au Canada. La "maison de la Vierge" regorge de monde. Tous participent profondément aux prières.

Tout en prononçant la prière de bénédiction de l'huile, je la trouve bouleversante. Je décide de la "relire", et j'en prévient toute l'assistance, pour leur donner la possibilité de la méditer. Et je me mets à réciter, quand, tout à coup, les deux mains de Myrna exsudent de l'huile avec une abondance étonnante. Tous s'approchent de Myrna et lui essuient respectueusement les mains, sans que l'huile sèche pour autant.

Il y a parmi les personnes présentes un jeune Français de Toulouse, du nom de Bernard Couraud. Ému, il ne peut se retenir de pleurer. Après le baptême, il me raconte les nombreuses difficultés qu'il a rencontrées pour arriver jusqu'à Damas, dans le seul but de prier à Soufanieh. Je lui dis alors :

- *Qui sait? Ce signe d'huile est peut-être un clin d'œil du Seigneur pour te dire merci.*

Je lui demande son témoignage écrit. Il me le promet.

Mardi 21 mars

A 22 heures, téléphone de Myrna. Elle m'annonce que l'huile a couvert ses deux mains, tandis qu'elle priait avec un groupe d'amis, dont le docteur Nawaf Nseir et le jeune Français, Bernard Couraud. Ce dernier a été tellement bouleversé qu'il a saisi les mains de Myrna et

s'en est frotté la figure, tout en pleurant. Peu après, Nawaf arrive chez moi et me raconte ce fait en y ajoutant que lui-même a également pleuré comme un enfant.

Mercredi 22 mars

Je rencontre Mgr Eliseo, secrétaire du nonce apostolique. Il me fait part de sa réaction à ma lettre au nonce : «*Forte et dure, mais nécessaire.*»

Vendredi saint 24 mars

L'Hôpital Italien demande du sang du groupe A+, pour une Italienne qui travaille à l'ambassade d'Italie et qui est en danger. C'est Myrna qui me l'apprend par téléphone, en m'interrogeant sur mon groupe sanguin. Je me précipite donc à l'hôpital avec elle, Mgr Eliseo et quelques amis, pour offrir notre sang. Et là, j'apprends que Myrna en est à son troisième jour de jeûne absolu : ni boisson, ni nourriture. Et pourtant, elle est toute rayonnante et toujours souriante.

Dimanche de Pâques, 26 mars

Le docteur Raflé Kardous et son épouse viennent me présenter leurs vœux pour la fête de Pâques. Le docteur Raflé me fait part de son étonnement d'apprendre du patriarche Zakka qu'il croit au Phénomène de Soufanieh. Il me reproche de lui avoir caché tout cet événement, car il a appris du patriarche ma position personnelle. Je lui fais comprendre que j'évite toujours d'en parler, tant que l'on ne m'interroge pas. Nous nous mettons d'accord pour une visite ensemble à Soufanieh.

Durant le repas de midi pris dans ma famille, avec ma sœur religieuse, celle-ci s'interroge sur le degré de patience du Seigneur face à toute la résistance qu'on lui oppose à propos de Soufanieh. Que de fois cette question terrible n'a-t-elle pas été soulevée!

Lundi 27 mars

La religieuse responsable des soins intensifs à l'Hôpital Français, me parle du frère aîné de Nicolas, beau-frère de Myrna, Awad, quand celui-ci avait été hospitalisé les jours qui ont précédé sa mort. Elle me dit littéralement :

– *Il est mort comme un saint!*

Qui connaissait Awad savait que seul le Seigneur est capable d'opérer un tel changement.

Je reçois le numéro 83 de la revue du patriarcat syriaque-orthodoxe, c'est-à-dire celui de mars 1989. On y trouve un long article, sous le titre "*Des archives du Patriarcat*" (p. 108 à 115).

Il contient des documents relatifs à trois miracles survenus dans des églises syriaques-orthodoxes :

1° écoulement d'huile à l'église de Saint-Jacques de Nisibe à Kamichli (ville du nord-est de la Syrie), au mois d'août 1936;

2° apparition du "spectre" (sic) de la Sainte Vierge dans l'église qui portait son nom dans la ville de Dériq-Malkié (au nord-est de la Syrie); et enfin

3° écoulement d'huile au sol, dans la chapelle de la Sainte Vierge dans cette même église de Dériq, le 2 juillet 1960.

Avril 1989

Samedi 7 avril

Je reçois une lettre de Mme Eveline Lyons, de Paris, datée du 29 mars 1989 :

«J'ai reçu avec une joie immense votre lettre datée du 16 courant. Le message de l'Icone de Soufanieh est certainement une grande consolation et un appel à la foi, au milieu des déchirements que vivent les chrétiens d'Orient et tous les peuples de cette région mouvementée.»

MON VOYAGE EN FRANCE, EN ALLEMAGNE
AU CANADA ET AUX ÉTATS-UNIS :

9 avril - 28 juin 1989

Ce voyage es très rempli. Je me contente d'en relever les principaux points en fonction des pays et des villes.

France : du 9 avril au 7 mai

1. Paris

Comme d'habitude, les rencontres commencent par les amis. Parmi eux des Arabes, dont surtout Wadi Assafi et les anciens de la paroisse universitaire. Parmi les amis français, il y a avant tout le P. René Laurentin et le P. Jean-Claude Darrigaud, reporter à Antenne 2. Au restaurant, ce dernier me présente au rédacteur en chef du journal *La Croix* et lui parle de Soufanieh. Mais ce dernier n'y fait guère attention, peut-être parce que, dès la première minute, nous nous sommes heurtés de front à cause du conflit israélo-arabe.

Je suis ensuite étonné des nombreuses initiatives prises par des Français pour me rencontrer. L'une des plus importantes est un appel téléphonique d'une femme qui a manifestement hâte de me rencontrer,

avec son mari. Ils s'appellent Guy et Mylène Fourmann. Ils ont obtenu mon adresse par une personne de la région de Montpellier : Marie-Anne Bousquet, qui a été à deux reprises à Soufanieh, avec son mari Jacques. Notre rencontre dure deux heures. Nous avons l'impression de nous connaître depuis de longues années.

Cette entrevue est le point de départ d'une série d'autres rencontres qui débutent chez eux et se poursuivent dans les demeures de leurs amis. Ces réunions se prolongent jusqu'à minuit, devant une assemblée assise, pour la plupart, à même le parquet, et buvant littéralement mes paroles, comme paroles du Ciel. J'ai la conviction que la société française était prête à se livrer à tout venant quelque peu sincère. Je m'en ouvre à bon nombre de prêtres qui reconnaissent l'exactitude du diagnostic, car l'homme en France éprouve une soif spirituelle qui ne fait que s'accroître. Quant à nos réunions, elles se terminent inmanquablement par le chapelet et par des chants.

Paris n'a pas le monopole de telles initiatives. Il y en a bien d'autres, en banlieue :

La première me vient de la région de Mours, où se trouve un foyer de Pères Blancs en retraite. Le responsable m'invite à leur parler de Soufanieh. Cela dure deux bonnes heures, au cours desquelles je leur présente le Phénomène dans le cadre de la Syrie. On me pardonnera de citer le mot que me dit le Père responsable à la fin de cette causerie :

«Aujourd'hui, m'a-t-il assuré, tu as réalisé un véritable exploit : il n'est jamais arrivé à ces bons Pères d'écouter avec autant d'attention et d'intérêt une causerie de deux bonnes heures!»

La seconde, c'est un ami d'enfance qui la provoque. Il s'agit de Simon Mangalo, qui habite à Colombes et travaille à l'Institut Pasteur. Simon s'entend avec le curé de la paroisse et m'invite à raconter aux paroissiens ce qui se passe à Soufanieh. C'est une bien belle rencontre. Il me plaît de signaler que Simon habite, durant son enfance, à 50 mètres de Soufanieh, et qu'il a été élève du P. Malouli.

Durant toutes ces réunions, les images de Notre-Dame de Soufanieh sont distribuées gratuitement, au grand étonnement des gens.

Avant de clore ce paragraphe sur mon séjour à Paris, signalons encore :

La formation d'un groupe qui se chargerait de répandre les messages de Soufanieh et d'inviter à la prière et à l'Unité de l'Église. L'idée a germé lors d'une réunion tenue le samedi 13 mai, à la suite d'une lettre collective que j'avais adressée aux amis, tant arabes que français. Il y a eu ce jour-là une célébration eucharistique, suivie d'un échange

fructueux qui voit un noyau d'organisation, appelé "Comité Notre-Dame de Soufanieh".

Au cours d'une de mes nombreuses rencontres avec le P. Laurentin, il me demande un compte rendu, court mais détaillé, sur le voyage de Myrna aux États-Unis en 1988. Je lui promets de le lui envoyer dès mon retour des États-Unis.

Rencontre avec Christian Ravaz. Depuis mon arrivée à Paris, le 9 avril, j'ai en vain essayé de l'avoir au téléphone. Je l'ai enfin deux jours seulement avant mon voyage au Canada, à une heure où je ne m'attendais nullement à le trouver : un vendredi soir, le 19 mai.

Il insiste pour que je contacte, à Montréal, l'un de ses amis, André Rostworowsky, qui travaille à la télévision canadienne. Par pure politesse, je note le nom et le numéro de téléphone. Je me dis : si, en un mois et demi, je n'ai pu joindre Christian Ravaz au téléphone qu'une seule fois, comment espérer joindre son ami pendant les six jours que je compte passer au Canada? Ce jour-là, je ne pense pas que ce qui s'est passé est vraiment providentiel.

2. Nantes

Je vais à Nantes le 16 avril. Je suis accueilli chaleureusement par les Sœurs ursulines qui m'ont hébergé avec la chorale en août 1982. Nous commençons par regarder la vidéo-cassette du récital de Wadi Assafi, après en avoir souligné l'importance par rapport à la musique religieuse arabe en général, et chrétienne en particulier. Je traduis les paroles au fur et à mesure. Les Sœurs ne cachent pas leur admiration. Je leur parle ensuite de Soufanieh, dont elles suivent les manifestations depuis de longues années.

Les Sœurs me donnent aussi l'occasion de rencontrer l'aumônier, les instituteurs et les institutrices de leur collège, au cours du repas de midi.

À Nantes également, j'ai l'occasion de rencontrer les carmélites, qui sont en étroite communion avec les carmélites d'Alep. Les Sœurs écoutent mon récit sur Soufanieh avec un étonnement indicible, durant plus de deux heures, qui auraient bien pu se prolonger encore, n'était l'heure du train qui doit me conduire à Luçon.

3. Luçon

Cette ville est située au sud-ouest de Nantes. Je fais le voyage en compagnie d'Ammar Charastane, jeune chrétien de Damas, étudiant en médecine à Nantes. Nous allons directement au Carmel, très lié avec le Carmel d'Alep. Nous avons tout juste le temps de voir la Mère prieure.

Puis nous faisons la connaissance du P. Abel Morteau, curé et aumônier des Sœurs carmélites. Bien qu'âgé, il nous conduit, dans sa 2 CV, à la gare, et c'est en route qu'il a connaissance de Soufanieh. Je lui promets le livre de Christian Ravaz et nous nous engageons à prier l'un pour l'autre.

4. Angers

J'y vais seul, pour revoir un vieil ami, le P. Pierre Poupart. Il a été le premier prêtre français auquel je me suis confié à propos de Soufanieh, en 1984. Depuis, il suit de très près le Phénomène.

5. Espalion

C'est un village situé à plus de 700 kms au sud de Paris. J'y passe une semaine chez mes amis Antakly. Je m'y suis fait de nombreux amis lors d'un précédent séjour. Soufanieh leur est bien connu. Et j'ai gardé des liens profonds avec quelques-uns d'entre eux.

Il y a aussi les Sœurs de Bonneval, dont le couvent est situé à près de 12 kms d'Espalion. Je leur ai parlé de Soufanieh en 1987. Cette fois-ci, la Mère prieure m'accorde une heure pour une causerie sur Soufanieh, «à condition qu'il y ait du nouveau». Je leur présente ce «nouveau» et leur demande, comme je le fais d'habitude, de prier pour Myrna et sa famille.

6. Nancy

Dans cette ville, située à 400 kms à l'est de Paris, un jeune Syrien de Homs, Chawki Traboulsi, y fait son doctorat en pharmacie. Enthousiasmé par Soufanieh, il m'a invité à y donner une causerie. Je n'ai pas hésité. À mon arrivée, je le vois gêné, parce que le curé de la paroisse, qui avait accepté de nous prêter une des salles de l'école, a laissé entendre que ses engagements ne lui permettaient pas d'être des nôtres. Je félicite Chawki et le rassure, lui disant que je suis prêt à parler de Soufanieh, même devant un auditoire dont le nombre ne dépasserait pas les doigts d'une seule main.

Ensemble, nous rendons visite au curé et nous le remercions de mettre la salle à notre disposition. Il s'excuse encore une fois pour son absence. Il n'a pas à s'excuser, car je sais d'avance que la mentalité occidentale est d'ordinaire fort réservée pour tout ce qui touche de loin ou de près au miracle.

Je fais ma causerie devant près de cinquante personnes, durant deux heures et demie. Ensuite, sur l'invitation de Chawki, nous prenons le repas chez lui avec un groupe d'amis, dont le prêtre orthodoxe, le P. Luc Duloisy, et le diacre Jacques Lequeue. La soirée se prolonge jusqu'à 2 heures 30 du matin, toujours autour de Soufanieh. La

maison de Chawki, que je visite pour la première fois, semble être une petite chapelle.

Allemagne : du 5 au 13 mai

A Schlangen, où je suis l'hôte de mon ami le docteur Riad Hanna et de sa famille, je vois bien d'autres amis, dont, surtout, le docteur Michel Sayegh et sa famille. Nous passons en revue les vidéo-cassettes de Soufanieh et nous prions.

Je rencontre aussi les Sœurs salvatoriennes du Liban, et célèbre la divine Liturgie dans la chapelle de leur couvent Saint-Nicolas, les entretenant ensuite de Soufanieh.

Cependant, le fait le plus important qui a lieu en Allemagne, est ma visite à mon ami le P. Adel Khoury, ancien doyen de la Faculté de Théologie de Munster. Nous parlons une bonne partie de la nuit, toujours à propos de Soufanieh.

Deux questions dominent notre échange : la première, la traduction de mes mémoires en allemand, dont il a déjà terminé une bonne partie. Nous nous entendons sur les pages et les paragraphes à supprimer dans l'état actuel des choses. La deuxième concerne son prochain voyage à Damas, pour le septième anniversaire du Phénomène.

Le P. Adel me confirme définitivement son voyage, qui aura lieu entre le 25 et le 30 novembre 1989.

Canada : du 21 au 27 mai

Bien avant mon arrivée au Canada, mon ami Roger Kahil a prévenu bon nombre d'amis, arabes et étrangers. Il me reçoit chez lui, comme d'habitude. Or, dès le premier soir, sa maison se transforme en une sorte de salon, où je reçois, entre autres, jusqu'à une heure tardive, mon ami d'enfance, Georges Homsy, et sa femme Rosette. La conversation nous mène par mille et un chemins, pour finir à Soufanieh, qui étonne les gens par sa continuité. Georges et Rosette emportent une grande image de Notre-Dame de Soufanieh.

Nous faisons plusieurs rencontres entre Montréal et Ottawa. Pas un seul laïc ne s'oppose plus au Phénomène, même ceux-là qui, pendant longtemps, s'étaient armés de multiples objections. Certains se rallient peut-être à Soufanieh pour me faire plaisir. Mais toute complaisance a des limites identifiables. Il n'est pas rare de clore ces réunions par la récitation du chapelet.

Vous en souvenez-vous, mes amis anciens et nouveaux : Fouad et Colette, Élie et Victoria, Henri et Antoinette, Riad et Nouhad, Gaby et

Widad, Élie et Marie-Rose, Abdallah et Lorette, Samira et Nouha, Georges et Marinelle, Akram et Roula, Houda et May, Marie et Laïla, Maya et Danielle, Tony et Marie-Noëlle, Adnan et Samira, Afaf, Christa et Laïla, Marie et Issam, Louis et Ghassan, vous tous, vous en souvenez-vous?

L'accueil que me fait le consul de France au Canada, Jean-Pierre Gourdon, est des plus émouvants. Je le vois d'abord à Montréal. Il me regarde en répétant :

— *C'est incroyable! Vous ici? C'est incroyable! Quelles sont les nouvelles de Myrna? Et le P. Malouli?*

Il est entièrement disposé à faire partie du comité projeté "Notre-Dame de Soufanieh", à en imprimer les messages sous forme de petites plaquettes.

Je le revois à Ottawa, chez mon ami Salim Khalil, qui se montre également disposé à travailler au sein du même comité.

Jean-Pierre doit sans doute se souvenir de mon insistance pour qu'il vienne à Damas, pour la Semaine sainte 1990. Et de fait, il viendra à Damas durant la Semaine sainte 1990, avec son frère François et sa femme.

J'ai aussi une rencontre significative avec un prêtre libanais, professeur d'Écriture Sainte, à l'Université de Kaslik au Liban, le P. Louis Khalifé. Je ne le connais que pour l'avoir vu sur une vidéo-cassette réalisée au Liban par le P. Joseph Mouwannès, durant l'été 1987.

Je vais donc voir le P. Khalifé à l'archevêché maronite de Montréal. A peine lui ai-je dit mon nom tout en lui serrant la main, qu'il m'interroge avec empressement :

— *Et Myrna, quelles nouvelles as-tu?*

Très ému, il me raconte l'impression qu'elle lui a faite : sa simplicité, son humilité, la beauté du message dont elle est chargée.

Avant de quitter le Canada, je fais encore deux autres rencontres :

La première a lieu avec un responsable ecclésiastique auquel je suis lié par une vieille amitié. Lors de mes deux précédentes visites au Canada, il s'était abstenu de me poser la moindre question sur Soufanieh. Cette fois-ci, j'aborde la question indirectement : je lui apporte un livre de Paris qui traite d'un sujet que je sais lui tenir à cœur et qui a fait du bruit lors de sa parution. J'ai glissé dans le livre une image de Notre-Dame de Soufanieh, format carte postale. Je lui offre le livre. Il l'ouvre et tombe, bien sûr, sur l'image. Il le referme aussitôt, en me remerciant. Mais il ne fait aucune allusion à Soufanieh.

La seconde est, à tous points de vue, providentielle. Certains détails ne sont pas inutiles. Je suis invité à dîner, avec Roger Kahil, chez Robert Halaby, le lundi 22 mai. Durant le repas, Robert me prend à part et veut me remettre une enveloppe fermée. Je refuse catégoriquement. Mais il insiste en disant :

— *C'est un dépôt que je suis chargé de te remettre.*

En refusant une nouvelle fois, je dis à Robert que je n'ai jamais accepté de l'argent au cours de mes voyages, et que, sur ce point, je ne céderai pas. Robert me précise alors qu'il s'agit du testament de sa mère, qui m'avait attendu impatiemment et qui est décédée peu de jours auparavant. En effet, lors de précédents voyages, sa mère m'avait accueilli comme l'un de ses enfants, et l'on avait bien des fois récité le chapelet chez elle avec les amis. Quand j'entends parler de testament, j'hésite un moment, puis je prends l'enveloppe sans l'ouvrir. Sur le chemin du retour, j'en parle à Roger :

— *Je le savais, me dit-il, il ne faut pas s'en étonner.*

A la maison, nous ouvrons l'enveloppe : elle contient mille dollars canadiens. Je les confie aussitôt à Roger.

Le mercredi soir, je téléphone, avec quelque hésitation, à l'ami de Christian Ravaz, André Rostworowsky. Il me fixe un rendez-vous pour le lendemain, chez lui.

Au cours de cette visite, j'apprends qu'il fait partie d'un groupe qui s'est donné le nom de "Rassemblement à Son Image", dont le but est de préparer et de diffuser gratuitement, à la télévision canadienne, des programmes religieux hebdomadaires.

J'apprends également qu'il avait été à Medjugorje en Yougoslavie, et à Kibého, au Rwanda, où il a préparé des films qui ont été projetés à la télévision canadienne, puis un peu partout dans le monde. Je lui demande s'il aimerait visiter la Syrie, lors du cinquième anniversaire de Soufanieh. Il ne me cache pas son désir, mais il me déclare franchement qu'il ne peut pas l'envisager. Comme j'insiste pour en connaître la raison, il me répond avec la franchise habituelle aux Occidentaux :

— *Je ne peux pas me payer le voyage.*

Je lui demande :

— *Quel en est le montant?*

— *Mille dollars, dit-il.*

Je lui réponds aussitôt :

— *Votre billet est prêt, vous le demanderez à Roger.*

Roger, bien sûr, est là. Et il en sera ainsi.

Voilà comment "une Main invisible" tisse les fils de la foi, de l'amour et de l'unité, à travers le monde!

États-Unis : du 27 mai au 18 juin

1. New Jersey (du 27 au 30 mai et du 14 au 18 juin)

New Jersey, où habitent mon ami le docteur Roland Ghanem et sa femme Micheline, est ma voie d'entrée et de sortie des États-Unis. Leur maison est vraiment un vaste centre de communications dont l'axe est Notre-Dame de Soufanieh. Que d'amis arabes dans cette ville! Leur désir d'informations sur Soufanieh est manifestement et profondément pénétré par la nostalgie du pays et des parents restés là-bas. Encore une fois, il me faut reconnaître que l'empressement des laïcs à s'informer de Soufanieh dépasse de loin l'accueil que lui réservent les prêtres.

2. Detroit (du 31 mai au 4 juin)

Dans cette ville, je suis l'hôte de mon oncle maternel, Béchara Couéter, un homme de quatre-vingt-cinq ans, qui a fait de sa maison un centre d'accueil aussi vaste que son cœur. Tous me réclament des images et du coton imbibé d'huile. Et, fréquemment, nous récitons le chapelet, grands et petits ensemble.

A Detroit, il y a aussi un fanatique de Notre-Dame de Soufanieh : le chanteur libanais Tony Hanna. Dès le premier soir, il tient une grande réunion dans sa maison, et il invite Mgr Feghali, responsable de la communauté maronite. Je commence par leur raconter les principaux événements de Soufanieh. A ce propos, l'attitude de Mgr Feghali mérite d'être décrite. Au début de l'entretien, il est assis nonchalamment. Peu à peu, je le vois se redresser, quelque peu tendu. Ensuite, il se met à m'interrompre de temps à autre, en me posant la question suivante :

— *Toi-même, Père Élias, tu as vu cela?*

A la fin, il tient à peine sur son siège, tendu de tout son être vers moi, les yeux braqués, laissant échapper parfois des gestes spontanés, chargés de tout son étonnement et de toute son admiration. Quel changement entre son attitude présente et celle qu'il a eue il y a trois ans, quand Tony Hanna l'avait invité à une réunion sur Soufanieh! Ce jour-là, je m'en souviens parfaitement, sa réponse avait été d'une politesse telle que j'avais dit à Tony :

— *Il ne viendra pas.*

Et de fait, il n'était pas venu.

A Detroit, j'ai une autre rencontre, absolument inattendue.

Je dois prendre l'avion pour Columbus, où m'attendent des amis très chers : les jeunes Naji et Rami Saba. Au moment du décollage, l'avion s'immobilise. Le commandant de bord nous annonce une tempête qu'il faut laisser passer. Nous attendons donc. Et l'attente se

prolonge pendant huit heures! Tous les voyageurs doivent finalement revenir à l'aéroport.

Avant même de descendre de l'avion, j'entame une petite conversation avec mon voisin, un prêtre américain. Apprenant que je suis un prêtre de Syrie, il en est à la fois étonné et heureux. La conversation nous amène à nous raconter un peu notre vie et notre travail de prêtres. J'hésite cependant à lui parler de Soufanieh, puis je me lance...

Il accueille la nouvelle avec la joie et la foi d'un petit enfant! Son étonnement ne connaît plus de limites quand je lui offre une grande image et une bonne quantité de petites images autocollantes de Notre-Dame de Soufanieh... le tout gratuitement! Oui, *gratuitement*, au pays du dollar! *Im-pos-si-ble!* Sa joie éclate quand je lui traduis, avec mon pauvre anglais, certains messages.

En fin de compte, je dois renoncer à mon voyage à Columbus. Nous nous disons au revoir, après avoir noté nos adresses réciproques. Il me remercie chaleureusement en disant :

— *Notre rencontre était vraiment providentielle!*

Ce Père s'appelle Elmer Hendl et est curé à Rochester.

3. Sacramento (du 4 au 7.6)

J'arrive à Sacramento en passant par l'aéroport de San Francisco. J'y suis accueilli par ma cousine Yvette, femme du docteur André Mounayer. Les parents et les amis sont plus que nombreux dans cette ville. Parmi eux, l'un des plus chers est Édouard Hilal. Les rencontres se suivent de façon ininterrompue, et Soufanieh en occupe presque toujours le cœur.

Je rencontre les deux curés, grec-catholique et grec-orthodoxe, chez ma cousine Laurice, femme de Nammour Nammour. Le curé grec-catholique, James Babcock, est assez au courant de Soufanieh : il a lancé une invitation à Myrna et Nicolas, lors de leur séjour à Los Angeles en 1988. Les circonstances ne s'y étaient pas prêtées alors. Quant au prêtre Ibrahim Bitar, il ne dispose que d'informations brèves et erronées, et pourtant, il connaît la rue de Soufanieh, puisque ses parents y habitent toujours. Le P. Ibrahim est stupéfait quand il entend ce qui se passe à Soufanieh. Et tous deux sont heureux d'emporter une grande image.

Lors de mon séjour à Sacramento, je suis invité à visiter un couvent de prêtres ukrainiens, qui se trouve à trois heures et demie de voiture, dans une région montagneuse d'une beauté féerique. Au sommet d'une montagne boisée, les Pères ukrainiens ont construit leurs habitations en bois. Dans leur sombre petite chapelle, aux murs couverts de belles icônes byzantines, je célèbre la divine Liturgie. Nous ne disposons pas

du livre des Épîtres. Je demande alors à mon ami Édouard Hilal de chanter, à la place de l'épître, le premier message que la Sainte Vierge a donné à Myrna, le soir du 18 décembre 1982.

Après la messe, je raconte aux treize Pères, qui composent la communauté, les principaux faits de Soufanieh et leur traduis une partie des messages. Nous prions ensemble et nous nous promettons de prier les uns pour les autres. Ce couvent porte le nom de la *Transfiguration*, et son supérieur est le P. Boniface.

Avant de quitter San Francisco pour Los Angeles, j'ai la possibilité de rencontrer mon ami, le psychanalyste André Patsalidès, dans sa maison à Berkeley. Je suis accueilli, avec les parents et les amis qui m'accompagnent, par André, Béatrice et une grande Icône de Notre-Dame de Soufanieh qui trône, seule, sur un mur blanc. André s'enquiert de Myrna. Puis, il me raconte qu'il a fait un exposé sur l'ensemble du Phénomène, lors d'un Congrès international de psychologie, qui s'est tenu à Santa Rosa en Californie, au cours du mois d'octobre 1988.

La communication d'André a duré trois quarts d'heure. Il a exposé les faits en quinze minutes, et projeté ensuite, pendant une demi-heure, quelques passages des vidéo-cassettes.

Quarante sommités internationales participaient aux travaux du Congrès. Et un millier de personnes suivaient les séances. André m'assure que lors de son intervention, un bon nombre des personnes présentes ont pleuré!

André me demande de bénir sa nouvelle maison, puis, en me serrant chaleureusement, il me dit cette phrase inoubliable :

— *Tiens bon. Soufanieh, c'est du roc!*

4. Los Angeles (du 7 au 14.6)

Je suis accueilli par le docteur Antoine Mansour qui avait invité Myrna l'année précédente. Je tiens à être son hôte. Je passe cette semaine en des rencontres interminables avec les évêques, les prêtres, les médecins et quelques-uns des nombreux laïcs qui ont rencontré et connu Myrna et Nicolas.

Je considère ma rencontre avec Mgr John Chédid, l'évêque maronite de Los Angeles, comme l'une des plus importantes. On m'a mis en garde. Or, l'entrevue est étonnante de vérité et de franchise. On m'avait dit qu'il risquait d'être très avare de son temps, et voilà qu'il m'accorde plus d'une heure. Mgr Chédid me parle surtout de l'impression profonde que Myrna lui a faite. Mgr Chédid reconnaît avoir vu l'huile suinter aussi bien d'images de Notre-Dame de Soufanieh que des mains de Myrna. Cependant, il ne cache pas que le plus important

pour lui est l'impression que Myrna lui a laissée par sa douceur et son rayonnement.

A un moment donné, je le prie de me donner, si possible, un rapport écrit et dûment signé. Il me le promet.

Et, de fait, le matin du 13 juin, me parviendra sa lettre datée du 10 juin. Rédigée en anglais, elle est courte et étonnante :

«A qui de droit.

J'ai eu l'occasion, le 10 mai 1988, de rencontrer personnellement Myrna Al-Akhras Nazzour, dont j'avais entendu parler. Ce fut durant la visite qu'elle fit au docteur Antoine Mansour et à sa femme, à Los Angeles, dans l'État de Californie.

Cette rencontre a laissé en moi une impression vivante de Myrna :

1. J'ai vu de mes propres yeux comment une image de la Sainte Vierge, qui portait le nom de Notre-Dame de Soufanieh, suinta de l'huile en quantité suffisante pour remplir un petit verre. J'ai aussi touché cette même matière huileuse exsudée des paumes de Myrna, comme si celles-ci transpiraient abondamment.

2. Cette jeune femme, peut-être plus qu'aucune autre chose, m'a laissé une impression aux antipodes de toute supercherie ou truquage. Elle a vécu sa foi catholique d'une façon parfaite. Elle recevait la sainte Communion tous les dimanches à l'église et elle paraissait comme saisie par une vérité au-delà de notre foi chrétienne. Elle était douce, attrayante et rayonnante d'innocence. Elle élève le sentiment de celui qui l'écoute à une vie meilleure.

Le cas de Myrna mérite, à mon humble avis, qu'on s'en occupe sérieusement.»

L'évêque John Chédid

Je rencontre également Mgr Healy et le P. De Souza qui desservent l'église du Bon Pasteur à Beverly Hills. Je leur parle en tête-à-tête et j'apprends que Myrna leur a laissé une impression profonde d'humilité et de simplicité. Le P. De Souza a rédigé son témoignage depuis bien longtemps.

Je prie donc Mgr Healy d'écrire le sien à son tour. Il le fait et ce témoignage reflète exactement ce qu'il m'a dit de vive voix.

Je rencontre en outre séparément le P. Boulous Ramli, curé de l'église grecque-orthodoxe, et le P. Charles Abboudy, curé de l'église grecque-catholique. Chacun me raconte ce qu'il a vu et vécu durant le séjour de Myrna à Los Angeles. Je ne leur demande pas de témoignage, puisque tout deux me l'ont envoyé depuis longtemps.

Par ailleurs, le P. Abboudy me confirme s'être trouvé chez le docteur Mansour lors de la visite que lui a faite le patriarche Maximos

Hakim avec Mgr Tawil, le 2 mai 1988, ce jour où l'huile a coulé de l'image d'abord, puis des mains de Myrna.

Quant au P. Joseph Tarzi, curé des syriaques-orthodoxes à Los Angeles, je le vois pour la première fois chez M. Jabra Tawil. Là, nous célébrons la prière, puis je fais un exposé sur Soufanieh, tandis que le P. Tarzi assure la traduction. Je ne lui demande aucun témoignage, pour la raison très simple qu'il me l'a déjà donné depuis longtemps.

En outre, le docteur Mansour me fait connaître ses deux amis, les docteurs Georges Iskandar et Shamounki. Ils ont été les médecins de Myrna quand elle a mis au monde son deuxième enfant, Emmanuel. Ils me font part de leurs observations et impressions. Tous deux me promettent leurs témoignages écrits, mais, à ce jour, je ne dispose que de celui du docteur Georges Iskandar.

Au cours de ce séjour à Los Angeles, je célèbre deux messes. La première, dans une église latine de Glendora, à l'initiative de mon ami Georges Sarkey. La seconde, dans la maison même du docteur Mansour. Une assistance nombreuse participe à ces deux messes – foule principalement composée d'Arabes et de quelques Américains. Je leur rappelle l'appel de la Vierge à la pénitence, au pardon réciproque, à la prière et à l'Unité de l'Église.

En outre, on me demande deux entrevues, l'une avec la "Radio du monde chrétien", en la personne de Mme Jeanine Véraldi, l'autre avec "la TV du Proche-Orient", en la personne de Mme Jeanne d'Arc Fayad. Chacune de ces entrevues dure deux heures.

Enfin, je fais la connaissance d'un Arménien du nom de Vatché Housepian, saisi par Soufanieh. Il habite à Glendale, situé à 40 km de Los Angeles. Il tient à me faire visiter sa maison pour m'y montrer le sanctuaire de Notre-Dame de Soufanieh, et pour que je la bénisse.

La veille de mon départ, je lui fais la joie d'aller avec lui pour une visite d'une demi-heure. Le sanctuaire n'est rien moins qu'un chef-d'œuvre, composé de milliers de petits bouts de bois. Et l'icône qui s'y trouve est toujours couverte d'huile, depuis la visite que Myrna leur a faite, bien des mois auparavant.

Vatché, sa femme Rita, leur fille de quatorze ans, Anita, et moi-même, nous agenouillons et prions. Puis, je bénis la maison.

Ensuite, je leur pose la question de savoir ce qui a changé dans leur vie, depuis leur rencontre avec Notre-Dame de Soufanieh. Vatché prie sa femme de répondre.

Je enregistre avec mon magnétophone tout ce qu'ils me disent. Ils parlent un arabe assez approximatif, mais très compréhensible. Voici le mot à mot ce que me répond entre autres sa femme :

– Père, notre vie a totalement changé. Nous avons pris l'habitude de prier ensemble tous les jours. La joie a repris sa place dans notre maison. On s'est réhabitué à se parler avec douceur et gentillesse, et nous avons retrouvé une paix que nous avons perdue depuis longtemps. Myrna nous manque beaucoup.

Précisons que Vatché est arménien-orthodoxe.

France : du 19 au 28 juin

Cette dernière étape de mon voyage est remplie de nombreuses rencontres, aussi bien personnelles que collectives.

Parmi les rencontres personnelles les plus importantes, il y a, me semble-t-il, celle que j'ai avec le P. Laurentin, le mardi 27 juin. Je lui remets le rapport écrit qu'il m'avait demandé concernant le voyage de Myrna aux États-Unis : son financement, ses buts, ses étapes, ses conséquences. Le P. Laurentin s'en est servira pour rédiger un article qu'il a publié par la suite dans *Chrétiens Magazine*, sous le titre : "Voyage de Myrna aux États-Unis".

Parmi les rencontres collectives, deux surtout méritent d'être mentionnées, l'une dans un foyer français; l'autre dans un foyer libanais, au cours de laquelle je fais la connaissance personnelle du P. Mansour Labaké, qui témoigne d'un grand intérêt pour Soufanieh.

Enfin, le samedi 24 juin, le "Comité Notre-Dame de Soufanieh" a tenu sa réunion générale. Nous y célébrons la divine Liturgie, puis nous précisons les bases sur lesquelles le Comité doit fonctionner.

Juin 1989

Mercredi 28 juin

Je rentre à Damas cette nuit.

Une énorme quantité de lettres m'y attend. Ces lettres, en provenance de différents pays, réclament presque toutes des images et du coton imbibé d'huile. Le nombre de lettres venant d'Italie me surprend vraiment.

J'en ai l'explication après avoir lu la missive que m'a adressée, de Rome, mon ami, le P. Georges Gharib. Il y a joint deux textes.

Le premier est un article paru sur Soufanieh, dans la revue *Madre di Dio*, dont le P. Gharib dit qu'elle atteint un vaste public.

Le second est une petite étude sur l'Icone de Notre-Dame de Kazan, qui n'est, au dire du P. Georges, que l'original de Notre-Dame de Soufanieh!

Peut-être bien est-ce Notre-Dame de Kazan!... mais le fait est que la Sainte Vierge s'est manifestée dans ce modeste quartier de Damas et que, désormais, elle est connue un peu partout dans le monde sous le vocable de Notre-Dame de Soufanieh.

Parmi toutes les lettres reçues, l'une d'elles mérite plus particulièrement d'être citée. Elle a été écrite par mon ami Eugène Egger, de Suisse, et est datée du 14 avril 1989.

Il y dit, entre autres :

«Nous demandons à Dieu qui gratifie de l'huile bénie, les élus et les blessés, qu'Il apporte la paix à vos pays et répande dans l'Orient tout entier, patrie de Jésus et berceau de l'Église, Son Amour, Sa Paix et le bonheur espéré.

Nous vivons des temps durs, qui ne connaissent pas la guerre, mais qui connaissent des conflits entre le crime et la légitimité, entre le luxe et la misère, entre la violence et la faiblesse.

*Puisse la Vierge de Soufanieh nous accorder à nous tous cette
Espérance qui ne peut être que le résultat d'actes pleins
d'honnêteté, et qui repose sur une foi profonde dans le Mystère
de Dieu présent dans l'Eucharistie et dans la communauté chré-
tienne que nous appelons "le Corps mystique".
Telle est l'Unité absolue entre la Vigne et la Grappe.»*

122

Juillet 1989

Dimanche 16 juillet

Téléphone de Myrna et Nicolas, des États-Unis : huile et prières,
nuit et jour!

Samedi 22 - Dimanche 30 juillet

Camp d'été avec les garçons et les filles du groupe qui porte le nom
de "Chevaliers de l'Amour", au village de Touffaha, à 270 kms au
nord-ouest de Damas.

Trois points sont à relever concernant Soufanieh :

Échange avec le scolastique jésuite Sami Hallak, qui prépare une
maîtrise de théologie, sous le patronage du P. Bernard Sesbouë, sur le
Phénomène de Soufanieh.

J'ai noté ceci :

- Sami Hallak a visité Soufanieh et n'y a rien vu, mais il a su que les
prières s'y célèbrent sans discontinuité depuis sept ans.
- Il a remarqué que les prières étaient empreintes de simplicité et cen-
trées sur l'Unité de l'Église.
- Il ne possède pas le livret contenant tous les messages de Soufanieh.
Je lui en donnerai un.

Échange avec le responsable du Centre des Jésuites, le P. Antoine
Masamiri.

J'ai noté les points suivants :

- Le P. Masamiri a visité Soufanieh, mais il n'a rien vu.
- Il a remarqué la simplicité de la maison.
- La continuité de la prière, dans la gratuité totale, a attiré son attention.
- Il ne possède pas la plaquette avec les messages. Je la lui ai remise.

Les jeunes m'ont demandé une petite causerie facultative sur
Soufanieh. Bien que facultative, tous sont venus. Et la petite causerie
s'est prolongée pendant des heures, et a été suivie d'un long échange.

Comme ailleurs, j'ai constaté que nos jeunes sont assoiffés de vérité, mais aussi que certains d'entre eux se sont laissés détourner du Phénomène.

123

Août 1989

Mardi 1^{er} août

Visite au patriarche Zakka. Conversation bien franche sur les problèmes d'Église et sur Soufanieh. Sa Sainteté me donne le numéro de la *Revue du Patriarcat*, où il est question de l'huile qui s'est manifestée dans l'église de Malkié, au nord-est de la Syrie.

Samedi 5 août

Camp de la chorale dans le village de Knayé, près de la frontière turque. J'y rencontre "par hasard" le P. Pascal, prêtre italien franciscain chargé du village de Yacoubié, qui surplombe Knayé. La question de Soufanieh est abordée incidemment en sa présence par le P. Ibrahim Younès, curé franciscain de Knayé, pour m'inviter à donner une causerie sur Soufanieh.

Dimanche 6 août

Je donne la causerie sur Soufanieh dans la salle de l'église du village de Yacoubié. Elle dure trois heures. Les gens me réclament des images et de l'huile, ainsi que les vidéo-cassettes sur le Phénomène.

Ensuite, Michel Mistréh et sa femme, de Lattakié, me proposent de faire une causerie semblable dans leur ville. Je m'excuse à cause de la position de refus de Rachid et de Marie Élias, de peur de provoquer une scission dans le groupement des Foyers Notre-Dame.

Lundi 7 août

Je fais la connaissance d'un jeune franciscain d'Alep, qui fait ses études de théologie à Rome : Jamil Boloyan. Il m'interroge sur Soufanieh et me fait la surprise d'un projet de nature à servir Soufanieh. Il s'agirait d'enregistrer les messages sur bande magnétique, avec un accompagnement musical adapté. Le projet me plaît et je félicite ce jeune franciscain.

Samedi 12 août

Rencontre avec un couple ami d'Alep, qui souffre par suite de l'engouement de la femme pour Soufanieh et du refus du mari. L'échange a été très calme.

Lundi 14 août

Mon ami Joseph Namissa, de la chorale, m'apporte de Damas une surprise : le manuscrit du journaliste américain, Rick Salbato, sur Soufanieh, pour l'étudier avant sa publication. J'en commence la lecture la nuit même.

Mercredi 16 août

Quelques membres de la chorale des moyens réclament une causerie sur Soufanieh. Ils m'écoutent avec une étonnante avidité. Ils me prient ensuite de les y emmener dès notre retour à Damas. Ils me demandent des images et les livrets des messages.

Vendredi 18 août

Causerie à un groupe de jeunes universitaires d'Alep, arrivés à Knayé avec le P. Georges Saboungi, sur le thème "Spiritualité de Soufanieh".

Je rentre aujourd'hui à Damas.

Samedi 19 août

Je reçois la visite de Maged Grayeb. Il me décrit à nouveau le changement radical qui s'est opéré en lui grâce à Soufanieh. Il me raconte qu'à l'instant où sa femme a mis au monde son fils, Salim, il l'a porté à la chapelle de l'hôpital, l'a déposé sur l'autel et dit :
– *Seigneur, de Toi à Toi!*

Je lui fais avouer la quantité invraisemblable d'images qu'il a fait imprimer : 19 tonnes de papier et de carton! Quand l'imprimeur a vu cette quantité déchargée à l'imprimerie, il ne lui a pas caché sa crainte de le décevoir à cause des très nombreuses coupures de courant. Maged lui a conseillé de s'en remettre à la Sainte Vierge et de commencer l'impression.

Quand il est revenu quelques jours plus tard, l'imprimeur lui apprend tout étonné, que le courant n'a pas été coupé durant trois jours consécutifs, si ce n'est à l'instant précis où le dernier bloc d'images est sorti du massicot.

2. Le soir, j'apprends à Soufanieh qu'une communication téléphonique des États-Unis a annoncé que Myrna a eu une extase hier, 18 août.

Jeudi 24 août

Je suis en Alep. Je prie dans la maison de la jeune Arménienne Kohar. L'huile coule des trois icônes, dont celle de Soufanieh, sous mes yeux et sous les yeux de tous les fidèles présents.

Myrna rentre ce soir des États-Unis.

Vendredi 25 août

Je suis revenu au village de Knayé, pour le camp d'été de la paroisse universitaire. Les jeunes m'apportent de Damas une grande quantité d'images de Notre-Dame de Soufanieh. Je compte les laisser au P. Ibrahim à Knayé, et au P. Pascal à Yacoubié. Le P. Ibrahim me demande de donner, dans sa nouvelle paroisse à Lattakié, où il vient d'être nommé, une causerie sur Soufanieh.

Au village de Knayé, une surprise toute nouvelle et peu banale m'attend : on me présente une petite image de Notre-Dame de Soufanieh, qu'un prêtre ordonné récemment a utilisée comme souvenir de son ordination, dans le village de Machta Azar, le jour de l'Assomption 1989. Il l'a distribuée à ses amis, après avoir fait imprimer sur le verso son nom et la date de son ordination. Il s'agit du prêtre Youssef Ibrahim Youssef. Manière originale dont la Vierge s'est servi pour se glisser dans le cœur de ses enfants.

Septembre 1989

Dimanche 3 septembre

Prière avec Myrna, Nicolas, le P. Malouli et quelques amis, pour l'Unité de l'Église.

Myrna et Nicolas me racontent ensuite leur voyage aux États-Unis. Ils me montrent une quantité énorme de photos. L'accueil à l'aéroport de Los Angeles : une foule nombreuse qui porte des images de Notre-Dame de Soufanieh et qui chante... leurs voyages à travers les villes, les couvents et les églises : toutes les photos éclatent de joie et de foi. Cependant, Nicolas conclut son récit par une phrase très significative :
 – *Toutes les fois que le Seigneur déploie Sa puissance, le diable remue la queue avec une sournoiserie accrue!*

Longue rencontre avec Mgr Georges Hafoury, évêque syriaque-catholique de Hassaké, autour des points suivants :

- Voyage de Myrna aux États-Unis.
- L'attitude de la Hiérarchie, face aux phénomènes extraordinaires en général, et Soufanieh en particulier.
- L'admission de Soufanieh à l'ordre du jour du dernier Synode des patriarches et évêques catholiques de Syrie, tenu le 9 mars 1989, sans avoir été débattue.

Je demande à Mgr Hafoury une déclaration personnelle sur Soufanieh, en tant que responsable ecclésiastique. Il m'assure de sa disponibilité totale.

Il soulève à son tour le projet de construction d'un grand centre de prière à Soufanieh en l'honneur de la Vierge. Je lui explique que la Vierge a prévu ce risque et nous a précisé, au cours d'une extase de Myrna, ce qu'elle souhaite : que l'on retire une pierre de l'arc de la porte extérieure pour y placer son image avec une phrase d'action de grâce à Son Fils Jésus. Et nous avons exécuté cet ordre.

Les yeux de Monseigneur se remplissent de larmes et son visage devient tout rouge. Il ne dit que ce mot :

– *Dieu soit loué!*

Lundi 4 septembre

En route pour le camp des jeunes au village de Touffaha, je passe par le couvent de Marmarita, à 250 kms au nord-ouest de Damas. Je visite l'église pour un moment de prière et j'ai la surprise de voir une grande Icône de Notre-Dame de Soufanieh placée sur un trépied élevé devant l'angle droit de l'iconostase.

Mardi 5 septembre

Nouveau camp d'été avec les jeunes universitaires qui se sont donné l'appellation de "Chevaliers de la Charité". Je rencontre un prêtre maronite libanais du nom de Georges Meouchi, venu rendre visite à sa sœur, religieuse des Saints-Cœurs. Les Sœurs m'invitent à déjeuner avec le Père responsable, Antoine Massamiri. On m'interroge sur Soufanieh.

Le P. Meouchi m'avait rencontré, il y a deux ans, chez les Pères jésuites, dans leur couvent de Tanael, au Liban. Il accompagnait ce jour-là Mgr Georges Iskandar, évêque de Zahlé, au Liban. La sœur de ce prêtre libanais ignore les messages de Soufanieh sur la pénitence, le pardon mutuel, l'amour, la prière et l'Unité de l'Église!

Mercredi 6 septembre

Visite aux religieuses des Saints-Cœurs, en compagnie du Père Massamiri. Le problème de l'Unité de l'Église et de l'unification de la fête de Pâques est soulevé. Je m'excuse auprès du P. Massamiri et je leur raconte ce qui est arrivé à Soufanieh, en 1984 et 1987, durant la Semaine sainte : ouverture des stigmates dans le corps de Myrna, extase accompagnée de messages et écoulement d'huile de l'Icône.

Le P. Massamiri ainsi que toutes les personnes présentes en sont stupéfaits : ils n'ont jamais, assurent-ils, entendu parler de tels faits. Toujours la même ignorance! Je leur cite, au cours de notre conversation, cette phrase de la Sainte Vierge : *« Mon cœur s'est consumé pour mon Fils Unique, il ne va pas se laisser consumer pour tous mes enfants. »*

Jeudi 7 septembre

Dernier jour du camp. Des jeunes me demandent, pour la soirée du feu de camp, de leur apprendre à chanter la prière "O Jésus bien-aimé", mise en musique par Wadi Assafi, que Jésus a apprise à Myrna, le jour de l'Ascension, 31 mai 1984. Belle occasion pour rappeler Soufanieh aux personnes présentes.

Vendredi 8 septembre

De retour à Damas. Je téléphone à la "maison de la Vierge". Myrna m'apprend que le nonce apostolique leur a rendu visite avec son secrétaire, qu'ils ont vu la Sainte Face en relief sur le béton de la terrasse, sous la statue de la Sainte Vierge.

Samedi 9 septembre

Je rencontre à Soufanieh une religieuse égyptienne qui s'y trouvait quand le nonce et son secrétaire se sont présentés. La religieuse m'assure avoir vu, elle aussi, la Sainte Face.

Je monte à la terrasse et regarde longuement l'emplacement indiqué. De prime abord, je ne distingue rien. Mais peu à peu les traits d'un visage souffrant apparaissent, avec un relief étonnant. Je demande aussitôt au photographe Samir Hanna de fixer sur sa pellicule ce "visage", dans l'espoir que la caméra le fera voir nettement.

Dimanche 10 septembre

Je déjeûne chez les Sœurs du Perpétuel Secours. Quatre sœurs sont présentes, dont ma sœur Lucie et les deux sœurs Macrine et Céline Sioufi. Toutes deux prennent l'initiative de me parler de la visite du nonce à Soufanieh, où elles se trouvaient. Sur la terrasse, il a regardé le sol longuement, puis il s'est tourné vers elles et leur a dit en français cette phrase que je note aussitôt :

— Il a fallu que je vienne ici pour que je voie la Sainte Face!

Je leur réclame immédiatement leur témoignage écrit. Elles cherchent à s'esquiver. Alors, pris de colère, je leur reproche de craindre les hommes plus que Dieu et je me retire.

Le soir, Sœur Macrine me téléphone pour m'annoncer qu'elle a rédigé le témoignage avec sa sœur.

Lundi 11 septembre

Je rencontre, au patriarcat grec-catholique, le P. Augustin Zouhémati, du Venezuela. Il me parle du prolongement de Soufanieh jusqu'au Venezuela, sous forme d'huile qui coule d'images de Notre-Dame de Soufanieh, dans de nombreuses maisons. Il me dit aussi avoir rencontré un jour un prêtre qui venait d'arriver de Damas et qui prétendait que Soufanieh n'est qu'une supercherie. Quand le P. Zouhémati lui a rétorqué que «la présence du P. Élias Zahlaoui est son critère de crédibilité», ce prêtre s'était tu.

La réponse du P. Zouhémati m'étonne, car je ne l'ai pas rencontré depuis de quinze ans!

A Soufanieh, Myrna me fait le récit de l'extase qu'elle a eue aux États-Unis, devant les fidèles en prière, dans la maison d'un certain Alex, le 18 août 1989.

Elle me communique le message que la Vierge lui a délivré après une éclipse de quatre ans et quatre jours :

«Ne crains pas, ma fille. Tout cela est pour la glorification du Nom de Dieu.

Plutôt, réjouis-toi parce que Dieu t'a permis de venir à Moi, pour que je te dise : ne te trouble pas de ce qu'on dit de toi.

Plutôt, sois toujours en paix, car la créature me regarde à travers toi.

Dis à tous qu'ils multiplient la prière, parce qu'ils ont besoin de la prière pour apaiser le Père.

Que la bénédiction de Dieu descende sur toi et sur tous ceux qui ont collaboré avec toi pour Son Amour.»

Vendredi 15 septembre

Nouveau camp d'été avec les moniteurs et responsables de *Chœur-Joie*, au village de Khrab, sur le littoral, à 250 kms de Damas. Ils m'interrogent sur Soufanieh. Je leur fais une longue causerie, que je conclus en leur reprochant leur éloignement, alors qu'ils ont été parmi les premiers à prier et chanter à Soufanieh. Ils ont fait preuve d'assiduité pendant des années! Puis, ils ont été victimes, semble-t-il, de la lassitude environnante.

Dimanche 17 septembre

Je présente mes condoléances à la famille Akzam, pour la mort de Joseph. Le docteur Georges Mesmar vient s'asseoir auprès de moi et il m'interroge sur Soufanieh, où il est venu le Jeudi saint, 16 avril 1987, à ma demande expresse. Il a continué à émettre des doutes sur l'origine des stigmates. Ce soir, il reconnaît le fait indéniable de l'huile. Il s'étonne de ce qu'on n'ait toujours pas formé une commission d'enquête.

Téléphone de Paris. Guy et Mylène Fourmann laissent entendre qu'un groupe de pèlerins français viendra probablement à Damas pour la Semaine sainte 1990.

Lundi 18 septembre

Je rencontre à midi les Petites Sœurs du Père de Foucauld. Pour elles, les caractéristiques les plus importantes de Soufanieh sont l'humilité de Myrna, son naturel et le fait qu'elle est mariée. Toutes, elles m'assurent prier pour Myrna et pour Nicolas.

Cette nuit, téléphone de Myrna : le secrétaire du nonce apostolique est de nouveau venu les voir. Le P. Yousseph Naamat, de Jordanie, leur a rendu visite lui aussi, alors qu'il avait jusqu'ici refusé Soufanieh obstinément.

Je m'exclame : *«Ils viendront tous! Tous viendront et prieront!»*

125

Octobre 1989

Vendredi 6 octobre

Chœur-Joie donne le récital de psaumes en l'église latine d'Alep. Dans le mot de présentation, je fais mention de notre rencontre providentielle, à Soufanieh, avec le grand chanteur libanais Wadi Assafi, et le nouveau chemin que nous suivons ensemble depuis lors. Je précise que le chant qui commence par les mots "*O Jésus bien-aimé*" est la prière même que Jésus a apprise à Myrna le Jeudi de l'Ascension, 31 mai 1984.

Au premier rang de la foule qui remplit cette grande église se trouvent Mgr Néophyte Édélby, évêque grec-catholique d'Alep, et Mgr Loutfi Lahham, évêque grec-catholique de Jérusalem.

Dimanche 8 octobre

Chœur-Joie donne le même récital de chants religieux arabes dans l'église latine de Lattakié.

Ici aussi je précise, dans le mot d'introduction, notre rencontre avec Wadi Assafi et notre effort commun de "création" d'une musique et de chants religieux, authentiquement arabes, pour créer, entre autres, un nouveau langage religieux entre chrétiens et musulmans.

A la fin du récital, M. Rachid Élias me félicite en ces termes :

- *Ce que tu as dit et ce que la chorale a chanté ont ancré en nous la certitude de l'incarnation dans le monde arabe.*

Lundi 9 octobre

Je reçois deux lettres d'Égypte, l'une de Mgr Jean Colta, évêque copte-catholique, l'autre du P. Maurice Yanni, prêtre copte-catholique.

Tous deux invitent Myrna et Nicolas, avec insistance, à venir en Égypte. Ils précisent même la date de leur voyage. En outre, Mgr Colta voudrait que je les accompagne.

Je porte les deux lettres au P. Malouli, et nous en discutons avec Myrna et Nicolas. Le voyage est décidé, mais nous jugeons préférable que je ne les accompagne pas.

Mardi 10 octobre

Le photographe Samir Hanna m'apporte les photos de "la Sainte Face" vue sur la terrasse, sous la statue de la Sainte Vierge. La photo est d'une netteté étonnante. Il m'en fait une dizaine que je porte aussitôt à Soufanieh. Myrna est en train d'endormir le petit Jean-Emmanuel dans sa balançoire. Je lui montre la photo. Elle se réjouit. Puis, je l'interroge sur sa prière.

– Père, je prie à chaque minute. Par exemple, en ce moment, je disais le chapelet tout en berçant le petit.

Jeudi 12 octobre

Je rends visite au patriarche Zakka. Je lui montre la photo de la terrasse, sans rien dire. Il en est stupéfait et appelle son secrétaire, le P. Paul Assouki qui, à son tour, exprime son profond étonnement. Tous deux me demandent des explications, tandis que le patriarche dit : – Il est clair que le visage est celui d'un homme très souffrant.

Le patriarche veut savoir si Mgr Isaac Saka a rédigé son témoignage sur l'huile qui s'est manifestée dans son bureau même, le dimanche 25 septembre 1988. Je le lui confirme.

Lundi 16 et mardi 17 octobre

Je porte au nonce apostolique une lettre au sujet de Soufanieh, à laquelle je joins deux photos de ce qu'il a lui-même appelé "la Sainte Face".

Le soir, je rencontre à Soufanieh un groupe d'étrangers d'au moins 150 personnes, venant d'Argentine, de Belgique, du Brésil, du Canada, des États-Unis, de France, des Pays-Bas, de Suisse. J'apprends qu'ils appartiennent à une association appelée "Invitation à la Vie". C'est une Française, Claudette Maugérard, dont j'ai fait la connaissance à Paris, il y a plus d'un an, qui les y conduit. Ils passent deux heures à Soufanieh. Je leur donne un aperçu des événements et des messages. Ensuite, ils prient et chantent. Leur écoute et leur piété m'éblouissent.

Jeudi 19 octobre

Je rencontre le P. Boutros Mouallem. Il m'interroge sur les derniers événements de Soufanieh. Il veut communiquer ces informations à la télévision libanaise, chaîne N.B.C., pour préparer le septième anniversaire de Soufanieh.

Samedi 21 octobre

Téléphone de mon ami Roger Kahil, du Canada. Il m'annonce l'arrivée à Damas d'André Rostworowsky, de la télévision canadienne, pour le 21 novembre prochain, après une escale à Paris. Joie! Je lui communique mon adresse à Paris où je dois me rendre demain, pour préparer notre retour commun à Damas.

Le soir, *Chœur-Joie* présente le récital de chants composés par Wadi Assafi, à l'église cathédrale grecque-catholique, sous le patronage du patriarche Maximos Hakim, et en présence de nombreux évêques, prêtres et étrangers, et d'une nombre considérable de fidèles qui remplissent cette grande église.

Dans le mot d'introduction, je ne fais aucune allusion à Soufanieh. Mais je souligne notre "rencontre providentielle" avec Wadi Assafi.

Lundi 23 octobre

Départ ce matin pour Genève et Paris.

MON VOYAGE EN SUISSE ET EN FRANCE

23 octobre – 22 novembre 1989

Soufanieh n'est pas le but de mon voyage. Mais elle s'avère en être un aspect très important.

A Genève : 23-29 octobre

1. Comme d'habitude, je rencontre de nombreux amis, arabes et suisses. On m'interroge spontanément sur Soufanieh. J'ai emporté une bonne quantité d'images, grandes et petites. Je raconte les principaux faits et distribue des images à qui le désire, tant pour eux-mêmes que pour leur entourage. L'un d'eux, Élias Badine, de Damas, tient à connaître le récit des événements de A à Z, car il jouit d'une profonde influence dans son église. Ce récit le plonge dans l'étonnement. Il me prie de le mettre régulièrement au courant de ce Phénomène.

2. Il y a un autre ami, suisse celui-là, Eugène Egger, qui occupait jusqu'il y a deux ans un poste important au ministère de la Culture et de l'Éducation. Il m'accueille durant deux jours dans son chalet de montagne. Nous consacrons la première soirée à visionner les vidéo-cassettes de Soufanieh et à en discuter longuement. Sa fille médecin, Dominique, me propose de lui fournir une vidéo-cassette relatant l'essentiel de ce Phénomène, dans l'espoir de le faire passer à la télévision suisse. De mon côté, je leur suggère avec insistance de visiter la

Syrie. Je précise qu'il serait bon qu'ils viennent la Semaine sainte 1990, car nous nous attendons à l'ouverture des stigmates dans le corps de Myrna, tout comme nous nous attendons à ce qu'elle ait une extase accompagnée d'un message. Je leur explique la raison de cette attente dans le fait que les années où Pâques a été fêtée par les catholiques et par les orthodoxes ensemble, immanquablement les stigmates et l'extase se sont produits.

A Paris : 29 octobre - 22 novembre

1. Je ne fais aucune causerie ni conférence. Je m'en tiens aux contacts strictement personnels. Je rencontre plusieurs amis, arabes et français, dans le but de bien asseoir le travail du "Comité de Notre-Dame de Soufanieh".

Nous établissons des conditions claires pour notre travail.

En premier lieu, tout doit nous ramener à l'Évangile et à l'Église. Ce qui se passe à Soufanieh n'est qu'un rappel divin de ce à quoi le Seigneur nous invite et de ce à quoi l'Église ne cesse de nous convier.

Deuxièmement, notre travail véritable doit consister en ces trois points : prier avec l'Église, appeler à son Unité, et répandre les messages de Soufanieh, tout ceci en tenant compte des règles ecclésiastiques en vigueur et en parfaite coordination avec les responsables de l'Église de France.

Troisièmement, éviter absolument, en répandant les messages par voie d'impression, de cassettes audio et vidéo, toute tentation pécuniaire.

Les personnes concernées font preuve d'une totale disponibilité. Nous échangeons la promesse d'une prière réciproque. Quelquefois même, nous prions ensemble.

2. Le premier projet que je leur propose est un pèlerinage à Damas, au cours de la Semaine sainte 1990. En effet, la fête pascale a des chances de nous apporter des signes, auxquels nous avons été habitués toutes les fois que catholiques et orthodoxes fêtent Pâques ensemble. Ce projet est bien accueilli, à tel point que lors de la visite que je fais à Son Excellence l'ambassadeur de Syrie à Paris, M. Jean Hatem, je lui en dis un mot et le prie de faciliter les démarches d'obtention du visa pour le groupe de pèlerins.

3. A Paris, je rencontre évidemment le P. René Laurentin. Il accueille les nouvelles de Soufanieh avec avidité et en fait l'objet d'un article qu'il dicte sur le moment même à sa secrétaire, Sœur Annick. L'article paraîtra peu après dans *Chrétiens Magazine*. Puis, il célèbre la

sainte messe et invite les assistants, à deux reprises, à prier pour Myrna et sa Mission.

4. Je remarque un accueil bien plus favorable que par le passé aux informations sur Soufanieh, de la part des prêtres français, surtout à la Procure des Pères Blancs, rue Friant. Certains d'entre eux passent des heures à m'interroger et à m'écouter. L'un des Pères va jusqu'à me solliciter, à table, à deux reprises, pour en parler à des prêtres africains de passage à Paris. Il fait de même avec un évêque africain du Burkina Faso. Tous sont heureux d'avoir des images de Notre-Dame de Soufanieh.

Quant à l'évêque, il m'interroge sur mon attitude avant que je ne connaisse Soufanieh, et quand je lui avoue ma tendance rationaliste de refus *a priori* face de tels phénomènes, il sourit et remarque :
- *C'est exactement ce qui arrive toujours.*

5. Je dois mentionner la conférence que fait le docteur Philippe Loron dans l'une des salles de la Sorbonne, le samedi 18 novembre 1989. Il présente les apparitions de la Vierge à Medjugorje, avec un souci scientifique empreint de douceur et de clarté. Par deux fois, il fait allusion à Soufanieh et provoque ainsi la curiosité de son auditoire. C'est pour moi l'occasion, à la fin de sa conférence, de répondre aux nombreuses questions qui me sont posées, sur ce qui se passe à Damas. Damas! Quelle surprise et quel étonnement, ce simple nom provoque!

6. Je rencontre aussi mon ami, le scolastique jésuite Sami Hallak, et l'interroge sur sa maîtrise de théologie. Il me raconte, entre autres, qu'il vient de se heurter à l'un des détracteurs de Soufanieh, celui-là même qui a prétendu, tout au début du Phénomène, qu'il s'agit d'une "bactérie" qui s'attaque au cadre de l'image et en fait couler une matière que l'on prend à tort pour de l'huile! Sami m'assure lui avoir reproché d'être, au nom de la raison, si peu rationnel!

7. Le vendredi 10 novembre 1989, je visite en son bureau au Collège de France le professeur Jean Delumeau, dont j'ai lu plusieurs ouvrages. Mon ami André Valenta m'accompagne. Nous avons un échange d'une heure sur la Foi et sur l'histoire de l'Église. Quand André Valenta veut faire allusion à Soufanieh, le professeur Jean Delumeau a cette réponse incisive :

- *Je vous en prie, laissons de côté ces histoires! Nous n'en avons pas besoin pour asseoir notre foi.*

Une discussion très calme s'ensuit, qui n'aboutit à rien. De tels phénomènes suscitent ses craintes, en dépit de sa compétence philosophique et historique.

8. En sortant du Collège de France, nous avons la chance de voir le professeur Henri Joyeux, célèbre cancérologue de Montpellier, connu pour l'enquête scientifique qu'il a menée avec le P. Laurentin sur les voyants de Medjugorje. Il est en compagnie de notre ami commun, le docteur Philippe Loron. Il m'interroge avec un intérêt confiant sur Soufanieh. Il me suggère à nouveau d'y inviter son ami, le professeur Charles Mion, en raison de sa renommée mondiale.

9. Toujours à Paris, la veille de mon retour à Damas, je rencontre André Rostworowsky, de la télévision canadienne, et le rassure sur son voyage à Damas, le lendemain même. Grâce à lui, j'ai une rencontre qui aura par la suite une influence non négligeable sur Soufanieh. Il s'agit de Mlle Isabelle Franque, qui travaille à la revue *Famille chrétienne*. Elle est sur le point de quitter la demeure où se trouve André Rostworowsky, lorsque j'arrive. Elle est conquise par le peu qu'elle entend sur Soufanieh, et me prie de la contacter dès mon prochain retour à Paris. Et, sur sa demande, nous prions tous ensemble.

10. Avant de clore le chapitre de mon séjour à Paris, je signale la conversation téléphonique que j'ai avec mes amis, Jean-Claude Antakly et sa femme Geneviève, d'Espalion. Ils tiennent à m'assurer que le soir du 26-27 novembre, ils comptent réunir un groupe d'amis pour prier en union avec la prière de Soufanieh. Le réseau de l'amitié et de la prière s'étend.

A Nancy : 16 novembre 1989

J'ai déjà présenté le jeune Syrien, Chawki Trabulsi, qui prépare dans cette ville son doctorat en pharmacie. Il m'avait invité à faire une causerie sur Soufanieh, lors de mon précédent voyage. Cette fois-ci, je réponds aussi à son appel, et c'est l'unique conférence que je donne durant tout mon séjour.

En arrivant à Nancy, je suis heureux d'apprendre que j'ai à parler au grand séminaire. Le Père supérieur, Gérard Midon, nous invite à prendre le dîner avec les Pères et les séminaristes. Ensuite, il me présente aux séminaristes en tant que prêtre arabe de Syrie qui va leur parler d'un phénomène étrange qui se déroule depuis des années à Damas. Il leur laisse entière liberté pour y assister. Je suis surpris d'en voir plus de la moitié se diriger vers la salle de conférence. Pourtant, je suis parfaitement au courant de ce qu'on raconte en France sur le compte de la Syrie en particulier, et des arabes en général. Ils sont donc près de 25 séminaristes. Chawki a aussi invité cinq ou six de ses amis. Je présente rapidement le monde arabe, la Syrie, pour aboutir à Soufanieh.

Ayant commencé ma causerie vers 20 heures 45, je m'arrête subitement, vers 23 heures 30, quand je regarde ma montre. On me demande de poursuivre. Je conclus et prie le P. Midon de terminer par une prière. Il en improvise une. Ma joie fut grande de l'entendre finir par une invocation à Notre-Dame de Soufanieh. Donc, la conviction s'est glissée en lui. En outre, dans un ou deux ou trois ans, quelques-uns de ces séminaristes seront ordonnés prêtres. A leur tour, ils transmettront le message.

Avant de les quitter, j'apprends que cinq d'entre eux sont lazaristes, comme le P. Joseph Malouli. Ils me chargent de lui transmettre leur amitié.

Le lendemain matin, très tôt, je rentre à Paris. Peu après, je tiens, avant mon retour à Damas, à écrire au P. Gérard Midon afin de le remercier et de demander sa prière, pour Myrna surtout.

Il ne m'est pas possible, pour rester conforme à la vérité, de ne pas mentionner les nombreuses rencontres que j'ai eues à Paris avec le chanteur Wadi Assafi, qui a passé dix-sept jours à l'Hôpital Américain à Paris pour raison de santé. Il avait le souci, en dépit de sa maladie, de me donner de nouvelles compositions musicales – notamment celle qu'il a composée au sujet du message que Jésus a délivré à Myrna le soir du 14 août 1987, veille de l'Assomption. En voici les paroles :

*«Ma fille,
C'est Elle Ma Mère, dont Je suis né
Qui L'honore, M'honore
Qui la renie, me renie
Qui lui demande obtient
Parce qu'elle est Ma Mère.»*

Novembre 1989

Mercredi 22 novembre

Je reviens le soir à Damas. Le correspondant de la télévision canadienne, André Rostworowsky m'y a précédé, une heure avant. C'est mon ami Abid Mousleh qui l'a accueilli à l'aéroport de Damas.

Jeudi 23 novembre

L'après-midi, nous célébrons une prière dans l'une des salles du couvent des Pères lazaristes, à Damas, réservée aux travaux concernant Soufanieh. André Rostworowsky est présent. L'huile couvre les mains de Myrna durant cette prière.

Vendredi 24 novembre

L'après-midi, la prière est célébrée dans la maison des parents de Myrna, en souvenir de l'huile qui est apparue sur ses mains en cette même date, sept ans auparavant. André Rostworowsky est présent. L'huile couvre les deux mains de Myrna.

Le soir, arrive d'Allemagne le P. Adel Khoury, l'ancien doyen de la Faculté de Théologie de Munster.

Samedi 25 novembre

Une prière commune est célébrée, l'après-midi, dans une maison chrétienne. Des femmes musulmanes y prennent part. L'huile coule d'une grande image de Notre-Dame de Soufanieh.

Dimanche 26 novembre

Veille du septième anniversaire. Depuis le matin, la "maison de la Vierge" est bondée de monde en prière. Nous jugeons nécessaire de commencer la prière à 16 heures. Elle ne s'arrête qu'à 20 heures 30.

Myrna est au milieu de la foule. A 18 heures 5, l'huile lui couvre subitement le visage. On la conduit à son lit. L'extase a lieu peu après, dans cette ambiance d'oraison intense. Quand elle revient à notre

monde, elle affirme avoir vu la Sainte Vierge qui lui a adressé ce message :

*«Mes enfants,
Jésus a dit à Pierre : "Tu es la pierre, et sur elle je bâtirai mon Église".
Et moi, je vous dis maintenant :
Vous, vous êtes le cœur dans lequel Jésus bâtira son Unicité.
Je veux que vous consacriez vos prières pour la Paix,
dès maintenant, jusqu'à la commémoration de la Résurrection.»*

Parmi la foule, et près du lit de Myrna, se trouvent le P. Adel Khoury et André Rostworowsky.

Lundi 27 novembre

Nous allons à Khabab voir Mgr Boulos Bourkhoche, évêque grec-catholique du Hauran. Notre groupe se compose du P. Malouli, de Myrna et Nicolas, du P. Adel Khoury, d'André Rostworowsky, de quelques amis et de moi-même. Nous devons interviewer Mgr Boulos Bourkhoche sur Soufanieh, pour la télévision canadienne. L'interview est filmée sur vidéo-cassette. Mgr Boulos Bourkhoche vient d'achever ses dernières paroles quand l'huile couvre les mains de Myrna. Il dit alors :

– Toutes les fois que je rencontre Myrna et que nous parlons de Soufanieh, l'huile lui couvre les mains, comme maintenant.

Mardi 28 novembre

Le matin, je rends visite au nonce apostolique en compagnie du P. Adel Khoury. Celui-ci lui raconte ce qu'il a vu, ses impressions et ce qu'il compte écrire dès son retour en Allemagne. Le nonce l'encourage à écrire et à le traduire en d'autres langues. Il dit même au P. Adel Khoury, au moment où nous quittons la nonciature, le doigt pointé vers moi :

– Encouragez-les à poursuivre leur travail.

Quand nous sommes de retour, je demande au P. Adel son impression générale. Il pleure tout en me parlant.

Le soir, l'huile coule de l'icône. Nicolas et quelques jeunes passent toute la journée à aménager le nouveau piédestal de l'icône. Quand ils ont terminé, ils prièrent devant l'icône, en demandant un signe de bénédiction pour ce qu'ils viennent d'accomplir. Peu après, des gouttes d'huile commencent à tomber de l'icône dans la coupelle. Nicolas peut en compter neuf. Ils téléphone aussitôt au P. Malouli pour lui demander de prévenir André Rostworowsky. Ils s'empres-

tous deux de venir à la "maison de la Vierge". Pour ma part, je me contente, à cause de ma fatigue, de prier, puis de téléphoner au P. Adel Khoury pour l'en prévenir.

Mercredi 29 novembre

Ce soir, le P. Adel Khoury dirige la prière à Soufanieh. A la fin, il s'adresse aux fidèles, sur un ton très doux, leur disant ses impressions et sa joie d'avoir été témoin. Enfin, au moment où il se recommande à leurs prières, il ne trouve plus ses mots et manque pleurer. Il se maîtrise avec peine et achève rapidement.

Jeudi 30 novembre

Aujourd'hui, le P. Adel Khoury rentre en Allemagne et André Rostworowsky nous quitte pour le Canada.

Décembre 1989

Jeudi 7 décembre

Le nonce apostolique célèbre la messe à la nonciature et y invite, outre les Sœurs de l'Hôpital Italien, Myrna et Nicolas. A la fin de la messe, l'huile couvre les mains de Myrna. Sœur Fiorina, de l'Hôpital Italien, me téléphone pour m'annoncer ce fait. Elle ajoute que le nonce a pris les mains de Myrna et les a massés en disant :

- *Mais c'est vraiment de l'huile!*

Samedi 16 décembre

Le matin, appel téléphonique de la nonciature apostolique. La Sœur m'annonce que le P. Pierre Duprey, mon ancien professeur de théologie de Jérusalem, est arrivé la veille et qu'il veut me parler. Puis c'est le P. Duprey lui-même qui m'annonce qu'il compte venir me voir à mon église. Il vient une heure plus tard. Ce ne sont pas les sujets de conversation qui nous manquent. Il est question aussi, mais spontanément, de Soufanieh. J'ai préparé au Père un petit dossier, dont le livre de Christian Ravaz. Le Père me dit entre autres :

- *Continuez à nous dire à Rome ce qui se passe. Nous suivons tout cela avec attention.*

Je n'en attendais pas plus. Je signale que le P. Duprey occupe à Rome, depuis de longues années, le poste de secrétaire du Secrétariat pour l'Unité des chrétiens. Par la suite, il sera sacré évêque, le 6 janvier 1990, par Sa Sainteté le pape Jean-Paul II.

2. Je rédige une lettre collective comme à l'accoutumée, et l'expédie. J'y relate les derniers événements survenus lors du septième anniversaire.

Dimanche 17 décembre

Je reçois aujourd'hui un appel téléphonique de France, d'une certaine Germaine Dellarossa. Elle sollicite de l'huile pour un malade du nom de Jean.

Je note ses coordonnées et l'assure de ma réponse rapide, ainsi que de notre prière à la "maison de la Vierge".

Mercredi 20 décembre

Communication téléphonique de Marseille, de la part de Mme Lucignano. Elle me rappelle une demande de coton imbibé d'huile miraculeuse, qu'elle m'a faite depuis bien longtemps.

Jeudi 21 décembre

L'une de mes connaissances, M. Rifat Chatta, accepte volontiers de porter à Paris une lettre contenant le coton imbibé d'huile, pour Germaine Dellarossa. Je prévient cette dernière par téléphone, afin qu'elle envoie quelqu'un prendre à Paris la lettre qui lui est destinée.

Mardi 26 décembre

Ce matin, je quitte Damas pour Paris.

MON VOYAGE EN FRANCE 26 décembre 1989 – 11 janvier 1990

Cette fois-ci, je reviens à Paris pour Wadi Assafi uniquement. Sa famille m'a annoncé qu'on doit l'opérer du cœur. J'ai demandé l'autorisation de mon supérieur, Mgr François Abou-Mokh, et je voyage le lendemain même de Noël.

Mais Notre-Dame de Soufanieh ne me laisse pas tranquille. En effet, Guy Fourmann et Mylène me cueillent à l'aéroport.

Il est vrai que je passe la plus grande partie de mon temps à l'hôpital, auprès de Wadi Assafi. Mais il y a tout de même de nombreuses rencontres, plus ou moins importantes, concernant Soufanieh et notamment avec le "Comité Notre-Dame de Soufanieh", le voyage des pèlerins français, le P. René Laurentin et le professeur Henri Joyeux.

Nous avons aussi des réunions au cours desquelles nous prenons le repas avec des amis, tout en parlant sur l'Orient arabe, le conflit arabo-israélien, Notre-Dame de Soufanieh. Et nous terminons par la prière du chapelet, à genoux, offerte pour l'Unité de l'Église et pour la Paix dans l'Orient arabe.

Le P. Adel Khoury qui vient d'être élu, pour la deuxième fois, doyen de la Faculté de Théologie de Munster. Il me téléphone de temps à autre, me conseillant telle ou telle initiative pour faire connaître Soufanieh et pour soutenir Myrna contre la peur dont le Seigneur et la Sainte Vierge l'invitent toujours à se libérer.

Le P. Adel Khoury écrit dès son retour à Damas, en français et en allemand, à propos de Soufanieh, et il insiste pour me voir terminer mes mémoires qu'il a commencé à traduire en vue de leur publication en Allemagne.

La journaliste Isabelle Franque, aménage une rencontre avec le comité de rédaction de la revue *Famille chrétienne*. Elle veut cependant la préparer par un texte expliquant Soufanieh brièvement et qui donc facilitera l'échange entre nous à ce sujet. Cela s'impose d'autant plus que le comité en question semble ignorer tout de la Syrie. J'écris donc un texte condensé sur Soufanieh. C'est le premier que j'écris depuis le début du Phénomène, qui s'est déclenché depuis bientôt sept ans et demi.

La rencontre a lieu dans un restaurant, le vendredi 5 janvier. Durant plus de deux heures, l'échange porte sur les problèmes du pays, puis sur Soufanieh. Nous revenons au bureau du journal, pour passer plus d'une heure et demie avec la journaliste Florence Brière-Loth, pour mener à bon terme l'interview sur Soufanieh, tandis que le photographe de la revue me bombarde des flashes de sa caméra. Par la suite, Isabelle Franque m'assurera que mon calme et ma sérénité ont provoqué leur étonnement, et cela d'autant plus que je leur parle d'une affaire dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est très surprenante.

Puis, j'apprends que Florence Brière-Loth hésite quelque peu à écrire son interview. Finalement, elle se décide, mais je lui impose la condition de m'envoyer le texte à Damas et de ne rien publier sans mon accord, ni celui du P. Malouli.

Il en est ainsi. L'article paraît dans *Famille chrétienne* en date du 19 avril 1990. Fait remarquable : l'article introduit dès les premières lignes la question que j'ai posée ouvertement devant eux : «*Est-ce que Pâques, cette année, nous réservera des surprises... comme nous nous y attendons?*»

Bientôt l'influence en France de cet article se fait sentir par les nombreuses lettres que nous recevons à Damas et qui nous réclament des images et du coton imbibé d'huile.

Tout cela ne m'empêche pas d'être bien présent auprès de mon ami, Wadi Assafi, et de sa famille. Enfin, je peux rentrer à Damas, dès le lendemain du jour où il quitte l'hôpital. Je rentre, le cœur apaisé.

Cependant, les incompréhensions ne manquent pas, comme il se doit. L'une d'elles est le reproche que me fait, par personne interposée, un ami arabe, professeur d'Université à Paris, d'accorder à Soufanieh «*une importance absolue*». L'autre est la visite que me fait faire mon ami, André Valenta, à un couvent de religieuses, dont il a informé la supérieure du Phénomène de Soufanieh. Son accueil est des plus

froids. Elle me paraît se renfrogner davantage quand elle apprend que je suis syrien.

Enfin, il ne faut pas que j'oublie cet autre ami arabe, journaliste féru de marxisme, qui vit et travaille à Paris. Il m'avoue ne s'intéresser à Soufanieh que parce que je m'y intéresse. Il me demande un bref article pour son journal.

128

Janvier 1990

Vendredi 26 janvier

Le matin, à Damas, je rencontre en chemin M. Moufid Arnouk et son frère. Il me fait la surprise de m'aborder en me parlant de Soufanieh. Il vient de visiter la "maison de la Vierge" avec son frère, et a pris un morceau de coton imbibé d'huile et des images. Il me paraît très apaisé. Le soir, je lui rends visite, mais ni lui ni son frère ne me parlent de Soufanieh.

Dimanche 28 janvier

Visite de Maged Ghrayeb. Il me réclame avec insistance mes mémoires. Il n'est plus permis, dit-il, d'en remettre la publication à plus tard. Il faut donc que les gens sachent tout ce qui s'est passé à Soufanieh. Pour lui, tout retard est infidélité. Ses propos me rappellent ce que m'a dit Mgr Néophyte Édélby, qui ne cesse de depuis trois ans déjà de m'en réclamer la publication.

Lundi 29 janvier

Nous passons, ma sœur Nour et moi, ce jour en Alep. Nous prions chez Marie Manuélian, chez qui l'image de Notre-Dame de Soufanieh a suinté de l'huile le 24 janvier 1988. Tandis que nous prions, l'huile coule de l'image en notre présence et sous les yeux de tous les fidèles en prière.

Mercredi 21 janvier

Je rencontre en Alep mes amis Rachid et Marie Élias.

Nous parlons de beaucoup de choses, dont Soufanieh. Ils ont complètement changé d'opinion. Ils trouvent que Soufanieh a fait ses preuves d'authenticité durant toutes ces longues années. On n'a plus le droit de s'en écarter au risque de se détourner d'un message urgent que le Seigneur veut nous donner.

Le soir, je prie dans la maison de Mariette Kourbage, avec le P. Georges Mani et un groupe d'amis. Marie Élias vient prier avec Mme Magida Bali. Marie nous recommande une intention particulière. Et, durant la prière, une grosse goutte d'huile coule d'une grande image de Notre-Dame du Perpétuel Secours.

129

Février 1990

Jeudi 1^{er} février

Pour la quatrième fois, accompagné par le docteur Ibrahim Khalaf, je fais faire les radios de l'épaule et du bras de Mme Alice Bénélian, qui a été guérie le mercredi 26 janvier 1983, à l'église orthodoxe de la Sainte-Croix, à Damas, tandis qu'elle priait devant l'icône miraculeuse. Cette fois-ci, la radio est prise dans le laboratoire du docteur Salim Basmagi. Il est très étonné quand il voit la radio, puis la femme remuer le bras d'une façon naturelle et lui serrer la main comme si de rien n'était. Le docteur Ibrahim Khalaf lui explique son histoire et sa guérison.

Vendredi 2 février

Je rends visite au docteur Pierre Salam, dans son cabinet, et lui montre les radios de Mme Bénélian, dont il a toujours été le médecin. Je lui demande un rapport écrit. Il le fait aussitôt. Lorsque je le remercie, il me dit :

- Père, c'est à nous à remercier le Seigneur, parce qu'Il nous visite.

Je lui fais comprendre que je le remercie parce qu'il est l'un des rares médecins à avoir le courage d'écrire un rapport médical sur Soufanieh. Il me répond :

- Père, quel mérite ai-je de dire en plein jour : le soleil brille? Cela ne nécessite aucun courage. Il suffit à l'homme de voir et de conclure.

Dimanche 4 février

Je raconte aux fidèles à Soufanieh l'histoire de la dernière radio de Mme Bénélian et la réaction du docteur Pierre Salam. Je leur traduis son rapport, car il est rédigé en français.

Après la prière, une jeune femme me met au courant de la guérison de sa mère d'une paralysie qui traînait depuis huit mois. Je la prie de l'amener le lendemain à Soufanieh, afin qu'elle nous raconte elle-même ce qui lui est arrivé. Elle m'en fait la promesse.

Lundi 5 février

Le P. Antoine Hebby dirige la prière ce soir à Soufanieh.

A la fin de la prière, la jeune femme qui m'a raconté, la veille, la guérison de sa mère, s'approche de moi et me présente sa mère. Je la prie de dire tout haut ce qui lui est arrivé. Tous l'écoutent avec étonnement :

Elle s'était fait porter à la "maison de la Vierge" à 3 heures du matin, malgré toute la réticence de ses enfants. Elle avait grimpé les marches de l'escalier toute seule, en traînant les jambes et en s'aidant de ses mains. Elle s'était jetée aux pieds de l'icône miraculeuse en criant de toutes ses forces :

– O Vierge Marie, je ne sortirai d'ici que marchant sur mes pieds!

Nicolas ne m'a pas caché que cette nuit il s'est senti bien embarrassé. Il a laissé la femme poursuivre sa prière jusqu'à ce qu'elle sorte... sur ses jambes! Et elle est là, debout. Le P. Hebby en est très ému et me fait part de son émotion. Je prie la fille de cette femme de revoir son médecin pour obtenir un rapport médical sur son état. Elle me le promet.

Après la prière, je fais la connaissance d'une Belge qui vient d'arriver. Elle s'appelle Colette. Myrna et Nicolas l'accueillent dans leur maison.

Mardi 6 février

Le soir, Antoine Makdisi me remet son texte – ce texte que j'ai si longtemps attendu. Il l'a commencé il y a deux ans. Bien avant d'en avoir pris connaissance, j'éprouve une joie indicible. Car je connais l'auteur et je connais son crédit aux yeux de tout le monde arabe. Sa parole est d'un poids exceptionnel. Dieu soit loué!

Vendredi 9 février

Aujourd'hui, Myrna, Nicolas, leurs deux enfants et la mère de Myrna partent pour l'Égypte. L'Église copte-catholique les a invités. Myrna a accepté l'invitation à la suite des échanges qui ont eu lieu d'un côté entre Mgr Jean Kolta et le P. Maurice Yanni, de l'autre entre Myrna, Nicolas, le P. Malouli et moi-même.

Je leur confie deux lettres : l'une à Mgr Kolta, l'autre au P. Yanni. Nous leur demandons, le P. Malouli et moi, de nous envoyer le compte rendu de tout ce qui pourra se passer en Égypte avec Myrna.

Nous publierons probablement un jour les quatre lettres que nous recevrons d'Égypte, successivement en date du 19 janvier, du 13 février, du 1^{er} juin et du 30 septembre 1989.

Une photocopie de la lettre du P. Yanni, en date du 13 février 1989, contient un post-scriptum écrit de la main de Mgr Kolta et daté du 29 septembre 1989. Son Excellence m'y invite pour les accompagner. Je me permets de préciser que j'ai jugé, avec le P. Malouli, préférable de ne pas faire ce voyage.

Mars 1990

Jeudi 1^{er} mars

Rencontre des prêtres du Prado à Damas. Ils viennent de Syrie, du Liban et de Jordanie. Le P. Jean Jamous, d'Alep, nous assure avoir vu l'huile couler d'une image de Notre-Dame de Soufanieh. Elle a rempli les trois quarts d'un verre ordinaire.

Cela s'est produit dans la maison de la sœur du P. Émile Assouad, syriaque-catholique, le samedi 24 février 1990 en Alep.

Lundi 5 mars

J'arrive aujourd'hui en Alep. Je rends visite à la sœur du P. Émile Assouad et je vois l'huile couvrir toute la face de l'image. J'apprends que beaucoup viennent prier.

Comme je dois prêcher le Carême dans deux semaines en Alep, on me demande de donner une conférence sur la spiritualité de Soufanieh aux Foyers Notre-Dame.

Vendredi 11 mars

Le soir, je fais en Alep deux causeries sur Soufanieh, l'une dans l'église de la paroisse de Jabrié, à 18 heures 30, l'autre dans l'église Saint-Georges à 20 heures 30.

Lundi 19 mars

J'arrive le matin à Lattakié. Le P. Jihad Nassif, curé maronite, me demande, pour le soir même, une causerie sur Soufanieh. Je n'hésite pas.

La salle est quasiment pleine. Mgr Harika, l'ancien curé qui a cinquante ans de présence ininterrompue à Lattakié, suit presque tout l'exposé. De nombreuses images de Notre-Dame de Soufanieh sont distribuées. Je leur promets pour plus tard les livrets des messages.

Mardi 20 mars

Le soir, je fais une causerie sur Soufanieh dans l'église latine. On me demande des images et des livrets. Je promets d'en envoyer.

Vendredi 23 mars

Je rends visite à Damas à Sa Sainteté le patriarche syriaque-orthodoxe. Je lui raconte ce qui m'est arrivé lors de la conférence que j'ai donnée en Alep, dans l'église Saint-Georges. Quelqu'un m'a interrogé sur la position de l'autorité ecclésiastique par rapport à Soufanieh. Il a même précisé qu'il aimerait connaître, plus particulièrement, celle du patriarche Zakka. Je dis à Sa Sainteté que j'ai répondu par l'anecdote qu'il m'a lui-même racontée, quand il avait été invité chez un notable de sa communauté et que l'on avait féroce-ment attaqué Soufanieh. Le patriarche m'avait assuré leur avoir répondu par ces mots :

– Vous avez parfaitement raison dans tout ce que vous dites. En effet, quand Jésus vint, ce furent les notables et les grands-prêtres qui s'opposèrent à lui et qui finirent par le tuer. Mes enfants, au lieu d'attaquer Soufanieh, vous feriez mieux d'aller y prier. Le Seigneur est à l'œuvre dans cette maison.

J'ai répondu à mon interlocuteur par cette même anecdote. Cependant, en la racontant, j'ai ressenti une certaine gêne, due à la crainte de causer au patriarche quelque ennui.

A Damas, je lui présente mes excuses. Le patriarche sourit alors et me dit :

– Père Élias, celui qui t'a posé la question à la fin de la conférence est venu le lendemain même s'assurer auprès de moi de l'authenticité de l'anecdote. Je la lui ai confirmée et l'ai invité à aller prier à Soufanieh.

Puis le patriarche ajoute :

– Père Élias, poursuis ta route et n'aie pas peur. Le Seigneur est avec toi.

Samedi 24 mars

Septième anniversaire de la cinquième apparition de la Sainte Vierge à Myrna et de son appel pressant à l'Unité. Ce soir, nous célébrons la prière commune sur la terrasse. L'émotion saisit tout le monde. Les yeux sont braqués sur la statue de Marie.

A la fin de la prière, subitement, l'huile couvre les deux mains de Myrna. L'émotion monte encore. Certaines personnes ne peuvent retenir leurs larmes. Quant à Myrna, elle garde un calme parfait, comme si la chose ne la concernait pas.

Puis, tout le monde descend dans le patio, où la prière reprend de plus belle devant l'icône miraculeuse. Peu après, l'huile couvre à nouveau les mains de Myrna. L'émotion est à son comble.

Dimanche 25 mars

Le soir, je rends visite à Riad Iskandar Daoud, arrivé le matin même du Canada. Il m'apporte une lettre de mon ami Roger Kahil et un paquet d'images splendides de Notre-Dame de Soufanieh, imprimées à Montréal. Riad m'exprime l'impression très positive qu'a faite sur lui et sur les gens autour de lui l'émission à la télévision canadienne du film d'André Rostworowsky sur Soufanieh.

Le même soir, je fais la connaissance d'un autre émigré syrien, récemment arrivé du Canada. Il me parle de la Sainte Vierge avec l'accent d'un saint. Il m'exprime son désir profond de visiter Soufanieh. Nous prenons rendez-vous pour demain.

Je reçois aujourd'hui une lettre du P. Pierre Duprey, de Rome, datée du 12 février 1990. Il y dit à propos de Soufanieh :

«J'ai lu avec intérêt le livre que tu m'as offert sur Soufanieh. L'important, c'est d'annoncer le Seigneur et de nous reconnaître de plus en plus dépendants dans une prière d'adoration, de louange et de supplication.»

Le livre auquel le P. Duprey fait allusion est celui de Christian Ravaz.

Vendredi 30 mars

Le soir, le jeune Raëf Fallouh me raconte qu'il a accompagné Myrna et Mme Faten Saad, à Safita – village situé à 230 kms au nord-ouest de Damas. Myrna a été sollicitée pour prier auprès d'une jeune maman atteinte d'un cancer. Au moment de la prière, l'huile a coulé abondamment de ses mains, en présence d'un grand nombre de gens. Elle aurait voulu rentrer aussitôt. La famille ne lui a pas permis de quitter la maison avant d'avoir pris le déjeuner.

Lundi 2 avril

Téléphone d'Amman, capitale de la Jordanie : une petite fille de trois ans, du nom de Hanine – ce qui signifie "Nostalgie" –, est tombée dans un bassin d'eau et son état est jugé grave. Ses parents réclament Myrna, quel qu'en soit le prix. J'essaie de leur rappeler que c'est Dieu qui guérit et je leur envoie tout de suite un morceau de coton imbibé d'huile miraculeuse.

Mardi 3 avril

Je reçois une lettre de mon ami Simon Mangalo, de Paris. Y est joint un certificat rédigé par son frère Raymond, ancien chef de laboratoire à l'Institut Pasteur. Ce certificat, que je lui ai réclamé depuis quelque temps, déclare que le corps humain, dans l'état actuel de la science, ne peut en aucune manière sécréter de l'huile, même si on y injecte de l'huile.

Deuxième téléphone de Jordanie : les parents de la petite Hanine supplient de leur "envoyer" Myrna.

Mercredi 4 avril

Troisième téléphone, de Jordanie, des parents de la petite Hanine. Je m'excuse de nouveau au nom de Myrna et de Nicolas, et les invite à davantage de prière.

Un télégramme de Marseille : une jeune fille française recommande à Myrna de prier pour sa mère qui vient d'être hospitalisée.

Le soir, j'accueille, à l'aéroport de Damas, mon ami Jean-Claude Antakly et sa famille.

Jeudi 5 avril

Nicolas vient me voir, et nous parlons longtemps, surtout de leur vie de prière, lui et Myrna. Nous essayons de prévoir un plan d'orga-

nisation pour l'avenir, que nous comptons proposer à Myrna et au P. Malouli.

Dimanche 8 avril

Dimanche des Rameaux.

Le docteur Antoine Mansour et sa famille arrivent, tôt le matin, venant de Los Angeles.

Mardi 10 avril

Treize pèlerins français arrivent à Damas, le soir, conduits, par Guy et Mylène Fourmann. Parmi eux, un neurologue, le docteur Philippe Loron et deux psychologues : Bibiane Bucaille de la Roque et Brigitte Sauvegrain. Ce voyage à Damas a été préparé par eux de sorte qu'il soit un véritable pèlerinage, comme nous en avons convenu à Paris. Je les accueille à l'aéroport avec quelques amis qui se sont mis à notre disposition pour nous véhiculer et nous inviter à dîner.

D'autres pèlerins arrivent pour la Semaine sainte et la fête pascale : d'Allemagne, de Belgique, du Burkina Faso, du Canada, d'Égypte, de Jordanie, du Liban.

Jeudi 12 avril

Jeudi saint. Les stigmates sont apparus sur le corps de Myrna. Tout d'abord au front, puis aux pieds, aux mains, au côté : cinq blessures se sont ouvertes sous les yeux des nombreuses personnes présentes, dont le docteur Antoine Mansour qui a sa caméra vidéo braquée sur Myrna depuis 9 heures du matin. Son ami, le chanteur Tony Hanna, le lui avait bien recommandé. Les blessures sont donc entièrement filmées depuis la première seconde jusqu'à la dernière, en passant par la distension, suivie de l'éclatement de la peau des mains de Myrna, puis de ses pieds.

Le docteur Philippe Loron peut lui aussi filmer cette scène unique. Il se fait aider par Guy Fourmann. D'aucuns pleurent, la caméra à la main.

L'atmosphère toute entière est à la prière, en dépit de l'affluence croissante et étonnante des gens.

Vendredi 13 avril

Vendredi saint. Récollecion avec les jeunes de la paroisse universitaire. Antoine Makdisi fait une causerie sur la Rédemption. De nombreuses fois, il cite Soufanieh, comme étant une manifestation actuelle de la Rédemption.

Samedi 14 avril

Sa Sainteté le patriarche Zakka, patriarche des syriaques-orthodoxes, reçoit le groupe de pèlerins français. L'audience dure une heure. Il y est naturellement question de Soufanieh. Le patriarche n'a aucunement caché sa pensée profonde sur le Phénomène, y voyant une intervention divine évidente. Cependant, cette partie de l'audience n'est pas filmée, pour éviter des tensions inutiles.

Myrna a une extase vers 15 heures, en présence de nombreux fidèles, arabes et étrangers, venus prier. Les différentes phases de cette extase sont filmées sur vidéo-cassette : l'huile qui lui coule du front, de la figure et des yeux, sa mise au lit, son absence croissante au monde extérieur, puis son "retour" et la dictée du message reçu.

Myrna réprime un sanglot quand je lui demande si elle a vu et entendu quelque chose. Elle me répond :

- *J'ai vu une lumière et j'ai entendu une voix.*

- *Qu'a-t-elle dit, cette voix?*

- *Quelque chose de regrettable, Père.*

Telle est sa réponse. J'insiste. Elle me dicte ceci :

«Mes enfants,

Vous, vous apprendrez aux générations le mot d'unité, d'amour et de foi. Je suis avec vous.

Mais, ma fille, tu n'entendras ma voix qu'une fois la Fête (de Pâques) unifiée.»

Ce message ne m'inquiète pas outre mesure. J'y vois un avertissement et l'attente d'une initiative urgente sur laquelle le Seigneur semble veiller.

J'exprime sur l'heure mon avis à ceux qui me posent des questions sur une explication possible du message. Je leur montre, ainsi qu'à Myrna elle-même, que le «silence de Jésus» ne signifie pas pour autant le silence de la Sainte Vierge. La preuve en est que Jésus a parlé à Myrna au cours des extases, durant quatre années consécutives, c'est-à-dire pendant le temps où la Sainte Vierge s'était éclipsée.

Dimanche 15 avril

Nicolas et Myrna se réveillent très tôt, pour participer à la liturgie de Pâques, à l'église Notre-Dame de Damas. Ils constatent que la coupelle de marbre sous l'icône est remplie d'huile aux trois quarts. Ceci a eu lieu entre 4 heures et 4 heures 30 du matin.

Aujourd'hui, la sœur responsable du Mémorial Saint-Paul me demande une vidéo-cassette sur Soufanieh. Elle m'avoue qu'elle est

restée, jusqu'à ces derniers jours, hésitante vis-à-vis de Soufanieh. S'est-elle laissée influencer par ce qu'elle a entendu des pèlerins français? Ou bien est-ce le fait qu'ils sont venus de France, qui a suscitée sa curiosité, puis sa foi? «*Ils viendront de l'Orient et de l'Occident*», a dit Jésus. Je lui promets les vidéo-cassettes.

Lundi 16 avril

Lundi de Pâques. J'écris une lettre collective sur les événements de cette Semaine, je prie tout le groupe de la signer, et confie à Guy Fourmann le soin de l'expédier à tous nos correspondants français.

J'accompagne les pèlerins français à l'aéroport. Quatre amis de Damas nous y conduisent dans quatre voitures. Au moment des adieux, mes amis français sont tellement émus que certains d'entre eux pleurent contre mon épaule en m'embrassant. Le chef de la section de sûreté me prend à part et me pose la question de savoir si je suis proche parent de l'un ou l'autre. Je ris et lui réponds :

– *Je suis arabe syrien, et eux ils sont tous français!*

Il me dit alors :

– *Mais leurs adieux m'ont étonné. Moi, je sais que les étrangers sont des pierres qui se laissent rarement émouvoir.*

J'ajoute :

– *Tous s'imaginaient que la Syrie est un enfer dont jamais ne sort celui qui y entre. C'est ainsi que leurs médias leur représentent notre beau pays. Or, ils sont venus, ils nous ont connus, ils ont vécu avec nous cinq jours seulement. Ils nous ont aimés et ils ont aimé notre pays. Et tu as vu de tes propres yeux leurs adieux.*

Je lui dis alors le but premier de ce voyage : Soufanieh, et lui en rappelle l'essentiel. Étonné, il dit :

– *J'en ai entendu parler, mais je croyais que c'était fini depuis longtemps.*

Le soir, Myrna, le P. Malouli, le P. Paul Fadel et moi-même présentons nos condoléances à la famille de notre ami, le général de police Georges Bdéoui, décédé le matin même. Georges s'était fait remarquer par sa fidélité étonnante à prier à Soufanieh et à en témoigner simplement, mais courageusement. Il n'a cessé, jusqu'à la dernière minute, d'en parler. Quelques heures avant qu'il rende l'âme, je lui ai porté la sainte Communion.

Avant de nous retirer, nous prions devant le cercueil, en présence de la famille, des proches et des amis. Myrna entonne un chant. Tout à coup, l'huile couvre ses deux mains. Je lui dis :

– *Oins le front de Georges.*

D'un geste simple, elle lui oint les mains et le front, en disant d'une voix audible :

– *Prie pour nous.*

La stupeur a cloué les yeux de tous sur Myrna. Nous sortons en silence.

Mardi 17 avril

Le matin, j'accompagne Jean-Claude Antakly et sa famille à l'aéroport de Damas.

Le soir, j'accueille à l'aéroport un prêtre français venant de Paris, le P. Michel Bailly, que m'ont recommandé les Sœurs carmélites d'Alep. Nous dînons ensemble chez mon ami Samir Salomon. La veillée se prolonge. Les sujets de conversation ne manquent pas. Samir aborde le sujet de Soufanieh. Le P. Bailly, qui n'en a jamais entendu parler, manifeste, sans aucune affectation, une réserve, naturelle pour un Occidental. Mais il écoute avec respect. Finalement, il exprime le désir de visiter, dès demain, Soufanieh.

Mercredi 18 avril

A 17 heures, je suis à Soufanieh avec le P. Bailly. Il passe un bon moment à discuter avec le P. Malouli, à poser des questions et à observer Myrna et Nicolas.

Jeudi 19 avril

Avant de partir pour Alep, le P. Michel Bailly me demande les adresses des Français qui se sont occupés et continuent de s'occuper de Soufanieh, comme les PP. Laurentin, Darrigaud, Boz, le docteur Philippe Loron et le professeur Henri Joyeux.

Vendredi 20 avril

Je me rends l'après-midi à Soufanieh, à la suite d'un téléphone de Myrna. Il y a là le scolastique franciscain, Jamil Boloyan, en compagnie d'un prêtre italien du nom de Nicolas Bux. Celui-ci est théologien, il a déjà publié plusieurs ouvrages. Il m'en présente un. Jamil me remet la cassette des messages de Soufanieh, sur fond d'accompagnement musical. Il m'assure avoir mis des mois, avec le P. Bux, pour en faire le montage.

Ils me demandent ensuite une interview, qu'ils prennent soin d'enregistrer, sur les principaux faits de Soufanieh.

Le P. Bux m'assure avoir bien étudié, du point de vue théologique, les messages, et qu'il les a trouvés en conformité étonnante avec

l'Évangile et l'enseignement de l'Église. Nous nous séparons après avoir échangé nos adresses.

Samedi 21 avril

Ce soir, arrivent à Damas le P. Pierre Veau et le P. Paul Grasser. Tous deux viennent de Mauritanie. Je devine le désir du P. Veau de passer à Soufanieh avant même d'aller au patriarcat grec-catholique, où lui et le P. Grasser sont attendus. Nous nous rendons directement de l'aéroport à la "maison de la Vierge". Joie des retrouvailles. Joie de prier dans cette maison où il s'est habitué à prier durant une année entière, du temps où il faisait ses cours d'arabe à Damas, en 1986.

Dimanche 22 avril

Le soir, après la prière commune, nous profitons d'un moment de répit pour visionner les trois vidéo-cassettes que le "cameraman de la Vierge", Nabil Choukair, a montées à Los Angeles, où il a émigré depuis près de deux ans, pour couvrir l'ensemble du Phénomène. Toute "l'équipe" de Soufanieh est au complet. Le P. Pierre Veau et le P. Paul Grasser, vicaire de l'évêque de Mauritanie, sont également présents. Nous visionnons les trois vidéo-cassettes et sommes unanimes à y voir une réussite qui servira efficacement Notre-Dame de Soufanieh, et qui réalisera un vieux rêve qui s'est avéré jusqu'ici irréalisable.

Je trouve qu'il est de mon devoir de signaler que ce montage a été rendu possible grâce aux moyens techniques très coûteux qui ont été mis bénévolement au service de Notre-Dame de Soufanieh, par un arménien-orthodoxe, dont j'ai déjà parlé, Vatché Housepian, et dont la vie a été transformée du jour au lendemain par la Sainte Vierge.

Lundi 23 avril

Myrna et Nicolas rendent visite au patriarche syriaque-orthodoxe. Je les accompagne, ainsi que Nabil Choukair et Armen Housepian, son ami, venu de Los Angeles pour vivre avec nous la Semaine sainte et Pâques. Armen a vécu, grâce à Soufanieh, une conversion radicale.

Le patriarche Zakka, au cours de l'audience, appelle au salon de nombreux prêtres et scolastiques. Des photos sont prises avec tout ce groupe entourant le patriarche. Il ne manque pas l'occasion de me réclamer un article sur Soufanieh, pour la revue du patriarcat.

Il souhaite aussi avoir une grande quantité d'images de la Vierge, pour les envoyer à son ancien vicaire, Mgr Isaac Saka, devenu depuis évêque de Mossoul en Irak.

Mardi 24 avril

Le patriarche Zakka reçoit les PP. Pierre Veau et Paul Grasser durant une heure. Je les accompagne. Un échange très franc et positif a lieu sur Soufanieh, où le patriarche voit une intervention divine indubitable.

Nous allons ensuite à Khabab, à 60 kms au sud de Damas. L'évêque du Hauran, Mgr Boulos Bourkhoche est, à son habitude, à ses travaux champêtres. Nous passons un bon moment avec son vicaire, le P. Mouwaffak Al-Id. Il nous conduit à la chapelle où se trouve la grande Icône qui a pleuré de l'huile, le jeudi 28 février 1985. Il leur raconte comment s'est passé, à l'époque, le séjour de Myrna dans l'archevêché.

Puis Monseigneur arrive et nous passons avec lui un long moment au salon. Il expose aux Pères la situation de son diocèse, l'apostolat que l'Église y pratique. Il en vient tout naturellement à parler de Soufanieh, citant longuement les événements qui s'y sont produits lors du séjour de Myrna, soulignant leur influence profonde et durable sur de nombreuses personnes.

Jeudi 26 avril

Le P. Malouli et moi-même tenons une réunion dans ma chambre, avec Nabil Choukair et Armen Housepian. Nous avons à étudier les meilleures conditions de travail pour servir Notre-Dame de Soufanieh. Pour nous, il ne fait aucun doute que le danger le plus grave est la séduction du dollar dans la distribution et la vente des vidéo-cassettes aux États-Unis.

Il est aussi question d'un autre danger non moins grave : celui de se tailler une certaine gloire personnelle aux dépens du Seigneur et de la Vierge. Nous en venons à bien préciser, d'une façon très claire, ces conditions de travail. L'une des plus importantes est la nécessité d'une prière mutuelle.

Lundi 30 avril

Je termine ce soir avec Antoine Makdisi la révision de son texte. Cette révision se fait avec lui personnellement, au cours de longues séances de lecture commune, après la lecture personnelle que j'en ai faite. Nous complétons le tout par la relation des événements de la Semaine sainte et de Pâques 1990.

Au cours de cette dernière séance, le fils d'Antoine, Michel, archéologue, passe avec nous quelques minutes. Son père lui expose son opinion globale sur Soufanieh, et particulièrement sur ce qu'il appelle l'enchaînement étonnant de continuité et de complémentarité des

messages. Il n'hésite pas à dire que l'élévation de ces messages, leur enchaînement et la supériorité de leur contenu dépassent tout ce qui serait construction théologique humaine. Ce n'est pas la première fois que je l'entends émettre un tel jugement.

Je reçois une lettre de Jacques et Marie-Louise Bousquet, qui sont venus avec les pèlerins français pour la Semaine sainte et Pâques 1990. La lettre est datée du 19 avril 1990. Toute cette missive mérite d'être transcrite. Que l'on me permette tout au moins d'en reproduire ces lignes :

«Tout doucement nous émergeons de cet état de choc où nous ont plongés les grands miracles de la Semaine sainte. Nous ne réalisons pas encore pleinement le don de Dieu. En venant à Soufanieh, nous avons accepté délibérément une grande mission. Bien sûr, nous en sommes indignes et nous ne savons par où commencer. Tout d'abord, se mettre à genoux et prier; laisser Dieu prier en nous; nous abandonner à sa Volonté, afin que ce soit Lui qui agisse. J'ai fait mienne la devise du P. Malouli : "Elle nous mène par le bout du nez." Avec une telle certitude, un tel guide, nous n'avons rien à craindre.

De tout cœur, nous nous mettons au service de Marie. Quel honneur pour nous d'être ses messagers. Déjà nous savons que ce ne sera pas facile. Le Seigneur m'a envoyé une première épreuve : le refus catégorique de croire de la part de proches. En cela Dieu nous laisse libres. Ce que je ne supporte pas, c'est qu'on se moque de Dieu, qu'on le tourne en dérision. J'ai réalisé la souffrance du Seigneur, compris les larmes de sang de Marie... Priez pour moi, Abouna, afin que Jésus me donne un vrai cœur missionnaire. Toute rose a des épines. Heureusement, il y a aussi la beauté de la fleur et le parfum. Les amis du groupe de prière seront, eux, suspendus à nos lèvres lorsque nous leur raconterons. Je compte beaucoup sur eux aussi pour propager le message. Ils sont tellement plus capables que moi.

Déjà des grâces. La Sainte Vierge vient de me faire cadeau de l'amitié d'un jeune séminariste zaïrois : Jean-Marie. En juillet dernier, il s'était approché de notre voiture par curiosité. En quelques minutes, je lui ai parlé de Kibého et de Soufanieh, lui faisant une synthèse des messages. Avec le recul du temps, je réalise que c'était l'Esprit Saint qui me faisait parler. Il a désiré mon adresse, et après 9 mois, voilà qu'il m'écrit. Je suis heureuse de commencer ma mission par l'Afrique et tout particulièrement par le Zaïre. Je ne doute pas que la Sainte Vierge

a des projets qu'elle va réaliser en Afrique grâce à ce jeune séminariste. Nous ne pouvons rien, mais Dieu peut tout.

Il n'y a pas de mot pour vous témoigner notre reconnaissance pour le pèlerinage sublime que vous nous avez donné de vivre. Tout cela est dans notre cœur comme un trésor.

Je vous renouvelle la Joie que nous avons eue à nous trouver parmi vous tous. Que Jésus et Notre-Dame daignent accorder leur sainte protection aux pauvres pécheurs que nous sommes. Notre cœur est plein de reconnaissance pour les Bontés de Dieu. Que la Paix et l'Unité habitent enfin tous les cœurs. Nous sommes vos amis, unis par la prière.»

Mai 1990

Mercredi 2 mai

Pour la première fois, je rends visite au nouveau secrétaire du nonce, Mgr Sérapion, qui est Africain. Je lui remets les documents concernant les derniers événements de Soufanieh. Il me parle de son impression personnelle sur Myrna, qu'il a trouvée «*étonnante de simplicité et d'humilité, dans son attitude comme dans ses réponses*».

– *Pourtant, me dit-il, je lui ai posé de nombreuses et insidieuses questions.*

Nous nous promettons de prier l'un pour l'autre.

L'après-midi, à 15 heures exactement, Myrna me prie par téléphone de venir à Soufanieh. J'y trouve trente-cinq pèlerins français, conduits par M. Pellegrino Pedrocchi qui a assisté à l'extase du 26 novembre 1989. Il y a aussi trois jeunes moines de la congrégation de "Sitio", en Côte d'Or, dans leur longue robe brune. M. Pellegrino me demande aussitôt de leur raconter Soufanieh, sans me limiter par le temps. Cela me prend deux heures pleines. Tout est filmé sur vidéo-cassette. Ils m'écoutent dans un silence remarquable. Leur écoute me paraît être une prière. De temps à autre, je remarque dans leurs yeux une larme furtive. Finalement, je réponds aux questions qu'ils me posent et conclus en ces termes :

– *Je vous ai dit ce que nous avons vu et entendu. Le croyant est quelqu'un qui voit par les yeux d'un autre croyant. Vous aussi donc, vous êtes appelés à redire ce que vous avez entendu et vu. Car vous avez effectivement vu par nos yeux et entendu par nos oreilles. N'ayez donc pas peur.*

Le moins jeune parmi les prêtres dit alors tout haut et devant le groupe :

– *C'est exactement ce que nous attendions de vous. Au nom de tous, je vous remercie pour votre témoignage. Je vous engage à nous visiter quand vous irez en France. Là, il y aura aussi des personnes qui vous écouteront avec foi et joie.*

Samedi 12 mai

A l'aube, je termine avec le cameraman Nabil Choukair le commentaire complet des trois vidéo-cassettes de Soufanieh. Travail désiré depuis tant d'années par le P. Malouli et moi-même. J'ai visionné deux fois les trois films, malgré ma connaissance parfaite des faits. J'avais noté toutes les phases dans leur déroulement, à la seconde près. Puis j'avais écrit une partie importante de ce commentaire, de peur que la moindre hésitation ou erreur, si minime soit-elle, ne s'y glisse. Nabil est durant tout ce travail un modèle de patience, d'attention et de bonne humeur. Une fois le travail achevé, nous ressentons tous deux une joie indicible. Nous terminons par où nous avons commencé : la prière à genoux, pour demander la lumière et la droiture.

Le matin, près d'une heure avant de quitter Damas pour Alep, je téléphone au patriarche Zakka, pour lui dire au revoir. Il me demande de venir sans tarder. Inquiet, je m'empresse d'aller le voir. Il m'accueille par des mots rassurants. Il veut me mettre au courant de la dernière visite que lui a faite le nonce apostolique à Damas. Celui-ci, cherchant à connaître l'avis du patriarche sur Soufanieh, s'est entendu poser cette question :

– *Que pensez-vous du christianisme?*

Etonné, le nonce avait cherché une explication. Le patriarche lui avait répondu :

– *Tout le christianisme repose sur les miracles. L'histoire de l'Église en fourmille. Pourquoi donc n'y en aurait-il pas à Damas ou ailleurs?*

Le patriarche l'a alors assuré qu'il voit dans Soufanieh une véritable intervention divine, à laquelle il faut prêter attention pour écouter ce que le Seigneur veut nous dire. Le nonce lui a raconté qu'il a lui-même vu l'huile sur les mains de Myrna et que de nombreuses personnes, envoyées par lui à Soufanieh, l'ont vu de leurs propres yeux. Il a aussi avoué au patriarche avoir perçu "la Sainte Face" sur la terrasse.

Le patriarche, à son tour, lui a raconté comment l'huile a couvert les mains de Myrna lors de sa visite à son vicaire, Mgr Isaac Saka. Tous deux ont conclu à la nécessité de la formation d'une commission d'enquête.

Le patriarche m'expose tout cela en me disant :

– *Je voulais te rassurer.*

Je le remercie chaleureusement et pars immédiatement pour Alep.

Le soir, en Alep, je vais avec mon ami Michel Chahda à la "Maison de Jésus-Ouvrier", chez Mgr Georges Chelhot, évêque syriaque-catholique en retraite. Celui-ci a demandé à Michel de faire une causerie au sujet du phénomène de l'huile qui suinte sur de nombreuses images de la Vierge en Alep, et du mouvement de prière que cela

provoque. Michel profite de ma présence pour proposer à l'évêque de faire connaître aux étudiantes universitaires du "Foyer" qu'il dirige le Phénomène de Soufanieh. Heureuse proposition qui me permet de passer près de deux bonnes heures avec l'auditoire de Michel.

Il y a, parmi les personnes présentes, un jeune pasteur protestant et son épouse. Un échange suit la causerie. Le pasteur, lui, ne pose aucune question.

Dimanche 13 mai

Ce soir, je fais une nouvelle causerie sur Soufanieh à un autre groupe de jeunes, dans le même Foyer de Jésus-Ouvrier. Celle-ci a lieu à la demande précise d'un jeune qui a assisté à la précédente et qui l'a sollicitée pour un groupe d'étudiants appartenant à un milieu particulier. Une longue et chaude discussion suit la conférence.

Lundi 14 mai

Je rends visite à Mgr Édélby, évêque grec-catholique d'Alep. Il m'interroge sur Soufanieh. Je lui raconte les derniers événements de la Semaine sainte 1990, et l'arrivée de nombreux visiteurs étrangers, dont des médecins. Il m'exprime son étonnement devant tout ce qui se passe à Damas et en Alep. Je lui rappelle l'importance de Damas par rapport au christianisme tout entier. Je lui raconte aussi la visite du nonce au patriarche Zakka, et ce qu'ils pensent de la nécessité d'une commission d'enquête composée d'évêques. Mgr Édélby émet des réserves sur une commission qui ne serait composée que d'évêques. Il insiste de nouveau pour la publication de mes mémoires, pour que tous sachent ce qui s'est passé à Soufanieh, et ce qui s'y passe. Il m'affirme encore une fois que l'*Imprimatur* n'est plus nécessaire.

Mercredi 16 mai

Je visite la maison de Freddy Sakkal, en Alep. L'huile a suinté chez lui d'une dizaine d'images différentes. Sa femme a l'habitude de prier avec ses enfants devant une petite table couverte d'images. Je suis en compagnie du P. Georges Mani, prêtre grec-catholique d'Alep, du P. Émile Assouad, prêtre syriaque-catholique, et de Michel Chahda. Je retrouve, comme partout ailleurs, le même étonnement et la même réaction : prière, prière, prière.

Jeudi 17 mai

Je fais une conférence en l'église de Notre-Dame de la Paix. J'essaie de répondre à cette question : «Pourquoi la Sainte Vierge nous visite-t-elle?» Je vois, parmi l'auditoire, le P. Léon Abdelsamad,

syriaque-catholique. Michel me dira ensuite que le Père lui avouera son étonnement à propos de ce qu'il vient d'entendre.

Vendredi 18 mai

Visite à Mme Peggy Chilazi, jeune dentiste. La conversation prend de nombreux méandres, pour déboucher finalement sur Soufanieh et la Vierge. Peggy m'avoue avoir été incapable de visionner entièrement la vidéo-cassette sur Soufanieh, «ayant eu l'impression de se trouver en face d'un univers magique». Je l'invite à connaître la vérité, car la liberté est dans la vérité.

Samedi 19 mai

Aujourd'hui, je quitte Alep pour Lattakié. Je rends visite à mes amis Rachid et Marie Élias. Les événements d'Alep et de Damas les ont provoqués et nourrissent en eux l'espoir pour Lattakié de "visites" identiques à celles que la Vierge a faites en Alep et à Damas, à travers l'huile. Je prie avec Marie dans la maison d'une malade du nom de Catherine et je lui laisse un morceau de coton imbibé d'huile miraculeuse. Le soir, je prends le repas chez Rachid et Marie. Je leur dis un mot du témoignage de Mgr John Chédid, évêque maronite de Los Angeles, sur Myrna et leur en promets une photocopie.

Je leur signale aussi un article que Mgr Élias Zoghby, évêque grec-catholique de Baalbeck au Liban, a publié dans la *Revue du Liban*, numéro 1539, en date du 3-10 juin 1989, sous le titre "*Monde, où donc vas-tu?*". Il y fait une allusion nette à Soufanieh. Mais ce qui importe surtout dans cet article, c'est l'appel pressant de Mgr Zoghby à quiconque voit et croit, pour qu'il ouvre son œil et son cœur, avant l'intelligence, car les signes divins sont devenus trop forts et trop nombreux pour être envisagés avec indifférence ou dédain "rationnel".

Le soir, je participe à la prière du mois de Marie, dans l'église latine. A la demande du curé, mon ami le P. Ibrahim Younès, je fais une petite causerie sur les derniers événements de Soufanieh. Je leur rappelle leur avoir dit quelques mois plus tôt, au cours du mois d'avril, que nous nous attendions à l'ouverture des blessures dans le corps de Myrna, et à une extase qui serait suivie d'un message. Je leur propose, dans la ligne du message donné par Jésus à Myrna le Samedi saint, de travailler à l'unification de la fête de Pâques par l'adoption, de la part des catholiques, du calendrier julien suivi par les orthodoxes.

Avant de commencer ma causerie, je vois deux femmes et un homme sortir de l'église. Quand j'ai terminé, nombreux sont ceux qui viennent m'exprimer leur désir de voir Pâques unifié sur la base du calendrier julien. Quelqu'un fait remarquer :

– *Le plus important, c'est de répondre sans retard à l'appel pressant du Seigneur.*

Vendredi 25 mai

Je commence aujourd'hui la correction du manuscrit du journaliste américain Rick Salbato sur Soufanieh. Mon jeune ami Rami Saba m'y aide. Auparavant j'étais avec le P. Malouli et avec Nicolas les normes et les limites de cette correction. C'est une étape importante que Rick attend avec une patience étonnante.

Lundi 28 mai

Nabil Choukair me propose de demander au patriarche Zakka une interview sur Soufanieh, qui serait filmée sur vidéo-cassette, et qui clôturerait les trois films commentés. Je compte moi-même faire mes adieux au patriarche qui doit partir demain pour l'Allemagne. Je lui rends donc visite ce matin et lui porte un petit flacon d'huile miraculeuse, un paquet d'images, le livre, en allemand, du P. Adel Khoury, ainsi que le livre de Christian Ravaz.

Je propose à Sa Sainteté l'interview espérée. Il accepte sans aucune hésitation. Son accord me surprend et me réjouit. Il me fixe même le rendez-vous pour 18 heures. A l'heure prévue, il nous accueille au grand salon, en compagnie du nouvel évêque de l'Inde pour les syriaques-orthodoxes. Nabil Choukair est venu avec son ami américain, l'arménien Armen Housepian.

Je pose à Sa Sainteté la question suivante en arabe dialectal :

– *Sainteté, nous aimerions t'entendre nous dire ton avis sur le Phénomène de Soufanieh.*

Voici, mot pour mot, la réponse du patriarche :

– *Je suis très heureux, cher Père Élias Zahlaoui, pour l'opportunité que tu me donnes de dire mon avis sur une question très importante, qui accapare ma pensée et mon champ de conscience depuis de longues années. Depuis huit ans, je ne cesse d'entendre ce qui se passe à Soufanieh. Je suis tout cela avec intérêt, car il s'agit d'une question de foi. Je te certifie que maintenant j'ai l'esprit, en vérité, tout à fait tranquille. Car j'ai vu de mes propres yeux l'huile suinter des mains de Mme Myrna Nazzour. J'ai vu aussi l'huile suinter abondamment d'une image sur papier, quand Mme Myrna Nazzour, son mari, M. Nicolas Nazzour, et toi-même étiez présents dans le bureau de mon vicaire, Mgr Sévère Isaac Saka. Celui-ci m'avait affirmé que lorsqu'il avait reçu Myrna, il n'y avait pas de trace d'huile et quand il avait les images de papier il n'avait vu aucune trace d'huile. Lorsque l'huile suinte d'une image de papier, cela signifie qu'il y a un fait qui dépasse la nature. Il ne faut pas s'en étonner : le christianisme tout entier est miracle. Nous,*

nous estimons que le but est là, clair : il nous montre l'origine de ce miracle. Nous savons que Mme Myrna Nazzour et son mari n'acceptent de cadeau de personne, que leur maison est ouverte à tout venant, que les fidèles viennent nuit et jour pour prier devant l'icône de la Sainte Vierge, que de nombreuses personnes, qui avaient imploré l'intercession de la Sainte Vierge, ont été guéries de maladies incurables.

Nous avons suivi les événements de Soufanieh, et nous avons vu que les messages que le Seigneur ou la Sainte Vierge ont délivrés à Mme Myrna Nazzour sont des messages d'une très haute élévation. Tous ces messages invitent avec urgence à s'accrocher aux vertus, à la foi et à l'unité de l'Église. Ici, je dis que nous avons le devoir d'écouter le Seigneur qui a dit : «Vous les reconnaîtrez à leurs fruits.» Ces fruits sont bons, spirituels, élevés. Pour moi, je crois que ce qui se passe à Soufanieh est miracle divin. Nous avons le devoir de réfléchir avec profondeur et foi à ce que le Seigneur nous envoie en matière de messages célestes, sublimes, par l'intermédiaire de cette noble dame. Merci.

Je redis au patriarche, toujours en arabe dialectal :

– *Monseigneur, nous sollicitons ta prière pour Myrna, son mari et tous ceux qui prient à Soufanieh, afin qu'ils répondent effectivement à l'appel du Seigneur pour retourner à Lui, faire pénitence et travailler à l'unité de l'Église.*

Le patriarche ajoute :

– *En vérité, je prie toujours pour cela, particulièrement pour l'Unité de l'Église. Cette Unité, à mon avis, ne peut exister, ne peut venir rapidement et sans effort. Il nous faut prier continuellement, faire pénitence et revenir au Seigneur. Il en est de l'Unité de l'Église comme du temps où Jésus est venu, quand le peuple avait besoin de se repentir pour accueillir Notre-Seigneur : que nous soyons tous Un dans le Christ, que nous soyons une seule Église, dont la Tête est le Christ. Il nous faut faire pénitence et revenir à Notre-Seigneur avec des larmes abondantes. Il nous faut croire en tous les miracles qui ont lieu de nos jours, comme nos pères ont cru jadis et sont restés fidèles à Notre Seigneur Jésus-Christ.*

Telle est la déclaration du patriarche Zakka, qui a été enregistrée sur vidéo-cassette.

Or, j'apprends le soir même que le P. Malouli s'attend à ce que le patriarche se récuse. Comment donc pourrait-il faire une déclaration dont il sait qu'elle va faire le tour du monde à travers les vidéo-cassettes? Encore une fois, nous nous rendons à l'évidence que le Seigneur a son heure que nul ne connaît.

Il me reste à ajouter que le patriarche se refuse absolument à faire sa déclaration en anglais, comme le souhaitaient Nabil Choukair et son ami Armen. Ils auraient voulu que le patriarche atteigne directement le public américain, étant donné que les vidéo-cassettes vont être diffusées en premier lieu aux États-Unis. Le patriarche, pour sa part, leur a dit clairement les raisons de son refus :

– Je suis arabe. Mon siège est dans un pays arabe, et donc je ne veux parler qu'en arabe.

Le soir même, un jeune de Damas, Fadi Touma, donne une conférence sur Soufanieh, à l'église-cathédrale des syriaques-catholiques. Il a, peu avant, fait la même conférence dans une autre église syriaque, Notre-Dame de Fatima. Les deux conférences ont été autorisées par l'évêque syriaque-catholique, Mgr Joseph Mounayer.

Mardi 29 mai

Il m'arrive aujourd'hui un nouveau paquet d'images de Notre-Dame de Soufanieh, envoyé du Canada par mon ami Roger Kahil. Elles sont de toute beauté. On a imprimé au verso les paroles de la prière "*O Jésus bien-aimé*", écrites en arabe et en français, ou en français et en arménien. Elles feront la joie des arméniens d'Alep.

Jeudi 31 mai

Reçu aujourd'hui une lettre de mon ancien professeur, le P. Paul Ternant, datée du 16 mai. Il m'y annonce avoir écrit à propos du livre de Christian Ravaz une recension dont il m'envoie une copie. Elle devra être publiée dans la revue *Proche-Orient chrétien*. Je ne transcris que le premier paragraphe de sa lettre. Il montre suffisamment la minutie scientifique du P. Ternant et sa pénétration intellectuelle, comme il m'a été donné de le connaître, durant de longues années, en tant que professeur d'Écriture Sainte à Jérusalem. Voici ce paragraphe :

«J'espère que vous avez bien reçu ma lettre du 10 avril. Je vous y disais que nous parlerions des événements de Soufanieh dans Proche-Orient chrétien, sous la forme d'une recension du livret de Christian Ravaz que vous m'avez envoyé. J'ai rédigé – avec soin et amour – cette recension, en m'efforçant de rester sobre, discret et nuancé, et en exprimant ma pensée avec sincérité. On aurait pu imaginer un ton plus "pieux" et plus enthousiaste, mais je crois que le genre adopté sera finalement plus efficace pour promouvoir la cause de Notre-Dame de Soufanieh.»

Reçu aujourd'hui également une lettre de Suisse, de Mme Tulia Egger, datée du 23 mai 1990. Elle y a glissé une coupure de journal

extraite du quotidien *La Suisse*, daté du 20 mai 1990. On y raconte le suintement d'une huile parfumée d'une image de la Sainte Vierge, portant le nom de "*Marie, Porte du Ciel*", connue sous le nom russe de *Portaitissa*.

Ce fait s'est produit à Toulouse, le 11 février 1990. L'huile a été examinée. L'archevêque de Toulouse a donné l'ordre de mener une enquête en bonne et due forme, et a désigné un spécialiste pour cela. De son côté, Mme Tulia Egger, me dit entre autres choses :

«Comme vous pouvez imaginer – durant les fêtes de Pâques – nos pensées ont été tout particulièrement auprès de vous et de tous ceux qui ont assisté au miracle de Soufanieh. La circulaire arrivée il y a quelques jours nous a confirmé que miracle il y a eu à nouveau.

Je joins un "entrefilet" paru dans le journal La Suisse de dimanche dernier (20.5.90) et dont je pense qu'il pourra vous intéresser. Peut-être en avez-vous déjà entendu parler avant nous?»

Aujourd'hui, l'un de mes amis m'offre un des plus beaux cadeaux qui soient : il m'a annoncé sa décision de rester définitivement en Syrie, au lieu d'émigrer aux États-Unis où se trouve presque toute sa famille.

C'est pour moi une très grande surprise. Mais la raison profonde de sa décision est encore une bien plus grande surprise : il trouve qu'il n'a pas le droit de quitter la Syrie au moment où le Seigneur y renouvelle son séjour avec Sa sainte Mère, à Soufanieh, et à travers Soufanieh. Splendide!

Juin 1990

Lundi 4 juin

Je termine à midi, avec mon jeune ami Rami Saba, la révision du livre du journaliste américain, Rick Salbato. Notre impression générale est que le contenu en est solide et qu'il relate fidèlement les faits. Cependant, nous avons introduit de nombreux amendements et des corrections qui s'imposent. Nous en avons supprimé des pages entières qui nous paraissent soit inutiles, soit capables de provoquer des problèmes dont personne ne voudrait.

Mardi 5 juin

Le matin, je vais voir Mgr Boulos Bourkhoche à Khabab. Il est malade. Cependant, il se lève et nous passons un moment au salon, en compagnie du P. Ghafil Dick, curé de Khabab, qui a lu une partie du manuscrit de Rick Salbato et qui en est satisfait. J'explique à l'évêque le but de ma visite : M. Salbato insiste pour avoir une préface d'une haute autorité ecclésiastique ayant suivi le Phénomène et qui y croit. Il voudrait la placer en tête de son livre, pour lui valoir une crédibilité officielle, indispensable au lecteur américain. J'affirme à l'évêque que tel qu'il a été corrigé, le manuscrit est valable.

M. Salbato nous donne l'assurance qu'il respectera toutes les corrections et suppressions. Mgr Bourkhoche me promet d'écrire cette préface très prochainement.

Je reviens aussitôt à Damas, avec mon ami Georges Chaoui, dans sa voiture.

Samedi 9 juin

Un chercheur français, du nom de Bernard Heyberger vient me voir. Nous passons ensemble plus de trois heures. Il a fait un long séjour à Damas, qu'il est sur le point de quitter.

Il veut s'informer de la situation des chrétiens en Syrie, aux 17^e et 18^e siècles.

Conformément à mon habitude, je ne souffle mot de Soufanieh. C'est lui qui m'en parle. Je lui réponds par le langage des faits, le seul compréhensible pour les Occidentaux. Il m'écoute avec une attention soutenue. Il pose peu de questions. Finalement, il dit textuellement :
– *Vous maniez parfaitement l'usage de la raison, et malgré cela vous me parlez de miracle. Je suis perplexe.*

Je lui réponds :

– *Faites face au réel, et votre perplexité cessera peut-être.*

Puis, avec infiniment de respect, je lui propose le livre de Christian Ravaz et la revue *Famille chrétienne*, ainsi que l'ensemble des messages dans leur traduction française. Il les prend volontiers.

Nous nous séparons en nous promettant de garder le contact.

Lundi 11 juin

M. Bernard Heyberger téléphone pour me remercier et me redire au revoir. Nous échangeons la promesse de maintenir le contact.

Mardi 12 juin

Téléphone de Paris, de mes amis Guy et Mylène Fourmann. Ils m'annoncent avec joie que le montage de la vidéo-cassette de Soufanieh a été mené à la perfection par Fadi Assafi, fils de notre grand chanteur. Fadi s'était offert gracieusement pour ce travail. La vidéo-cassette sera proposée à un prix modique pour la rendre accessible au plus grand nombre.

Alors que je préviens Guy et Mylène contre la tentation de l'argent, Guy me fait cette réponse :

– *Si un jour je sens que nous glissons sur la pente de l'argent, je ferai ce que Jésus a fait au Temple!*

Vendredi 15 juin

Je rends visite au secrétaire du nonce apostolique, Mgr Sérapion. Je lui remets la vidéo-cassette de Soufanieh, et le mets au courant de la déclaration du patriarche Zakka. Je lui en promets le texte en arabe et la traduction française. L'attitude de Mgr Sérapion par rapport à Soufanieh reste très positive.

Dimanche 17 juin

Lettre du P. Pierre Veau, de Mauritanie. Nombreuses allusions à Soufanieh. Entre autres, la colère qui l'a saisi quand il a entendu au Caire quelqu'un attaquer Soufanieh en l'accusant d'être une affaire d'argent! Sa réponse ne s'est pas fait attendre.

Lundi 18 juin

Reçu aujourd'hui la préface de Mgr Boulos Bourkhoche, tant désirée par Rick Salbato pour son livre :

«Khabab, le 18 juin 1990.

Paix, bénédiction et vœux, accompagnés des grâces du salut à tous ceux qui lisent ce livre précieux sur les événements extraordinaires de Soufanieh, qui n'ont pas cessé de se prolonger depuis la fin de l'année 1982 jusqu'à présent. Moi-même, je fus témoin du suintement d'huile des mains et du visage de Mme Myrna Nazzour, ainsi que des reproductions de l'icône de Soufanieh, plus d'une fois.

Je félicite donc l'auteur pour avoir pris à cœur de faire connaître les événements de Soufanieh, afin de glorifier Dieu, d'honorer la Sainte Vierge et d'inciter les fidèles à la prière, à la pénitence et au travail urgent pour l'Unité de l'Église, comme il est proclamé dans les messages de la Vierge à Myrna.

Nous engageons les fidèles à lire ce livre précieux. Nous leur confirmons que tout ce qu'il contient en matière de miracles, de paroles et de messages concernant Soufanieh, est conforme à la réalité.

Nous sollicitons de Dieu la bénédiction et le bien pour les lecteurs de ce livre et pour ceux qui ont aidé à sa diffusion.

*Boulos BOURKHOCHÉ †
Evêque de Bosra, Hauran et la montagne
des Arabes pour les grecs-catholiques»*

Le docteur Naji Saba et son frère Rami traduisent cette préface en anglais. Je porte aussitôt cette traduction à Mgr Bourkhoche à Khabab pour la lui faire signer.

Là, j'apprends "par hasard" qu'une religieuse des Sœurs de Besançon doit partir demain pour l'Égypte. Or, depuis quelques jours, je suis en quête de quelqu'un qui pourrait porter des documents sur Soufanieh ainsi qu'un morceau de coton imbibé d'huile et des images à une Égyptienne qui les a sollicités auprès d'une Syrienne rencontrée "par hasard" lors d'un récent voyage en Égypte. La religieuse se charge avec joie de ce colis.

Aujourd'hui, je rencontre "par hasard" également le P. Eugène Amar, l'un des conseillers du patriarche latin de Jérusalem. Il m'aborde avec ces mots :

– Nous avons vu les vidéo-cassettes de Soufanieh, au patriarcat de Jérusalem.

Je suis étonné de la liberté avec laquelle il me parle de Soufanieh. Je préfère ne pas lui demander son avis. Mais sa manière spontanée de m'en parler me plonge dans la perplexité, car je sais que la plupart des prêtres de sa congrégation, en Syrie, sont soit indifférents soit hostiles. Quel mystère que l'homme!

Mercredi 20 juin

Je prie ce soir à Soufanieh, après une longue interruption due à mon apostolat auprès des jeunes. A la fin de la prière, un fait significatif se produit. Myrna tient dans sa main, pendant la prière, une image encadrée, absolument identique à l'icône miraculeuse. Subitement, l'huile remplit l'image derrière le verre.

Armen Housepian se tenait au salon. Il en est bouleversé et pleure. Je sais qu'Armen avait des crises de larmes, ces derniers jours, toutes les fois qu'il pensait à son retour aux États-Unis. Mais ses larmes, alors, ont une autre explication.

Armen vient d'acquérir cette image d'un jeune homme qui l'avait depuis onze ans, et qui refusait aussi bien de la vendre, comme de l'offrir à Armen. Or, Armen refusait de rentrer aux États-Unis, tant qu'il ne se serait pas procuré une image identique à celle de Soufanieh. Il va revoir ce jeune homme, dont le refus est catégorique. Il s'assied alors dans la boutique de ce jeune homme, profondément triste, et il se met à prier. Subitement, il a vu le jeune homme se diriger vers l'image accrochée au mur, la prendre et la lui présenter, en lui disant :

– Prends-la et va-t'en avant que je ne te la reprenne!

Il refuse d'être payé. Armen la prend et sort précipitamment, sans trop y croire. Quand il arrive à la "maison de la Vierge", il raconte à Myrna ce qui vient de lui arriver. Puis, il lui remet l'image en disant :

– Prie, Myrna, pour que la Vierge me fasse savoir qu'elle est contente de moi. Alors seulement, je partirai le cœur en paix.

Myrna prend l'image et s'assied pour prier. Armen monte sur la terrasse, pour prier devant la statue de Marie. Soudain, il a le sentiment que quelque chose vient de se produire, sans pouvoir le définir. Il descend aussitôt et demande à Myrna s'il y a du nouveau. Myrna lui répond :

– Tiens, vois ton image, elle vient de se couvrir d'huile!

Armen pleure alors de joie, assuré d'avoir eu le signe qu'il demandait. Il décide aussitôt de rentrer aux États-Unis. Il a le cœur parfaitement tranquille. Il me dit :

– Maintenant, je sais que ma mission à Damas est accomplie. Je rentre dans la joie, en remerciant avec jubilation et action de grâce.

Le soir même se produit une autre surprise qui mérite d'être relatée. Je venais d'en finir avec Armen, et j'étais sur le point de partir, quand j'entends quelqu'un dire :

– *Ça y est, un nouveau prêtre!*

Je vois entrer au salon un prêtre de grande taille, dans la tenue officielle des prêtres byzantins : manteau ample et noir, chapeau qu'on appelle "kallous". Il salue et s'assied en demandant ce qui se passe dans cette maison. Il avoue qu'il visite la maison pour la première fois. Je lui présente Myrna et Nicolas, et veux commencer à lui parler un peu des événements de Soufanieh, quand quelqu'un s'avance et m'interrompt pour lui dire :

– *Abouna – Père – je vous présente le Père Élias Zahlaoui.*

Je suis en tenue civile. Il me regarde et s'exclame :

– *Le Père Zahlaoui... le dramaturge et l'écrivain?*

– *Lui-même.*

Il ajoute :

– *C'est le Seigneur qui permet cette rencontre. Il y a quelques jours, je discutais avec le Père X et il se référait à toi, pour croire à Soufanieh. Raconte-moi donc ce qui arrive ici.*

Je sens que je n'ai pas le droit de négliger l'occasion et je me mets à lui raconter les événements depuis le début. Au bout d'un moment, il place sa main sur sa poitrine et dit :

– *J'étais Saül et je suis converti. Est-il raisonnable que de tels événements aient lieu et qu'ils me restent inconnus, à moi et à beaucoup d'autres?*

Il réclame davantage d'informations. Tout à coup, il m'interrompt en disant :

– *Abouna, ordonne-moi ce que je dois faire. Il faut que je répare ce manque. Il faut que j'annonce la bonne nouvelle.*

Notre rencontre se prolonge deux heures et demie.

Enfin, toutes les personnes se mettent debout devant l'icône miraculeuse, et le Père chante à la Vierge d'une voix belle, mais éprouvée par les cigarettes.

Il part en promettant de revenir bientôt. Il est 21 heures 30.

Jeudi 21 juin

Je téléphone à Soufanieh pour souhaiter encore une fois bon voyage à Armen. De nouveau, il pleure.

Vendredi 22 juin

Téléphone de Sœur Fiorina de l'Hôpital Italien, pour m'annoncer que le nonce apostolique a célébré la messe hier à la nonciature. Il avait invité Myrna et Nicolas, en même temps que quelques ambassadeurs et leurs épouses. L'huile a couvert les mains de Myrna à la fin de la messe.

Juillet 1990

Mardi 3 juillet

L'après-midi, mon ami Emmanuel Khawam m'apprend par téléphone qu'une journaliste doit venir le soir même à Soufanieh. Je décide aussitôt d'interrompre mon travail et de me rendre à Soufanieh. Après la prière, je fais la connaissance d'une jeune fille du nom de Colette Dergham, Canadienne d'origine libanaise. Peu informée du Phénomène, elle veut en avoir une idée globale et détaillée à la fois. Elle a travaillé dans les médias au Liban : radio, télévision et journalisme. Son père l'accompagne. Le P. Malouli est absent. Je lui consacre plus de deux heures. Je lui raconte les principaux faits de Soufanieh et relève pour elle les points essentiels des messages.

Je me rends compte qu'elle a une foi profonde et consciente. Elle la veut plus efficace, d'autant plus qu'elle travaille alors dans les médias au Canada. Elle prépare une thèse de doctorat sur le mysticisme chrétien. Elle semble très heureuse de notre rencontre. Mais j'ose affirmer que je la dépasse en joie, à la seule pensée de ce qu'elle pourrait faire quand elle connaîtra l'ensemble des faits et méditera les messages avec le calme du chercheur et la prière du croyant reconnaissant.

Emmanuel nous conduit ensuite à l'église Notre-Dame de Damas. Je lui offre deux cassettes de Soufanieh – qu'on m'a rendues deux jours auparavant – et une bonne quantité d'images. Je lui conseille le livre du P. Herbert Thurston sur *Les phénomènes physiques du mysticisme*, que m'a recommandé André Patsalidès.

Mercredi 4 juillet

Je reçois la revue *Chrétiens Magazine*, numéro 32, pour les mois de juin et juillet. Le P. Laurentin y publie un article intitulé "Soufanieh", dans lequel il relate les derniers événements de la Semaine sainte et de Pâques 1990. Il y fait allusion à un article du docteur Philippe Loron qui serait publié dans la revue *Feu et Lumière*.

Je reçois aujourd'hui 500 exemplaires du livre de Christian Ravaz, réimprimé et distribué gratuitement par Maged Ghayeb, à Beyrouth.

La veille de l'anniversaire de mon ordination sacerdotale, je reçois de mon ami Roger Kahil, du Canada, un nouveau paquet d'images, ainsi que quelques numéros de la revue *Icônes*, éditée par l'évêché grec-catholique au mois de juin dernier. On y a reproduit l'article de la journaliste Florence Brière-Loth paru dans la revue *Famille chrétienne*, du mois d'avril 1990.

Jeudi 5 juillet

Nous commençons aujourd'hui le camp d'été de la chorale des grands, dans le village de Kassab, à quelques centaines de mètres de la frontière turque. Une grande image de Notre-Dame de Soufanieh a été placée sur l'autel de la chapelle. Nous l'avons entourée de fleurs et avons allumé des bougies. Les membres de la chorale sont invités à venir prier devant Elle.

Jeudi 12 juillet

Le matin, comme d'habitude, je fais une méditation sur l'Évangile aux membres de la chorale. Je leur reproche leur relâchement par rapport à Soufanieh, alors qu'ils ont été les plus assidus à prier et à chanter, pendant longtemps, à la "maison de la Vierge". Je leur recommande de rompre une indifférence qui les empêche de vivre des événements uniques, alors que des étrangers viennent de si loin pour les vivre avec une joie et une foi indicibles.

Vendredi 13 juillet

Je rentre à midi à Damas, avec la chorale des grands. Un courrier volumineux m'attend, dont un numéro de la revue *Stella Maris*, qui publie un article intitulé : "Événements nouveaux à Soufanieh". J'y trouve aussi une lettre de Bibiane Bucaille de la Roque, accompagnée d'un long rapport sur "le comportement de Myrna". Elle y analyse le comportement de Myrna et de son mari Nicolas, avec la méthode de la psychologue sachant allier parfaitement l'étude scientifique objective et une foi profonde et sereine.

Samedi 14 juillet

Le matin, je vais à Soufanieh. Je suis surpris de voir le patio plein de monde. Un homme me salue familièrement et me rappelle qu'il est maire dans un des quartiers d'Alep. Il me demande pour tout le groupe qui l'accompagne le récit détaillé du Phénomène. Cela me prend près

d'une heure et demie. Cet entretien se termine par des chants devant l'icône miraculeuse.

Je discute à nouveau avec Myrna et Nicolas au sujet de leur projet de voyage en Belgique. Pour ma part, je pense qu'il faut s'en tenir à la condition adoptée lorsqu'ils ont été invités en Égypte. Nous nous entendons sur le principe qu'ils n'accepteront d'invitation que si elle est patronnée par un évêque. Quand le P. Malouli arrive, nous lui faisons part de notre accord. Il approuve aussitôt. Il est décidé que j'écrirai au P. Frans Van der Voort, qui a lancé l'invitation, pour lui dire nos conditions.

Je rends visite le patriarche Zakka. Conversation à bâtons rompus. Nous en venons à parler de Soufanieh. Sa Sainteté me demande un peu d'huile. Je lui promets de lui en donner très rapidement.

Durant la sieste, je reçois une communication téléphonique d'une Française, à Damas. Elle souhaite me voir, bien que rentrant le lendemain en France. J'hésite, puis je lui dis de venir dans une heure. Elle vient.

C'est une cinéaste qui connaît bien la Syrie pour y être venue de nombreuses fois. Elle souhaite entreprendre une nouvelle œuvre cinématographique, pour laquelle elle voudrait me demander quelques informations.

Au moment de partir, je la prie d'emporter quelques lettres à poster en France. L'une d'elles contient 200 francs français que je rends à mon correspondant français qui avait souhaité recevoir un coton imbibé d'huile et des images, et a glissé en conséquence cette somme dans sa lettre. Je dois donner à la cinéaste quelques mots d'explication, pour qu'elle ne soit pas surprise lors de la fouille à l'aéroport de Damas. Sa surprise est grande en entendant parler de Soufanieh. Elle souhaite en savoir plus. Elle m'écoute avec un étonnement manifeste. Enfin, elle a le courage de me dire :

– *Ce que vous racontez est étonnant, et je n'en ai pas entendu parler jusqu'à présent. J'aimerais être mise au courant, bien que je ne sois pas pratiquante.*

Dimanche 15 juillet

J'apprends "par hasard" la publication de l'article du P. Boulos Fadel dans la revue *Al-Maçarrat*, numéro de janvier-février 1989. Cela me réjouit, tant pour le P. Fadel que pour la revue elle-même.

Lundi 16 juillet

Le facteur m'apporte aujourd'hui la revue *Feu et Lumière*. Elle contient deux articles sur Soufanieh : l'un du docteur Philippe Loron, intitulé "*Soufanieh : une mystique sous scialitique*", l'autre d'André Valenta, portant un titre curieux : "*El-Oum Betloun*", deux mots arabes qui signifient "la Mère rassemble", dont il m'a demandé par téléphone, de Paris, la façon de les prononcer et de les écrire.

Mardi 17 juillet

Le soir, téléphone de Soufanieh : Colette Dehouck vient d'arriver de Belgique, pour préparer le voyage de Myrna et Nicolas dans son pays. Je m'excuse de ne pas pouvoir les rejoindre à Damas, et leur promets de venir dès mon retour d'Alep, dans deux jours.

Samedi 21 juillet

Je rencontre à Soufanieh le P. Malouli, Myrna, Nicolas et Colette. Nous parlons longuement de leur voyage en Belgique et reprenons les mêmes décisions que précédemment. L'Europe nous paraît être un labyrinthe, et Soufanieh est trop précieuse pour l'exposer à quelque risque. Ces décisions se réduisent à ceci : n'accepter aucune invitation qui ne soit patronnée par un évêque; consacrer la majeure partie de la visite à des temps de prière; avoir la possibilité de donner une ou deux causeries sur l'ensemble du Phénomène. Nous pensons aussi que le moment le plus indiqué pour ce voyage se situerait entre le 15 octobre et le 15 novembre 1990.

Dimanche 22 juillet

Je montre au P. Malouli, à Myrna, Nicolas et Colette la lettre que j'ai écrite au P. Van der Voort, au nom de ceux-ci et de moi-même. Nous signons la lettre et je la confie à mon neveu Fadi Oska pour la poster deux jours après à Paris.

Myrna me remet une lettre qu'elle vient de recevoir du journaliste américain, Rick Salbato. Il y dit sa joie profonde et sa foi à travailler avec Mgr Feghali et le chanteur Tony Hanna, à Detroit, dans leur souci d'œuvrer pour le mieux au service de Notre-Dame de Soufanieh. Sa lettre n'est pas datée. Mais l'enveloppe porte la date du 3 juillet 1990 avec le tampon de Detroit.

Lundi 23 juillet

Nous commençons aujourd'hui le camp de la chorale des moyens, à Kassab, tout près de la frontière turque. Comme au camp des grands de la chorale, je pose sur l'autel de la chapelle une grande icône de

Notre-Dame de Soufanieh. Je recommande à tous les participants d'avoir à cœur d'entourer la Sainte Vierge de fleurs et... de prières. Puis nous plaçons notre camp sous le regard de Marie.

Lundi 30 juillet

Aujourd'hui, je me permets d'avoir une initiative qui peut paraître enfantine. J'escalade, avec un bon groupe de jeunes, la colline la plus élevée de Kassab; elle surplombe la mer au loin, à l'ouest, et est ceinturée de tous les autres côtés par des chaînes de montagnes entièrement boisées. Avec les jeunes de la chorale, j'aménage un petit sanctuaire de pierres, au centre duquel nous plaçons l'image de Notre-Dame de Soufanieh, bien protégée par un flacon de verre hermétiquement fermé. J'ai auparavant écrit derrière l'image ces quelques mots :

*«Notre-Dame de Soufanieh
Source d'huile sainte,
Chœur-Joie te salue du fond de son histoire,
Te confie ses enfants,
Te recommande certains de ses projets,
Te glorifie et glorifie Ton Fils bien-aimé, Jésus.»*

Puis nous allumons une bougie, récitons quelques dizaines de chapelet entrecoupées de nombreuses intentions, égrenées spontanément par les jeunes, et nous chantons. C'est l'heure du coucher du soleil. La mer étincelle de mille couleurs.

Mardi 31 juillet

Je rentre aujourd'hui à Damas. Une lettre du P. Adel Khoury, d'Allemagne, datée du 22 juillet, m'attend. Il m'annonce son arrivée à Damas, le 12 septembre prochain. Il me rappelle aussi mes mémoires, m'exprimant l'espoir qu'elles seront imprimées. Cela lui faciliterait, dit-il, son travail de traduction, de disposer du texte définitif relatant les événements des derniers mois. De surcroît, le post-scriptum de cette lettre est remarquable :

«Ici le Phénomène trouve un accueil encourageant de la part d'individus, de groupes de prière, de paroisses et d'un bon nombre de prêtres. J'aurai l'occasion, en décembre prochain, de donner une conférence durant une session de prêtres, sur le thème : Soufanieh et l'Unité de l'Église.

Que votre prière nous accompagne.

L'évêque de Munster a témoigné de l'intérêt pour Soufanieh, et a exprimé le désir d'en connaître un peu plus. Je lui ai donné la

vidéo-cassette réalisée l'automne dernier à Damas par André Rostworowsky, le reporter canadien.

Le nonce apostolique à Bonn s'est aussi intéressé au Phénomène. Il m'a fait venir à la nonciature et m'a interrogé à ce sujet. Je lui ai envoyé par la suite des exemplaires du livret que j'ai publié.»

Il m'est impossible de dire autre chose que : Merci, Seigneur!

Je rends visite à Sa Sainteté le patriarche Zakka, sans avoir pris de rendez-vous. Fidèle à ses habitudes, il est aussi affectueux que simple. Cette visite a un but précis : lui demander son avis pour la publication de mes mémoires. Faut-il supprimer, avec les pages concernant les positions négatives de certains hommes d'Église, les pages reflétant l'attitude positive d'autres? Faut-il maintenir ce côté positif et dans quelles limites? Le patriarche Zakka y est impliqué pour une part aussi vaste que fondamentale.

Sa Sainteté me répond le plus clairement du monde et sans la moindre hésitation :

– Garde plutôt toutes les attitudes positives. Ce côté constitue une partie importante de ton témoignage.

Puis le patriarche me fait part de *«la tristesse qu'il éprouve devant la dureté de cœur de certains dans leur refus de la grâce».*

A Soufanieh, j'apprends que le voyage de Myrna et de Nicolas en Belgique est fixé au 9 août prochain. J'en discute avec les PP. Malouli et Fadel, ainsi qu'avec Myrna et Nicolas. Mon avis est qu'il faut s'en tenir à ce que nous avons décidé et dont nous avons prévenu le P. Frans Van der Voort. Je le leur dis nettement. Mais ce n'est que mon avis, et ils peuvent bien entendu voir autrement. Il est décidé que le P. Paul Fadel les accompagnera. Je leur souhaite bon voyage et les assure de ma prière.

Par la même occasion, Myrna me raconte son voyage, dimanche dernier, à Marmarita, village situé à 230 kms au nord-ouest de Damas. Elle y avait été invitée par les Pères de cette Mission. L'huile a coulé de ses mains avec abondance, à la fin de la sainte messe, tandis qu'elle levait de ses deux mains l'icône de Notre-Dame de Soufanieh devant la foule qui remplissait l'église.

Je confie au docteur Aïda Daoud, venue du Canada, une lettre, un petit flacon d'huile et le livre de Christian Ravaz, pour les remettre à une religieuse canadienne qui m'a écrit et qui voudrait avoir quelque chose de Soufanieh.

Notre-Dame de Soufanieh. Je recommande à tous les participants d'avoir à cœur d'entourer la Sainte Vierge de fleurs et... de prières. Puis nous plaçons notre camp sous le regard de Marie.

Lundi 30 juillet

Aujourd'hui, je me permets d'avoir une initiative qui peut paraître enfantine. J'escalade, avec un bon groupe de jeunes, la colline la plus élevée de Kassab; elle surplombe la mer au loin, à l'ouest, et est ceinturée de tous les autres côtés par des chaînes de montagnes entièrement boisées. Avec les jeunes de la chorale, j'aménage un petit sanctuaire de pierres, au centre duquel nous plaçons l'image de Notre-Dame de Soufanieh, bien protégée par un flacon de verre hermétiquement fermé. J'ai auparavant écrit derrière l'image ces quelques mots :

*«Notre-Dame de Soufanieh
Source d'huile sainte,
Chœur-Joie te salue du fond de son histoire,
Te confie ses enfants,
Te recommande certains de ses projets,
Te glorifie et glorifie Ton Fils bien-aimé, Jésus.»*

Puis nous allumons une bougie, récitons quelques dizaines de chapelet entrecoupées de nombreuses intentions, égrenées spontanément par les jeunes, et nous chantons. C'est l'heure du coucher du soleil. La mer étincelle de mille couleurs.

Mardi 31 juillet

Je rentre aujourd'hui à Damas. Une lettre du P. Adel Khoury, d'Allemagne, datée du 22 juillet, m'attend. Il m'annonce son arrivée à Damas, le 12 septembre prochain. Il me rappelle aussi mes mémoires, m'exprimant l'espoir qu'elles seront imprimées. Cela lui faciliterait, dit-il, son travail de traduction, de disposer du texte définitif relatant les événements des derniers mois. De surcroît, le post-scriptum de cette lettre est remarquable :

*«Ici le Phénomène trouve un accueil encourageant de la part d'individus, de groupes de prière, de paroisses et d'un bon nombre de prêtres. J'aurai l'occasion, en décembre prochain, de donner une conférence durant une session de prêtres, sur le thème : Soufanieh et l'Unité de l'Église.
Que votre prière nous accompagne.
L'évêque de Munster a témoigné de l'intérêt pour Soufanieh, et a exprimé le désir d'en connaître un peu plus. Je lui ai donné la*

vidéo-cassette réalisée l'automne dernier à Damas par André Rostworowsky, le reporter canadien.

Le nonce apostolique à Bonn s'est aussi intéressé au Phénomène. Il m'a fait venir à la nonciature et m'a interrogé à ce sujet. Je lui ai envoyé par la suite des exemplaires du livret que j'ai publié.»

Il m'est impossible de dire autre chose que : Merci, Seigneur!

Je rends visite à Sa Sainteté le patriarche Zakka, sans avoir pris de rendez-vous. Fidèle à ses habitudes, il est aussi affectueux que simple. Cette visite a un but précis : lui demander son avis pour la publication de mes mémoires. Faut-il supprimer, avec les pages concernant les positions négatives de certains hommes d'Église, les pages reflétant l'attitude positive d'autres? Faut-il maintenir ce côté positif et dans quelles limites? Le patriarche Zakka y est impliqué pour une part aussi vaste que fondamentale.

Sa Sainteté me répond le plus clairement du monde et sans la moindre hésitation :

– Garde plutôt toutes les attitudes positives. Ce côté constitue une partie importante de ton témoignage.

Puis le patriarche me fait part de *«la tristesse qu'il éprouve devant la dureté de cœur de certains dans leur refus de la grâce»*.

A Soufanieh, j'apprends que le voyage de Myrna et de Nicolas en Belgique est fixé au 9 août prochain. J'en discute avec les PP. Malouli et Fadel, ainsi qu'avec Myrna et Nicolas. Mon avis est qu'il faut s'en tenir à ce que nous avons décidé et dont nous avons prévenu le P. Frans Van der Voort. Je le leur dis nettement. Mais ce n'est que mon avis, et ils peuvent bien entendu voir autrement. Il est décidé que le P. Paul Fadel les accompagnera. Je leur souhaite bon voyage et les assure de ma prière.

Par la même occasion, Myrna me raconte son voyage, dimanche dernier, à Marmarita, village situé à 230 kms au nord-ouest de Damas. Elle y avait été invitée par les Pères de cette Mission. L'huile a coulé de ses mains avec abondance, à la fin de la sainte messe, tandis qu'elle levait de ses deux mains l'icône de Notre-Dame de Soufanieh devant la foule qui remplissait l'église.

Je confie au docteur Aïda Daoud, venue du Canada, une lettre, un petit flacon d'huile et le livre de Christian Ravaz, pour les remettre à une religieuse canadienne qui m'a écrit et qui voudrait avoir quelque chose de Soufanieh.

Août 1990

Mercredi 1^{er} août

Commencement du camp d'été à Marmarita du groupe de jeunes, les "Chevaliers de la Charité". J'y rencontre les prêtres et les religieuses de la Mission, ainsi qu'un certain nombre de laïcs, qui se sont trouvés à la sainte messe, dimanche dernier, quand l'huile a coulé des mains de Myrna. Je demande au P. Rizkallah Simaan et à M. Élias Salamé leur témoignage écrit. Quant aux religieuses, elles me parlent de la vaste distribution qu'elles ont faite de l'image de Notre-Dame de Soufanieh, collée sur du bois bien traité. Elles me demandent beaucoup d'images de différents formats et des exemplaires du livre de Christian Ravaz.

La nuit, je me trouve dans ma chambre quand le P. Moufid Jabbour vient me rendre visite. Il est bien tard. Il me raconte longuement son apostolat au Liban, dans le Nord de la Bekaa, au village de Jdaïd. De lui-même, il en vient à parler de Soufanieh, de son opposition précédente et de sa récente adhésion. Il m'assure passer aux yeux des habitants de toute la région pour l'apôtre de Soufanieh. Il m'explique comment de multiples faits ont fini par le retourner en faveur de Soufanieh. Je lui demande aussitôt un témoignage écrit.

Jeudi 2 août

Le matin, après la sainte messe, le P. Moufid Jabbour vient me remettre son témoignage écrit. Tout heureux, je veux savoir quand il a fini de le rédiger.

— *A une heure du matin!* me répondit-il.

Je rencontre le P. Ibrahim Salamé, arrivé récemment d'Argentine. Longue conversation sur son travail à Rosario. De lui-même, il aborde Soufanieh. Il me décrit l'émotion des gens à la vue des deux vidéo-cassettes qu'il a réussi à se procurer à Damas, lors de son voyage précédent. Il m'interroge longuement sur plusieurs points concernant ce Phénomène. Il me propose la constitution d'un comité qui se

chargerait de faire connaître Soufanieh en Argentine, et dont il serait lui-même le promoteur. Je lui donne alors une idée de ce que les comités de France, du Canada et des États-Unis essaient de faire. Je le félicite pour une telle initiative.

Chose remarquable : le P. Ibrahim m'avoue avoir, lui aussi, pendant de longues années, complètement négligé Soufanieh. Il ne s'en est pas caché devant ses paroissiens de Rosario qui ont cherché à connaître la vérité sur le Phénomène.

Mardi 7 août

Je montre aux PP. Ibrahim Salamé et Rizkallah Simaan, le texte de la déclaration faite par Sa Sainteté le patriarche Zakka, le 28 mai 1990, sur Soufanieh. Cette prise de position les étonne. Je promets au P. Ibrahim Salamé de lui envoyer les trois vidéo-cassettes montées par Nabil Choukair à Los Angeles. Elles devraient l'aider considérablement à faire connaître Soufanieh. Il commence déjà à penser aux nombreux groupements et associations qui les verront. La tache d'huile s'étend à partir de Damas. Merci, Seigneur!

Mercredi 8 août

Je rencontre, à midi, à la "maison de la Vierge", une famille française de Lille, le docteur Dominique Obin, sa femme et leurs deux jeunes enfants. Nous parlons longuement de Soufanieh, de Myrna et de Nicolas. J'apprends qu'ils ont des liens d'amitié avec l'un ou l'autre des Français venus à Damas la Semaine sainte 1990. Au même moment arrive à Soufanieh le P. Émile Assouad d'Alep. Je le leur présente et ensemble nous organisons le programme de leur séjour en Syrie.

Je touche du doigt encore une fois "cette Main mystérieuse et tendre" qui tisse ce réseau d'amitié et de prière un peu partout à travers le monde. En effet, je n'en finirais pas de relever les obstacles qui rendaient vraisemblablement impossible une telle rencontre entre les Obin, le P. Assouad et moi-même, car en été je vole littéralement de camp en camp, sans pouvoir atterrir à Damas.

Leur appel téléphonique m'a rejoint durant l'unique demi-journée que j'ai passée à Damas, à l'instant même où j'arrivais de mon camp d'été de Kassab.

Jeudi 9 août

Aujourd'hui, le P. Boulos Fadel, Myrna et Nicolas quittent Damas pour la Belgique. Il m'est matériellement impossible de leur dire au revoir, ni de les accompagner à l'aéroport.

Puissent-ils être partout et toujours sous la protection du Seigneur et de la Sainte Vierge!

Le matin, je croise "par hasard", en pleine rue, Mgr Georges Hafoury, évêque syriaque-catholique de Hassaké. Je comptais lui écrire depuis plusieurs jours pour lui demander son avis personnel et écrit sur Soufanieh, en tant qu'évêque. Il me l'a déjà promis depuis bien longtemps. Avec joie, il me renouvelle sa promesse.

Samedi 11 août

Je rencontre aujourd'hui, à Marmarita, l'architecte Hani Achkar, en compagnie de son père, de sa mère et de son fils Chadi. Originaire de Damas, il s'est depuis longtemps installé en Belgique. Il est parmi les premiers étudiants universitaires que j'ai connus il y a plus de vingt-cinq ans, au cours de mon apostolat auprès de la jeunesse. Nous nous rappelons bien des souvenirs. C'est lui qui m'interroge sur Soufanieh. Je suis étonné d'apprendre que le P. Pierre Khoudari, jeune prêtre grec-catholique vivant en Belgique, a publié quelques mois auparavant un article sur Soufanieh dans le bulletin paroissial. Je lui donne un exemplaire du livre de Christian Ravaz. Le soir même, il le lit. Il en est tout ému. Nous nous promettons de nous écrire de temps en temps.

Le P. Raymond Bakar, de passage à Marmarita, m'exprime le désir de faire imprimer mes mémoires sur Soufanieh à l'imprimerie des Pères paulistes, à Harissa, au Liban.

Je rencontre le soir mon ami Boutros Hallak et sa femme Astrid, venus à Marmarita pour y passer quelques jours. Longue conversation. Naturellement, il est question de notre ami commun, Antoine Makdisi. Boutros veut en savoir plus sur le texte que Makdisi a écrit sur Soufanieh. Nous échangeons un peu nos points de vue sur le Phénomène et sur mes mémoires. Je confirme à Boutros que le livre contiendra à coup sûr le texte de Makdisi, en tant que méditation sur l'ensemble du Phénomène, et mes mémoires, en tant que témoignage personnel. Boutros Hallak vit et enseigne à Paris.

Dimanche 12 août

Un groupe d'étudiantes d'Alep, des cycles secondaire et universitaire, venu pour un camp à Marmarita, me demande une causerie sur Soufanieh.

Je leur résume les faits et les messages en une heure et demie. Je les incite à faire pénitence et à prier pour l'Unité de l'Église, ainsi que pour Myrna et Nicolas. J'offre à l'aumônier et à la responsable le livre de Christian Ravaz et celui de mon ami Abid Mousleh, *Sur la route de la*

vie avec Alexis Carrel. Je leur promets les livrets des messages et d'autres exemplaires du livre d'Abid Mousleh.

Samedi 18 août

Le nouvel évêque du Brésil, pour les grecs-catholiques, Mgr Boutros Mouallem, arrive aujourd'hui à Marmarita. Pour moi, c'est un vieil ami. Nous abordons de nombreuses questions avec notre humour habituel. Naturellement, il m'interroge sur Soufanieh.

Il y a, au salon du couvent, les prêtres de la Mission, de Marmarita, et un couple du village voisin, Jadallah Awad et sa femme. Ce couple ignore encore tout du Phénomène. Je le leur reproche. Quelle n'est pas ma joie quand je vois Mgr Mouallem se lever, sortir du salon sans rien dire, pour revenir portant à la main de grandes images de Notre-Dame de Soufanieh, qu'il leur donne.

Je chuchote à l'oreille de l'évêque que «*je regrette son élection pour le Brésil*» et lui avoue que la raison principale de cette élection est, à mes yeux, qu'il devienne l'apôtre de Notre-Dame de Soufanieh dans ce continent effrayant où l'attend une mission des plus difficiles. Je suis sûr que la Sainte Vierge le soutiendra.

L'une des remarques essentielles faites par Mgr Mouallem, à propos de Soufanieh, est qu'il voit dans sa totale gratuité un argument décisif en faveur de son authenticité.

Jeudi 23 août

Mon neveu Samir Zaher arrive à Marmarita aujourd'hui, avec sa famille. Il m'apporte une lettre du P. Malouli contenant le message que Myrna a reçu lors de l'extase du 15 août qu'elle a eue en Belgique :

*«Mes enfants,
priez pour la Paix, et surtout en Orient,
parce que vous êtes tous frères dans le Christ.»*

Je remercie le Seigneur d'avoir donné à la Sainte Vierge, comme je m'y attendais le Samedi saint 1990, la mission de nous faire connaître, à travers Myrna, Sa Volonté. Or, voici un message qui nous exhorte à la prière. Seigneur, que vous êtes grand! Vous tenez bien plus à nous que nous à nous-mêmes. Comme je me réjouis de l'expression «*parce que vous êtes tous frères dans le Christ*»! N'est-ce pas ce qu'a dit saint Paul, il y a près de deux mille ans? Pour moi, le mot "tous", je le comprends dans sa totalité, sans exclure aucun être humain. La Sainte Vierge nous ramène ainsi aux racines du christianisme, tandis que chacun d'entre nous est enlisé dans son "moi" individuel et collectif,

dans son "moi" étouffant et étouffé. Seigneur, sauvez-nous de nous-mêmes!

Vendredi 24 août

Je confie au P. Ibrahim Salamé, sur le point de rentrer en Argentine, une lettre et le livre de Christian Ravaz, à mon ami le P. Denis Fitzpatrick d'Irlande. Il a émis, voici deux ans, des réserves à propos de Soufanieh. Par la suite, il m'a écrit pour en savoir plus. J'estime que l'occasion est venue.

Je rentre à Damas, avec les petits de la chorale, qui viennent de terminer leur camp d'été.

Le soir, à Soufanieh, le P. Malouli me remet une lettre du théologien italien Nicolas Bux. Celui-ci me demande de lui faire parvenir régulièrement les informations sur Soufanieh. Il m'annonce aussi avoir publié notre interview dans une revue catholique appelée *l'Avvenire*.

Tard le soir, je reçois la visite d'un prêtre allemand, le P. Joseph Moser. Il doit, la nuit même, quitter Damas pour Amman. Nous parlons longuement de diverses questions touchant la foi et les vocations. Il ne pose aucune question sur Soufanieh. Il me quitte autour de 22 heures. Une fois dans ma chambre, j'aperçois, dans le volumineux courrier qui m'attendait, une lettre du P. Moser lui-même. Il m'y annonce sa prochaine visite à Damas et son désir de discuter avec moi de nombreuses questions, dont celle de Soufanieh! Patience! Ce moment viendra.

Samedi 25 août

J'envoie une lettre à Mgr Georges Hafoury, lui réclamant encore une fois son témoignage sur Soufanieh, qu'il m'avait déjà promis, en tant qu'autorité responsable dans l'Église.

Je consacre toute la matinée à réviser dans ma chambre, pour la dernière fois, mes mémoires sur Soufanieh. Maged les attend avec impatience pour les faire imprimer à Beyrouth. Je les considère comme quasiment prêtes.

Mardi 28 août

Je rejoins hier le camp d'été de la section des grands, les "Chevaliers de la Charité", à 250 kms au nord-ouest de Damas, dans le village de Kafroun.

Aujourd'hui, l'une des religieuses du couvent, Sœur Mounira Jabali, me remet une cassette, en me priant de l'écouter. J'ai la surprise d'entendre ma voix. C'est une longue réponse à une suite de questions

qu'elle m'a posées le dimanche 18 décembre 1987. J'ai complètement oublié, d'autant plus que je ne l'ai pas noté dans mon journal. Cependant, quand j'entends sa voix et mes réponses, peu à peu mes souvenirs reviennent. Si le P. Malouli et moi-même avions tout noté et écrit, nous nous trouverions devant une montagne de documents et d'informations énorme!

Sœur Mounira me raconte qu'elle m'avait posé ces questions en vue d'une maîtrise de théologie qu'elle avait présentée à son professeur à l'époque, le Père jésuite Tom Stiking, à Beyrouth.

Dans leur centre de Kafroun, l'ensemble des religieuses des Saints-Cœurs ont accueilli avec enthousiasme Soufanieh. Je leur ai offert une bonne quantité d'images et des exemplaires du livre de Christian Ravaz.

Septembre 1990

Dimanche 2 septembre

Récollecion avec les responsables du mouvement "Apostolat des enfants", et avec leurs parents, chez les Sœurs de la Charité à Zébédani, à 50 kms à l'ouest de Damas.

Avant la sainte Liturgie, je leur fais une petite causerie sur la présence chrétienne en Orient en général, et en Syrie en particulier. Je mets en relief le fait que le Seigneur a anciennement et actuellement gratifié Damas de grandes grâces, dont la première fut la conversion de Saül qui devait devenir, sous le nom de Paul, le plus grand des apôtres du Christ. La dernière grâce est Soufanieh. Les responsables ont prévu une heure pour cette causerie. En fait, elle se prolonge durant deux heures. Soufanieh a la part du lion à cause des nombreuses questions qui sont posées. La supérieure, Mère Monique, ne me cache pas sa joie.

L'après-midi, je vais chez mon ami le docteur Riad Maatouk, dont la villa se trouve en haut de la montagne qui surplombe Zébédani, près d'un célèbre centre de villégiature appelé Bloudane. Je passe chez lui près d'une heure. Sa femme Elza aborde spontanément Soufanieh, en m'interrogeant particulièrement sur les événements de la Semaine sainte 1990. Je leur raconte aussi l'extase que Myrna a eue au pied de l'autel dans une église de Belgique, devant la foule des fidèles, le soir du 15 août dernier.

Le soir, à 23 heures, à Soufanieh, je rencontre Myrna, Nicolas et le P. Boulos Fadel, rentrés la nuit même de Belgique. Ils me racontent brièvement ce qui s'est passé en là-bas. Les photos rapportées de leur voyage sont splendides. Mais les plus belles sont celles montrant Myrna étendue en extase au pied de l'autel de l'église de Brasschaat, et, près d'elle, le P. Frans Van der Voort, le P. Boulos Fadel et deux hommes, que Nicolas me présente comme étant des médecins. Je me promets de lire bientôt le journal, tant du P. Fadel que de Myrna. En

regardant l'album des photos, mon attention est également attirée par le fait que le pavillon où étaient logés Myrna, Nicolas et le P. Fadel porte le nom de la grande mystique française Marthe Robin. D'aucuns me diront : «Pur hasard!» Personnellement, je pense c'est la même «Main cachée et tendre»! J'imagine Marthe Robin transportée de bonheur en voyant du Ciel ce qui arrive à sa petite sœur, Myrna l'Arabe.

Lundi 3 septembre

Très tôt le matin, je rejoins le camp d'été des responsables de l'"Apostolat des enfants" à Marmarita. Ils sont près de cinquante garçons et filles, âgés de 20 à 30 ans. Comme d'habitude, j'emporte une grande quantité d'images de Notre-Dame de Soufanieh, les livrets des messages et des exemplaires du livre de Christian Ravaz.

Samedi 8 septembre

Jour de la Fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Je me demande si quelque chose s'est produit à Soufanieh!

A la demande de la Sœur et des responsables, je commence, à 10 heures 30, ma causerie sur Soufanieh. Je ne m'arrêterai qu'à 15 heures 15! Les jeunes ne me laisseront me reposer que durant le petit quart d'heure prévu à 12 heures 15. Finalement, Sœur Nada m'arrache littéralement d'auprès des jeunes, tandis qu'ils me poursuivent inlassablement de leurs questions. Ils ont dévoré les faits et les messages comme des personnes victimes d'une longue famine. «Connaissez la vérité et la Vérité vous libérera.» Notre jeunesse reste solide. Des questions fort nombreuses sont posées. Je n'en citerai qu'une : Quelle est l'éventualité d'un arrêt du Phénomène de Soufanieh?

Je réponds en précisant les points suivants :

- Soufanieh, en tant qu'événement ou Phénomène, aura certainement son terme, un jour ou l'autre.
- Cependant, certains messages laissent supposer des événements à longue échéance. Je leur cite certaines phrases dont le verbe a la forme du futur, tandis que le sujet se trouve être ou Jésus ou la Sainte Vierge. En voici des exemples :

«En toi, J'éduquerai ma génération.»

«Vous, vous apprendrez aux générations le mot d'unité, d'amour et de foi.»

«Fondez une Église, Je n'ai pas dit : bâtissez une église.»

«Va et annonce dans le monde entier et dis sans crainte qu'on travaille pour l'unité.»

«Ma paix dans ton cœur sera une bénédiction pour toi et pour tous ceux qui ont collaboré avec toi.»

«Je veux que tu accomplisses ta mission, car tu ne pourras entrer au ciel que si tu as mené à bien ta mission sur la terre.»

«Jésus dit à Pierre : tu es la Pierre, et sur elle je bâtirai mon Église. Et moi, je dis maintenant : vous êtes le cœur dans lequel Jésus bâtira son Unicité.»

Toutes ces phrases expriment d'une façon évidente des œuvres qui dépendent de l'action de Dieu seul. Ce sont des œuvres dont l'accomplissement prendra un temps que Dieu seul connaît.

La nuit, au cours de la séance de révision de la journée, Sœur Nada reconnaît qu'avant la causerie d'aujourd'hui elle nourrissait des doutes à l'égard de Soufanieh, bien qu'elle ait vu les stigmates sur le corps de Myrna le Jeudi saint, 12 avril 1990. Mais après m'avoir entendu, elle a fini par croire fermement que le Seigneur est à l'œuvre à Soufanieh.

Dimanche 9 septembre

Je célèbre la sainte Liturgie le matin aux responsables de l'"Apostolat des enfants", ainsi qu'aux paroissiens du village. Je souligne dans mon homélie l'importance de la manifestation du Seigneur et de la Sainte Vierge à Soufanieh, dans notre Orient arabe, au cœur des événements actuels et futurs qui secouent toute la région. Je conclus que l'intensité de cette présence divine doit entraîner de notre part une présence dense et courageuse.

Je reviens à midi à Damas. Trois lettres m'attendent : la première provient de l'ancien nonce apostolique à Damas, Mgr Nicolas Rotunno. Il me remercie chaleureusement de lui avoir envoyé des images de Notre-Dame de Soufanieh et des exemplaires du livre de Christian Ravaz. Il m'en demande d'autres, tout en se recommandant à la prière de ses amis de Soufanieh.

La deuxième lettre est de la psychologue Bibiane Bucaille de la Roque, qui m'envoie son rapport corrigé sur le comportement de Myrna, avec une photocopie pour le P. Malouli.

La troisième lettre émane d'un Belge qui n'a pas su que Myrna était en Belgique et qui me demande de l'huile pour son enfant malade. Il a glissé 25 dollars US dans sa lettre, avec la photo de sa famille. Le soir même, je lui écris une lettre contenant des images et un morceau de coton imbibé d'huile miraculeuse. J'y place aussi les 25 dollars. Je confie cette lettre à un ami qui doit partir demain à Paris. Mais je le prévient de la présence des 25 dollars pour lui éviter toute mauvaise surprise.

L'après-midi, je vais à Soufanieh. Myrna me raconte que l'huile a recouvert la surface sous le socle de la statue de la Sainte Vierge. Après la prière, je monte à la terrasse et je vois que l'huile couvre la majeure partie de cette surface. J'apprends que le P. Malouli a été le premier à voir cette huile, la veille du 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge.

Lundi 10 septembre

J'écris une lettre au docteur Antoine Mansour à Los Angeles pour lui réclamer le rapport écrit qu'il nous a promis sur les événements de la Semaine sainte 1990.

J'écris une deuxième lettre à Nabil Choukair, pour lui réclamer aussi l'original des trois vidéo-cassettes dont j'ai fait le commentaire, et qu'il nous a promises. Je lui demande en outre d'en envoyer trois au P. Ibrahim Salamé à Rosario, en Argentine.

Mardi 11 septembre

Je reçois une lettre du psychanalyste André Patsalidès. Il m'envoie en même temps une copie de la vidéo-cassette qu'il a présentée lors de la conférence internationale de psychologie, qui s'est tenue à Santa Rosa, en Californie, du 9 au 13 octobre 1988. La vidéo-cassette porte le titre suivant : *Extases, stigmates et apparitions*. André conclut sa lettre par cette phrase : «*Puisse le Seigneur te donner plus de force, et puisse-t-Il me donner plus de lumière.*» La lettre est datée du 13 août 1990.

A propos d'André Patsalidès, je trouve bon de signaler le livre qu'il m'a recommandé : *Les phénomènes physiques du mysticisme*. Son auteur est un prêtre jésuite, Herbert Thurston. Il l'a publié en anglais en 1951. Le livre a été traduit en français en 1961 et réimprimé en 1986. C'est un livre de grand format, de 508 pages. Cependant, je n'y ai trouvé rien qui ressemble de près ou de loin à Soufanieh. Mais je ne nie pas que ce livre m'a ouvert des horizons.

Mercredi 12 septembre

Ce soir arrive à Damas le P. Adel Khoury, doyen de la Faculté de Théologie de Munster en Allemagne. Il projette de séjourner deux semaines à Damas et en Alep, car il a appris qu'en Alep également des choses extraordinaires se passent. Nous nous dirigeons directement vers Soufanieh, pour y prier et rencontrer Myrna et Nicolas.

Jeudi 13 septembre

Je vais voir le P. Adel Khoury et ensemble nous établissons le programme de son séjour en Syrie. Puis nous discutons à propos de nombreux points concernant Soufanieh, principalement au sujet de l'idée qui lui est venue, lors de son premier séjour en Syrie, d'organiser un colloque international en Allemagne sur Soufanieh. Le projet me paraît raisonnable et tout à fait acceptable.

Je téléphone à la nonciature apostolique pour demander au secrétaire du nonce un rendez-vous immédiat avec le P. Adel Khoury. L'entrevue dure une heure. Pour ma part, je me contente de les écouter exprimer leurs opinions et impressions. J'interviens une seule fois, pour proposer au secrétaire de raconter au P. Adel Khoury sa première rencontre avec Myrna et les questions «insidieuses» qu'il lui a posées. Il accepte en souriant. Il accueille également l'idée d'un colloque international. Il nous assure que Rome s'occupe sérieusement de Soufanieh et en parle des termes positifs. L'une des remarques les plus importantes qu'il fait est que Myrna ne fait preuve d'aucune affectation dans ce qui lui arrive, mais qu'elle le vit le plus naturellement du monde et sans aucune prétention.

Ce soir, le P. Adel Khoury et moi-mêmes rencontrons les P. Malouli et Baladi à Soufanieh. Nous soulevons beaucoup de questions, particulièrement celle du colloque international. Le P. Malouli accueille favorablement cette idée. Nous nous mettons d'accord sur la liste des personnes à inviter. Nous convenons que la date la meilleure serait la deuxième moitié du mois de septembre 1991.

Ce soir à Soufanieh également, je présente le P. Adel Khoury aux fidèles présents. Il dirige la prière. Puis, je l'invite à dire comment il a vécu, à son retour en Allemagne, ce qu'il a découvert à Soufanieh. Il s'adresse aux fidèles avec un accent humble et simple, mentionnant ses conférences aux étudiants à la Faculté de Théologie, à certains responsables ecclésiastiques allemands, et l'impact de son livret sur ses lecteurs allemands. Il nous rappelle qu'il a toujours l'impression de vivre ce que les premiers apôtres ont vécu après leurs tournées apostoliques.

Je rends visite à Mgr Joseph Tawil, évêque grec-catholique des États-Unis. Je lui raconte la visite de Myrna en Belgique et le message que la Vierge lui a donné. Mgr Tawil accueille toutes ces informations avec une foi profonde. Mais ses commentaires sont toujours plus que rares.

Vendredi 14 septembre

Aujourd'hui, fête de la Croix.

Je rends visite, avec le P. Adel Khoury, à Antoine Makdisi. Durant plus d'une heure la conversation roule spontanément sur Soufanieh. Antoine Makdisi exprime son admiration devant la suite des messages et leur enchaînement. Il y voit une grande œuvre éducative qui touche non seulement Myrna mais des générations futures, à commencer par l'actuelle. Comme d'habitude, Makdisi est pris, le temps d'un éclair, d'une ivresse spirituelle qui se manifeste chez lui par une sorte d'exaltation qui lui transfigure les traits du visage, tandis que ses narines tremblent. Il accueille avec joie l'idée d'un colloque international à Munster, et se déclare prêt à y participer. Il est très heureux du bon accueil fait à Soufanieh en Allemagne par suite du témoignage du P. Adel Khoury.

Nous allons directement chez Sa Sainteté le patriarche Zakka. Comme à l'accoutumée, son accueil est aussi chaleureux que simple. Je lui offre aussitôt un bon paquet d'images de Notre-Dame de Soufanieh. Son visage s'illumine et il s'exclame:
- *Loué soit Dieu! Aujourd'hui même j'ai donné les dernières images qui me restaient et je comptais te téléphoner pour t'en demander.*

L'audience dure plus d'une heure. De nombreuses questions sont soulevées. Le P. Adel Khoury raconte l'impact de son témoignage en Allemagne et le projet d'un colloque international. Simplicité, Sincérité, Joie. Dieu soit loué!

Mon ami Nazih Raad m'apprend que l'image de Notre-Dame de Soufanieh qui se trouve chez son fils Bachar à Baden, en Suisse, a suinté de l'huile. Il me prie d'écrire à son fils pour lui dire ce qu'il doit faire. Je lui dis :
- *Je lui écrirai pour le féliciter et pour lui demander plus de prière, et toujours plus de prière.*

Le soir, le P. Adel Khoury célèbre, à l'église Notre-Dame de Damas la divine Liturgie, chantée par *Chœur-Joie*. Comme je concélébre avec lui, il me demande de faire l'homélie à sa place. Je le présente donc aux fidèles et leur dis clairement le but de son voyage en Syrie : Notre-Dame de Soufanieh. Je saisis l'occasion pour leur faire connaître le message donné par la Sainte Vierge à Myrna en Belgique, le soir du 15 août dernier, pour les inviter à prier pour la paix. Je relie ce message à la fête de la Croix. Je fais allusion aux croix de notre vie quotidienne, à la Croix bien plus lourde qui pèse sur les peuples arabes, d'abord en Palestine, puis au Liban.

Et voici une nouvelle croix dans le Golfe qui, peut-être, menace le monde entier. Mais la croix est le Portail de la Résurrection. Je presse les fidèles de prier avec insistance et espérance.

De mon côté, je prie en guettant les informations. L'horizon, en Orient et dans le monde s'est assombri. Il se fait de plus en plus menaçant au fil des années, et même au fil des jours. L'Orient peut exploser, pays par pays, d'un moment à l'autre. Je m'attends aux pires éventualités. L'unique lueur d'espérance ne se trouve pas dans la folie furieuse de l'Occident, ni dans les convulsions de l'Orient écrasé, mais plutôt – et en toute humilité – dans la Présence du Seigneur à Soufanieh! Libre aux autres de voir en cela de l'enfantillage, voire de l'irrationnel. Pour moi, je vois que la situation est devenue telle qu'elle nécessite une intervention divine. Parce que le monde entier – et surtout l'Occident – a perdu la raison et son orientation.

Seigneur, que Ta Miséricorde enveloppe notre monde tout entier, et particulièrement notre Orient arabe!

Une dernière réflexion : la Vierge fait tache d'huile à sa façon

Que l'on me permette cette réflexion personnelle. Elle a toute sa limite, mais je ne puis m'empêcher de clore par elle ce témoignage personnel.

Elle porte surtout sur "les personnes" connues jusqu'ici, dont Il est le seul Maître et le seul Juge.

Cela n'a rien à voir non plus avec la "valeur" de ces personnes "agrippées" à Soufanieh, valeur dont Dieu seul est Juge.

J'ai cru voir, dans la façon dont le Phénomène de Soufanieh s'est fait connaître, «une Main» qui tressait lentement tout un «réseau de Soufanieh», si je puis m'exprimer ainsi, cette lente croissance invite à la réflexion, à la méditation.

1. Tout au début, le 27 novembre 1982, avant que quiconque sache quoi que ce soit, Nicolas, mari de Myrna, en dépit de son éloignement de toute pratique religieuse, et des institutions ecclésiastiques – comme je l'ai appris de lui-même plus tard –, a eu l'idée de téléphoner au patriarcat orthodoxe de Damas, pour le prévenir. Sur ce, est arrivé Mgr Boulos Pandély, connu pour sa profonde spiritualité, accompagné de deux prêtres, le P. Georges Gilo et le P. Georges Abou-Zakem.

Depuis, les prêtres orthodoxes ont été *tous les jours* présents à Soufanieh, jusqu'au transfert de l' Icône sainte, le 9 janvier 1983.

Ceci en ce qui concerne l'Église orthodoxe.

2. Le soir du 28 novembre 1982, un dimanche, arriva un médecin du nom de Saliba Abdel-Ahad, accompagné de quatre hommes des services secrets syriens. Ils devaient mener leur enquête, sur ordre des plus hautes autorités du pays, comme je l'ai appris par la suite du ministre de la Défense lui-même, en présence de l'évêque grec-catholique du Hauran, Mgr Boulos Bourkhoche, et de son vicaire, le P. Mouwaffak Al-Id.

Or, le rapport remis par cette "commission" a été décisif sur l'attitude du gouvernement syrien, toute de déférence et de respect depuis le 28 novembre 1982 jusqu'à ce jour, 14 septembre 1990.

J'ai fini par rendre visite à ce médecin, le docteur Saliba Abdel-Ahad, chez lui, mercredi 2 septembre 1987, après plusieurs tentatives infructueuses en vue de le rencontrer. Je lui ai exprimé le but de ma visite, projetée depuis bien longtemps. Il a reconnu n'avoir plus été à Soufanieh qu'une seule fois depuis le 28 novembre 1982. Il a reconnu aussi avoir vu, avec les hommes des services secrets, l'huile couler de l'image, qui ne put être démontée, m'a-t-il précisé – contrairement à ce qu'on m'avait raconté dans l'effervescence du moment – et couler des mains de Myrna, avec une abondance étonnante. Et il a été surpris d'apprendre que le rapport qu'il avait présenté aux autorités gouvernementales avait été décisif, quant à leur attitude. J'ai appris qu'il est syriaque-orthodoxe.

Il y avait là également sa sœur, mariée aux États-Unis, et vivant à New Jersey, qui nous a raconté l'intense émotion des gens là-bas en voyant les vidéo-cassettes de Soufanieh.

J'aurais voulu demander au médecin un témoignage écrit. Mais j'ai préféré remettre cela à une autre visite. En partant, j'ai suggéré qu'on l'appelle si jamais quelque chose se produisait à Soufanieh. Il a accueilli ma proposition favorablement.

Cela en ce qui concerne l'attitude du corps médical et du gouvernement.

3. Ma présence personnelle à Soufanieh n'est pas allée de soi. J'ai commencé par refuser de m'y rendre. J'étais bien prévenu. Ce que j'ai vu dès le premier soir a été pour moi un signe d'importance, que j'ai aussitôt rapporté à mon évêque, qui m'a alors demandé «de suivre le phénomène avec prudence».

Les différents et multiples "signes" ne m'ont jamais empêché de rester tout à fait maître de moi-même, maniant ma rationalité autant que possible, et ne me refusant même pas à l'hypothèse d'une intervention diabolique. C'est pourquoi, ma présence a été un scandale pour certains, pour d'autres, un motif de déconsidération à mon égard, et pour d'autres encore, un critère de crédibilité, en dépit de l'opposition générale catholique au départ.

Cependant, j'étais toujours armé du "mandat" de mon évêque, jusqu'au jour où l'on m'intima l'ordre de ne plus aller à Soufanieh.

Je me suis tenu éloigné pendant dix mois, à l'exception de deux ou trois visites que je relate dans mes mémoires.

Donc, du côté de mon évêque, il y avait un "mandat", bien qu'il soit oral.

4. Ce mandat m'a été, je dirais, renouvelé le jour où le P. Farès Ma'karon m'a prévenu du mécontentement de mon évêque et de celui du patriarche orthodoxe. C'était le 29 décembre 1982. Ce fut pour moi l'occasion d'une longue entrevue avec mon évêque, au cours de laquelle je lui ai exposé dans le détail ce qui se passait.

Ce fut aussi l'occasion d'une double rencontre, entre mon évêque et le patriarche orthodoxe d'une part, et entre ce dernier et Nicolas et Myrna de l'autre. Cette double rencontre, j'en ai expliqué la nécessité à mon évêque. La confiance qu'il me témoignait me semble avoir pesé dans la démarche qu'il fit auprès du patriarche orthodoxe.

Et, en fait, le lendemain, le patriarche orthodoxe recevait, à 8 heures du matin, Mgr François Abou-Mokh, et à 9 heures du matin, Nicolas et Myrna. C'était le 30 décembre 1982.

Le lendemain même, un communiqué officiel du patriarcat était distribué et lu dans les églises orthodoxes et transmis à la presse. Soufanieh y était reconnu et le patriarcat déclarait publiquement vouloir transférer "l'icône sainte" à l'église de la Sainte-Croix.

Ceci marquait une nouvelle position du patriarcat orthodoxe.

5. Quand, le 20 février 1983, le P. Mitri Athanass m'a dit que le patriarche grec-orthodoxe et le nonce apostolique étaient fâchés contre moi, il ne pouvait pas imaginer le service qu'il rendait à Soufanieh¹. Ma visite, le 21 février 1983, au patriarche grec-orthodoxe a mis fin d'un côté à ma présence à Soufanieh, ainsi qu'à une souffrance lancinante due aux différentes calomnies lancées contre moi par beaucoup, à commencer par les prêtres, et elle a marqué aussi la présence d'une personne qui devait m'y remplacer très avantageusement : je veux parler du P. Joseph Malouli.

Et le soir même de ce 21 février², la Sainte Vierge devait le lui dire d'une façon qui l'a tenu comme enchaîné à Soufanieh, alors qu'il était la dernière personne susceptible de s'y trouver, tellement il était connu pour son refus *a priori* et catégorique de tout phénomène tant soit peu étrange, à Damas, et Dieu sait s'il y en a eu depuis 1940...

Cette date devait donc marquer la présence définitive du P. Malouli, "le greffier de la Vierge", et l'absence définitive – provisoirement, bien sûr – de l'Église grecque-orthodoxe, hiérarchie et prêtres.

6. Un témoin venu de France : le P. Pierre Boz, de l'archevêché de Paris. Tandis que les prêtres catholiques restaient, dans leur majorité, réfractaires à Soufanieh, se refusant à la possibilité même d'une simple

1. Cf p. 88.

2. Cf. p. 161-162.

visite d'observation, un prêtre de Paris, le P. Boz, me questionnant sur Soufanieh, le 22 juin 1984, et entendant pour toute réponse ce mot : «Venez et voyez!», s'est donné la peine de venir à Damas, le 4 juillet 1984. Il y est resté jusqu'au 15 juillet et, rentré à Paris, il devait donner, le 30 juillet, un témoignage personnel étonnant sur *Radio Notre-Dame*, dont il m'a envoyé l'enregistrement.

Cependant, le P. Boz tenait à laisser les médias occidentaux éloignés de Soufanieh...

7. L'année 1984, le 4 novembre, devait marquer un nouveau pas important dans la reconnaissance de Soufanieh par la hiérarchie.

Le nonce apostolique, Mgr Nicolas Rotunno, a eu l'idée de rencontrer Myrna, ne se contentant pas des rapports oraux ou écrits, qui lui parvenaient. Cette rencontre a eu lieu chez les Petites Sœurs du Père de Foucauld, en présence de Sœur Pia seule, une Italienne, et de Mlle Salwa Naasan (aujourd'hui Mme Farah). Le Nonce a été alors témoin de l'écoulement de l'huile des mains de Myrna et d'une image de la Vierge que Sœur Pia avait retirée, devant lui, de son livre de prière. Depuis lors, Mgr Rotunno a suivi de très près Soufanieh, jusqu'au moment où, le 24 août 1987, ayant invité Myrna et Nicolas, avec Sœur Fiorina, à la nonciature, de l'huile a coulé en abondance des mains de Myrna.

8. L'année 1985 devait marquer un nouveau pas sur le plan hiérarchique local et sur celui des médias occidentaux.

Au mois de février 1985 a eu lieu à Khabab une nouvelle manifestation de Soufanieh, qui a conquis l'évêque grec-catholique du Hauran et son clergé, ainsi que les religieuses de cette localité. Cet évêque, Mgr Boulos Bourkhoche, n'a pas caché sa position au journaliste français, le P. Jean-Claude Darrigaud, quand il est venu, fin novembre 1986, lui demander ce qu'il en pensait, et filmer cette interview. Il était franchement favorable au Phénomène.

Au cours de cette même année, mais à une date que personne n'a retenue, comme par hasard, Mgr Néophite Édélby, évêque grec-catholique d'Alep, a été témoin, en Alep, de l'écoulement de l'huile – ou du moins de l'apparition de l'huile – sur une image de Notre-Dame de Soufanieh dans une famille grecque-catholique d'Alep : la famille Émile Alaja, qui l'en a avisé.

Et c'est à moi personnellement – entre autres – qu'il en a parlé à Damas, me demandant de l'y amener «dans l'espoir, me disait-il, que la Vierge le guérisse».

Le soir même, il est allé prier à Soufanieh, assis au milieu de la foule, dans le patio même. Ensuite, il s'est retiré avec Myrna et moi-

même dans la chambre, où il a entendu un peu l'historique du Phénomène.

J'ai appris, par la suite, de Mgr Georges Hafoury, qu'il en avait parlé publiquement au cours d'une des Conférences de la Hiérarchie catholique de Syrie, à un groupe d'évêques au milieu desquels se trouvait un patriarche. Plus tard, quand je lui en ai demandé un témoignage écrit, il s'est excusé parce que membre d'une commission romaine dont j'ignore le nom. Mais il n'a pas hésité à m'engager à publier quelque chose là-dessus, car, «après cinq ans, il est temps», disait-il. Et quand je lui ai demandé s'il fallait l'*Imprimatur* pour mes mémoires que je comptais publier, il a été tout à fait net dans son affirmation que ce n'était pas nécessaire.

Cette même année 1985 fut l'occasion de deux nouvelles rencontres qui devaient s'avérer importantes :

– La veille du jour de l'an 1985, rencontre avec le chanteur libanais Wadi Assafi à Soufanieh, grâce à l'autre chanteur libanais, Tony Hanna. Cette rencontre devait transformer l'orientation artistique de Wadi Assafi, qui s'est mis depuis à composer et à chanter des chants et des psaumes dont certains ont fait beaucoup connaître et aimer Soufanieh. Car Wadi Assafi n'est pas un inconnu pour les Arabes. Chose intéressante à signaler : nous cherchons avec lui un langage commun, accessible aussi bien aux chrétiens qu'aux musulmans. De ce point de vue, certains de ses chants sont, me semble-t-il, une véritable réussite.

– Fin octobre, début novembre, marque aussi la rencontre entre un journaliste français et Soufanieh. Il s'agit de M. Robert Piétri, professeur de journalisme à la Sorbonne. Il a rencontré Soufanieh grâce à un prêtre français, missionnaire en Mauritanie, venu faire des cours d'arabe à Damas. Quel détour pour aboutir à Soufanieh! Il s'agit du prêtre spiritain, le P. Pierre Veau, qui devait jouer par la suite un rôle important en nous faisant connaître son confrère, le journaliste d'*Antenne 2* : Jean-Claude Darrigaud.

9. Peu après Pâques 1986, une double démarche avec le P. Pierre Veau me conduisait à la fois au P. René Laurentin et au P. Jean-Claude Darrigaud :

Le P. René Laurentin, contacté et muni du dossier préparé sur Soufanieh, a fini par accepter une invitation à venir à Damas, que nous espérions pour le cinquième anniversaire de Soufanieh, les 26 et 27 novembre 1987.

Le P. Jean-Claude Darrigaud, contacté et muni de ce même dossier, a accepté notre invitation pour le quatrième anniversaire, fin novembre 1986. Il a été témoin et il a donné son témoignage sur *Antenne 2* à deux reprises : le 25 décembre 1986 et le 21 mai 1987, jour où nous avons parlé tous deux de Soufanieh à *Antenne 2*. Son témoignage devait porter très loin le rayonnement de Soufanieh. Lui aussi était attendu pour le cinquième anniversaire.

10. L'été 1986 devait marquer aussi la conquête d'un nouvel évêque, Mgr Georges Hafoury, évêque syriaque-catholique de Hassaké, en Syrie.

Il était opposé à Soufanieh, mais un jour, au cours de l'été 1986, il a été témoin à Beyrouth, dans la maison de son frère Éphrem, d'un écoulement abondant d'huile de l'image de Notre-Dame de Soufanieh... Il n'a plus eu aucune hésitation, et nous a surpris en écrivant un article dans la revue *Stella Maris*, de Zurich. Pour la première fois, un article était publié sur Soufanieh, objectif et étonnant de courage et de lucidité. Cet article devait lui aussi marquer une nouvelle étape de l'expansion du Phénomène.

Et un jour, j'ai sollicité de lui une interview filmée sur vidéo-cassette, à Soufanieh même. Il a accepté sans hésiter.

11. Toujours au cours de l'été 1986, je me suis trouvé aux États-Unis, chez le chanteur Tony Hanna, à Detroit. Il avait prévenu son ami, le chirurgien Antoine Mansour, de Los Angeles, qui m'a prié de venir chez lui. Je me suis excusé, mais je lui ai envoyé le dossier sur Soufanieh.

Près d'un mois plus tard, il a fini par s'agenouiller et pleurer. Un an après, il venait de nouveau à Damas, pour assister au baptême de la petite Myriam, fille de Myrna et de Nicolas. Et, au Liban, dans le village de Tony Hanna, il a de nouveau été témoin «*en deux semaines, comme il me le dit, de ce que nous avons, nous autres, vu en cinq ans*».

12. L'année 1987 devait marquer de nouveaux pas dans différentes directions :

– Les Antakly à Damas. Venu d'abord seul à Soufanieh, le médecin biologiste français, Jean-Claude Antakly, y est revenu avec sa famille le mercredi saint, 15 avril 1987. Il a été témoin avec sa femme, Geneviève, médecin biologiste comme lui, des stigmates, et tous deux ont signé un rapport médical de la plus haute importance. Ils devaient porter ce témoignage à leurs nombreux amis de France. Et c'est grâce à

eux que j'ai eu à ce propos de nombreuses rencontres avec l'évêque du lieu, le curé, des religieuses de la région et des étudiants, ainsi que des amis d'Espalion.

– Lors de ce même voyage, juste l'avant-veille de mon retour à Damas, j'ai rencontré, avec le P. Jean-Claude Darrigaud, un journaliste français, Christian Ravaz. Étonné qu'il ait eu en main le premier journal personnel que j'avais rédigé – et dont la traduction faite par un ami, pour me dépanner, ne me satisfaisait pas – j'ai appris qu'il l'avait eu grâce à un prêtre de Nancy, qui l'avait reçu d'un étudiant syrien : Chawki Trabulsy, que je connaissais bien. Ce prêtre n'avait même pas pris la peine de lire ce "journal", et il s'en débarrassa. Et c'est ainsi que Christian Ravaz s'est saisi de l'affaire et a fini par... venir à Damas. Il prépare en ce moment quelques publications sur Soufanieh.

– En ce même été 1987, le voyage de Myrna et de Nicolas, en compagnie de Tony Hanna et de sa famille, ainsi que du docteur Antoine Mansour et de sa famille, ce voyage au Liban a provoqué un remous extraordinaire, qui a touché des évêques comme Mgr Nicolas Hajj et Maximos Salloum, tous deux grecs-catholiques, des prêtres libanais, aussi bien maronites que grecs-catholiques, des religieuses et un grand nombre de fidèles. Il semble que la densité des manifestations extraordinaires qui ont eu lieu alors a fini par convaincre même ceux qui s'obstinaient à dire «*que de Syrie, rien de bon ne peut sortir*».

– Il y a eu une autre brèche du côté des milieux scientifiques en Europe, en la personne du psychanalyste André Patsalidès. Celui-ci dirigeait un Centre européen de recherches psychologiques et enseignait en Belgique, en Allemagne et aux États-Unis. Cet homme, en quête d'absolu, avait passé de longs mois avec des moines hindous et bouddhistes en Extrême-Orient. Mais à Soufanieh, il a suffi de quelques heures pour qu'il soit bouleversé, et cela bien avant d'avoir vu de ses propres yeux "des choses extraordinaires". Il est allé jusqu'à organiser avec des savants allemands un premier séminaire, le 15 août 1987, puis un autre, le 22 août suivant, en vue d'étudier ces manifestations extraordinaires qui se déroulent à Soufanieh.

Entre-temps, il a eu la chance de voir de ses propres yeux quelques-uns de ces phénomènes, le soir du 14 août d'abord, puis le matin du 15 et du 17 août. Plus d'un an après, il a eu le courage, lors d'un Congrès international de psychologie, tenu à Santa Rosa, en Californie, au cours du mois d'octobre 1988, de faire un exposé sur Soufanieh, qui dura pas moins de trois quarts d'heure.

André Patsalidès continue jusqu'à ce jour à témoigner de l'intérêt pour Soufanieh et il incite les milieux scientifiques à s'en occuper.

– Comment pourrais-je passer sous silence cet apport précieux entre tous, vis-à-vis des intellectuels arabes, que fut l'acceptation par Antoine Makdisi d'écrire une introduction à la publication de mes mémoires sur Soufanieh? Introduction qui devait devenir une longue méditation qui ne manquera pas d'arracher certains intellectuels à leur ignorance ou méconnaissance ou indifférence à l'égard de Soufanieh. En effet, Antoine Makdisi jouit d'un poids et d'un crédit rarement accordés à un intellectuel arabe. Or, Antoine Makdisi s'est décidé à écrire ce texte à la suite de l'extase et du message du 14 août 1987, dont il a été un témoin direct.

– Quant à ma rencontre avec Sa Sainteté le patriarche syriaque-orthodoxe, le 12 août 1987, pouvait-elle être l'effet d'un simple "hasard"?

Béni soit donc ce "hasard" qui a amené Sa Sainteté à prendre personnellement connaissance, d'une façon régulière, avec humilité et réalisme, de toutes les phases de ce Phénomène, jusqu'à y voir une intervention divine qui mérite d'être méditée et dont il faut bien écouter les appels pressants à la pénitence, à la prière, à la foi agissante et à l'Unité chrétienne!

Béni soit ce "hasard" qui fit apparaître l'huile sur les mains de Myrna et sur une reproduction de Notre-Dame de Soufanieh, dans le bureau du vicaire du patriarche lui-même, Mgr Isaac Saka, le dimanche 25 septembre 1988!

Et bénie soit mille fois "cette Main mystérieuse" qui porta Sa Sainteté à déclarer devant la caméra d'un magnétoscope, avec toute la clarté requise, le lundi 28 mai 1990, que «Soufanieh est un miracle dont les fruits sont bons, fructueux, spirituels et sublimes».

– Reconnaissons aussi que la présence du P. René Laurentin, les 25-27 novembre 1987, à Damas, et ses multiples prises de position sur Soufanieh, ont eu une grande portée quant à la crédibilité théologique du Phénomène. Nous en voyons jusqu'à ce jour les effets dans tout ce qu'il a écrit et continue d'écrire, ainsi que dans les questions posées par tel théologien ou tel responsable ecclésiastique.

13. Quant à l'année 1988, elle a été pour Soufanieh le point de départ de l'évangélisation demandée par le Seigneur, dans la direction la plus risquée : les États-Unis.

Et Myrna, la frêle Myrna, en est revenue forte d'une Présence divine, sans laquelle des géants se seraient effondrés.

Or, tout au long de ce voyage d'évangélisation et de celui qui l'a suivi en 1989, Myrna a laissé, par son humilité et son effacement, aussi bien chez "les grands" que chez "les petits", une impression qui a dé-

passé de loin l'étonnement et la curiosité que le suintement d'huile avait provoquées même chez des magiciens restés abasourdis.

En cette même année, est venu à Damas, en provenance des États-Unis toujours, un journaliste qui ignorait tout de Soufanieh. Le Phénomène a envahi et sa pensée et son cœur! Un an après, il nous a envoyé le manuscrit d'un livre qui devrait un jour, s'il est bien élagué et remanié, ouvrir à son tour une brèche dans un large public plongé dans le dollar et la volonté de puissance.

L'année 1988 a achevé aussi la consécration, à Soufanieh, si l'on me permet cette expression, de deux noms qui ont joué un grand rôle pour le faire connaître et aimer.

Il y a d'abord le grand chanteur libanais Wadi Assafi. En effet, celui-ci, à partir du jour où il a "rencontré" la Vierge de Soufanieh, a frayé une nouvelle voie à la musique religieuse et au chant religieux arabes. Cette musique et ce chant typiquement arabes ont été révélés au grand public lors du récital qu'il a donné avec *Chœur-Joie*, à l'église Notre-Dame de Damas, le 4 décembre 1988. Ils ont par la suite connu une vaste audience grâce à la télévision syrienne et aux différentes radios de la région, ainsi qu'aux innombrables enregistrements sur cassettes ou sur vidéo-cassettes.

Il y a ensuite le jeune Maged Ghayeb, Libanais né à Damas. En effet, Maged, depuis sa rencontre avec la Vierge de Soufanieh et le retournement spirituel radical qui s'est opéré en lui, ne sait plus qu'inventer pour remercier la Sainte Vierge et la faire connaître et aimer. Il a commencé par faire imprimer des centaines de milliers d'images de tous formats – depuis les petites images autocollantes jusqu'aux icônes d'un mètre de haut, collées sur bois. Il a ensuite fait réimprimer à Beyrouth le livre de Christian Ravaz. Puis, il a acheté des centaines d'exemplaires du livre en arabe, de la journaliste libanaise May Daher. Il a aussi fait imprimer les messages des apparitions et des extases, sous forme de livrets, à des dizaines de milliers d'exemplaires. Enfin – en attendant d'autres initiatives dont il a seul le secret –, il a tenu à imprimer en arabe, en un seul volume, mes mémoires sur Soufanieh et la longue méditation d'Antoine Makdisi.

Est-il besoin de dire que tout cela se distribue gratuitement? Images, livrets et livres sont munis d'une phrase ou d'un encadré qui, tout en signalant la gratuité, coupe la route à toute velléité d'exploitation commerciale.

Serait-il indiscret d'ajouter qu'en dépit de toutes ces initiatives, Maged se sent toujours "endetté" à l'égard de la Sainte Vierge?

14. L'année 1989 a été pour Soufanieh une année d'expansion et d'approfondissement.

L'expansion s'est faite dans deux directions principalement :

– L'Allemagne, grâce au P. Adel Khoury, théologien d'origine libanaise, réélu pour la deuxième fois Doyen de la Faculté de Théologie de Munster.

– Le Canada, grâce au reporter de la télévision canadienne, André Rostworowsky.

L'approfondissement s'est fait au niveau spirituel. Il a été assuré ici ou là par des prêtres qui ont pris à cœur de vivre et de faire vivre les messages de Soufanieh, en Église. Il a été concrétisé aussi par des pèlerinages strictement spirituels, comme ceux venus de France, le premier durant la Semaine sainte 1990, guidé par Guy Fourmann, le deuxième durant le mois de mai 1990, conduit par Pelegrino Pedrocchi.

15. L'année 1990, qu'a-t-elle apporté à Soufanieh? Beaucoup. Particulièrement par rapport aux responsables ecclésiastiques.

– D'abord, il y a eu une invitation de la part de l'Église copte-catholique d'Égypte. Elle a été adressée à Myrna et à Nicolas, par le P. Maurice Yanni en premier, puis par Mgr Youhanna Kolta. Il est vrai que "l'ambiance générale" n'a permis à Myrna de ne participer qu'à deux prières communes dans des églises. Cela a limité sa liberté de mouvement. Mais il est vrai aussi que son séjour prévu pour une semaine s'est prolongé à trois semaines. Et il s'est passé en de multiples rencontres avec les autorités ecclésiastiques et avec les prêtres en premier lieu, contrairement à ce qui avait été prévu. Les signes n'ont pas manqué, surtout le suintement d'huile des mains de Myrna et d'images de la Vierge Marie, provoquant toujours la prière.

– Il y a eu une autre invitation, cette fois de Belgique, adressée par le P. Francesco Van der Voort. La visite a eu lieu du 9 août au 2 septembre 1990. Le P. Boulos Fadel accompagnait Myrna et Nicolas. L'huile est réapparue aussi bien sur les reproductions de Notre-Dame de Soufanieh que sur les mains de Myrna. Le point culminant du voyage a été l'extase que Myrna a eue le soir du 15 août, à la fin de la divine Liturgie, extase suivie d'un message de la Sainte Vierge invitant tous ses enfants à «*prier pour la Paix, surtout en Orient, car, disait-Elle, vous êtes tous frères dans le Christ*». Myrna a également poussé une pointe en Hollande.

Cette double visite a laissé, semble-t-il, aussi bien en Belgique qu'en Hollande, et même en France, un vaste écho et le désir de visites ultérieures.

– Il faut signaler l'attitude du P. Ibrahim Salamé, curé grec-catholique à Rosario en Argentine. Lorsque je l'ai rencontré dans son

village natal, à Marmarita, durant l'été 1990, il a fait preuve d'un enthousiasme pour Soufanieh qui contrastait singulièrement avec son tempérament plutôt froid. Il a demandé beaucoup d'images et a insisté pour avoir également les vidéo-cassettes relatant l'ensemble du Phénomène. Et déjà à Marmarita, il pensait aux différents groupements qu'il voulait toucher dès son retour à Rosario. Pourtant, il ne m'a pas caché qu'il avait été, pendant de longues années, parfaitement indifférent à Soufanieh.

– Dois-je passer sous silence le nouvel évêque grec-catholique du Brésil, Mgr Boutros Mouallem? Il avait beaucoup entendu parler de Soufanieh. Mais, étant supérieur général de la Société des Pères paullistes au Liban, il prenait soin de toujours marquer une distance entre lui et le Phénomène. Et un jour, il a un peu vécu ce Phénomène, lors du séjour de Myrna au Liban, du 17 juillet au 2 août 1987. Lorsque je l'ai rencontré à Marmarita, au cours de l'été 1990, juste avant son départ pour son nouveau "diocèse", j'ai appris qu'il emportait une quantité impressionnante d'images de Notre-Dame de Soufanieh, outre une conviction profonde en l'authenticité du Phénomène. Il ne faisait aucun doute pour qui le connaissait qu'il ne pourrait que répandre cette conviction, lorsqu'il aurait à répondre aux questions qui ne manqueraient pas de lui être posées.

– Enfin – ce qui n'est pas la fin – reconnaissons au P. Adel Khoury un rôle de premier plan pour l'Allemagne. Réélu doyen de la Faculté de Théologie de Munster, il est revenu en Syrie, l'été 1990, pour un séjour de deux semaines. Son crédit et sa fonction lui ont permis de faire connaître et apprécier Soufanieh à un vaste public allant des lecteurs des bulletins diocésains aux étudiants en théologie, ainsi qu'aux dignitaires ecclésiastiques, en passant par des prêtres et des évêques.

Son projet de Séminaire autour de Soufanieh, pour septembre 1991, à Munster même, ne peut que raviver la flamme de Soufanieh, en Allemagne et ailleurs...

Tout cela reste de l'ordre du connu, du visible...

Mais ce qui vient? Cela reste dans "la Main tendre" du Seigneur et ne relève que de sa Science!

16. Un dernier point à signaler, qui aurait dû être le premier : *les foyers de prière* qui se sont créés ici ou là, autour de Soufanieh ou à cause d'Elle, à Damas d'abord, puis un peu partout en Syrie, surtout en Alep, et de là à travers le monde. Sans prière, tout perdrait son sens et son prix. Tous les messages de Soufanieh le soulignent, particulière-

ment celui que la Sainte Vierge a dicté à Myrna le 18 août 1989 aux États-Unis :

«Dis à mes enfants qu'ils multiplient la prière, car ils ont besoin de prière pour plaire au Père.»

Bien sûr, tous ces foyers, de taille humaine, restent très humbles et très limités. Mais qui prétendrait les mesurer sous l'angle de l'Esprit et de la Foi? Car de nombreux foyers de prière se sont allumés au contact de "la Bénie entre les femmes", que nous avons qualifiée spontanément à Soufanieh de "Source de l'huile sainte". Ces foyers s'associent à la prière de Soufanieh, quelquefois à l'heure exacte, à travers un réseau immense qui part de Damas pour s'étendre sur le Proche-Orient et envelopper ensuite certains pays d'Afrique et de nombreux pays en Europe, en Amérique du Nord et du Sud, et pour finir en Australie. Les lettres que nous recevons viennent d'un peu partout, et nous font toucher du doigt que beaucoup ont recours à Notre-Dame de Soufanieh comme à une nouvelle manifestation de la Tendresse infinie de Dieu, dans un monde devenu si dur pour lui-même qu'il en menacerait sa propre existence, s'il ne revenait pas à Dieu.

N'est-ce pas cela que signifiait la Sainte Vierge quand elle a prononcé la première phrase de ses nombreux messages?

«Mes enfants, souvenez-vous de Dieu, car Dieu est avec nous.»

Pour qui veut lire, même d'un œil volontairement aveugle, les lignes de ce réseau de prière, d'amitié, de convivialité aimante parmi les hommes, en présence de Dieu et sous le regard de Marie, il apparaît évident, mais d'une évidence qui ne laisse place à aucun doute, qu'une Main mystérieuse, puissante, tendre et protectrice nous conduit tous sans exception, vers ce qui constitue notre Salut, ce Salut dont nous voyons la nécessité, mais sans pouvoir l'atteindre.

Puissent ces paroles, si démunies et si sèches, qui composent mon témoignage, communiquer à beaucoup ma joie dans le Seigneur et mon immense action de grâce.

Puisse la "Source de l'huile sainte" continuer à jaillir pour répandre sur toute la terre la lumière de la Foi, la sainteté de l'Amour et la joie de la Paix!

L'événement que j'ai tenu secret durant plus de huit ans

Ce que je vais raconter maintenant, je l'ai tenu totalement secret durant plus de huit ans. Je n'en ai parlé qu'en partie, au mois de juin 1984, à mon ami Roger Kahil, au Canada, et tout dernièrement au P. Joseph Malouli.

En fait, cet événement provoqua en moi un choc réel et une interrogation, au point que je finis par l'éloigner de ma pensée... si bien qu'en dépit de ma bonne mémoire, je ne me souviens plus de la date exacte, ou plutôt des deux dates exactes de cet événement. Je me rappelle seulement qu'il est arrivé entre le 10 et le 15 décembre 1982, et pour cela, les raisons ne manquaient pas.

Puis, un jour vint où certaines des paroles entendues alors remontèrent à la surface de ma mémoire, voire de tout mon être. Et depuis, ces paroles ne cessent, à tout instant, de m'accompagner.

Cet événement, j'en parle aujourd'hui parce que l'un de mes amis, Antoine Makdisi, que j'ai consulté pour savoir s'il fallait le taire ou le dire dans mes "mémoires sur Soufanieh", m'a pressé d'en parler, le considérant comme un fait-charnière dans mon attitude concernant tout le Phénomène de Soufanieh. Pourtant, je ne lui en ai dit que des généralités. C'était le mercredi soir, 6 mai 1987. Deux jours après, Antoine Makdisi m'a téléphoné pour m'engager encore une fois à en témoigner.

Et je le fais, bien qu'après huit ans et demi. Car ce qui est arrivé alors, même si j'en ai oublié certaines paroles, j'en garde l'essentiel parfaitement présent à ma mémoire.

Un soir, je priais avec Myrna dans la "chambre de la Vierge", avec plusieurs membres de sa famille : son père, sa mère, sa sœur Lina, sa belle-mère Alice, sa belle-sœur Hélène. Myrna était à genoux face à l'Image.

Tout à coup, elle porta ses deux mains à sa tête. Son visage se crispa. Elle s'appuya au lit, tout près de sa mère assise sur ce lit. Puis, pressant deux doigts dans ses oreilles, elle ferma les yeux et dit :

– *J'ai un bourdonnement aux oreilles.*

Ensuite, elle a demandé :

– *Comment s'appelle le Père?*

Sa mère lui a dit en me regardant, inquiète :

– *Élias.*

Myrna a poursuivi d'un ton interrogateur :

– *Élias?*

Puis elle s'est calmée et a commencé à parler en ces termes :

– *Mon fils Élias, poursuis ton travail d'annonce de la foi...*

Interloqué, je fixai Myrna des yeux : elle m'a paru ne pas se rendre compte de ce qui lui arrivait. Je me sentis gêné, mais j'écoutai bien ce qu'elle continuait de dire, et dont une partie me concernait. J'étais réellement gêné à cause des personnes présentes, au point que je ne me souviens plus de ce qui a été dit après ces premiers mots... Et je n'ai ressenti un certain calme que lorsque j'ai entendu Myrna dire de sa voix paisible et monotone :

– *Je veux que vous me contruisiez un "lieu de prière" (en arabe : mazaran') sur la porte extérieure. Enlevez une pierre de l'arc de la porte, et placez-y mon image, pour que les gens viennent prier. Et écrivez dessus une expression de remerciement à mon Fils Jésus.*

Puis Myrna s'est tue. Elle avait toujours deux doigts dans ses oreilles. Tous se regardaient avec étonnement. Ensuite, Myrna a laissé retomber ses mains, et après avoir ouvert les yeux, elle nous a regardés d'un air interrogateur. Je lui ai alors demandé :

– *Myrna, qu'est-ce qui t'est arrivé?*

– *Je ne sais pas. J'ai seulement entendu un bourdonnement.*

– *Tu ne te souviens pas de ce que tu as dit?*

– *Mais est-ce que j'ai dit quelque chose?*

Puis j'ai prié toutes les personnes présentes de ne rien dire de ce qui était arrivé et de ce qu'elles avaient entendu, de peur d'une incompréhension, ce qui risquerait de dénaturer le Phénomène. Je sentais alors que les choses n'en étaient encore qu'à leur début.

Mais ce qui avait été dit m'avait rendu perplexe.

Car la route que j'avais suivie en tant que prêtre, depuis de nombreuses années, contrarie celle que suivent la plupart des autres prêtres à Damas, voire en dehors de Damas... Est-ce que donc cette voix cherchait à me pousser dans une impasse définitive?

Et "l'annonce de la foi"? Que devais-je comprendre de cette expression? Est-ce qu'elle visait toute la ligne de conduite sacerdotale que je me suis assigné, à l'encontre de beaucoup? Ou bien cette expression voulait-elle tout simplement souligner mes homélies du dimanche soir durant la messe, à propos de Soufanieh? Mais la distance entre les deux hypothèses me paraissait énorme!

En outre, qu'est-ce que je faisais, alors que j'avais l'impression de ne rien faire? En effet, j'avais toujours le sentiment de ne rien faire, ce qui me poussait au travail avec une pression qui me rendait l'existence pesante, à tout instant. A peine faisais-je un pas que je me voyais sur une route qui en exigeait des milliers! Et c'était cela peut-être le secret du dynamisme que je ressens au fond de moi-même et qui étonne les gens, même quand il arrive à certains d'entre eux d'en parler avec moi. Alors que je suis le premier à m'en étonner, vu la pesanteur effrayante que je supporte au fond de mon être.

Deux ou trois jours après, un soir, Nicolas m'a pris à l'écart et m'a dit :

– *Père, je sens que Myrna a besoin de beaucoup prier. Si tu pouvais prier seul avec elle dans la chambre.*

Ce n'était pas la première fois que Nicolas me faisait une telle demande. Je m'étonnais quelquefois de ce sentiment pressent chez Nicolas. Mais, avec le temps, son attitude me parut naturelle, dans la logique du Seigneur, mais pas dans la logique des êtres humains, ni dans celle de l'ancien Nicolas. Ce jour-là, j'ai attendu que tous les fidèles soient partis, pour demander à Myrna de prier seul avec elle, ma demande lui a paru chose normale.

Nous sommes entrés dans la chambre. Myrna s'est mise à genoux face à l'Image. Moi-même, je me suis agenouillé à côté d'elle. Comme d'habitude, nous avons prié tantôt à haute voix, tantôt dans nos cœurs. Tout à coup, au bout d'un petit moment, Myrna a porté les deux mains à sa tête, puis a placé deux doigts dans ses oreilles. Son visage s'est crispé et elle a fermé les yeux. Après quelques instants de silence, elle a commencé à parler sur un ton monotone et calme.

Ce qu'elle a dit m'a littéralement foudroyé, car cela me concernait directement. Je ne me souviens pas combien de temps Myrna a parlé, mais elle a résumé toute ma vie, d'une façon qui a soulevé des craintes en moi, violemment. J'avais l'impression que les mots me tombaient sur la tête comme des coups de marteau. J'entendais, sans y croire, et je m'interrogeais...

Sous le choc de la surprise, j'ai retenu, un à un, les premiers mots entendus. Mais la force de la surprise et la violence des craintes

soulevées firent que j'entendais les mots mais ne pouvais en retenir que quelques-uns. En effet, les questions que je me posais ne faisaient que grossir après chaque mot. Je n'ai retenu de la seconde partie du message prononcé par Myrna – et c'est la plus longue – que quelques mots dont certains ont été dits deux fois, ce qui redoubla mon interrogation et mes craintes.

Myrna a prononcé ces mots :

*«Mon fils Élias,
Moi, je t'ai relevé du lit de maladie,
et je t'ai fait quitter ton église,
et venir ici pour Me servir...»*

Cette partie du message pénétra instantanément dans ma mémoire. Il y eut un moment de silence, au cours duquel je me suis répété ces mots en moi-même, en me demandant avec étonnement : «Pourquoi moi précisément? A qui appartient cette voix?»

Puis, Myrna a repris la parole :

*«Poursuis ton travail d'annonce de la foi.
Tu es un apôtre. Tu es bon.
Moi, je connais ton long combat depuis le saint mois de juillet.
Je connais ton combat avec toi-même et avec tous ceux qui sont
autour de toi.
Et surtout avec ton église et les autres églises.
Tu es un apôtre. Tu es bon.
L'unité que tu recherches viendra.»*

Voilà ce que j'ai retenu. Et je l'ai retenu à la lettre. Et ce n'était qu'une minime partie de ce que j'ai entendu.

Ce que j'ai oublié, je l'ai plutôt oublié par suite du choc de cette surprise qui me portait d'un mot à l'autre, sans me laisser une possibilité de respirer ou de répondre.

Quand Myrna a cessé de parler, elle est restée un moment comme absente du monde extérieur, puis elle a laissé retomber ses bras et a ouvert les yeux. Après s'être tue, elle m'a regardé d'un air qui semblait me dire : «Où suis-je?»

Alors, j'ai respiré de soulagement et je l'ai interrogée :

- Myrna, qu'est-ce qui t'est arrivé?
- Je ne sais pas, dit-elle.
- Tu ne te souviens de rien?
- Absolument rien!
- Tu viens de parler à l'instant...
- Qu'est-ce que j'ai dit? demanda-t-elle.

Avec hésitation, je lui ai répété une partie de ce qu'elle venait de dire. Elle répondit à nouveau :

– *Je ne sais pas ce qui m'est arrivé.*

J'ai patienté un moment, puis j'ai ouvert la porte de la chambre, et j'ai appelé sa mère et Nicolas, son mari. J'étais manifestement troublé. Je leur en ai parlé un peu et les ai priés de n'en rien dire à personne, de peur de soulever un surplus de doute autour du Phénomène. Je me suis rendu compte plus tard qu'ils ont parfaitement gardé le secret.

Quant à Myrna, rien ne pouvait percer son mutisme.

Depuis lors, je me mis à réfléchir en me remémorant ce que j'avais entendu. Je priais et je m'interrogeais. J'avais réellement entendu ce que j'avais entendu. Aucun doute n'était possible à ce sujet.

Mais ce que j'avais entendu soulevait en moi plus de doutes, *a priori*, que lorsque le Phénomène avait été mentionné pour la première fois devant moi. Et bien plus de doutes que je n'en avais soulevé moi-même depuis l'instant où je m'étais vu embarqué dans ces Événements...

J'avais déjà éloigné l'explication de supercherie...

J'avais aussi éloigné les explications d'ordre physiologique et médical, face à l'exsudation d'huile des mains de Myrna et de certains fidèles en prière, ainsi que de l'Image.

De surcroît, la permanence de la prière et la gratuité totale dans le comportement des gens de la maison et de tous ceux qui y venaient, m'avaient convaincu qu'on ne pouvait envisager des manifestations de forces magiques. Car tout s'y passait dans la lumière et en public.

Mais cela était-il suffisant pour exclure la possibilité d'une intervention diabolique? N'est-il pas au pouvoir du démon de se travestir en ange de lumière pour un moment? Ne chercherait-il pas à nous rapprocher de Dieu, à sa façon, pour nous heurter tous ensuite, par un jeu qui nous dépasserait tous?

J'étais pris dans un tourbillon de questions qui ne me lâchait pas. Mais cela ne m'a pas empêché de rester présent à la maison et d'y prier. Bien plus, ma prière se faisait plus insistante.

Dès le premier jour, j'avais avisé mon supérieur ecclésiastique; et il m'avait demandé de continuer mon observation, mais en prenant bien garde. En fait, cette recommandation de mon évêque était superflue, prévenu que j'étais déjà par ma formation et mon expérience prématurée à ce propos. Et cependant, j'ai continué mon observation, surveillant de très près l'Image et les hommes, dont certains plus particulièrement, pour éviter des "déviations" capables de brouiller les choses.

Où que je fus, à la "maison de la Vierge" ou à l'église, je passais mon temps dans un état de prière et de méditation continues, deman-

dant au Seigneur sa lumière pour nous guider, de peur de commettre une maladresse, consciemment ou inconsciemment, d'autant plus que nous avons affaire à un événement absolument nouveau. Par le passé, quand je lisais dans la vie des saints des faits semblables à ce dont j'étais témoin maintenant, je pensais qu'il s'agissait d'une espèce d'affabulation ou d'exagération due tout simplement à l'imagination enflammée de personnes pieuses.

En outre, je ne refusais aucun échange avec les gens, prêtres ou laïcs, médecins, scientifiques ou simples fidèles, à Soufanieh même ou ailleurs. Jusqu'au jour où je me suis senti saisi de lassitude, voire d'un certain désespoir concernant cet échange stérile – apparemment du moins – avec certaines personnes, prêtres et religieuses surtout.

Tout cela, je l'avais vécu en moi-même. Mais je n'étais pas personnellement touché.

Mais quand j'ai entendu Myrna dire ce qu'elle a dit, alors un doute plus grave s'est glissé au fond de moi dès les premiers mots.

Je me suis dit en moi-même :

Voici des choses que Myrna ignore. Et nul ne les connaît, si ce n'est moi-même et ceux qui m'ont accompagné au cours de ma vie de prêtre depuis les débuts, et même déjà bien avant mes débuts de prêtre.

Ce qu'a dit Myrna ne correspond pas à la réalité, si ce n'est une ou deux choses :

Ce qui y correspond, c'est ma maladie. En effet, je suis malade depuis ma petite enfance. J'ai une santé qui connaît régulièrement des crises aiguës. Il m'est arrivé lors de certaines maladies de me considérer comme fini, quant à la possibilité de poursuivre un travail sérieux et raisonnable, du point de vue humain et sacerdotal, non ce travail de routine où je me contenterais de peu, même s'il passe aux yeux de certains pour être un travail valable, alors qu'il ne serait pour moi qu'immobilisme et dégénérescence¹.

Ce qui correspond aussi à la réalité :

C'était ce dont j'ai toujours rêvé – et ce que j'ai recherché par mes paroles et par mes écrits, dans le domaine de mon travail sacerdotal immédiat – je veux dire l'Unité de l'Église, une Unité qui permette à l'ensemble des chrétiens, et surtout la jeunesse chrétienne, d'en finir avec ce déchirement, cet éparpillement, cet affrontement conflictuel et

1. Qu'il me suffise de signaler une typhoïde qui avait failli m'emporter à deux ans, en 1935, et une bronchite chronique survenue à 14 ans, suivie et accompagnée d'une otite double et tenace. Elles ont fini, toutes les deux, par atteindre sérieusement mes cordes vocales en mars 1966. Or, ceci a limité un certain temps mon activité d'enseignant et de conférencier et a provoqué l'impossibilité définitive de chanter, ce qui était pour moi comme une amputation à mon activité spirituelle et liturgique, surtout auprès des jeunes.

cette perte de potentiel humain et d'espoirs, dont nous souffrons tous. Une Unité qui mette fin au déchirement qui caractérise notre présence dans la réalité arabe. En fait, je rêvais d'une jeunesse qui soit ferment de l'Unité chrétienne, qui permette à tous les chrétiens, dans notre Orient arabe, de porter au Seigneur Jésus un témoignage sincère et fort, dans une société où notre survivance est considérée comme un miracle divin. Vraiment, je rêvais d'une jeunesse chrétienne unie en son cœur et son activité, cultivée et fidèle dans sa foi, qui vive l'incarnation là où nous sommes, dans cette société arabe précisément, sans évasion ni aliénation, mais dans l'espérance, l'amour, la sincérité et la joie.

Cet aspect des paroles de Myrna correspondait aussi à la réalité. Ceux des jeunes qui m'ont connu et ont collaboré avec moi, savent cela. Et les responsables ecclésiastiques qui se sont succédé à Damas et en dehors de Damas, depuis vingt ans, connaissent très bien les nombreuses démarches qui me portaient de l'un à l'autre, sans lassitude, jusqu'au jour où je fus pris de désespoir face à eux, et où j'ai cessé de m'en ouvrir à eux, sans cacher mon attitude aux jeunes, leur laissant, à ces jeunes, toute liberté d'action à ce sujet.

Tout cela était vrai et n'avait pas besoin d'un "devin" pour être révélé.

Mais les autres paroles prononcées par Myrna me semblaient et me semblent toujours loin de la réalité profonde de ce que je connais de moi-même.

Moi, un apôtre? D'où cela me viendrait-il?

En effet, l'apôtre est "possédé" par celui qui l'envoie. Et moi, je me connais dans tout mon être qui se dérobe à la puissance du Seigneur, ne lui donnant pas la possibilité de me changer.

Quant à ce que je fais, cela ne saurait être plus qu'un grain de sable, face à la montagne de travail apostolique qui devrait être soulevée par moi ou par beaucoup d'autres.

En outre, l'apôtre vit de joie avec celui qui l'envoie. Tandis que moi, je suis en continuel reproche avec "Celui qui m'a envoyé", lui reprochant son impuissance à me changer, lui reprochant son insuccès apparent dans la structure de l'Église, sa marche et ses responsables, au point qu'il m'arrive fréquemment de me sentir servir une cause perdue d'avance.

Moi, apôtre? Crevé de tristesse sur une Église que j'aime? Mais mon amour pour elle s'est transformé en une colère quasi continuelle, la colère de celui qui aime, déçu par celui qu'il aime.

Moi, apôtre? Alors que j'ai laissé l'institution ecclésiastique me voiler la Face de mon Grand Amour, Celui que j'ai choisi un jour dans un élan que rien n'a réussi à plier. Alors que j'ai fini par savoir, depuis

des années, que c'est Lui qui m'a choisi, dans le secret de son Amour, et qui continue de me choisir tous les jours, avec une attention presque palpable dans les grands tournants de ma vie, tout comme je l'ai perçu dans les petits détails de ma vie de tous les jours.

Moi, apôtre? Alors que je laisse le travail me dévorer, au lieu de laisser le visage du Seigneur toujours sous mes yeux, pour qu'Il soit à tout instant, Lui seul, le premier et le dernier dans toute ma vie?

Peu m'importe après cela si les gens s'étonnent d'une activité que je trouve, moi, extrêmement réduite et superficielle.

Mais que je sois bon est une chose qui ne m'a pas étonné. Cependant, de quelle bonté s'agit-il? La voix m'a rappelé mon précédent supérieur ecclésiastique, le patriarche Maximos IV, avec qui j'ai toujours été en conflit, et quelquefois en conflit violent. Deux mois et quelques jours avant sa mort, il m'avait appelé à son bureau, et après m'avoir invité à m'asseoir près de lui, il m'avait dit:

– *Mon enfant, je t'ai enfin connu : tu es bon... oui, bon!*

– *Bon réveil, Béatitude*, lui avais-je dit alors.

Le patriarche me reprochait toujours une violence qu'il m'assurait «être dirigée vers le mal». J'entends beaucoup de personnes me reprocher d'être bon, trop bon même. C'est possible. Et j'espère être bon! Cela me vaudra-t-il miséricorde? Peut-être, mais je suis perplexe face à cette qualité, et ceci pour deux raisons :

La première est qu'à cause d'une bonté naturelle, enracinée en moi pour avoir vécu dans une famille pauvre, souvent injustement traitée et exploitée, j'en suis venu depuis ma tendre enfance à m'insurger contre toute apparence d'injustice, sociale ou existentielle. Or, le mal qui frappe toute l'existence humaine a toujours été à mes yeux une injustice à laquelle je n'ai jamais trouvé aucune explication ou acceptation logique. Surtout le mal qui atteint les enfants. Que dire du mal qui frappe des peuples entiers? L'histoire humaine est une succession de maux qu'un Grand a essayé de racheter de temps en temps, et le plus grand parmi ces Grands est certainement Jésus, mais rien n'a changé dans l'existence humaine, ni essentiellement ni socialement. D'où mon désir fou, plutôt ma fringale, de repétrir ce monde avec mes mains, pour en arracher toute cause et apparence de mal. Mais aussi, hélas! le sentiment terrible, ancré en moi, de l'impuissance face au mal, et mon éternelle question lancée à Dieu sur le mal, et ma grande question posée à Jésus sur une souffrance par laquelle il a voulu mettre un terme au mal, mais qui semble n'avoir rien changé à ce mal. Quant au Sens qu'Il a donné au mal et, à travers lui, à l'existence tout entière, ce sens reste le privilège d'une minime partie de gens. Ceux-ci n'ont toutefois pu y accéder qu'au bout d'une longue et exténuante marche, qui leur a donné une paix relative et les a transformés en Phare. Leur lumière

éblouissante éclaire la laideur de l'ensemble qui traîne sous le poids de maux qui ne font que grossir.

La deuxième raison découle logiquement de la première : ma détermination à combattre le mal, avec une ténacité qui me paraît fréquemment bête et d'avance inutile, dans des initiatives extrêmement limitées, mais que je m'obstine à entreprendre, avec le sentiment de celui qui voudrait adoucir la mer avec une goutte d'eau. D'où aussi les initiatives dangereuses que j'ai pu entreprendre en tant que prêtre, en ce qui concerne les étudiants, les plus jeunes et l'institution ecclésiastique. Celles-ci me font sentir, quand j'y songe et que je pense à l'opiniâtreté que j'y mets, qu'une attention particulière du Seigneur m'a protégé et a protégé ceux dont j'ai la charge, de nombreux dangers qui me paraissent inhérents à ce genre d'initiatives.

Et c'est là que je trouve un lien profond et logique entre ces deux mots : «*Tu es apôtre... tu es bon*». En d'autres termes, j'ai l'impression d'entendre au lieu du mot «bon», le mot «bête», oui «bête». Car je trouve qu'une «bonté» qui atteint un tel degré d'orgueil et d'ambition, n'est que bêtise pure. En effet, que de fois, j'ai senti, ou plutôt, je me suis trouvé en train de reprocher à Dieu une malformation du monde, qui provoquait ma colère, ma tristesse et mes pleurs. Et que de fois Mgr Alfred Ancel, ce "grand Aimant" – cet évêque français qui m'a aimé comme jamais supérieur ecclésiastique local ne m'a aimé – que de fois devait-il me dire : «*Mon enfant, ne te mets pas à la place de Dieu, et ne crois pas pouvoir changer le monde, et contente-toi de ce que tu peux faire avec la grâce du Seigneur, au niveau de la paix en toi et autour de toi.*»

«*Tu es apôtre... tu es bon.*» Ces mots semblent me dire que, dans ma recherche de prêtre et dans mon aspiration à l'absolu, j'ai pris des initiatives qui pouvaient ne pas être toujours heureuses. Que de fois ai-je entendu grands, et petits mêmes, exprimer leur étonnement devant les dangers de certaines situations. Mais le Seigneur m'a accordé une protection spéciale, ainsi qu'à ceux dont j'avais la charge. C'est comme si Il avait voulu prendre en pitié ma bonté naturelle. Il m'a protégé et Il a protégé ceux qui ont marché avec moi ou qui essaient de marcher avec moi sur Son Chemin.

Moi, "bon"? Et cette violence profondément ancrée en moi? Comment concilier la bonté et la violence?

Bien plus, j'étais violent à cause de cette bonté, et même très violent. C'est d'ailleurs ce que beaucoup me reprochent, depuis bien longtemps. Que de fois, je me suis vu m'adresser à moi-même des reproches à cause de cette violence que je trouvais stupide. Or, ma violence se déchaîne au plus profond de mon être face à une existence que je trouve tordue, et face à des "responsables" que je vois, aussi bien dans

la société que dans l'Église, se comporter de façon à multiplier dans les hommes et le monde, la distorsion et le mal. J'éclate alors, comme un volcan, et j'adresse des reproches qui atteignent quelquefois un degré insupportable de défi, de dureté et de franchise. Et c'est peut-être là le secret de l'attraction de mes homélies du dimanche soir et de certains de mes écrits.

C'est pourquoi, il m'est arrivé d'être triste dans ma bonté, ma violence et ma stupidité à la fois.

Et c'est pourquoi aussi, je me suis souvent jugé durement et j'ai souvent jugé durement les autres, surtout les responsables ecclésiastiques, au point qu'il m'arrivait quelquefois d'éprouver du désespoir.

Je me ressaisissais alors et je me souvenais de moi-même et d'autrui. Je me souvenais de la faiblesse ancrée en moi et en tout homme. Et j'en éprouvais de la pitié.

Je m'étonnais d'une telle attitude, contraire aux plus simples principes du réalisme et de l'intelligence. Je me reprenais, demandant pardon au Seigneur, pardon pour moi-même et pour tout autre. Demandant aussi la grâce de l'amour uniquement. Pour aimer uniquement, sans porter de jugement. «*Tu es un apôtre... tu es bon.*»

Quelle est cette voix? Et pourquoi cette voix? Serait-ce pour me rappeler la réalité? Ou pour m'inviter à l'espérance, comme c'est toujours le cas entre le Seigneur et l'homme? Ou pour me plonger dans une dangereuse illusion qui me ferait croire que je suis chargé d'une mission où l'amour-propre et la vanité m'entraîneraient dans une chute fatale?

Quant au «combat», dont il est question dans ces paroles mystérieuses entendues, il ne se trouve pas un seul prêtre qui ne l'ait vécu. Mais je reconnais que j'essaie de me tenir debout depuis des années – ou c'est ainsi que je le ressens – face à presque tout le monde, dans une conduite de vie qui va à l'encontre de tous, quant à ma conception de l'autorité et de l'utilisation de l'argent dans l'Église.

Pour moi, je suis dans l'Église et de l'Église. Mais je trouve, dans mon Église orientale, surtout, un comportement vis-à-vis du pouvoir et de l'argent qui pourrit l'Église. Cela m'est insupportable et je m'insurge, au point que beaucoup ont fini, me semble-t-il, par croire que je me rebelle contre l'Église. Et je ne manque pas d'amis qui me conseillent de faire des concessions, surtout à propos de l'argent, sur des pratiques auxquelles ils ne voient ni de près ni de loin aucune possibilité de réforme. Ils jugent donc inutile mon obstination à les dénigrer et à les combattre. Certains semblent même craindre, que cette obstination, ne m'amène à devoir quitter l'Église.

J'en suis arrivé à me demander quelquefois si j'ai tort ou raison de m'en tenir à cette conduite. Mon seul argument, je le tiens de ma certitude absolue que rien n'a détruit et continue de détruire l'Église comme le mauvais usage de l'autorité et de l'argent. Alors que l'autorité et l'argent devraient être deux instruments de libération de l'homme, spécialement en ce qui concerne les prêtres et les évêques, ils sont devenus des instruments décisifs d'asservissement du prêtre, surtout de ceux qui se trouvent à des postes de responsabilité et d'autorité.

Pour ce qui est de l'allusion au «*mois sacré de juillet*», elle augmenta mes soupçons quant à l'origine de cette voix. J'étais quasi certain, en écoutant cette voix parler par Myrna, et plus tard en y réfléchissant, que son origine ne pouvait être que diabolique, car elle cherchait à me plonger dans le mal dont je souffrais. En effet, quelle relation peut-il y avoir entre le mois de juillet et la sainteté? Est-ce parce que j'ai été ordonné prêtre le 5 juillet 1959?

Mais si la sainteté se mesure par les ordinations sacerdotales, le monde regorgerait de saints. Et où se trouve la sainteté dans une vie pétrie par le péché qui me poursuit nuit et jour, au point de me faire pleurer souvent? Une vie qui me fait sentir, toutes les fois que je me tiens à l'autel du Seigneur, que je suis le dernier à pouvoir prononcer Son Nom? Et j'ai honte de lever mon regard pendant la prière, sauf pendant l'homélie. Comment concilier la sainteté avec une tristesse que j'ai éprouvée des centaines de fois, pour m'être présenté à un sacerdoce que je trouve bien plus grand que n'importe quelle personne humaine? Quelle sainteté, quand j'ai déjà expérimenté que si je suis encore quelque peu debout, cela en revient au Seigneur qui a dû avoir pitié de Son Sacerdoce en moi?

Ce qui avait renforcé mes doutes sur l'origine diabolique de la voix, c'était la promesse que l'union chrétienne «*viendra*».

Comment *viendra-t-elle*, alors que nous ne voyons depuis deux mille ans que des déchirements qui vont en augmentant dans l'Église, en Orient et en Occident? Comment «*viendra*» l'unité dans un Orient déjà morcelé et qui se déchire, pas seulement dans ses Églises, mais je dirais, dans chacun de ses individus? Quel Miracle pourra vaincre cet éclatement dans l'essence même de notre constitution, alors que tout, autour de nous, nous montre clairement qu'un ferment de mort travaille en nous d'une façon inéluctable, sans que se dessine à l'horizon le moindre signe annonciateur, de près ou de loin, d'une espérance d'unité quelconque?

En outre, comment l'unité peut-elle se réaliser au niveau d'institutions d'où la corruption n'est pas absente et dont les responsables ont parfois un double langage? Y a-t-il quelqu'un pour faire entendre un

mot de vérité et de sincérité? Mais s'il y a "un fou" pour crier un peu ces vérités, on l'étouffe, on l'isole, on le domestique.

Toutes ces pensées m'ont envahi comme un torrent tandis que j'écoutais la voix qui parlait par Myrna. Puis elles ont continué à s'insinuer en moi lentement, jour après jour, au fur et à mesure que le temps passait.

Je continuais à être présent à Soufanieh, mais avec un surplus de prudence, sans que personne ne puisse le remarquer. Je voulais connaître la vérité. Et je m'imaginai, comme le dit l'Évangile, que le démon a le pouvoir de prendre un aspect qu'il nous est difficile de découvrir.

L'inquiétude m'a durement travaillé pendant un certain temps.

J'ai eu peur pour mon sacerdoce. Il m'était difficile de continuer à tenir tête à tout le monde.

J'ai eu peur pour l'Église au service de laquelle j'ai mis ma vie.

J'ai eu peur pour le christianisme : il avait déjà assez souffert depuis deux mille ans.

J'avais peur de m'être compromis dans une aventure qui pourrait couvrir de honte le christianisme, dans un Orient qui l'avait déjà couvert d'avaries et d'avilissement.

Mais, de tout cela, je ne dis mot à personne.

Je priais en demandant au Seigneur Sa Lumière et Sa Force.

Au fur et à mesure que le temps passait et que se faisait jour la résistance à Soufanieh, j'ai souvent pensé que j'étais moi-même, pour une bonne part, la cause de cette résistance, en raison de ma situation propre dans mon église et au milieu des chrétiens de toutes confessions dans l'Église de Damas.

Mais aujourd'hui, après plus de huit ans et demi passés à "vivre Soufanieh", huit ans et demi au cours desquels j'ai touché du doigt la puissance du Seigneur à changer le cœur des gens, je ne doute pas un instant de l'origine divine de ce Phénomène.

Aujourd'hui, plus que jamais, même si je suis très loin de croire à la sainteté et aux qualités de l'apôtre que je voudrais être, les événements par leur succession m'ont apporté une réponse indiscutable sur la vérité de Soufanieh.

Je m'interroge : Ces paroles m'ont-elles été dites par Myrna afin que je sois encouragé à porter témoignage sur ce qui arrive, alors que la plupart se sont esquivés et continuent à le faire?

Ce dont je suis absolument certain, c'est que le Seigneur choisit d'habitude ce qu'Il a de pire, pour montrer ce qu'Il a de plus merveilleux. C'est pour moi, après beaucoup d'autres, une vérité d'expérience et une conviction absolue.

Que le Seigneur soit remercié pour s'être servi de moi comme d'un soulier, pour permettre à Sa Mère de marcher sur le sol de mon pays

J'espère que mon péché, ma violence, mes actions ne Lui ont pas causé trop de mal.

J'espère enfin qu'Il m'a relevé dans Sa Miséricorde, non pas pour ce que j'ai essayé de porter comme témoignage, mais en raison de Son Amour gratuit et de Sa Miséricorde sans limite.

Pour conclure

En 1957, j'étais encore grand séminariste à Sainte-Anne de Jérusalem, chez les Pères Blancs. A la fin de l'année, je devais accéder, avec d'autres confrères, au sous-diaconat.

Le patriarche Maximos IV y mit son veto. Mon supérieur, le P. Maurice Blondel, me le signifia, sans m'en donner d'explication.

Dès mon retour à Damas, dans les premiers jours de juillet, j'allai voir le patriarche pour une explication décisive. Il me donna ses raisons : rébellion contre l'autorité, rejet des traditions, projet d'innovations dangereuses.

Cependant, il écouta attentivement mes éclaircissements. Dix minutes après, il décidait de m'administrer le sous-diaconat, le lendemain même, 7 juillet, de sa propre main et dans sa chapelle privée.

Et le 7 juillet, je devenais sous-diacre.

Le patriarche m'offrit alors en cadeau une Icône de Notre-Dame de Kazan, connue, depuis novembre 1982, sous le nom de Notre-Dame de Soufanieh.

*Père Élias ZAHLAOUI
Église Notre-Dame de Damas,
le 14 septembre 1990,
en la Fête de l'Exaltation de la Croix*

ARCHEVÊCHÉ GREC-CATHOLIQUE

BOSRA, HAURAN ET JABAL AL-ARAB

KHABAB - HAURAN

R. A. S.

متردبو لبينية

بصرى وهوران و جبل العرب

خباب - حوران

١٩٨٥

Rep. No.



خباب في
Khabab, le
Père Mouaffaq Al-Idé
Vicaire général

CHRONIQUE DE LA VISITE EFFECTUEE
PAR LE R.P. ELIAS ZAHLAOUI A
L'EVECHE DE KHABAB, ACCOMPAGNE DE
MADAME MIRNA ET DE SON MARI
MONSIEUR NICHOLAS NATHOUR,
REDIGEE PAR LE PERE MOUAFFAQ AL-'IDE
PROTOPRESVYTEROS DE L'EVSCHÉ DU HAURAN

Le 25 Février 1985, le R.P. Elias ZAHLAOUI, curé de paroisse à Damas, rendit visite à l'Evêché de KHABAB, de rite grec catholique (Syrie), en compagnie de Mr. Nicholas NATHOUR et de son épouse, Mme. Mirna AL-AKHRAS. Arrivés à l'Evêché vers 14h, ils y furent chaleureusement accueillis. Ils y participèrent à toutes les activités, notamment à toutes les prières, s'entretenant avec les autres sur des thèmes spirituels, et s'adonnant à des échanges de points de vue et de souvenirs sur ce qu'on appelle "LE PHENOMENE DE SOUFANYEH", dont il est souvent question dans les milieux chrétiens et populaires de Damas, voire dans les villages du Hauran. Signalons qu'aucun des membres de cet Evêché n'avait jamais visité la maison de Mr. NATHOUR à SOUFANYEH; cette rencontre fut donc la première pour Mgr. Paul BOURKHOHE Evêque du Hauran, ainsi que pour les R.P. Mouaffaq AL-'IDE, son Protopresvytéros (vicaire épiscopal), Siméon SIDAQUI, Pauliste, curé de KHABAB, et Jean KANAKRI, Pauliste responsable de l'activité religieuse et de développement des chorales de villages.

Le R.P. ZAHLAOUI passa l'après-midi du 25 Février 1985 avec Mr. NATHOUR et Mme. Mirna, épouse de celui-ci, dans leurs chambres, à l'étage supérieur, s'occupant de la coordination de leurs mémoires sur l'EVENEMENT DU PHENOMENE DE SOUFANYEH. Souffrant d'un grand accès de rhume, le R.P. ZAHLAOUI ne put accompagner Mgr. l'Evêque et les autres pères, à la cathédrale de KHABAB, pour les grandes complies. Par contre, Mr. NATHOUR et Mme. Mirna y participèrent. Il pleuvait alors et faisait froid. La Cathédrale était, pourtant, comble, bondée de fidèles en prière.

Tous les membres de l'Evêché prirent place à table pour le dîner, dans une ambiance toute ordinaire. Sur différents sujets se déroulaient les conversations. Le dîner fini, l'on se mit debout pour réciter "Deo gratias"; et voici

Père Mouaffaq Al-Idé
Vicaire général



ARCHEVÊCHÉ GREC-CATHOLIQUE

BOSRA, HAURAN ET JABAL AL-ARAB

KHABAB - HAURAN

10. A. H.

Rep. N°

Khabab, le

خبب في

مترولوجية
بصرى وهوران وجبل العرب

خبب - حوران

١٠٢٤

سجل رقم

-2-

que Mirna regarde son mari et le R.P. ZAHLAOUI esquissant un geste de gêne, de pudeur, de piété et d'étonnement. "Regardez", leur dit-elle. Ses deux mains étaient trempées d'une matière huileuse. Tous ceux qui étaient présents, prêtres et soeurs, sentirent cette matière, remarquant qu'elle exhalait l'odeur de l'huile d'olive, mêlée à celle d'un parfum étrange. Personnellement, ayant déjà une idée des événements de SOUFANYEH, je ressentis un frisson empreint de respect, de peur et de recueillement.

Tous, excepté Mgr. Paul, se rendirent ensuite à la chapelle, sise à l'étage inférieur de l'Evêché. On y chanta le cantique à la Sainte Vierge "L'Ange Gabriel", entamé par le R.P. ZAHLAOUI. Le flux de l'huile, des deux mains de Mirna se poursuivant, l'on récite le chapelet, puis chanta le cantique : "Nous sommes vos esclaves, Mère de Dieu". On se réunit, ensuite, dans la salle de séjour, où l'on a l'habitude de se retrouver après le repas du soir. Il convient de signaler ici, que cette matière huileuse s'évapore et sèche toute seule, sans que Mirna soit obligée de se laver les mains. En effet, je ne la vis pas se sécher les mains. De surcroît, cette huile ne salit pas, ne tache pas. Pour m'en assurer, je l'essuyai avec la manche de ma soutane, qui n'en fut ni salie ni tachée.

LE MARDI 26.02.1985

Le matin, je me rendis à Damas avec Mr. Georges ZARA'NAH, pour deux raisons : D'abord, pour rencontrer Mr. Abdel-CHDIIDE, et acheter un terrain, à Déraa en vue de la construction d'une église. Ensuite, pour rendre visite au Général de brigade, Mr. Rasmi Thani AL-IDE, du village de TEBNEH; le général étant absent, je ne pus le rencontrer. Quant à Mme. Mirna, je ne vis rien la concernant, et personne ne signala non plus, en ma présence, quoi que ce fût, à son sujet.

LE MERCREDI 27.02.1985

Dans l'intention d'acheter du fer, afin de faire restaurer l'église d'AL-Douéral je me rendis à Souédah et ne pus regagner l'Evêché que vers 14 h.

St. des Mous...
Khabab

ARCHEVÊCHÉ GREC-CATHOLIQUE

BOSRA, HAURAN ET JABAL AL-ARAB

KHABAB - HAURAN

10. A. H.

Rep. N°

Khabab, le

خبب في

مترولوجية
بصرى وهوران وجبل العرب

خبب - حوران

١٠٢٤

سجل رقم

-3-

A 16h30 environ, Mr. Bahige AL-THIBI, professeur de littérature arabe, vint à l'évêché, accompagné de sa belle-soeur, femme de son frère Zyade, et du fils de celui-ci, Tareq. Il demanda une entrevue avec Mme. Mirna, qui ne tarda pas à se présenter. Quelques conversations très ordinaires eurent lieu; après quoi, on demanda à Mirna de prier à l'intention de l'enfant Tareq. "Pourrions-nous descendre à l'église?", interrogea-t-elle le Père Mouaffaq; "Aucun inconvénient", lui répondit-il. Tandis qu'on gagnait la chapelle de l'évêché, on vit dans le couloir le R.P. ZAHLAOUI, qui descendit avec eux au rez-de-chaussée, où se trouve la chapelle. Je me rappelle que Mirna fit d'abord une prière silencieuse, tenant une petite image de N. Dame de Qazan. Le R.P. ZAHLAOUI entonna le cantique "L'Ange Gabriel". Et, subitement, l'huile sainte apparaît sur la main gauche de Mme. Mirna, à l'exception de la main droite. Mirna saisit l'enfant Tareq et lui enduit le visage de cette huile. Entretemps, de nombreuses gens affluent : élèves, étudiants, membres de la Confrérie de Marie (La Légion). Tout le monde s'étant assis sur les bancs de l'église, le R.P. ZAHLAOUI se mit à expliquer - pendant 45 minutes - le Phénomène et les événements de SOUFANYEH, mettant en relief celui de l'huile qui suinte souvent de la première image de la Sainte Vierge, ainsi que des deux mains de Mme. Mirna, quelques guérisons - comme celle d'Alice BENILIAN -, certains cas d'extase subis par Mirna, et l'apparition des cicatrices dans les mains, le côté et les pieds de celle-ci. Ensuite, on récite le chapelet; les cinq dizaines furent successivement récitées par Mme. Mirna, P. Mouffaq, Soeur Elizabeth KEROUZE (Jébbouléh), Samirah SIMEON et Marie KHOURI RA'D. Au cours de la prière, Mirna se tenait debout à la droite du P. Mouffaq. Tous ceux qui se tenaient près d'elle virent l'huile exsuder de ses deux mains. Ce qui excitait la curiosité de certaines personnes parmi l'assistance. Mirna ne leur permit, cependant, quoi que ce fût, en cours de prière. Il paraît aussi que dans l'avant-midi du 27.02.1985, une matière huileuse se mit également à exsuder d'une image de la Sainte Vierge, exposée à la dévotion du public - offerte à l'évêché il y a plus d'une année, par Mr. Nazih Elias RA'D, et précédemment suspendue dans le corridor, face à la porte du salon. Ce phénomène fut attesté "de visu" par quelques témoins dont Mgr. Paul et le Père Simeon SIDAQUI, Pauliste. L'huile suinta de cette image; et l'assistance s'est ruée pour pouvoir l'essuyer. Quant à moi, m'étant assis au fond de l'église, je ne vis rien. Quelques cantiques à la Sainte Vierge, ayant été chantés, le R.P. ZAHLAOUI demanda aux fidèles - une centaine - de s'approcher de l'image et de la baiser, afin que Mirna put faire le signe de la Croix sur le front de chacun d'eux, avec l'huile miraculeuse qui exsudait de ses mains. Vers 18h15, les Grandes Complices étant à 18h30, j'intervins, demandai aux fidèles de se rendre à la Cathédrale; ce qu'ils firent.

St. des Mous...
Khabab

ARCHEVÊCHÉ GREC-CATHOLIQUE

BOSRA, HAURAN ET JABAL AL-ARAB

KHABAB - HAURAN

R. A. S.

Reg. No.

Jean Mouaffaq Sult
Vicaire Général
Khabab, le

متر و بوليتية

بصري و حوران و جبل العرب

خباب - حوران

١٩٨٥

سجل رقم

خباب في

-4-

Mme Mirna manifesta quelque crainte de les accompagner, ne voulant pas que les fidèles en prière fussent distraits par sa présence, au lieu de s'adonner entièrement à la prière et au culte de la Vierge. Le P. Mouaffaq lui proposa donc de l'accompagner, avec le R.P. Jean KANAKRI, jusqu'au village de Bacfr, pour prier les Grandes Complices qui avaient lieu à 19h00. Mme. Mirna accepta. Nous nous rendîmes à Bacfr, dans la voiture de Mr.N. NATHOUR -à 18h30- suivis de Messieurs Samir AL-MOUSLEH et Hassân AL-NEJM, chauffeurs de l'évêché, dans la voiture Peugeot. A notre arrivée au village, on trouva l'église encore fermée. Le R.P. Jean KANAKRI descendit pour sonner la cloche et préparer la prière. Entretiens, Père Mouaffaq pria Mme Mirna de rendre visite à sa mère, malade et infirme. Pour deux raisons différentes, il souhaita cette visite. Tout d'abord, c'est dans une pareille journée qu'avait eu lieu le décès de son frère Attâf. Le Père désirait donc offrir à sa mère une certaine consolation. Mais, il n'en souffla mot que plus tard. Il voulait, ensuite, épargner à Mme. Mirna toute fatigue d'attente. On atteignit donc la maison à 18h45. Voici les noms de ceux qui y étaient présents : le P. Mouaffaq, sa mère, sa soeur 'Aouâtef, Mirna et son mari, et Mr. Samir AL-MOUSLEH. En cours de route, Mr. N.NATHOUR avait donné au P. Mouaffaq deux photos représentant l'icône de la Sainte Vierge - dimensions 10x12- que le Père garda jusqu'au moment de la prière. Tout au début, Mirna tint l'une des deux photos entre ses deux paumes; le Père a déposé l'autre sur le lit, en face de sa mère alitée.

Mme Mirna se mit à réciter les prières suivantes "Veni Creator", et autres prières du début de la messe, "Dieu Très Saint", "Pater", "Ave Maria"(3 fois), puis, la prière que Mirna dit avoir apprise de Jésus-Christ. Elle clôtura cette série par la prière:"Vous qui êtes à tout instant et toute heure, au ciel et sur terre" . Puis, soudain, nous voyons que les deux mains de Mirna et la photo tenue entre ses paumes sont trempées de la matière huileuse. Le P. Mouaffaq prend alors la photo des mains de Mirna et la présente à sa mère qui enduit son visage de cette huile. Mr.Samir AL-MOUSLEH essuie l'huile suintant des mains de Mirna avec un mouchoir de papier. Saisissant la photo déposée sur le lit, le P. Mouaffaq la regarde de près : elle est mouillée d'une matière huileuse ayant l'odeur et la couleur de l'huile d'olive. Après avoir rendu grâce à Dieu, nous nous rendons à l'église pour prier les Grandes Complices. A la suite de la prière de Saint Ephrème et avant que le P. Mouaffaq récite "Dei Mater", il se met -l'accent, les mouvements et le comportement dévoilant une

Jean Mouaffaq Sult
Vicaire Général

ARCHEVÊCHÉ GREC-CATHOLIQUE

BOSRA, HAURAN ET JABAL AL-ARAB

KHABAB - HAURAN

R. A. S.

Reg. No.

Jean Mouaffaq Sult
Vicaire Général
Khabab, le

متر و بوليتية

بصري و حوران و جبل العرب

خباب - حوران

١٩٨٥

سجل رقم

خباب في

-5-

grande émotion -à expliquer succinctement le "Phénomène de SOUFANYEH" et ce qu'il vient de voir lui-même, dans la maison de sa mère. Il promet à l'assistance de prier le R.P.ZAHLAOUI de se rendre à Bacfr afin de prononcer une allocution sur ce "Phénomène". La prière terminée, tout le monde se rend à l'évêché de Khabab.

Le Jeudi 28.02.1985

Huit heures du matin. On sonne à la porte de l'évêché. C'était Mme.'Aouatef AL-HARITHI, femme de Mr. Soubhi AL-RIZQ, de Khabab, accompagné de son fils Ouacim, atteint de paralysie dès l'âge de dix-huit mois. La mère sollicitait une entrevue avec Mme. Mirna. Celle-ci y répondit favorablement, demandant à ceux qui étaient présents de prier ensemble à la chapelle de l'évêché. S'y trouvaient alors : Mgr. Paul, les P.ZAHLAOUI et Mouaffaq, les Soeurs du Bon Service, Mr. NATHOUR et son épouse, Mme. Mirna, Mme. 'Aouatef AL-HARITHI et son fils Ouacim, et Hayât AL-FREJAT. Mme. Mirna prit dans sa main une image de N-Dame de Qazan et se mit à réciter "Veni Creator" . Ces prières qui suivent dans l'ouverture de la messe, puis Pater et Ave -trois fois-, la prière de Jésus-Christ, et enfin "O Vous, qui êtes à tout moment, et à toute heure...". Elle chanta ensuite quelques cantiques du rite bysantin et maronite. C'est alors qu'on remarque que les deux mains de Mirna ainsi que l'image qu'elle tenait en main exsudent de l'huile. Mirna saisit alors l'enfant Ouacim et lui enduit les membres paralysés de cette huile; puis elle chanta le cantique "Toi, tu es la plus honorable patronne auprès de ton fils, O Marie!". L'enfant Ouacim est confié à la Providence Divine par tout le monde. Le R.P. ZAHLAOUI l'embrasse, lui demandant de prier la Sainte Vierge de le guérir. La maman de l'enfant, Mme. 'Aouatef, prend l'image qui vient de suinter, dans l'espoir de poursuivre, chez elle, la prière, à l'intention de son fils, Ouacim.

Le P. Mouaffaq avait promis aux Soeurs de Besançon de réciter le chapelet à 17h00, avec les membres de la chorale de Khabab. A cette heure même, dans la chapelle, le chœur chanta quelques cantiques. On récita le chapelet, le P. Mouaffaq présentait chaque dizaine à l'intention de quelqu'un. Les dizaines furent successivement récitées par Mirna, Père Mouaffaq, Ouacim Rouâge, Oualide MARDINI et Jihâd MOUSLEH. Au cours de la prière, je me tenais à côté de Mme Mirna; de l'huile exsudait de ses deux mains; ce phénomène fut remarqué par toute personne proche d'elle. Tout le monde tenta de se presser autour d'elle

Jean Mouaffaq Sult
Vicaire Général

ARCHEVÊCHÉ GREC-CATHOLIQUE

BOSRA, HAURAN ET JABAL AL-ARAB

KHABAB - HAURAN

M. A. B.

Rep. No.

Toussaint Mouaffaq
Evêque

Khatab, le

خبیب فی

متردبو لیبیة

بصری و هوران و جبل العرب

خبیب - حوران

١٩٥٢

رجل رقم

mais le P. Mouaffaq y a rapidement mis fin. Le chœur a récité, Mirna lut le cantique "Toi, tu es la joie des attristés". Le Père Mouaffaq demanda à deux étudiants de porter l'image de la Sainte Vierge pour qu'elle fût honorée par la foule. C'est alors que Mirna et le P. Mouaffaq se retirèrent pour se rendre dans le bureau de celui-ci. Mirna paraissait visiblement fatiguée. Elle s'accorda quelque temps de repos. Puis, Messieurs Ghazi AL KHOURI, Louis RIZQ et Châker AL-DHEIM demandèrent de rencontrer Mme. Mirna. La veille, Mr. Louis AL-RIZQ, professeur, s'était amené à l'évêché et avait rencontré Mirna. En sa qualité de professeur de catéchisme à l'école secondaire de Khabab, il exprima le désir de voir un phénomène quelconque, demandant au P. Mouaffaq d'avoir une entrevue avec Mme. Mirna, qui se trouvait alors dans le bureau de celui-ci. On lui dit que l'huile avait commencé à sécher, mais que l'odeur n'avait pas encore complètement disparu. Le professeur entra dans l'évêché, accompagné de ses collègues, Ghâzi AL-KHOURI et Châker AL-DHEIM. C'était vers 17h30. "Je veux voir l'huile", dit-il, tout ému. Tandis que Mirna leur montrait ses mains, l'huile recommence à exsuder abondamment. Je dois citer les noms des professeurs et des instituteurs qui virent ce phénomène. Il y avait Messieurs Louis RIZQ, Ghâzi AL-KHOURI, Châker AL-DHEIM, Charif AL-KHOURY, Georges AL-ZARA'NEH, Mounir AL-KHOURI et Monsieur le Général de Brigade Georges BDEOUI. Il y eut alors une sorte de manifestation pieuse de professeurs, d'étudiants, d'élèves et d'autres gens. Obéissant à un geste de la part du Professeur Louis, les élèves se mirent en rang pour que Mme. Mirna pût leur enduire les fronts de l'huile qui exsudait de ses mains. C'est alors qu'intervint le P. Mouaffaq pour prier tout le monde de se rendre à la Cathédrale afin de prier les Grandes Complices; c'était à 18h30.

Vers 18h20, Mgr. Paul BOURKHOCHE se rendit à la Cathédrale, avec quelques pères, le Général Georges BDEOUI, Georges ZARA'NEH, afin de prier. Mme. Mirna très émue, et son mari, demeurèrent à l'évêché. Elle désirait aider les Soeurs du Bon Service - Soeurs Elizabeth KEROUZE, Claude Choufani, Justine KHOURI - à remettre en ordre la chapelle de l'évêché, y restèrent également, Mr Samir AL-MOUSLEH, chauffeur de Monseigneur, et l'étudiant Ouacim ROUAGE. A la porte de l'évêché, Monseigneur et sa suite rencontrèrent Messieurs Georges RIZQ, Naouâf AL-MARDINI, venant d'y arriver.

Toussaint Mouaffaq
Evêque

ARCHEVÊCHÉ GREC-CATHOLIQUE

BOSRA, HAURAN ET JABAL AL-ARAB

KHABAB - HAURAN

M. A. B.

Rep. No.

Toussaint Mouaffaq
Evêque

Khatab, le

خبیب فی

متردبو لیبیة

بصری و هوران و جبل العرب

خبیب - حوران

١٩٥٢

رجل رقم

A notre retour de la prière, à la Cathédrale, on remarqua quelque chose d'étrange, dans l'évêché; on n'y prêta pas grande attention, car depuis trois jours les gens ne cessaient d'y venir pour voir Mme. Mirna. Et, voici Mr. Samir AL-MOUSLEH qui dit au P. Mouaffaq: "L'image, que Mr. Nazih RA'D avait offerte à l'évêché, a versé des larmes. On la garde dans votre chambre". Le P. Mouaffaq en informe de suite Mgr. Paul. Tous les deux, en compagnie - à ce que je me rapelle - du Général Georges BDEOUI, et de Messieurs GHAZI AL-KHOURI et Georges ZARA'NEH, entrent dans la chambre, et l'on y voit ce qui suit: il y avait deux larmes, la première étant descendue de l'oeil droit, s'est arrêtée sur la main de l'Enfant-Jésus; la deuxième larme avait coulé de l'oeil gauche; elle s'est arrêtée au pli du coude de l'enfant-Jésus. Les deux yeux de la Sainte Vierge étaient rougeâtres, bien visiblement troublés, ce qui est remarqué par tous. Les gens demeurent quelques minutes bien saisis, regardant l'image, échangeant des regards d'étonnement. Soudain je ne sais qui entonne la prière: "Seigneur, sauve ton peuple....". Puis d'autres prières se sont succédées. Les gens affluent et l'image demeure exposée à la dévotion des fidèles jusqu'à 23 heures. On évalue le nombre de ceux qui ont vu cette image à plus d'un millier de personnes. Tout le monde a remarqué que les yeux étaient visiblement troublés et rougeâtres. A 23h00, la famille du Général 'Adib JBARAH est venue des immeubles militaires sis à AL-SANAMENE. En voici les noms: "Inchirâh AL-HOCHE, Samîrah AL-DEB'I, Majidah DABBOUS, Rana et Raou'ah et Firâs et Fadi JBARAH, 'Isma'il et Sanâ AL-KHOURI, et Ghassâne AL-KHOURI..... On leur avait porté les nouvelles pendant la nuit; les voici qui s'amènent, les yeux pleins de larmes d'émotion. La situation, étant redevenue normale, à l'évêché, le P. Mouaffaq demanda à Mme. Mirna ce qui s'était exactement passé; elle répondit ce qui suit: "Avec Soeur Elizabeth, je m'efforçais de remettre en ordre la chapelle, et je regardai l'image. L'ayant fixée de près, nous avons vu deux larmes. Voilà donc Soeur Elisabeth qui se met à crier, prier, implorer, ululer, à la fois. Les jeunes gens qui se trouvent à l'évêché et dans le bureau du P. Mouaffaq, se précipitent vers l'endroit d'où sortirent les cris et voient ce phénomène. Ils se mettent à prier et chacun d'eux en informe ses proches et ses amis. Intervient alors Mr. Samir AL-MOUSLEH et demande que l'image soit déposée dans la chambre à coucher du P. Mouaffaq, jusqu'au retour de Monseigneur Paul et des Pères, de la prière des Grandes Complices. C'est alors qu'a lieu une manifestation de joie, de recueillement, de prière, de foi et de prosternation.

Toussaint Mouaffaq
Evêque

ARCHEVÊCHÉ GREC-CATHOLIQUE

BOSRA, HAURAN ET JABAL AL-ARAB

KHABAB - HAURAN

H. A. S.

Rep. No.

T. M. Mouaffaq
Vicaire général

Khabab, le _____ خبب في _____

-8-

LE VENDREDI 1er MARS 1985

10h30, l'évêché reçoit la visite du Général de brigade Mansour Daif-Allah AL-KHOURI, du village de Nâmer, et du colonel 'Abdallah JBEIL, et de sa famille, du village de Al-Hîte, demeurant actuellement dans les immeubles militaires de Al-Sanamène. On reçoit également la visite d'une délégation du village de Al-Hîte, présent à Khabab pour les funérailles de feu Georges Wehbe. Faisaient partie de cette délégation: Jadallah AL-NEHMEH, Géryés AL-SAMARAH et Dakhlallah SIM'ANE.

Rien qui soit digne d'être mentionné ne s'est passé, sinon que les visiteurs et les fidèles qui viennent prier, se succèdent tout au long de la journée, en provenance de Khabab et des villages voisins, Bacfr, Tebneh, 'Izra'. Bien des gens impotents et malades viennent pour obtenir l'intervention de Mme. Mirna et lui demander de prier avec eux, pour certaines guérisons et grâces de la Vierge.

Vers 17h00, on demanda à Mme. Mirna de réciter le chapelet avec les membres de la confrérie, la Légion; elle accepta.. Ces membres déclarèrent qu'au cours de la prière, les deux mains de Mirna suintaient d'huile. La Soeur Justine KHOURI (Les Soeurs du bon service) déclara également qu'on avait demandé à Mme. Mirna, vers 17h30, de prier à l'intention d'un malade; et l'huile n'a pas exsudé; elle voulait lui oindre les membres avec un coton imbibé d'huile, et même lui donner de ce coton; elle était gênée et inquiète. Elle ne savait que faire, étant donné que le coton était trop petit. Elle ne voulait pas le donner tout entier. Alors qu'elle déplaçait le morceau de gélatine qui recouvrait le coton imbibé d'huile, soudain, l'huile exsuda. Mirna demanda à la Soeur Justine de lui donner du coton pour l'imbiber de l'huile qui suinta avec abondance. C'est le récit de Soeur Justine.

A 18h15 précises, un grand public de fidèles se trouvait dans la cour de l'évêché. On s'était donné rendez-vous pour transférer, en procession, de l'évêché jusqu'à la Cathédrale, l'image sur laquelle avaient apparu des larmes. Une foule nombreuse était déjà là, du village de Khabab, de Bacfr, de 'Izra'. Le cortège se mit en marche comme suit: La Croix, les porteurs de bougies, les membres des chorales des villages précités, l'image portée par deux jeunes gens, les prêtres,

T. M. Mouaffaq
Vicaire général

ARCHEVÊCHÉ GREC-CATHOLIQUE

BOSRA, HAURAN ET JABAL AL-ARAB

KHABAB - HAURAN

H. A. S.

Rep. No.

T. M. Mouaffaq
Vicaire général

Khabab, le _____ خبب في _____

-9-

les Soeurs avec Monseigneur Paul et la foule des fidèles. La Cathédrale était comble; les coins les plus reculés étaient bondés de fidèles. Mgr. Paul improvise une petite allocution sur les gloires de la Sainte-Vierge, sur la promptitude du secours qu'elle offre à tous ceux qui le lui demandent, ainsi que sur son intercession rapide.. L'an dernier, comme à ce jour, au cours de l'Acathiste, on avait sollicité de la pluie pour les récoltes; la prière fut rapidement exaucée. La voici, aujourd'hui, versant deux larmes: une larme de joie, à voir ses enfants se retrouver dans une fervente prière, à genoux, demandant, se repentant, remerciant; et, une deuxième larme, déplorant notre infidélité, à ne pas satisfaire l'appel de Dieu, ni notre vocation chrétienne à la perfection.

A 18h30 précises, eut lieu la prière de l'Acathiste récitée avec piété et recueillement, empreignant les visages de tous les fidèles. Vers 20h00, rendit visite à l'évêché le colonel Kamâl JARADEH, de l'aéroport de KHALKHALEH, Elias ZYADEH, Elias AL-KHOURY et Mme. Sihame KHERALLAH. Ils avaient entendu les récits des événements sus-mentionnés; ils s'amaient donc pour la prière et la visite.

LE SAMEDI 2 MARS 1985

Mme. Mirna assista à la Messe, dans la chapelle de l'évêché. Puis après le petit déjeuner, elle regagna Damas, en compagnie de son mari et du P. Mouaffaq, qui rendit visite, pour la première fois, à la maison de Mr. NATHOUR. En sa présence, celui-ci téléphona au R.P. ZAHLAOUI et MA'LOULI. Le premier s'excusa tandis que le deuxième les rejoignit, quelques minutes après. On parla de la visite rendue par Mme. Mirna à Khabab, et des derniers événements qui s'y étaient déroulés, et de la procession effectuée avec l'image de la Sainte Vierge. Le P. Mouaffaq proposa de participer, le lendemain, à la Messe qui allait être célébrée par Mgr. Paul; et après laquelle, l'image devait être rapportée en cérémonie de la Cathédrale à l'évêché; ils acceptèrent la proposition.

T. M. Mouaffaq
Vicaire général

ARCHEVÊCHÉ GREC-CATHOLIQUE

BOÛRA, HAURAN ET JAHAL AL-ARAB

KHABAB - HAURAN

N. A. S.

Ref. No. _____



بصرى وهوران وجبل العرب
خباب - حوران

LE DIMANCHE 3 MARS 1985

A 8h00 précises, le R.P. ZAHLAOUI arriva à l'évêché, accompagné du photographe Nabil CHEIR. A 9h30, la Messe de dimanche fut célébrée par Mgr. Paul, assisté, à l'autel, des P. Siméon SIDAQUI, Pauliste et Elias ZAHALOU. Quant au P. MA'LOULI, avec Mme. Mirna et Mr. NATHOUR, mari de celle-ci, et les membres de leur famille, ils n'arrivèrent que vers 9h45, au cours de la Messe. Après la lecture du Saint Evangile (2e dimanche du carême: la guérison du paralytique de Capharnaüm), Mgr. Paul prononça une brève homélie sur le thème de l'Evangile, le reliant au phénomène de SOUFANYEH (Homélie enregistrée par Mr. Nabil CHEIR). La Messe achevée, l'image fut rapportée à l'évêché, en grande cérémonie. Dans la cour de l'évêché, on récite le chapelet; quelques cantiques religieux furent chantés. Mgr. Paul bénit la foule avec l'image; puis, elle fut déposée, avec faste et respect dans la chapelle. Elle y est encore, et l'on y vient nombreux, pour la prière et le culte.

A 14h00, les visiteurs damascains quittèrent l'évêché, après avoir pris le repas de midi à la table de l'évêché. Le R.P. ZAHLAOUI souhaita que le Père KANAKRI, Pauliste, l'accompagnât au cimetière pour visiter la tombe de feu Monseigneur Nicholas NEHMANE. Le P. Mouaffaq avait accompagné les visiteurs et commençait à recevoir d'autres, en provenance de Bacir, qui désiraient prier devant l'image de la Sainte Vierge. Tandis qu'il était occupé à les recevoir, la Soeur Claude CHOUFANI lui demanda de l'accompagner au pavillon des soeurs. "Dans un instant", lui répondit-il. "C'est pour une affaire importante", insista-t-elle. Alors, prenant congé des visiteurs, il demanda à la soeur ce dont il s'agissait exactement. "Mme. Mirna est chez nous, dans le dortoir, en état d'extase", lui répond-elle. Le P. Mouaffaq entre dans le dortoir où se trouve déjà Mgr. Paul, les R.P. SIDAQUI, KANAKRI et ZAHLAOUI, MA'LOULI, et l'ensemble des Soeurs du Bon Service, Mr. Georges ZARA'NEH avec la famille et les proches parents de Mme. Mirna. Celle-ci est étendue sur un lit, et tout le monde récite le chapelet. Le R.P. MA'LOULI tient en main un crayon et un carnet de notes, où il enregistre chaque mot suivant sa chronologie.

F. Mouaffaq
vicaire général

ARCHEVÊCHÉ GREC-CATHOLIQUE

BOÛRA, HAURAN ET JAHAL AL-ARAB

KHABAB - HAURAN

N. A. S.

Ref. No. _____

Khahab, le _____

خباب في _____

بصرى وهوران وجبل العرب
خباب - حوران

F. Mouaffaq
vicaire général

J'arrivai, moi-même, aux deux dernières minutes de ce phénomène; Mme. Mirna commençait déjà à reprendre conscience du monde extérieur. S'étant signée de la Croix, elle dit: "Sainte Vierge!". A la suite d'une petite pause d'une dizaine de minutes, le R.P. ZAHLAOUI lui demanda: "Qu'as-tu vu, Mirna?". "J'ai vu la Vierge, répond-elle. Elle me souriait; elle était accompagnée d'un prêtre de petite taille; il souriait, lui aussi". "Portait-il une Croix?" demanda le Père. "Je ne l'ai pas remarqué; et ce prêtre, je ne l'ai jamais vu". Alors le P. Mouaffaq sortit, puis revient, rapportant plusieurs photos de feu Monseigneur Nicolas NEHMANE. Après quelque temps d'examen méticuleux, Mirna dit: "Oui, le voilà". indiquant une photo de feu Mgr. NEHMANE, le représentant nu tête. J'entendis le R.P. MA'LOULI dire que cette extase n'avait duré que huit minutes. Peu après cet événement, les visiteurs, y compris Mme. Mirna et son mari quittèrent l'évêché regagnant Damas.

Je déclare avoir enregistré dans ces récits tout ce que j'ai vu et entendu sans rien y ajouter, sans rien retrancher, m'efforçant d'être aussi précis et fidèle à la réalité que possible. C'est avec humilité que j'appose ma signature sur ces récits quotidiens, que j'ai consignés, priant la Sainte Vierge Marie de me pardonner toute faute ou erreur, et d'être pour moi refuge sûr, mère tendre et bonne consolatrice. Je mets toute ma vie sous sa protection et sa tutelle, en dépit de tout ce qui s'y trouve comme défauts; et cela au service du Corps Mystique de son fils, au sein de l'EGLISE.

F. Mouaffaq
vicaire général

Père Mouaffaq AL-'IDE
PROTOPRESVYTEROS DE
L'EVECHE DU HAURAN

TRADUCTION EFFECTUEE PAR
MAURICE JALAL,
Licencié es Lettres,
Chargé de la section française
à l'Union Inter-parlementaire
Arabe à DAMAS

Archevêché Maronite de Damas

Dab - Touma — Tel. : 430129

Antoine -Hamid Mourany

Archevêque Maronite de Damas

le 28/9/1990

TEMOIGNAGE

J'ai visité La maison de Myrna et Nicolas à Soufanieh le mercredi 26/9/1990, en compagnie du P. Adel - Théodore Khoury, doyen de la Faculté de Théologie de l'Université de Münster (Allemagne). Je dois avouer que le jugement du Père Khoury est déjà pour moi un motif de crédibilité.

J'ai été saisi dès que suis entré dans la maison, par un sentiment de bien-être spirituel et de paix. Nous avons prié ensemble devant l'image de la Vierge avec un profond recueillement, comme y invitait le contexte. Ensuite nous avons été informés par le P. Maalouli (lazariste) au sujet des visions, d'un message. Myrna était présente; elle était calme et effacée.

Au moment de visiter la terrasse, l'huile a couvert les deux mains de Myrna pour un peu de temps. Ce phénomène n'est pas suffisant en lui-même, mais il donne certes à penser et invite à étudier les autres aspects, qui ont lieu à Soufanieh. Personnellement j'ai décidé de prier devant l'image de la Vierge de Soufanieh. Voilà en quoi consiste mon témoignage.



+ Antoine Mourany
Archevêque Maronite de Damas

Diocese Of Saint Maron U. S. A.

Office of the Auxiliary Bishop
333 So. San Vicente Blvd.
Los Angeles, California 90048
(213) 276-6834

June 10th, 1989

TO WHOM IT MAY CONCERN:

In the month of March, 1988, I had the opportunity to meet in person MYRNA EL-AKHWAS NAZZOUR, of whom I had heard and read; she was visiting Dr. & Mrs. Antoine Mansour in Los Angeles, California.

My acquaintance with her left me with a vivid impression:

1. I saw with my own eyes how a replica of Our Lady called "SOUFANIA" dripped an oily substance, enough to fill up a small cup. I touched also that same oily substance coming out of the palms of Myrna's two hands as if it were a heavy perspiration.
2. The young lady herself, probably more than anything else, gives an impression diametrically opposed to any sense of fraud or intention to mislead. She perfectly lived her Catholic faith, receiving Communion every Sunday in church; she seemed as if she were taken by a far distant truth of our Christian faith. Kind and gracious, she radiates innocence and lifts up her audience to a better life.

In my humble opinion, the Case of MYRNA can be given serious consideration.

Bishop John Chedid,

John Chedid
Auxiliary of St. Maron-U.S.A.

Deuxième témoignage du Général Georges BDEOUI

Parmi les événements de Soufaïeh durant l'année 1987, il en est deux qui m'ont laissé profondément impressionné. Je jugeai bon d'en faire un témoignage écrit, en annexe à celui que j'ai rédigé en date du 6/5/1987, et que garde le Père Elias Zahlaoui.

Le premier : le 16/4/1987, jour du Jeudi-Saint, je reçus un téléphone du Père Zahlaoui, vers 15 heures, m'annonçant l'apparition des stigmates sur le corps de Myrna. Quelques minutes après, j'étais à Soufanieh... Myrna était étendue sur le lit, entourée d'une foule nombreuse. Je vis de très près les blessures du front, des mains, des pieds et du côté, et qui sont si évidentes sur les video-cassettes et les photographies prises alors. Je restai tout près du lit.

J'observai tous les mouvements jusqu'à la fin de l'évènement vers 17 heures trente. Je ne me propose pas de décrire ce qui s'est passé. Tout cela se trouve enregistré sur plus d'une video-cassette. Ce que je voudrais signaler, c'est que quand j'ai vu les blessures, le sang était coagulé et il avait dessiné sur la figure de Myrna une forme de croix. Ce qui m'a fait croire que la blessure du front se prolongeait par-dessus les sourcils, tout le long du front, peignant la forme d'une couronne d'épines comme celle qui fut placée sur le front du Sauveur... Vers 16h30, au moment où Myrna levait la main à son front, en joignant le pouce et l'index en un mouvement qui semblait arracher des épines, apparut au sommet de la ligne ascendante de la blessure du front, deux gouttes de sang sous forme de petits ronds qui se mirent à grossir, puis le sang en coula rouge foncé du côté droit... Ce que je voyais ressemblait parfaitement à la trace que laisse une piqûre faite par une épingle ou une épine... Un frisson me parcourut alors tout le corps, au point que j'eus la plus grande difficulté à chanter l'hymne de ce jour ("En ce jour, fut suspendu à une croix, celui qui suspendit la terre sur l'eau"), quand le Père Zahlaoui me demanda de la chanter juste avant que Myrna n'entre en extase... J'avais l'impression d'étouffer... Je ne trouvais aucune explication à l'apparition des deux gouttes, deux heures après la manifestation des stigmates, et je suis certain qu'aucune main n'a touché l'emplacement de l'apparition des deux gouttes tant que je me trouvais là ..

Le deuxième événement : il eut lieu le soir du vendredi 20/II/1987, veille de la Présentation de la Vierge au Temple..

Après la prière commune qui eut lieu à 17 heures, j'entrai au salon et pris connaissance avec Nicolas, le mari de Myrna, d'une interview faite par la revue "Maris Stella", avec le journaliste Christian RAVAZ, sur le Phénomène de Soufanieh. Myrna entra à 19 heures précises et dit : " l'image laisse couler de l'huile ". Je courus à l'image. Le patio de la maison était vide. Il y avait là le jeune ISSA RAAD, fils de Nazih, qui était venu avec un de ses amis, s'enquérir de son père. Je leur demandai aussitôt de courir à l'hôpital français prévenir le Père Malouli qui y célébrait la messe à un groupe de pèlerins français venus spécialement à Soufanieh. Les deux jeunes gens sortirent aussitôt et je restai seul en face de l'image durant pas moins de 20 minutes, observant l'écoulement de l'huile... Je ne voyais

La deuxième : une petite larme était en train de se former dans le coin de l'oeil gauche.

Je remarquai aussi la rougeur des deux yeux, alors que j'ai pu vérifier que les larmes coulaient sur le verre extérieur, grâce aux grains de poussière qu'on voyait clairement dans la coulée des larmes à l'intérieur et à l'extérieur des deux yeux.

Je gardai ces remarques en moi-même et n'en soufflai mot à personne. Ce jour-là, je n'essayai pas de faire la connaissance de Myrna, ni de son mari. Et au moment où les gens affluèrent à l'archevêché pour voir ce qui s'y passe, je rentrai à Damas.

Des mois passèrent. Personne ne me posa de question sur cet événement. Moi-même je n'allai à Soufanieh que la veille de la fête de l'Association 1985. Ce soir, le Père Zahlaoui célébra à Soufanieh l'Acathiste, avec sa chorale, " chœur-Joie " .

Fin octobre 1985, le Père Zahlaoui me demanda de l'accompagner à Khabab. J'acceptai de l'y conduire dans ma voiture. Il y avait aussi avec nous le journaliste français Robert Piétri, qu'on me dit être professeur de journalisme à la Sorbonne, en poste à la télévision française, et invité en Syrie par la Ligue Arabe pour donner des cours de journalisme dans le centre Arabe d'information. Il y avait aussi le Père Pierre Veau, prêtre français de Mauritanie, venu à Damas pour des cours d'arabe. Il y avait aussi Myrna et Nicolas son mari, dont je faisais la connaissance pour la première fois..

Nous arrivâmes à Khabab vers 17 heures. Son Exc. Mgr Boulos Bogurkhoche nous accueillit au salon de l'archevêché. Étaient présents aussi les Pères Mouwaffak ID, Simaan SIDAOUI et Jean KANAKRI, les religieuses du Bon Service et quelques domestiques de l'archevêché. Après les présentations, le Père Zahlaoui suggéra d'appeler Mr Louis RIZK, professeur du secondaire à Khabab, pour qu'il raconte à Mr Piétri comment il avait été témoin de l'exsudation de l'huile des mains de Myrna. Quelques minutes après,

Mr Rizk arriva et expliqua à Mr Piétri ce qui se passa en sa présence, tandis que le Père Zahlaoui traduisait en français. Tout à coup, Myrna pâlit et l'huile coula de ses mains. C'était la première fois que je voyais l'exsudation de l'huile. Mr Piétri prit quelques photos. Moi-même je fus l'un de ceux qui séchèrent les mains de Myrna avec des mouchoirs de papier.. Mr Rizk continua son témoignage. A 18 heures, Myrna demanda qu'on descende à la chapelle de l'archevêché pour prier - en effet à 18 heures la prière se fait à Soufanieh aussi. Toutes les personnes présentes descendirent à la chapelle et participèrent à la prière au cours de laquelle l'huile coula de nouveau des mains de Myrna. Mr Piétri prit là aussi quelques photos. A la fin de la prière, on me demanda de dire mon témoignage à Mr Piétri dans le détail. Puis nous revînmes au salon, fîmes nos adieux à son Excellence et aux personnes présentes, et prîmes le chemin du retour.

Je devais être impressionné par ce qui s'est passé. Il faisait nuit et je sentais tout au long de la route une main me pousser en avant. Je ne me rendis compte qu'à l'entrée de Damas que le Père Zahlaoui avait placé son bras derrière mon dos, car il se partageait le siège avant avec le Père Veau. Arrivé au rond-point de l'aéroport, le Père Zahlaoui demanda à Mr Piétri s'il pouvait venir à Damas pour le 3ème anniversaire de Soufanieh, le 26 novembre. Mr Piétri s'excusa vu les nombreux engagements qu'il avait dans plusieurs pays. Soudain se répandit dans la voiture l'odeur agréable propre à l'huile. J'arrêtai la voiture et

et allumai la lumière intérieure: l'huile coulait des mains de Myrna pour la troisième fois en moins de trois heures, sous les yeux de Mr Piétri qui parut profondément impressionné.

Le lendemain je me trouvai à Soufanieh et jusqu'à ce jour je me m'en absentai que les rares jours où je me trouve loin de Damas. Cela m'arrive rarement. J'ai senti en effet que l'invitation qui m'a été adressée pour témoigner à un moment auquel je ne m'attendais pas, n'était pas pure coïncidence, ~~mais un~~ mais une invitation secrète à accompagner le Phénomène, et cela pour deux raisons:

La première: je connaissais le Père Zahlaoui depuis bien longtemps. Je savais aussi qu'il se rendait fréquemment à Khabab. Et il sait quels liens profonds existent entre moi et son évêché. Malgré cela, il ne m'a jamais prié de l'y conduire...

La deuxième: bien que mon nom ait été cité dans le rapport fait par le Père Bouwaffak sur ce qui s'était passé à Khabab, personne ne m'avait jamais posé la moindre question sur ce fait qui date de huit mois...

C'est ainsi que je me trouvai subitement à Soufanieh sans invitation ni préambule. Je ne m'y sentis pas étranger. Je sentis même que je j'accompagnai le Phénomène depuis son commencement. Je n'eux pas l'idée d'interroger ou d'observer ou de m'assurer par un moyen quelconque de la véracité de ce qui s'est passé ou de ce qu'ys'y passe. Mais cela ne signifie pas du tout que je mets ma foi dans une personne donnée, acceptant de sa part tout ce qu'elle propose sans aucun jugement. Moi-même, je ne me rappelle avoir jamais été à la remorque de qui que ce soit, en matière politique ou autre.. Comment donc pourrais-je l'être en matière de foi ?.. Mais je m'appuis ici sur un postulat: la religion chrétienne ne s'est pas répandue dans le monde du fait de l'éloquence des pécheurs et de la force de leur argumentation, mais par le fait de cette présence dense du Seigneur dans la vie de l'Eglise, présence traduite par le miracle devant lequel la raison humaine reste incapable d'aucune explication.. Dans les Actes des Apôtres, il est dit que les gens plaçaient les malades dans les rues pour que rien que l'ombre de Pierre tombe sur eux à son passage.. Donc, il va de soi que le Seigneur nous rappelle, toutes les fois que la foi s'attédie ou se refroidit, qu'il est avec son Eglise, tous les jours jusqu'à la fin du monde.

J'ai dit que je n'entrai pas à Soufanieh comme un étranger, mais je me sentis de la maison. Je n'étais pas un simple participant à la prière quotidienne qui se dit tous les soirs. Dès le premier jour, je pris part à la rédaction et au choix des textes de la prière, qu'on changeait tous les mois pour éviter la routine et l'ennui. Il m'arrivait même de diriger la prière, en l'absence de prêtre, sans avoir éprouvé la moindre opposition ou gêne, soit de la part des gens de la maison, soit de la part des fidèles ou des prêtres. Tout le monde accepte remarque et directive et les accueille, même venant d'une personne ordinaire comme moi, ce qui prouve à l'évidence l'absence de toute motivation cachée dont il craindraient la divulgation, ou de gain qu'ils garderaient pour eux-même sans y faire participer les autres. Je ne me trouvais jamais en face d'une comédie montée de toute pièce, ni en face de choses mystérieuses ou de complots tramés derrière des portes bien fermées. Car tout ce

qui se passe dans cette maison - y compris la vie de famille - se fait dans la plus grande clarté. Tout ce qui se passe au niveau de l'icône et de Mme Myrna, tout le monde y est invité, et sur l'heure, de jour et de nuit. Quiconque a vu la foule de prêtres, de médecins et de religieuses et de laïques autour de Myrna, lors de l'extase de novembre 1985 et celle de novembre 1986, et a remarqué le prêtre français DARRIGAUD, tenant à la main un tube en verre dans lequel il recueillait l'huile odoriférante qui coulait comme des larmes des yeux de Myrna ou qui exsudait de sa figure et de son cou et de ses mains, quiconque a vu cela, se rendra compte qu'il n'y a absolument rien de caché dans tout ce qui se passe chez " Notre - Dame de Soufanieh " . Je dis cela à l'occasion de la campagne injuste déclenchée par certains - dont des hommes d'église - contre le Phénomène et ceux qui s'en occupent, campagne qui a atteint un niveau éhonté quelquefois. Je ne veux aucunement répondre à ces accusations et calomnies qui ne s'appuient sur aucune raison et aucun critère. Mais je voudrais présenter certaines remarques, dont à titre d'exemple: *de Soufanieh*

- 1) La plupart de ceux ~~qui~~ j'ai discuté, croient que ce qu'on dit sur l'huile qui coule de l'image, signifie une espèce de buée qui apparaît sur l'image, et sont étonnés d'apprendre qu'il s'agit réellement d'une huile qui coule à profusion et qui atteint quelquefois plus du double du volume ou du poids de l'image, et que l'huile qui a coulé, par exemple, la nuit du 18/4/1987, est de l'ordre de 250 grammes, que l'huile a été examinée au centre de recherche à Damas ainsi qu'en Allemagne Occidentale et qu'elle s'est avérée être de l'huile d'olive pure à cent pour cent.. D'ailleurs Soufanieh est tout proche, et l'image est là placée sous les yeux de tous, nuit et jour, et il est possible à toute personne de trancher le doute par la certitude, si elle le voulait.
- 2) Quant à savoir pourquoi l'huile a cessé de couler de l'image après qu'elle fût transférée à l'église de la Sainte Croix, et s'est mise à couler à nouveau dès son retour à la maison, cette question devrait être posée à la Sainte Vierge. Mais je crois pouvoir dire - et ceci est une opinion personnelle - que la Sainte Vierge n'est pas apparue à Damas, après deux mille ans presque, pour ouvrir un marché commercial - même pour la vente d'objets sacrés -, et cela en dépit du fait que la guérison de Mme BENELIAN a eu lieu dans cette église de la Sainte Croix.
- 3) L'un des hommes d'église étrangers, dont j'apprécie le zèle, me dit un jour qu'il s'était éloigné de Soufanieh à cause de l'enthousiasme exagéré dont font preuve les Pères Malouli et Zahlaoui dans leur défense de Soufanieh. Je me demande comment peut se répandre une croyance ou un principe, si ceux qui les défendent manquent d'enthousiasme ? Je me demande aussi si quelqu'un s'est rendu compte à Damas ou ailleurs si l'enthousiasme de ces deux prêtres est payé d'une façon ou d'une autre, et quel intérêt ils en récoltent ? Faut-il donc croire que l'enthousiasme des chrétiens à défendre leur foi, cet enthousiasme qui les a conduit par milliers au martyre, est une note de faiblesse dans l'histoire de l'Eglise ?..

- 4) Un homme d'église que je respecte m'a dit au cours d'une discussion et avec un énervement outré : " mais qui est-elle donc (il s'agit de Myrna) pour que se manifestent sur elle ,les stigmates du Christ et pour que lui apparaisse la Vierge et pour que l'huile coule d'elle ?.. Assez d'histoires et d'affabulations ..".Je lui répondis avec énervement : " Père,ce n'est pas le raisonnement d'un homme d'église.Va et vois et assuroi-toi d'abord.. Si tu raisones ainsi,je te demande qui était Marie Madeleine et Marie L'Egyptienne ,dans l'histoire de l'Eglise,et qui est l'Apôtre Paul et Saint Augustin et tant d'autres illustres dont nous connaissons l'histoire avant leur conversion et après..Et pouvons-nous demander au Seigneur pourquoi il les a choisis ? " .
- 5) Lors d'une courte discussion que j'eus avec un prêtre et Sa Béatitude le Patriarche Maximos V Hakim,à propos de mon assiduité à Soufanieh, Sa Béatitude me dit tout énérvé quand je lui proposai d'envoyer quelqu'un pour nous surveiller et nous empêcher d'errer : " Vous n'avez pas le droit,ni toi ni les prêtres,de prier à Soufanieh,tant que le Patriarche Hazim n'a pas reconnu le Phénomène ". Je lui répondis avec énervement aussi : " Et depuis quand la Sainte Vierge a besoin de votre permission ou de celle de Mgr Hazim pour apparaître et pour que les fidèles la prient ?.. " Mais Sa Béatitude mit fin à la discussion en sortant rapidement de l'Eglise..Je ne cache pas que j'ai l'impression que les hommes d'Eglise essaient depuis toujours de revêtir le Christ et la Vierge d'habits qu'ils leur confectionnent à leurs goûts ..Et je me souviens d'un mot dit par Mgr Boulos Bourkhoche : " quiconque a vu de ses propres yeux,n'a pas besoin pour croire,d'une autorisation de l'évêque ou du Patriarche".
- 6) Comme j'aimerais dire mes impressions sur cette prière qui se poursuit tous les jours sans interruption depuis quatre ans et demi..Mes impressions sur cette gratuité digne d'admiration..sur la souffrance que supportent les gens de la maison,toujours ouverte à tout visiteur,nuit et jour... sur cette spontanéité qui marque le comportement de Myrna,au point d'en paraître candide et qui vous montre à l'évidence qu'elle ne sait pas jouer la comédie même pendant la prière...Mais je laisse tout cela à quelqu'un de plus indiqué que moi, parmi ceux qui accompagnent le Phénomène dès le premier jour.Je me contente de ce que j'ai dit et demande au Seigneur de nous inspirer le chemin de la vérité .

Le général retraité
Georges BDEOUI

Damas,le 6/5/1987

TABLE DES MATIÈRES

Lettre-Préface de Sa Sainteté le patriarche Zakka I Iwas	7
Préface d'Antoine Makdisi	9
En guise d'introduction	23
Carte de la Syrie	25
Plan de Damas	26
Liste des principales personnes citées dans le livre	27
1. Ma première visite à Soufanieh, le dimanche 28 novembre 1982	29
2. Mes deuxième et troisième visites à Soufanieh	38
3. Mes quatrième et cinquième visites à Soufanieh, les 5 et 6 décembre 1982	40
4. Une journée inoubliable qui me rappelle Lourdes	42
5. Un malade nommé Samir Hanna	44
6. Première rencontre avec la Presse : erreur grave, mais involontaire	46
7. L'huile sur l'image sous forme de bulles	48
8. Première rencontre des prêtres du Prado de Syrie, du Liban et de Jordanie	50
9. Première apparition de la Vierge, le mercredi 15 décembre 1982	52
10. Première et "double" guérison à Soufanieh	54
11. Nouvelle guérison : vendredi 17 décembre 1982	57
12. La nuit du samedi 18 décembre 1982	61
13. Samir Hanna défie les médecins	62
14. Message de l'Apparition du samedi 18 décembre 1982	63
15. A nouveau une guérison : lundi 20 décembre 1982	68
16. Noël 1982 à Soufanieh	69
17. Deuxième entrevue avec Mgr François Abou-Mokh	71
18. Chez Antoine Makdisi	73
19. Ma visite à Fayrouzé pour revoir le petit Samer Sayegh	75
20. Première entrevue de Myrna et Nicolas avec Mgr Hazim	76
21. Communiqué patriarcal	78
22. La veille du transfert de l'icône sainte à l'église orthodoxe de la Sainte-Croix	80
23. Transfert de l'icône sainte à l'église orthodoxe de la Sainte-Croix	81
24. Ma visite en Alep, du 11 au 16 janvier 1983	83
25. Surprise : l'huile coule d'une autre image	84
26. Une visite inattendue : Safa' Abou-Farès et l'aveugle de saint Jean	85
27. Guérison d'une femme d'Alep, dans l'église orthodoxe de la Sainte-Croix	87
28. Le jour où l'on me dit que je dois plus aller à Soufanieh	88
29. Conférence dans la salle de l'église Saint-Jean-Damascène	89
30. Écoulement d'huile le matin du samedi 19 mars 1983	92
31. Cinquième et dernière apparition de la Vierge	93
32. Visite du docteur Jamil Marji à Mgr François Abou-Mokh	98
33. Novembre 83 : mois de l'huile sainte	99
34. «Pour la première fois, je lis le Coran en croyant et je prie»	102
35. Première manifestation des stigmates	104
36. La Vierge pleure à minuit lors du premier anniversaire	106

37. Un voeu inopinément exaucé	108
38. Un précieux cadeau pour Noël : une lettre de Mgr Joseph Tawil	110
39. Ma visite au couvent orthodoxe de Sednaya, le samedi 7 avril 1984	112
40. Pour la deuxième fois, les stigmates	115
41. Extase du Vendredi saint, 20 avril 1984	117
42. Mon voyage en Europe et aux États-Unis en 1984	119
43. Lettre du P. Malouli à propos de l'extase du 31 mai 1984	123
44. Visite du P. Pierre Boz à Damas, du 4 au 15 juillet 1984	126
45. Notre-Dame de Soufanieh, Alexis Carrel et Marie de Jésus-Crucifié	131
46. Extase du 7 septembre 1984	133
47. Le nonce apostolique, Mgr Nicolas Rotunno, rencontre Myrna	134
48. La grande et étrange extase du 26 novembre 1984	136
49. Un poète et un chantre pour la Vierge	146
50. Des réponses aux images envoyées lors du deuxième anniversaire	149
51. A l'Hôpital Italien, avec Sœur Fiorina, malade	151
52. Un événement spirituel au village de Khabab	153
53. Visite de Mgr Bourkhoche au ministre de la Défense, le général Tlass	156
54. Alep : le docteur Pierre Salam et la miraculée Alice Bénélian	158
55. A propos du P. Malouli	160
56. Le 1 ^{er} juin 1985 : nouvelle surprise	164
57. Examen de l'huile en Allemagne fédérale et à Damas	167
58. La Vierge félicite ses enfants lors de sa fête du 14 août	168
59. Le soir du 15 août 1985 : nouvelle surprise	169
60. Message étonnant lors de l'extase du 7 septembre 1985	170
61. Deux Français à Soufanieh : le P. Veau et le journaliste R. Piétri	172
62. Impression d'images lors des troisième et quatrième anniversaires	178
63. L'huile coule de l'image l'avant-veille du troisième anniversaire	181
64. Le troisième anniversaire : mardi 26 novembre 1985	183
65. Surprise la nuit du 27 novembre 1985	189
66. L'année 1986	191
67. Le P. Jean-Claude Darrigaud à Damas	199
68. Soufanieh connaît un nouveau départ	206
69. Deux nouveaux témoins : un prêtre et un évêque	210
70. Un évêque syriaque-orthodoxe, Mgr Bahname Jijawi, à Soufanieh	212
71. Témoins de l'ouverture des stigmates	214
72. Chose étrange à propos des stigmates du Jeudi saint 1987	224
73. Des témoins venus de loin : Jean-Claude et Geneviève Antakly	227
74. Extase et message du Samedi saint, 18 avril 1987	229
75. Campagne de calomnies	234
76. Une surprise au cours de fiançailles	236
77. A propos de mon voyage en France : 18 mai - 6 juin 1987	238
78. Encore une visite au ministre de la Défense, le général Tlass	241
79. De nouveau Mgr Georges Hafoury	242
80. Une belle et vieille surprise ignorée	243
81. Rencontre avec des Pères pradosiens au Liban	245
82. Même la télévision	247
83. La Presse de nouveau	248
84. Christian Ravaz à Damas	249
85. Voyage de Myrna, Nicolas, Antoine Mansour et sa femme au Liban	251
86. Le soir du 5 août 1987 : écoulement d'huile	254
87. En visite chez les Merchak, venus du Canada	255

88. Surprise au cours d'un baptême	257
89. Le psychanalyste André Patsalidès	258
90. Fête du 15 août 1987 : la veille au soir	260
91. Visite d'André Patsalidès le 15 août 1987 à Soufanieh	264
92. Visite du ministre Wahib Fadel à Soufanieh	266
93. Visite imprévue à Sa Sainteté le patriarche syriaque-orthodoxe	268
94. Deuxième visite au patriarche syriaque-orthodoxe	270
95. De nouveaux témoins d'importance	273
96. Nouveaux faits ignorés	275
97. Nouvelle impression d'images de Notre-Dame de Soufanieh	278
98. L'extase du 7 septembre 1987	280
99. Court séjour de Myrna en Jordanie	283
100. Septembre 1987	284
101. Faits nouveaux à signaler	285
102. Octobre 1987	290
103. Voyage en France et en Allemagne fédérale	292
104. Retour à Damas	298
105. Jeudi 26 novembre 1987 : cinquième anniversaire	303
106. Vendredi 27 novembre 1987 : jour du P. Laurentin	307
107. Deux rencontres, le lundi 30 novembre 1987	309
108. Décembre 1987	310
109. Janvier 1988	321
110. Février 1988	331
111. Mars 1988	337
112. Myrna aux Etats-Unis	341
113. Retour de Myrna à Damas : septembre 1988	345
114. Octobre 1988	351
115. Novembre 1988	356
116. Décembre 1988	367
117. Janvier 1989	369
118. Février 1989	373
119. Mars 1989	376
120. Avril 1989	380
121. Juin 1989	393
122. Juillet 1989	395
123. Août 1989	397
124. Septembre 1989	400
125. Octobre 1989	405
126. Novembre 1989	412
127. Décembre 1989	415
128. Janvier 1990	419
129. Février 1990	421
130. Mars 1990	424
131. Avril 1990	427
132. Mai 1990	436
133. Juin 1990	444
134. Juillet 1990	450
135. Août 1990	456
136. Septembre 1990	462
137. Une dernière réflexion : la Vierge fait tache d'huile à sa façon	469
138. L'événement que j'ai tenu secret durant plus de 8 ans	481
Pour conclure	494
Annexes	495

*Achévé d'imprimer en septembre 1991
sur presse CAMERON,
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des Editions de l'O.E.I.L.*

Le 26 novembre 1982, une image représentant une icône de la Vierge portant Jésus suinte de l'huile d'une manière inexplicable. Ceci se passe dans une simple maison du quartier Soufanieh à Damas, en Syrie, habitée par de jeunes mariés chrétiens : Myrna est catholique, Nicolas est orthodoxe.

C'est à partir de ce fait que se développent les événements de Soufanieh qui bouleversent la vie de Myrna et de Nicolas, puis, de proche en proche, des voisins, des amis, des communautés chrétiennes du Proche-Orient et, après bientôt 9 ans, des gens de plus en plus nombreux dans le monde entier.

Ce livre fait la chronique minutieuse de cette croissance. Il nous permet de suivre au jour le jour, avec l'auteur, témoin exceptionnel de la première heure, la rencontre des uns et des autres avec ces faits étonnants (suintements d'huile, apparitions, extases, stigmates), qui manifestent à l'évidence pour les témoins et tous les hommes de bonne volonté la Toute-Puissance et la Proximité de Dieu.

Nous vivons en direct la diffusion progressive de la nouvelle, des messages, des guérisons, des conversions et, dès le début, la permanence de la prière dans la "maison de la Vierge".

L'action de Marie fait "tache d'huile". Il n'y a pas de meilleure image pour résumer cette chronique, car il s'agit de voir, d'écouter et de comprendre un véritable processus de transformation spirituelle, dont une fois de plus Elle a pris l'initiative. Comme à Medjugorje, où la conversion des cœurs annonçait les libérations à l'Est, à Soufanieh Elle prépare ce qui sera le grand événement de la fin de ce siècle : l'Unité retrouvée des Églises chrétiennes. Car cette Unité est la condition, impossible humainement mais indispensable, de la conversion et du salut de l'humanité.

Comment ne pas être émerveillé de la faiblesse apparente des moyens mis en œuvre et de leur surprenante efficacité, du climat véritablement apostolique de cette maison ordinaire transformée en lieu de prière permanente, de l'audace du message de Marie et en même temps de son évidente simplicité.

A Soufanieh, comme toujours dans le Plan de Dieu, toutes ces merveilles sont humbles en apparence. C'est pourquoi, il faut les regarder de près.

Le Père Elias Zahlaoui est prêtre de la communauté grecque-catholique de Damas.

En couverture : la Porte Saint-Paul à Damas, sur laquelle Marie a demandé que l'on enlève une pierre pour y mettre son Image.

